

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

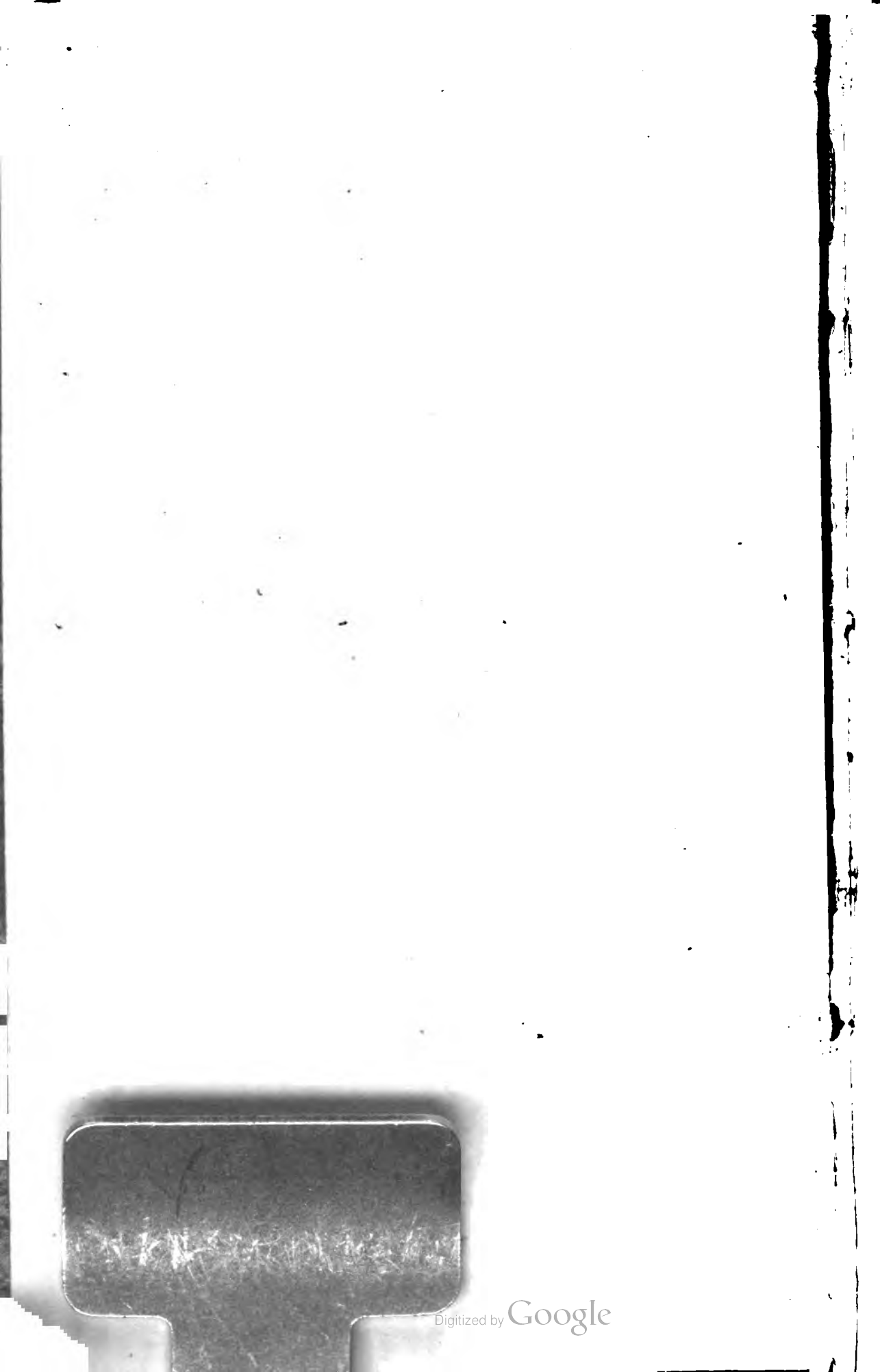
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


Digitized by Google

A 346/S 167

BIBLIOTHÈQUE
"Les Fontaines"
S J
60 - CHANTILLY

Digitized by Google

Opuscules du tome III

—

1 Les Francs-Maçons 104
2 Hommage aux femmes cath. libres 138
3 Les Merveilles de Lourdes 288
4 Vive le roi 72
5 Le séraphique S. François 246

848

Digitized by Google

LES

FRANCS-MAÇONS

CE QU'ILS SONT — CE QU'ILS FONT
CE QU'ILS VEULENT

PAR

Mgr DE SÉGUR

SEPTIÈME ÉDITION — PRIX : 30 CENTIMES



DOM. INSUL. STATIONUM B.M.V.
IHS
BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 CHANTILLY

PARIS

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

TOLRA ET HATON, LIBRAIRES-ÉDITEURS

68, RUE BONAPARTE, 68

1867

Digitized by Google

L'ABBÉ E. DUBOIS.

OUVRAGES DE Mgr DE SÉGUR

Causeries sur le Protestantisme. 1 vol. in-18. . 60 c.
Par la poste. . . . . 70 c.

La Confession. In-18. . 20 c.
Par la poste. . . . . 30 c.

Le Denier de Saint-Pierre. In-18. . . . . 05 c.
Par la poste. . . . . 10 c.

La Divinité de Jésus-Christ. In-18. . . . . 20 c.
Par la poste. . . . . 30 c.

L'Église. In-18. . . . . 10 c.
Par la poste. . . . . 15 c.

Les Francs-Maçons. In-18. . . . . 30 c.
Par la poste. . . . . 40 c.

Grosses vérités. In-18. 10 c.
Par la poste. . . . . 15 c.

Jésus-Christ, CONSIDÉRATIONS FAMILIÈRES SUR LA PERSONNE, LA VIE ET LE MYSTÈRE DU CHRIST. 1 vol. in-18. . . . . 60 c.
Par la poste. . . . . 70 c.

Les Objections populaires contre l'Encyclique. 1 vol. In-18. . . . . 15 c.
Par la poste. . . . . 25 c.

Le Pape. In-18. . . . . 15 c.
Par la poste. . . . . 25 c.

Les Pâques. In-18. . . 05 c.
Par la poste. . . . . 10 c.

La Piété enseignée aux enfants. 1 vol. in-18 *franco.* 3 fr.

La Piété et la vie intérieure.
— 1er Traité. NOTIONS FONDAMENTALES. In-18. . . . . 25 c.
Par la poste. . . . . 35 c.
— 2e Traité. LE RENONCEMENT. In-18. . . . . 40 c.
Par la poste. . . . . 50 c.
— 3e Traité. JÉSUS VIVANT EN NOUS 1 vol. in-18 de 300 pages. 1 fr
Par la poste. . . . 1 f. 20
— 4e Traité. LE CHRÉTIEN VIVANT EN JÉSUS. 1 v. in-18 de 300 p. 1 f.
Par la poste. . . . 1 fr. 20
— 5e Traité. NOS GRANDEURS EN JÉSUS. 1 vol. in-18. . 1 f. 25
Par la poste. . . . 1 f. 50

La Passion de N.-S. Jésus-Christ. In-18. . . . . 15 c.
Par la poste. . . . . 20 c.

Prie-Dieu pour l'adoration du Saint-Sacrement. 1 beau vol. in-32. . . . . 60 c.
Par la poste. . . . . 70 c.

Réponses courtes et familières aux objections les plus répandues contre la Religion. 1 vol. in-18. . . 50 c.
Par la poste. . . . . 60 c.
— *Le même ouvrage*, édition de bibliothèque. 1 vol. in-12. 1 25

La Révolution. 1 vol. in-18. 60 c.
Par la poste. . . . . 70 c.

La Sainte-Vierge. 1 vol. in-18. . . . . 75 c.
Par la poste. . . . . 90 c.

Le Souverain-Pontife. 1 vol. in-18 de 300 pages. . . . 1 f.
Par la poste. . . . 1 f. 20

La très-sainte Communion. In-18. . . . . 20 c.
Par la poste. . . . . 30 c.

Y a-t-il un Dieu qui s'occupe de nous. In-18. . . . 10 c.
Par la poste. . . . . 15 c

INSTRUCTIONS FAMILIÈRES
ET LECTURES DU SOIR
SUR TOUTES LES VÉRITÉS DE LA RELIGION
Par Mgr DE SÉGUR

11e édit. 2 beaux vol. in-12. — Prix : 5 fr. ; *franco*, 5 fr. 50

LES

FRANCS-MAÇONS

Dans cet opuscule, je ne m'occupe pas de la Franc-Maçonnerie au point de vue politique, ni même au point de vue social; mon seul but est d'en faire comprendre les dangers au point de vue moral et religieux.

Une propagande redoutable, qui s'accroît de jour en jour, et qui couvre comme d'un immense réseau, non-seulement l'Europe, mais le monde entier, rend de plus en plus nécessaires et la vigilance et la lutte. Il n'est presque pas de diocèse où les Francs-Maçons ne soient organisés. D'après leurs derniers comptes rendus, ils sont plus de *huit millions* et comptent environ *cinq mille* Loges, sans compter les arrière-Loges. En France, le nombre des Francs-Maçons dépasse déjà *seize cent mille !*

Faire connaître la Franc-Maçonnerie, c'est le meilleur moyen d'en préserver les gens de bien. J'offre donc cet opuscule populaire aux prêtres et aux catholiques zélés qui ont à cœur la sainte cause de l'Église et la conservation de la foi. Puisse-t-il les aider à préserver du feu beaucoup de pauvres papillons qui vont à la chandelle parce qu'ils ne savent pas qu'elle brûle !

Google

I

Du nom de Franc-Maçon.

En général, les noms expriment les choses. Ici, c'est tout l'opposé : les Francs-Maçons ne sont ni francs ni maçons. Qu'ils ne soient pas *maçons*, il est inutile de le démontrer. Qu'ils ne soient pas *francs*, cela n'est pas moins clair, puisque leur société repose sur des secrets, sur des initiations mystérieuses qu'ils ne doivent révéler à personne sous peine de mort.

Vis-à-vis des *profanes*, les Francs-Maçons se donnent l'air d'être tout bonnement « une société bachique et philanthropique, mangeante, buvante, chantante et bienfaisante; » nous allons voir s'il n'y a rien là-dessous. Ils ne sont pas plus innocents qu'ils ne sont maçons.

Si par *Franc*-Maçon il faut entendre *libre*-Maçon, le voile de l'association se soulève déjà quelque peu : *libre* de quelle liberté? *Libre* vis-à-vis de qui? *Libre* de quoi faire? Nous le verrons bientôt, et ce sont de terribles mystères.

Ce nom bizarre de Franc-Maçon leur vient, paraît-il, d'Écosse. Après que le Pape Clément V et le roi de France Philippe le Bel eurent très-justement aboli, au commencement du quatorzième siècle, l'ordre des Templiers[1], plusieurs

[1] Les chevaliers du Temple avaient été institués pour défendre la foi dans la Terre-Sainte. Ils se répandirent bientôt en toute l'Europe, et acquirent par leurs richesses une immense influence. Un de leurs premiers Grands-Maîtres se laissa séduire par les Turcs, et in-

Digitized by Google

de ces infâmes se sauvèrent en Écosse, et là, ils se constituèrent en société secrète, vouant une haine implacable, une éternelle vengeance à la Papauté et à la royauté. Pour mieux déguiser leurs complots, ils s'affilièrent à des corporations de maçons, en prirent les insignes et l'argot, et se répandirent plus tard sur toute l'Europe, à la faveur du protestantisme. Leur organisation définitive paraît dater des premières années du dix-huitième siècle.

Pour jeter de la poudre aux yeux du vulgaire, ils prétendirent remonter jusqu'au temple de Salomon, jusqu'à la tour de Babel, jusqu'au déluge, voire même jusqu'au paradis terrestre, et bon nombre de leurs adeptes furent assez naïfs pour croire à ces niaiseries.

Qu'est-ce donc que la Franc-Maçonnerie? Comment devient-on Franc-Maçon? Que se passe-t-il dans les Loges? Derrière les Loges y a-t-il des arrière-Loges, et qu'y fait-on? La Franc-Maçonnerie est-elle une institution louable, morale, religieuse ou du moins bienfaisante?

troduisit dans l'Ordre, avec des mœurs contre nature, des pratiques sacriléges qui restèrent trop longtemps dans un profond secret. Philippe le Bel découvrit ces horribles mystères, et pressa vivement le Pape Clément V de punir les Templiers et de supprimer leur Ordre. Le but principal de Philippe le Bel était la confiscation de leurs biens à son profit; celui du Pape fut l'intérêt de la foi, de la justice et des mœurs. Beaucoup de Templiers furent absous; d'autres sévèrement punis; quelques-uns, les plus coupables, furent livrés au bras séculier; d'autres, enfin, parvinrent à se sauver. Ce point historique est aujourd'hui un fait avéré.

Digitized by Google

N'est-elle pas essentiellement antichrétienne, anticatholique? Est-elle puissante et agissante? Que veut-elle? Est-il permis de s'enrôler sous sa bannière mystérieuse?... Nous allons répondre brièvement à ces graves questions[1]. Mais auparavant, établissons une distinction importante.

II

Qu'il y a Franc-Maçon et Franc-Maçon.

Il y a la Franc-Maçonnerie qui se voit plus ou moins, et la Franc-Maçonnerie qui ne se voit pas du tout, et les deux n'en font qu'une : « La Maçonnerie est une, son point de départ est un, » disait naguère un certain *Frère* Ragon, l'un des organes les plus accrédités de la secte[1].

A la première appartient l'immense majorité des Francs-Maçons. Sur les huit millions d'adeptes, « il n'y a guère que cinq cent mille membres actifs. » C'est l'aveu formel échappé au journal *le Monde maçonnique*, en son numéro d'août 1866.

[1] Une grande partie de nos renseignements ont été puisés dans l'intéressant ouvrage de M. Alex. de Saint-Albin, intitulé : *les Francs-Maçons et les Sociétés secrètes*. Nous y renvoyons les lecteurs qui voudraient étudier plus à fond cette importante matière.

[2] Il a fait un livre qui a été, par l'ordre de la Loge chapitrale. Orient de Nancy, l'objet « d'une réimpression officielle dite *édition sacrée*, à l'usage des Loges et des Maçons seulement. » Ce Fr.·. Ragon est un ancien Vénérable. Le Grand-Orient, en approuvant ses écrits, a proclamé qu'ils contiennent la pure doctrine maçonnique. Nous le citerons souvent dans cet opuscule, comme une source authentique que l'ennemi ne peut désavouer.

Digitized by Google

Ces cinq cent mille sont les Maçons en activité de service, les Maçons d'élite; mais ce ne sont pas encore les Maçons des arrière-Loges, les Maçons scélérats, qui savent ce qu'ils font, qui veulent délibérément détruire le christianisme, l'Église et la société, et qui, sous différents noms, composent ce qu'on appelle les sociétés secrètes. Ceux-là sont les chefs de la Révolution qui veut, comme chacun sait, bouleverser le monde et substituer par toute la terre « les droits de l'homme aux droits et au règne de Dieu. »

Les huit millions d'hommes initiés à la Maçonnerie extérieure sont presque tous des menés, qui la plupart du temps ne savent où on les conduit. On se sert d'eux comme d'un dépôt où l'on choisit des recrues, comme de bonnes vaches à lait qu'on peut traire à volonté, comme de trompettes qui chantent partout les louanges de la Maçonnerie, développent son influence, lui attirent des sympathies... et de l'argent.

Derrière cette multitude qui boit, qui chante et qui parle de morale, les vrais Maçons cachent merveilleusement toutes leurs trames.

Parmi les Francs-Maçons du dehors, il peut y avoir et il y a sans doute des gens honnêtes selon le monde, des cœurs généreux et dévoués qui seraient chrétiens s'ils connaissaient la Religion, mais que l'ignorance égare dans de fausses voies. Ils se laissent prendre à des apparences de fraternité et de bienfaisance, et s'indignent de bonne foi quand l'Église dénonce et flétrit l'Ordre maçonnique.

Mais ce qui domine parmi les Maçons, ce sont

Digitized by Google

les gros et petits bourgeois sans religion, les Prudhomme, bonnes dupes qu'on mène par le bout du nez, et que flairent si bien tous les chefs de secte; ces gens-là sont tout ébahis quandils viennent à découvrir la profondeur de l'abîme qu'ils ont creusé de leurs propres mains.

Ce sont encore les ambitieux, les avocats sans cause et sans conscience, les esprits faux, les révolutionnaires, les idéologues qui courent après l'inconnu, les philanthropes à la mode du jour ; enfin, et surtout, les hommes de plaisir, qui ne demandent pas mieux que de moraliser soi-disant et de sauver le genre humain en mangeant, en buvant et en chantant. Les militaires abondent dans la Franc-Maçonnerie et aussi les juifs et les cabaretiers : à Paris seulement, près de deux mille cabaretiers fréquentent *pieusement* les Loges.

Tout en accordant qu'il y a çà et là des gens de bien égarés dans les rangs de la Franc-Maçonnerie, nous serons obligés d'avouer, quand nous aurons pénétré dans leurs mystères, que s'il y en a il n'y en a guère.

III

Quel est le secret du recrutement habituel de la Franc-Maçonnerie.

On peut bien dire que c'est le secret du démon. Écoutez plutôt et jugez.

« L'essentiel, écrivait un des chefs occultes, surnommé « Petit-Tigre, » l'essentiel est d'isoler l'homme de sa famille, et de lui en faire perdre les mœurs. Il est assez disposé, par la

Digitized by Google

pente de son caractère, à fuir les soins du ménage, à courir après de faciles plaisirs et des joies défendues. Il aime les longues causeries du café, l'oisiveté des spectacles. Entraînez-le, soutirez-le, donnez-lui une importance quelconque, apprenez-lui discrètement à s'ennuyer de ses travaux journaliers, et, par ce manége, après l'avoir séparé de sa femme et de ses enfants, après lui avoir montré combien sont pénibles tous les devoirs, vous lui inculquez le désir d'une autre existence. L'homme est né rebelle; attisez ce désir de rébellion jusqu'à l'incendie, mais que l'incendie n'éclate pas. C'est une préparation à la grande œuvre que vous devez commencer.

« Quand vous aurez insinué dans quelques âmes le dégoût de la famille et de la religion (l'un va presque toujours à la suite de l'autre), laissez tomber certains mots qui provoqueront le désir d'être affilié à la Loge la plus voisine. Cette vanité du citadin ou du bourgeois de s'inféoder à la Franc-Maçonnerie a quelque chose de si banal et de si universel, que je suis toujours en admiration devant la stupidité humaine. Je m'étonne de ne pas voir le monde entier frapper à la porte de tous les Vénérables, et demander à ces messieurs l'honneur d'être l'un des ouvriers choisis pour la reconstruction du temple de Salomon. Le prestige de l'inconnu exerce sur les hommes une telle puissance, que l'on se prépare avec tremblement aux fantasmagoriques épreuves de l'initiation et du banquet fraternel.

« Se trouver membre d'une Loge, se sentir,

Digitized by Google

en dehors de sa femme et de ses enfants, appelé à garder un secret qu'on ne vous confie jamais, est pour certaines natures une volupté et une ambition [1]. »

Qu'en dites-vous? Quelle scélératesse!

Un autre Maçon, le Fr.·.[2] Clavel, expose, bien qu'avec moins de cynisme, le même honnête système de recrutement. Voici ses propres paroles; il faut bénir DIEU de ce que ces impies nous livrent ainsi parfois le secret de leur conspiration : « La Franc-Maçonnerie, *dit-on à ceux que l'on veut enrôler*, est une institution philanthropique progressive, dont les membres vivent en frères sous le niveau d'une douce égalité... Le Franc-Maçon est citoyen de l'univers: il n'existe aucun lieu où il ne rencontre des frères empressés à le bien accueillir, sans qu'il ait besoin de leur être recommandé autrement que par son titre, de se faire connaître d'eux autrement que par les signes et les mots mystérieux adoptés par la grande famille des initiés.

« Pour déterminer les curieux, *on ajoute* que la société conserve religieusement un secret qui n'est et ne peut être le partage que des seuls Francs-Maçons.

« Pour décider les hommes de plaisir, *on fait valoir* les fréquents banquets où la bonne

[1] Lettre à la Vente piémontaise, 18 janvier 1822.

[2] Ces trois points forment le triangle mystérieux, symbole du *niveau* égalitaire que la Franc-Maçonnerie entend promener sur toutes les régions du globe, pour en faire disparaître toute religion et toute autorité qui n'émanent pas d'elle.

Digitized by Google

chère et les vins généreux excitent à la joie et resserrent les liens d'une fraternelle intimité.

« Quant aux artisans et aux marchands, *on leur dit* que la Franc-Maçonnerie leur sera fructueuse, en étendant le cercle de leurs relations et de leurs pratiques. — *Ainsi l'on a des arguments pour tous les penchants, pour toutes les vocations, pour toutes les intelligences, pour toutes les classes* [1]. »

Lecteur honnête, encore une fois qu'en dites-vous ?

Pour compléter le tableau, nous pourrions ajouter : Quant aux chrétiens, pour ne pas les effaroucher, on les berne de belles paroles ; *on leur dit* que la Franc-Maçonnerie n'exclut aucune religion ; qu'il y a même des prêtres qui en font partie, etc. — Une bonne femme, mère de famille, n'est-elle pas venue un jour consulter un saint prêtre de mes amis, et lui demander très-sérieusement s'il était vrai « que les PP. Dominicains fussent à la tête des Francs-Maçons, en France ? On tourmente mon mari pour qu'il se fasse recevoir, ajouta-t-elle, et comme je m'y oppose de tout mon pouvoir, on est venu me dire que les PP. Dominicains étaient de cette société-là, et qu'ils la dirigeaient. Est-ce bien vrai ? »

Tels sont les honnêtes secrets du recrutement de la Franc-Maçonnerie.

[1] *Histoire pittoresque de la Franc-Maçonnerie*, p 1 et 2.

Digitized by Google

IV

Avec quel cérémonial on est fait Franc-Maçon.

Quand une de ces « certaines natures » s'est laissé attraper à la glu d'un meneur quelconque, voici ce qui arrive. C'est aussi grotesque que coupable; et ce n'est pas peu dire.

Le premier grade de la Franc-Maçonnerie extérieure est le grade d'*Apprenti;* le second, celui de *Compagnon*, le troisième, celui de *Maître. Grade* veut dire ici degré d'ascension vers la lumière. Bien entendu, nous autres chrétiens, hommes de foi et de bon sens, nous ne sommes que des *profanes*, voués aux ténèbres.

On se présente donc d'abord pour devenir *Apprenti-Maçon*. Au jour fixé pour l'admission, l'aspirant, « amené au local de la Loge par un *Frère* qu'il ne connaît pas, » est introduit dans une chambre solitaire, où il trouve, entre deux flambeaux, la Bible ouverte au premier chapitre de saint Jean. — Pourquoi cela? Un Maçon innocent répondra : « Parce que nous sommes des gens religieux et éclairés; » mais que répondrait un Maçon initié, un Maçon de ces arrière-Loges dont nous parlerons tout à l'heure, où l'on vous dit carrément qu'il n'y a pas d'autre Dieu que la nature, et que le culte de la Maçonnerie s'adresse au soleil?

On laisse l'aspirant seul pendant quelques minutes : l'attente donne du piquant à la chose. On lui ôte ensuite ses vêtements; on lui met à nu le côté gauche et le genou droit; on lui fait

Digitized by Google

mettre un soulier en pantoufle (ce point est d'une immense importance); on lui enlève son chapeau, son épée (il doit en avoir une) et tout « son métal, » c'est-à-dire son argent. On lui bande les yeux, et on le conduit dans le « cabinet... des réflexions. » On lui défend d'ôter son bandeau avant qu'il ait entendu frapper trois grands coups. On le laisse seul de nouveau, et quelque temps se passe dans l'attente inquiète que donne à cet imbécile cette suite de mystères. Enfin il entend le signal; il ôte bien vite son bandeau: il se voit dans une salle tendue de noir, et sur les murs il lit, avec une joie facile à concevoir, des inscriptions encourageantes comme celles-ci :

Si tu es capable de dissimulation, tremble! on lira au fond de ton cœur. — Si ton âme a senti l'effroi, ne va pas plus loin..— On pourra exiger de toi les plus grands sacrifices, même celui de la vie: es-tu prêt à le faire? etc...

Dans ce « cabinet des réflexions, » le candidat est obligé de faire son testament et de répondre *par écrit* aux trois questions suivantes :

« Quels sont les devoirs de l'homme envers Dieu? » — « Quels sont ses devoirs envers ses semblables? » — « Quels sont ses devoirs envers lui-même? »

Puis, « le Fr.·. *Terrible* » (sic) vient prendre avec la pointe d'une épée le testament et les trois réponses, pour les porter à la Loge. Dans l'argot franc-maçon, on appelle *Loge* les réunions des adeptes; le lieu de l'assemblée s'appelle *temple* (réminiscence *pieuse* des Templiers

Digitized by Google

et de leurs mystères); le président s'appelle, *Vénérable.*

Le Fr.·. *Terrible* apporte donc au Vénérable le testament et les réponses. Quelles que soient ces réponses, le candidat est toujours admis. Proudhon, l'athée, le blasphémateur, fut admis, et il venait de répondre : — « Justice à tous les hommes. » — « Dévouement à son pays. — *Guerre à Dieu!* » Il est vrai, c'était la Loge de la *Sincérité, Parfaite Union et Constante Amitié.* Une Loge si suave ne pouvait repousser un candidat si parfaitement sincère, si sincèrement parfait.

Le Fr.·. *Terrible* revient au pauvre candidat, lui bande encore les yeux, et lui passe autour du cou une corde dont il tient le bout, pour le conduire ainsi à la porte du *temple*, où il le fait heurter trois fois avec force. Ceux qui sont dedans tâchent de ne pas rire.

Le *temple* est tendu de bleu, ce qui se passe là étant tout céleste. Un Fr.·., nommé *Premier-Surveillant*, signale gravement au Vénérable ces coups frappés à la porte. Dialogue entre le Vénérable, le Premier-Surveillant et le Fr.·. Terrible ; après quoi le postulant est introduit dans le temple. Il y a deux colonnes entre lesquelles l'aspirant est amené, toujours la corde au cou. Le Fr.·. Terrible lui appuie fraternellement la pointe de son épée sur le cœur, et l'interrogatoire commence.

Le Vénérable, mettant ses lunettes sur son vénérable nez, dit d'une voix sombre, mais vénérable. « Que sentez-vous? Que voyez-vous? » (questions indélicates vis-à-vis d'un pauvre

Digitized by Google

diable qui a les yeux bandés et à qui l'on pique l'estomac).

Le postulant avec candeur. — « Je ne vois rien; mais je sens la pointe d'une arme. »

Le Vénérable. — « Réfléchissez bien à la démarche que vous faites. Vous allez subir des épreuves terribles. Vous sentez-vous le courage de braver tous les dangers auxquels vous pouvez être exposé? »

Le postulant énergiquement. « Oui, Monsieur! »

Le Vénérable, sans rire. — « Alors je ne réponds plus de vous!... Fr.·. Terrible, entraînez ce profane hors du *temple*, et conduisez-le partout où doit passer le mortel qui aspire à connaître nos secrets. » — Tout cela est textuel ainsi que tout ce qui va suivre. C'est tiré du Rituel maçonnique, réédité avec grand soin dans ces derniers temps.

Aussitôt le Fr.·. Terrible tire la corde, entraîne l'aspirant, dont les yeux sont toujours bandés, le fait pirouetter sur lui-même une demi-douzaine de fois dans une salle dite des Pas-Perdus; quand il le voit dérouté, il le ramène finement dans la Loge, sans que le patient s'en doute.

Attention! les épreuves vont commencer. Ce serait le martyre de Jocrisse, si ce n'était l'initiation à des choses détestables.

V

Première et terrible épreuve de l'Apprenti-Maçon.

Au milieu de la Loge est préparé un grand cadre, tendu de papier, comme les cerceaux

Digitized by Google

que percent les écuyères dans nos cirques. Des Frères soutiennent ce cadre, instrument de la première épreuve.

« Que faut-il faire du profane? » demande le Fr.·. Terrible au Vénérable. Et le Vénérable : « Introduisez-le dans la caverne. » Deux Maçons saisissent aussitôt l'aspirant, le lancent de toutes leurs forces sur le cadre, et le papier livre passage en se déchirant. Deux autres Maçons reçoivent le patient de l'autre côté sur leurs bras entrelacés. On referme violemment les deux battants de la porte. On imite le bruit de verrous et de serrures, et l'intelligent postulant peut se croire enfermé dans la fameuse caverne... Quelques instants se passent dans un silence profond ; c'est le silence de la tombe!

Tout à coup le Vénérable (éternue), tape un grand coup de maillet (sur n'importe quoi), fait mettre à genoux l'aspirant, et adresse une manière de prière au Patron de l'établissement qu'ils appellent « le Grand Architecte de l'Univers. » La Maçonnerie est très-prodigue de ces espèces de prières ; elle met le nom de Dieu à toute sauce. C'est une indigne hypocrisie; car nous verrons tout à l'heure, qu'en réalité, la Franc-Maçonnerie est athée, et « *que le culte de la Nature est le but du Maçon,* » comme ose le déclarer l'auteur sacré dans un de ses livres officiels [1].

Le Vénérable fait asseoir l'aspirant, qui a toujours les yeux bandés, sur un siége hérissé de pointes (pour plus grande commodité) et

[1] Le Fr.·. Ragon ; *Cours philosophique et interprétatif des Initiations anciennes et modernes.*

Digitized by Google

lui demande s'il persiste dans son *noble* dessein. Jocrisse répond majestueusement que oui. Suivent des questions morales et saugrenues, un discours pathétique du Vénérable sur les devoirs des Maçons, dont le premier, dit-il, « est de garder un silence absolu sur les secrets de la Franc-Maçonnerie. » — Nous verrons bientôt si ces secrets sont en harmonie avec tout ce puéril cérémonial ; et puis, pourquoi des secrets dans une société qui se dit uniquement bienfaisante et philanthropique?

Ensuite commence une autre simagrée : le Vénérable demande à l'aspirant s'il est sincère et s'il en peut donner sa parole d'honneur. Par son ordre « le Fr.·. Sacrificateur » conduit le patient « à l'autel » et le fait boire à une coupe à pivot divisée en deux compartiments. « Si vous n'êtes pas sincère, dit le Vénérable, la douceur de ce breuvage va se changer pour vous en un poison subtil. » Et au moyen du pivot, on lui fait boire, sans qu'il s'aperçoive du tour, d'abord de l'eau claire, puis un breuvage amer. Il va sans dire qu'il a toujours les yeux bandés et qu'il fait la grimace. Aussitôt le Vénérable, qui est plus fin qu'il n'en a l'air, s'exclame, en frappant un nouveau coup de maillet : « Que vois-je, monsieur? Que signifie cette altération subite de vos traits? Le doux breuvage se serait-il déjà changé pour vous en poison?... Qu'on éloigne le profane ! »

Le Fr.·. Terrible ramène le postulant entre les deux colonnes. Et le Vénérable lui dit encore : « Si vous voulez nous tromper, n'espérez pas y parvenir; mieux vaudrait vous retirer à l'in-

Digitized by Google

stant; vous êtes libre encore. La certitude que nous aurions de votre perfidie vous serait fatale, et il vous faudrait *renoncer à revoir jamais la lumière du jour*. Fr.·. Terrible, replacez ce profane sur la sellette des réflexions. »

Si le postulant se décide à continuer, on passe à la seconde épreuve.

VI

Les trois voyages : seconde épreuve de l'Apprenti-Maçon.

En voyant des millions d'hommes se soumettre depuis des siècles à ces humiliantes et sottes pratiques, on est saisi d'une sorte de pitié; et, avec le Fr.·. Petit-Tigre, « on est en admiration devant la stupidité humaine. » Si le démon ne s'en mêlait, pas un seul homme d'esprit ne *pourrait* se résigner à des fantasmagories aussi puériles que répugnantes au bon sens. On ne pourrait croire que des hommes doués de raison et qui posent tous plus ou moins en libres-penseurs, pratiquent ces rites absurdes, si la chose n'était pas absolument certaine, et si le rituel, imprimé par la secte, n'était là pour rendre le doute impossible.

Le premier *voyage* consiste à faire trois fois le tour de la Loge, organisée tout exprès. le patient, toujours les yeux bandés, et conduit par le Fr.·. Terrible, passe successivement sur des planchers mobiles qui, posés sur des roulettes et hérissés d'aspérités, se dérobent sous ses pas; puis, sur d'autres planchers à bascule, qui tout à coup fléchissent

Digitized by Google

pous lui et semblent le laisser tomber dans un abîme. Puis, on lui fait monter les degrés de « l'Echelle sans fin; » s'il a envie de s'arrêter, on lui crie de monter encore; jusqu'à ce qu'enfin parvenu (il le croit du moins) à une très-grande hauteur, on lui ordonne de se précipiter en bas... et il tombe d'une hauteur de trois pieds!!! Pendant tout ce temps on simule, (comme aux mélodrames de la Porte-Saint-Martin) des bruits de vent, de grêle et de tonnerre, des cris d'enfants et un tintamarre épouvantable. Ainsi se termine le premier *voyage*. — En vérité, c'est trop bête!

Le second lui ressemble et le troisième ressemble au second : même délicatesse de plaisanterie et même héroïsme de l'Apprenti conspirateur. Entre chaque voyage, le Vénérable fait semblant de douter de son courage. Il l'engage à ne pas continuer, et l'autre continue toujours.

Au troisième voyage, toutefois, il y a du nouveau : comme à don Quichotte et à Sancho, eux aussi les yeux bandés, sur le fameux cheval de bois, on passe sous le nez du malheureux aspirant je ne sais quelles flammes soi-disant purificatoires. « Qu'il passe par les flammes purificatoires, a crié le Vénérable, afin qu'il ne lui reste plus rien de profane! » Et, en effet, tandis que le postulant descend gravement les marches de l'Orient (c'est le lieu où siége le Vénérable) pour se rendre entre les deux colonnes, le Fr.·. Terrible l'enveloppe, à trois reprises différentes, de flammes produites par je ne sais quel gaz ou quelle poudre préparée dans ce but.

Digitized by Google

Et penser que des hommes de tout âge, de toute condition, que des savants, des académiciens, des officiers, des généraux, des maréchaux de France, de hauts dignitaires, des pères de famille, des hommes de bonne compagnie ont passé par là, y passent et y passeront encore! Cela confond, et c'est humiliant pour l'espèce humaine.

Mais nous n'avons pas fini, et le postulant n'est pas encore Maçon.

VII

Les épreuves finales.

« Profane, dit le Vénérable, vous avez été purifié par la terre, par l'air, par l'eau et par le feu. Je ne saurais trop louer votre courage; qu'il ne vous abandonne pas cependant, car il vous reste encore des épreuves à subir. *La Société dans laquelle vous désirez être admis exigera peut-être que vous versiez pour elle jusqu'à la dernière goutte de votre sang. Êtes-vous prêt?* » — C'est pour la seconde fois qu'il est averti : pour être Franc-Maçon, il faut s'engager solennellement à *tout* ce que demanderont les intérêts de la Franc-Maçonnerie; il faut être prêt à sacrifier sa vie, au premier signal.

Sur la réponse affirmative du postulant, le Vénérable ajoute : « Nous avons besoin de nous convaincre que ce n'est point là une vaine assurance. Voulez-vous qu'on vous ouvre la veine à l'instant même? » Le postulant ayant consenti, on lui pique très-légèrement la saignée. On simule

Digitized by Google

un jet de sang et on lui fait tenir le bras en écharpe.

Le Vénérable lui propose ensuite de lui imprimer sur la poitrine le *sceau maçonnique*, au moyen d'un fer chaud. L'aspirant y consent encore, et l'on applique sur sa poitrine ou le côté brûlant d'une bougie qu'on vient d'éteindre, ou un petit verre légèrement chauffé avec du papier enflammé. Enfin, le postulant doit dire à voix basse au « Fr.·. Hospitalier » le chiffre de l'offrande qu'il veut faire pour les Maçons indigents.

C'est la fin des fameuses épreuves.

Le Vénérable adresse à l'aspirant une harangue bien sentie, le loue de son courage dans ce style spécialement emphatique et creux dont la Maçonnerie conserve religieusement le secret ; et pour prix de son héroïsme, il ordonne au Fr.·. Maître des cérémonies « de l'initier au grade d'Apprenti, en lui apprenant..... à faire le premier pas dans l'angle d'un carré long !!! Vous lui ferez faire les deux autres pas, ajoute-t-il gravement, et vous le conduirez ensuite à l'autel des serments. » Les trois pas dans l'angle d'un carré long constituent, en effet, la *marche d'Apprenti-Maçon*. La « certaine nature » qui s'est laissé bander les yeux, piquer l'estomac, lancer à travers le papier dans la caverne, abreuver d'eau claire, qui a glissé, sauté, etc., dans ses trois voyages, qui a monté l'*échelle sans fin* et s'est héroïquement laissée choir dans un vide de trois pieds ; qu'a purifiée la poudre embrasée, qui a versé son noble sang, qui a promis et entendu de si belles choses, la « cer-

Digitized by Google

taine nature » est donc enfin initiée à quelque chose de sérieux : on lui a appris « à faire trois pas dans l'angle d'un carré long ! »

VIII

Le serment.

Avant la prestation du serment, il y a encore une petite cérémonie. Le néophyte, les yeux encore couverts du bandeau, est « conduit à l'autel des serments, » où il s'agenouille, pendant que le « Fr.·. Maître des cérémonies » lui applique sur le sein gauche la pointe d'un compas. Sur l'autel il y a une Bible ouverte, et sur la Bible une épée flamboyante.

« Debout et à l'ordre, mes Frères, s'écrie le Vénérable; le néophyte va prêter le serment redoutable. » Redoutable, en effet; pour le coup, la plaisanterie cesse et c'est de la vraie Franc-Maçonnerie. Tous les assistants se lèvent, tirent leurs épées, et le postulant prête le serment impie qu'on va lire :

« Je jure, au nom de l'Architecte suprême de « tous les mondes, de ne jamais révéler les se- « crets, les signes, les attouchements, les paro- « les, les doctrines et les usages des Francs- « Maçons, et de garder là-dessus un silence « éternel. Je promets et jure à Dieu de n'en ja- « mais rien trahir ni par la plume, ni par si- « gnes, ni par paroles, ni par gestes; de n'en « jamais rien faire écrire ni lithographier, ni « imprimer; de ne jamais rien publier de ce « qui m'a été confié jusqu'à ce moment et de ce « qui le sera encore à l'avenir. Je m'engage et

Digitized by Google

« me soumets à la peine suivante si je manque à « ma parole : Qu'on me brûle les lèvres avec « un fer rouge, qu'on me coupe la main, qu'on « m'arrache la langue, qu'on me tranche la « gorge; que mon cadavre soit pendu dans « une Loge pendant le travail de l'admis- « sion d'un nouveau Frère, pour être la flé- « trissure de mon infidélité et l'effroi des « autres ; qu'on le brûle ensuite et qu'on en « jette les cendres au vent, afin qu'il ne reste « plus aucune trace de la mémoire de ma trahi- « son. Aussi vrai que Dieu m'aide et son saint « Évangile. Ainsi soit-il. »

Ces malheureux mêlent ainsi le nom de Dieu et de l'Évangile à leurs serments détestables, et se livrent, pieds et poings liés, à une puissance occulte, qu'ils ne connaissent pas, qu'ils ne connaîtront jamais; qui leur ordonnera de tuer, et il faudra qu'ils tuent; qui leur ordonnera de violer les lois divines et humaines, et, s'ils n'obéissent pas, il faudra qu'ils meurent! Un honnête homme, je ne dis pas un chrétien, mais un simple honnête homme, dans l'acception la plus vulgaire de ce mot, peut-il, je le demande, prêter le serment de Franc-Maçon?

Après le serment, le postulant est reconduit entre les deux colonnes. Tous les Frères (quels frères!) viennent se ranger en cercle autour de lui et dirigent sur lui leurs épées nues, « de manière qu'il soit comme un centre d'où partiraient des rayons. » Le Maître des cérémonies, placé derrière, s'apprête à lui enlever le bandeau, tandis qu'un autre Frère, placé devant, approche du nez de l'infortuné néo-

Digitized by Google

phyte la lampe et la poudre inflammable qui ont déjà servi pour les flammes purificatoires. C'est la jonglerie qui recommence.

« Jugez-vous cet aspirant digne d'être admis parmi nous? » demande alors le Vénérable au F.·. Premier-Surveillant. — « Oui, Vénérable; » répond l'autre. — « Que demandez-vous pour lui? — La lumière? » Et le Vénérable, d'un ton solennel : « Que la lumière soit! » Il frappe trois grands coups de maillet. Au troisième coup, le bandeau tombe, la poudre s'enflamme, et le néophyte ébloui... n'y voit plus que du feu. Puis, il aperçoit, à son grand contentement, toutes les épées nues dirigées sur sa poitrine, et tous ses excellents Frères s'écrient à la fois : « Que Dieu punisse le traître! »

« Ne craignez rien, mon Frère, reprend le Vénérable; ne craignez rien des glaives qui sont tournés vers vous. Ils ne sont menaçants que pour les parjures. Si vous êtes fidèle à la Franc-Maçonnerie, comme nous avons sujet de l'espérer, ces glaives seront toujours prêts à vous défendre. Si, au contraire, vous veniez jamais à la trahir, *aucun lieu de la terre ne vous offrirait un abri contre ces armes vengeresses*. »

Sur son ordre, on ramène le nouveau Frère à l'autel; de nouveau on le fait mettre à genoux (devant qui? devant quoi?); et le Vénérable, prenant sur l'autel (l'autel de qui?) l'épée flamboyante, en place la pointe sur la tête du nouveau Frère, et le consacre *Apprenti-Maçon*, en lui disant : « Au nom du grand Architecte de

Digitized by Google

l'univers, et en vertu des pouvoirs qui m'ont été confiés, je vous crée et constitue Apprenti-Maçon et membre de cette respectable Loge. » Puis, relevant le nouvel adepte, il le ceint d'un tablier de peau blanche, lui donne une paire de gants blancs que le Maçon doit porter dans la Loge comme un emblème de son innocence (!!!), et, qu'il soit marié ou non, une paire de gants de femme, qu'il doit « offrir à celle qu'il *estimera* le plus. » Nous verrons bientôt qu'il y a des *Franches-Maçonnes*, et que le culte des femmes est loin d'être proscrit parmi ces purs enfants du « grand Architecte de tous les mondes. » Enfin, le Vénérable révèle au nouvel Apprenti les signes, mots de passe, et secrets particuliers à son grade, et lui donne le triple baiser fraternel. — Je ne sais quels peuvent être ces secrets particuliers; car, d'après le Rituel de la Loge Mère des Trois-Globes (*sic*), il est dit expressément que « l'on ne donne à l'Apprenti que des insinuations, jamais une explication complète; parce que *le plus petit point* ne saurait être entièrement expliqué et compris, sans faire saisir tout l'ensemble. »

Quoi qu'il en soit, l'initiation est proclamée; toute la Loge applaudit, et le nouveau Maçon, ayant repris ses habits, est installé à sa place. Le « Fr.·. Orateur » lui adresse un discours qui termine cette fantasmagorie sacrilége.

Digitized by Google

IX

Du grade de COMPAGNON, qui est le second grade maçonnique.

Le second grade de la Franc-Maçonnerie extérieure est le grade de *Compagnon-Maçon*. Quand un malheureux Apprenti est fatigué de ne rien apprendre, il espère être initié à quelque chose en devenant Compagnon. Voici comment se passent les choses.

L'Apprenti postulant n'a plus les yeux bandés, puisqu'il a demandé la lumière, et qu'on lui a jeté de la poudre aux yeux ; il vient frapper en Apprenti à la porte de la Loge[2]. Le Vénérable le fait entrer, l'interroge et lui ordonne de faire cinq fois le tour de la Loge, accompagné du Fr.·. Maître des cérémonies. On appelle cela « les voyages mystérieux. »

Puis il lui fait taper trois fois avec un maillet sur une pierre brute (comprenne qui pourra). C'est ce qu'on nomme le dernier travail d'Apprenti. Le Vénérable lui explique soi-disant ce que signifie une étoile flamboyante, peinte sur une toile qu'on a étendue par terre; il lui dit que c'est « le symbole de ce feu sacré, de cette portion de lumière divine dont le

[1] C'est-à-dire (du moins dans le rite écossais) deux coups frappés rapidement et assez fort; et, après une petite pause, un troisième frappé plus doucement. — Le *Compagnon* frappe, de la même manière, d'abord deux coups, puis un, puis encore deux. — Le Maître frappe trois fois les coups de l'Apprenti. — Le Vénérable, ou Maître de la Loge, frappe olympiquement un seul grand coup. C'est Jupiter qui tape !

Digitized by Google

grand Architecte de l'univers a formé nos âmes » (ce qui est bel et bien une hérésie, et ce qui sent fort le panthéisme). Qu'il ait compris ou non, il est conduit à l'autel comme la première fois, et là, à genoux, il prête de nouveau le serment de fidélité maçonnique, cet horrible serment condamné par les lois divines et humaines.

Il est ensuite proclamé Compagnon aux applaudissements de la Loge, et conduit, non plus « à l'est, » comme à sa réception d'Apprenti, mais « en tête de la colonne du midi, » où il subit un nouveau discours du « Fr.·. Orateur. »

Tout cela est tellement niais, qu'on aurait envie de se mettre en colère, plus encore que de rire. Et il y a en France seize cent mille individus, la plupart instruits et lettrés, qui ont passé par ces fourches caudines des sociétés secrètes! Et, dans le monde entier, il y en a huit millions!

X

Du troisième grade, qui est le grade de Maître-Maçon.

Il s'agit toujours et uniquement de la Franc-Maçonnerie extérieure : le grade de Maître-Maçon est le troisième et le dernier; car la dignité de Grand-Orient et les autres dignités accessoires qui composent le conseil extérieur de l'Ordre maçonnique, ne sont pas des grades proprement dits. C'est comme un général qui, pour être devenu Ministre de la guerre, n'est pas pour cela monté en grade; il a une dignité.

Digitized by Google

un commandement de plus; voilà tout. Ainsi le Maçon nommé Grand-Orient, est un Maître-Maçon comme tous les autres, quoiqu'il ait reçu le commandement extérieur de toutes les Loges d'une obédience.

Il y a, en effet, dans la Franc-Maçonnerie plusieurs rites ou obédiences, qui ne diffèrent que par des nuances. En France, nous jouissons de trois rites maçonniques : *le rite du Grand-Orient de France, le rite écossais*, qui a pour Grand-Maître un vieil académicien ; et un troisième, que l'on nomme *le rite Misraïm.* Misraïm est le nom que la science cabalistique a donné de tout temps à un démon très-puissant et très-pervers. Le rite Misraïm se donne pour premier père le *pieux* Cham, fils maudit de Noé.

Mais revenons à notre Compagnon qui brûle de passer Maître. Le cérémonial devient de plus en plus solennel.

La Loge elle-même ne s'appelle plus Loge : on la nomme *la chambre du milieu.* Le céleste empire chinois s'appelle, lui aussi, empire du milieu. Cette chambre du milieu donc est tendue de noir (en signe de lumière et de joie), avec des têtes de mort, des squelettes et des os en sautoir brodés en blanc sans doute par les Maçonnes « qu'estiment le plus » les Maçons de ce milieu.

Une bougie de cire jaune (notez bien : jaune), placée à l'orient (pas à l'occident : tout serait perdu), et une lanterne sourde, formée d'une tête de mort qui ne laisse passer la lumière que par les ouvertures du fond des yeux, sont

Digitized by Google

placées sur l'autel du Vénérable. Le Vénérable n'est plus vénérable du tout. Dans ce milieu très-respectable, il s'appelle désormais le « Très-Respectable de la chambre du milieu. » Cette « chambre du milieu » et son Très-Respectable sont éclairés en proportion de leurs besoins par la bougie jaune et la lanterne tête de mort. Au milieu de « la chambre du milieu, » quand on a de bons yeux, on distingue (ô joies pures de la Franc-Maçonnerie!) un cercueil! Oui, un cercueil, un vrai cercueil; et ce cercueil renferme soit un Maçon, soit un mannequin (peu importe); d'après le Fr.·. Clavel, « ce doit être le dernier Maître reçu. » Le Rituel ne dit pas si, dans son cercueil, ce dernier Maître trouve la plaisanterie à son goût. Je crois qu'il aimerait mieux être Très-Respectable.

Pour le consoler, on lui met une équerre sur la tête, un compas ouvert sur les pieds, et au-dessus de lui, une branche d'acacia (sans doute pour le préserver du serein). Tous les Fr.·. Maîtres sont habillés, non pas de jaune, mais de noir; dans les Loges les plus gaies, ils portent un tablier noir avec une tête de mort artistement brodée sur les jambes. Enfin, pour les compléter, ils ont tous de l'épaule gauche à la hanche droite, un grand cordon bleu, où sont brodés le soleil, la lune et les étoiles.

Et savez-vous pourquoi ils sont affublés ainsi dans leur « chambre du milieu? » Ecoutez le Très-Respectable : « Dans quel dessein nous assemblons-nous? » demande-t-il. « C'est pour retrouver la parole du Maître qui est perdue, » lui répond gravement le Fr.·. Premier-Surveil-

Digitized by Google

lant. Le Très-Respectable ordonne alors qu'on cherche « la parole. » Il paraît que chacun la sait puisqu'on la demande à chacun, et que de la part de tous on la lui rapporte. « Quel âge avez-vous? » demande le Très-Respectable au Fr.·. Premier-Surveillant. — « Sept ans, » répond ingénument celui-ci, on ne sait pourquoi. Un Maître-Maçon a toujours sept ans: c'est l'âge de la candeur.— « Quelle heure est-il? » reprend le Respectable.—« Midi bien sonné, » dit l'autre. Après plusieurs questions et réponses non moins profondes, on entend frapper à la porte à la manière des compagnons : Toc-toc, toc, toc-toc. C'est notre Compagnon-Maçon qui se présente. Il a les pieds nus, le bras gauche nu, le sein gauche nu; au bras droit de l'ingénu pend majestueusement une équerre; et autour de sa taille est une corde qui fait trois tours; le bout de la corde est tenu par le Fr.·. Expert, dans le rite du Grand-Orient de France; par le Fr.·. Maître des cérémonies, dans le rite écossais; par le Fr.·. Premier-Diacre, dans les Loges anglaises et amèricaines. Dans le rite Misraïm, il doit être tenu par le diable en personne. Dans cet accoutrement, le Compagnon récipiendaire frappe donc à la porte, et une scène impayable commence.

« A ce bruit, dit le Fr.·. Clavel, à ce bruit, l'assemblée s'émeut. » Il y a de quoi. D'une voix altérée, le Fr.·. Premier-Surveillant s'écrie : « Très-Respectable, un Compagnon vient de frapper à la porte. » — « Voyez... ce que veut... ce Compagnon, » répond avec une émotion bien naturelle le Respectable.

Digitized by Google

On va aux informations, et comme on sait tout d'avance, l'affaire n'est pas très-compliquée. « Pourquoi le Maître des cérémonies vient-il troubler notre douleur? dit d'un ton lugubre le Très-Respectable. Ce Compagnon ne serait-il pas un de ces misérables que le ciel livre à notre vengeance? Fr.·. Expert, armez-vous et emparez-vous de ce Compagnon. Visitez-le et assurez-vous s'il n'existe sur lui aucune trace de sa complicité dans le crime qui a été commis. » Ce crime est soi-disant le meurtre de l'architecte Adoniram, mis à mort par trois Compagnons, pendant qu'il dirigeait les travaux du temple de Salomon; en réalité, c'est l'exécution des Templiers, aïeux spirituels des Francs-Maçons.

L'Expert arrache le tablier du Compagnon; et pendant que celui-ci reste à la porte, fraternellement gardé par quatre Frères armés jusqu'aux dents, il revient au Très-Respectable et lui dit très-respectueusement : « Très-Respectable, je n'ai rien trouvé sur le Compagnon qui indique qu'il ait commis un meurtre. Ses vêtements sont blancs, ses mains sont pures, et ce tablier que je vous apporte est sans tache. »

Le Très-Respectable feint de n'être pas convaincu. « Vénérables Fr.·., dit-il, veuille le pressentiment qui m'agite, etc. Ne faudrait-il pas l'interroger? » Tous les Frères baissent leurs têtes de Maçons en signe d'assentiment, et comme le Très-Respectable apprend du Fr.·. Expert que le Compagnon sait le mot de passe, il s'écrie, frappé de stupeur : « Le mot de passe !... comment peut-il le connaître? Oh!...

Digitized by Google

Ce ne peut être que par suite de son crime. » Aussitôt, nouvelle perquisition dans toutes les poches, dans tous les coins et recoins du Compagnon, qui est toujours là, à moitié nu, comme Marlborough entre ses quatre-z-officiers.

Pendant tout ce temps-là, l'infortuné Maître dernier reçu se morfond dans son cercueil et réfléchit tout à son aise sur la profondeur des cérémonies maçonniques. Comme c'est un peu long, il a dû prendre ses précautions d'avance.

Le Fr.·. Expert visite donc le Compagnon. Il regarde sa main droite : « Grands dieux ! qu'ai-je vu ! » s'écrie-t-il avec terreur, en faisant semblant d'apercevoir quelque chose. Parle, malheureux ! Avoue ton crime. Comment donneras-tu le mot de passe? Qui a pu te le communiquer? » L'innocent Compagnon répond avec une sérénité parfaite : « Le mot de passe ? je ne le connais pas. Mon conducteur le donnera pour moi. » C'est alors qu'il est introduit, à reculons, jusqu'au milieu de la « Chambre du milieu ; » et, arrivé auprès du cercueil, on lui fait faire volte-face, et il aperçoit le dit cercueil avec le Maître dernier reçu qui fait le mort.

Le Très-Respectable lui explique comme quoi ils sont tous occupés à pleurer leur très-respectable Maître Adoniram, méchamment tué par trois Compagnons (il y a environ deux mille huit cent soixante ans), et il lui montre le pauvre Maître dernier reçu, couché dans le cercueil. Le Compagnon déclare, bien entendu, qu'il n'a pas tué le Maître Adoniram ; et le Très-Respectable, très-satisfait de cette justification,

ordonne, pour la peine, qu'on le fasse « voyager. » On connaît ces ridicules voyages : celui-ci ne diffère des autres que par l'accompagnement fraternel des quatre Maçons armés. Le Fr.·. Expert suit le voyageur, et le tient en laisse par le bout de la corde. Revenu de ses « voyages, » le Compagnon est reçu Maître; il prête serment à genoux, les deux pointes d'un compas ouvert appliquées sur sa poitrine. Il est conduit « à l'Occident, » d'où il est ramené « à l'Orient; » « c'est la marche mystérieuse du grade de Maître. »

Cette « marche mystérieuse » donne au Frère mort le temps de sortir sans bruit du cercueil; et quand le récipiendaire s'en rapproche, la place est vide. Le Très-Respectable descend de son trône; car il a un trône; et tous les Frères se rangent autour du cercueil. Ici commence le récit lamentable du soi-disant assassinat du respectable Maître Adoniram par les trois Compagnons jaloux, Jubelas, Jubelos et Jubelum; le Très-Respectable s'interrompt trois fois, pour laisser au Fr.·. Premier-Surveillant le loisir de frapper le nouveau Maître comme Adoniram a été frappé par ses trois meurtriers; d'abord au cou, avec une règle de fer; puis au cœur, avec une équerre; enfin, au front, avec un maillet. Après quoi, deux Frères s'emparent de l'Adoniram fictif et l'étendent dans le cercueil, comme s'il était mort. Les assistants font semblant de chercher leur cher Maître Adoniram; après de pénibles recherches de l'Orient à l'Occident et de l'Occident à l'Orient, ils le trouvent grâce à la branche d'acacia qui leur indique

Digitized by Google

où est son cadavre. Le Très-Respectable déclare qu'il est en pourriture, et dit : *Mac Benac*, c'est-à-dire la chair quitte les os. (Tout cela est d'une gaieté folle.) Le susdit Très-Respectable tire du cercueil le soi-disant mort, lui pose la main gauche sur l'épaule gauche, et lui dit à l'oreille droite : *Mac*, et à l'oreille gauche *Benac*, paroles qui inondent le ressuscité de lumières et de consolations. Les Frères, avec leurs tabliers noirs et leurs têtes de mort, à la lumière de la bougie jaune et de la tête de mort transformée en lanterne, éclatent en chants joyeux.

Le Fr.·. nouveau Maître renouvelle le serment « de ne rien révéler à des Frères inférieurs ni à des profanes, » et on lui donne l'initiation, c'est-à-dire le Catéchisme maçonnique et le signe de Maître. On fait ce signe en fermant quatre doigts de la main droite, en posant le pouce sur le ventre, de manière à former un angle, tandis qu'on tient le revers de la main gauche devant les yeux, le pouce en bas. Le Catéchisme des Maîtres appelle ce signe *le signe d'horreur*, « parce qu'il signifie l'horreur dont les Maîtres furent saisis quand ils aperçurent le cadavre d'Adoniram. »

Cette sombre jonglerie est le cérémonial d'initiation au troisième et dernier grade de la Franc-Maçonnerie extérieure. Cela sent déjà de loin la conspiration et la société secrète ; et l'on comprend combien facilement cet innombrable public des Loges sert de recrues à la Franc-Maçonnerie occulte, aux meneurs des sociétés secrètes. — Nous verrons de quelles

Digitized by Google

grossières impiétés se composent les mystères que l'on découvre en ce moment au nouveau Maître. C'est du matérialisme tout pur.

Aussi peut-on le dire hardiment : tout dupes qu'ils peuvent être, les Francs-Maçons, Apprentis, Compagnons et Maîtres, sont de grands coupables, de grands imprudents et de grands nigauds.

XI

Des hauts grades de la Franc-Maçonnerie.

On appelle ainsi une quantité d'initiations, souvent indépendantes les unes des autres, qui varient selon les lieux et les pays, dont plusieurs, sont récentes, dont d'autres n'existent plus. Il y a des Maçons qui les renient, entre autres la plupart des chefs de la Maçonnerie extérieure. D'autres les reconnaissent, les louent et s'y engagent, sans pour cela faire partie de la Franc-Maçonnerie occulte ni des sociétés secrètes proprement dites.

Les hauts grades sont comme une efflorescence de plus en plus secrète et impie de la Franc-Maçonnerie commune, une initiation plus avancée, mais toujours incomplète à ce qu'on pourraît appeler l'âme de la Maçonnerie, c'est-à-dire au but final de ses complots. Ce but final, c'est la destruction universelle de toute royauté et de toute religion ; c'est la révolte universelle du monde contre Dieu et contre son Christ ; c'est Satan et l'homme qui veulent régner dans le *monde*, à la place de Dieu et de son Christ. On a surpris une partie de ce secret infernal, et les

Digitized by Google

Francs-Maçons demi-honnêtes le nient vainement.

« Le but de l'Ordre doit rester son premier secret, disait en 1774 la Grande-Loge d'Allemagne ; le monde n'est pas assez robuste pour en supporter la révélation. »

Il paraît même que les Maçons non plus, même ceux des hauts grades, ne sont « pas encore assez robustes ; » car à l'initiation d'un des grades élevés du rite écossais, le Maître de la Loge dit au candidat : « Par ce grade, un mur épais s'élève entre nous et les profanes; *et même entre plusieurs d'entre nous*... Ce que vous avez appris jusqu'à ce jour n'est rien en comparaison des secrets qui vous seront certainement révélés dans la suite... *Le soin que nous prenons de nous cacher à nos Frères mêmes* a dû vous donner des notions dignes de la chose [1] » (vrai style de maçon).

Dans tous les rites maçonniques ensemble, il y a, dit-on, près de mille grades. Dans le rite du Gr.·. Or.·., on en voit apparaître trente-trois ; dans le rite écossais, trente-trois aussi, bien qu'on n'en confère ordinairement que sept : les autres sont sans doute trop sublimes, et l'excès de lumière ferait mal aux yeux. Le rite Misraïm paraît s'arrêter au numéro 100 : c'est sans doute là qu'on voit le plus clair.

Il est à noter que, par la grâce de Dieu, toutes les branches de l'arbre maçonnique se détestent fraternellement les unes les autres. Leurs

[1] Réception au grade d'*Ancien*. *Rituel de la Loge-Mère des Trois-Globes.*

Digitized by Google

divisions font notre salut. Il en est de la Franc-Maçonnerie comme du protestantisme : il y a unité de nom et de haine, mais division à l'infini entre toutes les sectes de la Secte. La division est le caractère des œuvres de Satan, parce que l'unité ne subsiste que dans la vérité et dans la charité.

Les plus connus des hauts grades semblent être ceux de *Juge-Philosophe Grand-Commandeur Inconnu, d'Elu, d'Ancien,* de *Chevalier de Saint-André*; de *Chevalier du Soleil,* de *Chevalier Kadosch* et de *Rose-Croix.*

XII

Du haut grade de JUGE-PHILOSOPHE GRAND-COMMANDEUR INCONNU.

Dans la réception du *Juge-Philosophe Grand-Commandeur inconnu,* on révèle crûment à l'adepte le sens véritable et pratique de la légende d'Adoniram : ces paroles sont rapportées textuellement par le Fr.·. Ragon dans son livre de l'*Orthodoxie maçonnique :* « Les grades par lesquels vous avez passé, dit le Maître de la Loge, ne vous portent-ils pas à faire une juste application de la mort d'Adoniram à la fin tragique et funeste de Jacques Molay, Juge-Philosophe, Grand-Commandeur de l'Ordre? *Votre cœur ne s'est-il pas préparé à la vengeance,* et ne ressentez-vous pas *l'implacable haine* que nous avons jurée aux trois traîtres *sur lesquels nous devons venger la mort de Jacques Molay?* Voilà, mon Frère, LA VRAIE MAÇONNERIE, *telle qu'elle nous a été transmise.* »

Digitized by Google

— En pratique ces trois traîtres sont : d'abord *le Pape*, et, avec lui, toute l'Eglise, tout le christianisme, tout l'ordre religieux ; puis *le Roi*, et, avec lui, toute la société civile et tous les gouvernements ; enfin la Force militaire, qui a remplacé les anciens Ordres religieux militaires, voués à la défense de la foi.

On laisse déjà entrevoir à l'adepte que la doctrine fondamentale de la Franc-Maçonnerie est l'athéisme ou le culte du Dieu-Nature. « Sachez vous asseoir, lui dit-on, au milieu d'hommes dont *la bravoure et les bonnes mœurs* (?) *sont toute la doctrine.* Cette doctrine est la règle que nous impose notre constitution. » — La bravoure, c'est la volonté sauvage et aveugle qui fera tout entreprendre, même le crime et le meurtre ; les bonnes mœurs, c'est l'obéissance aux instincts de la nature. Tout à l'heure nous en verrons des échantillons.

Enfin, l'on ajoute : « Vous voilà maintenant placé *au niveau des zélés Maçons qui se dévouèrent à nous pour la vengeance commune.* Cachez soigneusement au vulgaire la haute destinée qui vous est réservée... Vous êtes maintenant, mon Frère, au rang des élus appelés *pour accomplir le grand œuvre... Amen !* »

Après ce *pieux* discours, le Maître de la Loge remet au nouveau Fr.·. *Juge-Philosophe Grand-Commandeur inconnu* l'insigne de son haut grade avec l'indication de son travail spécial. L'insigne, le « bijou » de l'adepte, c'est un poignard ; et son *travail*, c'est la *vengeance.*

— Est-ce clair ?

Digitized by Google

XIII

Du haut grade de CHEVALIER-KADOSCH.

Je ne sais pas pourquoi les Chevaliers-Kadosch s'appellent Chevaliers-Kadosch. Leur initiation est assaisonnée du fumet le plus vif de sang, de meurtre, de vengeance, de révolte et d'impiété.

Quand Louis-Philippe-Egalité (le seul des Grands-Orients de France qui aient été admis dans les secrets ténébreux de « la vraie Maçonnerie ») fut initié au grade de Chevalier-Kadosch, on le fit s'étendre à terre comme un mort, et là, renouveler tous les serments qu'il avait déjà prêtés dans les grades inférieurs ; puis, on lui mit un poignard à la main et on lui ordonna d'aller frapper un mannequin couronné, placé dans un coin de la salle, auprès d'un squelette.... Une liqueur couleur de sang jaillit de la plaie sur le candidat et inonda le pavé. Il reçut de plus l'ordre de couper la tête de cette figure, et de la tenir élevée dans la main droite et de garder le poignard teint de sang dans la main gauche ; ce qu'il fit. Alors on lui apprit que les ossements qu'il voyait là étaient ceux de Jacques Molay, Grand-Maître de l'Ordre des Templiers, et que l'homme dont il venait de répandre le sang et dont il tenait la tête ensanglantée dans la main droite, était Philippe le Bel, roi de France [1]. » — On comprend que Philippe le

[1] Montjoie, *Histoire de la conjuration de Louis-Philippe d'Orléans-Egalité.*

Digitized by Google

Bel étant mort depuis près de cinq cents ans, ce n'est pas à sa personne que s'adressait le vœu de meurtre et de vengeance, mais bien à sa royauté. Aussi le nouveau *Kadosch*, en fidèle *Chevalier*, fut-il un des principaux assassins de Louis XVI. Presque tous les régicides de la Convention étaient Francs-Maçons.

Le Rituel maçonnique dit expressément que le nouvel élu doit venger la condamnation de Jacques Molay « soit figurativement sur les auteurs de son supplice, soit implicitement *sur qui de droit.* » — « Qui connaissez-vous? » lui demande-t-on. — « Deux abominables. — Nommez-les. — Philippe le Bel et Bertrand de Goth » (le Pape Clément V.)

D'après le Fr.·. Ragon, « l'auteur sacré, » ce ne serait plus seulement un mannequin couronné, que doit frapper le *chevalier Kadosch* le jour de son initiation, c'est un serpent à trois têtes, dont la première porte une tiare ou une clef, la seconde une couronne, la troisième un glaive : symboles de la Papauté, de la Royauté et de la Force militaire, qui se sont réunies pour détruire l'Ordre des Templiers. « Ce serpent à triple tête désigne le mauvais principe, dit le même Fr.·. Ragon [1]. »

Le secret de la secte perce de plus en plus.

[1] *Cours philosophique et interprétatif des Initiations anciennes et modernes*, p. 388.

Digitized by Google

XIV

Du haut grade de ROSE-CROIX.

A la réception d'un *Rose-Croix*, le chef de la Loge n'est plus Vénérable, ni Très-Respectable; il s'appelle « Très-Sage et Parfait Maître, » et tous les officiers de la Loge sont des « Très-Puissants et Parfaits. » La *perfection* est le caractère distinctif de ce grade; mais ne confondons pas: c'est la perfection maçonnique.

Le candidat est entre autres choses interrogé sur le sens de la célèbre inscription: *INRI*, qui fut placée par Pilate sur la croix de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Chez les Maçons, cela ne signifie plus Jésus de Nazareth, Roi des Juifs; cela veut dire, blasphème ignoble! « que le Juif *Jésus* de *Nazareth* fut conduit par le Juif *Raphaël* [1], en *Judée*, pour y être justement puni de ses crimes. » Dès que le candidat a donné au « Très-Sage » cette interprétation sacrilége, le « Très-Sage » s'écrie: « Mes Frères, la parole est retrouvée! » — Ainsi « la parole, » le secret des grades avancés de la Franc-Maçonnerie, c'est la haine de JÉSUS-CHRIST.

Dans les légendes maçonniques, Notre-Seigneur, en sa qualité de descendant du roi Salomon, expie *justement* sur la croix le soi-disant meurtre d'Adoniram par Salomon, jaloux de son architecte. Adoniram est soi-disant le descendant de Caïn, soi-disant fils de Lucifer et d'Eve; et la lutte actuelle de la Révolution et

[1] Qu'est-ce que ce Juif Raphaël? Serait-ce, par hasard, le traître Judas, si sympathique au Fr.·. Renan?

Digitized by Google

de la Maçonnerie contre l'Eglise et la royauté n'est qu'une suite logique et fatale d'une lutte qui commença au paradis terrestre : la lutte de Lucifer, de Caïn son fils, d'Adoniram son descendant, et de toute une race supérieure, qui a reçu le don de la science, de la lumière et de la vraie vertu ; contre DIEU, contre Adam, Abel, Salomon, contre JÉSUS, et contre la race inférieure des enfants d'Adam, personnifiée dans les prêtres et dans les rois ; cette seconde race a pour caractère la force aveugle, la tyrannie et l'ignorance. D'après les Maçons, DIEU est jaloux de Lucifer et le persécute ; Caïn est le *persécuté* d'Adam et d'Abel, etc. C'est le sens-dessus-dessous ; c'est la contre-vérité ; c'est l'apothéose de la révolte et le crucifiement de la Vérité et du Bien ; en un mot, c'est la Révolution, qui, dans sa doctrine fondamentale, est essentiellement antichrétienne, athée, satanique.

Quelque avancés que puissent être dans la connaissance du *secret* de la Maçonnerie tous les Frères des hauts grades, il faut reconnaître néanmoins qu'ils ne sont pas encore sortis « de l'antichambre mal éclairée, » comme disait le Petit-Tigre ; ils ne sont encore Maçons qu'en herbe et en fleurs. Le fruit est caché plus avant dans les sombres profondeurs de la secte. C'est ce qu'un prêtre disait un jour à une espèce d'honnête homme à vue courte, promu depuis bien des années au grade de Rose-Croix. Ce pauvre homme ne voyait dans le cérémonial des Loges que des momeries historiques. « Il n'épargnait rien, racontait ce prêtre, pour

me donner une meilleure idée d'une société dans laquelle il se glorifiait d'avoir exercé des fonctions importantes. Il voulait absolument me convertir à la Maçonnerie. Je savais qu'il ne lui restait plus qu'un pas à faire pour arriver au point où le voile se déchire, où il n'est plus possible de se faire illusion sur le but ultérieur des arrière-adeptes. Pour me convaincre, il voulut aller jusque-là.

« Très-peu de jours après, je le vois entrer chez moi dans un état impossible à dépeindre. « Oh mon cher ami, mon cher ami ! s'écriait-il, que vous aviez bien raison !... Ah ! que vous aviez raison ! Où étais-je, mon DIEU ! où étais-je ? » Il s'assit ou plutôt tomba sur un siége, ne pouvant que répéter : « Où étais-je ? où étais-je ?... Ah ! que vous aviez bien raison ! » J'aurais voulu qu'il m'apprît quelques-uns des détails que j'ignorais encore. Il se contenta de répondre : « *Vous aviez raison, mais c'est tout ce que je puis vous dire.* » Il ajouta cependant que s'il acceptait ce qu'on lui proposait, il réparerait sa fortune ruinée par la révolution. « Si je veux, me dit-il, partir pour Londres, pour Bruxelles, pour Constantinople, ou pour toute autre ville à mon choix, ni ma femme, ni mes enfants, ni moi, nous n'avons plus besoin de rien. — Oui, lui observai-je ; mais à condition que vous irez prêcher partout l'égalité, la liberté et toute la révolution ! — Tout juste, murmura-t-il. Mais encore une fois, c'est là tout ce que je puis vous dire. Ah ! mon DIEU ! où étais-je !... »

[1] L'abbé Barruel, *le Jacobinisme dévoilé*, tome II, p. 312 et suiv.

Digitized by Google

Le pauvre homme était tout simplement dans les hauts grades de la Maçonnerie extérieure ; et on venait de lui laisser voir le dessous des cartes. — A notre tour, jetons-y un regard.

XV

De la vraie Franc-Maçonnerie, qui est occulte et toute secrète.

Cette Franc-Maçonnerie n'est plus celle des Loges, elle n'est plus même celle des hauts grades : elle est purement et simplement *la société secrète*.

Dans l'arrière-Loge, les Maçons jettent le masque ; ils dédaignent et repoussent le symbolisme à la fois ridicule et pervers des initiations premières ; ils vont droit au fait : *Guerre à* DIEU, *à son Christ et à son Église ! guerre aux rois et à toute puissance humaine qui n'est pas avec nous !* Telle est leur devise ; tel est leur cri de ralliement.

Là, plus de Grands-Orients, plus de Grands-Maîtres, mais une unité effrayante, réalisée par un gouvernement occulte, aussi simple que savamment organisé. « Souvenez-vous, disait récemment le scélérat Mazzini, souvenez-vous qu'une *association d'hommes libres et égaux* (toujours la même formule !), qui veulent changer la face d'un pays (il aurait pu dire : de tous les pays) doit avoir une organisation simple, claire et populaire[1]. »

A la tête de toute cette armée ténébreuse, il

[1] Manifeste d'avril 1834.

Digitized by Google

y a un chef unique et inconnu, qui reste dans l'ombre et qui tient tous les *Ateliers* et toutes les Loges dans sa main; chef mystérieux et terrible auquel sont liés, par un serment d'obéissance aveugle, tous les Maçons de tous les rites et de tous les grades, qui ne connaissent même pas son nom, et qui, pour la plupart, ne veulent pas croire à son existence. Cet homme diabolique est plus puissant qu'aucun roi de ce monde. Au dernier siècle, ce fut pendant de longues années, un Allemand obscur, nommé Weishaupt.

Le patriarche des sociétés secrètes n'est connu que de quatre ou cinq adeptes choisis, qui le mettent en rapport chacun avec une *section* ou *vente* ou Loge (le nom importe peu), et les adeptes de cette section ignorent le rôle que le lieutenant du grand chef remplit parmi eux. Chacun des Maçons de la section la représente à son tour dans une section ou Vente inférieure, toujours à l'insu des adeptes réunis là; et ainsi de suite jusqu'aux Loges les plus insignifiantes de la Maçonnerie extérieure, jusqu'aux assemblées maçonniques en apparence les plus étrangères aux complots des sociétés secrètes.

Dans cette hiérarchie *sous-maçonnique*, chacun est conduit sans savoir par qui, et exécute des ordres dont il ignore et l'origine et le but réel. C'est la vraie société secrète, secrète pour ceux-là même qui en font partie. Il y a une quarantaine d'années, la police romaine fut sur le point d'atteindre le chef même de la grande conspiration : le cardinal Bernetti, Secrétaire d'État de Léon XII, parvint à saisir une partie

Digitized by Google

de la correspondance intime des chefs de la *Vente suprême*, c'est-à-dire de cette première Loge maçonnique que dirige immédiatement le grand chef. Un de ces scélérats était attaché à la personne du prince de Metternich, premier ministre de l'empereur d'Autriche, qui avait en lui toute confiance. Son nom de guerre était *Nubius*. Un autre était un juif qui avait pris pour nom de guerre le nom de *Petit-Tigre*. La correspondance d'un troisième dénotait un riche propriétaire italien. A cette époque, le centre du grand complot était en Italie.

Pour distinguer la Franc-Maçonnerie occulte on l'appela *Charbonnerie*. Comme la Franc-Maçonnerie, la Charbonnerie est une et universelle ; elle est « la partie militante de la Franc-Maçonnerie. » On ignore le nombre de ses adeptes.

Le Fr.·. Louis Blanc admire, en la constatant officiellement, l'organisation de la Charbonnerie; c'est, dit-il, « quelque chose de puissant et de merveilleux... » Il fut convenu qu'autour d'une association mère (Quelle mère, grand DIEU!), appelée la *Haute-Vente*, on formerait sous le nom de *Ventes centrales* d'autres associations au-dessous desquelles agiraient des *Ventes particulières* (le mot *Vente* veut dire réunion). On fixa le nombre des membres à vingt par association, pour échapper au Code pénal. La *Haute-Vente* se recrutait elle-même.

« Pour former les *Ventes centrales*, on adopta le mode suivant : Deux membres de la *Haute-Vente* s'adjoignaient un tiers sans lui faire confidence de leur qualité, et ils le nommaient *Pré-*

Digitized by Google

sident de la *Vente* future en y prenant eux-mêmes, l'un le titre de *Député*, l'autre celui de *Censeur*. La mission du *Député* étant de correspondre avec l'association supérieure, et celle du *Censeur* de contrôler la marche de l'association secondaire, la *Haute-Vente* devenait par ce moyen comme le cerveau de chacune des *Ventes* qu'elle créait, tout en restant vis-à-vis d'elles maîtresse de son secret et de ses actes... Il y avait dans cette combinaison une admirable élasticité (celle du serpent). Bientôt les *Ventes* se multiplièrent à l'infini. »

Le Fr.·. Louis Blanc ajoute avec la naïveté d'un enfant terrible : « On avait prévu l'impossibilité de déjouer complétement les efforts de la police[1] : pour en diminuer l'importance, on convint que les *Ventes* agiraient en commun, sans cependant se connaître les unes les autres, et de manière que la police ne pût qu'en pénétrant dans la *Haute-Vente* saisir tout l'ensemble de l'organisation. Il fut conséquemment interdit à tout *charbonnier* appartenant à une *Vente* de chercher à s'introduire dans une autre. *Cette interdiction était sanctionnée par la peine de mort.*

« Les devoirs du *Charbonnier* étaient d'avoir un fusil et cinquante cartouches (précaution éminemment philanthropique), d'être prêt à

[1] Pour y mieux réussir, et pour attirer les militaires, la secte avait joint à l'organisation commune des *Ventes* une organisation militaire, ou plutôt des dénominations militaires : *Légions*, *Cohortes*, *Centuries*, *Manipules ;* et, selon les besoins du moment, elle présentait tantôt une face, tantôt l'autre.

Digitized by Google

se dévouer (on sait ce que cela veut dire), d'obéir *aveuglément* aux ordres des chefs inconnus[1]. » — Cette organisation redoutable, éventée par le Fr.·. Louis Blanc, avait été combinée dans la *Loge des amis de la vérité.*

Ainsi, derrière la Loge est l'arrière-Loge; derrière le Franc-Maçon Apprenti, Compagnon, Maître, et même derrière les Francs-Maçons des hauts grades se cache le Franc-Maçon *Charbonnier*, l'homme de la société secrète et des *Ventes*. Les Loges que la Franc-Maçonnerie affirme cachent à tous les regards les arrière-Loges, les grades cachent les arrière-grades, la doctrine avouée cache la doctrine mystérieuse, les rites et les cérémonies grotesques cachent les trames occultes; les secrets ridicules n'ont été imaginés que pour mieux cacher le vrai secret; en un mot, la Maçonnerie publique cache la Maçonnerie secrète.

Il y a union intime, mais occulte, entre la Franc-Maçonnerie et la Charbonnerie : l'une est le corps, l'autre est l'âme; l'une est l'armée des soldats, l'autre l'armée des chefs ; l'une est menée, l'autre mène.

Telle est l'innocente Franc-Maçonnerie qui se prétend calomniée par l'Église.

XVI

A quels affreux excès se portent les Maçons des arrières-Loges.

Bon nombre de ces sectaires ne reculent ni devant le sacrilége, ni devant l'assassinat. A

[1] *Histoire de dix ans*, tome Ier,

Digitized by Google

Rome, durant les troubles de 1848, on découvrit plusieurs réunions nocturnes, une entre autres au faubourg du *Transtevere*, où les adeptes, hommes et femmes, se réunissaient pour célébrer ce qu'ils appelaient « la messe du diable. » Sur un autel orné de six cierges noirs, on déposait un ciboire ; chacun, après avoir craché sur le crucifix et l'avoir foulé aux pieds, apportait et mettait dans le ciboire une hostie consacrée, qu'il avait été recevoir le matin dans quelque église ou bien qu'il avait achetée de quelque méchante vieille pauvresse à prix d'argent, comme Judas. Puis commençait je ne sais quelle cérémonie diabolique, qui se terminait par un ordre donné à tous de tirer le poignard, de monter à l'autel et de frapper le Saint-Sacrement à coups redoublés. La messe finie, on éteignait toutes les lumières.....

D'Italie, ces pratiques sacriléges se sont infiltrées chez nous ; et tout récemment on a découvert l'existence d'une sorte de sous-Franc-Maçonnerie, déjà tout organisée, dans le but exclusif de s'entendre sur les moyens de détruire la foi plus efficacement et plus sûrement. La secte est divisée en petites sections de douze à quinze membres chacune, pas davantage, de peur d'éveiller l'attention. Elle se recrute parmi les gens lettrés, ou du moins parmi les personnes qui, par leur position, leurs talents ou leur fortune, exercent autour d'elles quelque influence. Les chefs de sections ne résident point aux lieux des réunions, mais à Paris, qui est leur centre d'action. Chose horrible ! chaque adepte, pour être agrégé, doit apporter, le jour de son initiation

Digitized by Google

le Très-Saint Sacrement de l'autel et le fouler aux pieds, en présence des Frères ? On m'a assuré que cette secte infernale existe déjà dans la plupart des grandes villes de France. On m'a nommé, comme renseignement absolument certain, Paris, Marseille, Aix, Avignon, Lyon, Châlons-sur-Marne, Laval.

On m'a également affirmé, comme la tenant d'un témoin auriculaire, prêtre vénérable on ne peut plus digne de foi, la réalité du fait suivant, qui n'est du reste que la répétition de crimes de même nature, accomplis fréquemment en Italie, depuis une vingtaine d'années.

Un jeune homme s'était fait initier à la Franc-Maçonnerie. Il paraît qu'il fut bientôt trouvé *mûr* pour les grandes choses. De la Loge il passa à l'arrière-Loge, et un beau jour il fut désigné pour faire disparaître une victime de la secte. Il fut obligé de la poursuivre partout, et ne put l'atteindre qu'en Amérique. Il revint en France bourrelé de remords, à moitié décidé à ne plus prendre part aux *travaux* de la Maçonnerie secrète. Mais bientôt un nouvel ordre lui fut intimé : il fallait un second meurtre, une seconde vengeance. Cette fois, son cœur se révolta et il résolut d'échapper par la fuite à cette tyrannie du poignard.

Il quitta donc furtivement Paris pour se rendre *incognito* en Algérie. A peine arrivé à Marseille, il reçoit à l'hôtel où il était descendu un billet *fraternel* ainsi conçu : « Nous savons ton projet; tu ne nous échapperas point. L'obéissance ou la mort. » Épouvanté, il rebrousse chemin et s'arrête à Lyon dans une auberge

Digitized by Google

obscure. Une demi-heure après, un inconnu apporte pour lui un billet à peu près conçu dans les mêmes termes : « Tu obéiras, ou tu mourras ! »

Il quitte aussitôt l'auberge et la ville, et l'âme pénétrée de repentir non moins que de terreur, il va par des chemins détournés chercher un abri au monastère de la Trappe des Dombes, près Belley. Le lendemain de son arrivée, même avertissement, même menace : « Nous te suivons; en vain tu cherches à nous échapper. »

Enfin, éperdu, hors de lui-même, et sachant par expérience que la secte ne pardonne jamais, il alla, d'après le conseil d'un des Pères de la Trappe, consulter le prêtre qui a raconté tout ceci et qui a trouvé moyen, en le confiant à d'intrépides missionnaires, de dépister les terribles limiers attachés à sa poursuite [1].

Ce fait effrayant n'est que la réalisation littérale des instructions précises qui régissent aujourd'hui la secte. Voici quelques-uns des arti-

[1] Tout récemment, la fille d'un Franc-Maçon confirmait, par une innocente indiscrétion, la réalité de ces procédés inexorables. Cette enfant, âgée de douze ans, avait souvent entendu son père parler de la Franc-Maçonnerie et déclarer qu'il en faisait partie. Grâce à l'influence de sa bonne mère, elle fut mise en pension dans une maison d'éducation religieuse; et il lui est arrivé plus d'une fois de répéter devant ses compagnes, comme devant les Religieuses et l'aumônier de l'établissement, ces paroles recueillies de la bouche même de son père : « Si quelqu'un de nous vient à trahir le secret qui lui est confié dans la Franc-Maçonnerie, on le poursuivra jusqu'au bout du monde, et on le fera disparaître, sans que ni la police, ni qui que ce soit, puisse savoir ce qu'il est devenu. »

Digitized by Google

cles de cette constitution occulte, rédigée par Mazzini :

« Art. XXX. Ceux qui n'obéiront point aux ordres de la société secrète ou qui en dévoileraient les mystères, seront poignardés sans rémission. Même châtiment pour les traîtres.

« Art. XXXI. Le tribunal secret prononcera la sentence et désignera un ou deux affiliés pour son exécution immédiate.

« Art. XXXII. Quiconque refusera d'exécuter l'arrêt, sera censé parjure et, comme tel, tué sur-le-champ.

« Art. XXXIII. Si le coupable s'échappe, il sera poursuivi sans relâche, en tout lieu ; et il devra être frappé par une main invisible, fût-il sur le sein de sa mère ou dans le tabernacle du Christ ! »

Après cela, allez donc vous faire Franc-Maçon !

XVII

Ce que les Frères des arrière-Loges pensent, disent et comptent faire de leurs chers Frères du dehors.

Apprenons-le d'eux-mêmes : « Les Loges, dit le fameux Petit-Tigre, peuvent bien aujourd'hui procréer des gourmands, elles n'enfanteront jamais des *citoyens*. On dîne trop chez les T.·. C.·. et les T.·. R.·. Fr.·. de tous les Orients : mais c'est un *lieu de dépôt*, *une espèce de haras*, *un centre par lequel il faut passer avant d'arriver à nous*... Cela est trop pastoral et trop gastronomique, mais cela a *un but qu'il faut encourager sans cesse*. En lui apprenant à porter

Digitized by Google

arme avec son verre, on s'empare de la volonté, de l'intelligence et de la liberté de l'homme (et « les hommes libres, les *Francs*-Maçons ! » que deviennent-ils donc?). On en dispose, on le tourne, on l'étudie. On devine ses penchants, ses affections et ses tendances ; *quand il est mûr pour nous*, on le dirige vers la société secrète, dont la Franc-Maçonnerie ne peut plus être que l'antichambre assez mal éclairée[1]. » On n'est trahi que par les siens.

Un Franc-Maçon qui répudie de bonne foi toute idée d'affiliation aux sociétés secrètes, est donc tout simplement un Maçon naïf qui n'est pas mûr. C'est une espèce d'honnête homme « qu'on tourne » pour le faire cuire au feu sacré. Il est sans doute fort honorable pour lui de ne pas vouloir cuire, de ne pas pouvoir mûrir, mais il n'en est pas moins au pouvoir des arrière-Loges, et bon gré mal gré, au premier signal, il faudra qu'il marche ou qu'il meure.

Entrez donc au dépôt ! Choisissez votre place au haras ! Allez apprendre à porter arme avec votre verre ! Pauvres dupes, voilà les sanglants abîmes sur la pente desquels on vous fait chanter et manger !

[1] Lettre à la Vente piémontaise, 18 janvier 1822.

Digitized by Google

XVIII

Comment les Maçons des arrière-Loges exploitent les Princes et les nobles qui entrent dans la Maçonnerie.

Laissons-leur encore la parole et, une fois de plus, comprenons l'union fatale qui existe entre la Maçonnerie extérieure et la Maçonnerie occulte.

Voici comment s'exprime, au sujet des Princes Francs-Maçons, une des notes secrètes saisies par la police romaine sous Léon XII. « Le bourgeois a du bon, mais le Prince encore davantage. La Haute-Vente désire que, sous un prétexte ou sous un autre, on introduise dans les Loges maçonniques le plus de Princes et de riches que l'on pourra. Il n'en manque pas, en Italie et ailleurs, qui aspirent aux honneurs assez modestes du tablier et de la truelle symboliques. Flattez tous ces ambitieux de popularité ; accaparez-les pour la Franc-Maçonnerie ; la Haute-Vente verra plus tard ce qu'elle pourra en faire pour la cause du *progrès*. Un Prince qui n'a pas de royaume à attendre est une bonne fortune pour nous. Il y en a beaucoup dans ce cas-là ! Faites-en des Francs-Maçons ; *ils serviront de glu aux imbéciles, aux intrigants, aux citadins et aux besoigneux*. Ces pauvres Princes feront notre affaire en croyant ne travailler qu'à la leur. *C'est une magnifique enseigne*[1] ! »

[1] Lettre à la Vente piémontaise

Digitized by Google

C'est plus qu'une enseigne : c'est une protection très-efficace. Les Maçons eux-mêmes nous le disent. « L'entrée des Souverains dans l'Ordre est de très-bon augure, dit le Fr.·. Jeder, dans son *Histoire de la Franc-Maçonnerie* (p. 149). Quoiqu'ils ne puissent contribuer à la construction du Temple maçonnique, quoiqu'il nous faille subir le spectacle des brillants insignes attachés à leur boutonnière, *ils sont très-précieux pour l'Ordre, soit à cause de leurs richesses, soit à cause de leur immense influence*. Quelque libres qu'elles puissent paraître les associations secrètes sont encore trop dépendantes des dispositions de la classe supérieure ; elles ne peuvent se développer qu'aux rayons du soleil, au milieu d'un ciel sans nuages. Là où le Prince boude, il y a mauvaise grâce à vouloir trop s'élever, *tandis qu'on peut cingler à pleines voiles dès qu'une brise favorable s'élève de la cour*. Puissent nos augustes hôtes continuer à rester *muets et inactifs comme la poupée de Martin!* »

Impossible de se moquer du monde plus *librement*.

Les « pauvres Princes, » les grands personnages, les riches s'y sont laissé prendre. « Grâce au mécanime habile de l'institution, la Franc-Maçonnerie trouva dans les Princes et les nobles moins d'ennemis que de protecteurs. Il plutàdes souverains, au grand Frédéric, de prednre la truelle et de ceindre le tablier. Pourquoi non? *L'existence des hauts grades leur étnant soigneusement dérobée, ils savaient seulemet de la Franc-Maçonnerie ce qu'on en pou-*

Digitized by Google

vait montrer sans péril. Ils n'avaient point à s'en occuper, *retenus qu'ils étaient dans les grades inférieurs*, où ils ne voyaient qu'une occasion de divertissement, que des banquets joyeux, que des principes laissés et repris au seuil des Loges, que des formules sans application à la vie ordinaire; en un mot, qu'une comédie de l'égalité. Mais en ces matières, la comédie touche au drame; et les Princes et les nobles furent amenés à *couvrir de leur nom, à servir aveuglément de leur influence les entreprises latentes dirigées contre eux-mêmes.* » C'est encore un Maçon qui constate le fait[1].

Nous trouvons du reste, dans le Rituel écossais, la formule du serment par lequel les Maîtres s'engagent à taire, même à leurs Grands-Orients, ce que ceux-ci ne doivent point savoir : « Je jure et promets de ne jamais dévoiler à personne la moindre chose de nos mystères, *pas même au Maître de tout l'Ordre*, dès que je ne le verrai pas reconnu dans une Haute-Loge. »

Il va sans dire que (sauf Philippe-Égalité) aucun souverain, aucun personnage officiel entrant dans la Franc-Maçonnerie, n'a été, n'est et ne sera « reconnu par les Hautes-Loges. » Dans la liste des Grands-Maîtres ou des protecteurs de l'Ordre, on voit figurer Louis de Bourbon, prince du sang (en 1743); le marquis de Larochefoucauld (en 1777), le duc de Luxembourg (en 1784), Joseph-Bonaparte, roi d'Es-

[1] Le F.·. Louis Blanc, *Histoire de la Révolution française*, t. II, p. 82 et 83.

Digitized by Google

pagne (en 1805); le prince de Cambacérès (en 1807); le duc de Choiseul (en 1827); le duc Decazes, le roi Louis-Philippe, lord Palmerston, Léopold Ier, roi des Belges, le prince Lucien Murat, le comte de Cavour, etc; l'*Annuaire maçonnique* indique parmi les Grands-Maîtres actuels Georges V, roi de Hanovre, le roi de Suède, le grand-duc de Hesse-Darmstadt, le prince Frédéric des Pays-Bas, et le grand-duc de Hesse. Le roi de Prusse est le protecteur de toute la Franc-Maçonnerie allemande.

Ces « augustes hôtes » de la Maçonnerie la connaissent donc moins que qui que ce soit. C'est à eux qu'on en cache le plus soigneusement le but et l'esprit véritables. Ils en connaissent les statuts; mais ces statuts ne sont faits que pour tromper les dupes qui se croient initiés, et surtout pour endormir l'autorité publique. En protégeant la Maçonnerie, les Princes-Maçons croient évidemment protéger une bonne chose, et plus encore se protéger eux-mêmes.

Quelquefois cependant le soupçon monte jusqu'à eux, et ils menacent de supprimer l'Ordre; mais on calme aisément leurs inquiétudes. « Il est quelquefois arrivé, dit le Fr.·. Ragon, que des délégués, se présentant un jour de *tenue* ou de fête maçonnique, pour interdire, au nom du Souverain, la Maçonnerie dans ses États, les Officiers de la Loge les accueillaient et disaient avec candeur : « Venez, entendez et jugez. » Les initiait-on à un grade d'*Élu*, ou de *Kadosch* ou de *Rose-Croix*? *On s'en gardait bien!*... On les recevait au grade d'*Apprenti*; ils fraterni-

Digitized by Google

saient avec les Maçons, et, *sur leur rapport, l'interdiction était rapportée*[1]. »

En réalité, voici le sort que la Maçonnerie, la vraie Maçonnerie, réserve aux princes et aux nobles, le jour où elle sera la plus forte : « Les princes, les bigots et la noblesse, ces ennemis implacables du genre humain, *doivent être anéantis* (rien que cela), et leurs biens assignés à ceux qui, par leurs talents, leur science et leur vertu (c'est-à-dire à nous Maçons), ont *seuls* le droit et le pouvoir de gouverner les autres. (Et l'égalité? et la liberté?) Contre ces ennemis du genre humain, *on a tous les droits et tous les devoirs. Oui, tout est permis pour les anéantir : la violence et la ruse, le feu et le fer, le poison et le poignard ; la fin sanctifie le moyen*[2].

Donc, la Franc-Maçonnerie aime les princes et les nobles et les riches, comme le loup aime les moutons. Donc, les princes et les nobles et les riches, affiliés à la Maçonnerie, loin de voir dans les arrière-Loges, ne voient pas même dans les Loges ; on les y voit, et surtout on les y fait voir ; on les met sur la devanture, comme de « magnifiques enseignes, » pour attirer les chalands. S'ils écoutaient l'Église, ils ne tomberaient pas dans le piége.

[1] *Cours philosophique et interprétatif des Initiations anciennes et modernes*, p. 44.

[2] Le Fr.·. Fichte, de la Maçonnerie allemande et universelle ; *Avertissement supplémentaire*, p. 45.

Digitized by Google

XIX

De l'organisation publique de la Franc-Maçonnerie extérieure.

Cette organisation n'a aucun rapport avec celle de la Maçonnerie occulte. La Charbonnerie ou Franc-Maçonnerie secrète est essentiellement une et universelle ; elle n'a qu'un chef ; et ce chef, elle ne le connaît pas. La Franc-Maçonnerie extérieure n'est une et universelle que par le fond : dans sa forme, elle est multiple. On compte une soixantaine de formes différentes de la Franc-Maçonnerie revêtant des noms divers. Ainsi, il y a le *Grand-Orient* de France, le G.·. O.·. d'Italie, le G.·. O.·. d'Espagne, de Portugal, des Pays-Bas, de Saxe, du Mexique, de la Nouvelle-Grenade, du Pérou, d'Haïti, du Brésil, des États-Unis, etc. ; il y a les *Grandes Loges* de Munster, d'Ecosse, de Danemark, de Hambourg, d'Irlande, de New-York, etc., il y a le *Suprême Conseil* Écossais de France, les Supr.·. Cons.·. du grand-duché de Luxembourg, d'Angleterre, de Charleston, de New-York, du Brésil, etc.; le Directoire suprême helvétique; l'*Orientale* de Misraïm, etc., etc.

Pour ne parler que du Gr.·. Or.·. de France, nous dirons que le Grand-Maître, qui prend le nom même de Grand Orient, a sous son obédience les Loges et Ateliers de tous les Maçons qui ne reconnaissent pas le rite écossais ni le rite Misraïm. Il est assisté d'un nombreux Conseil presque entièrement composé de personna-

ges connus et importants, entre lesquels brille le trop célèbre Renan, l'audacieux blasphémateur du christianisme; il est Grand-Chancelier. Les Loges et Ateliers sont divisés par provinces ou Orients. Les décrets du Grand-Orient arrivent ainsi à tous les Frères par voie hiérarchique.

Mais, qu'on le remarque bien, ce n'est là que la Franc-Maçonnerie extérieure, qui n'a pas le caractère conspirateur de l'autre. Ajoutons que si, parmi les grands dignitaires de l'Ordre, quelques-uns sont initiés aux odieux mystères de la Charbonnerie, c'est à l'insu de l'autorité.

Les Loges ont pour la plupart des noms incroyables. Dans l'*Annuaire universel de la Maçonnerie française et étrangère* qui s'imprime à Châlons-sur-Marne et se publie à Paris, chez le Fr.·. Pinon, on trouve énumérés tout au long tous ces Ateliers, toutes ces Loges avec les noms et adresses des Vénérables, des dignitaires grands et petits : Fr.·. Premiers-Surveillants, Fr.·. Introducteurs, Fr.·. Maîtres des Cérémonies, Fr.·. Sacrificateurs, Fr.·. Orateurs, Fr.·. Maîtres des banquets, etc. On y voit aussi les noms et adresses des Chevaliers Kadosch, de Rose-Croix, de Saint-André, du Soleil, etc., sauf pourtant quelques-uns que la prudence a laissés dans l'ombre, entre autres celui de Renan.

A Paris et dans la banlieue, il y a *soixante-et-onze* Loges groupées en quatre sections, et se réunissant presque toutes une fois le mois à des jours fixes indiqués dans l'*Annuaire*.

C'est dans ces réunions qu'ont lieu les fameuses agapes, les banquets fraternels, qui pour le

vulgaire constituent toute la Franc-Maçonnerie. Là se font aussi les quêtes destinées aux membres indigents. La Franc-Maçonnerie vante beaucoup sa philanthropie, pâle caricature de la vraie charité. Il n'y a que l'Église qui sache bien aimer les pauvres.

Dans les départements, il y a *deux cent cinq* Loges; dans l'Algérie et dans les Colonies, *vingt-huit*. En tout *trois cent quatre* Loges qui travaillent sous cette seule Obédience, à la gloire du Grand Architecte et au salut des âmes! Le Gr.·. Or.·. de France dirige, en outre, *trente-quatre* Loges en pays étranger.

Voici les noms de Loges qu'on lit avec le plus de satisfaction : la loge des *Admirateurs de l'Univers*, des *Zélés Philanthropes*, de *Saint-Antoine du Parfait Contentement*, des *Amis Triomphants*, de la *Clémente Amitié Cosmopolite*, des *Disciples de Memphis*, de la *Rose du Parfait silence*, de la *Ruche Philosophique*, des *Trinosophes de Bercy*, etc. La province n'est pas moins délicatement partagée, et l'on y voit fleurir les Loges de *la Candeur*, du *Val d'Amour*, de *Simplicité-Constance*, de *l'École de la Vertu*, des *Vertus Réunies*, etc.

Les rites écossais et Misraïm baptisent leurs Loges de noms un peu moins ridicules. Le rite écossais comptait, en 1866, *quatre-vingt-dix-huit* Loges : *trente-quatre* à Paris, *quarante-trois* dans les départements, *vingt et une* en Algérie et à l'étranger. Le rite Misraïm paraît moins prospère, du moins d'après l'*Annuaire* que nous avons sous les yeux.

Tous les rites de la Maçonnerie extérieure ne

forment, je le répète, qu'une seule Maçonnerie, et dans l'*Annuaire* nous voyons la liste des députés de toutes ces obédiences auprès du Conseil Suprême du Grand-Orient de France, auprès de celui du rite écossais ; et il est évident que les Franc-Maçonneries de tout l'univers correspondent ainsi directement les unes avec les autres. C'est un immense tissu de fils entre-croisés bien que distincts et parfois ennemis.

« Quoique dispersés sur toute la surface de la terre, dit le Rituel, nos Frères ne forment cependant qu'une seule communauté. Tous ils sont initiés aux mêmes secrets, suivent la même voie, sont formés d'après la même règle, enfin sont animés du même esprit[1]... De quelque rite reconnu que soit un Maçon, il est Fr.·. de tous les Maçons du globe[2]. »

XX

Si la Maçonnerie aime les pauvres comme elle veut le faire croire.

Nous venons de parler de quêtes et de bienfaisance: la Maçonnerie est en effet parvenue à se faire passer partout pour une institution charitable, bonne, éminemment bienfaisante et philanthropique! L'Eglise se dit la mère des pauvres : c'est moi qui le suis, s'écrie à tout propos la Franc-Maçonnerie. — Dit-elle vrai?

[1] Grade d'Ancien.

[2] Règlements généraux de la Maçonnerie écossaise. art. 2.

Digitized by Google

Elle n'est pas plus *franche* en cela que dans tout le reste ; et quand elle parle à cœur ouvert, elle lâche au sujet des pauvres des aveux révoltants.

Le Fr.·. Ragon, qui nous donne la fine fleur de l'esprit maçonnique, appelle les Maçons pauvres « cette *lèpre hideuse* de la Maçonnerie en France[1] » et il recommande chaudement à toutes les Loges la règle de charité donnée par le Fr.·. Beurnonville: « Ne présentez jamais dans l'Ordre que des hommes qui peuvent vous présenter la main et non vous la tendre. »

Un autre Frère, fort compétent aussi, le Fr.·. Bazot, parle des indigents avec une sensibilité non moins évangélique. « Le Maçon mendiant, dit-il, est sans cesse chez vous, sur vos pas, dans vos Loges; c'est *un génie malfaisant* qui vous obsède partout et à toute heure. Rien ne peut vous soustraire à son importunité, et son insolence ne connaît ni bornes, ni obstacles. Il est à votre lever, au moment de vos affaires, à votre repas, à votre sortie. Mieux vaudrait rencontrer sa main armée d'un poignard; vous pourriez du moins opposer le courage au glaive assassin. Armé seulement de son titre de Maçon, il vous dit : Je suis Maçon; donnez-moi ; car je suis votre Frère, et votre loi vous ordonne de faire la charité. Donnez, ou je publierai partout que vous êtes un méchant et mauvais Frère.

« Donnez, Maçons! poursuit le *bon* Frère;

[1] *Cours philosophique et interprétatif des Initiations anciennes et modernes*. p. 368.

Digitized by Google

mais apprêtez vous à donner sans relâche : le *guet-apens* est permanent. (Le guet-apens! quelle parole! et quel cynisme!)

« La faute en est aux Loges. Si les Loges ne recevaient dans l'association fraternelle (!!) que des hommes honorables (ainsi, pour être *honorable*, il faut être riche), ayant une position indépendante par leur fortune ou leur travail, elles n'auraient à soulager, elle et tous les Maçons, que des infortunes passagères[1]. »

Voilà ce qui s'appelle aimer cordialement les pauvres; voilà de la vraie, de la bonne fraternité. Pauvre philanthropie! tu as beau prescrire des quêtes et donner de l'argent : tu n'es même pas l'ombre de la charité; tu n'as pas de cœur!

XXI

Que la Franc-Maçonnerie est une puissance redoutable.

Son organisation occulte et publique suffit seule à le prouver jusqu'à l'évidence. Ses œuvres le prouvent également : elle se vante, par la plume indiscrète de ses adeptes les plus fervents, d'avoir été, depuis plus d'un siècle, la cause ignorée, mais réelle, des grandes perturbations religieuses qui ont épouvanté le monde entier, et particulièrement l'Europe.

Elle se vante, les preuves en main, d'avoir enfanté le philosophisme révolutionnaire du

[1] *Code des Francs-Maçons*, p. 176 et 177.

Digitized by Google

dernier siècle, et d'avoir eu pour organes Voltaire, Helvétius[1], Rousseau, Diderot, d'Alembert, Condorcet, Mirabeau, Sieyès, la Fayette, Camille Desmoulins, Danton, Robespierre, Marat, Santerre, Pétion, etc. Elle se vante d'avoir frappé à mort la monarchie chrétienne en la personne de l'infortuné Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette; elle se vante d'avoir fait en France la sanglante révolution de 89 et de 93. « Lorsque, *du fond des Loges*, disait le Fr.·. Brémond à l'Or.·. de Marseille, lorsque *du fond des Loges* sortirent ces trois mots : LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ, la révolution était faite. » Et un autre Maçon, initié dès sa jeunesse aux plus hauts grades de la secte, en Prusse, le comte de Taugwitz, faisait en 1822 la déclaration suivante : « J'ai acquis la ferme conviction que le drame commencé en 1788 et 1789, le régicide avec toutes ses horreurs, non-seule-

[1] A la mort du matérialiste et athée Helvétius, sa veuve renvoya les insignes à la *Loge des Neuf-Sœurs*, à laquelle il avait appartenu. On offrit à Voltaire *le tablier* d'Helvétius; et Voltaire, le grand Voltaire, avant de le ceindre, le baisa *religieusement* comme une relique. Voltaire, qui se surnommait lui-même *Christ-Moque*, ne se contenta point d'avoir été reçu Franc-Maçon en Angleterre : sa conscience et sa piété ne furent satisfaites que lorsqu'il se vit initié à la Maçonnerie française. Il y fut admis le 7 avril 1778, sept semaines avant sa mort, sans doute par manière de préparation prochaine. Il fut acclamé comme parfait Maçon du premier coup et dispensé des *épreuves*, car, dirent les Frères, « soixante années consacrées A LA VERTU et au génie l'avaient suffisamment fait connaître. »

Digitized by Google

ment *avaient été résolus dans les Loges*, mais encore *étaient le résultat des associations et des serments*. » Enfin, le Grand-Chapitre des Maçons allemands, se réjouissant de voir les ravages de l'incrédulité et de la révolte, qui de la France s'étaient répandus déjà dans toute l'Europe et jusque dans l'Amérique, s'écriait triomphalement en 1794 : « Notre Ordre a révolutionné les peuples de l'Europe pour de longues générations. »

La plupart des révolutionnaires si profondément impies de 1830 étaient des Francs-Maçons. Il en fut de même en 1848; seulement, par tactique, le côté antichrétien fut beaucoup plus dissimulé que dans les bouleversements précédents.

Presque tous les coryphées de l'impiété contemporaine sont des Francs-Maçons : Mazzini, Garibaldi, Kossuth, Juarez, etc. Aussi la Franc-Maçonnerie déclare hautement que c'est elle qui prépare et qui détermine dans l'ombre la destruction du catholicisme en Italie, en Allemagne, en Autriche, en Belgique, en Espagne, en Portugal, au Mexique. Elle occupe partout les postes les plus importants : elle pénètre dans toutes les armées et dans les grands corps de l'État; elle dirige la plupart des journaux. Elle donne l'impulsion qu'elle veut à la plupart des gouvernements, et son mot d'ordre universel est : « A bas l'Église! A bas l'autorité! Plus de prêtres! Plus de Christ! Plus de Dieu! » Qu'on le sache bien, c'est là ce qu'elle entend par ce mot magique de *liberté*, qu'elle fait miroiter aux yeux séduits de tous les peuples,

Digitized by Google

comme jadis le serpent de l'Éden montrait à Ève l'éclat du fruit défendu.

La Maçonnerie se déclare elle-même en voie de progrès et en pleine prospérité. Elle disait tout récemment par l'organe d'une de ses feuilles périodiques : « Des symptômes qui ne sauraient nous tromper prouvent que nous touchons au jour d'un développement considérable de la puissance et de l'influence de la Maçonnerie sur le monde. La Maçonnerie comprend chaque jour davantage l'importance de sa mission ; elle rejette les langes dont les nécessités d'un autre temps l'avaient enveloppée. Elle sait ce que signifie sa devise, et bientôt, se dépouillant des derniers voiles d'un vague mysticisme, elle proclamera comme principe et base de l'Institution *la complète indépendance de la conscience*... Réjouissons-nous du succès des efforts de nos Frères : partout apparaît le signe lumineux de l'éternel Jéhovah[1] ! »

Quel est cet « éternel Jéhovah » dont le signe apparaît partout, grâce aux Francs-Maçons? Nous allons le voir.

XXII

Que la Franc-Maçonnerie est, quoi qu'elle en dise, essentiellement impie, antichrétienne et athée.

Qu'on ne s'y méprenne pas : le Dieu qu'elle affecte de vénérer sous le nom bizarre de

[1] *Monde maçonnique*, août 1866 et février 1867.

Digitized by Google

Grand Architecte de tous les mondes, n'est pas le Dieu vivant, seul vrai Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, que nous adorons; ce n'est pas notre Créateur, Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, Dieu fait homme, seul vrai Dieu : c'est le Dieu de Voltaire, l'Être suprême de Rousseau, de la Convention et de Robespierre; c'est le Dieu des théophilanthropes, le Dieu des bonnes gens chanté par Béranger, le Dieu de Renan et de Garibaldi, le Dieu de la religion de l'honnête homme. C'est le Dieu qui n'existe pas. Aussi affectent-ils de ne tenir aucun compte de la révélation ni de l'avènement du Christ : ils rejettent l'ère chrétienne, et, dans toutes leurs publications, ils comptent les années à partir de la création; selon l'ère chrétienne, nous sommes (au moment où j'écris) en 1867; selon l'ère maçonnique, en 5867. Cette négation du christianisme serait puérile si elle n'était impie.

La Franc-Maçonnerie ne parle de Dieu que pour ne pas effaroucher les masses. Dans ce même but, elle revêt perfidement les apparences d'une religion : elle a tout un ensemble de cérémonies et de rites; elle confère un baptême à sa façon, elle a un mariage maçonnique, un cérémonial pour les enterrements, etc.; tout cela avec des invocations, des bénédictions, des encensements, des consécrations [1]; en un mot, une apparence de culte. Voilà pour les masses.

Mais, pour les Maçons pur-sang, pour les

[1] Voir le *Rituel maçonnique.*

Digitized by Google

vrais Maçons, ils n'y regardent pas de si près : ils nient ouvertement l'existence de DIEU. Les autres, ceux qui ne sont pas *mûrs*, retiennent souvent, avec le nom de DIEU, ce vague sentiment religieux qui ne gêne en rien la conscience, et qui fait pitié aux premiers. Chacun sait qu'en pratique le déisme ressemble en tout à l'athéisme : c'est un athéisme respectueux et latent. Or, la Franc-Maçonnerie est déiste en ce sens-là, quand elle n'est pas franchement athée. Aussi les Loges allemandes faisaient-elles tout dernièrement la déclaration suivante : « Les Francs-Maçons déistes sont *au-dessus* des divisions religieuses. Il ne faut pas seulement nous placer au-dessus des différentes religions, mais bien *au-dessus de toute croyance en un Dieu quelconque*[1]. »

En France, ils parlent comme en Allemagne. C'est le cri du cœur. *Le Monde maçonnique* disait en discutant le premier article des statuts de la Maçonnerie, où il est question de l'existence de DIEU et de l'immortalité de l'âme : « Eh quoi! dira-t-on, n'y a-t-il donc rien à exiger d'un homme pour qu'il soit digne d'être Maçon? -- Rien, si ce n'est qu'il soit honnête homme. — Il rejette l'idée de DIEU? — Présentez-lui celle qui doit satisfaire sa raison. — Il doute de la vie future? — Prouvez-lui que le néant est contradictoire. — Il méconnaît les bases de la morale? — *Qu'importe!* s'il vit et agit comme s'il les admettait[2]. »

[1] *Gazette des Francs-Maçons*, 15 décembre 1866.
[2] Septembre 1866.

Digitized by Google

La Franc-Maçonnerie, déiste ou athée, est donc la négation absolue de la Religion. Ce n'est pas moi qui le dis; c'est Proudhon, le Fr.·. Proudhon : « La Franc-Maçonnerie, écrivait-il, est *la négation même de l'élément religieux.* » Elle ne veut plus ni de DIEU, ni de la Religion; elle veut l'exclure de l'éducation, des mœurs privées et publiques, de la vie humaine et de la mort. Ses écrivains les plus sérieux, surtout les modernes, sont à la tête du mouvement hideux d'athéisme et de matérialisme qui se remarque depuis quelques années; ils acclament avec bonheur les productions antichrétiennes les plus audacieuses, telles que les journaux *la Morale indépendante, la Libre Pensée, la Libre Conscience, la Solidarité.* « Nous souhaitons la bienvenue, disait naguère un journal franc-maçon, à tous nos nouveaux confrères, dont plusieurs rédacteurs sont d'anciens amis, et *nous sommes heureux de constater que tous ces journaux, sans exception, sont dirigés par des Maçons,* et que *ceux-ci sont en majorité parmi les rédacteurs*[1]. »

En Belgique et partout, c'est la Franc-Maçonnerie qui produit cette affreuse secte des *solidaires*, ainsi nommée parce qu'ils s'engagent vis-à-vis les uns des autres, par un pacte formel, à vivre sans religion et à mourir sans prêtre, comme des chiens.

Que tel ou tel Franc-Maçon ne tombe pas dans cet excès d'irréligion, nous l'accorderons sans peine ; mais, pour ce qui est de la Franc-

[1] *Monde maçonnique*, novembre 1866.

Digitized by Google

Maçonnerie en elle-même, elle dira tout ce qu'elle voudra, elle est une institution essentiellement impie, antichrétienne et athée.

XXIII

Comme quoi la Maçonnerie se console de ses peines dans le culte du soleil.

Oui, du soleil, de la lune et des étoiles.

C'est au nom de la science et du progrès des lumières, dont elle a toujours la bouche pleine, que la Maçonnerie prétend que « Dieu n'est ni démontré ni démontrable; » que la morale chrétienne, qui s'appuie sur la crainte et sur l'amour de Dieu, est puérile, inutile et immorale; que Notre-Seigneur, ou bien n'a pas existé, ou bien n'a été qu'un homme comme les autres; que le temps est venu d'en finir avec l'Église, avec le Pape, avec les prêtres. Et, chose curieuse! elle arrive, par les sentiers de sa soi-disant science et par le progrès de ses soi-disant lumières, à un excès de stupidité qu'on ne pourrait pas croire, s'il n'était attesté par ses propres adeptes : savez-vous quel est, au fond, le Dieu vers lequel elle tourne ses regards? C'est le soleil! Oui, encore une fois, le soleil; comme ces brutes à face humaine que l'on rencontre parfois dans les bas-fonds de notre société déchristianisée. Écoutez plutôt.

Dans l'initiation au grade de Maître, qui est le troisième de la Maçonnerie, voici ce que le Très-Respectable (!) dit en toutes lettres au nouvel élu : « L'Adoniram de la Franc-Maçonnerie,

Digitized by Google

le même qu'Osiris, que Mithra, que Bacchus, que tous les dieux célébrés dans les mystères anciens, *est une des mille personnifications du soleil.* Adoniram, en effet, signifie en hébreu vie élevée, ce qui désigne bien la position du soleil par rapport à la terre... Dans toutes les cérémonies qui s'accomplissent en Loge, *vous reconnaîtrez constamment la même pensée.* Ainsi, notre association s'est mise sous l'invocation de saint Jean, *c'est-à-dire de Janus, le soleil des solstices.* Aussi est-ce aux deux solstices de l'année (21 juin et 21 décembre) que nous célébrons *la fête de notre patron*, avec un cérémonial tout (g) astronomique. La table à laquelle nous prenons place a la forme d'un fer à cheval et figure la moitié du cercle du zodiague; et, dans les *travaux de tables* (*sic*), nous offrons sept libations en l'honneur des sept planètes. »

Le Fr.·. Rebold dit qu'on doit expliquer les miracles et les faits de la vie de Jésus par « des apparences *solaires.* » Le Fr.·. Grand-Chancelier Renan déclare, dans la *Revue des Deux Mondes* (15 octobre 1863) que « *le culte du soleil est le seul culte raisonnable et scientifique,* » et que « *le soleil est le Dieu particulier de notre planète!!* » C'est textuel.

Le culte du soleil ! voilà donc le dernier mot de ces fortes têtes qui ne parlent que de progrès, que de lumière, que de science, et qui s'intitulent modestement « les sublimes Princes de la Vérité ! » Voilà la signification *pieuse* de cet évangile de saint Jean que nous avons vu placé devant les yeux du profane, au début des épreu-

Digitized by Google

ves de l'Apprenti ! Voilà la fameuse « lumière », voilà « les flammes purificatoires » que le Vénérable donne généreusement à l'Apprenti ! Voilà le sens de « l'étoile flamboyante » et du cordon bleu passé en sautoir ! Le culte du soleil, le culte dégradant de la matière, le Dieu-Nature, ou pour mieux dire un athéisme d'autant plus honteux qu'il se couvre du voile de la morale et de la bienfaisance, et qui n'est pas seulement impie, mais de plus hypocrite : quelle punition pour l'orgueil de ces esprits forts!

Et la Franc-Maçonnerie ose se dire « l'origine et la source de toutes les vertus sociales » (ce sont les paroles du Fr.·. Ragon) ; et encore « la philosophie la plus pure, l'origine des fables de tous les cultes (*sic*), le puits où la vérité semble s'être réfugiée ! ! ! » Quelle impudence !

C'est de ce puits ténébreux que sortent depuis près de deux siècles les flots de blasphêmes, d'impiétés, de négations audacieuses, de mensonges, de calomnies contre l'Eglise, de révoltes, de destructions, d'institutions sourdement athées, qui menacent la civilisation chrétienne d'une ruine totale ! C'est de ce puits en particulier que sont sortis dans ces dernières années les blasphèmes de Renan et de Proudhon, blasphèmes sataniques que les Loges ont fait passer dans toutes les langues. C'est de là que sortent chaque jour les puissances de toutes espèces qui se ruent contre Rome, qui ébranlent les assises de la Papauté, et qui voudraient découronner le Christ et son Vicaire.

Digitized by Google

Au fond, la doctrine des Francs-Maçons, c'est le matérialisme.

XXIV

De la presse maçonnique.

La Maçonnerie est d'une activité fiévreuse dans sa propagande : la paix dans le zèle est le caractère de la vérité; l'agitation est le caractère de l'erreur. La Maçonnerie s'agite prodigieusement. Ses moyens d'action sont variés et puissants; elle fait feu sur nous de tous côtés. Montrons-le, en nous bornant à la France.

Sa première arme, c'est la *presse*. Nous avons déjà vu qu'elle dirige indirectement la plupart des journaux. Elle a, en outre, des publications à elle, plus ou moins perverses, selon leur plus ou moins de franchise. Elle a d'abord *le Franc-Maçon*, revue mensuelle, anodine, fondée en 1847, à la veille de la révolution de février, et destinée à *éclairer* l'esprit et à réjouir le cœur de tous les Fr.·. Prudhommes. Elle est *respectueuse* pour la Religion, du moins dans la forme; c'est le journal orthodoxe et mystique de la Maçonnerie. Les purs Maçons du progrès l'appellent impitoyablement « jésuite. »

Elle a ensuite *le Journal des initiés*, revue mensuelle aussi, publiée en deux cahiers semblables dont le second s'appelle *la Renaissance*. Dans celui-là, on ne prononce pas le nom de Franc-Maçon ni de Franc-Maçonnerie; c'est le « cahier de la propagande; il *propage l'œuvre*

Digitized by Google

de la Maçonnerie sans la nommer, afin d'écarter les préventions [1]. » O bonne foi! ô candeur!

Elle a *le Monde maçonnique*, publication beaucoup plus avancée, par conséquent beaucoup plus *franche* et plus *maçonnè*. Nous l'avons cité plusieurs fois déjà. Il fait la guerre aux deux autres, et les accuse d'être des arriérés, des formalistes; pour lui, il est carrément libre-penseur, indépendant, bien au-dessus de toute idée religieuse. C'est le camp libéral, qui veut réformer la Maçonnerie extérieure et arriver à la suppression officielle du nom même « du Grand Architecte de l'Univers. » Ce parti fait de grands progrès, quoiqu'il n'ait pu encore faire prédominer son sentiment. Bien que la plupart des Maçons-*jésuites* ne regardent cette formule traditionnelle que comme une pure formalité, qui laisse à tous les Frères la pleine liberté de l'athéisme, néanmoins, les Maçons-*libéraux* tiennent à la suppression : cette vieillerie sent trop la Religion et peut avoir des dangers.

La Maçonnerie revendique encore comme siennes les feuilles tout à fait athées que nous citions tout à l'heure : *la Morale indépendante, la Libre Pensée, la Libre Conscience, la Solidarité ;* et l'on ne voit pas ce qui empêcherait de compter parmi ses productions les plus pures, ou du moins parmi ses plus dévoués auxiliaires, un bon nombre de grands et petits journaux, tels que *le Siècle, l'Opinion nationale, l'Avenir national, le Temps, la Liberté, le*

[1] Numéro de janvier 1867.

Digitized by Google

Journal des Débats. Ces feuilles, cependant, ne sentent pas le besoin de dater leurs numéros de l'année 5867. Elles laissent également dans une ombre discrète le jargon des Frères et amis, ainsi que le fameux signe sacramentel (.·.).

La *Revue des Deux Mondes* est au même titre au service de la Franc-Maçonnerie et de son œuvre sacrilége. Presque tous ses rédacteurs sont des rationalistes connus, ou des hérétiques; quelques-uns sont des athées, tels que Renan, Taine, Littré, etc.

Ainsi, en France, la *presse* est en grande partie maçonnique, c'est-à-dire anticatholique et antichrétienne. Quel danger pour la foi du peuple !

XXV

Que la Franc-Maçonnerie commence à s'emparer de l'enfance au moyen de l'enseignement et de l'éducation.

Cette seconde arme est peut-être plus dangereuse encore que la première. La Maçonnerie semblait l'avoir un peu négligée : elle s'en aperçoit, et forme les projets que nous allons voir.

Par le Baptême, par le catéchisme et par la première Communion, l'Eglise fait les chrétiens et pose la base de leur vie religieuse. La Franc-Maçonnerie, qui est l'*anti*-Eglise, ne veut plus de tout cela ou, pour mieux dire, elle veut substituer à cette base chrétienne une base maçonnique, absolument étrangère au christianisme. Elle tâche d'abord de mettre le sceau

Digitized by Google

maçonnique sur les tout petits enfants. Elle a une cérémonie d'adoption qui s'accomplit « sous l'éclat de la Lumière maçonnique », et elle dit au pauvre enfant qu'elle adopte : « Que la Lumière maçonnique brille à tes yeux, comme plus tard nous la ferons briller à ton esprit [1]. » De même que l'enfant baptisé devient chrétien et membre de l'Eglise, de même l'enfant *adopté* devient *Louteveau* ou *Louveton*, si c'est un garçon ; Louvetonne, si c'est une fille, et membre de la Franc-Maçonnerie. Ces Louveteaux, s'ils sont pauvres, ont droit aux secours des Frères.

Dans un hospice d'Avignon, une pauvre femme présentait naguère aux bonnes Sœurs un petit enfant de onze mois, en déclarant à la Supérieure qu'elle était de passage dans la ville, et en demandant quelques remèdes pour son enfant. La Religieuse, en caressant le petit malade, aperçut une médaille singulière suspendue à son cou. « Quelle est cette médaille? » demanda-t-elle à la mère. « C'est la médaille des Francs-Maçons, » lui répond la pauvre femme ; et comme la sœur lui en faisait des reproches, lui représentant que les Francs-Maçons étaient excommuniés, la malheureuse répondit sans détour : « En me présentant avec cette médaille devant le chef d'une Loge, j'en obtiendrai aussitôt un secours d'argent pour m'aider à continuer mon voyage. »

Il paraît que dans certains faubourgs de Paris le nombre des Louveteaux est très-considé-

[1] Le Fr.·. Ragon, *Rituel d'adoption des jeunes Louvetons*.

Digitized by Google

rable parmi les enfants de la classe ouvrière. Pauvres petits !

Mais c'est surtout par les écoles que la Franc-Maçonnerie veut accaparer les enfants. « Il faut préparer le monde profane à recevoir *nos principes*, disait *le Monde maçonnique* (octobre 5866). Je considère l'instruction primaire comme la pierre angulaire de notre édifice... L'instruction religieuse doit-elle être retranchée du programme?... Le principe d'autorité surnaturelle (c'est-à-dire la foi), *qui enlève à l'homme sa dignité, est inutile pour discipliner les enfants* (quelle absence de sens pratique !) *et susceptible de les conduire à l'abandon de toute morale* (quelle absence de sens moral !) : *donc il est urgent d'y renoncer*. Nous enseignerons les droits et les devoirs au nom de la liberté, de la conscience, de la raison, et encore au nom de la solidarité. » (Que voilà bien le *bagoul* révolutionnaire, creux et sonore, qui avec ses grands mots ne sait pas ce qu'il dit!) « La Maçonnerie doit être le moule de la société moderne; elle doit former des hommes *libres*. (Nous connaissons cette liberté.) Créer des écoles, surtout des écoles d'adultes, des orphelinats, *c'est le meilleur moyen de vulgariser la Franc-Maçonnerie.* »

Ces vœux, adoptés par un grand nombre de Loges, ont été sanctionnés et réalisés par un décret du Grand-Orient de France (en janvier 5867, ou pour parler chrétien, 1867). Ce décret porte « qu'il a été décidé en Conseil que le Gr.·. Or.·. se mettrait à la tête d'une œuvre ayant pour objet d'encourager et de propager l'in-

Digitized by Google

struction primaire, en décernant chaque année des récompenses, soit aux instituteurs et institutrices, soit aux élèves, et en créant, lorsque les circonstances le permettront, des écoles primaires et des classes d'adultes. » Puis la circulaire expose l'organisation de l'œuvre, que dirigeront les Loges ou des Comités nommés par elle, le mode des souscriptions et la nécessité de déployer du zèle, stipulant que les récompenses et les livrets de caisses d'épargne seront accompagnés d'une médaille avec l'inscription suivante : Grand-Orient de France. Encouragement à l'instruction primaire donné au nom des Maçons de l'Orient de... »

La propagande des écoles protestantes est certes bien dangereuse ; mais celle-ci, si je ne me trompe, le sera bien autrement.

Pour compléter la chose, *le Monde maçonnique* (janvier 5867) nous annonce « la rédaction d'un *Catéchisme de morale* à l'usage et à la portée des enfants ; un catéchisme qui leur apprendra à écouter leur conscience plutôt que la tradition (c'est-à-dire plutôt que la Religion et l'Église), à être vertueux par principe (comme si les chrétiens n'étaient pas vertueux par principe !), avec conviction (comme si la foi n'était pas la plus sérieuse de toutes les convictions et même la seule sérieuse !) et avec désintéressement (comme si l'espérance du ciel et la crainte de l'enfer nous empêchaient de servir et d'aimer DIEU purement !). » Au mois de juin 1867, un prix de *cinq cents francs* a dû être décerné à cet effet.

Enfin, en novembre 1866, a été inaugurée

Digitized by Google

par les Maçons d'Alsace une *ligue de l'enseignement* pour la France, à l'imitation de celle qui fonctionne en Belgique depuis 1864. Cette ligue a pour principe fondamental « de ne servir les intérêts particuliers *d'aucune opinion religieuse*, » en d'autres termes de proscrire absolument la foi dans l'enseignement et dans l'éducation. Le Fr.·. Macé, promoteur de cette ligue impie, avait recueilli au bout d'un mois des souscriptions nombreuses, et *le Monde maçonnique* déclarait (février 1867) que « *les Maçons doivent adhérer en masse à cette ligue bienfaisante* et que les Loges doivent étudier dans la paix de leurs Temples (*sic*), les meilleurs moyens de la rendre efficace. »

Et il y a en France seize cent mille Maçons : qu'on juge si le péril est chimérique ! Avis, non-seulement aux pasteurs des âmes, mais encore aux pères de famille qui conservent en leur cœur la moindre étincelle de foi !

XXVI

Comment la Franc-Maçonnerie étend son action sur les jeunes filles.

Avant de parler de la Franc-Maçonnerie féminine, signalons rapidement une nouvelle institution maçonnique, très-dangereuse : *les écoles professionnelles* pour les jeunes filles.

L'école professionnelle a pour but de développer l'instruction primaire, et de préparer les jeunes filles de la classe ouvrière aisée ou du petit commerce aux diverses professions parti-

Digitized by Google

culières où elles pourront honorablement gagner leur vie. Rien de meilleur en soi ; rien de plus utile. Les Francs-Maçons, comprenant l'importance du rôle de la femme dans le monde, viennent de fonder à Paris des écoles professionnelles. Ils ont, dit-on, de vastes projets à cet égard. Déjà deux grandes écoles sont ouvertes et fonctionnent sous la protection des Loges. Elles sont dirigées par des dames et institutrices qui jouissent de leur confiance.

Nous n'avons rien à dire sur le côté matériel de ces établissements : l'intelligence et le dévouement peuvent, à eux seuls, vaincre de grandes difficultés et obtenir des résultats sérieux. Mais ce que nous devons à la fois signaler et déplorer ici, c'est le principe d'athéisme pratique, le principe fondamental de la Maçonnerie, qui inspire l'institution de ces écoles ; c'est un système positif d'indifférence religieuse ; c'est l'exclusion de toute idée de DIEU, posée comme base de l'éducation. Dans ces écoles il est expressément interdit d'émettre une idée de religion, même vague et générale, et l'on ne plaisante point sur ce point : tout dernièrement une maîtresse, à qui le nom de DIEU avait échappé par mégarde, fut immédiatement et impitoyablement éconduite. On reconnaît là la célèbre *tolérance* des libres-penseurs.

Ces écoles sont, pour les filles, avant tout une école de « morale indépendante. » Elles sont une pépinière de femmes libres. *Le Monde maçonnique* admire et exalte cette éducation. « Quant à la morale, dit-il dans un compte rendu (septembre 1866), elle n'est pas plus

Digitized by Google

juive que protestante ; elle est *la morale*, cette morale universelle que toute femme et tout homme porte en ce monde ; » mais qui, obscurcie malheureusement par le péché originel, a tellement besoin de la Religion, que sans Religion, il ne peut y avoir et il n'y a pas de morale. D'ailleurs, la morale, qu'est-ce, sinon l'accomplissement du devoir? Et l'homme n'a-t-il pas pour *premier devoir* sur la terre de connaître son DIEU, de l'aimer et de le servir? C'est ce que réalise la Religion ; et c'est ce que rejette la Franc-Maçonnerie, dont la prétendue morale est ainsi essentiellement antimorale.

Il y a déjà plus de *trois cents* jeunes filles dans les écoles professionnelles maçonniques de Paris. Là-dessus le même journal s'écrie : « Que font donc les départements? Comment ! après un tel exemple parti de Paris, il ne se trouvera pas dans les principales villes de France quelques *femmes à l'esprit indépendant* et assez *libres* pour imiter ce beau dévouement? »

Ces écoles sont d'autant plus dangereuses que leur caractère antichrétien est tout à fait négatif. Quelles femmes, quelles mères de familles cela nous prépare !

XXVII

De la Franc-Maçonnerie d'ADOPTION, ou Franc-Maçonnerie des Dames.

Il y a des *Franches-Maçonnes*, comme il y a des Francs-Maçons. Au premier abord, cela

Digitized by Google

étonne ; car il s'agit avant tout de garder des secrets. Mais les Francs-Maçons, paraît-il, ont confiance dans « les femmes qu'ils estiment le plus, » et auxquelles ils adjugent la paire de gants que leur donne officiellement le Vénérable.

Cette Maçonnerie féminine paraît avoir commencé vers le milieu du dernier siècle. Louis-Philippe Égalité, alors duc d'Orléans et Grand-Maître de l'Ordre, offrit sa paire de gants à madame de Genlis, et donna une impulsion extraordinaire à la Maçonnerie androgyne (androgyne veut dire homme et femme). La curiosité, l'attrait du plaisir et plus encore l'attrait de l'inconnu, l'esprit d irrèligion, et la puissance magique du fruit défendu, firent affluer vers la Franc-Maçonnerie toutes les Dames qui brûlaient d'être *libres;* et dans leur nombre, on put compter malheureusement les noms les plus brillants. On le voit par une lettre de l'infortunée reine Marie-Antoinette à sa sœur la reine Marie-Christine, en date du 26 février 1781 : « Je crois que vous vous frappez beaucoup trop de la Franc-Maçonnerie..., écrivait-elle. Ici tout le monde en est... Ces jours derniers la Princesse de Lamballe a été nommée Grande-Maîtresse dans une Loge; elle m'a raconté toutes les jolies choses qu'on lui a dites. » Hélas! pauvres femmes! on leur préparait dès lors le traitement destiné par la secte « aux Princes, aux bigots et à la noblesse[1]. »

Là, comme dans la Maçonnerie masculine,

[1] Voir au chapitre XVIII.

Digitized by Google

on ne laissait voir les choses qu'autant qu'on le voulait bien, et l'autorité abusée n'attachait aucune importance à une association qui passait partout pour n'être qu'une société de bienfaisance et de plaisir. Mais derrière les réunions joyeuses, il y avait d'infâmes mystères : ce n'était plus, comme dans l'autre Maçonnerie, le culte de la vengeance ; c'était le culte de la volupté, d'autant plus dangereux qu'il était voilé de rites mystérieux, assaisonné par le secret, et favorisé par l'esprit d'irréligion si fort à la mode dans le siècle de Voltaire.

La Loge de ces Maçonnes ne s'appelait plus Loge, mais bien *Temple de l'Amour*. C'était d'un pastoral tout à fait touchant. La porte du *Temple de l'Amour* s'appelait (sans doute par antiphrase) la porte de la *Vertu* (c'est par là qu'elle s'en allait, si elle n'était partie déjà). Le Fr.·. Maçon qui introduisait les postulants s'appelait Fr.·. *Sentiment* (c'est en toutes lettres dans le Rituel), et la Sœur-Maçonne qui introduisait les aspirantes et les soupirantes s'appelait Sœur *Discrétion*. Le Grand Maître demandait à la récipiendaire : « Quel âge avez-vous? » La réponse était aussi naïve mais plus tendre que celle du Maçon : « J'ai sept ans. » Ici la colombe aspirante roucoulait précieusement : « J'ai l'âge de plaire et d'aimer. » C'était du dernier tendre.

Les Maçons de ce rite étaient les *Chevaliers de la Rose*, et les Maçonnes étaient les *Nymphes de la Rose*. Ces *Chevaliers* et ces *Nymphes* allaient toujours deux à deux dans tous leurs *travaux* maçonniques. Le Temple était tout fleuri et tout

Digitized by Google

charmant ; les *tenues* étaient présidées par un Grand-Maître et une Grande-Maîtresse. Il n'y avait plus là d'épées nues, ni de cadres de papier, ni de caverne, ni de sombres mascarades. C'étaient des voyages sentimentaux, des serments prêtés par l'aspirante de la manière la plus galante du monde : elle s'asseyait à la place du Grand-Maître, et celui-ci, comme un grand nigaud, était agenouillé à ses pieds. Mais ce qu'il y avait de plus touchant, c'était un certain voyage à l'*Ile de la félicité*, où se terminait l'initiation : là, on enlevait le bandeau qui couvrait les beaux yeux de la *Nymphe;* elle se trouvait devant un autel (ô piété !), devant l'autel et les statues, ou plutôt les idoles de Vénus et de Cupidon, et elle offrait un *pur* encens au patron et à la patronne du Temple.

Assurément madame de Lamballe et les Dames bien élevées ne voyaient dans ces fadaises que des amusements et des galanteries sans conséquence; mais pour le grand nombre, ces réunions étaient loin d'être innocentes ; et les hommes pervers qui dirigeaient secrètement cette branche de l'Ordre maçonnique, s'en servaient pour corrompre à la fois et les esprits et les cœurs, pour détacher de plus en plus les femmes de la Religion, de la famille, du respect de l'autorité et du respect des traditions.

La révolution française noya dans le sang et les *Chevaliers* et les *Nymphes de la Rose.*

Sous l'empire, la Franc-Maçonnerie féminine reprit un nouvel essor : presque tous les officiers étaient Maçons, et ils contribuèrent beaucoup à relever et à répandre dans toute l'Eu-

Digitized by Google

rope une institution qui favorisait si merveilleusement leurs penchants irréligieux et libertins. En 1830, nouvelle floraison de Franches-Maçonnes. La Franc-Maçonnerie fonde de grandes espérances sur le concours des femmes. « Quand voudra-t-on comprendre, s'écrie sentimentalement le Fr.·. Ragon, que pour rendre à l'Ordre son attrait irrésistible et son antique splendeur; *aux mœurs publiques, leur pureté* (*!!!*), *leur vérité purgée d'hypocrisie* (*!!*) ; à l'éducation domestique, pleine encore de préjugés, son rayonnement humanitaire, il s'agira d'admettre aux travaux maçonniques les femmes qui, par leurs vertus (les *vertus* de la femme libre !) honorent leur sexe et leur patrie ? Leur présence rendra les séances *plus intéressantes* ; leurs discours (les *discours* de la femme libre) exciteront l'émulation; les Ateliers *s'épureront*, comme la nature printanière s'épure aux rayons vivifiants d'un soleil nouveau[1]. » Pour le coup, ce sera tout de bon le culte du Soleil.

Dans la Maçonnerie des femmes, il y a comme du côté des hommes, des Apprenties, des Compagnonnes et des Maîtresses-Maçonnes. Il y a aussi des hauts grades, des *Maîtresses-Parfaites*, des *Sublimes-Écossaises*, des *Élues*, des *Chevalières de la Colombe*, des *Chevalières de la Joie*, des Rose-Croix ou *Chevalières de la Bienfaisance*, des *Princesses de la Couronne* ou *Souveraines-Maçonnes*. Malheureusement l'*Annuaire* du Fr.·. Pinon garde discrètement le

[1] *Manuel complet de la Maçonnerie d'adoption*, p 140 et 141.

Digitized by Google

silence sur cette branche colombine de la Maçonnerie.

Il y a des rites et tout un cérémonial, comme dans la Maçonnerie masculine. Sur le seuil de la « Porte de la Vertu, » est placée l'image de madame de Genlis, que la Maçonnerie a surnommée, « *la Mère de l'Église!* » Cette chaste Mère a été canonisée, dit-on, par Philippe-Égalité.

Ce qu'il y a de curieux, c'est l'apostrophe, dure, mais très-sensée, que le Grand-Maître, majestueusement assis aux côtés de la Grande-Maîtresse, adresse à l'aspirante Apprentie, dès le début des épreuves. « Il lui fait observer *la haute imprudence* qu'elle a commise en s'exposant ainsi, seule et sans appui *dans une société dont elle ignore la composition et les mœurs, et où sa pudeur pouvait être en danger* [1]. »

Les Maçonnes sont affublées, comme les Maçons, du fameux tablier. Le signe *général* auquel elles se reconnaissent, est très-simple : « Les deux mains l'une sur l'autre, la droite couvrant la gauche et tombant sur le tablier. » Elles se reconnaissent pour Apprenties « en avançant réciproquement la main droite ouverte, les doigts rapprochés, et en plaçant les mains l'une sur l'autre par l'intérieur; pour compagnonnes « en se prenant mutuellement la main droite, de sorte que les deux pouces soient croisés, et le doigt du milieu étendu sur le poignet; » pour Maîtresses, « en se présen-

[1] Le Fr.·. Ragon ; *Manuel complet de la Maçonnerie d'adoption*, p. 25 et 26.

Digitized by Google

tant mutuellement l'index et le doigt du milieu de la main droite, en les portant les uns sur les autres en longueur, de manière à se toucher par l'intérieur; ensuite, en appuyant tour à tour le pouce droit sur les jointures des deux doigts, près de l'ongle. » Elles ont encore d'autres signes qui exigent des doigts de sorcières; par exemple : « Se prendre (mutuellement?) l'oreille gauche avec le pouce et le petit doigt de la main droite, le reste de la main allongé sur la joue » (jusqu'à l'autre oreille) ; « se prendre (toujours mutuellement?) le bout du nez avec le pouce et l'index de la main droite, le reste de la main couvrant les *deux* yeux » (un vrai tour de force) ; « placer la main gauche sur le visage, le petit doigt sur la bouche, l'annulaire sous le nez, le doigt du milieu et l'index sur l'œil, et le pouce sur l'oreille gauche. » Les deux mots de passe que les Maçonnes paraissent affectionner le plus sont *Eva* et *Babel;* sans doute, par dévotion au fruit défendu, et par une horreur bien légitime pour la confusion des *langues*. C'est le grave Fr.·. Ragon, l'auteur sacré et officiel, qui nous donne ces précieux détails.

Cette Maçonnerie est plus répandue qu'on ne le pense, car elle compte beaucoup de rites ou obédiences : le rite de *Cagliostro*, le rite des *Dames écossaises de la colline de Mont-Thabor*, l'*Ordre du Palladium* ou *Souverain Conseil de la Sagesse*, l'*Ordre de la Félicité*, l'*Ordre des Chevaliers et Chevalières de l'Ancre*, l'*Ordre de la Persévérance*, et d'autres encore.

Il y aurait mille choses à dire et des choses

Digitized by Google

fort curieuses sur la Franc-Maçonnerie des Dames. Nous en citerons un seul exemple, toujours puisé à la même source officielle. C'est le récit du cérémonial d'un banquet de Sœurs-Maçonnes.

XXVIII

Un banquet de Sœurs-Maçonnes.

Nous avons déjà vu que dans cet Ordre-là on mange et on boit beaucoup. Du côté des Dames, c'est comme du côté des hommes : le banquet sacré, le banquet fraternel, le libre banquet est un des *travaux* les plus sérieux de la Maçonnerie du dehors. D'après les statuts que ces femmes fortes observent religieusement, « les Dames ne s'assemblent jamais seules; elles sont toujours aidées dans leurs *travaux* par des Maçons. » Dans le *travail* de la table, les Maçons et les Maçonnes sont donc côte à côte. La « séance est bien plus intéressante. » Voici ce qu'en dit le Rituel de l'éternel Fr.·. Ragon :

D'abord le banquet s'appelle *Loge de table*. « Il y a cinq santés d'obligations (En sortant de là, la Sœur-Maçonne doit souvent tourner à la Sœur grise, et la femme libre à la femme ivre). Première santé. La Grande-Maîtresse frappe un coup : toute mastication cesse (*sic*) ; chacun se met à l'*ordre de table*, c'est-à-dire qu'il pose les quatre doigts unis de la main droite sur la table, le pouce écarté le long du bord et formant l'équerre. Elle dit : « Chères SS.·. *Inspectrice* « *et Dépositaire*, faites aligner et garnir les

Digitized by Google

« *lampes* pour une santé que le Gr.·. M.·. et « moi avons à vous proposer ! » Les lampes de ces femmes libres, ce sont les verres, les verres à boire : c'est là qu'elles puisent la lumière, la force et la liberté. *Garnir la lampe* veut dire remplir le verre.

« L'annonce étant portée et exécutée, la S.·. Inspectrice dit après avoir frappé (et bu?) un coup : « Grande-Maîtresse, les lampes sont ali- « gnées et garnies. »

« La Gr.·. M.·. frappe un coup et dit : « De- « bout et à l'ordre ! glaive en main ! » et elles prennent toutes le couteau de la main gauche. Ch.·. FFr.·. et TT.·. Ch.·. SS.·., la santé que nous avons la faveur et l'honneur de porter est celle des Rois-Maçons ; c'est pour des santés si chères à nos cœurs que nous devons nous join- dre pour *souffler nos lampes* à leur gloire ! »

« Les annonces faites, la Gr.·. M.·. *commande l'exercice* : « Main droite aux lampes ! — Haut « les lampes ! — Soufflez les lampes d'un seul « trait ! » (La Maçonne se montre ici femme de plus en plus forte : elle souffle sa lampe comme une allumette et boit comme un trou. (Quels dragons ! S'il y a *Nymphes de la Rose*, il y a aussi *Nymphes de la Lampe !*)

Mais l'exercice n'est pas fini, et la Gr.·. M.·. reprend : « Lampe en avant ! (c'est-à-dire, comme l'explique le fidèle Fr.·. Ragon : cinq fois sur le cœur et revenir en avant). — Posez les lampes ! (ce qui doit se faire en cinq temps, ajoute le Rituel). Enfin, on dit cinq fois Eva [1]. »

[1] *Manuel complet de la Maçonnerie d'adoption*, p. 352

Digitized by Google

Telle est la première santé, le premier exercice de ce belliqueux banquet. Au cinquième exercice, à force de souffler des lampes, la pauvre Sœur doit branler au manche et décrire des courbes en allant la vingt-quatrième et la vingt-cinquième fois « du cœur en avant. » Pour retourner au logis, elle doit avoir besoin du bras fraternel de son maçonnique compère.

XXIX

Si la Maçonnerie féminine se borne aux banquets et aux amusements.

Le poignard maçonnique, sacrilége et impie, est caché sous les amusements plus ou moins inconvenants de cette Maçonnerie androgyne; et les sociétés secrètes entendent tirer un parti très-sérieux de ces sottes créatures que l'incrédulité, l'orgueil, la vanité, l'amour du plaisir et surtout la curiosité poussent dans les grades extérieurs. Comme celle des hommes, la Maçonnerie publique des femmes n'est qu'un vivier où la Maçonnerie occulte engraisse ses carpes pour les pêcher quand le moment semble venu. Ce moment, c'est l'initiation de la Maîtresse-Maçonne au grade *secret* de *Parfaite-Maîtresse*.

Avant tout, on exige d'elle le serment terrible qui l'enchaîne à la secte pour toute sa vie. « Je jure, dit-elle, je promets de tenir fidèlement dans mon cœur *les secrets des Francs-Maçons et de la Franc-Maçonnerie. Je m'y oblige sous peine d'être coupée en pièces par le glaive de l'Ange exterminateur.* »

Digitized by Google

Le Gr.·. M.·. la proclame aussitôt *Parfaite-Maîtresse* et lui adresse ces paroles : « Ma chère, maintenant que nous vous avons initiée aux arcanes symboliques de la Maçonnerie, maintenant que la lumière de la vérité a rayonné sur vos pupilles, les erreurs, les superstitions et les préjugés (c'est-à-dire la foi et la crainte de DIEU) que vous conserviez peut-être encore dans quelque recoin de votre cerveau sont dissipés. Une tâche ardue, mais sublime, *vous est dorénavant imposée* (nous y voilà, écoutons). *La première de vos obligations sera d'aigrir le peuple contre les prêtres et contre les rois. Au café, au théâtre, dans les soirées, partout, travaillez dans cette intention* SACRO-SAINTE.

« Il ne me reste plus qu'un secret à vous révéler, et nous en parlerons à voix basse. » Et il lui déclare que le complément final de la mission sacrée de la Maçonnerie « est l'anéantissement de toute autorité religieuse et monarchique. »

Il y a donc quelque chose de fort sérieux, non-seulement au point de vue des mœurs, mais encore au point de vue de la foi et de l'avenir de l'Église, dans cette ridicule initiation des femmes à la Franc-Maçonnerie. Les sectaires savent tout le profit qu'on peut tirer des femmes ; ils savent que la femme, une fois lancée dans les voies de l'impiété et de la vengeance, est plus féroce, plus tenace que l'homme, et va plus loin que lui. Faut-il s'étonner s'ils voient avec bonheur les femmes s'affilier à leur Ordre, et s'ils déclarent hautement que « fonder des Loges de Dames, ce serait faire un pas de géant

Digitized by Google

dans la voie du progrès humanitaire? » Ces paroles sont du *Monde maçonnique* (octobre 1866). On sait que leur « progrès humanitaire » est tout simplement l'antichristianisme.

XXX

Que l'Église a très-justement frappé d'anathème la Franc-Maçonnerie tout entière, sans aucune restriction.

La Franc-Maçonnerie se dit innocente, calomniée, injustement condamnée par l'Église.

Nous en savons assez pour apprécier et cette prétendue innocence et cette prétendue injustice.

La Maçonnerie croit-elle à l'autorité divine du Souverain Pontife de l'Eglise catholique? Non. Se soumet-elle au Pape en toutes choses, comme DIEU l'ordonne? Non, mille fois non. Croit-elle en la divinité de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST? Non. Croit-elle en DIEU, Père, Fils et Saint-Esprit, tel qu'il est, tel qu'il s'est révélé au monde, tel qu'il veut être adoré? Non. Donc elle est, au premier chef, coupable de révolte, d'impiété, d'hérésie, de blasphème; donc elle est anticatholique, antichrétienne, athée. Donc elle est condamnable, et lorsqu'elle a été condamnée par le Saint-Siége, elle a été justement et très-justement condamnée.

A un autre point de vue, moins exclusivement chrétien, la Franc-Maçonnerie, non-seulement celle qui est occulte et que tous les honnêtes gens réprouvent, mais encore celle

Digitized by Google

qui est publique et extérieure, celle dont les règlements sont connus et presque livrés au public, est une institution dangereuse, perverse, immorale, contraire aux lois les plus élémentaires de la justice humaine et du bon ordre des sociétés. Je n'en veux qu'une seule preuve : c'est le serment maçonnique et la peine de mort qui en punit la violation.

La Franc-Maçonnerie ne peut le nier : au premier pas de l'initiation, à l'entrée même des Loges par le grade d'Apprenti, au moment où tombe le bandeau qui a couvert jusque-là les yeux du postulant, celui-ci voit toutes les épées nues des assistants dirigées contre sa poitrine, et il entend tous les Frères s'écrier : Que Dieu punisse le traître ! Et le Vénérable ajoute, après l'avoir rassuré : *Si vous veniez à trahir la Franc-Maçonnerie, aucun lieu de la terre ne vous offrirait un abri contre ses armes vengeresses.* » Ceci est-il vrai, oui ou non ? — Est-il vrai, oui ou non, que pour être Franc-Maçon, pour être reçu à ce premier grade d'Apprenti, il *faut* prêter le serment exécrable que nous avons rapporté tout au long, et qui est textuellement tiré du Rituel de l'ordre maçonnique [1] ?

Il est impossible de nier ces deux faits. Or, je le demande à tout honnête homme, à tout magistrat, qu'est-ce qu'une société particulière, qui, en dehors de la société civile, menace de mort, froidement et officiellement, tous ceux de ses membres qui ne seraient pas fidèles à ses lois ? Qu'est-ce qu'une société particulière

[1] Voir au chap. VIII.

Digitized by Google

qui ose dire : « Si vous m'êtes infidèle, *aucun lieu de la terre ne vous offrira un abri contre mes armes vengeresses.* Qu'est-ce que cette menace, sinon la menace du meurtre et de l'assassinat? Or, c'est là un crime qui tombe sous le coup de la loi dans tous les pays civilisés.

Qu'est-ce, je le demande encore, que cet ignoble amas d'imprécations qui accompagnent, ou plutôt qui constituent le serment maçonnique? Un chrétien, un homme de bien, un honnête homme peut-il, en conscience, se donner ainsi, corps et âme, sous peine de mort, à une société quelconque, en dehors de la sainte Église? La société qui impose à tous ses membres sans exception, et qui reçoit un pareil serment, une société particulière qui, au mépris de toutes les lois divines et humaines, s'arroge des droits aussi exorbitants, et en particulier le droit de vie et de mort sur les millions d'hommes qui la composent, est une société profondément, essentiellement immorale, et le glaive de l'Eglise la frappe justement toutes les fois qu'il la frappe.

Ainsi, condamnable au double point de vue de la raison et de la foi, la Franc-Maçonnerie a été justement condamnée par le Saint-Siége, qui, en cette circonstance comme en tant d'autres, a rempli courageusement la mission salutaire que Dieu lui a confiée. Chargée d'enseigner tous les peuples, de proclamer et de défendre la vérité, de juger, de démasquer, de condamner et de poursuivre l'erreur et le mal, la sainte Eglise a solennellement frappé de ses anathèmes la Franc-Maçonnerie, à tous ses de-

grès et sous toutes ses formes. Elle a *excommunié*, c'est-à-dire retranché de son sein, tous les chrétiens, *quels qu'ils soient*, qui oseraient s'y affilier, malgré sa défense formelle.

Tout Franc-Maçon est donc excommunié, et justement excommunié ; les simples Apprentis comme les Grands-Orients et les Grands-Maîtres, les grands personnages comme les petits, les Maçonnes comme les Maçons, les affiliés des Loges comme les adeptes des arrière-Loges.

XXXI

Des condamnations formelles portées par les Souverains-Pontifes contre la Franc-Maçonnerie.

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST a dit dans l'Evangile : « *Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit pour vous comme un païen.* » Or l'Eglise, par la grande voix des Papes, a solennellement et formellement condamné la Franc-Maçonnerie.

Dès la première moitié du dernier siècle, lorsque la Maçonnerie s'organisa plus ouvertement en Europe, le Pape Clément XII la condamna par une Bulle datée du 27 avril 1738. « Réfléchissant, dit le Pape, sur les grands maux « que ces sociétés clandestines nous donnent « lieu de craindre, soit pour la tranquillité des « Etats, soit pour le salut des âmes, après avoir « pris conseil de nos vénérables Frères les Car- « dinaux, de notre propre mouvement et de la « plénitude de la puissance Apostolique, nous « avons statué et décrété que les dites société-

Digitized by Google

« tés, assemblées ou réunions de *Francs-*
« *Maçons*, quelque nom qu'ils prennent, doi-
« vent être condamnées et proscrites, ainsi que
« nous les condamnons et proscrivons par la
« présente Constitution dont l'effet doit durer à
« perpétuité. »

« A ces fins, ajoute-t-il, en vertu de la sainte
« obéissance, nous défendons à tous les fidèles
« chrétiens et à chacun d'eux en particulier,
« de quelque état, dignité ou condition qu'ils
« soient, clercs ou laïques, séculiers ou régu-
« liers, d'établir, de propager, de favoriser la
« société dite des Francs-Maçons, de la rece-
« voir dans leurs maisons, de s'y agréger et
« d'assister à ses réunions, *sous peine d'excom-*
« *munication à encourir par le seul fait sans*
« *nouvelle déclaration*, et spécialement réservée
« à nous et à nos successeurs, en sorte que
« personne ne puisse en absoudre sans notre
« autorisation, excepté à l'article de la mort. »

Du temps du Pape Benoît XIV, quelques personnes cherchaient à faire croire que la Constitution de Clément XII n'était plus en vigueur, et que ceux qui alors s'agrégeaient à la société des Francs-Maçons n'encouraient pas la peine d'excommunication. Après avoir sérieusement examiné la question, cet illustre Pontife s'empressa de les détromper, et par sa Bulle du 18 mai 1751, il confirma la Constitution de son prédécesseur dans toutes ses dispositions. « Afin que personne ne puisse nous accuser,
« dit-il, d'avoir manqué à ce que la prudence
« exige de nous, nous avons résolu de renou-
« veler la Constitution de notre prédécesseur,

Digitized by Google

« en l'insérant mot à mot dans les présentes « Lettres ; ainsi, agissant de science certaine et « en vertu de la plénitude de la puissance « Apostolique, nous la confirmons, nous la re- « nouvelons, et nous voulons et décrétons qu'elle « soit dès aujourd'hui mise en vigueur comme « si elle était publiée pour la première fois. »

La société dite des Carbonari, qui, au commencement de ce siècle, envahit toute l'Europe et surtout l'Italie, n'était, comme nous l'avons vu, qu'une ramification de la Franc-Maçonnerie. Dans sa Bulle du 13 septembre 1821, le Pape Pie VII en expose les principaux caractères; il montre sa connexion intime avec l'Ordre maçonnique; il indique tous les maux qu'elle donne lieu de craindre à la religion et à la société chrétienne; et ces maux ne se sont que trop réalisés depuis lors jusqu'à nos jours. Par cette Constitution, le vénérable Pie VII porte la même peine d'excommunication, spécialement réservée au Siége apostolique, contre tous ceux qui s'y agrégeraient ou qui la favoriseraient d'une manière quelconque.

En 1825, le Pape Léon XII, considérant toutes les sociétés secrètes dans leur ensemble, envisageait avec frayeur tous les maux que la Religion et l'État avaient à en redouter; il voyait avec une profonde douleur qu'on y prêchait l'indifférence religieuse, qu'on y affiliait des hommes de toute religion et de toute croyance, qu'on s'attribuait le droit de vie et de mort sur ceux qui violaient les secrets des Loges et sur ceux qui refusaient d'exécuter les ordres crimi-

Digitized by Google

nels qui leur étaient intimés ; il était effrayé du profond mépris qu'on y professait pour toute autorité. En conséquence, par sa Bulle du 13 mars 1825, il renouvela d'une manière très-expresse les Constitutions publiées contre les sociétés secrètes et en particulier contre les Francs-Maçons par ses prédécesseurs Clément XII, Benoît XIV et Pie VII, et défendit, comme eux, à tous les fidèles de s'y associer et d'en faire partie à un titre quelconque, sous peine d'excommunication à encourir de fait et spécialement réservée au Saint-Siége, en sorte que le Pape seul put en absoudre, excepté en cas de mort.

Enfin, dans son Allocution du 25 septembre 1865, N. S. P. le Pape Pie IX déplore, comme ses prédécesseurs, tous les maux causés à la religion catholique et à la civilisation chrétienne par les sociétés secrètes en général et par celle des Francs-Maçons en particulier. Il renouvelle toutes les dispositions contenues dans les Constitutions Apostoliques des Papes Clément XII, Benoît XIV, Pie VII et Léon XII, et spécialement la peine d'excommunication qui s'y trouve portée contre tous ceux qui y sont affiliés ou qui les favorisent d'une manière quelconque. Il exhorte les fidèles qui auraient eu le malheur de s'y agréger à les abandonner sans délai pour mettre leur salut en sûreté, et en même temps il exhorte vivement ceux qui ont eu le bonheur de s'en tenir éloignés jusqu'ici de ne jamais se laisser entraîner dans ce dangereux abîme.

Donc plus de doute possible : tous ceux qui s'affilient à la société des Francs-Maçons encou-

Digitized by Google

rent, par le fait même de cette affiliation, les peines portées contre eux par Clément XII en 1738, par Benoît XIV en 1751, par Pie VII en 1821, par Léon XII en 1825 et par le Pape Pie IX le 25 septembre 1865. Ils sont formellement excommuniés; ils n'ont plus part aux prières de l'Église; ils ne peuvent point assister au saint sacrifice de la messe, ni aux autres offices publics, ni recevoir les sacrements. S'ils meurent en cet état, ils doivent être privés de la sépulture ecclésiastique, parce que l'Eglise ne les compte plus au nombre de ses enfants.

Ou catholique, ou Franc-Maçon; il n'y a pas de milieu. « On ne peut être en même temps Franc-Maçon et catholique[1]. »

XXXII

Ce que nous devons faire en face de la grande conspiration antichrétienne.

L'Église est si puissamment constituée, qu'elle n'a qu'à être elle-même pour déjouer *tous* les complots de *tous* ses ennemis. Tous tant que nous sommes, soyons de vrais chrétiens, de sérieux catholiques, et cela suffira.

L'union fait la force. Nos ennemis le comprennent: leur force est dans leur union, et leur union est dans leur obéissance. Soyons unis plus qu'eux, et pour cela, obéissons mieux qu'eux. Toute l'Église catholique se résume en

[1] *Le Monde maçonnique*, mai 1866, p. 6.

Digitized by Google

deux paroles : OBÉISSANCE et AMOUR. Obéissons en aimant; aimons en obéissant.

D'abord et par-dessus tout, obéissons *en toutes choses* au Chef de la sainte Église, à N. S. P. le Pape, Vicaire de JÉSUS-CHRIST, Pasteur et Docteur infaillible de tous les chrétiens.

Pour être sûr d'obéir au Pape, obéissons à notre Évêque, à notre curé, à notre confesseur. En leur obéissant, nous n'obéissons pas à des hommes, mais à DIEU même, qui, par eux, nous enseigne, nous conduit, nous pardonne et nous fait marcher dans la droite voie. Autant l'obéissance maçonnique est aveugle, folle, absurde, coupable, sacrilége; autant l'obéissance catholique est raisonnée, raisonnable, légitime, noble, sainte et méritoire. Quoi de plus beau que d'obéir à DIEU?

A l'obéissance joignons l'amour. L'âme de l'union, c'est l'amour. Aimons-nous les uns les autres, chrétiennement, efficacement; si nous sommes riches, aimons les pauvres : ce sont nos frères, et c'est JÉSUS-CHRIST que nous aimons, que nous assistons en leur personne. Aimons nos prêtres, et entourons-les de toutes sortes de respects; aimons notre Évêque, qui est le père et le pasteur de nos âmes; et plus encore, aimons le Pape. Voilà *la vraie fraternité*, dont la fraternité des Maçons est le travestissement impie; comme leur liberté et leur égalité sont le travestissement de la vraie liberté chrétienne et de la vraie égalité. Les hommes ne sont réellement égaux que devant DIEU ; ils ne sont réellement libres qu'en devenant les enfants de DIEU.

Digitized by Google

La Franc-Maçonnerie nous attaque par la *presse* : tenons-nous sur nos gardes ; ne lisons jamais les mauvais journaux ; instruisons-nous à fond des vérités de la foi ; si nous le pouvons, répandons autour de nous les bons livres catholiques. Un bon livre est un petit missionnaire qui, bien souvent, convertit celui qui le porte.

La Franc-Maçonnerie veut nous ravir les âmes de nos enfants ; réagissons énergiquement, et du mal faisons sortir le bien. Redoublons de zèle pour sauver et sanctifier les enfants, pour les instruire, pour préparer à l'Église de vaillants soldats. Pères et mères, n'oubliez pas que vous avez charge d'âmes, et qu'une éducation qui n'est pas foncièrement chrétienne, serait aujourd'hui plus que jamais, un immense danger pour vos enfants.

Enfin, ranimons autour de nous l'esprit de famille, auquel les sectes maçonniques veulent substituer je ne sais quelle chimère soi-disant patriotique, qui n'est bonne qu'à exalter l'imagination et à faire perdre la tête. Soyons-en bien convaincus : le remède de tout le venin maçonnique consiste uniquement à être des chrétiens véritables, à substituer à l'orgueil l'humilité, l'obéissance et la foi, à aimer véritablement Notre-Seigneur Jésus-Christ de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces.

Si nous ne faisons point cela, nous avons tout à craindre ; oui, tout à craindre, et dans ce monde, et dans l'autre. Si, au contraire, nous demeurons fidèles à Dieu et à son Église, nous

Digitized by Google

n'avons rien à redouter : l'avenir est à nous.

De deux choses l'une : où la lutte qui se prépare est la lutte suprême de l'Église, ou bien elle ne l'est pas. Dans le premier cas, l'Église, ainsi qu'il est prédit, succombera momentanément, comme le Christ au Calvaire; et nous succomberons avec elle; mais, comme au Calvaire, Satan sera vaincu, et toute sa troupe ira brûler avec lui en enfer, les Francs-Maçons tout comme les autres; nous au contraire, ressuscitant pour toujours dans la gloire, nous irons au ciel pour y régner éternellement avec Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Dans le second cas, nous devons envisager la lutte avec une confiance plus joyeuse encore; car l'ennemi qui nous barre le chemin, peut bien avoir quelques triomphes partiels, mais bientôt la tempête passera comme ont passé tant d'autres, et dès ce monde, nous jouirons nous-mêmes, avec la sainte Église, de la victoire et de la paix.

Dans l'un et l'autre cas, nos devoirs sont les mêmes : union, obéissance, foi vive, charité fraternelle, zèle pour le salut des âmes et pour la sainte cause de l'Église.

Tous, combattons le bon combat, sous la glorieuse bannière de la Vierge Immaculée et de saint Pierre!

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

I. Du nom de Franc-Maçon. 2
II. Qu'il y a Franc-Maçon et Franc-Maçon 4
III. Quel est le secret du recrutement habituel de la Franc-Maçonnerie. 6
IV. Avec quel cérémonial on est fait Franc-Maçon. 10
V. Première et terrible épreuve de l'Apprenti-Maçon. 13
VI. Les trois voyages : seconde épreuve de l'Apprenti-Maçon. 16
VII. Les épreuves finales. 18
VIII. Le serment. 20
IX. Du grade de *Compagnon*, qui est le second grade maçonnique. 24
X. Du troisième grade, qui est le grade de *Maître*-Maçon. . 25
XI. Des hauts grades de la Franc-Maçonnerie. 33
XII. Du haut grade de *Juge-Philosophe Grand-Commandeur inconnu*. 35
XIII. Du haut grade de *Chevalier-Kadosch*. 37
XIV. Du haut grade de *Rose-Croix*. 39
XV. De la vraie Franc-Maçonnerie, qui est occulte et toute secrète. 42
XVI. A quels affreux excès se portent les Maçons des arrière-Loges. 46
XVII. Ce que les Frères des arrière-Loges pensent, disent et comptent faire de leurs chers Frères du dehors. 50
XVIII. Comment les Maçons des arrière-Loges exploitent les Princes et les nobles qui entrent dans la Maçonnerie. 52
XIX. De l'organisation publique de la Franc-Maçonnerie extérieure. 57

Digitized by Google

XX. Si la Maçonnerie aime les pauvres comme elle veut le faire croire. 60
XXI. Que la Franc-Maçonnerie est une puissance redoutable. . 62
XXII. Que la Franc-Maçonnerie est, quoi qu'elle en dise, essentiellement impie, antichrétienne et athée. 65
XXIII. Comme quoi la Maçonnerie se console de ses peines dans le culte du soleil. 69
XXIV. De la presse maçonnique. 72
XXV. Que la Franc-Maçonnerie commence à s'emparer de l'enfance au moyen de l'enseignement et de l'éducation. 74
XXVI. Comment la Franc-Maçonnerie étend son action sur les jeunes filles. 78
XXVII. De la Franc-Maçonnerie d'*Adoption*, ou Franc-Maçonnerie des Dames. 80
XXVIII. Un banquet de Sœurs-Maçonnes 87
XXIX. Si la Maçonnerie féminine se borne aux banquets et aux amusements. 89
XXX. Que l'Eglise a très-justement frappé d'anathème la Franc-Maçonnerie tout entière, sans aucune restriction. 91
XXXI. Des condamnations formelles portées par les Souverains-Pontifes contre la Franc-Maçonnerie. 94
XXXII. Ce que nous devons faire en face de la grande conspiration antichrétienne. 98



PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Digitized by Google

HOMMAGE

AUX JEUNES

CATHOLIQUES-LIBÉRAUX

PAR

Mgr DE SÉGUR

DIXIÈME ÉDITION CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE



PARIS
LIBRAIRIE DE PROPAGANDE
HATON, ÉDITEUR
33, RUE BONAPARTE, 33
1875

Digitized by Google

Typographie Firmin-Didot. — Mesnil (Eure).

Digitized by Google

N. T.-S. P. le Pape Pie IX, aux pieds duquel j'avais déposé un des premiers exemplaires de cet opuscule, a daigné l'agréer et m'a fait répondre, par son Secrétaire des Lettres Latines, Son Excellence Révérendissime Monseigneur Nocella, quelques paroles de félicitation.

Voici la partie de cette lettre qui concerne l'*Hommage aux jeunes catholiques-libéraux* :

«... *Devant les incessants témoignages du zèle qui vous distingue dans la défense de la vérité et de la Religion, Notre Très-Saint Seigneur le Pape* Pie IX *a pensé qu'il y avait lieu de vous envoyer une fois de plus ses félicitations. Sa Sainteté, en effet, a reçu votre opuscule intitulé* : Hommage aux jeunes catholiques-libéraux ; *et le Saint-Père a vu par votre lettre que, dans ce nouvel écrit, mettant sous les yeux de vos lecteurs les Lettres Apostoliques, écrites par Sa Sainteté pour prémunir les fidèles contre les principes catholiques-libéraux et contre leurs fauteurs, vous vous êtes soigneusement appliqué à*

« Cum egregius tuus zelus erga causam veritatis et Religionis constantibus experimentis eniteat, novis etiam apud te suæ gratulationis significationibus Sanctissimus Dominus Pius IX locum esse putavit. Excepit enim opusculum a te elucubratum sub titulo — *Hommage aux jeunes catholiques-libéraux* — agnovitque ex tuis litteris, te in hoc scripto, propositis epistolis, quas Sanctitas Sua ad Fideles præmuniendos contra catholico-liberalia principia eorumque fautores dedit, accurate studuisse.

Digitized by Google

donner sur ce sujet aux jeunes gens de précieux avis, capables de les préserver fort heureusement de ce mal perfide.

« *Le Très-Saint Père a grandement loué votre zèle à cet égard. En attendant qu'Elle puisse lire et goûter votre travail, Sa Sainteté est persuadée que si, par d'autres excellents écrits, vous avez eu déjà le bonheur de faire du bien à vos concitoyens, vous avez acquis par celui-ci un nouveau mérite devant* Dieu, *et une fois de plus vous aurez été sérieusement utile à vos lecteurs.*

« Rome, le 1er avril 1874. »

ut opportuna in hac re monita juventuti præberes, quo sa insidiosum hoc malum feliciter vitare possit. Vald e probavit Sanctissimus Pater studium hoc tuum, ac dum sperat hujus tuæ lucubrationis lectione frui posse, persuasum habet, te qui aliis utilibus scriptis tuorum civium bono consuluisti, in hoc etiam novum tibi apud Deum meritum novamque ac solidam utilitatem legentibus comparasse. . . . . .

« Romæ, die 1a aprilis an. 1874. »

Digitized by Google

HOMMAGE

AUX JEUNES

CATHOLIQUES-LIBÉRAUX

Aux jeunes gens.

Mes amis, permettez-moi de vous faire hommage de ce petit écrit, qui n'est au fond qu'un appel à votre foi et à votre bonne foi. Il renferme des choses très-importantes, et que la plupart d'entre vous ne connaissent assurément pas, ou du moins qu'ils ont parfaitement oubliées.

Vous avez le bonheur d'être catholiques. Un catholique, vous le savez, c'est un enfant de l'Église de JÉSUS-CHRIST, qui croit d'une ferme foi tout ce que DIEU lui enseigne par la bouche du Chef de l'Église, lequel ne peut se tromper, du moment qu'il parle et enseigne officiellement. Pour un catholique,

Digitized by Google

écouter le Pape, c'est écouter JÉSUS-CHRIST, c'est entendre DIEU.

Or, voici que tout récemment, au sujet d'une question qui intéresse vivement tout le monde, mais plus particulièrement encore la jeunesse catholique, le Pape vient de parler à plusieurs reprises, de parler officiellement, de parler directement aux jeunes gens. Cette question, brûlante s'il en fut, c'est *le catholicisme libéral*, ou, si on l'aime mieux, *le libéralisme catholique*, c'est-à-dire le libéralisme accepté, professé par des catholiques.

Et qu'en dit le Pape? Certes, la chose vaut la peine qu'on y fasse attention. Écoutez donc, mes amis; écoutons tous. Celui qui parle, c'est le Vicaire de DIEU, c'est le Docteur suprême de l'Église. S'il ne *définit* point encore, il enseigne, il enseigne officiellement.

I.

Mais avant de mettre sous vos yeux les Actes Pontificaux que je viens de dire, laissez-moi vous rappeler une parole qui n'a pas sans doute le même caractère officiel, mais dont l'importance, j'ose le dire, n'est pas moindre aux yeux d'un chrétien. Je veux parler de la solennelle Allocution adressée par le Souverain-Pontife à la

Digitized by Google

grande députation des catholiques de France, au Vatican, au mois de juin 1871.

A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire du Pontificat de Pie IX, cette députation venait de présenter à Sa Sainteté ses vœux et ses hommages. Mgr Forcade, alors Évêque de Nevers, avait lu une adresse qui portait plus de deux millions de signatures. Après avoir félicité la députation, après lui avoir dit combien il avait toujours aimé la France, le Chef de l'Église a ajouté :

« Mes chers enfants, il faut que mes paroles vous disent bien ce que j'ai dans mon cœur. Ce qui afflige votre pays et l'empêche de mériter les bénédictions de Dieu, c'est ce mélange des principes. Je dirai le mot, et je ne le tairai pas : ce que je crains, ce ne sont pas tous ces misérables de la Commune de Paris, vrais démons de l'enfer qui se promènent sur la terre. Non, ce n'est pas cela; ce que je crains, c'est cette malheureuse politique, *ce libéralisme catholique* qui est le véritable fléau. Je l'ai dit plus de quarante fois; je vous le répète, à cause de l'amour que je vous porte. Oui, c'est ce jeu... Comment dit-on en français? nous l'appelons en italien *altalena*... Oui, justement, ce jeu de bascule qui détruirait la Religion. Il

Digitized by Google

faut sans doute pratiquer la charité, faire ce qui est possible pour ramener ceux qui sont égarés : mais pour cela il n'est pas besoin de partager leurs opinions. »

Voici donc déjà un point bien avéré : le Vicaire de JÉSUS-CHRIST, le Docteur suprême de la foi, regarde *le libéralisme catholique* comme le véritable fléau de notre siècle et plus spécialement de notre pauvre patrie.

Et, notez-le, mes bien chers amis : ce n'est pas du libéralisme des politiques sans religion qu'il est ici question, c'est directement et uniquement des libéraux *catholiques*, c'est-à-dire de ces chrétiens, de ces bons jeunes gens qui ont la foi, qui prient, qui se confessent, qui communient, qui s'occupent de bonnes œuvres, qui sont souvent fort gens de bien. Il s'agit du libéralisme des doctrines, des livres, des journaux, des revues de tels personnages plus ou moins éminents, qu'il n'est pas besoin de nommer, mais qui se sont fait auprès de vous une réputation d'esprits éclairés et indépendants, que la foule applaudit et que les jeunes gens en particulier admirent et suivent comme leurs chefs de file, plus ou moins infaillibles.

De grâce, qu'aucun catholique, que pas un d'entre vous ne se fasse illusion; que personne ne ferme les yeux à la lumière,

Digitized by Google

ni les oreilles à la parole du Docteur de la vérité.

« Mais, direz-vous peut-être, ce n'est là qu'une simple Allocution, une parole improvisée; cela n'a pas le caractère d'un enseignement proprement dit. » — Sans doute; mais, outre que cette parole solennelle du Souverain-Pontife a une portée sur laquelle il n'est pas besoin d'insister autrement, elle sert comme de préliminaire, comme de préface à la parole *officielle* que le Saint-Père a fait entendre, coup sur coup, à la jeunesse catholique, plus spécialement menacée par le susdit « fléau ».

Et d'abord, écoutez ce que le Pape a dit du libéralisme à la jeunesse catholique d'Italie.

II.

Bref de N. T. S. P. le Pape PIE IX au Cercle de la jeunesse catholique de Milan.

Le 6 mars 1873, le Très-Saint Père a donc élevé de nouveau la voix, et cette fois le Souverain-Pontife ne se borne plus à signaler le danger comme en passant et dans une simple Allocution Pontificale; c'est par un Bref Apostolique *ad hoc*, par un Acte officiel,

Digitized by Google

qu'il flétrit le même libéralisme catholique.

Ce Bref important est adressé au Cercle de Saint-Ambroise, à Milan, qui réunit toute la jeunesse chrétienne de cette grande ville. Le Pape insiste avec une force nouvelle sur les condamnations déjà portées contre les catholiques-libéraux. Nous le citons en entier. Chaque parole porte coup.

« *A Nos chers fils le président et les associés du Cercle de Saint-Ambroise à Milan.*

« PIE IX, Pape.

« Chers fils, Salut et Bénédiction Apostolique.

« Au milieu de ces temps si douloureux pour l'Église, c'est assurément un grand adoucissement à Notre douleur que le zèle

II

Dilectis Filiis Præsidi et Sodalibus Circuli Sancti Ambrosii Mediolanum.

PIUS PP. IX.

DILECTI FILII
SALUTEM ET APOSTOLICAM BENEDICTIONEM.

Per tristissima hæc Ecclesiæ tempora allevat certe dolorem Nostrum catholicorum zelus, qui propriæ reli-

Digitized by Google

de ces catholiques qui, voyant les persécutions auxquelles leur religion est en butte et les périls qui menacent leurs frères, s'associent afin de professer plus ouvertement leur foi, s'appliquent avec plus d'ardeur à retirer leurs frères du danger, se dévouent avec plus de zèle aux œuvres de miséricorde et mettent leur gloire principale à se montrer plus étroitement rattachés à Nous et plus humblement soumis aux enseignements de cette Chaire de vérité et de ce centre de l'unité catholique.

« Cette attitude, en effet, est le signe auquel on reconnaît d'une façon indubitable les vrais enfants de l'Église. C'est elle qui constitue cette force inexpugnable de l'unité qui seule peut s'opposer victorieusement à la fureur, aux ruses et à l'audace de

gionis insectatione et proximorum periculo commoti simul coeunt ut apertius propriam fidem profiteantur, impensius incumbunt retrahendis fratribus a periculo, studiosius se devovent misericordiæ operibus, ac in eo præsertim gloriam suam ponunt, ut se Nobis addictissimos præbeant obsequentissimosque documentis huius cathedræ veritatis ac unitatis catholicæ centri. Observantia enim hæc indubia est tessera filiorum Ecclesiæ; et ipsa constituit inexpugnabilem vim illam unitatis, quæ sola retundere potest osorum illius furorem, dolum, audaciam. Et sane : qui indolem consideret conflati ad-

Digitized by Google

ses ennemis. Et c'est juste. Car, à quiconque considère le caractère de la guerre soulevée contre l'Église, il apparaîtra clairement que toutes les machinations de l'ennemi visent à détruire la constitution de l'Église et à briser les liens qui unissent les peuples aux Évêques et les Évêques au Vicaire de JÉSUS-CHRIST. Quant au Pape, ils l'ont dépouillé de son domaine temporel afin que, le soumettant à une puissance étrangère, il fût privé de la liberté qui lui est nécessaire pour gouverner la famille catholique. Et c'est pour cela qu'ils s'attaquent surtout à lui afin que, le Pasteur étant frappé, les brebis soient dispersées.

« Cependant, et bien que les enfants du siècle soient plus habiles que les enfants de la lumière, leurs ruses et leurs violences auraient sans doute moins de succès si un

versus Ecclesiam belli, facile intelligit, omnes hostium machinationes eo spectare, ut deleant illius constitutionem et vincula frangant, quæ populos Episcopis, Episcopos devinciunt Christi Vicario; hunc autem ideo ditione sua spoliatum fuisse, ut alienæ subditus potestati necessaria regendæ catholicæ familiæ libertate privaretur; et ideo præ ceteris impeti, ut, percusso Pastore, dispergantur oves.

Sed quamquam filii sæculi prudentiores sint filiis lucis, eorum tamen fraudes et violentia minus fortasse

Digitized by Google

grand nombre parmi ceux qui portent le nom de catholiques, ne leur tendaient une main amie. Oui, hélas! il y en a qui ont l'air de vouloir marcher d'accord avec nos ennemis, et s'efforcent d'établir une alliance entre la lumière et les ténèbres, un accord entre la justice et l'iniquité au moyen de ces doctrines qu'on appelle *catholiques-libérales*, lesquelles, s'appuyant sur les principes les plus pernicieux, flattent le pouvoir laïque quand il envahit les choses spirituelles, et poussent les esprits au respect, ou tout au moins à la tolérance des lois les plus iniques, absolument comme s'il n'était pas écrit que *personne ne peut servir deux maîtres*.

« Or, ceux-ci sont plus dangereux assurément et plus funestes que des ennemis dé-

proficerent, nisi multi, qui catholicorum nomine censentur, amicam eis manum porrigerent. Non desunt enim, qui, veluti jugum cum illis ducturi, societatem nectere conantur inter lucem et tenebras ac participationem inter justitiam et iniquitatem per doctrinas, quas dicunt *catholico-liberales*, quæque perniciosissimis fretæ principiis, laicæ potestati spiritualia invadenti blandiuntur, animosque in obsequium, aut saltem tolerantiam iniquissimarum legum perinde inclinant, ac si scriptum non esset : *Nemo potest duobus dominis servire*. Hi vero periculosiores omnino sunt et exitiosiores

Digitized by Google

clarés, et parce qu'ils secondent leurs efforts sans être remarqués, peut-être même sans s'en douter, et parce que, se maintenant sur l'extrême limite des opinions formellement condamnées, ils se donnent une certaine apparence d'intégrité et de doctrine irréprochable, alléchant ainsi les imprudents amateurs de conciliation et trompant les gens honnêtes, lesquels se révolteraient contre une erreur déclarée. De la sorte, ils divisent les esprits, déchirent l'unité et affaiblissent les forces qu'il faudrait réunir pour les tourner toutes ensemble contre l'ennemi.

« Toutefois vous pourrez facilement éviter leurs embûches, si vous avez devant les yeux cet avis divin : « *C'est par leurs fruits que vous les connaîtrez* » : si vous observez qu'ils

apertis hostibus, tum quia inobservati, et fortasse etiam nec opinantes, illorum conatibus obsecundant ; tum quia intra certos improbatarum opinionum limites consistentes, speciem quamdam probitatis et inculpabilis doctrinæ præferunt, quæ imprudentes alliciat conciliationis amatores, et decipiat honestos, qui apertum adversarentur errorem ; atque ita dissociant animos, unitatem discerpunt. viresque coniunctim opponendas adversariis infirmant, Eorum tamen insidias facile vos vitare poteritis, si præ oculis habeatis divinum monitum : *Ex fructibus eorum cognoscetis eos ;* si animadvertatis ipsos

Digitized by Google

affichent leur dépit contre tout ce qui marque une obéissance prompte, entière, absolue aux décrets et aux avertissements de ce Saint-Siége; qu'ils n'en parlent que dédaigneusement en l'appelant « Cour romaine »; qu'ils accusent tous ses actes d'être imprudents ou inopportuns; qu'ils affectent d'appliquer le nom d'ultramontains et de jésuites aux fils de l'Église les plus zélés et les plus obéissants; enfin que, pétris d'orgueil, ils s'estiment plus sages que l'Église, à qui a été faite la promesse d'une assistance divine spéciale et éternelle.

Pour vous, chers fils, souvenez-vous que, sur la terre, le Pontife Romain tient la place de DIEU, et que dès lors, en tout ce qui concerne la foi, la morale et le gouvernement

stomachari quidquid paratam, plenam, absolutamque devotionem sapit placitis ac monitis huius Sanctæ Sedis; vix aliter de ipsa loqui quam de romana Curia; imprudentiæ passim vel inopportunitatis insimulare eius acta; ultramontanorum aut jesuitarum appellationem affingere studiosioribus et obsequentioribus ejus filiis; inflatosque superbiæ vento prudentiores se illa censere, cui peculiare et perenne promissum fuit divinum auxilium.

Vos itaque, Dilecti Filii, memineritis, ad romanum quoque Pontificem, qui divina vice fungitur in terris, pertinere quoad ea quæ fidem, mores, Ecclesiæ regimen

Digitized by Google

de l'Église, il peut dire avec le Christ : « *Qui-* « *conque ne recueille pas avec moi, disperse.* » Faites donc consister toute votre sagesse dans une obéissance absolue et dans une libre et constante adhésion à la Chaire de Pierre. Car, animés ainsi du même esprit de foi, vous serez tous consommés dans l'unité des mêmes sentiments et des mêmes doctrines; vous affermirez cette unité qu'il faut opposer aux ennemis de l'Église; et vous rendrez très-agréables à DIEU et très-utiles au prochain les œuvres de charité que vous avez entreprises, et vous apporterez une véritable consolation à Notre âme, douloureusement affligée des maux qui accablent l'Église.

A cette fin, Nous vous souhaitons l'efficacité du secours céleste et l'abondance des

spectant, illud quod de seipso Christus affirmavit : *Qui mecum non colligit, spargit.* Sapientiam idcirco vestram omnem constituite in absoluto obsequio libentique et constante adhæsione huic Petri Cathedræ; nam habentes eumdem spiritum fidei, sic perfecti eritis omnes in eodem sensu et in eadem sententia, sic unitatem illam confirmabitis, quæ Ecclesiæ hostibus est opponenda, sic charitatis opera, quæ suscepistis, acceptissima Deo facietis et utilissima proximis, sic afflicto ab Ecclesiæ malis animo Nostro verum afferetis solatium. Efficax cœleste auxilium et copiosa supernæ

Digitized by Google

dons de la grâce d'en haut. Et comme présage de ces grâces, comme gage de Notre bienveillance paternelle, Nous vous accordons, chers fils, du fond de Notre cœur la Bénédiction Apostolique.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 6 mars de l'année 1873, de Notre Pontificat la vingt-septième.

« PIE IX, Pape. »

Je le demande à tout homme de bonne foi: est-il possible de parler plus explicitement? Et comment, après cela, un chrétien peut-il rester *libéral ?*

Et cependant, cela n'a point suffi. Quelques mois après, le Souverain-Pontife a dû revenir sur le même sujet, et poursuivre en Belgique ce malheureux libéralisme, appuyé, il faut bien le dire, par quantité d'écrivains et de personnages influents, même par des ecclésiastiques, même par des Religieux!

gratiæ munera vobis ad hoc adprecamur, eorumque auspicem et paternæ Nostræ benevolentiæ pignus vobis, Dilecti Filii, Benedictionem Apostolicam peramanter impertimus.

Datum Romæ, apud S. Petrum, die 6 martii 1873, Pontificatus Nostri anno vicesimo septimo.

PIUS PP. IX.

Digitized by Google

Ce second Bref est du 8 mai de la même année 1873. Il est adressé à la Fédération des Cercles catholiques de Belgique.

Nous tenons à le citer également en entier et nous prions le lecteur de peser religieusement les graves paroles du Vicaire de JÉSUS-CHRIST.

III.

Bref de N. T. S. P. le Pape PIE IX adressé à la Fédération des Cercles catholiques de Belgique.

A Nos chers fils
le sénateur de Cannaert d'Hamale, président,
et les membres de la Fédération
des Cercles catholiques en Belgique.

« PIE IX, Pape.

« Chers fils, Salut et Bénédiction Apostolique.

« Pendant que la situation de l'Église de-

Dilectis Filiis Senatori de Cannaert d'Hamale, totique Fœderationi Circulorum catholicorum in Belgio.

PIUS PP. IX.

Dilecti Filii, Salutem et Apostolicam Benedictionem.

Quo durior quotidie fit Ecclesiæ conditio, quo im-

Digitized by Google

vient chaque jour plus pénible et qu'on voit croître l'impudence avec laquelle on foule aux pieds son autorité, ainsi que l'opiniâtreté avec laquelle on travaille à dissoudre l'unité catholique et à Nous arracher les enfants qui Nous appartiennent, Nous voyons en même temps, chers fils, briller d'un éclat toujours croissant votre foi, votre amour de la Religion et votre dévouement au Siége de saint Pierre. Dans le but, non-seulement de faire échouer ces efforts de l'impiété, mais aussi de Nous attacher les fidèles par des liens constamment plus étroits, vous mettez en commun vos lumières, vos forces et vos ressources. Ce que Nous louons le plus dans cette religieuse entreprise, c'est que vous êtes, dit-on, remplis d'aversion pour les principes *catholiques-libéraux*, que vous tâchez d'effacer des

prudentius proculcatur ejus auctoritas, quo præfractius unitati catholicæ disgregandæ adlaboratur et avellendis a Nobis filiis Nostris, eo quoque luculentius fulget fides vestra, religionis amor, et obsequium in hanc Petri Cathedram, Dilecti Filii, qui consilia, vires, opes vestras conjungitis, non solum ut irritos faciatis impios hosce conatus, sed ut arctiore semper vinculo Nobis obstringatis fideles. Et in hoc quidem religiosissimo cœpto vestro illud maxime commendamus, quod, uti fertur, aversemini prorsus principia

Digitized by Google

intelligences autant qu'il est en votre pouvoir.

« Ceux qui sont imbus de ces principes font profession, il est vrai, d'amour et de respect pour l'Église et semblent consacrer à sa défense leurs talents et leurs travaux; mais ils n'en travaillent pas moins à pervertir son esprit et sa doctrine, et chacun d'eux, suivant la tournure particulière de son esprit, incliné à se mettre au service, ou de César, ou de ceux qui inventent des droits en faveur de la fausse liberté. Ils pensent qu'il faut absolument suivre cette voie pour enlever la cause des dissensions, pour concilier avec l'Évangile le progrès de la société actuelle et pour rétablir l'ordre et la tranquillité ; comme si la lumière pouvait coexister avec les ténèbres, et comme si la

catholico-liberalia eaque pro viribus e mentibus eradere conemini.

Qui enim iis sunt imbuti, licet amorem præferant et observantiam in Ecclesiam, licet ei tuendæ ingenium operamque impendere videantur, doctrinam tamen ejus et sensum pervertere nituntur, et, pro diversa animorum cujusque comparatione, inclinare in obsequium vel Cæsaris, vel apertorum falsæ libertatis jurium, rati hanc omnino ineundam esse rationem ad auferendam discordiarum causam, ad conciliandum cum Evangelio præsentis societatis progressum, ad ordinem tranquillitatemque restituendam; perinde ac

Digitized by Google

vérité ne cessait pas d'être la vérité dès qu'on lui fait violence en la détournant de sa véritable signification et en la dépouillant de la fixité inhérente à sa nature.

« Cette insidieuse erreur est plus dangereuse qu'une inimitié ouverte, parce qu'elle se couvre du voile spécieux du zèle et de la charité; et c'est assurément en vous efforçant de la combattre et en mettant un soin assidu à en éloigner les simples, que vous extirperez la racine fatale des discordes et que vous travaillerez efficacement à produire et à entretenir l'union étroite des âmes.

« Sans doute, ce n'est pas vous qui avez besoin de ces avertissements, vous qui adhérez avec un dévouement si absolu à tous les

si lux cum tenebris copulari valeret, et veritas natura sua non privaretur vix ac violenter inflexa nativo rigore suo exuatur. Profecto si oppugnare nitamini insidiosum hunc errorem eo periculosiorem aperta simultate quo speciosiore zeli caritatisque velo obducitur, et simplices ab eo retrahere sedulo curetis, funestam extirpabitis dissidiorum radicem, efficacemque dabitis operam compingendæ fovendæque animorum conjunctioni.

Hisce profecto monitis vos non indigetis, qui adeo obsequenter, et absolute adhæretis documentis omni-

Digitized by Google

enseignements émanés de ce Siége-Apostolique, que vous avez vu condamner à différentes reprises les principes libéraux ; mais le désir même de faciliter vos travaux et d'en rendre les fruits plus abondants Nous a poussé à vous rappeler le souvenir d'un point si important.

« Au reste, continuez à combattre le bon combat que vous avez généreusement commencé, et efforcez-vous chaque jour de mériter de mieux en mieux de l'Église de DIEU, ayant en vue la couronne que Celui-ci vous donnera en récompense. En attendant, Nous vous exprimons hautement toute Notre reconnaissance pour les services que vous rendez, et Nous souhaitons à votre Association des développements toujours nouveaux, avec l'abondance des bénédictions

bus hujus Apostolicæ Sedis, a qua liberalia principia toties reprobata vidistis ; sed ipsum desiderium expeditioris et uberioris proventus laborum vestrorum Nos compulit ad refricandam vobis rei adeo gravis memoriam.

Ceterum bonum certamen susceptum alacriter certare pergite, et quotidie magis bene mereri contendite de Ecclesia DEI, coronam spectantes ab Ipso vobis reddendam. Nos interim officiis vestris gratissimum profitemur animum, novaque semper incrementa et copiosiora munera cœlestia adprecamur societati

Digitized by Google

célestes. Nous désirons que le présage de ces faveurs soit la Bénédiction Apostolique, que Nous vous accordons avec beaucoup de tendresse, chers fils, comme gage de Notre bienveillance paternelle.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 8 mai 1873, en la vingt-septième année de Notre Pontificat.

« PIE IX, Pape. »

Vous le voyez, mes amis : dans ce beau Bref, si grave et tout ensemble si paternel, le Souverain-Pontife félicite les catholiques fidèles, c'est-à-dire les catholiques tout court, et stigmatise de nouveau ceux des catholiques qui se laissent séduire soit par les préjugés de leur éducation soit par le milieu social et politique où ils ont le malheur de vivre.

vestræ : eorum autem auspicem esse cupimus Apostolicam Benedictionem, quam paternæ Nostræ benevolentiæ pignus vobis, Dilecti Filii, peramanter impertimur.

Datum Romæ, apud S. Petrum, die 8 maii 1873, Pontificatus Nostri anno vicesimo septimo.

PIUS PP. IX.

Digitized by Google

IV.

Quelques semaines auparavant, le Pape avait adressé aux catholiques allemands un Bref Apostolique qui présente un caractère dogmatique encore plus explicite, s'il se peut, que ceux qui devaient les suivre.

Ce Bref a été envoyé à l'*Association des catholiques allemands*, en date du 10 février 1873, et il répondait à une Adresse où dominait cette pensée, que désormais les Associations catholiques ne pouvaient plus se désintéresser des questions sociales et politiques. Le programme soumis au Pape était celui-ci : « La défense de la liberté et des droits de l'Église et le triomphe des principes catholiques dans la vie publique par tous les moyens moraux et légaux, et surtout en invoquant les droits que la constitution garantit à tous les citoyens ». On voit dès lors l'importance de la réponse.

Le Bref aux catholiques allemands est le premier de cette mémorable série d'avertissements et d'enseignements qui devaient faire de l'année 1873 une sorte de vivante réprobation du libéralisme catholique. — L'Association des catholiques allemands a son centre à Mayence. Elle compte plusieurs centaines de mille membres, et a déjà eu les

Digitized by Google

honneurs de la persécution, de la part de M. de Bismark.

Voici ce Bref.

« *Au président et à tous les membres de l'Association catholique des Allemands, à Mayence.*

« PIE IX, Pape.

« Bien-aimés fils, Salut et Bénédiction Apostolique.

« Au moment où Nous voyons avec une extrême douleur s'élever presque partout la persécution contre l'Église, Nous ressentons une grande joie de voir que vous, Nos fils bien-aimés, loin d'être abattus et découragés par les assauts de l'ennemi, vous en êtes plutôt affermis. Vous ne vous laissez pas ar-

Dilecto filio nobili viro felici Libero baroni de Lœ præsidi, totique societati germano-catholicæ (Moguntiam).

PIUS PP. IX.

Dilecti filii, Salutem et Apostolicam Benedictionem.

Dum insectationem Ecclesiæ ubique ferme invalescere mœrentissimi cernimus, dilecti filii, perjucundum fuit Nobis, vos non modo non fuisse dejectos aut deficere, sed ab hostili impetu veluti confirmatos, postha-

Digitized by Google

rêter par les obstacles qui se dressent de toutes parts ; et, bien que l'un de ceux qui, plus que tous les autres, auraient dû seconder votre entreprise, vous ait refusé son appui, vous avez créé une Association catholique qui, s'étendant sur l'Allemagne entière, pourra opposer à l'attaque de l'ennemi toutes vos forces réunies.

« Cependant, votre Association ne saurait en ce moment atteindre son but, qui est de défendre la doctrine et les droits de l'Église, ainsi que le libre exercice de ces droits dans tout le domaine de la vie publique, si vous ne franchissiez pas l'étroite limite des choses saintes, pour vous opposer, par tous les moyens que vous fournit la constitution, à la domination de l'arbitraire et à cette

bitis obstaculis undique obversis, et licet favore careatis alicuius etiam ex iis, qui cæpto vestro præ ceteris suffragari deberent, societatem catholicam constituisse, quæ ad universam protendatur Germaniam, et unitas valeat opponere vires inimicorum incursui. Propositum tamen societati vestræ præstitutum tuendi Ecclesiæ doctrinam, jura liberumque eorum exercitium in totius vitæ publicæ usu assequi profecto nequiretis in præsentiarum, nisi arctos sacrarum rerum limites prætergressi, per eas omnes rationes, quæ vobis a publicæ rei constitutione conceduntur, præpotenti quoque libito obsisteretis et iniquis legibus passim in

Digitized by Google

foule de lois injustes que l'on dirige contre l'Église.

« En effet, quand tous les droits de l'autorité ecclésiastique sont foulés aux pieds, quand la liberté de l'exercice du saint ministère est comprimée, quand on ferme la bouche au sacerdoce, si le peuple catholique, fort de son droit sacré, ne se lève tout entier pour protéger sa religion, il n'y aura plus personne qui soit assez puissant pour résister efficacement, sur le terrain de la légalité, aux adversaires de l'Église et pour la défendre contre l'arbitraire.

« Cette situation par trop lamentable devrait, à elle seule, suffire pour faire évanouir ce rêve détestable, si souvent réprouvé et condamné, d'après lequel le pouvoir civil serait la source de tout droit, et l'Église elle-même, par conséquent, soumise à l'omni-

eamdem Ecclesiam latis. Et sane dum jura omnia ecclesiasticæ potestatis invaduntur, libertas comprimitur exercitii sacri ministerii, sacerdotii os obstruitur; nisi catholicus populus proprio jure fretus ad tuendam suam religionem exurgat, nemo jam erit qui juxta leges efficaciter oppugnatoribus eius resistere possit ipsamque vindicare ab eorum arbitrio. Teterrima certe hæc rerum conditio satis esse per se deberet ad explodendum nefarium illud commentum, toties rejectum et damnatum, quod omnis juris fontem, in laica auctoritate constituit

Digitized by Google

potence de l'État. Or, il n'y a pas un chrétien qui ne sache d'abord, que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, « *à qui tout pouvoir a été donné au ciel et sur la terre* », a transmis ce pouvoir à son Église, et cela précisément pour qu'elle enseignât tous les peuples de l'univers, sans l'autorisation et même malgré les oppositions des princes; et ensuite, qu'il a condamné, sans en excepter les rois, tous ceux qui refuseraient d'écouter l'Église et d'ajouter foi à ses enseignements. Aussi, avons-Nous appris avec douleur que cette erreur pernicieuse n'est pas seulement défendue aujourd'hui par les hommes étrangers à l'Église, mais qu'elle est même acceptée par quelques catholiques.

« C'est pourquoi vous qui, au milieu de la perturbation générale, êtes appelés par la divine Providence à défendre l'Église et

cujus propterea omnipotentiæ ipsam subjicit Ecclesiam; dum christianis omnibus est exploratum, Christum Dominum ipsi contulisse potestatem sibi datam in cœlo et in terra eique idcirco demandasse, ut doceret omnes gentes, qua late patet orbis, inconsultis plane atque etiam obnitentibus earum principibus; atque eos condemnasse, regibus non exceptis, qui ipsam audire eique credere noluissent. Quem quidem exitialem errorem non a solis hodie propugnari heterodoxis dolentes audimus, sed a nonnullis quoque recipi e catholicis. Vos itaque, qui in tanta rerum omnium perturbatione vocamini a

Digitized by Google

la Religion catholique et à venir ainsi en aide au clergé opprimé, vous n'outrepassez nullement votre mission en combattant sous sa direction dans les premiers rangs de la mêlée; bien mieux, vous ne faites, en réalité, que rendre au clergé captif un service qui est un devoir filial.

« Et, dans ce combat vous n'entrez pas en lice pour votre liberté religieuse seulement et pour les droits de l'Église, mais encore pour votre patrie et pour l'humanité tout entière, lesquelles marchent fatalement à la dissolution et à la ruine dès qu'on leur retire la base de l'autorité divine et de la Religion.

« Donc, en rendant grâces au Seigneur qui, par vous et par tous les autres fidèles répandus sur la terre, vient au secours de la sainte Église, son Épouse, si cruellement

divina providentia ad Ecclesiæ catholicæque religionis tutelam in auxilium oppressi Cleri, partes certe vobis creditas non excedilis, si, eo duce in prima aciei fronte pugnetis; imo ipsi compedibus impedito debitum reapse exhibetis obsequium et filialem opem. Per hanc vero pugnam non uni religiosæ libertati vestræ prospicitis, aut solis sacris juribus, sed ipsi patriæ vestræ, ipsi humanæ societati, quæ, sacra auctoritate subducta et religionis fundamento, necessario compellitur ad dissolutionem et exitium. Itaque dum Deo gratias agimus, qui laboranti et undique impeditæ Sponsæ suæ per vos aliosque per orbem fideles ita prospicit; societati vestræ

Digitized by Google

éprouvée et assaillie de toutes parts, Nous prions de tout Notre cœur pour votre Association; Nous lui promettons les meilleures bénédictions du ciel et les dons les plus précieux de la grâce, afin qu'elle ne s'écarte pas de la voie droite, qu'elle ne refuse jamais à l'autorité ecclésiastique l'obéissance qui lui est due, qu'elle ne se laisse pas effrayer par la violence de la lutte et qu'à la longue elle ne se relâche point de son zèle.

« En attendant, comme gage de la grâce divine et comme témoignage de Notre paternelle bienveillance, Nous vous accordons avec amour, à vous et à votre entreprise, la Bénédiction Apostolique.

« Donné à Rome près Saint-Pierre, le 10 février 1873. en la vingt-septième année de Notre Pontificat.

« PIE IX, Pape.

toto corde bene precamur, eique valida ominamur auxilia cœlestia et cumulata gratiæ munera, ne vel a recto tramite deflectat, vel detrectet debitum ecclesiasticæ auctoritati obsequium, vel acerbitate et diuturnitate pugnæ territa languescat. Interim vero divini favoris auspicem et paternæ Nostræ benevolentiæ pignus Apostolicam Benedictionem vobis omnibus et cœpto vestro peramanter impertimus.

Datum Romæ, apud S. Petrum, die 10 februarii 1873, Pontificatus nostri anno vicesimo septimo.

PIUS PP. IX.

Digitized by Google

Ici, le nom de libéralisme catholique n'est pas prononcé, comme dans les autres Brefs; mais la chose y est en plein, et la doctrine libérale, « acceptée par quelques catholiques, » stigmatisée par le Saint-Siége comme une « erreur pernicieuse, » n'est pas autre chose que le libéralisme catholique. Nous y reviendrons tout à l'heure. Pour le moment, il nous suffit de faire remarquer le caractère universel de ce Bref Apostolique : les enseignements et les directions que le Chef de l'Église y donne aux catholiques d'Allemagne s'adressent, au même titre, aux catholiques du monde entier. Partout où le libéralisme étend ses pernicieuses influences, les vrais enfants de l'Église, non-seulement peuvent, mais doivent *s'unir* pour opposer au mal sous toutes ses formes une résistance à toute épreuve.

V.

Mais voici un document qui nous est plus spécial encore, à nous autres Français. C'est un Bref extraordinairement significatif, que le Souverain-Pontife a cru devoir adresser à Orléans, en réponse à l'adresse du Comité catholique qui venait de se fonder dans cette ville, et qui protestait au Pape de sa fidélité. Il est daté du 9 juin de cette même

Digitized by Google

année 1873, bien qu'il n'ait été publié qu'au bout de dix mois ; il traite encore du catholicisme libéral. Le voici. Inutile de dire pourquoi il présente un intérêt tout particulier ; et comment, à ce titre, il se recommande à l'attention la plus religieuse de mes jeunes lecteurs.

« *A nos chers fils,*
le Vicomte de Morogues, président,
et à tout le Conseil du Comité catholique,
à Orléans.

« PIE IX, Pape.

« Cher et noble fils, Salut et Bénédiction Apostolique.

« Nous nous réjouissons de ce que, vous aussi, vous avez formé un Comité pour combattre l'impiété qui travaille au renversement de tout ordre ; et Nous voyons avec

Dilectis filiis, nobili viro vicecomiti de Morogues, præsidi, totique consilio Societatis catholicæ Aurelianensis, Aureliam.

PIUS PP. IX.

Dilecte fili, nobilis vir, Salutem et Apostolicam Benedictionem.

Gaudemus, dilecti filii, coïvisse et vos in societatem pugnaturos cum impietate moliente cujusvis ordinis subversionem ; et læti videmus fausta suscipiendi cer-

Digitized by Google

joie que vous avez à cœur de commencer vos luttes sous d'heureux auspices en demandant le secours et la bénédiction de ce Siége Apostolique, à qui seul a été promise une constante victoire sur les puissances des ténèbres.

« Mais, bien que vous ayez en effet à soutenir la lutte contre l'impiété, cependant vous avez moins à redouter de ce côté, peut-être, que de la part d'un groupe ami composé d'hommes imbus de cette doctrine équivoque, laquelle, tout en repoussant les conséquences extrêmes des erreurs, en retient et en nourrit obstinément le premier germe, et qui, ne voulant pas embrasser la vérité tout entière, n'osant pas non plus la rejeter tout entière, s'efforce d'interpréter les enseignements de l'Église de manière à

laminis auspicia vos quærere in ope ac benedictione hujus Sanctæ Sedis, cui soli promissa fuit perpetua de potestatibus tenebrarum victoria.

Verum etsi lucta vobis ineunda sit reapse cum impietate, tamen levius fortasse discrimen ab ea vobis imminet, quam ab amico fœdere hominum ancipiti illa doctrina imbutorum, quæ dum ab extremis errorum consectariis abhorret, prima eorum semina mordicus retinet ac fovet, quæque dum veritatem nec totam amplecti vult, nec totam audet rejicere, sic ea quæ Ecclesia

Digitized by Google

lès faire concorder à peu près avec ses propres sentiments.

« Car, aujourd'hui encore, il en est qui adhèrent aux vérités récemment définies par un pur effort de volonté, et cela pour éviter l'accusation de schisme et pour abuser leur propre conscience; mais ils n'ont nullement « *déposé cette hauteur qui s'élève con-* « *tre la science de* DIEU, *ni réduit leur intel-* « *ligence en captivité sous l'obéissance de* « JÉSUS-CHRIST ».

« Si de telles opinions s'étaient glissées secrètement dans votre esprit et y dominaient, vous n'auriez certainement point à espérer cette fermeté et cette force que peut seule vous apporter une parfaite adhésion à l'esprit et aux doctrines de la Chaire

tradit ac docet interpretari nititur, ut non plane discrepent a propria sententia.

Non desunt enim et hodie, qui mero voluntatis nisu veritatibus recenter definitis adhæserint, vitaturi scilicet schismatis notam ipsamque suam decepturi conscientiam; at minime deposuerint altitudinem extollentem se adversus scientiam DEI, nec in captivitatem redegerint intellectum in obsequium Christi.

Si latenter hujusmodi opiniones menti vestræ subreperint ejusque potirentur, speranda certe vobis non esset illa firmitas et virtus, quæ a perfecta duntaxat adhæsione spiritui et doctrinis hujus Petri cathedræ in-

Digitized by Google

de Pierre ; et pour cette raison, non seulement vous ne seriez pas en état de soutenir utilement la lutte que vous entreprenez, mais vous causeriez peut-être un plus grand dommage à la cause que vous voulez défendre.

« Soyez donc en garde contre cet ennemi caché, repoussez ses dangereuses suggestions ; et, vous appuyant sur la pierre immuable établie par JÉSUS-CHRIST, pleins déférence pour votre illustre Pasteur, marchez vaillamment contre les ennemis de toute autorité divine et humaine. DIEU soutiendra vos forces et vous donnera la victoire ; ce que Nous vous souhaitons de tout Notre cœur.

« En attendant, comme gage de la faveur céleste, et en témoignage de Notre pater-

vos derivari potest ; atque idcirco propositum prælium non solum utiliter gerere nequiretis, sed graviora fortasse detrimenta induceretis in causam quam tuendam suscepistis.

Cavete itaque a latente hoc hoste perniciosasque ejus suppetias rejicite, ac immobili Petræ a Christo constitutæ insistentes obsequentesque illustris Pastoris vestri nutui, alacriter incurrite in divinæ atque humanæ auctoritatis osores. DEUS vobis vires ac victoriam concedet ; quam toto corde vestris curis ominamur, dum superni favoris auspicem et paternæ Nostræ benevolentiæ testem, Apos-

Digitized by Google

nelle bienveillance, Nous vous accordons avec amour, bien-aimés fils, la Bénédiction Apostolique.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 9 juin 1873, vingt-septième année de Notre Pontificat.

« PIE IX, Pape. »

Ici encore, si le nom n'est pas prononcé, la chose saute aux yeux, et je serais curieux de savoir de quelles lunettes se servirait un jeune catholique-libéral qui ne verrait pas son parti et les chefs de son parti directement désignés, pour ne pas dire photographiés, dans le Bref d'Orléans.

VI.

Et ce n'est pas tout. Voyant que, dans notre France, malgré ces avertissements redoublés, « beaucoup de catholiques, honnêtes d'ailleurs et pieux » continuaient à être sympathiques aux opinions et aux publications libérales, le Chef de l'Église a voulu nous

tolicam Benedictionem vobis, dilecti filii, peramanter impertimus.

Datum Romæ, apud S. Petrum, die 9 junii, anno 1873, Pontificatus nostri anno vicesimo septimo,

PIUS PP. IX.

Digitized by Google

parler une fois de plus, et il a saisi la première occasion qui s'est présentée à sa vigilance pastorale.

En réponse à l'Adresse que le vénérable Évêque de Quimper lui avait transmise au nom des membres du Cercle catholique de sa ville épiscopale, Notre Très-Saint Père le Pape PIE IX renouvelle, avec une énergie et une netteté qui ne laissent aucune place à l'équivoque, les sévères condamnations tant de fois prononcées contre les catholiques-libéraux.

Ce cinquième Bref est daté du 28 juillet, toujours de la même année 1873.

Bref de N. T.-S. P. le Pape PIE IX, à sa Grandeur Mgr l'Evêque de Quimper.

« PIE IX, Pape.

« Vénérable Frère, Salut et Bénédiction Apostolique.

« De même, vénérable Frère, que Nous voyons avec joie se multiplier de toutes

Venerabili Fratri Anselmo Episcopo Corisopitensi.

PIUS PP. IX.

Venerabilis Frater, Salutem et Apostolicam Benedictionem.

Sicuti, Venerabilis Frater, læti conspicimus ubique

Digitized by Google

parts les Associations catholiques, qui sont tout ensemble les indices de la vigueur de la foi et les instruments les plus propres à la réchauffer et à la défendre, de même c'est avec la plus grande satisfaction que Nous avons reçu la lettre des associés qui, sous votre présidence, ont tenu leur première réunion dans votre ville épiscopale. Nous avons parfaitement auguré de ce début, en voyant ces réunions catholiques commencer par une protestation de pleine et humble soumission au Saint-Siége et à son magistère infaillible; car si leurs membres ne s'écartent réellement, en aucune façon, de sa doctrine ni de ses enseignements, s'ils s'appuient fermement sur ce fondement inébranlable, conduits et soutenus par sa force divine, ils

coalescere catholicas consociationes, quæ et vigoris fidei indicia sunt, et aptissima eidem fovendæ propugnandæque instrumenta; sic perjucunde excepimus litteras sodalium, qui in ista tua episcopali urbe primum habuerunt, te moderante, suæ societatis conventum. Auspicatum autem duximus hujusmodi exordium, cum viderimus, catholicos cœtus ab iis fuisse inchoatos per significationem plenæ demissæque observantiæ erga sanctam hanc Sedem et infallibile magisterium ejus : nam si ipsi revera a doctrina et documentis ejus nullo modo deflectant firmiterque ipsius soliditate nitantur, divina ducti et sustentati virtute ejusdem efficacem

Digitized by Google

travailleront à coup sûr efficacement et très-utilement à la cause sacrée de la Religion. Ils ne seront certes pas détournés de cette obéissance par les écrits et les efforts des ennemis de l'Église et de ce Siége de Pierre, puisque c'est précisément contre eux qu'ils ont engagé la lutte; mais ils pourraient trouver une voie glissante vers l'erreur dans ces opinions soi-disant libérales qui sont accueillies par beaucoup de catholiques, honnêtes d'ailleurs et pieux, dont, par conséquent, la religion et l'autorité peuvent très-facilement attirer à eux les esprits et les incliner vers des opinions très-pernicieuses. Avertissez donc, vénérable Frère, les membres de l'Association catholique que, dans les nombreuses occasions où Nous avons repris les sectateurs des opinions libérales,

profecto et utilissimam operam impendent religiosæ rei. Ab hoc certe obsequio ipsi non abducentur a scriptis et opera insectatorum Ecclesiæ et hujus Petri Cathedræ, quos imo oppugnare aggrediuntur; sed lubricam errandi viam parare iis possent opiniones quas dicunt liberales a multis receptæ catholicis, probis cæteroquin ac piis, quorum idcirco religio et auctoritas animos ad se facillime trahere potest et in perniciosissimas inclinare sententias. Moneto itaque, Venerabilis Frater, Catholicæ Societatis sodales, Nos dum sæpe liberalium opinionum sectatores redarguimus, non de

Digitized by Google

Nous n'avons pas eu en vue ceux qui haïssent l'Église et qu'il eût été inutile de désigner; mais bien ceux que Nous venons de signaler, lesquels, conservant et entretenant le virus caché des principes libéraux qu'ils ont sucé avec le lait, sous prétexte qu'il n'est pas infecté d'une malice manifeste et n'est pas, suivant eux, nuisible à la Religion, l'inoculent aisément aux esprits et propagent ainsi les semences de ces révolutions dont le monde est depuis longtemps ébranlé.

« Si les associés ont soin d'éviter ces embûches et s'appliquent à diriger leurs principales forces contre cet insidieux ennemi, ils mériteront certainement très-bien de la Religion et de la patrie. Et ils atteindront tout à fait ce but si, comme ils en ont pris

Ecclesiæ osoribus egisse, quos supervacaneum fuisset indicare; sed de modo designatis, qui latens liberalium principiorum virus cum lacte haustum retinentes ac defendentes, utpote patente non fœdatum malitia et religiosis rebus, uti censent, innoxium; illud facile mentibus ingerunt, atque ita semina propagant earum perturbationum, quibus jamdiu quatitur orbis. Insidias hasce si vitare curent sodales, et præcipuas vires suas in insidiosum hunc hostem convertere nitantur, optime certe merebunt de religione et patria. Id vero omnino assequentur, si, uti decreverunt, non alio se

Digitized by Google

la résolution, ils ne se laissent entraîner par aucun autre vent de doctrine que par celui qui souffle de cette Chaire de vérité. Nous présageons à leur entreprise un heureux succès, et, en attendant, comme témoignage de la faveur divine, et comme gage de Notre particulière bienveillance, Nous accordons de tout cœur la Bénédiction Apostolique à vous, vénérable Frère, à tous les membres de l'Association catholique et à tout votre diocèse.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 28 juillet de l'année 1873, de Notre Pontificat la vingt-huitième.

« PIE IX, Pape. »

Ce Bref, et celui qui le précède, adressés tous deux aux catholiques de France, ont un

doctrinæ vento impelli sinant, quam ab eo qui spirat ab hac cathedra veritatis. Nos faustum eorum proposito successum ominamur; atque interim superni favoris auspicem et præcipuæ Nostræ benevolentiæ pignus Apostolicam Benedictionem tibi, Venerabilis Frater, totique Catholicæ Societati et universæ diœcesi tuæ peramanter impertimur.

Datum Romæ apud S. Petrum die 28 julii, anno 1873, Pontificatus Nostri anno vigesimo octavo.

PIUS PP. IX.

Digitized by Google

cachet tout spécial, qui répond à la maladie spéciale de nos jeunes catholiques-libéraux, laquelle consiste à faire du libéralisme des questions de personnes bien plutôt que des questions de doctrines. Rien n'échappe à la sollicitude du Gardien suprême de la foi, du Père et du Docteur des chrétiens.

Donc, cinq Brefs Apostoliques, cinq Actes officiels du Saint-Siége, qui, en moins de six mois, poursuivent, stigmatisent, réprouvent avec une énergie croissante, et les doctrines et les agissements du catholicisme libéral : Bref du 10 février, aux catholiques d'Allemagne ; Bref du 6 mars, à la jeunesse catholique d'Italie ; Bref du 7 mai, aux Cercles catholiques de Belgique ; Bref du 9 juin, au Comité catholique d'Orléans ; enfin, Bref du 28 juillet, au Cercle catholique de Quimper, ou, pour mieux dire, à toute la jeunesse catholique de France.

A un esprit droit, à une conscience honnête, que faut-il de plus ? « *Qui habet aures audiendi audiat !* »

Digitized by Google

VII.

Devant ces manifestations solennelles et répétées de la volonté du Saint-Siége au sujet de la grande erreur du dix-neuvième siècle, un certain nombre de catholiques belges, pleins de foi et de courage, ont résolu de faire une guerre à mort au catholicisme libéral; et, pour la France non moins que pour la Belgique, ils ont fondé à Bruxelles un journal spécial, intitulé, « La Croix, » dans le double but de combattre, sous les étendards de saint Pierre, les blasphèmes révolutionnaires et les erreurs libérales.

Ayant exposé leur dessein au Souverain-Pontife et déposé à ses pieds les douze premiers numéros de leur journal, ces hommes de foi ont eu le bonheur de recevoir de Sa Sainteté un Bref, que nous rapportons ici comme couronnement et confirmation de cet ensemble véritablement écrasant d'Actes Apostoliques.

Voici les paroles du Saint-Père. Elles contiennent une définition précieuse du libéralisme catholique, lequel, dit le Pape, est la conciliation chimérique de la vérité avec l'erreur.

Digitized by Google

A Nos chers fils,
les rédacteurs du journal intitulé La Croix,
à Bruxelles.

PIE IX, Pape.

A Nos chers fils, Salut et Bénédiction Apostolique,

« Vous faites justement remarquer, chers fils, que le renversement de l'ordre religieux et politique est amené, encouragé et propagé par l'apostasie d'un grand nombre, *par les transactions si fréquentes aujourd'hui entre la vérité et l'erreur et par la pusillanimité de la plupart ;* vous faites voir que, pour repousser l'invasion du désordre, il n'y a pas d'autre arme à employer que la force de la vérité, et qu'il faut absolument aller la

Dilectis Filiis Scriptoribus ephemeridis cui titulus la Croix, *Bruxellas.*

PIUS PP. IX

Dilectis Filiis Salutem et Apostolicam Benedictionem.

Scite observatis, Dilecti Filii, religiosæ civilisque rei subversionem excitatam esse, promoveri et propagari a multorum apostasia, a frequentibus hodie transactionibus inter veritatem et errorem ac a plurimorum pusillanimitate ; nec aliam occurrere rationem ad perturbationis impetum sistendum, quam vim veritatis inde om-

Digitized by Google

chercher là où le Christ a établi la Chaire de vérité.

« Aussi, bien que Nous n'ayons pu lire votre journal, à cause des travaux dont Nous sommes accablé, c'est néanmoins pour Nous un devoir de louer le dessein que votre lettre Nous fait connaître, et auquel Nous avons appris que votre journal répond pleinement, à savoir : de produire, de répandre, de mettre en lumière, de faire pénétrer dans les esprits tout ce que le Saint-Siége a enseigné contre des doctrines coupables, ou *contre des doctrines pour le moins fausses et reçues en plus d'un lieu, notamment contre le libéralisme catholique, qui tâche de concilier la lumière avec les ténèbres, la vérité avec l'erreur.*

« Sans doute, vous avez entrepris là une lutte bien rude et bien difficile, puisque ces

nino petendæ, ubi Cathedram ejus Christus constituit.

Licet itaque Nostris distenti curis legere nequiverimus ephemeridem vestram, commendare cogimur propositum a litteris vestris proditum, cui plane respondere didicimus ipsam ephemeridem, producendi scilicet, vulgandi, illustrandi, inculcandi auribus quæ sancta hæc Sedes docuit adversus doctrinas aut nefarias, aut saltem falsas passim receptas, et nominatim contra catholicum liberalismum, qui lucem cum tenebris et veritatem cum errore conciliare conatur.

Satis asperam quidem ac difficilem luctam suscepistis.

Digitized by Google

doctrines pernicieuses, qui ouvrent le chemin à toutes les entreprises de l'impiété, sont en ce moment soutenues avec violence par tous ceux qui se glorifient de favoriser *le prétendu progrès de la civilisation ;* par tous ceux qui, faisant consister la Religion dans les actes extérieurs et n'ayant pas son véritable esprit, parlent partout et très-haut de paix, alors qu'ils ignorent la voie de la paix, et attirent à eux, par ce procédé, le *nombre très-considérable des hommes que séduit l'amour égoïste du repos.*

« Nous vous souhaitons donc, en ces luttes si graves, un secours particulièrement efficace, afin d'une part que vous ne franchissiez jamais les limites de ce qui est vrai et juste, d'autre part afin que vous parve-

cum perniciosæ hujusmodi opiniones, quæ viam sternunt omnibus impietatis cœptis, in præsentiarum acriter propugnentur ab iis omnibus, qui asserto *civilitatis progressui* se studere gloriantur, quique religionem in exterioribus actis constituentes et vero ejus spiritu destituti, pacem ubique clamant, cum viam pacis non cognoverint, plurimosque sic propriæ quietis amatores ad suas partes alliciunt.

In ancipiti igitur hoc certamine peculiarem et validam vobis ominamur opem, tum ne unquam veri et justi limites prætergrediamini, tum ut offusas mentibus tenebras discutere possitis. Interim vero superni favoris

Digitized by Google

niez à dissiper les ténèbres qui offusquent les esprits.

« En attendant, comme présage de la faveur divine et comme gage de Notre paternelle bienveillance, Nous vous accordons avec une grande affection la Bénédiction Apostolique.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 21e jour de mai 1874, de Notre Pontificat l'année vingt-huitième.

PIE IX, Pape.

En France, les catholiques n'étaient pas restés sourds non plus à la voix du Chef de l'Église. Le plus intrépide adversaire du catholicisme libéral avait publié, sur les agissements du parti libéral et de ses plus illustres chefs, des travaux qui ont fait grand bruit [1], et il en avait fait hommage à Sa

auspicem et paternæ Nostræ benevolentiæ pignus Apostolicam Benedictionem Vobis, Dilecti Fili, peramanter impertimus.

Datum Romæ, apud S. Petrum, die 21 maii 1874, Pontificatus Nostri anno vicesimo octavo.

PIUS PP. IX.

1 *Les catholiques-libéraux; Les incartades libérales: Suite de l'inscription de la Roche-en-Brenil.*

Digitized by Google

Sainteté. Par la plume de son Secrétaire des Lettres latines, le Pape jugea opportun de féliciter hautement le courageux défenseur « de la saine doctrine, contre les fausses prétentions de ceux que l'on nomme catholiques-libéraux, *illorum qui catholici liberales dicuntur;* fausses prétentions qui, à plusieurs reprises déjà, ont été réprouvées par le Siége-Apostolique [1]. »

Il n'y a donc plus l'ombre d'un doute sur les pensées, les volontés expresses du Siége Apostolique. Le catholicisme libéral est réprouvé par l'Église.

Encore une fois, « *qui habet aures audiendi audiat!* »

VIII.

« Il n'est donc plus permis en conscience d'être catholique-libéral? »

Non; cela n'est *plus* permis. Il y a un certain nombre d'années, lorsque la question demeurait encore dans le vague, l'illusion libérale, qui a certains côtés brillants, pouvait se concevoir. Beaucoup n'y voyaient que des intentions généreuses; et comme, au fond, ils ne cherchaient que la liberté de l'Église, ils ne s'occupaient guère que

[1] Lettre de Mgr Nocella à M. l'abbé Morel, en date du 7 octobre 1874.

Digitized by Google

du côté pratique de la question, n'approfondissant point le côté doctrinal. Mais depuis, le jour s'est fait; l'arbre a porté ses fruits; la distinction chimérique entre les *libéraux* et les *libéraâtres*, c'est-à-dire entre les libéraux qui avaient de bonnes intentions et les libéraux qui en avaient de mauvaises, a été écartée par le Saint-Siége; et si jadis on pouvait excuser les catholiques qui donnaient dans le libéralisme, il faut reconnaître qu'aujourd'hui ils sont absolument inexcusables. Ils ne peuvent alléguer que l'ignorance; excuse peu flatteuse pour des gens qui se piquent d'être des esprits éclairés, des hommes d'intelligence et de progrès.

Théologiquement parlant, il est certain que dans la profession ouverte ou le maintien secret des doctrines libérales et dans leurs différentes applications pratiques, il y a matière à péché grave contre l'obéissance due à l'enseignement du Saint-Siége. Je ne dis pas que l'on pèche toujours gravement et formellement: c'est le secret de DIEU; ce que je dis, parce que cela est hors de doute, c'est qu'il y a là matière à péché grave.

Digitized by Google

IX.

« Cependant, il n'y a pas eu de définition de foi proprement dite? »

C'est vrai ; le libéralisme catholique n'a pas encore été formellement déclaré hérétique; mais il a été et il demeure flétri, réprouvé et condamné comme un ensemble d'opinions « très-pernicieuses, » fausses, aussi dangereuses pour l'Église que pour la société. Franchement, de quel nom appeler un chrétien à qui cela ne suffit pas? Relisez les Brefs que nous venons de citer. « Les opinions libérales, dit le Souverain-Pontife, s'appuyent sur les principes les plus pernicieux.[1]... Ceux qui sont imbus de ces principes s'efforcent de pervertir la doctrine et l'esprit de l'Église[2] ». Il dénonce « le virus caché des principes libéraux[3]; » il félicite hautement les catholiques « fidèles d'être remplis d'aversion pour les principes catholiques-libéraux, » et il répète avec énergie que les principes libéraux ont été « condamnés à diverses reprises par le Siége-Apostolique[4]. »

Après cela, dites si, oui ou non, le libéra-

1 Bref aux Milanais.
2 Bref aux Belges.
3 Bref de Quimper.
4 Bref aux Belges.

Digitized by Google

lisme catholique n'est pas condamné, et par conséquent condamnable.

Qu'il soit réprouvé comme hérétique, ou simplement comme une opinion fausse, erronée, téméraire, menant au schisme et à l'hérésie, comme une nouveauté pernicieuse, qu'importe, au point de vue pratique?

Il y a d'autres péchés contre la foi que le péché d'hérésie. « Tout ce qui est mauvais en matière de doctrine, dit Bossuet, n'est point pour cela formellement hérétique. L'amour de la vérité doit donner de l'éloignement pour tout ce qui l'affaiblit; et je dirai avec confiance qu'on est proche d'être hérétique, lorsque sans se mettre en peine de ce qui favorise l'hérésie, on n'évite que ce qui est précisément hérétique et condamné par l'Église [1]. »

L'autorité du Saint-Siége a récemment et énergiquement confirmé ce principe. Dans sa célèbre Encyclique du 8 décembre 1864, qui servit de préambule au *Syllabus*, le Pape Pie IX a condamné « l'audace de ceux qui, ne pouvant supporter la saine doctrine, prétendent que l'on peut, sans pécher et sans porter aucun préjudice à la foi catholique, refuser d'acquiescer et d'obéir aux juge-

[1] Défense de la Tradition et des saints Pères. (1re partie, liv. I, chap. XXII.)

Digitized by Google

ments et décrets du Siége-Apostolique qui regardent le bien général, les droits et la discipline de l'Église, sous prétexte qu'ils ne touchent point aux dogmes de la foi et de la morale [1] ».

Certes, s'il est une chose qui touche directement et à la foi et à la morale, c'est, à tous ses degrés, la liberté systématique de l'erreur et du mal, c'est-à-dire la liberté des libéraux, c'est-à-dire le libéralisme, qu'il soit ou non porté par des catholiques.

Au fond, le libéralisme n'est pas plus catholique que le protestantisme. Si vous voulez rester libéral, cessez de vous dire catholique. Le libéralisme n'est qu'un rejeton du protestantisme ; c'est l'enfant naturel du fameux principe du *libre*-examen.

Oui, le libéralisme catholique est condamné, quoiqu'il ne le soit pas encore formellement comme hérétique. Oui, il y a incompatibilité absolue entre le catholicisme et le libéralisme. Et désormais un chrétien, tant soit peu instruit, ne peut en sûreté de

1 Silentio præterire non possumus eorum audaciam, qui sanam non sustinentes doctrinam contendunt « illis Apostolicæ Sedis judiciis, et decretis, quorum objectum ad bonum generale Ecclesiæ, ejusdemque jura, ac disciplinam spectare declaratur, dummodo fidei morumque dogmata non attingat, posse assensum et obedientiam detrectari absque peccato, et absque ulla catholicæ professionis jactura. » (Encycl. Quanta cura).

Digitized by Google

conscience ni être ni se dire catholique-libéral.

X.

« Mais les Brefs ne sont après tout que des Brefs, disait tout dernièrement un jeune abbé fort entiché de libéralisme. Ce ne sont pas des Bulles dogmatiques, et ce qu'ils contiennent n'est pas article de foi. »

Sans aucun doute; mais ce qui est « article de foi », de foi révélée et définie [1], c'est que « toute créature humaine est de droit divin soumise au Pontife Romain, sous peine de damnation éternelle ».

Or, du moment que le Pape parle comme Pape et enseigne officiellement, il importe peu que ce soit par un Bref ou par une Encyclique ou par une Bulle: ce qui importe uniquement, c'est de savoir s'il entend enseigner. Dans les cinq Brefs en question, la pensée pontificale ne saurait être douteuse, non plus que la portée magistrale que le Pape entend donner à sa parole. En effet, ainsi que le fait remarquer le docte et lumineux

[1] Par le Pape Boniface VIII, dans sa célèbre Bulle dogmatique *Unam sanctam*, dont les gallicans avaient osé nier l'autorité, mais que le Concile œcuménique du Vatican vient de faire sienne, en promulguant et en ratifiant de nouveau *toutes* les Constitutions Apostoliques précédentes.

Digitized by Google

Évêque de Poitiers, « le Pontife romain n'invoque rien moins ici que l'infaillibilité de son pouvoir doctrinal [1] ». Il réclame explicitement une « pleine et humble soumission au Saint-Siége et à son infaillible magistère [2] » ; et cela, au moment même où il va enseigner, *dans un simple Bref,* que les opinions libérales sont des erreurs, des erreurs maintes fois réprouvées, dont il faut se défier plus que de l'impiété elle-même.

Encore une fois, cinq Brefs, cinq Brefs dogmatiques, se succèdant à de si courts intervalles, s'adressant à l'Allemagne, à l'Italie, à la Belgique, à la France, exposant des principes et donnant des directions qui regardent tous les enfants de l'Église : franchement, que faut-il de plus pour manifester jusqu'à l'évidence, chez le souverain Docteur et Pasteur de l'Église, l'intention formelle d'enseigner, et d'enseigner officiellement ?

« Ces Brefs, ajoute l'Évêque de Poitiers, sortent du cadre des simples Lettres privées, tant par leur destination que par leur contenu. Les destinataires ne sont pas de simples individus, mais des Associations catholiques, auxquelles il est manifeste que le

[1] Œuvres de Mgr Pie, Évêque de Poitiers, tome VII, page 570.

[2] Bref de Quimper.

Digitized by Google

Chef de l'Église entend donner une direction doctrinale. Le contenu est le développement et l'application de documents antérieurs, adressés à l'Épiscopat. Ces Brefs sont la condamnation explicite et motivée du libéralisme religieux, et il faut un singulier entêtement pour vouloir concilier désormais ce système avec l'orthodoxie catholique [1]. »

Sans doute, il n'est pas encore question là d' « articles de foi » ; et personne ne dit que cette « direction doctrinale », toute souveraine et infaillible qu'elle est, constitue le libéralisme catholique à l'état d'*hérésie formelle*. Nous-même, tout à l'heure, nous avons soigneusement distingué et dit le contraire. Ce que nous avons dit et ce que nous répétons ici, c'est que tout chrétien, ecclésiastique ou laïque, est tenu de soumettre son jugement à l'enseignement apostolique contenu dans ces Brefs, qu'il y est tenu *sub gravi*, et qu'un confesseur ne pourrait admettre aux sacrements ceux qui déclareraient ne point accorder ici à l'enseignement et aux directions du Souverain-Pontife la « pleine et humble soumission », intérieure et extérieure, qui est due « au Saint-Siége et à son magistère infaillible ».

Que les libéraux et les demi-libéraux con-

[1] *Œuvres*, tome VII, p. 568.

Digitized by Google

tinuent, s'ils le veulent, à nous taxer d'exagération : c'est une accusation très-commode et fort en usage ; les jansénistes connaissaient et pratiquaient cette tactique, qui évite de répondre sérieusement et de discuter le fond des questions. Mais, qu'ils le sachent bien, ce que nous disons ici, c'est la vérité ; et quiconque se heurte contre la vérité, s'y brise. Il y a là une question de conscience et de salut.

XI.

« Mais qu'est-ce donc, dites-moi, que le libéralisme catholique? En quoi consiste-t-il? »

Au fond, il consiste dans une fausse idée de la *liberté*[1], idée protestante acceptée par des catholiques. — Il y a ici à distinguer trois choses, souvent unies, mais parfaitement distinctes, à savoir : un sentiment, un parti, et une doctrine.

Chez les uns, le libéralisme catholique est une affaire de sentiment; chez les autres, c'est une affaire de parti ; chez d'autres enfin, et c'est le très-petit nombre, c'est une affaire de doctrine.

1 Ne pas confondre la *liberté* avec le *libre arbitre*. Dans la thèse du libéralisme, il n'est jamais question que de la liberté extérieure, de la faculté de faire sans entraves extérieures ce que l'on veut.

Digitized by Google

Le sentiment libéral.

Pour les femmes et pour la plupart des jeunes gens, le libéralisme catholique n'est qu'un sentiment, une espèce d'instinct irréfléchi; pas autre chose.

C'est l'amour instinctif et, en un sens, légitime de *la liberté*; mot magique, entraînant, qui répond à ce qu'il y a de meilleur en nous et tout ensemble à ce qu'il y a de plus mauvais, par cela même qu'il joint à sa puissance quelque chose de vague, d'indéterminé, dont le mal profite au moins autant que le bien. La liberté, en effet, ayant pour mission de rompre des *liens*, nous apprécions diversement la liberté, suivant que nous apprécions plus ou moins sainement ce qu'on appelle des *liens*. Pour le catholique, pour le serviteur de DIEU, un lien c'est tout ce qui gêne l'accomplissement du devoir, l'accomplissement de la volonté de DIEU : pour le mondain, pour l'homme qui vit en dehors des idées de la foi, un lien c'est tout ce qui gêne ses passions et ses caprices. — Cette distinction est fondamentale ici. Elle explique comment le nom seul de liberté fait vibrer tous les cœurs, et pourquoi le sentiment de la liberté est si général, si irrésistible.

Dans le sentiment libéral, qu'il ne faut

Digitized by Google

donc pas confondre avec le sentiment de la liberté, il y a du bon et du mauvais; le bon, c'est l'horreur de tout ce que l'on croit être de la tyrannie; c'est l'indignation très-légitime contre ce que l'on regarde comme des abus d'autorité et comme l'oppression de la conscience. Au fond, chez nos jeunes catholiques-libéraux, il n'y a guère que cela dans leur répulsion pour les hommes et les institutions qui soutiennent énergiquement le principe d'autorité.

Le mal, c'est l'esprit d'indépendance et de révolte qui fermente dans ces jeunes têtes, et qui les rend sympathiques, sans qu'ils sachent trop pourquoi, à ce qu'on appelle « les libertés modernes, » à la séparation de l'Église et de l'État, à la liberté de la presse, aux libertés parlementaires, à la liberté de l'hérésie et de l'erreur, et à tous ces principes de tolérantisme que le Saint-Siége a condamnés en 1790, dès leur proclamation, et qu'il a stigmatisés de nouveau, en 1832, comme une dangereuse « folie, *deliramentum* »[1].

Voilà ce qu'une analyse quelque peu attentive fait découvrir dans le *sentiment* catholique-libéral, qui tourne aujourd'hui la tête de tant de jeunes gens.

[1] Encyclique *Mirari vos*, de Grégoire XVI.

Digitized by Google

Et de même que le mélange de bon vin et de poison fait un tout parfaitement empoisonné, de même, malgré le bien qui s'y trouve, le sentiment catholique-libéral est un sentiment parfaitement mauvais et dangereux. C'est un sentiment qui conduit les jeunes gens à des excès fort regrettables. Il développe en eux la suffisance, la présomption, l'orgueil ; il sape dans leurs cœurs généreux le respect et l'amour de l'autorité de l'Église; et l'on en voit qui, plutôt que de se soumettre, s'abandonnent à des impertinences et à des colères aussi blâmables que ridicules.

Néanmoins, il ne faut pas prendre la chose trop au tragique. Un jeune libéral est enchanté quand on le prend au sérieux. J'ai connu un homme de grand sens et de beaucoup d'esprit qui disait que, « après tout, un jeune libéral c'est tout simplement une mauvaise tête, au service d'une dose plus ou moins sensible d'ignorance, de présomption et de vanité. » Si le portrait est un peu sévère, il faut avouer qu'il ne manque pas de ressemblance.

Il est plus ou moins ressemblant suivant que, dans le sujet, la dose de libéralisme l'emporte plus ou moins sur la dose de catholicisme. Porté à un certain degré, le sentiment catholique-libéral devient du libéra-

Digitized by Google

lisme pur sang, c'est-à-dire de l'esprit révolutionnaire plus ou moins déguisé sous des habitudes religieuses; c'est un véritable libertinage d'esprit, plus dangereux encore que le libertinage des sens. Alors il faut le prendre très au sérieux; c'est un sentiment anticatholique, c'est un véritable manque de foi, c'est de l'orgueil et de l'insoumission; c'est, sous le nom séduisant de liberté, l'amour de la licence; et cela peut exposer l'âme à des périls très-graves. J'ai connu d'excellents jeunes gens que le sentiment libéral a fini par complétement détourner de la droite voie, et qui, malheureusement logiques, non moins qu'ardents et peu solidement instruits, ont donné dans tous les écarts de la libre-pensée et des folies révolutionnaires.

Chez le plus grand nombre cependant, l'élément catholique domine de beaucoup l'élément libéral; et c'est ce qui fait que, malgré leur petite tocade, ils restent de bons et braves jeunes gens. Si l'un ou l'autre vient à mourir dans cet état, il en sera quitte pour faire une station épurative plus ou moins longue dans les terribles flammes du Purgatoire. Pour entrer au ciel, il faut, en effet, que tout soit pur, l'esprit non moins que le cœur. Si les libéraux sont connus en Purgatoire, ils sont radicalement inconnus au Paradis.

Digitized by Google

Le parti libéral.

Le sentiment libéral a engendré le parti libéral, parti politique plus encore peut-être que religieux, dont la marotte est la *liberté*. Or, par liberté, il n'entend pas ce qu'entend l'Église de DIEU, mais une liberté à la façon moderne, une liberté rationaliste qui anéantit l'autorité, proclame l'indifférence entre le vrai et le faux, et mène fatalement à l'anarchie et, par l'anarchie, au despotisme.

Poussé par cette fantaisie et enivré de ce sentiment, le parti libéral altère tout ce qu'il touche, et introduit la division dans le camp catholique. Il a ses principes à lui, et ils sont le contrepied de ceux du Saint-Siége. Il a ses manières de faire, sa politique, sa sagesse; et cette sagesse, cette politique contredit en plein les directions fermes et sûres que, de la part de DIEU, le Souverain-Pontife ne cesse de donner aux gouvernements et aux peuples.

Ces hommes sont, au fond et malgré des vertus réelles, de véritables sectaires; et ils reproduisent trait pour trait ce que l'histoire nous apprend des anciens sectaires jansénistes et gallicans.

Comme eux, «ils affichent leur dépit contre tout ce qui marque une obéissance prompte, entière, absolue aux décrets et aux avertis-

Digitized by Google

sements du Saint-Siége. Ils ne parlent que dédaigneusement du Siége-Apostolique, en l'appelant *cour romaine*. Ils accusent tous ses actes d'être imprudents ou inopportuns. Ils affectent d'appliquer le nom d'ultramontains et de jésuites aux fils de l'Église les plus zélés et les plus obéissants. Enfin, pétris d'orgueil, ils s'estiment plus sages que l'Église, à qui a été faite la promesse d'une assistance divine spéciale et éternelle [1]. »

Ce n'est pas moi qui parle ainsi, c'est le souverain Pasteur et Docteur de l'Église, à qui tous, sans exception, nous devons l'obéissance et de l'esprit et du cœur. Le portrait qu'il trace ici des sectaires du parti libéral est une véritable photographie; et en lisant chaque phrase, on ne peut s'empêcher de s'écrier : Comme c'est cela !

Et notez-le bien, mes amis : ces sectaires ne sont pas le moins du monde des impies ni des ennemis déclarés de l'Église; non, ce sont des chrétiens, souvent des chrétiens fort pratiquants, et dont la vie privée est non-seulement honorable mais édifiante; en tous cas, ce sont des hommes qui ont parfaitement la foi; ce sont des catholiques. C'est là précisément qu'est le danger et pour eux-mêmes et pour les autres, comme le Saint-Père le

[1] Bref aux Milanais.

Digitized by Google

constate expressément. « Ceux, dit-il, qui sont imbus de ces principes font profession, il est vrai, d'amour et de respect pour l'Église et semblent consacrer à sa défense leurs talents et leurs travaux; mais ils n'en travaillent pas moins à pervertir son esprit et sa doctrine; et chacun d'eux, suivant la tournure particulière de son esprit, incline à se mettre au service, ou de César, ou de ceux qui inventent des droits en faveur de la fausse liberté.

« Cette insidieuse erreur est plus dangereuse qu'une inimitié ouverte, parce qu'elle se couvre du voile spécieux du zèle et de la charité [1]. »

Aussi en séduit-elle un grand nombre, principalement chez les jeunes gens qui, étant fort sincères, croient que tout est bon là où ils voient du bien. Hélas ! on peut avoir mal à la tête sans avoir mal au cœur. C'est le cas de nos sectaires libéraux, qui joignent souvent des idées anticatholiques à une pureté de mœurs et à des œuvres de charité tout à fait catholiques.

C'est ce que, dans sa sollicitude paternelle, le Saint-Père signale encore aux jeunes chrétiens, lorsqu'il ajoute qu' « ils pourraient trouver une voie glissante vers l'er-

[1] Bref aux Belges.

Digitized by Google

reur dans ces opinions soi-disant libérales qui sont accueillies par beaucoup de catholiques, honnêtes d'ailleurs et pieux dont, par conséquent, la religion et l'autorité peuvent très-facilement attirer à eux les esprits et les incliner vers des opinions très-pernicieuses.

« Dans les nombreuses occasions où Nous avons repris les sectateurs des opinions libérales, continue le Très-Saint Père, Nous n'avons pas eu en vue ceux qui haïssent l'Église et qu'il eût été inutile de désigner; mais bien ceux que Nous venons de signaler, lesquels, conservant et entretenant le virus caché des principes libéraux qu'ils ont sucé avec le lait, sous prétexte qu'il n'est pas infecté d'une malice manifeste et n'est pas, suivant eux, nuisible à la Religion, l'inoculent aisément aux esprits et propagent ainsi les semences de ces révolutions dont le monde est depuis longtemps ébranlé [1]. »

Voilà la vérité sur le parti catholique-libéral. Pour les honnêtes gens, c'est-à-dire pour la quasi-unanimité des chrétiens, il est beaucoup plus dangereux que le parti libéral-révolutionnaire. Celui-ci fait horreur, et non point l'autre : on voit du premier coup les abîmes où conduit tout droit le libéralisme

1 Bref de Quimper.

Digitized by Google

révolutionnaire, tandis que le libéralisme catholique, enveloppé qu'il est de religion, fait aisément illusion à ceux qui n'y regardent pas de très-près. De part et d'autre, le fond est le même ; il n'y a guère de différence que dans les personnes, dans les intentions et, il faut bien le dire aussi, dans le choix des moyens. Pour le libéralisme catholique comme pour le libéralisme révolutionnaire, l'Arche sainte, ce sont ces fausses libertés, ces lois et ces institutions bâtardes, mélangées de vrai et de faux, de bien et de mal, qui, depuis 1789, régissent ou plutôt étouffent et la France et l'Europe [1].

[1] Dès l'année 1846, le P. Lacordaire portait sur le libéralisme ce curieux jugement :

« Voyez l'état où est la France après cinquante ans d'essais et d'efforts pour vivre du seul sens humain. Quel pitoyable état que celui du libéralisme, et comme il trouve la mort dans sa victoire ! Point de principes, point de cœur, point de gloire, voilà depuis quinze ans toute sa vie. Non qu'il n'ait eu des pensées généreuses et qu'il n'ait accompli des réformes utiles; mais il n'a jamais voulu de l'Église pour compagne de ses desseins, et il expire, après cinquante ans, dans le vide et la platitude.

« Si l'Église n'était pas là, nous toucherions au bas-empire, et, malgré elle, on sent partout une odeur d'eunuque. Je ne crois pas qu'une doctrine et un parti aient jamais reçu de châtiment plus sanglant de la Providence. » (Lettres inédites du P. Lacordaire, page 176. — Chez Poussielgue, 1874.)

Et penser que des chrétiens sincères, de véritables catholiques se sont laissé affubler du manteau de ce libéralisme, et que l'excellent P. Lacordaire lui-même l'a pris maintes fois pour un ornement !

Digitized by Google

Qu'on ne se fasse point illusion : le parti libéral est puissant. Il règne et gouverne, tantôt sous une forme césarienne et militaire, tantôt sous une forme bourgeoise, tantôt sous une forme républicaine, plus ou moins démocratique, c'est-à-dire anarchique. Partout il veut faire de l'ordre avec du désordre, pour régner.

On dira tout ce qu'on voudra, ses caractères saillants sont la personnalité, sous l'apparence du dévouement ; l'absolutisme, sous le voile de la modération et de l'amour de la liberté ; la médiocrité, sous le voile du talent ; l'intrigue, sous le voile de l'honneur ; c'est je ne sais quelle horreur instinctive de l'autorité véritable, de l'autorité légitime, soit en religion, soit en politique.

Les meneurs du parti, tout catholiques qu'ils sont, savent intriguer mieux que personne, et leur conduite publique offre un singulier mélange d'honneur et de duplicité. Ils aiment étrangement les faveurs, les décorations et les bonnes places. Pour y arriver, ils se font la courte échelle, ils se surfont sans vergogne les uns les autres dans leurs journaux, dans leurs revues, et on les a appelés très-justement « une société d'admiration mutuelle ». On ne comprend guère ce qu'ils font de leur conscience au milieu de tout cela ; car, malgré tout, ils entendent

Digitized by Google

rester catholiques, et bons catholiques.

Le parti libéral est le pont qui, depuis bientôt un siècle, conduit les peuples chrétiens aux révolutions, c'est-à-dire aux crimes publics les plus antichrétiens. Il mine l'autorité de l'Église, et a trouvé moyen d'attirer dans ses rangs non-seulement quantité de catholiques très-sincères, mais un certain nombre d'ecclésiastiques, dont quelques-uns haut placés.

Qu'ils soient plus ou moins de bonne foi, les meneurs du parti catholique-libéral engagent terriblement leur conscience, et le mal qu'ils font durera longtemps.

La doctrine libérale.

On l'a dit souvent et avec grande raison : ce sont les doctrines qui font les hommes. Les doctrines, ou pour mieux dire, les opinions libérales sont l'âme du parti libéral, et elles sont le soutien caché du sentiment libéral.

En quoi consistent-elles? Il est difficile de le savoir bien nettement; car les catholiques-libéraux ne se hasardent pas volontiers à formuler leurs principes. Le parti a des meneurs : il n'a point de docteurs.

Deux fois, en France, il a essayé de formuler sa doctrine; et, les deux fois, il a été immédiatement condamné par le Saint-

Digitized by Google

Siége. Ce fut d'abord un travail court, mais sérieux, d'un professeur de théologie, très-sincère dans son erreur puisqu'il l'a immédiatement rétractée. Ce fut ensuite un travail collectif et anonyme de quatre fortes têtes du parti catholique-libéral (dont on a connu les noms) et qui résumait, en la défendant de son mieux, la doctrine catholique-libérale.

En allant au fond des choses, et en saisissant le moins imparfaitement possible cet insaisissable Protée, voici ce que l'on en peut dire :

D'abord, la doctrine catholique-libérale est un système général de fausse liberté et de fausse charité qui, en religion comme en politique, tend à amoindrir les vérités et les principes, et à les remplacer par des nuances et par du sentiment, non certes par impiété, mais afin de soi-disant concilier à l'Église, à la foi, à la vérité, au droit les sympathies des adversaires. Elle tient peu de compte des principes les plus certains dès que ces principes sont en opposition avec l'opinion publique, c'est-à-dire avec les préjugés et les erreurs publiques. Elle tend toujours à mettre le fait au-dessus du droit. Des questions de principes elle fait immédiatement des questions de personnes, sacrifiant ainsi systématiquement la vérité

Digitized by Google

et le droit à une affaire de sentiment, d'habileté ou d'intérêt. Les catholiques-libéraux se laissent tellement préoccuper des personnes, qu'ils perdent de vue les principes, lesquels sont pourtant la base de tout. De là vient que, tout en aimant sincèrement le bien, ils perdent pour ainsi dire l'horreur du mal, l'horreur de l'hérésie, l'horreur des crimes politiques. Ils ne conservent que l'amour des concessions aux méchants; pauvres dupes! pendant qu'ils se flattent d'attirer les méchants sur leur terrain, ils glissent eux-mêmes et tombent sur le terrain de l'ennemi.

Puis, la doctrine catholique-libérale, qui n'est, au fond, que la doctrine révolutionnaire de 89, pose en principe, comme chose sinon absolument bonne, du moins meilleure, la séparation de l'Église et de l'État, laquelle n'est autre chose que l'indépendance absolue de la société civile vis-à-vis de la loi divine, de la religion révélée et de la sainte Église. Notre-Seigneur a envoyé le Pape et les Évêques en leur disant : « *Enseignez tous les peuples, et apprenez-leur à observer mes lois. Je suis moi-même avec vous jusqu'à la fin des siècles.* » Les catholiques-libéraux restreignent cette mission aux intérêts privés de chaque chrétien en particulier; ils dénient au Souverain-

Digitized by Google

Pontife et à l'Épiscopat le droit d'enseigner les gouvernants aussi bien que les gouvernés, et de veiller à ce que JÉSUS-CHRIST puisse régner sans entraves dans les institutions publiques, dans les lois, dans la direction des sociétés.

Enfin, la doctrine catholique-libérale méconnaît et altère profondément les rapports de l'autorité et de la liberté, telles que DIEU les a établies et telles que son Église est chargée de les enseigner et de les maintenir. Elle est une altération profonde de la doctrine catholique sur l'autorité, au profit de la liberté; et c'est pour cela qu'elle s'appelle *libérale*.

Suivant l'Église, l'autorité est la puissance active établie de DIEU pour faire respecter et exécuter la loi : suivant le catholicisme libéral, l'autorité est la puissance passive qui doit couvrir d'une égale protection et la foi et l'hérésie, et la vérité et l'erreur, et le bien et le mal; pourvu que l'ordre matériel ne soit point troublé, elle ne doit point prendre parti pour le bon DIEU contre le démon.

Suivant l'Église, la liberté est la puissance donnée à tous et à chacun de faire sans entraves la volonté de DIEU et d'accomplir le devoir : suivant le catholicisme libéral, la liberté est la faculté, accordée à tous et à chacun, de faire le mal comme le bien,

Digitized by Google

pourvu que l'ordre matériel ne soit point troublé.

Pour le bon DIEU et son Église, l'autorité est la puissance qui protége le bien et le fait régner ; pour le démon et la Révolution, l'autorité est la puissance qui protége le mal et le fait régner ; pour les catholiques-libéraux, l'autorité est la puissance indifférente au bien et au mal et qui les protége également. Et de même, pour l'Église, la liberté est la puissance de faire le bien sans entraves ; pour la Révolution, c'est la puissance de faire le mal sans entraves ; pour le catholicisme libéral, c'est la puissance de faire indifféremment le bien ou le mal.

Or, d'après la doctrine catholique, comme d'après le système libéral, cette double notion de l'autorité et de la liberté doit régler tout : la Religion, l'ordre social et politique, la législation, la jurisprudence, l'éducation, la famille.

Aussi, et précisément parce qu'elle s'étend à tout, la doctrine catholique-libérale est-elle une erreur extrêmement grave, dont les conséquences pratiques sont incalculables. Elle touche, pour la fausser, à la notion essentielle de l'autorité et de la liberté, sur laquelle reposent, comme sur leur base, l'ordre religieux, l'ordre civil et l'ordre domestique tout entier. Il y a là les éléments

Digitized by Google

d'une immense hérésie ; et tout porte à croire que le Saint-Siége, ou le Concile œcuménique, ne tardera point à frapper d'un anathème définitif une erreur qui résiste à tous les avertissements, et qui ne tend à rien moins qu'à aider la Révolution proprement dite dans son œuvre de destruction universelle.

Ainsi, la doctrine catholique-libérale est une altération systématique de la vérité, de la foi et du droit ; elle est une altération systématique des rapports de l'Église avec les sociétés civiles, et une négation plus ou moins accentuée du droit divinement conféré à l'Église de diriger spirituellement les gouvernements et les sociétés, d'inspirer les lois et les institutions publiques ; elle est enfin une altération systématique de la doctrine de l'Église sur l'autorité et la liberté.

Après cela, vous étonnerez-vous, mes bons et chers amis, d'entendre le Chef de l'Église gémir et s'indigner à la vue de ces catholiques frelatés qui, sciemment ou non, font tant de mal ?

« Hélas ! s'écrie-t-il, il y en a qui ont l'air de vouloir marcher d'accord avec nos ennemis, et s'efforcent d'établir une alliance entre la lumière et les ténèbres, un accord entre la justice et l'iniquité, au moyen de ces

Digitized by Google

doctrines qu'on appelle catholiques-libérales, lesquelles, s'appuyant sur les principes les plus pernicieux, flattent le pouvoir laïque quand il envahit les choses spirituelles, et poussent les esprits au respect, ou tout au moins à la tolérance des lois les plus iniques, absolument comme s'il n'était pas écrit que « *personne ne peut servir deux maîtres.* »

« Or, ajoute le Souverain-Pontife, ceux-ci sont plus dangereux assurément et plus funestes que des ennemis déclarés, et parce qu'ils secondent leurs efforts sans être remarqués, peut-être même sans s'en douter, et parce que, se maintenant sur l'extrême limite des opinions formellement condamnées, ils se donnent une certaine apparence d'intégrité et de doctrine irréprochable, alléchant ainsi les imprudents amateurs de conciliation et trompant les gens honnêtes, lesquels se révolteraient contre une erreur déclarée. De la sorte, ils divisent les esprits, déchirent l'unité et affaiblissent les forces qu'il faudrait réunir pour les tourner toutes ensemble contre l'ennemi [1].

« Ils inclinent à se mettre au service, ou de César, ou de ceux qui inventent des droits en faveur de la fausse liberté, s'imaginant qu'il faut absolument suivre cette voie pour

[1] Bref aux Malinais.

Digitized by Google

enlever la cause des dissensions, pour concilier avec l'Évangile le progrès de la société actuelle, et pour rétablir l'ordre et la tranquillité; comme si la lumière pouvait coexister avec les ténèbres, et comme si la vérité ne cessait pas d'être la vérité dès qu'on lui fait violence en la détournant de sa véritable signification et en la dépouillant ainsi de la fixité inhérente à sa nature[1]! »

Ces paroles du Vicaire de DIEU devraient être apprises par cœur dans tous nos colléges catholiques, dans tous nos Petits et Grands-Séminaires, dans tous nos Cercles d'étudiants. L'on ne conçoit pas comment un jeune chrétien qui les connaît et qui les comprend, peut, je ne dis pas être libéral, mais ne point concevoir pour le catholicisme-libéral une honnête et invincible répulsion.

Telle est la réponse nécessairement complexe à cette question en apparence si simple : « Qu'est-ce que le libéralisme catholique? Qu'est-ce que le catholicisme libéral?» C'est un sentiment faux et dangereux; c'est un parti nombreux, actif, remuant, qui conspire de fait contre l'Église et contre la société civile, servant sans le vouloir l'hor-

[1] Bref aux Belges.

Digitized by Google

rible cause de la Révolution ; c'est une doctrine fausse, très-pernicieuse, grosse d'hérésies et de révolutions. Un catholique-libéral, c'est un homme qui participe à un degré quelconque ou à ce sentiment, ou à ce parti ou à cette doctrine; d'autant plus malade qu'il est plus libéral, d'autant moins malade qu'il est plus catholique.

Le catholicisme libéral, c'est le catholicisme plus ou moins frelaté de libéralisme et entaché d'idées protestantes et révolutionnaires. Le libéralisme catholique, c'est l'hérésie et la Révolution plus ou moins modérées dans leurs formes, qui, à la faveur du beau nom de catholiques, s'insinuent jusque dans le sein de l'Église [1] ; c'est le loup circulant librement dans la bergerie, sous

1 Un ministre protestant de Genève, le professeur Bouvier, vient de le proclamer. Expliquant à son auditoire pourquoi le catholicisme libéral doit être et est si sympathique au protestantisme, il dit en toutes lettres : « Dans notre lutte contre le catholicisme, le catholicisme libéral intervient, armé à la fois du prestige de l'antiquité des doctrines et de la nouveauté de l'esprit... Le catholicisme libéral peut seul faire l'œuvre de réforme, d'édification vivante qu'il a entreprise dans le milieu où il est né. Le pur Évangile, lorsqu'il est apporté aux masses catholiques par des mains protestantes, est par cela même compromis ; on le suspecte. Le catholicisme libéral, lui, a chance de trouver un meilleur accès et de pénétrer un jour, plus vite et plus droit, au cœur même de la place. » (*L'Église libre*, journal protestant de Nice, janvier 1874).

Après cela, soyez catholique-libéral, si vous en avez le courage.

Digitized by Google

la peau de l'ágneau. Est-il étonnant que le pasteur frappe dessus à coups redoublés ?

XII.

« Mais moi, je ne suis libéral qu'en politique. »

Et en quoi donc voudriez-vous être libéral ? Serait-ce en religion ? Les libéraux en religion, ce sont les protestants.

Vous êtes catholique en religion et libéral en politique ? Eh ! c'est précisément là ce qu'on appelle être catholique-libéral. Un catholique-libéral, c'est un catholique qui n'est pas catholique en tout, et qui, dans les questions politiques ou sociales, se soustrait aux enseignements et aux directions supérieures de l'Église, pour suivre ses idées propres, c'est-à-dire ses idées fausses ; car il n'y a pas de vérité contre DIEU et son Église.

L'Église, ayant reçu de DIEU, comme nous l'avons dit, la mission et l'ordre d'apprendre à tous les hommes sans exception à accomplir *en toutes choses* les volontés divines, les Souverains, les hommes d'État, les députés, les gouvernants, les magistrats et, en général, tous ceux qui conduisent les autres, ont pour devoir, et pour premier devoir, de conformer leurs pensées et leurs volontés aux enseignements de l'Église dans l'exer-

Digitized by Google

cice de leur autorité. Sans cela, ils cessent d'être catholiques, au moins par un côté [1].

La politique n'étant autre chose que le gouvernement des sociétés et la direction pratique des affaires publiques, il est bien évident qu'elle doit être avant tout catholique, c'est-à-dire conforme aux lois de DIEU et à l'enseignement de son Église. Et il est également évident que le premier devoir d'un catholique, qui, à un titre quelconque, s'occupe de politique, est d'être catholique en cela comme en toutes choses. Vis-à-vis de la souveraine volonté de DIEU, serait-il par hasard permis de demeurer indifférent?

La lumière catholique éclaire tout, pénètre tout, comme la lumière du soleil; et de même que seule la lumière du soleil fait le jour, de même aussi la lumière de la foi (ou

[1] En politique, les catholiques-libéraux n'ont plus de foi. Ils sont plus ou moins sceptiques, et ils ne s'en cachent pas. L'un d'entre eux, personnage très-important de ce qu'on appelle le *centre droit* à l'Assemblée nationale, répondait ingénument à une personne qui venait de lui dire : « Où donc conduisez-vous la pauvre France? Si le bon DIEU ne s'en mêle pas, nous sommes perdus. — Tranquilisez-vous : le bon DIEU ne s'occupe pas de la politique; c'est nous, et nous seuls, qui sauverons la France. La Providence ne se mêle pas de ces sortes d'affaires. Pourquoi mêler ainsi la religion à la politique? » Autant d'inepties et de blasphèmes; et sur dix de ces hommes d'État qui se promettent de nous sauver, il y en a neuf, pour ne pas dire dix, qui pensent cela et qui le disent.

Digitized by Google

en d'autres termes, l'enseignement du Saint-Siége) est seule capable de tirer le monde des ténèbres, non-seulement en ce qui concerne directement la Religion, mais encore en ce qui concerne le gouvernement des peuples, la direction des sociétés, les droits et les devoirs de chacun et de tous, l'éducation des enfants; en un mot, toutes les questions qui intéressent directement ou indirectement l'ordre moral et le règne de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST sur nous.

Voilà pourquoi, en conscience, on ne peut être libéral en politique; voilà pourquoi la distinction, en apparence ingénieuse, de catholique en religion et libéral en politique, n'est au fond qu'une chimère et un leurre. Et enfin, voilà pourquoi, malgré le catholicisme de ce libéralisme, le libéralisme de ce catholicisme est, comme l'a dit et redit le Pape, une peste très-pernicieuse[1].

XIII.

« Et cependant n'est-il pas souverainement imprudent de mêler ainsi à tout propos la Religion à la politique ? Les prêtres vraiment

[1] Perniciosissimam pestem. (Bref Apostolique du 15 janvier 1872, à Mgr Gaume,) Liberalismi pestis perniciosissima (Bref du 26 février de la même année, aux Rédacteurs de la *Correspondance de Genève*).

Digitized by Google

sages ne s'occupent pas de politique. »

Les prêtres vraiment sages, comme les catholiques vraiment catholiques, « mêlent » la Religion à tout, non afin de tout brouiller, mais afin de faire régner DIEU partout et toujours. La prudence consiste à faire ce qu'il faut et à ne pas faire ce qu'il ne faut pas ; et la prudence libérale qui s'imagine qu'on compromet le bon DIEU en cherchant à le faire connaître, servir et aimer, est diamétralement contraire à la vraie prudence, à la prudence de l'Église, à la prudence de JÉSUS-CHRIST et de son Vicaire.

Relisez plutôt le Bref aux catholiques allemands. Certes, vis-à-vis de leur redoutable et rusé persécuteur, la prudence leur est nécessaire, non moins que le courage. Eh bien, voici comment le Souverain-Pontife entend les choses; voici les règles pratiques qu'il donne aux catholiques, en opposition avec les *sages* directions de la prudence libérale.

Le libéralisme moderne, « accepté par quelques catholiques », prétend que la Religion ne doit point sortir de la sacristie ni franchir les limites de la piété privée. — Le Pape déclare que les catholiques ne peuvent défendre efficacement leurs droits et leurs libertés qu'en se mêlant activement à toutes les affaires publiques, afin de faire prédo-

Digitized by Google

miner partout les principes et l'influence salutaires de l'Église ; dans le domaine de la vie publique comme dans celui de la vie privée, le citoyen et le chrétien ne doivent faire qu'un.

Le libéralisme tend toujours à subordonner les droits de l'Église aux droits de l'État, par mesure de prudence et de haute sagesse. — Le Pape proclame une fois de plus que le droit de l'Église est un droit absolument souverain, un droit divin, qui n'est subordonné à rien ni à personne ici-bas. Et il déplore l'aberration de certains catholiques (les catholiques-libéraux) qui croient pouvoir faire à cet égard des concessions à la puissance séculière. En tout ce qui touche, directement ou indirectement, le règne de DIEU ici-bas, toute créature humaine est soumise à l'Église : empereurs, rois, princes, gouvernements, assemblées, ministres, députés, magistrats, préfets, maires, etc. ; et cela, non pas seulement comme personnes privées, mais encore et surtout comme fonctionnaires, comme personnes publiques.

Le libéralisme prétend que les Associations catholiques sont dangereuses et que, loin de servir la Religion, elles la compromettent.— Le Pape, au contraire, bénit et encourage les Associations et Comités catholiques. A la coalition des enfants de ténèbres, il déclare

Digitized by Google

qu'il faut opposer l'association des enfants de lumière.

Le libéralisme prétend que le clergé seul est appelé à défendre la doctrine, les droits et les libertés de l'Église. — Le Pape, répétant les enseignements de son Encyclique de 1853 aux Évêques de France, déclare que le peuple catholique peut et doit se lever comme un seul homme pour revendiquer, par tous les moyens légitimes, les droits sacrés de l'Église et de ses ministres ; seul, le peuple catholique étant assez fort pour résister à la tempête universelle.

Le libéralisme prétend parfois encore que les laïques n'ont point mission pour défendre la Religion. — Le Pape enseigne qu'en défendant la doctrine et les droits de l'Église, les laïques, loin d'outrepasser leur mission, remplissent un devoir filial, du moment qu'ils combattent sous la direction du clergé. Et par le clergé ce n'est pas tel ou tel Évêque, tels ou tels prêtres qu'il faut entendre; c'est le Pape et l'Épiscopat; ce sont les Évêques qui obéissent au Pape, et les prêtres qui obéissent au Pape et aux Évêques.

Voilà les règles de la vraie prudence; voilà les règles de la vraie et légitime habileté. En dehors de cela, il n'y a que les illusions de la politique humaine, qui perdent les peuples et les gouvernements.

Digitized by Google

XIV.

« Est-ce qu'en politique on ne peut pas s'en tenir à la célèbre formule, passée en proverbe : *l'Église libre dans l'État libre?* »

Pas du tout : C'est encore là une de ces brillantes duperies dont le libéralisme est à la fois si prodigue et si friand. — Examinons de près, et voyons ce que recouvre cette devise en apparence si inoffensive, et même si chevaleresque.

L'Église libre dans l'État libre? — Voyons d'abord « l'État libre », afin de savoir un peu où doit fleurir « l'Église libre ».

Avant tout, qu'est-ce que « l'État » ?

« C'est moi », répond César.

« C'est moi », répond la hiérarchie gouvernementale, quelle qu'elle soit : impériale, royale, constitutionnelle, républicaine.

« C'est moi », hurle le peuple souverain.

« C'est moi », s'écrie chacun des individus-souverains dont l'agrégation constitue la fameuse souveraineté du peuple.

Voilà « l'État » qui veut être libre. Est-ce inoffensif? Est-ce chevaleresque?

« L'État libre » ? Quelle est cette liberté que le patriotisme libéral rêve pour l'État?

L'État serait libre, se sentirait vraiment libre s'il n'avait plus *en rien* l'obligation, et

Digitized by Google

par conséquent le devoir de se subordonner à l'Église, de céder à l'autorité de l'Église, d'obéir à l'Église, d'écouter, de requérir, de pratiquer les directions de l'Église. En un mot, l'État se sentirait et se déclarerait libre, si l'Église voulait bien consentir à ne plus se dire sa mère, et lui permettre de renoncer pour toujours à son titre et à ses devoirs de fils[1]. — Mais c'est tout simplement la société sans DIEU, l'autorité sans DIEU ! En d'autres termes, c'est l'omnipotence païenne de l'État; c'est le despotisme sans frein. La belle perspective, en vérité !

« L'État libre » ? Il est vrai, ce pauvre État rencontre la loi de DIEU, rencontre l'Église à chaque pas; partout il coudoie l'Église. Comme DIEU même qu'elle représente dans le monde, l'Église environne, englobe de toutes parts l'État, c'est-à-dire l'autorité humaine. En pourchassant tous les vices, en enfantant toutes les vertus, en apprenant aux peuples à respecter l'autorité et à lui obéir en tout ce qui est juste, l'Église comble l'État d'inappréciables bienfaits; et, en échange de ces bienfaits, l'État, tel que le rêvent les libéraux, les catholiques-

[1] Nous parlons ici des nations chrétiennes. Dans la question du catholicisme libéral, il ne s'agit jamais que de celles-là. Ce sont des questions de famille. — Ce point de vue, trop souvent oublié, est fort important.

Digitized by Google

libéraux, doit pouvoir dire à l'Église : « Je suis libre, je suis affranchi de ton joug, de tes lois, de tes enseignements, de ton influence ; désormais je me gouverne par mes volontés, et non plus par les tiennes. Je me dirige d'après mes principes, et non plus d'après les tiens. » Donc, l'État des libéraux est libre dans l'Église dès qu'il n'est plus dans l'Église. — Le fond de la devise commence à s'éclaircir terriblement.

Passons maintenant à « l'Église libre. » Qu'est-ce que l'Église? L'Église, c'est le Pape; c'est l'Évêque; c'est le Prêtre; c'est le fidèle, le peuple des fidèles.

« L'Église libre » ? Quelle liberté l'État libre de nos catholiques-libéraux promet-il à l'Église?

Au Pape, la liberté de s'arranger comme il pourra pour protéger ses droits temporels et spirituels, à la condition toutefois de respecter tout ce qu'il plaira à « l'État libre » d'appeler ses droits, ses libertés, ses lois, voire même ses aspirations. Toujours à la même condition, le Pape sera libre de faire ou de ne pas faire des Bulles, de définir ou de ne pas définir des dogmes, de lancer même des excommunications ou de n'en pas lancer; et « l'État libre » jurera de ne pas plus s'occuper de ces Bulles, de ces définitions, de ces excommunications, que si elles

Digitized by Google

n'existaient pas ; il se gardera bien d'inviter personne à en tenir compte. — Le Pape sera libre.

A l'Évêque, « l'État libre » promet la liberté de prêcher l'Évangile, l'Évangile tel qu'il l'entend, lui État libre; la liberté d'écrire des Mandements *pieux*, la liberté de faire ses tournées pastorales, de donner la confirmation, de consacrer et d'entretenir ses prêtres, de bâtir ses églises, etc., le tout à ses frais, et à la condition très-expresse de ne point « troubler les consciences ». L'État, l'État libre, se gardera, comme d'un outrage à la liberté de l'Évêque, de tout ce qui serait capable d'ajouter quelque chose à l'efficacité native de la parole évangélique et du caractère épiscopal. En d'autres termes, pas un sou, pas un hommage public. — Les Évêques seront libres.

Au Prêtre, « l'État libre » promet la liberté de dire la Messe et de réciter l'Office; la liberté de baptiser, de confesser, de communier, de marier, de consoler à la mort, d'enterrer tout citoyen qui voudra user de la liberté de le demander. Le Prêtre vivra comme il pourra, n'offusquera en rien ni le maire ni l'instituteur, qui sont les agents de l'État libre. L'État ne fera rien pour entraver ces libertés du Prêtre, tant que le Prêtre sera fidèle à ne point sortir de ses fonctions

Digitized by Google

toutes spirituelles; ce dont l'État libre reste seul juge, bien entendu. — Le Prêtre sera libre dans l'État libre.

A chaque fidèle en particulier, au peuple fidèle en général, l'État libre promet toutes les libertés qui correspondent aux libertés du Pape, de l'Évêque et du Prêtre. Il sera libre de croire ou de ne pas croire aux enseignements du Pape et d'avoir ou non peur de ses excommunications. Il sera libre de se faire confirmer, libre d'obéir à l'Évêque, en tout ce qui ne contrariera point le préfet; libre de contribuer de sa bourse aux fondations des églises et peut-être même des écoles; il sera libre d'avoir la foi, de prier, de se confesser, d'aller à la Messe, de communier, de faire bénir son enterrement par un prêtre; libre, bien entendu, en tout ce qui ne froissera point les très-délicates susceptibilités de l'État sans DIEU, de « l'État libre » (au fond, c'est la même chose). Et par contre, chaque citoyen de « l'État libre » sera parfaitement libre de nier l'existence de DIEU, en public comme en particulier, dans les livres, dans les journaux, dans les clubs, dans les écoles, partout où il voudra; il sera libre de blasphémer JÉSUS-CHRIST, et son Église, et son Vicaire, et sa sainte Mère, et ses sacrements, et ses lois et ses institutions. Au milieu de tout cela, le fidèle sera libre,

Digitized by Google

l'Église sera libre dans l'État libre. — Pour le coup, c'est clair. Mais, dites-moi, mes amis, est-ce tentant? est-ce bon? est-ce chevaleresque? Je ne vous ferai pas l'injure d'ajouter : est-ce chrétien? est-ce catholique? — Et cependant voilà ce que nous propose, comme un idéal, l'étourderie ou l'aveuglement du catholicisme libéral.

Ce n'est pas tout. « L'Église libre *dans* l'État libre », qu'est-ce à dire?

Est-ce que par hasard l'Église est *dans* l'État? L'Église est universelle; elle embrasse l'univers entier, tous les peuples, tous les États, aussi bien que les siècles. L'État, au contraire, est nécessairement limité; il s'appelle la France, il s'appelle l'Angleterre, il s'appelle la Prusse, l'Allemagne, l'Autriche, la Russie, etc. Il n'y a qu'une Église pour tous, comme il n'y a qu'un DIEU; et les États ne se comptent pas; de plus, ils commencent, ils changent, ils disparaissent. L'Église ne peut pas plus être *dans* l'État, que le tout dans la partie. Dès lors, que signifie la célèbre, la libérale formule?

Levant le masque, « l'État libre » va nous révéler le fond de sa pensée. « Assez longtemps, dit-il, l'État a été dans l'Église; depuis 1789, l'État s'est émancipé; il n'est plus dans l'Église; c'est désormais l'Église qui, de gré ou de force, sera dans l'État. Elle

Digitized by Google

s'arrangera comme elle pourra ; mais l'État bornera, entourera, enfermera l'Église ; l'État sera le tuteur et le surveillant de l'Église. Les lois de l'État, les principes de l'État, les institutions de l'État, les caprices de l'État formeront l'infranchissable enceinte dans laquelle l'Église aura la *liberté* de se mouvoir. Que si elle s'y heurte, il est entendu qu'elle s'y brisera. »

D'après tout cela, jugez vous-mêmes, mes chers amis, jugez avec votre bon sens, avec votre foi indignée, de ce que sont, au fond, les aspirations libérales, pour peu qu'on les soumette à une analyse sérieuse. Il n'est question que de libertés : libertés pour l'Église, libertés pour l'État ; et au bout du compte qu'y a-t-il ? ou plutôt qu'y aurait-il, si cette belle rêverie venait à se réaliser ? Il y aurait pour l'Église un affreux esclavage, et par conséquent une affreuse persécution, parce qu'elle ne pourrait jamais sacrifier les droits qu'elle tient de DIEU même ; et pour l'État, il y aurait le plus impie des despotismes. L'État libre, l'État du libéralisme, serait l'ennemi mortel de l'Église.

Et voilà pourtant le dessous des cartes de cette formule célèbre qui a séduit, fasciné un si grand nombre d'esprits distingués, de cœurs généreux ! Égarés par le libéralisme, ils acclamaient précisément le contraire de

Digitized by Google

ce qu'ils aimaient; et c'est avec ce bois pourri qu'ils se sont flattés de construire l'arche qui devait infailliblement sauver le monde moderne.

Pauvres catholiques-libéraux ! Ce sont eux qui ont fourni aux plus perfides ennemis de l'Église les armes avec lesquelles ceux-ci nous attaquent aujourd'hui. En Italie, à Rome, en Espagne, à Genève, à Berne, en Prusse, quelle est la prétention des « États libres », si ce n'est la réalisation de la formule catholico-libérale : *L'Église libre dans l'État libre?* Après y avoir épuisé les « moyens moraux », ils y emploient la force brutale.

Et dire que cela n'ouvre pas les yeux à nos catholiques-libéraux de France, de Belgique, etc. !

Pour vous, mes très-chers amis, ne soyez point assez myopes pour vous laisser prendre à ces miroirs d'alouettes, aux piéges de ces belles formules au moyen desquels le démon attire et perd les esprits imprudents. L'État ne sera jamais libre, libre de la vraie liberté, que lorsqu'il prendra pour première règle de respecter les volontés de DIEU, telles que les lui enseigne et les lui présente la sainte Église. En avançant le contraire, les catholiques-libéraux ne savent ce qu'ils disent.

Digitized by Google

XV.

« Soit, répliquera-t-on peut-être. Moi, je ne suis pas de ces libéraux que condamne le Saint-Père. A dire vrai, je ne vois pas même bien ce qu'il veut dire ; et, pour ma part, je ne connais point ce genre de catholiques-libéraux. Tous ceux que je connais, et qu'on veut bien appeler *libéraux*, sont des gens parfaitement raisonnables, qui se tiennent uniquement sur le terrain de la politique, où la Religion n'a rien à faire ; ils se bornent à réclamer pour le pays les libertés publiques, sans lesquelles, ils en ont l'intime conviction, il n'y a point de vraie liberté pour l'Église ».

Illusions et belles paroles que tout cela. Si vous êtes catholique et si, avec cela, vous êtes libéral, vous êtes catholique-libéral ; et si vous êtes catholique-libéral, vous êtes de ces catholiques-libéraux que condamne le Chef de l'Église, lequel dit expressément et à diverses reprises, qu'il entend parler de vous, de vous, catholiques-libéraux pieux, et non pas des libéraux impies. Relisez les Brefs.

Vous ne voyez pas ce que veut dire le Pape ! Comment se fait-il que tout le monde le voit, excepté vous ?

Digitized by Google

Vous ne connaissez pas cette espèce de catholiques-libéraux dont le Pape ne cesse de réprouver les doctrines et les agissements ! Comment se fait-il que personne ne s'y méprend ? Catholiques et protestants, bons et mauvais, tout le monde met immédiatement le doigt dessus ; sur les personnes, sur les journaux, sur les revues, etc. Les catholiques-libéraux des Brefs sont précisément ces catholiques-libéraux qui prétendent ici qu'il ne s'agit pas d'eux, qui, jusqu'à ces derniers temps, étaient fiers de ce nom, et suivaient les chefs ecclésiastiques et politiques que chacun sait. On dira tout ce qu'on voudra : il n'y a pas deux espèces de catholiques-libéraux ; il n'y en a qu'une, et elle est mauvaise.

Ils commencent maintenant à répudier le nom de libéraux. C'est déjà quelque chose ; c'est le sens catholique qui commence à dominer le non-sens libéral. Mais il ne s'agit pas du nom seulement ; c'est surtout le fond qu'il faut laisser là ; le fond, c'est-à-dire les idées fausses, « le virus caché des principes libéraux [1] », ce « germe des erreurs qu'ils retiennent et nourrissent obstinément [2] », et qui n'est autre chose que cette fausse conception, cette conception anticatholique de

1 Bref de Quimper.
2 Bref d'Orléans.

Digitized by Google

la notion de *la liberté* et de la notion de *l'autorité*, ainsi que nous l'avons rappelé plus haut. Ce qu'il faut mettre de côté, c'est cette manière tout humaine, antisurnaturelle, anticatholique de juger et les doctrines et les personnes et les choses ; c'est l'esprit de parti, c'est l'entêtement, c'est, en un mot, tout ce que nous avons signalé dans ce petit opuscule.

Ils se disent « raisonnables », par opposition à nous autres, catholiques tout court, qui sommes toujours, le Pape le premier, des exagérés, des ultramontains, qui perdons l'Église et la France. « Raisonnables » ! C'est raisonneurs qu'ils devraient dire. La vraie raison est inséparable de la vraie foi, de la vraie fidélité catholique. Les catholiques-libéraux n'ont que la prudence humaine à leur disposition ; et c'est pour cela qu'ils perdent toutes les bonnes causes, soit religieuses, soit politiques.

Comme nous l'avons déjà dit, ils ont la prétention de mettre d'un côté l'Église et la Religion, et de l'autre côté la société et la politique. Urgez un peu le système, et logiquement, fatalement, vous arrivez en un instant à ces principes révolutionnaires extrêmes, qu'ils sont les premiers à réprouver. Nous ne saurions trop le répéter : comme toute chose ici-bas, la politique doit être ca-

Digitized by Google

tholique, c'est-à-dire conforme à la loi de Dieu et soumise à sa volonté aussi sainte que souveraine; et le Pape, et les Évêques, et les prêtres, et après eux tous les chrétiens, ont le droit et le devoir de rappeler aux gouvernements qui s'en écartent les grands principes de la politique chrétienne et de les ramener ainsi au premier de leurs devoirs.

Ils se bornent, disent-ils enfin, à réclamer pour le pays les libertés publiques, indispensables, selon eux, à la vraie liberté de l'Église. Eh, ce sont précisément ces « libertés publiques », idoles du libéralisme, que le Saint-Siége déclare officiellement être les ennemies mortelles et de l'Église, et de la foi, et de la société. Ces fameuses » libertés publiques », que sont-elles, en effet, sinon les libertés révolutionnaires de 89, c'est-à-dire la liberté de tout imprimer, la liberté de tout dire, la liberté de l'hérésie et de la libre-pensée, la liberté des sociétés secrètes et des clubs, la suppression légale de l'autorité de l'Église, aussi bien que de la véritable autorité civile? Nos libéraux sont libéraux, précisément parce qu'ils réclament et acclament, comme autant de principes de vie, tous ces principes de mort. L'Église condamne, repousse ces principes : eux, ils les admettent, et, oublieux des règles les plus élémentaires de leur foi, ils

Digitized by Google

pensent que l'Église a tort et qu'ils sont plus clairvoyants qu'elle. Leurs intentions sont bonnes : voilà tout ce qu'on peut dire à leur décharge. Mais, mon DIEU ! quel mal ils font, les ecclésiastiques surtout, avec leur collection d'idées fausses.

Les vraies, les seules vraies et bonnes libertés publiques sont les libertés chrétiennes. Celles-là, l'Église est la première, ou pour mieux dire, est la seule à les réclamer et à combattre pour elles : c'est la liberté de la vérité, c'est la liberté du droit, c'est la liberté de la famille et de la société chrétiennes ; c'est la liberté de l'exercice légitime de l'autorité religieuse, civile, domestique. C'est, en un mot, la liberté de tout ce qui est bon et bienfaisant.

XVI.

« Comment donc des hommes de mérite et de savoir, comment de grands chrétiens, et surtout comment des ecclésiastiques et des théologiens ont-ils pu être catholiques-libéraux ? »

C'est d'abord parce que les plus grands esprits sont parfaitement capables de se tromper, surtout lorsque la passion s'en mêle : témoin le grand Bossuet, avec le gallicanisme ; témoin Fénelon, avec le quié-

Digitized by Google

tisme. Or, le libéralisme étant, parmi nous, la question brûlante du moment, il n'est pas étrange que la passion s'en soit mêlée et s'en mêle encore.

On conçoit sans peine que des esprits distingués, que des cœurs généreux, épris d'amour pour la liberté, aient pu confondre la vraie avec la fausse, et acclamer le libéralisme, croyant acclamer la liberté. Tel a été le cas du P. Lacordaire et de M. de Montalembert, dont les noms glorieux sont si souvent encore invoqués comme des arguments sans réplique, en faveur du libéralisme. Qui ne rend hommage et à leurs intentions et à leurs talents? Mais, tout en aimant, tout en honorant les personnes, ne sacrifions jamais les principes. En étant catholiques-libéraux, ils se trompaient; voilà tout.

Et puis, remarquons-le bien, parce qu'un homme de mérite et de vertu s'est trompé sur un point, ce n'est pas, Dieu merci! une raison pour que sur le reste il perde de sa valeur. Quand un beau fruit se trouve gâté par un côté, on enlève la partie gâtée, et on garde le reste. Ainsi faut-il faire à l'égard des hommes distingués, ecclésiastiques ou laïques, qui se sont laissé atteindre par les erreurs libérales : admirons, louons, imitons tout ce qu'ils ont de bon et de catholique;

Digitized by Google

mais rejetons avec soin ce qu'ils ont de libéral, ce qu'ils peuvent avoir d'hétérodoxe. Nous serons ainsi dans le vrai, et nous rendrons à chacun ce qui lui est dû.

C'est précisément en vue du danger qu'inspirent aux gens de bien les qualités, les talents et même les vertus privées des chefs du parti catholique-libéral que le Saint-Père a parlé dans son célèbre Bref au comité catholique d'Orléans. Que mes jeunes lecteurs veuillent bien s'y reporter.

Le « groupe ami » dont parle le Souverain-Pontife n'est autre que l'état-major du parti catholique-libéral. Pour nous, ils sont plus dangereux, peut-être, que les impies, nous dit le Pape : nous nous méfions naturellement des impies ; nous ne pensons pas à nous méfier d'hommes, intelligents d'ailleurs et plus ou moins pieux, qui font hautement profession de dévouement à la cause de l'Église.

C'est « un groupe » : ils sont unis, ils ont des journaux, des organes connus. Ce n'est qu'un groupe : comme parti proprement dit, ils sont peu nombreux ; mais leur influence s'etend au loin.

C'est « un groupe *ami* » : ami et ennemi tout ensemble ; ami, en tant qu'ils sont catholiques ; ennemi, en tant qu'ils sont libéraux, c'est-à-dire en tant qu'ils admettent l'erreur,

Digitized by Google

qu'ils font opposition au Saint Siége, qu'ils divisent profondément les forces catholiques; et le Pape répète ce qu'il a dit tant de fois déjà, à savoir qu'à ses yeux, ce danger est le pire de tous ceux qui menacent aujourd'hui la société catholique.

Leur doctrine est « équivoque » : elle contient du vrai et du faux, du bien et du mal. Ils adoptent les principes révolutionnaires de 1789, bien qu'ils aient une horreur très-réelle des conséquences extrêmes de ces principes. Ils font comme ce puissant dialecticien qui, dans une dissertation philosophique, disait gravement : « J'adopte le principe; mais je nie les conséquences. » On avait beau lui démontrer que les conséquences découlaient inévitablement du principe; il répétait : « N'importe. J'adopte le principe; mais je nie les conséquences ». Nos catholiques-libéraux, dit le Saint-Père, « tout en repoussant les conséquences extrêmes des erreurs, en retiennent et en nourrissent obstinément le premier germe ». C'est la partie gâtée de la belle poire.

Et d'où vient leur succès auprès du grand nombre ? De ce que, « ne voulant pas embrasser la vérité tout entière, n'osant pas non plus la rejeter tout entière », ils flattent, sciemment ou non, les erreurs du jour et les préjugés à la mode, conservant ainsi

Digitized by Google

assez de fidélité pour ne pas trop faire peur aux catholiques, et assez « d'indépendance » pour rester sympathiques aux mondains, aux gouvernements, voire même aux protestants et aux libres-penseurs. Libéraux, ils sont audacieux ; catholiques, ils sont p r dents. De là, le succès des chefs du parti auprès des esprits peu solides, c'est-à-dire auprès du grand nombre.

Ils interprètent à leur façon, mais non à la façon du Saint-Siége, les enseignements de l'Église, les Encycliques, le *Syllabus*, les Brefs Apostoliques, les décrets du Concile ; et, ainsi habillée, la vérité catholique se trouve ressembler à peu près à l'erreur libérale, à l'erreur qu'ils ne cessent de caresser. De là, je le répète, leurs succès auprès du grand nombre. Les chefs en sont venus à ne plus même se douter qu'ils intervertissent complétement les rôles : au lieu de faire humblement concorder leurs propres sentiments avec les enseignements de l'Église, ils veulent, bon gré mal gré, plier les enseignements de l'Église à leurs idées personnelles : « Ils s'efforcent, dit le Vicaire de JÉSUS-CHRIST, d'interpréter les enseignements de l'Église de manière à les faire concorder à peu près avec leurs propres sentiments ; » ils oublient que c'est l'Église qui est infaillible, et non pas eux.

Digitized by Google

Au fond de tout cela, il y a bien de l'orgueil et de l'obstination. « Aujourd'hui encore », ajoute le Saint-Père, aujourd'hui, c'est-à-dire après le *Syllabus*, après le Concile, après les avertissements réitérés du Saint-Siége, « il en est qui adhèrent aux vérités récemment définies *pour éviter la note de schisme* », plus que par véritable soumission, par la soumission du jugement. Est-ce là l'esprit catholique ? et n'est-ce pas surtout le cœur que DIEU regarde ?

Enfin dans ce Bref mémorable, le Pape rappelle à deux reprises que la fermeté de la foi repose uniquement sur « l'adhésion *parfaite* à l'esprit et aux doctrines de la Chaire de Pierre », parce que là seulement se trouve l'infaillibilité de l'enseignement. A cette obéissance pleine et entière au Saint-Siége, il faut joindre sans doute la déférence et le respect dûs à l'Évêque; mais ce respect et cette déférence doivent laisser intact le premier de tous nos devoirs, à savoir la soumission au Pape, à son autorité suprême, à tous ses enseignements, à toutes ses directions. — A cette condition seulement, nous serons forts. Toujours, nous devons à l'Évêque le respect, la déférence, « *obsequentes* »; mais nous ne devons le suivre qu'autant que lui-même suit Pierre, l'unique Chef de l'Église, le seul souverain Pasteur,

Digitized by Google

le seul Docteur infaillible. A cause de cela, il est dit ici : « *Obsequentes* », et non pas « *sequentes* ».

Oh ! mes bons amis, soyons fortement catholiques ; ne nous laissons pas entraîner par les sympathies ou, pour mieux dire, par les préjugés à la mode. Et nous aussi, répétons l'acclamation d'obéissance et d'amour qui sortit du cœur et des lèvres des deux cents Évêques réunis à Rome en 1867 pour les fêtes du centenaire de saint Pierre : « *Petrus solus loquatur ! Petrum solum sequamur !* »

C'est la seule règle sûre ; c'est la seule règle infaillible.

XVII.

« Mais les catholiques-libéraux sont dévoués à l'Église tout comme les autres. Ils aiment, ils recherchent la vérité. N'est-on pas injuste à leur égard? »

Non ; on n'est pas injuste à leur égard, on est juste et très-juste. On fait la part de leurs bonnes intentions ; mais aussi on doit faire et l'on fait la part de leurs illusions, qui sont déplorables.

Ils sont dévoués à l'Église : oui ; mais à leur manière ; et l'Église déclare hautement que cette manière est absolument fausse et

Digitized by Google

on ne peut plus dangereuse. Il faut servir DIEU comme DIEU veut être servi et comme l'Église nous l'enseigne. Or, pour servir véritablement DIEU et son Église, il faut commencer par lui obéir, en recevant docilement ses directions et en les suivant fidèlement. Les catholiques-libéraux font juste le contraire : loin de prendre le mot d'ordre de l'Église, ils veulent le lui donner, et se conduisent en conséquence. Ils la voient en danger; ils veulent la défendre (ce qui est fort bien); et pour cela ils lui présentent des remèdes de leur invention. L'Église examine ces remèdes, leur déclare qu'il y a du poison dans le breuvage; et eux, inexplicables dans leur entêtement, s'obstinent à le lui présenter, et veulent à toute force le lui faire boire. Ils l'empoisonnent, croyant la sauver. Est-ce là du vrai dévouement?

« Ils aiment, ils recherchent la vérité. » Oui; mais quelle vérité? La leur, celle qu'ils se sont faite, et non point la vraie, celle de l'Église, celle de DIEU.

Qu'est-ce, en effet, que la vérité? Où est-elle? où faut-il la chercher? N'est-il pas de foi qu'elle est dans l'Église, sur les lèvres du Chef de l'Église? N'est-il pas de foi que l'Église, que le Saint-Siége en est l'incorruptible dépositaire et l'interprète infaillible? Là est la pierre angulaire de l'esprit humain; là,

Digitized by Google

et non point ailleurs, est le soleil de l'intelligence, de la raison privée et publique. Ce qui ennoblit, ce qui agrandit, ce qui élève véritablement les intelligences, c'est de rechercher toujours avec une humble soumission la vérité dont l'Église est dépositaire, dont le Vicaire de JÉSUS-CHRIST est le souverain Docteur. Quoi de plus beau, quoi de plus logique, quoi de plus vraiment grand que de voir un noble esprit, et surtout un grand chrétien interroger l'Église, s'instruire de sa pensée intime sur tout ce qui touche à l'ordre spirituel, moral et social, pressentir au besoin cette pensée avec une sollicitude mêlée d'amour, s'en pénétrer, se défier des préjugés et de l'esprit propre, saisir avec avidité les moindres indices de sa doctrine, et appeler des manifestations toujours plus lumineuses et plus étendues de cette vérité si bienfaisante?

Au lieu de cela, que voyons-nous, dites-moi, dans l'école catholique-libérale? Des hommes souvent distingués par les dons de l'intelligence, se passionnant pour des opinions purement humaines, essayant par tous les moyens de l'imposer non-seulement à leurs coreligionnaires, mais même à l'Église, fermant les deux oreilles à tout ce qui vient de Rome, interprétant à leur façon les Actes officiels qui les condamnent, en par-

Digitized by Google

ticulier l'Encyclique et le *Syllabus*, et se dérobant par de misérables échappatoires aux arguments qui les confondent. Est-ce là aimer la lumière? Est-ce là chercher la vérité? Est-ce là être vraiment catholique, vraiment dévoué à l'Église?

On ne peut se défendre d'un profond sentiment de tristesse en voyant des hommes d'un talent incontestable et d'un cœur généreux employer les plus nobles dons du ciel au service d'idées personnelles que l'Église repousse et réprouve hautement.

Généralement peu instruits des principes de la théologie et du droit ecclésiastique, qui seuls donnent avec autorité la solution de ces grands problèmes, les catholiques-libéraux confondent le naturel et le surnaturel. L'école catholique-libérale vogue en plein naturalisme. Elle oublie le grand fait qui domine le monde, à savoir que DIEU ayant, dans son amour institué l'ordre surnaturel, c'est-à-dire l'ordre chrétien et catholique, ni les individus ni les sociétés ne peuvent, sans manquer à leur premier devoir, se refuser à y entrer, ni se contenter de demeurer dans l'ordre purement naturel.

JÉSUS-CHRIST, qui est le seul vrai DIEU, étant le Seigneur et le Maître de toutes choses, les sociétés non moins que les individus lui doivent, sous peine de forfaiture et de répro-

Digitized by Google

bation, leur foi pleine et entière, leur soumission, leur amour; et comme son Église est son Envoyée au milieu des nations, à travers les siècles, toute créature humaine, depuis le prince jusqu'au dernier de ses sujets, doit à l'Église ce qu'elle doit à JÉSUS-CHRIST lui-même. « *Celui qui vous écoute, m'écoute; celui* « *qui vous méprise, me méprise; celui qui vous* « *reçoit, me reçoit!* »

Le devoir de toute société, comme de tout individu, est donc de se pénétrer de l'esprit catholique, de se conformer dans ses lois et dans ses institutions aux principes de l'Église. Toutes les révolutions du monde n'y font rien; les devoirs des sociétés ne changent pas plus que les droits de JÉSUS-CHRIST et de son Église. C'est là ce que le Saint-Siége ne cesse de rappeler à nos sociétés égarées; c'est là ce que le grand Pontife de notre siècle a solennellement proclamé dans cette immortelle Encyclique et dans ce *Syllabus* mille fois béni, qui constituent une magnifique revendication du droit catholique et un admirable code de civilisation chrétienne.

Et c'est là aussi, ajoutons-le avec douleur, ce que ne veulent pas encore reconnaître les catholiques-libéraux. Sciemment ou non, ils dédaignent, ils repoussent le droit catholique, qui est d'institution divine; et, d'accord en cela avec les révolutionnaires, ils substituent

Digitized by Google

au droit divin un prétendu droit humain, qui varie suivant les caprices des temps et des peuples.

Quand viendra donc le jour où tous les catholiques, vraiment dévoués à l'Église, vraiment soumis à JÉSUS-CHRIST et à son Vicaire, iront chercher la vérité là où elle est, à Rome, au pied de la Chaire de saint Pierre, et non point en France, ni en Belgique, ni en Allemagne, ni en Angleterre, ni même en Amérique? Ce jour-là, dont nous saluons l'aurore, il n'y aura plus de libéraux, du moins de catholiques-libéraux. Alors, tous les chrétiens, tous les enfants de l'Église sans exception, ayant enfin renoncé aux divisions qui les affaiblissent aujourd'hui, accepteront dans son intégrité l'enseignement du Vicaire de DIEU; ils s'inspireront en particulier des salutaires vérités contenues dans l'Encyclique et le *Syllabus;* ils feront de ces vérités la règle non plus seulement de leur conduite privée, mais encore et surtout de leur vie publique. Alors, mais alors seulement triomphera la cause de la vérité.

Jusque-là, combattons les catholiques-libéraux avec autant d'énergie que les libéraux révolutionnaires. Rappelons-nous que c'est le Pape qui l'a dit : En un sens, les premiers sont plus dangereux pour nous que les seconds.

Digitized by Google

XVIII.

« Mais enfin, malgré leur libéralisme, les catholiques-libéraux sont catholiques; et traiter ainsi des catholiques, n'est-ce pas manquer de charité? »

Un moment! Ce n'est pas des catholiques-libéraux, qu'il est question ici, mais du catholicisme libéral; ou, ce qui revient au même, ce n'est pas des catholiques en tant qu'ils sont catholiques, mais en tant qu'ils sont libéraux.

En outre, mes chers amis, si, dans nos appréciations sur cette brûlante matière, nous nous prenons en flagrant délit de désaccord avec le Souverain-Pontife, rappelons-nous aussitôt que c'est sa pensée qui doit juger et réformer la nôtre, et non la nôtre qui doit se permettre de juger la sienne. L'enseignement du Chef de l'Église est la règle vivante de la foi. Ici, comme partout et toujours, à lui d'enseigner, à nous de soumettre notre jugement; à lui de juger la doctrine, à nous de l'accepter avec foi, avec reconnaissance.

Vis-à-vis des catholiques-libéraux, le Chef de l'Église ne blesse pas plus la charité qu'il ne blesse la vérité. Ne perdons pas de vue la belle maxime du très-doux et très-catholique saint François de Sales : « C'est cha-

Digitized by Google

rité que de crier au loup quand il est entre les brebis, n'importe où qu'il soit [1]. » Il est vrai, le bon Saint parle ici des ennemis déclarés de l'Église; mais le Pape juge et déclare que pour être voilés et enveloppés de catholicisme, les libéraux n'en sont que plus dangereux.

Et à cette occasion, à l'occasion de cette épithète de peste très-pernicieuse, qui indigne les demi-chrétiens, résumons brièvement la thèse catholique [2].

XIX.

Résumé de la thèse : le libéralisme catholique est « une peste très-pernicieuse. »

Le libéralisme catholique « est une peste très-pernicieuse », c'est-à-dire une maladie mortelle, parce qu'il est une erreur très-grave contre une grande vérité révélée. Il est hérétique en son fond, puisqu'il nie sous mille formes les droits de DIEU, de son Christ et de son Église sur les sociétés humaines. Il attribue aux gouvernements le droit de mettre leurs lois et leur politique

1 *Introduction*; liv. III, chap. XXIX.

2 J'extrais le fond de ce résumé d'un remarquable travail publié par le savant et infatigable Père RAMIÈRE, dans *le Messager*, janvier 1874.

Digitized by Google

en opposition avec les lois, avec les volontés de JÉSUS-CHRIST. Nier cette souveraineté *sociale* du Fils de DIEU, n'est-ce pas équivalemment nier sa divinité? Nier ce droit et cette mission supérieure de l'Église, n'est-ce pas nier directement sa mission divine?

Le libéralisme est « une peste très-pernicieuse », parce qu'il s'étend à tout, et fait pénétrer partout le virus hérétique des doctrines protestantes et révolutionnaires. Il commence par altérer la Religion; il poursuit son œuvre délétère en philosophie, où il enfante l'ontologisme; il s'épanouit dans la politique avec ses fatales illusions, avec son impuissance pour le bien; il se révèle en tout, dans l'éducation, dans l'enseignement, dans la famille, dans l'individu. Et ainsi il touche à une multitude d'âmes, qu'il détériore, quand il ne les perd pas complétement.

«Les autres hérésies, dit un grand penseur cité par un grand Évêque [1], les autres hérésies ont pu se circonscrire; mais le libéralisme, prenant tous les noms de la vérité (progrès, lumière, liberté, égalité, fraternité, loi, civilisation, etc.), apparaît chez les peuples sous un déguisement tel que, si DIEU

1 M. Blanc Saint-Bonnet, dans son beau ivre de *la Légitimité*, cité par Mgr l'Évêque de Poitiers.

Digitized by Google

ne vient pas renverser cette grande imposture, c'est elle qui achèvera la ruine de la France et de la chrétienté. »

Le libéralisme est « une peste très-pernicieuse » par ses tendances, et c'est par là surtout qu'il exerce ses ravages dans les rangs de la jeunesse catholique. Aucun catholique ne pense à nier en théorie le droit souverain de JÉSUS-CHRIST et de son Église sur les sociétés; mais en pratique, lorsqu'ils sont atteints de libéralisme, les catholiques se conduisent en vrais libéraux : au lieu de défendre, comme c'est leur devoir, le droit de JÉSUS-CHRIST et de son Église, ils sont toujours prêts à le sacrifier, au nom de la politique, au nom des nécessités du temps, au nom de l'opinion publique, au nom des faits accomplis. On les voit revendiquer, au moins indirectement, pour les ennemis de la foi, la liberté d'attaquer l'Église, et ils mettent une sorte de générosité chevaleresque à soutenir les prétendus droits de l'erreur et à réclamer pour les ennemis de DIEU des priviléges égaux à ceux de ses serviteurs. Ils feront, comme hommes publics, des actes qui impliquent la négation de ce qu'ils croient comme hommes privés. De pareilles tendances, conséquences logiques des principes catholiques-libéraux, peuvent-elles, je

Digitized by Google

le demande, se concilier avec la foi d'un vrai chrétien? Un même homme peut-il avoir deux consciences? et ce qui est faux pour l'homme privé peut-il être vrai pour l'homme public?

Le libéralisme catholique est « une peste très-pernicieuse » parce qu'il affaiblit et paralyse les défenseurs de l'Église et du droit. Où réside la force de l'armée catholique? N'est-ce point dans sa foi, dans l'énergie indomptable de sa foi? Or, le libéralisme est une des principales causes de l'affaiblissement de la foi parmi nous. Il ébranle la foi dans les âmes, en les accoutumant à voir l'erreur marcher de pair avec la vérité. Du moment qu'on accorde à l'une et à l'autre des droits égaux, on les rabaisse l'une et l'autre au rang de simples *opinions*. Le libéralisme réduit la foi d'un grand nombre de chrétiens à un peut-être, à une probabilité humaine, à une opinion plus ou moins respectable. Rien de plus commun aujourd'hui, grâces aux ravages du libéralisme, que d'entendre des chrétiens, voire même des Religieux et des prêtres, parler d'*opinions religieuses*. Elles font le pendant des opinions politiques. Il n'est plus guère question de la vérité. Le libéralisme la sacrifie sytématiquement au droit (!) de la majo-

Digitized by Google

rité, ou encore à ce qu'il appelle « la charité. » Il énerve le christianisme.

Le libéralisme est « une peste très-pernicieuse» parce qu'il met la division parmi les catholiques et les gens de bien. L'Église repose sur l'unité, non moins que sur la vérité. Le catholicisme libéral tend à briser l'unité, en même temps qu'il sape la vérité. Il attire sous ses drapeaux multicolores une partie des catholiques, tandis que les autres restent fidèles au drapeau immaculé de la vérité et de l'obéissance, au drapeau du Saint-Siége. De là, deux partis dans le sein de l'Église; de là, des divisions, des troubles sans fin. Les catholiques fidèles protestent, comme ils le doivent, contre les concessions faites à l'erreur et à l'esprit du monde. D'autre part les catholiques-libéraux, qui croient sauver l'Église en transigeant avec ses ennemis, accusent leurs adversaires de la perdre par leurs « exagérations» ; ils crient à l'intolérance, à l'entêtement, à l'aveuglement. Ils osent même faire remonter leur blâme jusqu'à nos Évêques, jusqu'au Souverain-Pontife (le *Syllabus* et le Concile l'ont prouvé), les accusant à demi-voix de perdre l'Église.

Que si, comme il arrive dans toute bataille, quelques-uns des défenseurs de l'or-

Digitized by Google

thodoxie et du Saint-Siége ne mesurent pas toujours mathématiquement la portée de leurs coups, s'ils font un faux mouvement, surtout s'ils ont le malheur de frapper un peu trop fort, on poursuivra cette exagération de zèle chez des frères avec bien plus de rigueur que l'hostilité ouverte des ennemis.

Et l'on verra alors cet étrange et désolant spectacle : des catholiques fervents qui, à l'église, sont réunis avec leurs frères au pied du même autel, où ils participent au même Pain céleste, et qui, hors de l'église, se montrent à leur égard plus passionnés, plus aigres, plus injustes, plus impitoyables qu'ils ne le sont envers les hérétiques et les athées. Combien ces scandaleuses divisions font de mal à la cause de DIEU !

Et à qui la responsabilité ? au zèle des catholiques purs ? au courage des défenseurs de la vérité ? Évidemment non. Est-ce à quelque mauvaise intention des catholiques-libéraux ? Pas davantage ; la plupart se trompent de bonne foi. Où est donc le coupable ? Écoutez le Pape qui nous le dit hautement : le coupable, c'est le libéralisme catholique. Oui, voilà la peste qui, après avoir altéré la vérité dans les esprits, se répand au dehors pour briser l'unité des cœurs et des efforts.

Digitized by Google

Le libéralisme est « une peste très-pernicieuse », parce que là où il règne, il rend impossible le salut de la société. Il atteint la vie de la société à sa racine même ; comme le phylloxera, qui tue la vigne par la racine. « Le grand péril et le grand mal de nos sociétés, c'est que, dans l'ordre des choses publiques et sociales, les fidèles, et trop souvent les prêtres de notre génération, ont cru que, même en plein christianisme, on pouvait observer la neutralité et l'abstention vis-à-vis de la foi chrétienne, comme si JÉSUS-CHRIST n'était pas venu ou avait disparu du monde. Or quiconque professe et pratique une pareille théorie, se condamne à ne rien pouvoir absolument pour la guérison et le salut de la société. Si nous n'avons pas réussi à chasser le mal intérieur qui nous mine, qui nous dessèche, qui nous tue, c'est que, tout en ayant la foi privée, nous avons accepté notre part de l'infidélité nationale ; c'est que, quand JÉSUS-CHRIST, par l'organe infaillible de son Vicaire et de son Église, a condamné une doctrine sociale comme erronée et pernicieuse, nous l'avons préconisée comme nécessaire ; quand il a enseigné une chose, nous avons à peu près invariablement fait le contraire. Là est la cause de notre impuissance [1]. »

[1] Mgr l'Évêque de Poitiers ; homélie du 25 novembre 1873.

Digitized by Google

Ce mal, qui n'est autre que le catholicisme libéral, paralyse jusqu'aux bonnes œuvres, jusqu'aux prières et aux pénitences qui s'élèvent de toutes parts vers le trône de la miséricorde divine, pour implorer le pardon et le salut. Comment Notre-Seigneur sauverait-il une société résolue à se passer de lui, à contredire ses enseignements, à méconnaître et à violer ses droits? Le secours temporel de DIEU peut-il être légitimement invoqué contre son propre Fils, contre son autorité et contre son empire?

Si, au fond de nos prières et de nos pélerinages, de nos jeûnes et de nos bonnes œuvres, on retrouve toujours nos mêmes obstinations; si, tout en priant et en faisant l'aumône, nous soutenons opiniâtrément les mêmes systèmes condamnés par l'enseignement et par les définitions de l'Église; si nous caressons toujours les mêmes préjugés, si nous adorons toujours les mêmes idoles, les fausses libertés, les mortels principes de 89, ravivés en 1830, glorifiés en 1852 et depuis, nos prières demeureront nécessairement stériles; et la sagesse, la sainteté et la justice de DIEU lieront les mains à sa miséricorde.

L'*Imitation* dit à ce sujet une parole profonde qui s'applique aux sociétés plus encore, s'il se peut, qu'aux individus : « Il

Digitized by Google

vaut mieux choisir d'avoir contre soi le monde entier, que d'avoir devant soi JÉSUS offensé. » Or, dans l'état où le libéralisme a réduit notre pauvre société moderne, c'est « JÉSUS offensé », qu'elle a devant elle, JÉSUS mis hors la loi. De là ces impossibilités que personne ne sait vaincre, et contre lesquelles les hommes, quels qu'ils soient, viennent s'user et se briser les uns après les autres.

Tant que l'on ne reviendra pas socialement, politiquement au Roi JÉSUS et aux salutaires directions de son Église, on aura beau prier, on aura beau faire des bonnes œuvres, le salut sera radicalement impossible. La main libérale détruira au fur et à mesure ce qu'aura édifié la main catholique.

Comme le mulet, animal métis, le libéralisme catholique, doctrine métis, fruit de l'esprit faux et de la fausse charité, est infécond, frappé de stérilité, et, qui pis est, stérilise tout ce qu'il touche.

Le libéralisme catholique est « une peste très-pernicieuse », parce qu'il place à la base de nos institutions publiques des principes dont les conséquences extrêmes, rigoureusement logiques, aboutissent à des horreurs. Le principe fondamental du libéralisme peut se résumer ainsi : *vis-à-vis de*

Digitized by Google

la loi, l'erreur a les mêmes droits que la vérité.

De là sort « la liberté de penser », qui peut se formuler ainsi : J'ai le droit de penser tout ce que je veux, de croire tout ce que je veux, de nier tout ce que je veux. J'ai le droit de croire qu'il n'y a pas de DIEU, que je n'ai pas d'âme, que le vol est permis, qu'il n'y a pas plus de mal à tuer un homme qu'un poulet.

De là sort « la liberté de conscience » : Toutes les religions ont un droit égal au respect et à la protection de la loi. Même respect, même protection pour l'Évangile et pour l'alcoran. Même respect pour le chrétien qui adore JÉSUS-CHRIST et pour le juif qui le blasphème. Même respect pour le catholique qui vénère la sainte Eucharistie, et pour le huguenot qui la foule aux pieds. Même respect pour le martyr et pour son bourreau.

De là sort « la liberté de la parole » : J'ai le droit de dire tout ce que je pense, et personne n'a le droit de retenir ma parole sur les lèvres. J'ai le droit au blasphème. M'empêcher de louer DIEU et m'empêcher de l'insulter sont, l'un comme l'autre, un attentat à ma liberté, et par conséquent un crime.

De là sort « la liberté de la presse » : Tout ce que j'ai le droit de dire, j'ai le droit

Digitized by Google

de l'imprimer et de le publier. Le premier apostat venu a le droit d'écrire que JÉSUS-CHRIST n'est pas DIEU, et nul homme, nul pouvoir n'a le droit d'arrêter son livre ou son journal.

De là sort « la liberté d'action » : J'ai le droit de faire tout ce que je veux, et de mettre en pratique tout ce que je pense, à la seule condition (encore parfaitement arbitraire) d'être en règle avec la police.

Assurément tous les catholiques-libéraux, et non-seulement eux, mais tous les honnêtes gens, repoussent avec indignation ces absurdes et horribles folies ; mais ils admettent bel et bien les principes d'où elles découlent, et, dans les bas-fonds de la société, il ne manquera jamais de terribles logiciens qui les tirent.

Enfin, le libéralisme catholique est une peste, « une peste très-pernicieuse », parce que les catholiques qui en sont atteints deviennent eux-mêmes, bon gré mal gré, les auteurs de toutes les ruines publiques. Partout et toujours, l'histoire moderne le démontre, ce sont les illusions et les défaillances des gens de bien qui ont préparé les voies aux excès révolutionnaires. Tout 89 porte dans ses flancs un 93, comme la fleur porte en elle-même le fruit en germe. Le libéra-

Digitized by Google

lisme, c'est la Révolution en fleurs; la démagogie et l'anarchie sont la Révolution dans son fruit.

La Révolution s'est discréditée elle-même par les désastres qu'elle accumule depuis un siècle; elle est convaincue de nous avoir fait autant de mensonges que de promesses; ses adeptes les plus ardents sont les premiers à la déclarer en banqueroute. Le moment serait donc venu de secouer son joug, pour revenir à l'ordre chrétien. Le bon DIEU a beau aplanir les voies, préparer toutes choses : qui donc nous empêche de ressusciter à la vraie vie catholique, à la vraie vie sociale et politique? Qui? Ce ne sont pas les forcenés de la Commune; ce ne sont pas les ennemis déclarés de la Religion et de la société : ce sont les chrétiens à idées fausses, les prétendus hommes d'ordre, qui conservent et proclament les principes de cette même Révolution dont ils combattent les violences; ce sont les révolutionnaires modérés, ce sont les catholiques-libéraux. La Révolution doctrinale, le libéralisme retient l'enfant prodigue qui veut reprendre le chemin de la maison paternelle; qui veut jeter loin de lui les haillons de la licence, pour reprendre le blanc vêtement de la liberté; qui veut échapper au joug déshonorant du despotisme ou de

Digitized by Google

l'anarchie, pour se remettre, paisible et confiant, sous la main paternelle de l'autorité.

Et comment le libéralisme le retient-il ainsi? C'est qu'il n'est pas autre chose que la doctrine de la Révolution; comme la Révolution est la pratique extrême, mais logique, du libéralisme. Si la Révolution n'avait pour elle que ses violences, ses triomphes ne pourraient être que passagers : c'est par ses doctrines que se perpétue son empire; et ce sont les fauteurs de ces doctrines, surtout quand ils sont honnêtes et religieux, en d'autres termes, ce sont les libéraux-catholiques qui, en dépit de leurs bonnes intentions, opposent à la résurrection chrétienne de la société une barrière infranchissable.

Partout, en France comme dans toute l'Europe chrétienne, la force principale de la Révolution réside dans l'appui que les hommes d'ordre prêtent à ses principes, beaucoup plus que dans la rage avec laquelle les hommes de désordre en déduisent les conséquences. Le libéralisme est le poison qui tue : l'anarchie est la décomposition qui suit la mort.

Et combien d'hommes d'ordre sont dans ce cas! Plus de quatre-vingt-dix sur cent. Pas un d'eux ne voudrait mourir sans sacre-

Digitized by Google

ments; tous ils ont la foi, bien qu'ils ne la pratiquent pas tous et toujours. Ils sont donc catholiques; oui, mais ils sont plus libéraux encore; et c'est pour cela qu'ils font, sans le vouloir et quelquefois même sans le savoir, l'horrible, l'incalculable mal que nous venons d'exposer.

Je le demande donc à tout homme de foi et de bonne foi, le docte et très-catholique Évêque de Poitiers avait-il raison de s'écrier dans une de ces incomparables homélies qui prennent parfois l'importance d'un événement : « O vous, qui n'avez rien de commun avec l'impiété des libéraux révolutionnaires, mais qui professez les doctrines du catholicisme libéral irrévocablement inscrit au catalogue des erreurs condamnées par l'Église, prenez-y garde : ce n'est pas *à côté* du fondement chrétien, c'est *sur* ce fondement même que doit s'élever l'ordre. Hors de là, c'est l'ébranlement, la caducité, la chute; c'est le désordre, l'anarchie, et, par suite, c'est le retour inévitable au régime du despotisme que vous êtes condamnés à ramener tout en le maudissant[1]. »

Tels sont, mes amis, les fruits empoisonnés du libéralisme catholique. D'après les fruits, jugez de l'arbre.

[1] Noël 1873.

Digitized by Google

XX.

« En pratique, que faut-il donc faire? »

C'est fort simple : il faut être catholiques de la tête aux pieds, catholiques dans nos idées et dans nos jugements, catholiques dans nos sympathies, catholiques dans nos paroles, catholiques en tout et partout, dans nos actes publics comme dans notre conduite privée.

Et comme la première condition requise pour être catholique, c'est d'être véritablement et pleinement soumis au Vicaire de Dieu, Chef suprême de l'Église et règle vivante de la vraie foi, notre premier soin doit être d'éviter, comme le feu, tout ce qui pourrait diminuer ou altérer le moins du monde le religieux respect et l'obéissance absolue à l'égard du Saint-Siége. Ce point est d'une importance majeure. Dans nos études, dans nos discussions, dans nos lectures, dans nos conférences, dans nos liaisons mêmes, nous n'y faisons pas assez attention; et de là vient que nous nous laissons parfois entamer.

« Pour vous, chers fils, nous dit le Saint-Père, souvenez-vous que, sur la terre, le Pontife Romain tient la place de Dieu, et que dès lors, en tout ce qui concerne la foi, la

Digitized by Google

morale et le gouvernement de l'Église, il peut dire avec le Christ : « *Quiconque ne recueille pas avec moi, disperse.* » Faites donc consister toute votre sagesse dans une obéissance absolue et dans une libre et constante adhésion à la Chaire de Pierre [1]. »

A cette pierre de touche infaillible, nous pourrons aisément reconnaître l'or pur et le discerner du cuivre doré. Toute doctrine qui s'écarte *en quoi que ce soit* de l'enseignement de Rome doit être par cela même suspectée; et non-seulement suspectée, mais repoussée; et non-seulement repoussée, mais combattue. C'est là « le bon combat de la foi », dont parle l'Apôtre saint Paul, et auquel nous sommes tous appelés à prendre part, les uns comme chefs : ce sont les prêtres; les autres comme simples soldats de JÉSUS-CHRIST : ce sont les laïques.

XXI.

« Mais que faire tout spécialement pour nous garantir de ce que le Saint-Père appelle le virus des opinions catholiques-libérales. »

D'abord ne lisez pas, ou ne lisez qu'avec une extrême précaution les journaux, revues

1 Bref aux Milanais.

Digitized by Google

et brochures du parti. Le journal, en particulier, est une goutte d'eau quotidienne qui peu à peu creuse la pierre et corrompt l'esprit. L'expérience le démontre chaque jour. Si vous voulez échapper au libéralisme catholique, évitez les journaux libéraux-catholiques. Et notez que les plus dangereux sont ceux dont les formes sont plus modérées, plus douceâtres.

Par contre, lisez fidèlement, puisque hélas! il faut lire quelque journal, lisez l'une des rares feuilles publiques qui prennent pour première règle de se conformer en tous points à la lettre et à l'esprit des enseignements du Saint-Siége. Ne vous laissez point arrêter par les amères et injustes critiques dont elles sont l'objet. Si on les déteste tant, c'est qu'elles n'entendent point pactiser avec les erreurs à la mode; c'est qu'elles les dépistent et leur font la chasse dès que passe le bout de l'oreille; c'est qu'elles déjouent avec une inopportunité très-désagréable les complots, les habiletés de l'ennemi; c'est qu'elles ne savent point flatter l'opinion publique, comme le font chaque jour les feuilles libérales, et qu'elles sont prêtes à tout plutôt que de reculer d'une semelle lorsqu'il s'agit de défendre la vérité, le droit, les principes, la cause du Pape et de l'Église.

Digitized by Google

Puis, instruisez-vous sérieusement et solidement sur les principales questions qui sont à l'ordre du jour, allant chercher la lumière là où elle est, c'est-à-dire dans des livres ouvertement catholiques-romains, où le faux ne soit point mêlé au vrai, où l'eau de la vérité soit pure et limpide. L'ignorance de la vraie doctrine catholique est presque toujours le *flambeau* des thèses libérales.

Cette ignorance enfante une illusion des plus communes, qui laisse les jeunes gens s'enfoncer chaque jour davantage dans le libéralisme, sous le spécieux prétexte qu'ils ne s'occupent pas des questions de doctrine, qu'ils n'y entendent rien, qu'ils laissent cela aux prêtres, aux théologiens, etc. Ils restent systématiquement libéraux en pratique, sous prétexte qu'ils ne le sont pas en théorie. Gardez-vous de cette illusion. Elle vous inféoderait au parti libéral; et, quoi qu'on en dise, elle vous inoculerait par tous les pores « le virus des opinions catholiques-libérales. »

Enfin et surtout, méfiez-vous grandement des ecclésiastiques imbus de libéralisme. Un prêtre catholique-libéral fait à lui seul plus de mal que cinq cents laïques. En matière de doctrine, la parole d'un laïque a d'ordinaire peu de poids; mais pour le prêtre, c'est tout autre chose. DIEU a dit,

Digitized by Google

en effet : « *Les lèvres du prêtre garderont la science, et c'est de sa bouche qu'on apprendra à connaître la loi.* » Or, que fait le prêtre libéral? A ceux qui lui demandent la vérité, il dispense l'erreur; et quelle erreur? celle que le Souverain-Pontife déclare hautement être plus à redouter pour les catholiques de ce temps-ci, que les blasphèmes révolutionnaires eux-mêmes. « Le plus grand malheur qui puisse arriver à un chrétien laïque, disait récemment Pie IX à un de nos Évêques, c'est d'avoir pour conseiller et pour ami un prêtre imbu de mauvaises doctrines. Un prêtre qui a de mauvaises mœurs, on le méprise, on le repousse; mais un prêtre qui a de mauvaises doctrines, il vous séduit d'autant plus facilement que ses opinions flattent les idées du jour. »

Mes amis, mes chers amis, ne vous laissez point éblouir, par l'éclat des noms propres et des belles réputations. Aux ecclésiastiques catholiques-libéraux manque le premier de tous les mérites, celui d'une foi pure et d'un jugement solide. Tout ce qui brille n'est pas or : en pareille matière, c'est littéralement vrai.

Le petit nombre des hommes d'Église qui, emportés par la vanité et par l'esprit d'indépendance, ont le malheur de patronner le libéralisme catholique, sont ou des és-

Digitized by Google

prits de travers ou des ambitieux, qui peuvent avoir du brillant, mais qui n'ont ni la vraie science, ni le véritable esprit de l'Église.

Méfiez-vous des ecclésiastiques libéraux, quels que puissent être d'ailleurs leur talent, leur zèle. S'ils font un peu de bien d'un côté, ils font trois fois plus de mal de l'autre : on les a vus à l'œuvre, à l'époque du Concile. Ils n'étaient guère gallicans que parce qu'ils étaient libéraux. Aujourd'hui, s'il n'y a plus de gallicans, les libéraux sont encore là ; et, sauf d'honorables mais trop rares exceptions, leur esprit est demeuré le même. Soumission n'est pas toujours conversion. Après tous les avertissements tombés des lèvres du Pape, avertissements nécessairement connus du clergé, il leur faudra une rude bonne foi pour être excusés au tribunal de Dieu.

XXII.

« Un mot encore : pourquoi dans toutes ces pages, vous adressez-vous aux jeunes gens ? Est-ce que ces vérités ne regardent pas les vieux au moins autant que les jeunes ? »

Sans doute ; mais les vieux sont si souvent incorrigibles ! Il est facile de redresser un

Digitized by Google

jeune arbre qui ne pousse pas droit : essayez donc d'en faire autant à un vieux qui a poussé de travers !

L'esprit du jeune homme est presque toujours aussi honnête, aussi sincère, aussi vrai que son cœur est bon et généreux. C'est pour cela que je vous parle ici de préférence, mes bons et chers amis. J'ai la confiance qu'après avoir lu sérieusement et devant DIEU mon petit travail, pas un d'entre vous ne sera désormais capable de se laisser infecter, à un degré quelconque, de la peste du catholicisme-libéral. Ce sera votre salut, et le salut de bien d'autres.

Que DIEU vous garde en la pureté de la foi et en la sainteté de son amour !

Digitized by Google

ÉPILOGUE.

A l'occasion des premières éditions de ce petit opuscule, un prêtre qui, depuis vingt-cinq ans, se consacre tout entier et avec grande bénédiction au salut des jeunes gens, m'écrivait ces quelques lignes, par où je termine :

« Nous ne saurions trop insister, nous autres prêtres, dispensateurs de la doctrine et directeur des consciences, sur les causes qui engendrent le libéralisme chez nos jeunes gens. Il y en a principalement trois : le demi-savoir, l'orgueil et l'esprit faux.

« Le demi-savoir en matière de religion : les jeunes gens se font trop souvent un catholicisme de fantaisie, blasphèment ce qu'ils ignorent, et, sans s'en douter, tombent dans de graves erreurs, qui sont au fond de véritables hérésies.

« L'orgueil : ils n'ont plus le sens de l'obéissance catholique, laquelle est la base de la foi, et par conséquent du salut. Ils sont constamment à la recherche de détours, d'excuses, de prétextes de toutes sortes pour échapper au devoir d'obéir. Or, il faut obéir au Pape, comme il faut obéir à JÉSUS-CHRIST,

Digitized by Google

dont le Pape tient ici-bas la place ; et de même qu'on ne peut pas trop obéir à JÉSUS-CHRIST, de même on ne peut pas trop obéir au Pape. Le jeune catholique-libéral ne comprend rien à tout cela. En dehors de ce qu'il s'imagine être le strict nécessaire, il n'entend relever que de lui-même.

« L'esprit faux : à force de lire des journaux bâtards, des revues et des livres semi-catholiques, à force de fréquenter les gens du parti et de se moquer des autres, ils ont fini par se fausser tellement l'esprit, que leur maladie devient quasi-incurable.

« Ces trois causes produisent également l'enfêtement, l'entêtement qui est le caractère distinctif de toutes les erreurs. Il y a une ressemblance frappante entre le jansénisme du dix-septième siècle et le libéralisme du dix-neuvième : même esprit de chicane, même orgueil pieux, même obstination à ne pas tenir compte des avertissements et enseignements du Saint-Siége, même cénacle de femmes, mêmes coteries de soi-disant grands hommes et de soi-disant grands écrivains, même fanatisme pour quelques Évêques aux dépens du Pape et de l'Épiscopat. C'est la peste en personne, comme l'a répété plusieurs fois notre grand et saint Pie IX. Mais c'est une peste à la mode, une peste aristocratique, en gant beurre frais, en ju-

Digitized by Google

pons de soie ; c'est la peste des beaux-esprits. Comme du temps de Port-Royal, c'est un besoin de bruit, de renommée, de clinquant ; une tactique de se poser en victimes incomprises et persécutées ; un art incroyable pour séduire et attirer à soi surtout les jeunes gens et les femmes du monde.

« Le demi-savoir, l'esprit faux et l'entêtement, voilà pour le docile troupeau, pour les moutons ; l'orgueil, avec toutes ses audaces et ses subtilités, voilà pour les chefs.

« Insistez là-dessus. C'est fâcheux pour qui se fâchera ; mais c'est vrai, très-vrai, trop vrai.

« Comme il est plus facile et plus vite fait de dire : « Je crois fermement tout ce « qu'enseigne l'Église, tout ce que disent les « Brefs et les Encycliques du Saint-Père ! »

APPENDICE.

Au moment où commençait le tirage de ce petit opuscule, a paru l'édition romaine, « autorisée et revue par le Saint-Père », des Allocutions prononcées au Vatican depuis le 20 septembre 1870. Quelques variantes, non dans le fond, mais dans la forme, de la célèbre Allocution

Digitized by Google

du 18 juin 1871, citée en partie à la page 5, nous ont paru mériter d'être mises sous les yeux du lecteur. Ces graves paroles ont été niées si catégoriquement par le parti catholique-libéral, que la reproduction du texte *authentique* ne paraîtra pas superflue ici.

Voici les propres paroles du Souverain-Pontife à la députation française. Sa Sainteté s'exprimait en français :

«... Vous savez combien j'aime la France. Je puis donc vous dire franchement la vérité. Il est même nécessaire que je vous la dise.

« L'athéisme dans les lois, l'indifférence en matière de religion, et ces maximes pernicieuses qu'on appelle *catholiques-libérales*, voilà, oui voilà les vraies causes de la ruine des États, et ce sont elles qui ont précipité la France. Croyez-moi, le mal que je vous signale est plus terrible encore que la Révolution, que la Commune même! »

Ici le Saint-Père porta les mains à son front, et, avec un mouvement qui indiquait un amer chagrin mêlé à une profonde indignation, il dit :

« J'ai toujours condamné *le libéralisme catholique* (puis, levant les mains et les agitant, il ajouta avec vivacité et avec force), et je le condamnerais quarante fois encore s'il le fallait.

« A ce propos, je me souviens d'un Français qui avait une place élevée, et que j'ai connu de

Digitized by Google

près ici, à Rome; j'ai eu même occasion de parler avec lui, et il me faisait de grands compliments. C'était ce que l'on appelle un homme distingué, honnête, qui pratiquait sa religion et se confessait. Mais il avait des idées étranges et certains principes que je n'ai jamais pu comprendre comment ils avaient pu prendre racine dans un catholique de bonne foi. C'étaient précisément les maximes dont je parlais tout à l'heure.

« Ce personnage soutenait [1] que, pour bien gouverner, il faut avoir une législation athée, de l'indifférence en matière de religion, et cette singulière tactique qui sait s'accommoder à toutes les opinions, à tous les partis, à toutes les religions, et unir ensemble les dogmes immuables de l'Église avec la liberté des cultes, des consciences. Nous étions d'accord sur plusieurs points; sur ceux-ci, jamais.

« Cet homme, que faisait-il, en effet? Aujourd'hui, une chose; demain, une autre tout opposée. Un de ses amis, qui était protestant, mourut à Rome; il suivit son convoi et assista aux funérailles dans un temple protestant! On fait certainement très-bien d'assister les protestants dans leurs nécessités, leurs maladies, et de leur faire l'aumône, l'aumône de la vérité surtout, pour procurer leur conversion; mais c'est

[1] Un catholique, oser dire, bien plus, oser soutenir de pareilles choses devant le Pape!

Digitized by Google

chose excessivement blâmable que de participer à leurs cérémonies religieuses.

« Je persistais à dire que je ne pouvais me persuader comment on peut gouverner un État avec des lois athées; comment de telles lois pouvaient être basées sur la justice tout en excluant l'idée de DIEU; comment il était possible de trouver la rectitude et la vérité dans les fluctuations des partis opposés et du libertinage effréné qui en est la conséquence.

« Malgré tout, cet homme s'obstinait [1] à croire que c'était là la manière de gouverner sagement les peuples et de les conduire à la civilisation et au progrès.

« La pauvre France a pu voir où aboutissent ces belles maximes, Paris surtout au milieu des horreurs des *communards*, qui, par les meurtres et les incendies, se montrèrent semblables à des démons sortis de l'enfer!

« Mais non, ce ne sont pas seulement ceux-ci que je crains. Ce que je redoute davantage, c'est cette malheureuse politique chancelante qui s'éloigne de DIEU. C'est ce jeu... Comment l'appelez-vous, vous, en français? Nous l'appelons, nous, *altalena* en italien. (*Bascule,* dit tout bas quelqu'un). C'est cela, oui; ce jeu de bascule qui détruit la religion dans les États et renverse même les trônes. » (*Collection romaine des discours de*

[1] En vérité, c'est trop fort ! Mais l'entêtement est un des caractères saillants du parti catholique-libéral.

Digitized by Google

N. S. P. le Pape PIE IX, *publiée par les soins du R. P. Pasquale de Franciscis; tome I, page* 133. — Paris, chez Haton, 33, rue Bonaparte.)

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Lettre de félicitation du Secrétaire des Lettres latines de Sa Sainteté.....	3
Aux jeunes gens.....	5
I. Un mot sur l'Allocution du Saint-Père, le 18 juin 1871.....	6
II. Bref de N. T.-S. P. le Pape PIE IX au Cercle de la jeunesse catholique de Milan.....	9
III. Bref de N.-T. S. P. le Pape PIE IX à la Fédération des Cercles catholiques de Belgique.....	18
IV. Bref de N. T.-S. P. le Pape PIE IX à l'Association des catholiques allemands.....	24
V. Bref de N. T.-S. P. le Pape PIE IX au Comité catholique d'Orléans.....	31
VI. Bref de N. T.-S. P. le Pape PIE IX à Mgr l'Évêque de Quimper.....	36
VII. Bref de N. T.-S. P. le Pape PIE IX aux rédacteurs du journal *La Croix*, à Bruxelles.....	43
VIII. « Il n'est donc plus permis en conscience d'être catholique-libéral? ».....	48
IX. « Cependant, il n'y a pas eu de définition de foi proprement dite? ».....	50
X. « Mais les Brefs ne sont après tout que des Brefs. »	53

Digitized by Google

Pages

XI. « Mais qu'est-ce donc, dites-moi, que le libéralisme catholique ? En quoi consiste-t-il ? » 56

Le sentiment libéral..... 57

Le parti libéral..... 61

La doctrine libérale..... 67

XII. « Mais moi, je ne suis libéral qu'en politique ? » .. 76

XIII. « Et cependant, n'est-il pas souverainement imprudent de mêler ainsi à tout propos la Religion à la politique ? Les prêtres vraiment sages ne s'occupent pas de politique. » 78

XIV. « Est-ce qu'en politique on ne peut pas s'en tenir à la célèbre formule, passée en proverbe : *L'Église libre dans l'État libre ?* » 82

XV. « Soit. Moi, je ne suis pas de ces libéraux que condamne le Saint-Père. » 90

XVI. « Comment donc des hommes de mérite et de savoir, comment de grands chrétiens, et surtout comment des ecclésiastiques et des théologiens ont-ils pu être catholiques-libéraux ? » 94

XVII. « Mais les catholiques-libéraux sont dévoués à l'Église, tout comme les autres. Ils aiment, ils recherchent la vérité. N'est-on pas injuste à leur égard ? » 100

XVIII. « Mais enfin, malgré leur libéralisme, les catholiques-libéraux sont catholiques ; et traiter ainsi des catholiques, n'est-ce pas manquer de charité ?..... 106

XIX. Résumé de la thèse : le libéralisme catholique est « une peste très-pernicieuse ; — il est une erreur très-grave contre une grande vérité révélée ; — il s'étend à tout et fait pénétrer partout le virus hérétique des doctrines révolutionnaires ; — par ses tendances, il exerce ses ravages dans les rangs de la jeunesse catholique ; — il affaiblit et paralyse les défenseurs de l'Église et du droit ; — il met la division parmi les catholiques et les gens de bien ; — il rend impossible le salut de la société ; — il place à la base de nos

Digitized by Google

Pages

institutions publiques des principes qui aboutissent logiquement et fatalement à des horreurs; — les catholiques qui en sont atteints deviennent eux-mêmes, bon gré mal gré, les auteurs de toutes les ruines publiques..... 107

XX. « En pratique, que faut-il donc faire ? »..... 121

XXI. « Que faire tout spécialement pour se garantir de ce que le Saint-Père appelle « le virus des opinions catholiques-libérales ? »..... 122

XXII. « Un dernier mot : pourquoi, dans toutes ces pages, vous adressez-vous aux jeunes gens? Est-ce que ces vérités ne regardent pas les vieux autant que les jeunes? »..... 126

ÉPILOGUE..... 128

APPENDICE..... 131

Texte authentique de l'Allocution Pontificale du 18 juin 1871..... 131

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

LE

DOGME DE L'INFAILLIBILITÉ

PAR Mgr DE SÉGUR

1 vol. in-18, 1 fr. — *Franco,* 1 fr. 25 c.

Le présent opuscule était presque terminé lorsque les châtiments divins fondirent sur notre pauvre France. Mais, pour avoir été retardée de plus d'une année, cette publication n'est pas devenue inutile, ni même *inopportune*. Hélas! non; le feu des révoltes et des erreurs couve encore sous la cendre; et tout fait craindre que, battu sur le terrain désormais hérétique du *gallicanisme*, le parti de l'opposition au Saint-Siége n'ait le dessein, plus ou moins arrêté, de recommencer sa déplorable campagne sur le terrain bien plus brûlant encore du libéralisme. On se tait; mais y a-t-il entière soumission de l'esprit ?

Ce sont donc malheureusement des questions pleines d'actualité que nous avons à traiter ici. Nous le ferons, Dieu aidant, avec toute la franchise, toute l'énergie que donne la foi, et aussi avec tout le zèle qu'inspire une ardente charité, à la vue de tant de milliers d'âmes que menacent des préjugés mortels.

Que si je ravive par là des souvenirs amers, je suis le premier à le déplorer; mais il s'agit de préserver la foi de quantité de jeunes gens, de quantité de personnes pieuses, que pourraient éblouir encore deux ou trois noms devenus trop célèbres. Devant un bien si considérable, il importe peu, si je ne me trompe, de courir le risque de froisser quelques susceptibilités.

J'offre avec confiance ce petit travail, avant tout consciencieux, aux hommes intelligents qui ont le bonheur de mettre au-dessus de tout la foi et la vérité.

(*Préface de l'auteur.*)

Digitized by Google

LES

MERVEILLES DE LOURDES

Digitized by Google

Typographie Firmin Didot. — Mesnil (Eure).

Digitized by Google

3

LES MERVEILLES DE LOURDES

PAR

Mgr DE SÉGUR

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE DE PROPAGANDE
HATON, ÉDITEUR
33, RUE BONAPARTE, 33
1872

Tous droits réservés

Digitized by Google

APPROBATION

DE SA GRANDEUR M^GR L'ÉVÊQUE DE TARBES.

Nous soussigné, Évêque de Tarbes, avons fait examiner avec soin, par des hommes sérieux et éclairés *qui ont tout appris depuis le commencement*, LES MERVEILLES DE LOURDES que publie M^gr de SÉGUR. On nous affirme, et nous avons pu nous en convaincre par Nous-même, que l'ouvrage ne renferme rien d'inexact (à part certaines observations dont l'éminent auteur a bien voulu tenir compte). Aussi nous n'hésitons pas à l'approuver et à le recommander. Cette lecture, pleine de vie, de charmes et d'intérêt, peut faire le plus grand bien, même après l'œuvre si admirable de M. H. Lasserre.

Tarbes, le 19 octobre 1871.

† P. A., ÉVÊQUE DE TARBES.

Digitized by Google

LES

MERVEILLES DE LOURDES

Les détails des récits qu'on va lire ont été puisés aux sources les plus authentiques : d'abord dans l'excellent et admirable livre de mon ami, M. Henri Lasserre, déjà connu dans toute la France et bien au delà. Véridique jusqu'au scrupule, M. Lasserre a voulu tout voir, tout entendre, tout juger par lui-même : il a passé des mois entiers à Lourdes et dans les environs, n'épargnant aucune dépense, aucune fatigue, pour aller interroger les personnes que l'on disait avoir été guéries miraculeusement; de sorte que son témoignage est bien plutôt celui des acteurs mêmes et des témoins des prodiges qu'il rapporte, et dont sa foi vive et ardente l'a rendu le greffier très-fidèle.

J'ai ensuite emprunté mes renseignements aux *Annales* de Notre-Dame de Lourdes, rédigées sur place, d'après nature, par les pieux missionnaires qui voient de leurs yeux et entendent de leurs

Digitized by Google

oreilles ce qu'ils publient dans leur recueil mensuel, lequel est toujours revêtu de l'approbation de l'Évêque du diocèse. Les missionnaires sont, on peut le dire, placés aux premières loges; et cette circonstance donne à leur témoignage une valeur incontestable.

Ceux à qui j'emprunte *tous* mes documents, peuvent donc répéter avec l'Apôtre saint Jean : « *Ce que nous vous annonçons ici, c'est ce que nous avons entendu, c'est ce que nous avons vu de nos yeux, c'est ce dont nous avons été les témoins, c'est ce que nous avons touché de nos mains. Et c'est pour vous que nous le consignons par écrit, afin que vous vous en réjouissiez avec nous, et que votre joie soit parfaite.* »

Aussi, je ne saurais trop recommander la lecture et des *Annales*, et du livre de M. Lasserre[1]. Il y a là de quoi convertir, de quoi toucher, de quoi consoler délicieusement.

Dans ce petit résumé des merveilles de la grotte de Lourdes, je n'ai fait, tout en citant des récits qui ne sont pas de moi, que les abréger, les condenser et parfois en modifier légèrement la forme. Mais le fond est intact; l'exactitude, rigoureuse; et le mérite, si mérite il y a, en revient tout entier

[1] On s'abonne aux *Annales*, soit à Lourdes, chez les missionnaires; soit à Paris, chez Lecoffre; le prix de l'abonnement est de *trois* francs. — Le beau livre de M. Lasserre se trouve à Paris, chez Palmé, et à la librairie Haton, 33, rue Bonaparte.

Digitized by Google

aux pieux missionnaires des *Annales* et à l'illustre et charmant historien de *Notre-Dame de Lourdes*.

Je n'ai pas besoin de déclarer ici, ce qui est toujours sous-entendu par un auteur catholique quand il rapporte des faits de cette nature, que je ne prétends préjuger en rien le jugement officiel de l'Église, touchant leur caractère miraculeux. En les présentant comme des miracles, comme des faits évidemment surnaturels, comme des manifestations divines, j'entends réserver pleinement le jugement de l'autorité ecclésiastique, seule compétente pour trancher en dernier ressort ces questions si importantes et si délicates.

Digitized by Google

EX-VOTO.

Le 17 octobre 1869, ma mère faillit être enlevée subitement à l'amour de tous les siens, par une terrible attaque qui, en peu d'heures, la réduisit à l'extrémité. Un habile médecin m'avertit franchement du danger, ajoutant que certains symptômes alarmants ne lui laissaient guère d'espoir. La décomposition du visage était, paraît-il, effrayante, et le pouls ne donnait déjà plus qu'une quarantaine de pulsations.

Après avoir reçu avec grande foi et humilité les derniers sacrements, la chère mourante, dont la présence d'esprit était entière, demeura dans le même état pendant quelques heures. « Ce sera pour ce soir, me dit-elle tranquillement; ce sera pour le coucher du soleil. »

Une pieuse amie de la famille, venue pour lui dire adieu et lui baiser une dernière fois la main, eut l'inspiration de recourir à Notre-Dame de Lourdes. Cette pensée fut accueillie de tous avec bonheur : par une coïncidence providentielle, le dernier livre

Digitized by Google

que ma mère et moi nous avions lu ensemble à la fin de nos vacances, était précisément le beau et touchant livre de M. Henri Lasserre, sur le miracle de Lourdes.

Vers deux heures, notre excellente amie nous apporta un petit flacon renfermant de l'eau de la grotte miraculeuse; nous en mîmes quelques gouttes sur la compresse d'eau glacée qui rafraîchissait la tête de la pauvre malade, et je fis vœu, si la Sainte-Vierge nous laissait notre mère, d'aller célébrer, dans le sanctuaire même de Lourdes, une belle messe d'actions de grâces.

Quelques minutes après que l'eau de la bonne Vierge eut touché ma mère, celle-ci s'endormit d'un sommeil paîsible, qui dura jusqu'à la chute du jour. Le soleil se coucha, et elle ne mourut point. « Alors, ce sera sans doute pour demain matin, me dit-elle encore, à moins que Notre-Dame de Lourdes... Ces sortes d'attaques reviennent presque toujours au lever ou au coucher du soleil. »

Le lendemain matin, le soleil se leva et le jour commença sans accident. Il en fut de même du soir, du jour suivant, et du jour suivant encore. Le danger proprement dit

Digitized by Google

s'éloignait d'heure en heure, si bien qu'au bout de dix ou douze jours, la convalescence avait commencé tout de bon.

Le médecin, qui est un chrétien solide, constatait avec autant de bonheur que d'étonnement les progrès d'une guérison si fort inespérée. Sans vouloir présenter cette guérison comme un miracle, je n'ai pu m'empêcher de la regarder comme une faveur surnaturelle, et comme une très-grande grâce, due à la Vierge de Lourdes.

Plein de reconnaissance, j'ai donc accompli mon vœu. J'ai eu le bonheur de vénérer cette grotte sacrée, encore tout embaumée des parfums de la Mère de DIEU. Et comme j'ai voulu laisser à ce béni sanctuaire un petit *ex-voto*, en témoignage de ma gratitude et de mon amour, j'ai promis à Notre-Dame de Lourdes de résumer en un petit opuscule populaire, à la portée de tous les esprits et de toutes les bourses, les merveilles que la miséricorde divine a daigné accomplir en ce lieu.

C'est ce petit travail que je dépose en ce moment aux pieds de la Sainte-Vierge, dans la grotte de Lourdes, et que j'offre ici à votre piété, mon cher lecteur.

Digitized by Google

I.

Un mot sur les pèlerinages et les sanctuaires.

Il y a sur la terre un certain nombre d'endroits privilégiés, où la miséricorde du bon DIEU aime à se manifester avec une sorte de prodigalité. Ces lieux bénis s'appellent des *sanctuaires*, c'est-à-dire des endroits tout spécialement sanctifiés et sanctifiants. On les appelle aussi des pèlerinages, à cause de l'affluence des pèlerins qui vont y prier et y implorer des grâces.

Les pèlerinages sont, en effet, des sources, ou pour mieux dire des volcans de grâces. Un volcan est une montagne d'où s'échappe, sinon toujours, du moins souvent, le feu mystérieux qui remplit tout l'intérieur de la terre. Ce feu dont la puissance est inconcevable, se forme par-ci par-là des ouvertures par lesquelles il communique avec le sol habité, soulevant le terrain tout à l'entour, jetant continuellement une fumée plus ou moins épaisse, et par moments entrant en *éruption*, comme on dit, et laissant jaillir

Digitized by Google

de son cratère des torrents de lave ardente.

Tels sont, dans un sens spirituel, nos pèlerinages, nos grands sanctuaires. « *La terre est pleine de la miséricorde du Seigneur,* » dit l'Écriture-Sainte; cette divine miséricorde soutient et féconde nos âmes; comme le feu central de la terre, qui entretient dans le sol un certain degré de chaleur sans lequel tout périrait. Mais en outre, afin de satisfaire les besoins de son cœur et de ranimer sans cesse notre confiance et notre foi, le bon DIEU daigne faire éclater, faire pour ainsi dire déborder sur nous les trésors de son amour. Il choisit à cet effet certains lieux, qui deviennent ainsi des rendez-vous de prières, de piété, d'adoration, où les fidèles se retrempent et où les pauvres pécheurs se convertissent plus facilement. Toujours, dans ces sanctuaires, la grâce divine coule plus abondamment qu'ailleurs, comme la fumée des volcans qui ne s'interrompt jamais; et souvent, soit pour la consolation des bons, soit pour la conversion ou la confusion des mauvais, la toute-puissante miséricorde de DIEU s'y manifeste par des prodiges, par des guérisons subites, et autres merveilles de ce genre.

Digitized by Google

On pourrait appliquer à chacun de ces lieux bénis d'où la miséricorde divine semble jaillir comme une source de vie, la belle invitation de l'Épître de saint Paul aux Hébreux : « *Approchons-nous avec confiance du trône de la grâce, afin d'y puiser la miséricorde!* » Oui, allons avec une foi simple, avec une humble confiance à ces sanctuaires de grâces, où nous sommes assurés de beaucoup recevoir. Puisque c'est là que le bon DIEU nous attend, nous appelle pour nous faire du bien, pourquoi ne pas répondre à une invitation si douce?

Quand on fait saintement les pèlerinages, on entre comme à pleines voiles dans le courant de la volonté divine; on est assuré d'être dans l'esprit de l'Église; et l'on suit les traces des Saints, qui ont eu tous la dévotion des pèlerinages.

Maintenant, pourquoi DIEU choisit-il tel endroit plutôt que tel autre pour y faire ainsi éclater sa gloire, ou celle de sa Mère, ou celle de ses Saints? C'est là le secret de sa providence, et le plus simple est de dire que nous n'en savons rien. En toutes choses, on arrive bien vite à un *pourquoi* sans réponse. DIEU est le maître de ses œuvres et

Digitized by Google

de ses dons; quand il daigne nous faire du bien, contentons-nous de l'adorer humblement et de lui rendre grâces.

Pour ne parler ici que des sanctuaires de la Sainte-Vierge, faisons remarquer combien notre France catholique a été privilégiée sous ce rapport. Il n'est presque point de diocèse qui ne possède quelqu'un de ces pèlerinages où le cœur miséricordieux de MARIE se plaît à consoler et à sanctifier ses enfants, et cela quelquefois depuis des siècles. L'histoire de chacun de ces pèlerinages a été recueillie avec un pieux respect, et forme, sous le titre de *Notre-Dame de France,* un ouvrage plein d'enseignements et de touchants souvenirs.

Qui n'a entendu parler de Notre-Dame des Victoires, de Notre-Dame de Chartres, de Notre-Dame de Fourvières, de Notre-Dame de la Salette, de Notre-Dame de la Garde, de Bon-Secours, de Boulogne, de la Treille, de Liesse, de Séez, de la Délivrande, etc?

Le sanctuaire de Lourdes est le dernier venu. Sans vouloir rien enlever aux autres, il faut avouer qu'il brille déjà d'un éclat merveilleux, et que la très-sainte Vierge semble y multiplier, et y multiplier encore les pro-

Digitized by Google

diges de sa puissance. Afin d'éclairer et d'exciter tout à la fois la piété des pèlerins, j'ose leur présenter cet opuscule où je retrace en quelques pages les souvenirs incomparables du sanctuaire de l'IMMACULÉE-CONCEPTION.

II.

La grotte prédestinée de Lourdes.

Lourdes est une jolie petite ville des Pyrénées, dans le diocèse de Tarbes. Avant les merveilles que nous allons rapporter, Lourdes n'était guère connue que par son excellent chocolat. Elle est située à l'entrée de plusieurs gorges de montagnes qui conduisent aux eaux thermales les plus fréquentées des Pyrénées, entre autres Cauterets, Saint-Sauveur, Barèges, Bagnères de Bigorres, Bagnères de Luchon.

A quelque distance de la ville, à l'ouest, se dresse un mur de rochers presque à pic, connus dans le pays sous le nom de *Roches Massabieille*, c'est-à-dire vieilles roches. Presque au pied de ce rocher coule le gave ou torrent, formé de toutes les eaux qui des-

Digitized by Google

cendent des montagnes environnantes; et à cette époque, un petit canal se détachait du gave et longeait les Roches Massabieille, pour le service d'un moulin et d'une scierie.

Dans cette muraille de pierres grisâtres, la nature a creusé une grotte d'environ douze pieds de haut, et d'une égale profondeur. La voûte, unie et lisse, forme une courbe et va rejoindre, au fond et à gauche, le sol, à angle aigu. Le côté droit est presque perpendiculaire.

A l'intérieur, à droite, en face du spectateur, et environ à six ou sept pieds du sol, on remarque une excavation en forme de niche, haute d'environ six pieds, et assez semblable à un O allongé. Cette excavation est naturelle, comme la grotte elle-même. Jamais la main de l'homme n'avait touché à ces rochers sauvages. La niche est peu profonde; et, par sa conformation même, la grotte n'était ni sombre ni humide. Des arbrisseaux sauvages encadraient gracieusement la grotte dans un arceau de feuillage. Le sol s'enfonçait en montant.

Cette grotte était le lieu prédestiné par la Providence pour la manifestation de la gloire et de la bonté de la très-sainte Vierge.

Digitized by Google

Au mois de février de l'année 1858, un églantier ou rosier sauvage était le seul ornement de la grotte Massabieille. Il poussait capricieusement au pied de la niche, et ses longues branches tombaient en dehors.

Personne ne venait dans ce lieu désert, si ce n'est quelques gardiens de troupeaux, qui, surpris par le mauvais temps, cherchaient un abri dans la grotte. Le sol de cette caverne était, en effet, très-sec.

III.

La petite Bernadette.

Marie-Bernarde Soubirous, de Lourdes, à qui nous donnerons son nom familier de BERNADETTE, était, en 1858, une petite fille de 14 ans, petite entre les petits de ce monde. Sa famille vivait de travail et d'épargne, dans une pauvreté voisine de la misère.

Bernadette naquit chétive; à 14 ans, elle était grêle encore, petite, maladive : un asthme fatiguait sa faible poitrine, dès le berceau. Elle avait été nourrie dans la paroisse voisine de Bartrés; et une bonne

Digitized by Google

partie de son enfance s'écoula, sur les coteaux tranquilles de ce village, à garder un petit troupeau de brebis.

Rien ne la distinguait des enfants vulgaires. L'oppression habituelle de son souffle éteignait en elle la vivacité du premier âge.

Cette frêle enfant cachait une richesse que DIEU gardait : c'était son cœur, c'était son innocence. Simple, naïve, extrêmement docile, très-aimante, tout était candeur en elle : le regard, la parole, le visage. Ses traits étaient communs; mais sa physionomie était douce, agréable, très-sympathique. Elle avait de beaux cheveux noirs, et ses yeux bruns étaient pleins de douceur.

A 14 ans, Bernadette n'avait pas encore fait sa première communion. L'innocence baptismale devait vivre intacte en son âme.

Elle avait horreur du mal, et souffrait des fautes commises en sa présence. Sa sœur, de trois ans plus jeune, raconte avec attendrissement et respect, que Bernadette la grondait souvent sur son peu de goût à prier, sur sa brusquerie et ses allures décidées.

Pendant la prière qui se faisait chaque soir en commun et à haute voix, la petite Bernadette avait toujours une tenue très-res-

Digitized by Google

pectueuse; jamais elle ne s'appuyait sur un meuble; elle était portée au recueillement.

Malgré son ignorance, la simple enfant priait beaucoup. Elle aimait la prière, bien qu'elle ne sût encore que le Chapelet. Avec son pauvre chapelet, elle parlait souvent, pendant le jour, à la Sainte-Vierge MARIE, qu'elle connaissait à peine. La Vierge-Mère de Nazareth aimait Bernadette, la laissait grandir, humble et pieuse, et l'attendait.

Le prêtre qui dirigeait la paroisse de Bartrés, à l'époque où Bernadette allait quitter le village pour se préparer dans sa famille à la première communion, la rencontra un jour, conduisant son troupeau. L'air d'innocence et la candeur de l'enfant allèrent à son âme. Il la salua avec une sorte de respect; et se retournant pour la regarder encore, il se dit : « Les enfants à qui la Sainte-Vierge s'est montrée sur la montagne de La Salette, devaient être comme cette petite. »

Le bon prêtre ne se doutait pas que dans cette parole il y avait une lueur de prophétie.

Digitized by Google

IV.

Le jeudi, 11 février 1858.

Le jeudi, 11 février 1858, la femme Soubirous permit à sa fille d'accompagner sa petite sœur Marie et une autre petite voisine, pour aller chercher un peu de bois mort sur le bord du gave, du côté des Roches Massabieille. Bernadette avait une pauvre robe de grosse laine noire, toute rapiécée, et sa tête était couverte de cette jolie coiffure des paysannes des Pyrénées, appelée capulet. Son capulet de laine blanche lui couvrait les épaules.

Les trois enfants se mirent gaiement en route vers onze heures et demie. Une demi-heure après, elles étaient à l'ouvrage, sur le terrain communal qui bordait le gave, en face de la grotte dont nous avons parlé. Il faisait froid; le temps était couvert, mais calme.

Bernadette était un peu en arrière; moins heureuse que ses deux petites compagnes, elle n'avait pas encore trouvé de bois mort. Celles-ci venaient de traverser le lit du canal, alors presque desséché; elles l'avaient fran-

Digitized by Google

chi pieds-nus, et en remettant leurs petits sabots, elles crièrent à Bernadette que l'eau était bien froide.

Débile, fatiguée par son asthme, la pauvre Bernadette hésitait à se mouiller les pieds. « Je n'ose pas me mettre à l'eau, leur dit-elle, enrhumée comme je suis. » Elle se décida cependant, et commença à se déchausser, appuyée sur une grosse pierre. Un bruit soudain, semblable à un souffle impétueux, lui fit relever la tête et regarder autour d'elle. Chose étrange ! les peupliers qui bordaient le gave étaient absolument immobiles. « Je me serai trompée, » se dit l'enfant tout étonnée ; et elle se baissa de nouveau pour ôter ses bas. Mais le bruit mystérieux recommence aussitôt et semble se concentrer dans la grotte. Bernadette relève la tête, regarde en face d'elle... Elle veut pousser un cri ; mais l'émotion étouffe sa voix ; stupéfaite de ce qu'elle aperçoit, elle s'affaisse sur elle-même et tombe à genoux.

Une apparition merveilleuse se dressait devant elle au fond de la grotte, dans la niche ou excavation que nous avons décrite.

En ce moment-là même, les cloches de l'*Angelus* retentissaient de toutes parts.

Digitized by Google

V.

La première apparition.

Au milieu d'une lumière éblouissante, splendide comme celle du soleil, mais paisible et suave comme tout ce qui vient du ciel, une Dame admirablement belle apparaissait aux yeux de l'enfant.

Elle paraissait de taille ordinaire, dans tout l'éclat de la jeunesse. Elle était vêtue d'une longue robe blanche, toute resplendissante aussi et d'une étoffe inconnue à la terre. Cette robe était nouée à la taille par une ceinture flottante, couleur d'azur.

Un long voile blanc, tout uni, et semblable à la robe, couvrait la tête et les épaules, et tombait jusqu'à terre, enveloppant le corps. Les pieds, d'une pureté virginale, étaient nus, et semblaient posés sur l'églantier sauvage. Deux roses lumineuses, couleur d'or, ornaient le dessus des pieds de la Vierge. Ses deux mains étaient jointes devant sa poitrine avec l'expression d'une fervente prière; elles tenaient un long rosaire, blanc comme la neige,

Digitized by Google

dont les grains semblaient reliés par une chaîne d'or étincelant; une belle croix d'or, lumineuse comme l'or des roses, terminait le rosaire.

Le visage de l'Apparition était d'une ineffable beauté. Il respirait tout à la fois la majesté, l'innocence, la bonté, la paix, la tendrésse. Le front était uni et merveilleusement beau; les yeux, d'un bleu céleste, répandaient un charme, une suavité qui faisaient fondre d'amour le cœur de la petite Bernadette. Les lèvres respiraient une bonté, une mansuétude divines.

Rien de vague d'ailleurs, rien d'indécis dans cette apparition céleste. Ce n'était point un fantôme, c'était une réalité vivante qu'apercevait l'heureuse enfant; et tout glorifié qu'il était, c'était un vrai corps, vivant et agissant.

Ravie d'admiration, l'humble enfant ne pouvait en croire ses yeux. Du milieu de la lumière, la belle Dame lui souriait délicieusement; de ses deux mains, de sa tête qui s'inclinait avec bonté, elle semblait la saluer.

Bernadette se frotte les yeux, cherche d'instinct dans sa poche, saisit son chapelet; et,

Digitized by Google

pour se protéger, veut faire le signe de la croix. Mais sa main retombe impuissante, Une vague inquiétude s'empare d'elle. Mais à ce moment, la Dame, de sa main droite prend la croix du rosaire qui pendait au poignet gauche, fait un grand signe de croix, et par un sourire d'une bénignité ineffable semble dire à l'enfant : fais comme moi. L'enfant l'imite, et son bras obéit librement. La Dame joint ses mains et roule les grains de son chapelet entre ses doigts. Bernadette récite son chapelet.

Sa sœur la regardait faire depuis un instant. Elle la vit pâle, l'œil fixe; elle remarqua le double mouvement du bras, l'attitude immobile et attentive de la prière. « Tiens, dit-elle à sa compagne; regarde Bernadette qui prie. — Quelle idée de venir prier ici! répondit l'autre. C'est bien assez de prier à l'église! —Bah! laissons-la faire. Celle-là ne sait que prier Dieu. »

Elles ne firent plus attention à Bernadette et, pour chasser le froid, elles se mirent à sauter et à courir en ramassant de petites branches. Elles passèrent là tout le temps que Bernadette mit à réciter son chapelet.

Digitized by Google

Bernadette était toujours immobile, à genoux, regardant toujours cette Dame mystérieuse, si douce et si belle.

La Dame, avec une grâce et une bonté ravissantes, lui fait du doigt signe d'approcher, sans autre appel que ce geste et son sourire. Bernadette n'osait remuer. Enfin, la Dame étend les bras, s'incline doucement, sourit comme pour un adieu.....

Bernadette revoit le rocher froid, l'églantier nu, entend et aperçoit ses compagnes qui jouent. La vision céleste avait disparu.

L'Immaculée Vierge MARIE (car c'était elle) était rentrée dans le secret impénétrable de ce monde du ciel qu'à moins d'un miracle nos sens ne peuvent entrevoir ici-bas.

Bernadette se releva, se déchaussa vivement, traversa le canal, et se rapprochant de ses deux compagnes, leur dit d'une voix encore tout émue : « Est-ce que vous n'avez rien vu? » Et comme les enfants répondirent tranquillement que non, elle se tut; et toutes trois ensemble reprirent le chemin de Lourdes.

Questionnée cependant par sa petite sœur, elle finit par lui raconter en détail ce qu'elle

Digitized by Google

venait de voir, mais en lui faisant promettre de lui garder le secret. La mère ayant appris la chose, ne voulut point y croire, et dit à Bernadette que c'étaient là des lubies, des imaginations, et qu'elle lui défendait de retourner à la grotte. Elle craignait pour son enfant quelque piége du démon. Bernadette se tut; mais elle sentit son petit cœur se serrer. A la prière du soir, elle éclata en sanglots, lorsqu'elle en vint à son invocation favorite : *O* MARIE, *conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.* — Elle ne se doutait cependant pas, la chère petite, que l'apparition de la grotte fût la Sainte-Vierge; mais depuis qu'elle avait vu « la belle Dame, » elle éprouvait un désir irrésistible de retourner à la grotte, dans l'espérance de l'y revoir.

VI.

La seconde apparition.

Le dimanche suivant, 14 février, la sœur de Bernadette, la petite voisine Jeanne et quel-

Digitized by Google

ques autres enfants supplièrent si bien la mère Soubirous, que celle-ci permit à Bernadette de retourner à la grotte. Le temps était magnifique.

Une pensée avait cependant traversé ces petites têtes : peut-être cette apparition extraordinaire était-elle une ruse du démon? « C'est peut-être quelque chose de méchant? dirent les enfants à Bernadette. En tout cas, il faut lui jeter de l'eau bénite. Si c'est le diable, il s'en ira. Tu lui diras : « Si vous ve- « nez de la part de DIEU, approchez; si vous « venez du démon, allez-vous-en. » Au fond de son cœur, Bernadette était bien sûre que l'apparition ne venait pas du démon. Elle promit cependant de faire ce que lui conseillaient ses petites compagnes. On se mit en marche, en passant par l'Église, où l'on prit de l'eau bénite dans une petite bouteille; et l'on arriva à la grotte.

Rien ne se montrait. « Mettons-nous à genoux, dit Bernadette, et disons le chapelet. » La sainte prière venait à peine de commencer, que le visage de la petite amie de la Sainte-Vierge s'éclaire tout à coup, s'illumine de joie; ses yeux se fixent sur l'excavation de la grotte, avec une expression indicible de

Digitized by Google

bonheur : la Dame lumineuse était là, devant elle, comme la première fois, environnée de splendeur, le visage souriant; et le beau rosaire blanc et or glissait silencieusement entre ses doigts.

« Regardez! dit alors Bernadette tout émue; regardez ! la voilà ! » Mais les enfants n'apercevaient rien. Toutefois le visage de Bernadette était tellement transfiguré, qu'elles ne purent douter un instant de la réalité d'une apparition surnaturelle. « Oh! voyez, ajouta-t-elle, voyez; elle sourit, elle salue. »

Alors, une des enfants mit la petite bouteille d'eau bénite dans les mains de Bernadette agenouillée. Celle-ci se leva, jetant vivement et à plusieurs reprises l'eau sainte vers la Dame mystérieuse : « Si vous venez de la part de DIEU, lui dit-elle à haute voix, approchez! » Chose étrange! ses compagnes n'entendirent rien, et ne s'aperçurent même pas qu'elle parlait.

L'eau bénite atteignit d'abord l'églantier, puis les pieds de la Vierge, qui sourit plus doucement encore, et s'avança jusqu'au bord de l'excavation, en s'inclinant vers l'enfant avec une expression de bonté ravissante. Bernadette dit une seconde fois : « Si vous ve-

Digitized by Google

nez de la part de DIEU, approchez ;» mais elle n'osa pas ajouter le reste, tant il était évident pour elle que ce qu'elle voyait, ne pouvait venir de l'enfer.

« Voyez donc, reprit Bernadette; quand je lui jette de l'eau bénite, elle lève les yeux au ciel et se penche vers moi. » Et un instant après : « Vous ne la voyez pas? Elle est là; elle nous regarde... elle sourit... Maintenant elle tourne la tête... Voyez ses pieds... sa ceinture vole. Voyez, elle a le chapelet roulé autour de son bras... Oh ! elle est si belle !... A présent, elle prend son chapelet; elle se signe. »

Bernadette se remit donc à genoux, fit un grand signe de croix, entra dans l'immobilité, et récita naïvement son chapelet. A genoux, les mains jointes, le chapelet entre ses doigts, le corps tendu comme si une force d'en haut la tirait, pâle, les lèvres décolorées, les yeux élevés et fixes, elle restait là, comme une statue de Sainte en extase. Son doux visage semblait être de fine cire. Elle souriait, et des larmes détachées et brillantes roulaient parmi ses sourires.

La Sainte-Vierge accueillait la naïve prière de l'enfant et le lui montrait en continuant à

Digitized by Google

faire glisser dans ses mains sacrées, les grains de son rosaire.

Elle lui sourit une dernière fois et disparut.

Le soir, presque toute la ville avait entendu parler des merveilles dont la grotte de Massabieille avait été témoin, deux fois déjà.

VII.

La troisième apparition, et les premières paroles de la Sainte-Vierge.

La bonne petite Bernadette était rentrée chez elle, le cœur inondé de joie; elle était tout entière à ce qu'elle avait vu. Elle ne savait pas encore qui était sa chère et céleste Visiteuse. Les autres enfants étaient sous l'impression de la peur; cet être surnaturel et inconnu, qu'elles ne voyaient pas, elles, leur causait une sorte de frayeur religieuse. « Nous avons peur, Bernadette, lui disaient-elles. N'y retournons plus. Ce que tu as vu vient peut-être pour nous faire du mal. »

Le père et la mère Soubirous ne doutaient point de la sincérité de leur pieuse enfant;

Digitized by Google

mais ils ne pouvaient croire à la réalité de l'apparition. « C'est une enfant, disaient-ils. Elle a cru voir; mais elle n'a rien vu. Ce sont des imaginations de petite fille. »

Cependant les affirmations de l'enfant étaient si fermes etsi naïves, les détails qu'elle donnait étaient si précis, elle disait si évidemment la vérité, qu'ils ne savaient plus que penser. Ils n'osaient plus lui défendre d'aller à la grotte.

Plusieurs personnes vinrent chez eux pour interroger Bernadette; et le récit de la petite était accompagné de tant de simplicité, qu'elles se retiraient toutes, très-convaincues de la réalité des visions de la grotte.

Le jeudi, 18, deux d'entre elles, Mme Millet, et une jeune fille de la congrégation de la Sainte-Vierge, Antoinette Peyret, vinrent de très-bonne heure prendre Bernadette pour l'accompagner à la grotte. Elles assistèrent toutes trois à la messe de cinq heures et demie et se rendirent de là aux Roches Massabieille. « C'est sans doute quelque âme du Purgatoire qui implore des messes », pensaient-elles. Dans le doute, elles s'étaient munies d'un cierge; et de peur que Bernadette ne comprît pas bien ce qui lui serait

Digitized by Google

dit, elles avaient emporté du papier et de l'encre.

Cependant une force surnaturelle semblait animer Bernadette; ses compagnes ne pouvaient la suivre; de sorte qu'elle arriva, quelques minutes avant elles, devant la bienheureuse grotte. Elle s'agenouille à sa place ordinaire, un peu en dehors du rocher, et commence son chapelet, en regardant l'excavation, encore vide. Tout-à-coup elle pousse un cri de joie : la splendeur céleste illumine le creux du rocher; une voix se fait entendre qui appelle la chère enfant; et aussitôt apparaît debout, à quelques pieds au-dessus d'elle, la Vierge admirable. Comme toujours, elle était souriante et pleine de charmes. Elle s'inclina maternellement vers Bernadette et, d'un geste de sa main, elle lui fit signe d'approcher.

Antoinette et M^me^ Millet arrivèrent alors et aperçurent le visage de l'enfant, tout transfiguré. Elles s'arrêtent, par un sentiment de respect. Bernadette les aperçoit. « Elle est là, leur dit-elle doucement. Elle me fait signe d'avancer.—Demande-lui, répondent les deux compagnes, demande-lui si elle est fâchée que nous soyons ici avec toi. Sans cela, nous

Digitized by Google

nous retirerions. » Après avoir regardé un instant et consulté la Dame invisible : « Vous pouvez rester », leur dit Bernadette. Et toutes deux allèrent pieusement s'agenouiller à côté de la petite, et allumèrent leur cierge bénit.

Bernadette ne faisait plus attention qu'à l'Apparition sacrée. « Avance vers elle, puisqu'elle t'appelle et te fait signe, lui dirent de nouveau les deux femmes. Approche-toi. Demande-lui qui elle est; pourquoi elle vient ici. Est-ce une âme du Purgatoire qui implore des prières? qui demande des messes? Prie-la d'écrire sur ce papier ce qu'elle désire. Nous sommes disposées à faire tout ce qu'elle veut, tout ce qui est nécessaire pour son repos. »

Bernadette n'avait plus peur. Les sourires qui avaient répondu à son petit exorcisme du dimanche, avaient dissipé chez elle toute inquiétude. Une confiance sans nuages livrait son âme à la Dame mystérieuse, aujourd'hui encore si radieuse et si douce. La petite Bernadette prit donc le papier, l'encre et la plume, se leva et s'avança vers l'Apparition, lui tendant ces objets. Les deux compagnes s'étaient levées pour la suivre et entendre ce qu'on lui dirait; mais Bernadette, sans se re-

Digitized by Google

tourner, leur fit signe de la main de ne pas avancer, et elles se retirèrent aussitôt, toutes confuses.

« Ma Dame, dit alors naïvement la petite fille, si vous avez quelque chose à me communiquer, voudriez-vous avoir la bonté d'écrire qui vous êtes et ce que vous désirez. » Les deux compagnes n'entendirent point parler l'enfant ; elles ne remarquèrent aucun mouvement à ses lèvres.

Un moment après, Bernadette abaisse lentement ses bras, attend encore un peu, et revient avec son papier. « Eh bien ! qu'a-t-elle répondu ? — Oh ! elle a souri ; et puis elle m'a dit : « *Ce que j'ai à vous dire, je n'ai pas besoin de l'écrire. Faites-moi seulement la grâce de venir ici pendant quinze jours* ». Je l'ai promis, et elle m'a dit : « *Et moi, je vous promets de vous rendre heureuse, non point en ce monde, mais dans l'autre.* »

Au moment où Bernadette alla retrouver ses compagnes, la Sainte-Vierge la suivit des yeux, puis regarda un moment avec tendresse Antoinette, qui était de la congrégation des *Enfants de* MARIE. « Elle vous regarde en ce moment, dit Bernadette à la jeune fille, qui en resta toute saisie. « Demande-lui, dirent encore

Digitized by Google

les deux femmes, si cela la contrarierait que, durant cette quinzaine, nous vinssions t'accompagner ici tous les jours. Bernadette fit naïvement la commission ; et la Sainte-Vierge, vraie Mère de miséricorde, lui répondit : « *Elles peuvent revenir avec vous, elles et d'autres encore. Je désire y voir du monde.* » Et elle disparut ; et, après elle, la clarté céleste qui l'environnait s'évanouit également peu à peu.

VIII.

Les trois premiers jours de la quinzaine miraculeuse.

Les deux compagnes de Bernadette rapportèrent à ses parents ce qu'elles venaient de voir et d'entendre. Ceux-ci, fort émus, commencèrent à croire, et résolurent d'accompagner, l'un ou l'autre, leur fille pour tout voir par eux-mêmes. Bernadette leur raconta, avec sa candeur ordinaire, ce que lui avait dit la Dame de la grotte, et comment celle-ci lui avait fait promettre de revenir quinze jours de suite.

Digitized by Google

Ce jour-là était précisément à Lourdes un jour de marché. Le bruit des apparitions de la grotte de Massabieille se répandit dans la foule, et, dès le lendemain, la merveilleuse nouvelle agitait, non-seulement toute la ville de Lourdes, mais la plaine et la montagne, dans toutes les contrées d'alentour. « Si l'apparition est réelle, se disait-on généralement, c'est bien sûr la Sainte-Vierge qui se montre à Bernadette. »

Le vendredi, 19, lorsque à l'aube du jour, la petite Bernadette arriva devant sa chère grotte, accompagnée de son père et de sa mère, une centaine de personnes s'y trouvaient déjà.

Depuis lors, la foule des assistants alla grossissant chaque matin; le 20, il y en avait quatre ou cinq cents; le dimanche, 21, plusieurs milliers. Ils encombraient tous les alentours de la grotte, et couvraient le terrain communal, de l'autre côté du gave.

La mère de l'innocente enfant eut le bonheur de voir de ses propres yeux sa fille comme ravie en extase par la présence de l'Apparition; comme tous les assistants, elle vit ce petit visage, si modeste et si chétif dans l'état naturel, s'illuminer tout à coup

Digitized by Google

et se transfigurer. Son front rayonnait. Tous ses traits semblaient s'élever et prendre je ne sais quoi de céleste; sa bouche entr'ouverte exprimait l'admiration, la béatitude, et paraissait aspirer le ciel; ses yeux fixes et brillants de bonheur contemplaient, réflétaient une beauté invisible, qu'aucun autre regard n'apercevait, mais que tous sentaient présente et voyaient par une sorte de réverbération sur le visage extatique de l'enfant.

Tous ceux qui ont vu Bernadette en extase affirment qu'ils n'ont rien vu de semblable sur la terre, et qu'aprés de longues années leur impression est aussi vive que le premier jour.

Quant à la petite *voyante*, comme on l'appelait dès lors, elle conservait, au milieu de ces foules, sa simplicité, sa paix et ses humbles allures. Toujours vêtue de sa pauvre robe noire, coiffée et enveloppée de son petit capulet de laine blanche, elle s'avançait tranquillement, un cierge à la main, s'agenouillait devant la grotte, prenait son chapelet et priait comme si elle eût été seule. Tout respirait en elle l'innocence, la vérité et la candeur. La céleste Apparition cessait

Digitized by Google

presque toujours au moment où la petite prédestinée terminait la récitation de son chapelet.

La foule était toujours respectueuse et silencieuse. Elle s'écartait doucement pour laisser passer Bernadette, et le souffle de la grâce allait et venait sur cette assemblée extraordinaire.

Le dimanche, 21, la très-sainte Vierge se montra comme de coutume à sa petite amie : elle avait toujours ses beaux vêtements blancs et lumineux, sa ceinture azurée et son étincelant rosaire. Elle souriait à Bernadette, et la saluait gracieusement de la tête et du geste.

A un certain moment, l'Apparition parut reculer et comme s'enfoncer dans l'intérieur du rocher. Pour ne point la perdre de vue, la petite se rapprocha du fond de la grotte en se traînant à genoux; et remarquant que le visage de la belle Dame était devenu tout à coup triste et douloureux : « Qu'avez-vous? osa-t-elle lui dire; que faut-il faire? — *Prier pour les pécheurs,* » répondit la Mère de miséricorde. Et les assistants virent deux grosses larmes rouler sur les joues de Bernadette, dont les yeux, fixés sur MARIE, restaient

Digitized by Google

grands ouverts. La joie reparut bientôt sur le visage de l'enfant, parce que celui de la Vierge avait repris sa grâce et sa sérénité. Après quoi, tout disparut.

IX.

Contradictions et persécutions suscitées à la pauvre petite Bernadette.

Les œuvres du bon DIEU sont toujours traversées par la rage du démon et par les passions ou l'ignorance des hommes. Les grandes choses qui se passaient et qui se préparaient à la grotte de Lourdes, pour la gloire de DIEU et le salut des âmes, furent donc promptement attaquées et dénaturées.

Les uns criaient à la superstition, à l'illusion, à la folie. « Cette petite fille est une folle, disaient-ils; il faut la faire enfermer. » D'autres parlaient de supercherie, de manœuvres frauduleuses. « C'est une escroquerie; tout cela finira par de l'argent. Cette enfant-là joue une indigne comédie. Il faut que la justice s'en mêle. » D'autres enfin,

Digitized by Google

plus modérés et un peu mieux au courant des faits, avouaient qu'on ne pouvait suspecter ni la candeur, ni la probité de cette enfant. « Ce sont tout simplement, ajoutaient-ils, des phénomènes naturels, qui sont du ressort de la médecine. La science connaît parfaitement les effets surprenants de la catalepsie, de l'hystérie et de l'hallucination. Qu'un médecin examine les choses de près, et bien certainement ces prétendues visions fondront comme la neige au soleil. »

La ville de Lourdes était littéralement sens dessus dessous. Le commissaire de police, qui, en bon commissaire, n'était pas obligé de croire aux miracles, crut avoir saisi une magnifique occasion de se distinguer et de faire du zèle. Donc, dans l'après-midi de ce même dimanche, au sortir des vêpres, un de ses agents, perçant la foule qui entourait et questionnait la pauvre Bernadette, eut le courage de l'arrêter « au nom de la loi », et à la juste indignation de tous. « Suivez-moi chez le commissaire de police », dit-il à l'enfant.

Mais ce fut le renard qui fut pris par la colombe. Le retors commissaire mit tout en œuvres : bonté feinte, caresses paternelles,

Digitized by Google

sarcasmes, intimidation, menaces, promesses, il employa tout pour dérouter la pauvre petite. Comme elle disait la vérité, elle n'avait qu'à répondre selon la vérité; et c'est cette vérité même qui déconcertait, qui faisait enrager le commissaire. Il n'en voulait pas, et de quelque côté qu'il se tournât, elle se dressait devant lui, lumineuse, invulnérable. Bernadette était tranquille et ferme : la Sainte-Vierge assistait évidemment son enfant privilégiée. « Quelle fermeté inébranlable dans ses dépositions ! disait au commissaire un témoin de l'interrogatoire. Quel accent de vérité ! Il est évident qu'elle croit avoir vu. Elle est sincère. »

L'interrogatoire avait duré une grande heure. Le commissaire était furieux. Au dehors, la foule s'indignait et devenait menaçante. Le père Soubirous se présenta pour réclamer son enfant; mais il fut tellement intimidé par les menaces de l'homme de la police, qu'il lui promit de défendre à Bernadette de retourner à la grotte. « Pour cette fois, je lui pardonne, dit le commissaire; mais en cas de récidive, il y aura la prison. Vous savez que M. le procureur impérial ne plaisante pas. » Et, congédiés d'un geste brutal,

Digitized by Google

le père et l'enfant rentrèrent chez eux, à la grande satisfaction de la foule.

Quant à la probité de Bernadette et de ses parents, elle fut tentée à diverses reprises, avec un insuccès non moins complet. On leur offrit de l'argent; on leur offrit de l'or; on leur fit de belles et séduisantes promesses; ils refusaient tout; et cependant DIEU sait s'ils étaient pauvres!

Les médecins et ceux qui s'appellent modestement eux-mêmes « les hommes de la science », ne réussirent pas davantage. Dès le dimanche, 21, un des meilleurs médecins de Lourdes, le docteur Dozous, avait voulu se rendre compte par lui-même « des phénomènes cataleptiques ou hystériques », qui, selon lui, devaient tout expliquer. Il s'était donc rendu de bonne heure à la grotte, s'était placé tout près de Bernadette, afin de mieux examiner.

Il fut stupéfait : aucun des caractères de ces étranges maladies, parfaitement connues de la médecine, ne se manifestait ici. Tout absorbée qu'elle était par la contemplation de la céleste Vierge, l'enfant avait cependant conscience de ce qui se passait autour d'elle : son cierge étant venu à s'éteindre, elle éten-

Digitized by Google

dit aussitôt la main pour qu'on le rallumât, et quelqu'un ayant voulu avec un bâton, toucher l'églantier de la niche, elle fit vivement signe de le laisser, et son visage exprima la crainte. «.Ce n'est là, se disait le médecin, ni la catalepsie avec sa roideur, ni l'hallucination qui n'a pas conscience d'elle-même; c'est ici un fait extraordinaire, d'un ordre tout à fait inconnu à la médecine. »

Il prit le bras de Bernadette : il était flexible et parfaitement souple. Il lui tâta le pouls : les pulsations étaient tranquilles, régulières, tout à fait normales. Aucun symptôme d'une maladie quelconque. Décidément « la science » était renversée.

Malgré cela, les contradictions continuèrent, et devinrent de véritables persécutions. Le commissaire de police fut indigne jusqu'au bout. Il porta l'affaire jusqu'au parquet du procureur impérial, jusqu'à la préfecture de Tarbes. Un mandat d'amener fut lancé contre l'innocente enfant; par « mesure administrative » (c'est-à-dire par le droit du plus fort, qui n'entend pas qu'on le discute), Bernadette, déclarée folle, de par le préfet, fut sur le point d'être arrachée à son père et

Digitized by Google

à sa mère pour être enfermée dans une maison d'aliénés. Sans l'énergie vraiment sacerdotale du vénérable curé de Lourdes, le crime était accompli. « Cette enfant est innocente, s'écria le prêtre indigné, lorsque le procureur impérial et le maire de Lourdes vinrent lui annoncer la décision préfectorale; cette enfant est innocente. Vous n'avez pu trouver aucun prétexte pour la poursuivre. Une telle mesure serait la plus odieuse des persécutions, d'autant plus odieuse qu'il s'agit de frapper un pauvre être sans défense. M. le préfet ne peut, à aucun titre, faire arrêter Bernadette. Prêtre, curé de cette paroisse, je me dois à tous, et en particulier aux plus faibles. Je connais mon devoir de pasteur. Allez donc dire à M. le préfet que ses gendarmes me trouveront sur le seuil de cette pauvre famille, et qu'ils auront à me passer sur le corps avant de toucher à un cheveu de la tête de cette pauvre petite fille. Faites des enquêtes, vous êtes libres; mais si vous voulez frapper des innocents, sachez bien qu'avant d'atteindre le dernier et le plus petit de mon troupeau, c'est par moi qu'il faudra commencer. » On n'osa pas aller plus loin, et l'innocente enfant fut sau-

Digitized by Google

vée par la Sainte-Vierge d'abord, puis par le courage et la foi de l'abbé Peyramale.

Cet excellent prêtre avait plus qu'un autre le droit de prendre en main la cause de Bernadette; car, depuis l'origine des apparitions, il avait gardé la plus prudente, la plus entière réserve, relativement aux faits de la grotte. Il avait exigé cette même attitude de la part de ses vicaires, s'en remettant au temps d'abord, puis à son Évêque, du soin de déterminer d'une manière définitive le véritable caractère des apparitions mystérieuses.

Quant à Bernadette, elle eut beaucoup à souffrir jusqu'à ce que l'évidence de la vérité et la toute-puissance de la Vierge Immaculée eussent triomphé de tous les obstacles.

Un jour, pendant l'apparition, le commissaire de police et le brigadier de gendarmerie poussèrent l'insolence jusqu'à vouloir se mettre pour ainsi dire, entre Bernadette et la Mère de Dieu. Ils se placèrent devant l'enfant ravie en extase, et essayèrent de la troubler. Mais sa marraine indignée défendit avec énergie la liberté de la petite, qui ne faisait point de mal et que nul n'avait le droit de tourmenter.

Digitized by Google

Maintes fois les parents deBernadette furent menacés, ainsi qu'elle-même. Mais rien ne put fléchir la tranquille fermeté de la pauvre petite enfant. C'était elle qui rassurait les siens effrayés. Elle leur répétait : « Ils ne feront pas tout ce qu'ils disent, et DIEU est plus fort qu'eux. Ne craignez pas. Faites comme moi : je n'ai pas peur. S'ils me mettent en prison, ils auront la peine de m'en tirer. »

Ces contradictions, ces persécutions durèrent pendant plusieurs mois. Mais revenons au récit des merveilleuses apparitions.

X.

Le cinquième jour de la quinzaine.

En rentrant chez lui, après la scène violente du commissaire de police, le père Soubirous avait donc défendu à la pauvre Bernadette de retourner désormais à la grotte. Le cœur bien gros, l'enfant s'était soumise : elle ne savait pas plus désobéir que mentir.

Le lundi, 22 février, elle fut envoyée de très-bonne heure à l'école, où l'attendaient d'autres peines. Outre la privation qui venait de

Digitized by Google

lui être imposée, privation que son petit cœur, si aimant, ressentait très-profondément, elle eut le chagrin de se voir tournée en ridicule par quelques enfants de l'école, et, qui pis est, par les Religieuses. Celles-ci, DIEU le permettant ainsi pour éprouver son enfant, ne croyaient pas à la réalité des apparitions. Elles n'avaient pas encore eu le temps de bien connaître Bernadette ; elles crurent devoir, elles aussi, lui défendre d'aller à la grotte.

La pauvre enfant ne savait plus que faire ; elle ne voulait point désobéir à son père ni aux Sœurs ; et cependant elle croyait mal faire en ne tenant pas la promesse qu'elle avait faite à la mystérieuse Dame, si belle, si bonne, si aimée. Le bon DIEU se chargea de résoudre la difficulté. Au moment où Bernadette sortait de l'école pour rentrer chez elle, une force étrange, irrésistible, s'empara d'elle, et la poussa, comme une petite feuille enlevée par le vent, du côté de la grotte. Elle y arriva sans trop savoir comment.

Une foule considérable y avait stationné toute la matinée, attendant vainement la petite *voyante*. Quand celle-ci arriva vers midi et demi, il y avait encore beaucoup de monde.

Digitized by Google

Mais hélas ! les jours se suivent et ne se ressemblent pas : Bernadette eut beau prier, regarder, dire et redire son chapelet; rien ne parut. Un temps très-long se passa ainsi. Toute désolée, l'enfant s'en retourna en pleurant. Assaillie de mille questions, elle répondait doucement, les yeux rouges de larmes : « Aujourd'hui la Dame ne m'est point apparue. Je n'ai rien vu. » Plusieurs se moquaient d'elle. « Les autres jours, ajoutait Bernadette, je l'ai vue comme je vous vois ; et nous nous parlions, elle et moi ; mais aujourd'hui, elle n'y est plus, je ne sais pas pourquoi. »

Elle revint à la maison, en priant et en pleurant. « Aurais-je fait quelque faute? » se demandait-elle. Mais sa conscience ne lui reprochait rien. Malgré son chagrin, elle était pleine d'espérance.

« D'où viens-tu? » lui dit son père, au moment où elle rentra. Elle raconta ce qui s'était passé. « Et tu dis qu'une force t'a emportée malgré toi? — Oui, répondit Bernadette. — Cela est vrai, pensa-t-il, car cette enfant n'a jamais menti ». Et, après un moment de réflexion, prenant résolument son parti : « Eh bien! dit-il à sa fille, puisqu'il en est ainsi, puisqu'une force supérieure t'a entraînée, je ne te défends

Digitized by Google

plus d'aller à la grotte, et je te laisse libre. »

Cette permission inespérée combla de joie la chère Bernadette.

XI.

Bernadette, aux pieds de la Sainte-Vierge.

Dans la première partie de la quinzaine miraculeuse, Bernadette ne reçut aucun ordre de la très-sainte Vierge. Elle restait ordinairement à genoux sur la pierre, à l'entrée de la grotte, pendant toute la durée du ravissement. Le temps de l'apparition se consumait dans la contemplation paisible de la glorieuse et immaculée Vierge, de la Reine du rosaire, de Celle qui est la douceur du ciel et de la terre.

Bernadette était là, tranquille et libre, l'œil attentif vers l'ouverture du rocher; elle disait sur les grains de son chapelet un petit nombre d'*Ave Maria*.

Soudain, un léger saisissement annonçait la visite auguste; ses deux mains s'élevaient un peu par un mouvement rapide et doux; tout semblait monter en elle, l'attitude et les

Digitized by Google

traits ; son visage blanchissant aspirait vers ce qu'elle voyait dans les hauteurs.

La foule recevait le contre-coup. — « Maintenant !... Elle la voit ! elle la voit ! » Ce mot circulait dans la foule attentive et y faisait courir l'émotion. On se pressait par un nouvel effort de la curiosité, et il fallait protéger l'enfant contre le flot de la multitude. Le silence devenait plus profond ; un recueillement religieux planait sur l'assemblée ; on se serait cru dans un sanctuaire. Les regards dévoraient Bernadette.

L'enfant, ravie, faisait bientôt, du geste le plus aisé et le plus doux, des inclinations gracieuses, où elle témoignait un respect profond. Son visage s'était lentement épanoui en un sourire retenu, mais heureux et serein. Elle se courbait encore, semblait répondre à des saluts mystérieux qui la charmaient ; puis, l'œil toujours fixe, elle traçait sur elle-même, avec le crucifix de son rosaire, un signe de croix solennel, plein de foi et de grâce, un signe de croix si beau, si noble, qu'on disait autour d'elle : « Seuls les Saints du ciel doivent savoir le faire ainsi, devant la gloire du Sauveur. »

Aux mains de Bernadette, le chapelet

Digitized by Google

circulait tantôt rapidement, tantôt avec lenteur, souvent pendait arrêté; et chose merveilleuse! pendant qu'elle disait ses *Ave Maria*, les spectateurs avides, qui saisissaient les moindres mouvements de son visage, voyaient ses lèvres presque toujours immobiles. Les plus rapprochés d'elle ont entendu au fond de son gosier de petits sons argentins à peine sensibles.

A certains moments, elle semblait plus vivement attachée à la Vision, comme si elle l'écoutait. Plusieurs fois elle dut adresser la parole à la bénigne Dame. Aucune oreille n'en a été avertie. Un jour, elle dit à une personne, avec un vif témoignage de surprise : « Comment! vous ne m'avez pas entendue? Je parlais si haut! » Ni un bruit, ni un mouvement ne s'étaient produits dans sa bouche. Elle renouvelait par intervalles son signe de croix si touchant et si beau.

Plusieurs jours, sa main gauche tint un cierge allumé; alors la droite remuait le chapelet. Quand elle n'avait pas de cierge, ses mains se joignaient, et avec son petit pouce elle faisait rouler les grains du rosaire sur ses doigts croisés.

Un matin, une bise froide et vive agitait la

Digitized by Google

flamme de son cierge et menaçait de l'éteindre. L'enfant avait instinctivement étendu sa main pour la protéger. Tout à coup, le vent, heurtant le rocher, revint brusquement sur lui-même, et inclina le feu du côté de la main ouverte. La flamme lécha ses doigts, en voltigeant, et on la vit passer dans les intervalles, un long moment. «Elle se brûle! disait-on avec anxiété; oh! pauvre petite! — elle se brûle!» — Il n'y eut pas une contraction sur son visage, pas le moindre mouvement dans sa main, et le feu ne laissa aucune trace.

Immobile et comme tendue par une attraction délicieuse, c'est alors qu'elle était belle. On la contemplait dans un long étonnement. Elle était belle, non de la fraîcheur rosée et vive qui nous fait sourire devant un visage d'enfant, mais d'une beauté supérieure et étrange.

Ses joues étaient extrêmement pâles, mais avec je ne sais quelle nuance suave, comme si elles étaient traversées par la lumière; une rougeur légère, teignant à peine les pommettes et les lèvres, relevait cette blancheur d'albâtre. L'œil élevé et bien ouvert s'épuisait en regards rayonnants, avides, enivrés; pas

Digitized by Google

un sourcillement ne remuait les paupières. Ces deux yeux fascinés et heureux semblaient cloués par un rayon de lumière. On vit quelquefois les lèvres se mouvoir, mais faiblement; presque toujours elles demeuraient fermées sans effort. Sur tout le visage, un reflet de joie étendait un léger sourire, arrêté à son premier épanouissement, à peine commencé, mais infiniment doux, où se lisaient un respect et une admiration immenses, mêlés d'un immense amour, et qui montrait la présence d'un Être très-grand et très-bon.

De temps en temps deux larmes tombaient de ses paupières toujours immobiles, roulaient comme des gouttes de rosée, sans se répandre et sans mouiller le visage, et restaient longtemps brillantes sur la blancheur des joues.

Tout en restant à genoux, Bernadette semblait tendre en haut, et, à voir le charme qui faisait monter ses traits, on l'aurait dite prête à s'enlever.

Ce que tout le monde sentait, c'est qu'elle était heureuse d'un bonheur inconnu; c'est qu'en ce moment, la terre n'était rien pour son âme. Elle ne semblait plus de ce monde.

Digitized by Google

On se parlait à voix bien basse pour ne la point troubler. « Elle voit, disait-on ; oh ! oui, elle voit ! »

L'enfant était absorbée ; toutes les puissances de son être appartenaient à la Vision ; rien de ce qui se passait autour d'elle n'en pouvait un instant détacher son attention. Et cet état surhumain, qui l'enlevait à elle-même, durait au moins une heure.

La foule, frappée par le merveilleux spectacle dont elle ne voyait que la moitié, sentait qu'elle assistait à des communications d'un autre monde et que le ciel était près d'elle. Elle se faisait violence pour maintenir le silence et le respect. Bernadette semblait ne rien entendre. Sa mère et ses tantes la protégeaient contre les oscillations de la multitude.

Quant aux spectateurs, ils essayaient de découvrir l'invisible sur le visage de la petite Bernadette ; ils y plongeaient leurs yeux comme dans un miroir, pour y chercher l'image de ce qui la rendait si ravissante. Puis, sachant bien qu'ils n'apercevraient rien, ils regardaient envieusement dans l'excavation du rocher. Pour eux, elle était vide, froide, obscure.

Digitized by Google

Enfin après cette longue extase, toute en sourires et en larmes heureuses, en colloques mystérieux échappant à toutes les oreilles, sous les regards infatigables d'une assemblée frémissante du voisinage manifeste d'un Être surnaturel, invisible et ravissant, Bernadette, toujours agenouillée, s'inclinait plusieurs fois de l'air le plus aisé et le plus noble, saluait respectueusement, laissant voir, dans l'expression de son visage transfiguré, le regret d'une séparation, saluait encore, puis faisait un long soupir... et tout semblait descendre en elle; le reflet céleste s'éteignait; on voyait mourir son sourire; plus de lumière dans son œil; une vague mélancolie et une apparence de lassitude sur son visage; sa merveilleuse pâleur disparaissait sous les couleurs renouvelées de son teint ordinaire.

La Dame rayonnante s'était évanouie en reculant dans l'intérieur de la niche. Sa magnifique lumière resplendissait encore un instant après elle, fuyait et se fondait peu à peu; et quand s'éteignaient ces derniers rayons, Bernadette revoyait le rocher, sa mère, sa tante, les foules; elle était retombée dans la vie vulgaire.

Digitized by Google

Le bruit croissait; la dispersion se faisait lentement; on se pressait autour de Bernadette; mais sa mère et sa tante, qui l'accompagnaient, l'entraînaient en la défendant, autant qu'il leur était possible, contre les curiosités importunes. L'enfant montait la rive, soutenue par elles; un groupe énorme la suivait vers sa demeure.

Surprise de voir cette petite gardeuse de moutons saluer avec tant de grâce et de dignité, à la fin de l'extase, une dame lui dit un jour : « Mais Bernadette, qui donc t'a enseigné à faire de si jolis saluts? — Personne, répondit-elle tout étonnée; je ne sais pas comment j'ai salué; mais je comprends que je dois faire tout comme le fait la Vision, et elle me salue comme ça quand elle veut s'en aller. »

Voilà, avec une exactitude à laquelle l'imagination n'a pas ajouté un trait, comment on a pu représenter Bernadette dans son extase.

Que voyait l'heureuse enfant? Elle a répété mille fois qu'elle était impuissante à le dire.

Voici ce que la curiosité la plus ardente, la plus ingénieuse et, ajoutons-le, la plus légitime a pu obtenir de la petite *voyante*, par de longues et minutieuses interrogations.

Digitized by Google

XII.

Les célestes beautés de la vision.

Au milieu d'une clarté toujours grandissante, au milieu d'une douce lumière qui dorait la niche et le rocher, apparaissait la Dame mystérieuse, dont les pieds posaient sur le rosier sauvage.

Et la Dame était admirablement belle : le visage le plus doux, jeune comme à quinze ou vingt ans et d'une grâce infinie, des regards ravissants, des sourires d'une bénignité sans pareille, une tendresse de mère; et dans cette bienveillance inénarrable, dans cette fraîcheur de jeunesse divine, une grandeur, une majesté dont l'enfant ne savait pas donner d'image.

Quand Bernadette avait répondu ces choses à mille questions qui lui faisaient détailler ce qu'elle n'aurait pas songé à dire, elle ajoutait avec un accent tout pénétré : « Elle était belle!... belle... plus que tout! »

Un jour, devant des femmes du monde distinguées et brillantes, on lui demandait :

Digitized by Google

« Était-elle jolie comme ces dames? — Oh! dit l'enfant en promenant sur elles un regard dédaigneux, bien plus que ça. »

La Vierge avait sa robe d'une blancheur éclatante; une sorte de coulisse la fermait en plis gracieux à la naissance du cou; les manches étaient étroites. Un voile seulement couvrait sa tête, jusqu'à la ligne du front; après en avoir suivi le contour, il coulait sur les épaules, blanc comme deux flots de lait, et, enveloppant à peine les bras dans ses plis ondoyants, il descendait le long des côtés jusqu'en bas. Une ceinture bleue ceignait la taille; les deux bouts, passés l'un dans l'autre, sans double nœud, flottaient par devant, larges et sans aucun ornement, bien au-dessous des genoux. Les pieds se montraient nus hors de la robe traînante, et portaient chacun une rose épanouie, couleur d'or. A l'un des bras pendait un long chapelet, dont les grains étaient blancs et brillants, et dont la chaîne et le crucifix étincelaient comme de l'or.

Toutes ces beautés apparaissaient dans une lumière d'un éclat immense et merveilleusement douce. Cette splendeur d'un autre monde enveloppait la Vierge d'un vêtement

Digitized by Google

de gloire et rayonnait sans aucun scintillement.

Bernadette plongeait avec ivresse son œil dans l'auréole resplendissante, et pénétrait jusqu'à la Dame. Avec une entière liberté, du regard le plus facile et le plus clair, elle la contemplait longuement. Elle regardait les traits du visage céleste, les plis des vêtements; elle admirait les mains fines et blanches. Les cheveux de la Vierge se sont toujours dérobés à sa vue.

Mais quand on lui demandait de donner, par images, une idée de ces choses si belles, elle ne savait pas le faire.

Comment était la lumière? comme celle des étoiles? comme le doux éclat de la lune? comme les feux du soleil éblouissant de midi? — « Non; l'auréole ne ressemblait pas aux lueurs de la terre; c'était plus beau, beaucoup plus beau ! »

Et la robe virginale? — On a montré à Bernadette les plus éclatantes étoffes blanches, les tissus les plus délicats : elle n'a reconnu jamais ni la couleur ni la nature de l'étoffe merveilleuse; toute blancheur était pâle; tout tissu, grossier. C'était autre chose, et plus beau, toujours plus beau.

Digitized by Google

Toutes les nuances possibles de bleu ont passé sous son regard : elle n'a pas trouvé la teinte de la ceinture de l'admirable Dame, et elle disait que l'azur du ciel n'est pas si bleu. Elle a vu de la nacre, du cristal, des pierreries : les grains du chapelet étaient plus transparents et plus riches. Et l'or de la chaîne du crucifix ne ressemblait pas à l'or qu'admirent les hommes; il était tout autre, et bien plus beau.

Jamais l'enfant ne s'est accoutumée à ces splendeurs célestes. A la dix-huitième contemplation, elle fut aussi puissamment, aussi délicieusement saisie que le premier jour.

La Vierge apparaissait debout, les pieds posés sur l'églantier. De la tête elle saluait l'enfant, souriait gracieusement, s'inclinait encore; puis, de la croix de son rosaire déroulé, elle se signait avec une noblesse, avec une piété ineffables; et, entrelaçant ses doigts, elle faisait couler un à un les grains blancs. Jamais, tandis que le rosaire courait, ses lèvres ne remuèrent.

La Vierge tenait presque toujours ses yeux fixés sur ceux de Bernadette; de temps en temps, elle les levait pour promener sur la foule des regards et des sourires heureux. La

Digitized by Google

petite fille a dit qu'elle semblait prendre une grande complaisance à voir ce peuple religieux accouru au soupçon de sa présence.

Telle se montra la Vierge Immaculée aux yeux charmés de Bernadette, les *dix-huit fois* qu'elle daigna lui apparaître dans la grotte prédestinée de Lourdes.

XIII.

Apparition du mardi, 23 février. Premier secret, et demande d'un sanctuaire.

En apparaissant ainsi d'une manière continue à la petite Bernadette, la Sainte-Vierge s'emparait chaque jour avec plus de puissance, de l'enfant bénie, la préparait à sa mission, et disposait le peuple, par la merveille multipliée de cette tranquille extase, à recevoir, comme la messagère de ses volontés, la pauvre et obscure fille de Soubirous.

La Mère de Dieu allait enfin révéler, par le ministère de cette enfant, les desseins miséricordieux qui la faisaient descendre à la grotte; et les actes extérieurs, exigés de Bernadette pour l'accomplissement de sa

Digitized by Google

mission, commencèrent le mardi, 23 février, sixième jour de la miraculeuse quinzaine.

La Sainte-Vierge, que Bernadette ne reconnaissait pas encore, lui avait déjà parlé, il est vrai, dans les apparitions précédentes et la petite lui avait aussi parlé; mais dans ces colloques pleins de mystère, la Reine du ciel n'avait encore articulé aucun commandement précis. Elle commença à le faire le mardi, 23.

Au milieu d'une foule compacte de huit à dix mille personnes, Bernadette arriva comme d'habitude à la grotte, à l'aube du jour. Elle était agenouillée à sa place habituelle, en dehors de la grotte, la main gauche appuyée sur un cierge bénit, tenant de l'autre son chapelet.

Tout à coup elle entend la voix bien aimée de la Souveraine du Paradis; de sa douce voix, la Sainte-Vierge l'appelle par son nom : « *Bernadette!* — Me voici, répond aussitôt l'enfant. — *J'ai à vous dire, pour vous seule, un secret qui vous concerne seule*, lui dit alors la Mère de DIEU. *Me promettez-vous de ne jamais le révéler à personne?* — Je vous le promets. »

Digitized by Google

Le dialogue continua. Quoique la Sainte-Vierge et l'enfant parlassent tout haut, personne n'entendit rien. « Comment! vous ne l'avez pas entendue? dit-elle au sortir de son extase. La Dame parlait cependant tout haut. Elle a une voix si fine, si douce! »

La Sainte-Vierge lui enseigna ensuite une prière, en la lui faisant répéter mot par mot, avec une maternelle condescendance. Cette prière, l'enfant la récitait à toutes les apparitions; mais elle n'a jamais voulu la faire connaître à personne.

Et maintenant, ma fille, ajouta la très-sainte Vierge, *allez dire aux prêtres qu'il doit s'élever ici un sanctuaire et qu'on y doit venir en procession.* » Cette parole termina l'apparition de ce jour.

En quittant les Roches Massabieille, Bernadette se rendit immédiatement chez M. le curé de Lourdes. Celui-ci ne lui avait jamais parlé jusque-là. « N'est-ce pas toi qui es Bernadette? lui dit-il avec une gravité presque sévère, dès qu'il la vit venir à lui. — Oui, c'est moi, monsieur le curé, répondit doucement l'humble messagère de la Sainte-Vierge. — Eh bien, Bernadette, que me veux-tu? que viens-tu faire ici? — Monsieur le curé,

Digitized by Google

je viens de la part de « la Dame » qui m'apparaît à la grotte de Massabieille. » Le prêtre fit semblant de traiter la chose fort légèrement et de n'y pas croire. L'enfant répéta d'un air très-candide et avec une grande confiance les paroles de l'Apparition. « Et tu ne sais pas le nom de cette Dame? reprit le digne curé. — Non, répondit Bernadette. Elle ne m'a point dit qui elle était. — Ceux qui te croient, s'imaginent que c'est la Sainte-Vierge MARIE. Mais prends garde : tu es seule à dire que tu la vois ; si tu prétends faussement la voir dans cette grotte, tu prends le chemin de ne jamais la voir dans le ciel. — Je ne sais pas si c'est la Sainte-Vierge, monsieur le curé, répondit l'enfant ; mais je vois la Vision comme je vous vois, et elle me parle aussi vraiment que vous me parlez. Et je viens vous dire, de sa part, qu'elle veut qu'on lui élève un sanctuaire aux roches de Massabieille où elle m'apparaît. »

Assez ému, le bon M. Peyramale se fit répéter les termes mêmes qu'avait employés la Dame de la grotte. « Après m'avoir confié le secret qui me concerne et que je ne puis révéler, dit l'enfant, la Dame a ajouté : « *Et maintenant, allez dire aux prêtres qu'il doit*

Digitized by Google

s'élever ici un sanctuaire et qu on y doit venir en procession. »

Après un moment de réflexion, le curé reprit : « Je ne peux pas m'en rapporter à toi, tu le comprends. Dis à cette Dame qu'il faut qu'elle se fasse connaître. Si elle est la Sainte-Vierge, qu'elle le montre par quelque miracle. Elle t'apparaît, me dis-tu, sur un rosier sauvage? Nous sommes en février : dis-lui, de ma part, que si elle veut un sanctuaire, qu'elle fasse fleurir le rosier. » Et il la congédia.

On sut bientôt dans la ville ce qui venait de se passer entre le prêtre et l'enfant. La curiosité, l'émotion étaient générales; et plusieurs libres-penseurs de l'endroit résolurent de se rendre désormais à la grotte, afin d'assister à l'enterrement « de la superstition. »

XIV.

Apparition du mercredi, 24 février. Deuxième secret, et exhortation à la pénitence.

Un notable de Lourdes, esprit droit mais peu croyant alors, raconta à M. Henri Lasserre

Digitized by Google

comment, ce jour-là, il fut vaincu par l'évidence du surnaturel. Il ne vit point fleurir l'églantier, mais il vit Bernadette en extase; il vit le reflet du ciel sur la figure de l'humble enfant; et sa bonne foi se rendit. Comment ne pas croire au soleil, lorsque, sans le voir encore lui-même, on aperçoit le sommet des montagnes doré de ses rayons?

« J'arrivai à la grotte, disait-il, très-disposé à examiner et, pour tout avouer, à bien rire, m'attendant à une comédie ou à quelque chose de grotesque. Je pus me placer au premier rang. La foule était immense. Vers le lever du soleil, Bernadette arriva. J'étais près d'elle. Elle se mit à genoux, sans se préoccuper de la foule qui l'entourait, comme si elle eût été seule. Bientôt son regard parut recevoir et refléter une lumière inconnue. Devant cette transfiguration de l'enfant, toutes mes négations préconçues tombèrent tout à coup, et firent place à un sentiment extraordinaire qui s'empara de moi, malgré moi. J'eus la certitude qu'un être mystérieux se trouvait là? Subitement et complétement transfigurée, Bernadette n'était plus Bernadette. Son attitude, ses moindres gestes avaient une noblesse

Digitized by Google

surhumaine. Elle souriait à l'être invisible.

« Je n'étais pas moins ému que les autres spectateurs. Comme eux, je retenais mon haleine pour tâcher d'entendre le colloque qui s'était établi entre la Vision et l'enfant.

« A un certain moment, Bernadette s'avança sur ses genoux, du point où elle priait, c'est-à-dire du bord du gave, jusqu'au fond de la grotte. Il y avait environ quinze mètres. Pendant qu'elle montait ainsi cette pente un peu abrupte, les personnes qui étaient sur son passage l'entendirent très-distinctement prononcer ces paroles : « Pénitence !.. pénitence !.. pénitence !!! »

Le témoin plus qu'impartial qui rapportait cette scène émouvante, vit Bernadette sortir de son ravissement et redevenir immédiatement comme d'habitude, une pauvre petite fille presqu'en haillons, que rien ne distinguait des autres enfants du peuple. Il était receveur des finances à Lourdes, et c'était lui qui, le dimanche précédent, avait assisté à l'interrogatoire de Bernadette chez le commissaire de police.

Que s'était-il passé durant cette sixième apparition de la quinzaine? L'enfant avait-

Digitized by Google

elle fait la commission du bon curé? L'églantier n'avait point fleuri.

Quand, au sortir de la grotte, Bernadette se présenta au presbytère, M. Peyramale, toujours maître de lui-même, lui demanda : « Eh bien, l'as-tu vue encore aujourd'hui? et que t'a-t-elle dit? — J'ai vu la Vision, répondit l'enfant, et je lui ai dit : « M. le curé « vous demande quelques preuves, par exem- « ple de faire fleurir le rosier qui est sous « vos pieds; parce que ma parole ne suffit « pas aux prêtres, et qu'ils ne veulent pas s'en « rapporter à moi. » Alors elle a souri, mais sans parler. Puis, elle m'a dit de prier pour les pécheurs, et m'a commandé de monter jusqu'au fond de la grotte. Et trois fois elle s'est écriée : « Pénitence!.. pénitence!.. pénitence! ». J'ai répété ces mots en me traînant sur mes genoux jusqu'au fond de la grotte. Là, elle m'a révélé un second secret qui m'est personnel. Puis, elle a disparu. — Et qu'est-ce que tu as trouvé au fond de la grotte? — J'ai regardé après qu'elle a disparu (car pendant qu'elle est là, je ne fais attention qu'à elle, et elle m'absorbe), et je n'ai vu que le rocher, et par terre quelques brins d'herbe qui poussaient au milieu de

Digitized by Google

la poussière. — Attendons », se dit le curé.

Mais dans ce récit de Bernadette manquaient de précieux détails dont il est impossible de priver la piété du lecteur.

Pendant que l'enfant était absorbée dans le ravissement, on la vit baiser la terre, à plusieurs reprises, en montant à genoux la pente assez roide qui s'élevait en face d'elle, jusqu'au fond de la grotte, à gauche. La Sainte-Vierge lui avait dit : « *Vous prierez* DIEU *pour les pécheurs... Vous baiserez la terre pour la conversion des pécheurs.* » Et elle lui faisait signe d'avancer à genoux.

Bernadette, se relevant après avoir baisé la terre, cherchait l'Apparition; elle la voyait reculer lentement et la suivait, en multipliant ses baisers humiliants de pénitence. Elle entra sous la voûte, et demeura quelques instants immobile. En ce moment, elle voyait la Vierge de si près, qu'il lui semblait, disait-elle, qu'en se levant et en étendant le bras, elle aurait pu toucher à ses pieds.

Elle se tourna vers les spectateurs, fit avec insistance un signe qui semblait demander à la foule de s'incliner. On ne comprit pas. Alors son doigt se posa un instant sur ses lèvres, puis se dirigea, roide et impérieux

Digitized by Google

vers la terre, avec une autorité et une énergie étonnantes. Le geste et le regard disaient à tous : Vous aussi, baisez la terre !

Plusieurs personnes se courbèrent à l'instant, dominées par la surnaturelle grandeur de cette chétive enfant; et, croyant obéir à un ordre de la Vision, elles baisèrent la terre.

Bernadette redescendit à genoux encore, toujours en baisant la terre, et revint à sa contemplation devant la niche.

Au sortir de ce spectacle qui devait troubler l'orgueil humain, les sentiments des assistants étaient divers. Mais tous en emportèrent un étonnement profond; un grand nombre se retiraient avec l'impression religieuse que laissent les événements mystérieux derrière lesquels on sent que DIEU se cache; ils pensaient qu'un grand avenir se préparait dans la grotte. La Vierge leur faisait pressentir ses miséricordes.

Depuis lors, la pénitence pour les pécheurs fut redemandée à Bernadette. Elle montait et descendait une seule fois, pendant l'apparition, et toujours en silence; cette première fois seulement on l'entendit pendant sa marche prononcer ces mots : — Pénitence ! Pénitence ! Pénitence !

Digitized by Google

Un jour, elle fit plusieurs de ces laborieuses ascensions. Son visage était dans un continuel épanouissement de bonheur; une teinte de tristesse douce le voila par instants, et alors même le sourire y restait, mélancolique mais heureux. La Vierge souriait aussi pour les yeux de Bernadette, et couronnait sa pénitence par ce ravissant témoignage de divine joie.

On se souvient encore avec étonnement de la légèreté que l'enfant déployait dans cette difficile marche à genoux. « J'ai cru plusieurs fois, écrit un témoin oculaire, que des êtres invisibles la soutenaient pour monter et descendre si précipitamment. »

On lui demanda le premier jour : « — Mais pourquoi as-tu marché à genoux et baisé la terre? — La Vision me l'a commandé; c'est en pénitence pour moi et pour les autres. — Pourquoi nous as-tu fait signe de baiser la terre? — La Vision voulait dire que vous devez, vous aussi, faire pénitence pour les pécheurs. »

Plus d'un an après, des ecclésiastiques qui l'interrogeaient avec beaucoup de sagacité, lui dirent à propos de cette pénitence : « Mais c'est bien étrange que la Sainte-Vierge vous ait demandé tout cela! Ce sont des choses

Digitized by Google

extraordinaires et qui ne paraissent pas raisonnables. » Elle répondit en baissant les yeux et d'un ton pénétré qui les frappa : « Ah !.., pour la conversion des pécheurs!... »

Le cœur de MARIE se révélait. Les pécheurs ! voilà ceux qu'elle appelle par l'humiliation et la prière de Bernadette. Les pécheurs ! voilà ceux qu'elle cherche aussi par les miracles qui vont s'opérer, par centaines, dans cette grotte privilégiée.

XV.

Apparition du jeudi, 25 février. Le troisième secret, et la source miraculeuse.

C'était le huitième jour de la quinzaine. Une multitude incroyable, ardente, émue, remplissait tous les terrains d'alentour. Quand la petite Bernadette parut, tout le monde se découvrit instinctivement, les sceptiques comme les croyants. La très-bonne, très-miséricordieuse et très-admirable Vierge MARIE daigna, ce jour-là comme les autres, être fidèle au rendez-vous de la grotte. Dans aucun sanctuaire peut-être, la Mère de DIEU ne multiplia ainsi ses célestes visites.

Digitized by Google

Elle commença le colloque de cette apparition par confier à sa chère Bernadette son troisième secret : « *Ma fille,* lui dit-elle, *je veux vous confier, toujours pour vous seule, un dernier secret ; pas plus que les deux autres, vous ne le révélerez à personne au monde.* »

Bernadette écoutait, dans la joie de son cœur, l'ineffable harmonie de cette parole si douce, si maternelle, si tendre, qui charmait jadis, à Nazareth, les oreilles et le cœur de l'Enfant-Jésus.

« *Et maintenant,* lui dit la Sainte-Vierge après un moment de silence, *allez boire et vous laver à la source, et mangez de l'herbe qui est là.* »

Bernadette étonnée regarda autour d'elle. Il n'y avait point de source dans la grotte ; il n'y en avait jamais eu. Une masse sablonneuse et aride, embarrassée de fragments de rocher, obstruait alors l'intérieur de la grotte, et atteignait la voûte actuelle à une hauteur d'environ deux mètres. Sans perdre de vue l'Apparition, Bernadette allait se diriger vers le gave, lorsque, du regard et de la main, la Vierge lui indiqua l'endroit où elle devait se rendre. « *N'allez pas là,* lui dit-elle ; *je ne vous ai point dit de boire au gave ; allez à la fontaine, elle est ici.* » Et, étendant la main, elle montra

Digitized by Google

du doigt à l'enfant ce même coin desséché où, la veille, elle l'avait déjà fait monter à genoux. C'était, au fond de la grotte, à la gauche du spectateur.

Bernadette monta; et quand elle fut près du rocher, elle chercha des yeux la source. Ne la trouvant pas et voulant obéir, elle dit, dans un regard, son embarras à la céleste Dame. Sur un nouveau signe, l'enfant se baissa, et grattant le sol de ses petites mains, se mit à creuser la terre.

Tout à coup le fond de cette petite cavité s'humecta : arrivant de profondeurs inconnues, à travers les roches et les épaisseurs de la terre, une eau mystérieuse apparaissait sous les mains de l'enfant de MARIE et remplit bientôt le petit creux qui pouvait contenir un verre. Se mêlant à la terre, elle était toute bourbeuse, si bien que la pauvre Bernadette la porta trois fois à ses lèvres, sans avoir le courage de l'avaler. L'Apparition rayonnante dominait cette scène étrange, et suivait l'enfant d'un regard attentif. Celle-ci surmonta enfin sa répugnance; elle but cette eau boueuse et s'en mouilla le visage.

Les assistants n'y comprenaient rien : « Oh ! voyez donc, s'écrièrent quelques-uns; voyez

Digitized by Google

comme elle se salit, la pauvre enfant! » D'autres se disaient : «Elle perd la tête : cela n'a pas de bon sens ! » En ce moment, Bernadette, de ses doigts mouillés, cueillait et mangeait quelques brins d'herbe qui poussaient là.

Aussitôt l'eau de la source naissante franchit les bords du petit réservoir creusé par l'enfant, et se mit à couler en un mince filet, qui, durant cette première journée, ne fit qu'humecter le sable. Le ruban humide qu'il traçait sur le sol s'allongeait lentement, insensiblement, vers le gave.

De sa faible main, Bernadette venait d'ouvrir, sans le savoir, la source des guérisons et des miracles.

La Bienheureuse Vierge récompensa d'un sourire sa petite ouvrière, disparut radieuse, et la fidèle, l'obéissante Bernadette s'en retourna chez elle, comme d'habitude.

Émerveillés, les assistants voulurent voir la source miraculeuse, et y tremper leurs mouchoirs. Le lendemain, la source de la Sainte-Vierge, grandissant à vue d'œil, coulait déjà de la grosseur du doigt. Au bout de quelques jours, elle jaillissait de terre, pure et limpide, grosse comme le bras d'un enfant. Elle cessa de croître alors.

Digitized by Google

Dans la suite, on l'a mesurée avec une précision mathématique : dès les premières semaines, elle donnait *quatre-vingt-cinq litres par minute; cinq mille cent litres par heure;* c'est-à dire, *par jour, cent vingt-deux mille quatre cents litres.*

Et auparavant, nous le répétons, au su et vu de tous les habitants du pays, ce roc, ces sables étaient desséchés et arides. Les esprits-*forts* de l'endroit dirent et imprimèrent que c'était là chose toute naturelle, qu'il n'y avait pas de source, que Bernadette, la folle, l'hallucinée, avait tout bonnement mis la main sur un amas d'eau, provenant, *sans doute*, du suintement de la pierre ! !

L'eau miraculeuse de Lourdes a été analysée par des chimistes habiles : c'est une eau vierge, toute pure; une eau naturelle, dépourvue de toute propriété thermale.

XVI.

Le vendredi, 26 février.
La première guérison miraculeuse.

Ce jour-là, l'immaculée Vierge n'apparut point à sa chère enfant. Tout le monde entou-

Digitized by Google

rait Bernadette d'hommages, de respect qui allaient jusqu'à la vénération ; quand elle passait, on disait, et elle pouvait l'entendre : Voilà la Sainte !

Marie, mère de l'humilité et de la douceur, voulut sans doute prémunir son enfant contre le danger de la vaine gloire : elle la laissait se consumer en désirs, en larmes, en prières; elle ne voulut pas se montrer. Humiliée, désolée, Bernadette dut s'en retourner chez elle; elle pleura tout le long du chemin.

A la place de l'Apparition accoutumée, la foule pouvait voir la source, vivant témoignage de la toute-puissance de la Dame mystérieuse. Le bon curé de Lourdes avait demandé un signe; au lieu du très-petit qu'il avait cru devoir désigner, la très-sainte Vierge venait de lui en donner un très-grand, et non-seulement à lui, mais à tous, mais aux mauvais comme aux bons. Le rosier fleuri n'eût été qu'un simple miracle, un miracle d'agrément, bien frêle, bien passager : la source surnaturelle était non-seulement un miracle et un grand miracle, mais un miracle permanent, une source intarissable de miracles. Oh ! que la bonne Vierge s'y entend mieux que nous !

Ce vendredi, 26, l'eau miraculeuse opéra

Digitized by Google

son premier prodige : miracle de premier ordre, constaté, proclamé par la science d'abord, puis, par l'autorité ecclésiastique.

Il y avait à Lourdes un pauvre ouvrier carrier, nommé Bourriette, qui, vingt ans auparavant, avait eu l'œil horriblement mutilé par un éclat de mine. Il avait failli en mourir; malgré les soins les plus intelligents et les plus dévoués du docteur Dozous, celui-là même qui avait examiné Bernadette dans son extase, la vue du pauvre mineur avait baissé d'année en année, si bien qu'à l'époque dont nous parlons, son œil droit ne distinguait plus un homme d'un arbre. Connu et aimé dans toute la ville, Bourriette était un homme de foi, un digne chrétien. Il était marié et père de famille.

Il avait entendu parler des choses merveilleuses qui se passaient à la grotte, et en particulier de la source qui commençait à jaillir. « Va me chercher de cette eau, dit-il donc à sa fille. La Sainte-Vierge, si c'est elle, n'a qu'à le vouloir pour me guérir. » Une demi-heure après, l'enfant apportait un peu de cette eau, toute terreuse encore. « Père, dit-elle, ce n'est que de l'eau bourbeuse. — N'importe ! » dit le bon Bourriette, qui se mit à prier.

Digitized by Google

Il frotte avec l'eau son œil perdu... Il pousse un grand cri, un cri de joie et de bonheur. Il se met à trembler, tant son émotion est vive! Les noires ténèbres qui, depuis vingt ans, le privaient de la vue, avaient disparu; il ne restait plus qu'une sorte de brume légère, semblable aux brouillards du matin.

Il continue à prier, en lavant son œil; les brouillards se dissipaient à mesure, et le voilà qui distingue nettement les objets. Il était guéri!

« Je suis guéri! » s'écrie-t-il en abordant le lendemain le docteur Dozous sur la place de Lourdes. — « Pas possible! lui dit le médecin. Vous avez une lésion organique qui rend votre mal absolument incurable. Le traitement que je vous fais suivre a pour but de calmer vos douleurs, mais ne peut vous rendre la vue. — Ce n'est pas vous qui m'avez guéri, répond le carrier encore tout ému : c'est la Sainte-Vierge de la grotte. — Que Bernadette ait des extases inexplicables, cela est sûr, fit le docteur en haussant les épaules; je l'ai vérifié moi-même, et de près. Mais que l'eau qui jaillit à la grotte par je ne sais quelle cause inconnue, guérisse subitement des maux incurables, ce

Digitized by Google

n'est pas possible. » Cela disant, il tire son agenda, et écrit quelques mots au crayon. « Tenez, dit-il à Bourriette, en lui mettant la main sur l'œil gauche; si vous pouvez lire ceci, je vous croirai. » Les passants s'étaient groupés autour d'eux. Bourriette lit aussitôt, sans la moindre hésitation : « *Bourriette a une amaurose incurable, et il ne guérira jamais.* »

Le docteur demeura ébahi, stupéfait. « Je ne puis le nier, s'écria-t-il; c'est un miracle, un vrai miracle, n'en déplaise à moi-même et à mes confrères de la Faculté. Cela me renverse : mais le fait est évident; il est en dehors de tout ce que peut la pauvre science humaine. »

La guérison de Louis Bourriette était d'autant plus merveilleuse que le miracle avait laissé subsister les cicatrices et les lésions profondes de la blessure. Le carrier, presque fou de joie, en racontait les détails à qui voulait l'entendre.

Dès lors, l'enthousiasme, la foi vive, l'action de grâces envahirent de plus en plus les multitudes. L'évidence du miracle apparaissait de plus en plus. Vers le soir, les ouvriers carriers, à la corporation desquels appartenait l'heureux Bourriette, se rendirent en grand nombre aux roches Massabieille, et tra-

Digitized by Google

cèrent, à travers les escarpements, un sentier plus commode pour les pèlerins. Devant l'orifice de la source miraculeuse, ils placèrent une rigole de bois, et creusèrent, au bas de cette rigole, une sorte de petit bassin, ayant à peu près la forme et les dimensions d'un berceau d'enfant.

Le nom de la Sainte-Vierge était sur toutes les lèvres. Personne ne le savait, et cependant tous étaient assurés que c'était elle, que c'était bien elle. Après le coucher du soleil, sans que personne se fût concerté, sans qu'aucun prêtre s'en fût mêlé, des centaines de cierges illuminèrent tout à coup le sanctuaire improvisé; et des milliers de voix se mirent à entonner avec une ferveur, une émotion indescriptibles, les Litanies de la très-sainte Vierge.

La grotte demeura ainsi illuminée toute la nuit.

XVII.

Apparitions des derniers jours de la quinzaine.

La quinzaine sacrée approchait de son terme. La Sainte-Vierge continuait à se mon-

Digitized by Google

trer chaque matin à sa chère petite Bernadette ; et les foules accourues de vingt à trente lieues à la ronde avaient toujours sous les yeux le même prodige, de plus en plus impressionnant, de plus en plus fécond en grâces et en enseignements : la transfiguration de l'humble enfant, le saisissement d'un peuple immense.

Tout continuait à se passer avec le plus grand ordre. On puisait à la source ; on chantait des cantiques ; on priait.

Toutefois, aucune particularité nouvelle ne signala ces dernières apparitions ; seulement, la source miraculeuse croissait à vue d'œil, ainsi que nous l'avons dit ; et les guérisons subites, surnaturelles se multipliaient avec une telle évidence que le parti de la libre-pensée en était attéré.

En chacune de ces apparitions, Bernadette renouvelait les actes de pénitence et d'obéissance que nous avons racontés. Sur l'ordre de la Sainte-Vierge, elle allait boire à la source ; et quelquefois on l'y vit puiser à reprises multipliées.

Dans une de ces ondulations qu'imprimaient à la foule les efforts de ceux qui cherchaient à mieux voir, l'églantier fut un ins-

Digitized by Google

tant ébranlé. Bernadette, tout alarmée, étendit la main et se dirigea vivement de ce côté. Ses yeux étaient baignés de larmes. « — Qui a remué le rosier? s'écria-t-elle. Oh! n'y touchez pas! » Et elle regardait avec inquiétude dans l'excavation. L'arbuste redevenant immobile, le visage de Bernadette se rasséréna, et le bonheur y reparut avec le sourire. On s'étonna de lui entendre jeter ce cri au milieu de l'extase si profondément silencieuse.

Dans la journée, la personne qui avait touché aux branches vint trouver Bernadette, et lui fit des excuses pour le chagrin qu'elle lui avait causé. « — Oh! vous m'avez fait bien de la peine, dit l'enfant. Quand j'ai vu la *ronce* agitée, j'ai eu peur que la Dame ne tombât; elle était dessus, et elle me faisait signe de la main qu'on devait laisser le rosier. »

Cette personne fut très-frappée du sentiment qui éclatait dans la parole de Bernadette. Elle ne croyait pas encore; sur l'instant, elle donna toute sa foi à la Vision céleste. La pensée d'avoir manqué, même sans le savoir, au respect pour la Sainte-Vierge, en déplaçant les tiges sauvages où ses pieds

Digitized by Google

étaient posés, la pénétra de douleur et lui laissa des regrets; elle aima Bernadette et suivit avec une religion profonde toutes les apparitions.

Depuis la quatrième apparition, Bernadette, en arrivant, allumait chaque matin un cierge bénit et le tenait de la main gauche, tant que la Vierge se montrait. Ce fut d'abord une dame de la ville qui lui en prêta un; bientôt ses tantes lui donnèrent tour-à-tour leur cierge de congréganistes.

Un jour, vers la fin de son extase, Bernadette se leva, pâle encore et radieuse, se pencha vers sa plus jeune tante qui l'accompagnait ce jour-là, et lui dit : « — Voulez-vous me donner votre cierge et me permettre de le laisser dans la grotte? — Oui, oui, je te le donne; va le poser si tu veux. » L'enfant se dirigea vers le fond de la grotte. Elle enfonça dans la terre l'extrémité du cierge en l'appuyant sur le rocher et le laissa allumé, puis revint à sa place accoutumée.

Après l'apparition, sa tante lui demanda en chemin : « Mais pourquoi m'as-tu prié de te donner mon cierge, et pourquoi l'as-tu porté là-bas? — Je voulais le laisser, en m'en allant, brûler à la grotte; et comme il était à vous,

Digitized by Google

je ne pouvais pas le faire sans votre permission. »

Déjà nous l'avons vu, quelques personnes avaient déposé des cierges : hommage touchant, prémices de ces milliers de flambeaux qui maintenant éclairent sans fin le rocher de l'Apparition, pour glorifier et remercier la Mère de DIEU.

La dévotion des cierges est aussi ancienne que l'Église. Le cierge allumé est un beau symbole : la cire blanche et vierge dont il est formé, signifie l'humanité très-pure que le Sauveur a prise dans le sein de MARIE et qui, unie à la divinité, est la lumière du monde ; comme la cire du cierge, cette humanité sacrée se consumait devant DIEU en adoration, en supplications, en actions de grâces, en pénitences et en sacrifices de tout genre. La lumière du cierge, resplendissante et ardente, signifie la divinité du fils de MARIE.

Le cierge allumé représente également le chrétien, qui, éclairé, embrasé des ardeurs de la vraie foi et de l'amour de JÉSUS-CHRIST, doit, lui aussi, se consumer devant le bon DIEU comme une victime de pénitence et d'amour.

Le mardi, 2 mars, Bernadette se rendit de

Digitized by Google

nouveau chez M. le curé de Lourdes, et lui renouvela la demande que faisait *la Dame*. « Elle veut, répéta l'enfant, qu'on lui élève un sanctuaire à la grotte et qu'on y vienne en procession. »

Les faits avaient marché ; la source miraculeuse avait jailli ; les miracles certains, avérés, étaient venus témoigner de la véracité de Bernadette et de la réalité des apparitions : malgré sa prudence, le digne curé était pleinement convaincu. Il avait, comme tout le monde, le sentiment intime que c'était la Sainte-Vierge qui opérait toutes ces merveilles.

« Je te crois, dit-il à Bernadette. Mais ce que tu me demandes au nom de l'Apparition, ne dépend pas de moi. Cela dépend de Mgr l'Évêque, que j'ai déjà instruit de ce qui se passe. Je vais me rendre auprès de lui et lui faire part de ce que tu me demandes. C'est à lui seul qu'il appartient d'agir. »

M. Peyramale se rendit, en effet, à Tarbes ; il exposa les faits au vénérable Mgr Laurence, qui résolut d'excéder, s'il est possible, en prudence, de laisser mûrir ce fruit et de se contenter, pour le moment, de jeter les bases d'une enquête juridique, où tous les faits, passés,

Digitized by Google

présents, futurs, seraient examinés avec la plus scrupuleuse impartialité, en attendant un jugement en règle.

Le lendemain mercredi, 3 mars, l'affluence à la grotte fut immense, malgré des cordons de troupes et des pelotons de gendarmerie que l'autorité civile avait niaisement échelonnés sur le chemin des Roches Massabieille, comme si ces réunions eussent menacé de dégénérer en émeute. Les craintes, on pouvait même dire, les espérances de ces hommes à courte vue furent déçues : l'ordre le plus parfait ne cessa de régner dans cette multitude, durant tout le jour.

XVIII.

Merveilleuse clôture de la quinzaine. Résurrection du petit Justin.

Le dernier de ces quinze jours pendant lesquels Bernadette *faisait* à la Reine du Ciel *la grâce* de venir à la grotte, le jour qui devait clore cette série de longues merveilles, était l'objet des conjectures universelles. Ceux qui n'avaient pas assisté au spectacle surhu-

Digitized by Google

main de Massabieille et ceux qui l'avaient vu déjà, voulaient se trouver à la scène finale.

C'était un jeudi de marché à Lourdes. Toute la matinée, longtemps avant l'aube, le chemin de la grotte fut encombré ; au lever du jour, plus de vingt mille personnes attendaient déjà, et il en arrivait incessamment.

Jamais avant, jamais depuis, peut-être même à ces grandes solennités qui ont eu un si vaste retentissement, Lourdes n'a vu pareille affluence. Sergents de ville, gendarmes, soldats de la garnison, tout était là « pour prévenir le désordre. »

Un sentiment commun tenait en haleine cette innombrable assemblée : l'attente vague de quelque grand spectacle. Il semblait à tous que la quinzaine des apparitions ne pouvait se terminer que par un événement éclatant. Quelques-uns pensaient à un miracle opéré sur Bernadette ou accompli par elle.

Selon sa coutume, Bernadette entendit la sainte messe avant de partir. Au sommet du rocher, un gendarme l'attendait ; il marcha devant elle, le sabre nu, pour ouvrir la foule. Des planches avaient été disposées près de la grotte pour lui faciliter le passage. Sans ces précautions, il paraissait impossible qu'elle

Digitized by Google

traversât les masses compactes des spectateurs.

Quand l'enfant se prosterna, tout le peuple, d'un mouvement unanime, tomba à genoux. Un silence extraordinaire régnait au milieu de cette multitude.

Bientôt l'extase commença, paisible, lumineuse, comme chaque jour. L'enfant alla boire à la fontaine, accomplit, en effleurant la terre de ses genoux et de ses lèvres, la pénitence accoutumée pour les pécheurs. Mais rien de nouveau ne signala encore cette apparition du 4 mars. Bernadette reçut, comme les jours précédents, l'ordre d'aller parler aux prêtres et de leur demander le sanctuaire et les processions. Elle avait prié l'Apparition de lui dire son nom : la Dame rayonnante n'avait point répondu à cette question.

Puis, par ses saluts à la Vision, Bernadette annonça que la Sainte-Vierge allait disparaître ; elle reçut son dernier adieu, son dernier sourire, vit une dernière fois l'éclat de son auréole pâlir et se perdre, soupira... C'était fini.

Elle reprit le bras de sa mère et se retira ; mais ce jour-là elle eut une longue tristesse, la tristesse de la séparation : reverrait-elle encore la céleste, la douce Vierge?

Digitized by Google

La foule se dispersa lentement. Toute la journée, la grotte fut l'objet d'un pèlerinage très-animé. Le soir, vers quatre heures, il y avait encore là cinq ou six cents personnes, qui examinaient, qui priaient, qui buvaient à la source, et emportaient de ce lieu sacré quelque petit souvenir.

Mais la Vierge Immaculée ne voulait point que ce jour mémorable se terminât sans une manifestation éclatante de sa bonté. Un grand miracle, un miracle *maternel* fut la digne clôture de la quinzaine des miracles.

Un petit enfant de deux ans se mourait dans une pauvre maison de Lourdes. Il s'appelait Justin. Son père, Jean Bouhohorts, était journalier. Atteint dès sa naissance d'une fièvre lente, le pauvre petit n'avait jamais pu marcher; il se mourait de consomption, malgré tous les efforts du médecin. Il était à l'agonie; son père et sa mère, au désespoir, étaient là près de son berceau, et le regardaient mourir. Déjà une charitable voisine préparait le petit linceul, et s'efforçait de soutenir le courage de la malheureuse mère.

L'œil de l'enfant était devenu vitreux; ses membres étaient roides et inertes; la respiration n'était plus sensible.

Digitized by Google

« Il est mort, » dit le père. — « S'il n'est pas mort, dit la voisine, il va mourir, ma pauvre amie. Allez pleurer plus loin : je l'envelopperai tout à l'heure dans ce linceul. »

Mais la mère ne pleurait plus. Un espoir insensé s'était emparé d'elle. « Il n'est pas mort, s'écrie-t-elle ; et la Sainte-Vierge de la grotte va me le guérir! — La douleur la rend folle, » dit tristement le père.

Quant à elle, elle saisit le corps déjà roide de son enfant ; elle l'enveloppe dans son tablier, et, malgré les efforts de son mari et de son amie, elle s'élance, courant comme une insensée, priant à haute voix. « Je cours à la Vierge, » s'était-elle écriée en partant.

Il était près de cinq heures, et, comme nous l'avons dit, quelques centaines de personnes se trouvaient encore autour de la grotte et de la fontaine. La pauvre mère se jeta à genoux devant la grotte, pria de tout son cœur, puis, se traînant à genoux jusqu'au petit réservoir, elle prend le corps tout nu de son enfant mort ou mourant, et le plonge tout entier dans l'eau miraculeuse. Il faisait grand froid, et l'eau était glacée.

Un cri d'effroi, des murmures d'indignation éclatent autour d'elle. « Cette femme

Digitized by Google

est folle ! s'écrie-t-on de toutes parts ; elle va tuer son enfant. » On cherche à l'empêcher. Elle demeurait immobile, tenant son enfant plongé dans l'eau. « Laissez-moi, laissez-moi ! répond-elle d'une voix énergique et suppliante. Je veux faire ce qui dépend de moi : le bon DIEU et la Sainte-Vierge feront le reste. » Le petit Justin était tout livide ; il ne bougeait point et ne donnait aucun signe de vie. « L'enfant est déjà mort, se disait-on. Laissons-la faire : c'est une pauvre mère que la douleur égare. » Pendant un quart d'heure, la prétendue folle tint le corps de son fils dans cette eau glaciale qui l'aurait tué en moins de cinq minutes, lors même qu'il eût été en pleine santé. Rien ne put la faire bouger, ni les cris, ni les supplications, ni même les menaces. Le corps de l'enfant était glacé, sans mouvement. Pleine de foi cependant, la mère le tira de l'eau, l'enveloppa dans son tablier et le rapporta chez elle, en continuant de prier la Sainte-Vierge.

« Tu vois bien qu'il est mort, dit le père. — Non, répondit-elle ; il n'est pas mort. La Sainte-Vierge nous le rendra ; » et elle remit l'enfant dans son berceau. Un instant après, elle se penche sur lui : « Il respire » ! s'écrie-

Digitized by Google

t-elle. Le père se précipite; son enfant respirait, en effet. Les yeux étaient fermés; mais ce n'était plus la mort, ce n'était plus l'agonie; c'était un profond, un paisible sommeil. La Sainte-Vierge disait alors du haut du ciel à cette mère chrétienne, ce que JÉSUS dit jadis à l'humble et fidèle cananéenne : « Va en paix; ta foi t'a sauvée. »

Pendant toute la nuit, la respiration continua, forte et régulière, sous les regards attendris de la mère qui, elle, ne dormit pas. Le lendemain matin, le petit Justin s'éveilla; son teint était frais et vivant, quoique la maigreur n'eût point encore disparu. Ses petits yeux pleins de vie souriaient à son heureuse mère. Il demanda le sein, et y but à longs traits. Lui, qui n'avait jamais pu marcher, il voulait sortir de son berceau; mais la mère, effrayée, ne pouvant croire à une résurrection aussi complète, aussi subite, n'osa le mettre à terre. La journée se passa de la sorte; l'enfant tétait avidement et souvent; il rattrapait le temps perdu. La nuit fut excellente.

Le lendemain matin, 6 mars, le père et la mère sortirent de bonne heure pour aller au travail. Le petit dormait tranquillement

Digitized by Google

dans son berceau. Lorsqu'au bout de quelques heures la mère rentra, elle faillit s'évanouir, en apercevant son petit garçon, paralytique jusque-là, mourant, pour ne pas dire mort l'avant-veille, qui, s'étant levé tout seul, marchait, trottinait çà et là dans la chambre, allait de meuble en meuble, enchanté, plein de vigueur. Elle fut obligée, pour ne pas tomber, de s'appuyer contre la porte. Oh, quel cri d'amour et de reconnaissance dut s'échapper alors de ce cœur maternel et monter jusqu'au cœur de la Vierge-Mère!

Le petit Justin va se jeter joyeux dans les bras de sa maman, qui l'embrassa en sanglotant. « Il était guéri depuis hier, pensait-elle, puisqu'il voulait se lever et marcher; et moi, comme une impie, j'ai manqué de foi et l'en ai empêché. » Et lorsque son mari rentra : » Tu vois bien qu'il n'était pas mort, lui dit-elle; la Sainte-Vierge l'a sauvé. »

La bonne voisine, qui, l'avant-veille, avait préparé le linceul du petit Justin, ne pouvait en croire ses yeux. Elle le regardait, le regardait encore, croyant rêver. « C'est bien lui! s'écria-t-elle. C'est pourtant lui! Pauvre petit Justin! » Ils se jetèrent tous à genoux.

Digitized by Google

La mère joignit les deux petites mains de son enfant, afin que lui aussi rendît grâce à la Mère de Dieu.

Aujourd'hui, Justin est un grand et fort garçon de treize ans; depuis sa guérison, il n'a jamais eu de rechute. « C'est un bon enfant, me disait à moi-même, au mois d'avril de l'année 1870, le vénérable curé de Lourdes; c'est un bon enfant, un peu étourdi, mais qui a bon cœur et qui aime bien la Sainte-Vierge.

Ce miracle produisit, dans la ville de Lourdes et dans tous les pays d'alentour, un effet prodigieux. Trois médecins habiles en constatèrent la réalité. A leurs yeux, trois circonstances faisaient de cette guérison un miracle proprement dit, un miracle de premier ordre : d'abord, la durée de l'immersion d'un petit mourant dans de l'eau glacée; puis, son effet immédiat, et qui n'a aucun rapport avec les réactions causées par les lotions ordinaires d'eau froide; enfin, la faculté de marcher, manifestée dès que l'enfant fut sorti du berceau.

« La mère, disait le rapport de l'un des médecins, a maintenu son enfant, pendant plus d'un quart d'heure, dans l'eau de la

Digitized by Google

fontaine. Elle a donc demandé la guérison de son fils à des procédés absolument condamnés par l'expérience et par la raison médicale, et elle ne l'en a pas moins obtenue immédiatement... La guérison de l'enfant a eu lieu sans convalescence, d'une façon toute surnaturelle. »

C'est ainsi que la très-sainte Vierge voulut couronner « sa quinzaine ». Désormais le pèlerinage était fondé, et la source de grâces, sortie du cœur de MARIE, bien plus encore que des flancs du rocher, coulait, féconde et consolatrice, pour ne jamais se tarir.

XIX.

Ridicules efforts de la police préfectorale pour « étouffer le fanatisme et la superstition. »

La police et l'administration rivalisèrent de zèle contre l'œuvre de DIEU, contre la Sainte-Vierge et contre le nouveau pèlerinage que tant de prodiges venaient d'inaugurer.

A la guérison miraculeuse de Louis Bourriette, à celle plus émouvante encore du

Digitized by Google

petit Justin, quantité d'autres guérisons subites, évidemment surnaturelles, venaient se joindre pour ainsi dire chaque jour. A Lourdes même, le restaurateur Blaise Maumus avait vu disparaître instantanément et se fondre, dans l'eau de la source, une loupe énorme qu'il avait à l'articulation du poignet. La veuve Crozat, depuis vingt années sourde comme un mur, avait soudainement recouvré l'ouïe en faisant usage de l'eau miraculeuse. Auguste Bordes, depuis longtemps boiteux par suite d'un accident, avait vu sa jambe se redresser instantanément, reprendre sa vigueur et sa forme naturelles. Ces gens et d'autres encore étaient de la ville; tout le monde les connaissait, et chacun pouvait toucher du doigt l'évidence du miracle.

Le diable, la police, l'administration ne pouvaient tolérer un pareil état de choses. Ils s'en étaient pris d'abord, et c'est tout simple, à l'innocente enfant que la Sainte-Vierge avait choisie pour donner naissance au pèlerinage. Grâce à la protection divine, et grâce aussi au bon curé Peyramale, Bernadette avait échappé à l'orage. On ne pouvait s'en prendre à la puissance invisible qui opérait dans la grotte et causait « le scan-

Digitized by Google

dale ». On résolut donc de s'en prendre à la grotte elle-même, à la source, aux roches Massabieille; et ne pouvant attraper l'oiseau, on voulut du moins briser la cage. Le diable choisit, pour ce bel exploit, M. le préfet avec sa bureaucratie et son administration.

Le préfet de Tarbes était alors un homme animé d'intentions honnêtes, chrétien pratiquant, mais chrétien d'eau douce, comme il y en a tant dans toutes les régions gouvernementales. Ces hommes-là, sans aller jusqu'à nier le miracle en théorie, le repoussent absolument dans la pratique. Pour eux, tout ce qui ressemble au surnaturel est chimère ou supercherie; leur pauvre petit niveau religieux est la règle parfaite au-dessus de laquelle il ne peut y avoir que fanatisme, que superstition; pour eux, un miracle, un miracle au dix-neuvième siècle, c'est un scandale.

Dans ces pieux sentiments, fortifiés par les rapports de l'intelligente police dont nous avons parlé plus haut, l'intelligent préfet voulait faire cesser, à tout prix, des affluences populaires qu'il regardait comme « un danger pour l'ordre », comme capables

Digitized by Google

« de troubler les consciences » et de nuire « aux véritables intérêts de la religion ».

Il corrobora sa sagesse de l'éminente sagesse du Ministre des Cultes alors régnant, l'illustre et dévot M. Rouland; et éclairée de cette lumière d'en haut, sa lumière agit avec toutes les allures d'un infaillible. Il décida que les miracles de Lourdes n'avaient point de réalité; et il agit en conséquence. Pauvres esprits, que ces esprits-là! Pleins d'eux-mêmes, superbes, ils combattent DIEU avec une bonne foi renversante, et commettent de véritables crimes avec ces honnêtes intentions dont l'enfer est pavé. Ils sont tous de la race de Pilate.

M. le préfet voulut employer un remède radical, pour empêcher les multitudes d'affluer à la grotte. Quelques semaines après la quinzaine miraculeuse, il réunit tous les maires du pays, et, dans un sermon administratif plein de force et d'onction, il leur fit comprendre que tout ce qui se passait à la grotte était ridicule, que cette superstition déshonorait le pays, que le blanc était noir, et que, de gré ou de force, il fallait que tout cela finît. En conséquence et du haut de son infaillible autorité, il excommu-

Digitized by Google

nia la grotte, ordonna à son commissaire de police d'en enlever tous les objets de piété que « la superstition » y avait déposés, et de poursuivre comme aliénés ou propagateurs de fausses nouvelles tous ceux qui parleraient de miracles, d'apparitions, etc.

Cet arrêté n'arrêta rien. Il indigna et contrista la foule des pèlerins, qui continua d'affluer pieusement aux roches Massabieille. Le commissaire de police, que nous avons déjà vu à l'œuvre, se mit en devoir d'opérer le dépouillement de la grotte ; mais, vu la grande quantité des objets à enlever, il lui fallait une charrette et un cheval. Suivi de quelques sergents de ville, il s'adresse d'abord au maître de poste. « Je ne prête point mes chevaux pour de pareilles choses, répondit énergiquement celui-ci. Je ne veux être pour rien en ce qui va se commettre. Faites-moi un procès si cela vous convient. Je refuse mes chevaux. »

Le commissaire alla successivement frapper à la porte de tous les hôtels, de tous les loueurs de voitures : même refus, même indignation non déguisée. On le voyait aller et venir dans les rues, suivi de ses agents, vexé, contenant sa colère. Vainement offrait-il jus-

Digitized by Google

qu'à trente francs pour une course de moins d'un quart de lieue. Une femme avide lui loua enfin cheval et voiture, à la grande indignation de tous les habitants.

Ce n'était pas tout : une fois à la grotte, il fallait faire le déménagement. Or, l'opération sacrilége était gênée par les difficultés du terrain, et plus encore par l'attitude de plus en plus menançante de la population entière qui s'était rendue aux roches Massabieille.

L'exécuteur des hautes œuvres de M. le préfet commença par l'argent et les bijoux, offerts à la Sainte-Vierge et que le plus effronté bandit n'avait osé toucher jusque-là. Puis, il ramassa les bouquets, et fit mine de vouloir les jeter dans le gave ; mais un murmure significatif de la foule l'arrêta tout court. Ses mouvements avaient quelque chose de convulsif. Afin de hâter la besogne, il appela à son aide un petit garçon qui était là. « Tiens, lui dit-il, en lui présentant un tableau ; porte cela à la charrette. » L'enfant étendit machinalement les mains. Mais un camarade lui cria aussitôt : « Malheureux ! que vas-tu faire? Le bon DIEU te punirait. » Le petit recula, et aucune injonction du commissaire ne put le faire bouger. Les pauvres sergents fai-

Digitized by Google

saient leur office avec une répugnance qu'ils ne pouvaient dissimuler.

Quand la grotte fut dépouillée, le commissaire voulut encore enlever une balustrade de bois qu'on avait placée à l'entrée de la grotte, par un sentiment de religieux respect. Il lui fallait une hache : il alla en demander une à la scierie du moulin. Tous les ouvriers refusèrent l'un après l'autre. Un peu plus loin, un ouvrier qui travaillait seul, n'osa point résister, et laissa prendre sa hache. Il fallut que le commissaire fît lui-même la besogne : personne ne voulut l'aider. Lorsque les premiers coups de hache retentirent, l'indignation populaire faillit déborder. Le gave était près de là ; et il ne fallait qu'une minute pour qu'un malheur arrivât. Le coupable le sentit. Il s'arrêta donc; et pâle, tout défait, il se tourna vers la foule et, d'une voix altérée par la peur, peut-être aussi par le remords, il dit qu'il ne faisait qu'obéir, et demanda pour ainsi dire pardon des actes ignobles qu'il exécutait. Puis, tout étant consommé, il rentra à Lourdes, avec les dépouilles de la Sainte-Vierge.

Le soir même, pour protester contre cette impiété, la foule se porta, plus nombreuse

Digitized by Google

que jamais, au saint pèlerinage, et en un instant, la grotte fut remplie de fleurs et illuminée de mille cierges.

Le lendemain, par une coïncidence qui n'échappa à personne, qui consola les bons et fit réfléchir les mauvais, la femme qui n'avait point rougi de prêter au commissaire son cheval et sa charrette, tomba d'un grenier et se brisa une côte; et l'ouvrier qui n'avait pas osé refuser sa hache, eut les deux pieds écrasés par la chute d'une poutre.

Ces ridicules et iniques mesures de la police ne firent qu'accroître l'ardeur des multitudes qui, chaque jour, venaient prier à la grotte. Pendant tout le mois de mai, quantité de personnes pieuses vinrent y célébrer le mois de MARIE. Mais, au grand désappointement de la police, pas un désordre, pas le moindre délit.

L'administration préfectorale prit alors un parti violent qu'elle croyait décisif.

Le 8 juin, en vertu d'un arrêté qui invoquait l'intérêt de la religion et de la santé publique, laquelle était menacée par l'usage libre et imprudent de la source qu'on faisait semblant de croire fortement minéralisée, la police, au milieu de l'indignation générale, enleva de

Digitized by Google

nouveau tous les objets déposés dans la grotte et la ferma avec des planches. L'approche en fut interdite, et il y eut une prohibition formelle d'y puiser de l'eau. Au haut du rocher, là où est maintenant le chevet de la chapelle, un poteau fut fixé, portant ces mots : *Défense d'entrer sur cette propriété.*

Les sergents de ville et les gendarmes faisaient bonne garde. On bravait la défense; on descendait furtivement, au risque d'être surpris. Souvent plusieurs personnes se réunissaient, et l'une d'elles restait en sentinelle sur le rocher, surveillant l'arrivée des employés, pendant que les autres priaient à la grotte. Il y eut une multitude de procès. De pauvres femmes, des ouvriers comparurent devant le juge de paix pour contravention aux arrêtés.

Ces mesures vexatoires allumèrent dans le peuple une irritation ardente; il courait des murmures menaçants. Les plus exaspérés surent pourtant se contenir sans le moindre essai de violence. Le calme dans lequel la population ouvrière de Lourdes traversa cette phase d'absurde persécution, doit compter parmi les choses étonnantes de ce temps.

On le dut, après la Sainte-Vierge, à quel-

Digitized by Google

ques hommes influents sur les ouvriers, qui surent les maintenir dans la patience et la légalité; mais ce fut surtout l'honneur du digne curé de la ville, dont la parole énergique exerça au milieu de son peuple le plus salutaire empire.

Les pèlerins, quand ils voulaient prier en liberté devant cette grotte bénie, d'autant plus aimée qu'une opposition arbitraire, injuste, la disputait à leur foi, allaient sur l'autre rive, s'agenouiller sur le gazon des prés ou sur le sable resté à sec dans le lit même du gave. La niche de l'apparition dominait les planches de la clôture. Ils plongeaient de loin leurs regards dans cette excavation sanctifiée par la très-sainte Vierge, et se retiraient consolés d'avoir pu envoyer là leur prière.

Bientôt, le nombre des personnes surprises fut très-considérable, et, sur les listes de la police, il y eut des noms d'étrangers fort embarrassants. Les auteurs de ces poursuites sentirent qu'ils touchaient au ridicule et à l'odieux, avec leurs sévérités d'ailleurs impuissantes; ils se relâchèrent donc de leur rigueur et laissèrent faire.

La préfecture s'en était prise aussi à l'eau

Digitized by Google

de la grotte. La Sainte-Vierge, durant la lutte des hommes, n'en continuait pas moins à guérir. Cette source, toujours plus hautement proclamée miraculeuse, favorisait « la superstition ». Il fallait ruiner une telle croyance.

Ne pouvant contester la réalité de guérisons soudaines et impossibles par les ressources connues de la médecine, on voulut que la fontaine eût une richesse minérale, supérieure à celle de toutes les sources pyrénéennes. Par une lâche complaisance, un petit chimiste du pays lui trouva en effet des propriétés curatives très-puissantes; et il fut publié que Lourdes possédait une source thermale sans pareille. On y crut peu, et pas longtemps; et l'on recourut plus tard à d'autres expérimentateurs, pour avoir la vérité. Ceux-ci conclurent à l'absence de toute substance minérale dans le liquide qui leur était présenté. M. Filhol, professeur de chimie à la Faculté de Toulouse, après avoir traité l'eau de Massabieille par tous les moyens connus, déclara, le 7 août, dans un savant rapport, que c'était simplement de l'eau ordinaire, potable, mais sans la moindre propriété thérapeutique.

Contre l'enfer et contre les hommes, la

Digitized by Google

cause des apparitions ne fut défendue que par elle-même et par la croyance pacifique du peuple. Le clergé ne fit rien contre elle; mais ne la soutint pas. Tout entier il fut incrédule d'abord. Les prêtres qui purent être bien renseignés, voyant le caractère de sainteté que présentaient les visions, passèrent au doute respectueux; un peu plus tard, ils donnèrent avec bonheur l'adhésion de leur âme. Un grand nombre continuèrent d'hésiter très-longtemps encore.

Mais, par une prudence inexplicable aujourd'hui pour les témoins de cet entraînement populaire, qui emportait jusqu'aux impies eux-mêmes, et grâce à une disposition de la Providence qui ne voulait pas même une apparence d'action humaine dans l'œuvre de la Vierge Immaculée, pas un prêtre ne s'est présenté avec la foule, tout le temps que durèrent les apparitions.

Le pèlerinage de Lourdes fut donc l'œuvre exclusive de la bonne Vierge; seule, elle fit tout. La police fut vaincue; l'administration et le préfet furent vaincus. Un ordre formel, émané de l'autorité souveraine, rendit à la piété des pèlerins le libre accès de cette grotte bénie; et depuis lors, aucune tentative

Digitized by Google

des pouvoirs humains n'en vint troubler la paix et la douceur.

Devenu impossible dans le pays, le malencontreux préfet fut nommé à la première préfecture vacante ; et par une charmante taquinerie de la Providence, il ne fut expulsé par Notre-Dame de Lourdes que pour tomber sous la coupe de Notre-Dame de la Salette : de Tarbes, il passa à Grenoble. Incorrigible, comme sont tous ces chrétiens libéraux, gouvernementaux et semi-rationalistes, il disait agréablement que s'il eût été préfet de Grenoble en 1846, il eût mis bon ordre à l'apparition et « aux superstitions » de la Salette. Il y mourut quelques années après, d'une attaque d'apoplexie. Que DIEU ait pitié de son âme !

Le procureur impérial de Lourdes, lui aussi devenu impossible, fut changé, ainsi que l'illustre commissaire, qui est devenu, dit-on, un des limiers les plus distingués de la haute police.

Digitized by Google

XX.

L'apparition du 25 mars.
« Je suis l'Immaculée-Conception. »

Depuis la fin de la quinzaine, la petite Bernadette allait tous les jours à la grotte. Elle y disait son chapelet, comme les autres pèlerins; ses yeux restaient longtemps plongés dans le creux de la roche; mais la douce Vision n'apparaissait plus, et ses transfigurations avaient cessé.

Le temps des promesses était expiré. Cependant le peuple espérait toujours revoir la merveilleuse extase, et chaque fois que l'enfant passait vers Massabieille, on se précipitait sur ses pas. Avec elle, on croyait aller à la rencontre de la Vierge. Bernadette ne pouvait s'attendre à la trouver. La voix qui avertissait son âme, quand MARIE devait venir pendant la quinzaine, se taisait depuis lors.

Le 25 mars, fête de l'Annonciation, Bernadette se sentit *poussée* puissamment vers la grotte par un attrait bien connu. Elle obéit,

Digitized by Google

heureuse, à l'appel intérieur, et se rendit à Massabieille. La solennité du jour, l'espérance hasardée mais générale que la Vision reviendrait, avaient attiré de toutes parts une foule considérable. Bernadette fut surprise de la trouver. Elle se mit en prière, le chapelet à la main, et bientôt un tressaillement soudain et la transfiguration du visage annoncèrent que la Vierge apparaissait.

Ce fut un grand jour dans l'histoire des apparitions.

Bernadette avait déjà plusieurs fois prié la Dame mystérieuse de lui dire son nom. Elle n'avait obtenu que des sourires. Dans cette nouvelle extase, se souvenant que M. le curé lui avait recommandé instamment de le lui demander, si elle la voyait encore, elle dit : « O ma Dame, veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes, et quel est votre nom?»

La Vision parut rayonner davantage ; toujours souriante, elle sourit avec plus de bénignité ; ce fut sa réponse. « — Ma Dame, reprit l'enfant, voulez-vous me dire qui vous êtes? » Encore un long et plus divin sourire sur les lèvres muettes de la royale Apparition.

« O ma Dame, je vous en prie, dites-moi

Digitized by Google

votre nom ; vous devez me dire qui vous êtes ? » Du sein de l'auréole, le visage virginal envoie à la chère enfant un nouveau sourire, le dernier, sans doute le plus ravissant... Puis, la Dame détache son regard de Bernadette, sépare ses mains, fait glisser sur son bras le chapelet que tenaient ses doigts unis à la hauteur de la ceinture, élève ensemble ses mains et sa tête radieuse; tandis que ses mains se joignent allongées devant la poitrine, sa tête se fixe, et, plus rayonnante que jamais, l'œil plongé dans la gloire du ciel, elle dit : « JE SUIS L'IMMACULÉE-CONCEPTION. »

Sans autre regard sur l'enfant et sans autre sourire, sans l'adieu accoutumé, elle disparut dans la même attitude, laissant à l'âme de Bernadette et cette image et ce nom.

Bernadette avait hâte et grande joie d'aller dire à M. le curé le nom enfin connu de la Dame. Mais elle ne comprenait point du tout ce mot : Immaculée-Conception ; c'était tout à l'heure, dans la splendeur de l'apparition, qu'elle l'avait entendu pour la première fois de sa vie. Et cette parole ignorée ne lui apprenait point qui était la Dame. Elle avait peur de l'oublier, et elle répéta par tout le

Digitized by Google

chemin : « Je suis l'Immaculée-Conception... Je suis l'Immaculée-Conception. »

M. le curé comprit; le peuple chrétien comprit; on ne s'était pas trompé. C'était ELLE, la Vierge MARIE, la Mère de DIEU.

Mais on n'attendait pas ce nom de sa bouche. On ne pouvait penser qu'elle donnerait dans la grotte, à la ville de Lourdes, aux Pyrénées, à Pie IX, au monde, la joie de se faire un nom avec le privilége glorieux que, depuis quatre ans, la terre catholique, après son Père et son Pontife, célébrait dans un infatigable élan d'admiration et d'amour.

Cette apparition, éclatant avec une magnificence et une douceur nouvelles, quand rien ne la faisait espérer et que les communications célestes semblaient finies, paraît être le cœur de l'œuvre de MARIE à la grotte. Elle éclaire le mystère si longtemps fermé de ses quinze premières visites. La Dame avait fait pressentir son nom; et le peuple, au récit de l'enfant charmée, disait : MARIE! — mais on voulait l'entendre de ses lèvres. Elle daigna descendre encore et le dire : « *Je suis l'Immaculée-Conception.* »

Nulle part au monde et dans aucune de ses innombrables apparitions, elle ne s'était ap-

Digitized by Google

pelée de ce nom. MARIE, avec sa parole inattendue, donne à la grotte de Lourdes une gloire unique, celle d'être le sanctuaire, seul marqué par le ciel, de l'Immaculée-Conception. Elle révèle toute la pensée divine sur le pèlerinage naissant. L'Immaculée-Conception en est la raison, et en sera la richesse.

Les pèlerins ont en ce mot toute leur prière; il contient le secret de leurs espérances. Dans les merveilles de Lourdes, DIEU prépare une glorification nouvelle à l'Immaculée-Conception. C'est pour l'honneur de l'Immaculée-Conception, c'est par la vertu de l'Immaculée-Conception que les guérisons jailliront de la fontaine; et c'est encore dans la grâce de l'Immaculée-Conception que les pécheurs puiseront les joies de la miséricorde. Les cierges allumés sous le rocher honoreront de leurs feux la pureté sans tache de MARIE; c'est l'Immaculée-Conception que les peuples viendront célébrer dans leurs processions innombrables et magnifiques, et les pierres de la chapelle demandée loueront toutes l'Immaculée-Conception.

Bernadette garda vivante l'image de la Vierge se glorifiant devant elle de son Imma-

Digitized by Google

culée-Conception. C'est peut-être le souvenir le plus frais qu'ait conservé sa mémoire. On lui a souvent demandé de reproduire cette scène auguste.

L'enfant se recueillait et disait : « Elle a fait ainsi... » Et ses mains, sa tête, son regard imitaient les mouvements de la Vierge. Il y avait dans ce geste simple d'élever les mains et de les joindre allongées sur la poitrine, tant de noblesse, tant de dignité et de grâce; son visage était si grave et si doux; et son regard, en cherchant le ciel, prenait une telle expression, qu'on entrait, à la voir, dans une admiration involontaire et un religieux respect. Souvent des larmes lui ont répondu, tant elle rendait bien ce moment ravissant de l'Apparition. Un jour, un homme du monde en fut si frappé qu'il se mit à dire : « Pour moi, ceci suffit. Je crois. Cette enfant a vu : elle ne pouvait jamais trouver seule ce qu'elle fait là. Ce qu'elle a vu n'est pas de ce monde. »

Digitized by Google

XXI.

L'apparition du lundi de Pâques, 5 avril. Le miracle du cierge ardent.

Dix jours après, le 5 avril, lundi de Pâques, Bernadette, entourée d'une multitude de personnes qui priaient, fut encore favorisée d'une apparition de la Vierge Immaculée. Cette fois, il y eut un spectacle qui étonna plus que toutes les merveilles passées, et finit de démontrer le caractère divin des visions.

L'enfant, à genoux, tenait d'une main un cierge allumé qui s'appuyait à terre. Absorbée dans la contemplation de la Reine du ciel, elle rapprocha ses petites mains; et, sans prendre garde à ce qu'elle faisait, elle les éleva un peu et les laissa reposer doucement sur le bout du cierge allumé. Et alors la flamme se mit à passer entre ses doigts légèrement entr'ouverts et à s'élever au-dessus, oscillant çà et là, suivant le faible souffle du vent.

On s'alarmait à côté d'elle, on cria : « Elle

Digitized by Google

se brûle !.. elle se brûle !... » L'enfant souriait, toujours immobile, toujours sereine. « Laissons faire, dit-on à des personnes qui voulaient prendre le cierge; évidemment elle ne sent pas le feu. Voyons ce qui arrivera. »

Un médecin observait l'enfant. Stupéfait, il tira sa montre. La flamme continua de brûler; les mains restèrent sans le moindre frémissement, plus d'un quart d'heure. Tous les regards qui pouvaient atteindre Bernadette virent la flamme monter par-dessus les doigts entrelacés. On disait doucement: « Miracle ! miracle ! » Jamais il n'y avait eu pareil étonnement encore à la grotte. Enfin ses mains se séparèrent. Le docteur les prit et les examina: elles étaient intactes et blanches.

Après l'extase, quand Bernadette fut revenue à la vie ordinaire, un des spectateurs approcha de la main de l'enfant la flamme du cierge encore allumé. — « Oh ! vous me brûlez, » cria-t-elle, en se retournant vivement.

Un prodige si manifeste et si touchant laissa une impression profonde. C'était la dix-septième apparition, et la quinzième de celles où la Vierge avait appelé les multitudes

Digitized by Google

comme témoins de ce tête-à-tête dont le mystère était à la fois si profondément secret et si admirablement découvert. Il y eut, ce jour-là, plus de neuf mille personnes autour de Bernadette.

Le spectacle divin finit pour les foules, le 5 avril. Pour la dernière fois devant elles, la Reine de la gloire fit briller le reflet de sa splendeur sur le visage angélique de l'enfant transfigurée, montra la puissance de sa beauté dans l'extase de cette âme enlevée par un irrésistible ravissement. Elle voulut, ce jour-là, se rendre à elle-même un témoignage triomphant.

Elle revint pour apposer sur son œuvre le sceau divin et assurer la foi et la gloire de son nom par la signature inimitable du miracle.

Spectacle étonnant et gracieux ! La petite enfant contemple la Dame, prie, sourit. Elle offre ses mains tendres à la flamme. La flamme les touche, les caresse et ne les brûle pas. Ce cierge bénit, qui se consume comme une prière, respecte l'enfant, tandis qu'elle est avec l'*Immaculée-Conception*. Plus d'un quart d'heure, on regarde le feu lécher ces petites mains et l'enfant sourire.

C'est ainsi que la foule vit Bernadette dans

Digitized by Google

la dernière apparition publique ; et tel est le dernier, le divin souvenir que laissait de sa présence la blanche Dame du rosier, la Vierge de la grotte, de la fontaine des miracles, du chapelet, de la lumière, des roses, des sourires, *l'Immaculée-Conception.*

Bernadette devait la revoir une fois encore, mais presque seule, et longtemps après ce jour, pour être fortifiée et consolée.

XXII.

Guérison miraculeuse du jeune Henri Busquet.

Les miracles se multipliaient sous l'action de l'eau de la grotte, comme les fleurs sous l'action de la rosée du printemps. Déjà on ne les comptait pour ainsi dire plus. En voici un, choisi entre cent autres, et dont l'authenticité a été proclamée par les médecins, en même temps que par l'autorité ecclésiastique.

Il y avait alors à Nay, dans les Basses-Pyrénées, un jeune garçon de quinze ans, nommé Henri Busquet, dont la santé était perdue et le sang profondément vicié, à la

Digitized by Google

suite d'une fièvre typhoïde qui, deux ans auparavant, avait failli l'enlever. Un énorme abcès, d'une nature scrofuleuse très-mauvaise, s'était formé à son cou, du côté droit, et avait gagné insensiblement le haut de la poitrine et le bas de la joue. Au bout de quatre mois, à la suite d'une opération jugée nécessaire, une plaie hideuse, béante, jetant une abondante suppuration, s'étendait sur toute la partie malade. En outre, deux nouveaux engorgements des glandes s'étaient formées auprès de l'ulcère.

Tous les traitements étaient demeurés inutiles. Les eaux de Cauterets avaient fait plus de mal que de bien. L'état du pauvre enfant empirait de jour en jour.

Henri était fort pieux. Il entendit parler des merveilles de Lourdes et de la source miraculeuse. Ne pouvant s'y rendre, il pria une bonne voisine qui allait faire le pèlerinage, de lui rapporter un peu de cette eau. Il était convaincu que la Sainte-Vierge allait le guérir : pressentiment habituel chez ceux que la grâce d'un miracle s'apprête à visiter.

Le 28 avril, au soir, on lui apporta l'eau tant désirée. Il se mit à genoux avec son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, tous chré-

Digitized by Google

tiens fidèles, simples, confiants. Henri se coucha, pour procéder plus commodément aux lotions. Le docteur avait bien recommandé que l'eau froide ne touchât jamais la plaie de son ulcère; des complications très-graves, disait-il, en seraient la conséquence infaillible. Mais pour le pieux enfant, la bonne Vierge passait avant le médecin, et l'eau de la grotte n'était pas « de l'eau froide ».

Il enlève donc les bandages et la charpie qui couvrent son ulcère et ses tumeurs, et, avec un linge imbibé de l'eau miraculeuse, il baigne ses affreuses plaies. « Il est impossible, pensa-t-il, que la Sainte-Vierge ne me guérisse pas. » Et là-dessus il s'endort paisiblement.

Le lendemain matin, en s'éveillant, il était guéri, complétement guéri. Plus d'ulcère, plus de plaie, plus de tumeurs, plus de souffrances; comme souvenir, la bonne Vierge lui avait laissé cependant la cicatrice de son long ulcère; mais cette cicatrice était ferme et blanche, aussi solide que si la main du temps l'eût fermée lentement. La guérison avait été radicale, soudaine et sans convalescence.

De plus, le tempérament même du jeune

Digitized by Google

Henri, jusque-là scrofuleux et substantiellement altéré, fut restitué du même coup dans son état normal. Depuis ce jour, en effet, Henri Busquet s'est toujours très-bien porté ; il a grandi, plein de vigueur et de santé. « C'est aujourd'hui, dit un témoin oculaire, un beau et grand garçon de vingt-huit ans, exerçant comme son père l'état de plâtrier, chantant toute la journée, non des chansons obscènes ou grivoises, mais d'honnêtes et gaies chansonnettes, ou bien des cantiques en l'honneur de son immaculée Bienfaitrice. »

Le rapport des médecins a constaté sans détour le caractère parfaitement surnaturel de cette guérison. « Nous rangeons ce fait, y est-il dit, parmi ceux qui possèdent pleinement et d'une manière évidente le caractère surnaturel. »

Le médecin qui jusque-là avait soigné le jeune privilégié de MARIE, déclara avec non moins de franchise que « cette soudaine guérison était merveilleuse et divine ».

Digitized by Google

XXIII.

Dix-huitième et dernière apparition de la Sainte-Vierge à Bernadette.

Nous avons dit que Bernadette devait voir encore la Vierge Immaculée et recevoir une suprême consolation de Celle qui lui avait donné de souffrir pour l'œuvre nouvelle de son amour. La pauvre enfant avait, en effet, souffert bien des persécutions, comme nous l'avons dit plus haut. Elle les avait supportées avec une grande constance, une grande douceur et une humilité très-simple.

Ce fut le soir du 16 juillet, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. Bernadette sentit le mystérieux attrait qui l'appelait autrefois au rendez-vous de la grotte. Elle en parla dans sa famille. Sa plus jeune tante s'offrit à l'accompagner. Deux personnes de Lourdes, qui avaient témoigné un vif désir de suivre un jour Bernadette dans l'espoir de voir l'extase, furent averties, et toutes quatre partirent ensemble.

La grotte était alors fermée, par l'arrêté du préfet; et Bernadette, moins qu'un autre,

Digitized by Google

ne pouvait aborder ce sol interdit. Elles descendirent par les prairies qui bordent la rive opposée du gave. En face de la grotte, elles s'agenouillèrent, à quelque distance d'un groupe de personnes qui priaient sans prendre garde aux nouvelles venues, et dirent des *Ave Maria* sur les grains de leur chapelet. C'était le crépuscule.

Les mains jointes de Bernadette se séparent et descendent tout à coup comme par un mouvement de surprise. Ses compagnes soupçonnent l'extase. Aux dernières lueurs du jour, elles voient son visage blanchir, son œil briller. En ce moment, une femme approche avec un cierge allumé et s'agenouille, non loin de Bernadette, sans se douter de la merveille. La clarté se reflèta sur le visage transfiguré de l'enfant. Une fois encore et la dernière, la tante de Bernadette contempla sa nièce dans sa pâleur radieuse, dans la béatitude de son regard perdu au sein des beautés et de la gloire de la Vierge MARIE. Ravies d'admiration, les deux compagnes regardaient en silence; et l'heureuse enfant, oubliant la terre, s'enivrait des délices que MARIE lui portait du Paradis pour la dix-huitième fois.

Digitized by Google

Après un quart d'heure environ, l'extase cessa. Bernadette avait reçu le dernier adieu.....

Elle parla de la Vision avec une profonde impression de bonheur. Aux premiers rayons qui l'annoncèrent, elle n'avait plus rien vu, ni gave, ni barrière. C'était comme à la grotte : la Vierge, rien que la Vierge et sa blanche robe, et son voile, et sa ceinture bleue, et son auréole, et son doux regard, et ses sourires..... Seulement la Mère de DIEU n'avait jamais apparu si glorieuse. Son visage semblait à l'enfant plus beau et plus rayonnant encore; la lumière, plus magnifique que jamais.

Cette apparition presque solitaire a été toute pour l'enfant. On l'a peu connue, et elle n'a eu aucune influence sur la croyance du peuple.

La pauvre petite Bernadette avait rempli sa mission avec une simplicité pleine de courage, avec un dévouement plus fort que toutes les épreuves. Pour la Dame du rocher, elle avait combattu, elle avait souffert; elle devait souffrir et combattre encore. Le retour inespéré de la Sainte-Vierge témoigna qu'elle était contente de son enfant; et, dans

Digitized by Google

les ineffables joies de ce quart d'heure du ciel, elle lui porta la récompense du passé avec la force de l'avenir.

XXIV.

Bernadette, depuis les apparitions.

L'humble et bienheureuse petite fille que la Sainte-Vierge avait choisie pour faire par elle de si grandes choses, demeura, après les visites célestes, ce qu'elle était auparavant; la Sainte-Vierge la garda dans toute sa simplicité, dans sa modestie, dans sa naïveté. Rien d'extraordinaire ne parut jamais depuis en elle, si ce n'est cette tranquille et douce humilité, avec laquelle elle bravait, pour ainsi dire, la vaine gloire et d'incessantes curiosités.

A l'école, elle jouait, sautait, s'amusait, faisait la ronde, comme les autres petites filles. Son intelligence était restée tout à fait ordinaire; elle fut longtemps avant de savoir lire et écrire. Elle était pieuse, édifiante; mais rien ne la distinguait des autres enfants pieux. Elle parlait peu; son langage était

Digitized by Google

assez incolore ; tout son mérite se résumait dans ce qui avait charmé la Reine des Anges : l'innocence d'une vie pauvre et obscure, la candeur de l'esprit, la droiture de la conscience.

Bernadette fit sa première communion en cette même année 1858, le 3 juin, jeudi de la Fête-Dieu. On s'attendait, pour ce jour-là, à quelque chose d'extraordinaire : il n'y eut rien ; rien qu'une bonne petite fille, faisant pieusement une bonne première communion.

Pendant deux années encore, Bernadette fréquenta l'école. Quelques mois après sa première communion, elle fut admise dans la congrégation de la Sainte-Vierge, où elle continua d'édifier tout le monde, sans étonner personne. En 1860, les Sœurs de la charité de Nevers, qui desservaient l'hospice de Lourdes, en même temps qu'elles dirigeaient l'école, lui offrirent chez elles un abri tutélaire, et, à partir de ce jour, elle demeura sous leur toit. Elle était toujours la même ; sa santé était toujours débile, fatiguée par l'asthme, et, on peut bien l'ajouter, par les incessantes visites des pèlerins et des curieux.

Cette affluence augmentait de jour en jour.

Digitized by Google

Fidèle à la grâce de publicité qui avait été le caractère des miracles de la grotte sacrée, Bernadette ne se dérobait aux regards, aux questions, aux indiscrétions même de personne. D'elle-même, elle ne parlait jamais des faveurs surnaturelles dont elle avait été l'objet; interrogée, elle répondait brièvement, avec beaucoup de netteté, et, chose étonnante, sans laisser percer la moindre émotion. C'était tout simplement un témoin, simple et sincère, qui disait ce qu'il avait vu, qui répétait ce qu'il avait entendu; rien de plus, rien de moins.

Quand elle s'apercevait que les personnes qui l'interrogeaient avaient le parti pris de ne point la croire, elle évitait toute contestation. « Voilà ce que j'ai vu et ce que je sais, disait-elle sans amertume et presqu'avec indifférence; si vous ne voulez pas me croire, qu'y ferais-je? » Et elle se taisait.

Dans les commencements, quand on la menaçait et quand on essayait de lui faire dire qu'elle mentait, elle répondait avec une fermeté au-dessus de son âge : « Faites tout ce que vous voudrez; moi, plutôt que de dire que mes paroles ne sont pas vraies, j'irai en prison ».

Digitized by Google

Le bon DIEU faisait cependant rayonner d'une manière inexplicable cette pure vérité des paroles de Bernadette ; il lui donnait une puissance irrésistible, et cette enfant qui naturellement n'avait rien de ce qu'il faut pour convaincre et pour toucher, convainquait et touchait presque toujours. Un magistrat protestant, savant jurisconsulte, alla visiter un jour Bernadette avec un ecclésiastique de sa connaissance. Tous deux l'interrogèrent. Le protestant écoutait avec un intérêt profond ; peu à peu l'émotion le gagna, et il se mit à pleurer. « Monsieur l'abbé, dit-il en sortant, on peut contester, on peut essayer d'expliquer les prodiges de la grotte : pour moi, la force de conviction est ici ; cette enfant m'étonne et me touche. Il y a là quelque chose. »

Devant les contradictions sincères, Bernadette trouvait toujours avec un étrange bonheur la répartie qu'il fallait. Elle ne trouvait un peu de saillie que dans ces moments, où il s'agissait de défendre l'honneur de la vérité, et par conséquent l'honneur de la Sainte-Vierge. Un excellent chrétien, feignant de ne pas croire que la Sainte-Vierge se fût exprimée en patois béarnais, disait à Bernadette : « Tu te trompes, mon enfant. Le bon DIEU et

Digitized by Google

la Sainte-Vierge ne comprennent pas ton patois ; ils ne savent pas ce misérable langage.— S'ils ne le savaient pas, monsieur, répondit doucement la petite fille, comment le saurions-nous nous-mêmes? Et s'ils ne le comprenaient pas, qui nous rendrait capables de le comprendre?...

« Comment la Sainte-Vierge a-t-elle pu t'ordonner de manger de l'herbe? lui dit une autre fois un esprit-fort. Elle te prenait donc pour une bête? — Est-ce que vous pensez cela de vous quand vous mangez de la salade? » repartit aussitôt l'enfant, avec un petit sourire.

Nous l'avons dit, ni Bernadette, ni ses pauvres parents n'ont jamais voulu rien accepter des innombrables visiteurs qui, soit par bonté de cœur, soit pour les tenter, leur firent mille fois les offres les plus séduisantes. Les refus de l'enfant furent toujours si fermes, si accentués, que plusieurs ont cru que c'était là une des trois recommandations secrètes, adressées par la Sainte-Vierge à sa petite privilégiée.

Une dame connaissant la rigueur de sa délicatesse et en même temps la misère où vivaient ses parents, glissa furtivement un jour, dans sa poche, deux pièces d'or. Bernadette

Digitized by Google

le sentit; sa main retira vivement les deux pièces, et avec un sentiment de dignité blessée, elle dit : « Madame, je vous remercie; mais je ne garderai pas votre or. — Mais, mon enfant, vos parents sont pauvres, reprit la dame avec tendresse; je vous donne cela de tout mon cœur. Pauvre petite, vous n'avez peut-être pas toujours du pain. — Eh ! madame, pas toujours; mais il m'en faut si peu ! » La généreuse dame dut reprendre son or.

Un autre jour, un bon prêtre, tout ému, lui offre une pièce d'argent. Elle refuse; il insiste; elle refuse encore. « Prenez, de grâce, dit le prêtre; ce ne sera point pour vous : ce sera pour les pauvres. Vous aurez le plaisir de faire l'aumône. — Faites-là vous-même à mon intention, M. l'abbé, répondit Bernadette; cela vaudra mieux que si je la faisais moi-même. »

Cependant Bernadette devenait une jeune fille. A mesure qu'elle avançait dans la vie, elle se sentait de plus en plus dégoûtée du monde et du bruit, et elle résolut de se consacrer à DIEU dans la vie religieuse. Après avoir été la messagère et l'apôtre de la Vierge Immaculée pendant les premières années du pèlerinage de Lourdes, après avoir fait ainsi

Digitized by Google

un bien immense, incalculable, elle entra, en juillet 1866, au noviciat des Sœurs de la Charité de Nevers, et elle y fit ses vœux, le 30 octobre 1867, sous le nom de Sœur *Marie-Bernard*. Elle avait alors un peu plus de vingt-trois ans.

Elle était toujours cette même petite Bernadette, simple, humble, douce, toujours souffrante, toujours digne des regards immaculés de la Sainte-Vierge. «Sa physionomie, dit une personne qui a eu le bonheur de la voir tout récemment, sa physionomie a conservé le caractère et la grâce de l'enfance. Elle possède un charme incomparable, un charme qui n'est point d'ici-bas; sa vue seule élève l'âme; et on la quitte tout embaumé du parfum de l'innocence. D'ailleurs, rien d'extraordinaire, rien qui la signale aux regards et qui puisse faire deviner les faveurs sublimes dont elle a été l'objet. DIEU la visite encore, non plus par des apparitions radieuses, mais par l'épreuve sacrée de la souffrance. Elle est souvent malade et a le bonheur de beaucoup souffrir. Elle supporte ses douleurs avec une patience douce et presqu'enjouée. Plusieurs fois on l'a crue à la mort : « Je ne mourrai pas encore, » disait-elle en souriant.

Digitized by Google

Comme jadis, à Lourdes, à moins qu'on ne l'interroge, elle ne parle jamais des prodiges dont elle a été l'instrument. Elle ne cherche que la retraite, le silence et le recueillement.

« C'est toujours une bien charmante enfant, écrivait de son côté une Religieuse de la Communauté ; elle est pieuse comme un ange, douce comme un agneau, simple comme une petite colombe. Que le bon DIEU daigne nous la conserver ! Elle fait tant de bien à voir ! »

XXV.

Le jugement épiscopal, et l'institution canonique du pèlerinage.

Dès les premiers mois, le vénérable Mgr Laurence, alors Évêque de Tarbes, averti par le curé de Lourdes, s'était vivement préoccupé des événements extraordinaires dont la grotte de Massabieille avait été et continuait d'être le témoin. Le 28 juillet 1858, il avait nommé une commission composée d'ecclésiastiques doctes et prudents,

Digitized by Google

de médecins et de savants aussi respectés pour leur savoir que pour leur caractère.

Longtemps, trop longtemps, ce semble, Mgr Laurence fit attendre sa décision. La Providence le voulait ainsi; elle voulait que le pèlerinage de Lourdes se fondât de lui-même, surnaturellement, et sans le concours d'aucune puissance terrestre, même de la plus divine de toutes, de celle de l'Église. Seule, la Sainte-Vierge Immaculée devait être l'âme de cette incomparable merveille, d'abord par ses apparitions mystérieuses à la petite Bernadette, puis par les incessantes et miraculeuses effusions de miséricorde dont la renommée s'étendait déjà dans toute la France.

Le jugement du prudent et pieux Évêque ne fut donc pour rien dans l'établissement et dans la gloire du pèlerinage de Notre-Dame de Lourdes. Lorsque l'Évêque parla, le pèlerinage était fondé; il resplendissait de tout son éclat; et le décret de l'autorité ecclésiastique ne fit que certifier, que confirmer ce qui était. Avant de le porter, Mgr Laurence voulut voir et interroger lui-même la jeune Bernadette. Dans une séance solennelle de la commission d'en-

Digitized by Google

quête, il la fit comparaître devant lui, et une dernière fois elle renouvela son récit, répondant à toutes les interrogations que dictait à ces hommes la conscience du grand acte qu'ils préparaient. Lorsque, racontant l'apparition du 25 mars, Bernadette imita l'attitude et le geste de la « Dame » au moment où elle disait : « *Je suis l'Immaculée-Conception* », on vit deux grosses larmes descendre sur le visage austère du vieil Évêque. Après la séance, il dit, encore tout ému : « Avez-vous remarqué cette enfant ? » et il ne chercha point à dissimuler l'impression profonde qu'il avait éprouvée.

Enfin, la lumière étant pleinement faite, toutes les objections possibles ayant été consciencieusement discutées et complétement résolues, la foi, la saine raison et la science sérieuse ayant dit leur dernier mot, l'Évêque publia, le 18 janvier 1862, près de quatre ans après la première apparition, un décret portant jugement sur les apparitions de la grotte de Lourdes.

Le dispositif de ce décret solennel était ainsi conçu :

« Après en avoir conféré avec nos vénérables frères les Dignitaires, Chanoines et

Digitized by Google

Chapitre de notre Église cathédrale; le saint nom de DIEU invoqué;

« Nous fondant sur les règles sagement tracées par Benoît XIV pour le discernement des apparitions vraies ou fausses;

« Vu le rapport favorable qui nous a été présenté par la commission chargée d'informer sur l'apparition à la grotte de Lourdes et sur les faits qui s'y rattachent;

« Vu le témoignage écrit des docteurs-médecins que nous avons consultés au sujet de nombreuses guérisons obtenues à la suite de l'emploi de l'eau de la grotte;

« Considérant d'abord que le fait de l'apparition envisagé, soit dans la jeune fille qui l'a rapporté, soit surtout dans les effets extraordinaires qu'il a produits, ne saurait être expliqué que par l'intervention d'une cause surnaturelle;

« Considérant en second lieu que cette cause ne peut être que divine, puisque les effets produits étant, les uns, des signes sensibles de la grâce (comme la conversion des pécheurs), les autres, des dérogations aux lois de la nature (comme les guérisons miraculeuses), ne peuvent être rapportés qu'à l'Auteur de la grâce et au Maître de la nature;

Digitized by Google

« Considérant enfin que notre conviction est fortifiée par le concours immense et spontané des pèlerins à la grotte, concours qui n'a point cessé depuis les premières apparitions, et dont le but est de demander des faveurs ou de rendre grâces pour celles déjà obtenues;

« Pour répondre à la légitime impatience de notre vénérable Chapitre, du clergé, des laïques de notre diocèse, et de tant d'âmes pieuses qui réclament depuis longtemps de l'autorité ecclésiastique une décision, que des motifs de prudence nous ont fait retarder;

« Voulant aussi satisfaire aux vœux de plusieurs de nos collègues dans l'épiscopat, et d'un grand nombre de personnages distingués, étrangers au diocèse;

« Après avoir invoqué les lumières du Saint-Esprit et l'assistance de la très-sainte Vierge,

« Avons déclaré et déclarons ce qui suit :

« *Nous jugeons que* l'Immaculée Marie, Mère de Dieu, *a réellement apparu à Bernadette Soubirous, le 11 février 1858 et jours suivants, au nombre de dix-huit fois, dans la grotte de Massabieille, près la ville de*

Digitized by Google

Lourdes : que cette apparition revêt tous les caractères de la vérité, et que les fidèles sont fondés à la croire certaine.

Mgr Laurence ajoutait qu'il soumettait ce jugement au jugement suprême du Pontife Romain; il autorisait pour son diocèse le culte de Notre-Dame de Lourdes; et, poursuivait-il, « pour nous conformer à la volonté de la Sainte-Vierge, plusieurs fois exprimée lors de l'apparition, nous nous proposons de bâtir un sanctuaire sur le terrain de la grotte, qui est devenu la propriété des Évêques de Tarbes ». Et, à cet effet, le pieux Évêque faisait appel à la charité de tous les fidèles jaloux de la gloire de l'Immaculée-Conception.

Quelques années après, sans porter un jugement proprement dit sur les apparitions sacrées de la grotte, le Souverain Pontife confirmait indirectement la sentence de l'Évêque de Tarbes. Dans un beau Bref, adressé le 4 septembre 1869, au célèbre historien de *Notre-Dame de Lourdes*, le Pape le félicitait de ce qu'il venait « de prouver et d'établir la récente apparition de la très-miséricordieuse Mère de DIEU; et cela, d'une telle manière, que la lutte même de la malice des

Digitized by Google

hommes contre la miséricorde divine sert précisément à faire ressortir avec plus de force et d'éclat *la lumineuse évidence du fait* ». On peut donc désormais graver sur le rocher de Massabieille, avec la signature auguste de Pie IX, ces paroles que l'Esprit de DIEU a dictées à son cœur : « L'apparition de l'Immaculée-Conception dans la grotte de Lourdes est un fait d'une vérité éclatante ».

L'appel du vénérable Évêque fut entendu. Un magnifique plan d'église gothique fut adopté : il devait coûter des millions; il offrait des difficultés prodigieuses; Mgr Laurence ne consulta que sa foi; il ne voulut se préoccuper que de la gloire de la Vierge Immaculée. Les travaux commencèrent au mois d'octobre 1862, et quatre ans après, le 21 mai 1866, la sainte Messe fut célébrée pour la première fois dans la crypte qui devait porter le nouveau sanctuaire.

Mais auparavant, une première solennité avait déjà célébré les gloires de Notre-Dame de Lourdes, et réalisé le désir dont la petite Bernadette avait été jadis la messagère : « *Je veux qu'on vienne ici en procession.* » Il s'agissait d'inaugurer et de bénir la statue de

Digitized by Google

Notre-Dame de Lourdes dans la grotte, dans l'excavation ovale, à l'endroit même où l'Immaculée avait daigné apparaître tant de fois. Le 4 avril 1864, six ans après les miraculeuses apparitions, Mgr Laurence, entouré d'un nombre immense de prêtres et de fidèles, bénit solennellement la statue de marbre que le talent et la foi d'un artiste lyonnais avaient tâché de rendre ressemblante.

Cette statue représente la Sainte-Vierge au moment où elle a dit à Bernadette, le 25 mars : « *Je suis l'Immaculée-Conception.* » Elle a été sculptée d'après les indications précises de Bernadette, et représente, aussi peu imparfaitement que possible, la vérité des lignes et des détails. Mais, hélas ! que peut la main de l'homme, lorsqu'il lui faut reproduire, avec des éléments matériels, les choses célestes et divines? Lorsque la bonne Bernadette vit cette belle statue, elle dit : « Ah ! c'est bien beau ! mais... ce n'est pas ELLE ! La différence est comme de la terre au ciel. »

Le jour de l'inauguration de la crypte, Bernadette eut le bonheur de voir de ses propres yeux le triomphe de son immaculée Bienfaitrice. Toute la ville de Lourdes, tout

Digitized by Google

le diocèse était en fête ; et le souvenir de ce jour est encore vivant dans tous les cœurs.

Les terrains environnants, achetés par l'évêché, ont été appropriés aux besoins du pèlerinage. Le sol de la grotte a été nivelé, et l'eau miraculeuse qui jaillit au fond, à gauche, est reçue maintenant dans un bassin de marbre blanc, d'où elle s'écoule dans le gave. La grotte demeure telle qu'elle était lors des apparitions. La crypte et l'église sont posées au-dessus des roches Massabieille, comme une splendide couronne offerte à l'Immaculée-Conception. La flèche s'élève à trois cents pieds au-dessus de la grotte.

Les besoins du pèlerinage ont nécessité la fondation d'une maison spéciale de missionnaires, qui reçoivent les processions, accueillent les pèlerins, entendent les confessions et distribuent aux fidèles la sainte Eucharistie et la parole de DIEU.

XXVI.

Les miracles de Notre-Dame de Lourdes.

Des miracles de tout genre s'opèrent sans discontinuer pour ainsi dire, soit à la grotte

Digitized by Google

même, soit au loin, par l'usage de l'eau de la Sainte-Vierge, ou même par la seule invocation de Notre-Dame de Lourdes. « Il y en a tant que nous ne les comptons plus, » me disait naguère l'excellent Supérieur des missionnaires.

Lorsque Mgr Laurence porta son jugement, il fit publier en même temps le récit de sept guérisons, toutes de la seule année 1858, et qui avaient été reconnues *absolument miraculeuses* par les médecins de la commission. Déjà nous en avons raconté trois : la guérison subite de l'œil du pauvre Louis Bourriette; la quasi-résurrection du petit Justin; la guérison instantanée des plaies béantes et des infirmités incurables du jeune Henri Busquet. Voici les quatre autres :

Blaisette Soupenne, de Lourdes, avait aux yeux une maladie invétérée qui résistait depuis trois ans aux médicaments et à l'usage des eaux thermales. Une opération chirurgicale était reconnue indispensable. Blaisette se lava deux jours à la grotte, et aussitôt ses yeux devinrent parfaitement sains.

Catherine Latapie-Chouat, de Loubajac (Hautes-Pyrénées), gardait, des suites d'une luxation, son bras droit très-faible, deux

Digitized by Google

doigts roides et fermés. Obéissant à une inspiration pressante, elle va plonger sa main dans l'eau de la fontaine. Soudain les doigts s'ouvrent et restent souples, le bras reprend toute sa vigueur.

Mme veuve Madeleine Rizan, de Nay, à la suite d'une violente attaque de choléra, en 1834, s'était trouvée tout estropiée : elle boitait; sa main gauche était douloureuse; ses membres, toujours glacés; elle mangeait à peine, ne digérait pas, vomissait habituellement, tombait en de fréquentes défaillances. En 1858, on crut qu'elle allait mourir. Elle se mit à cracher le sang; ses membres très-enflés se contractèrent; tout mouvement dans son lit lui était impossible.

Elle boit de l'eau de la grotte; instantanément elle sent sa main guérie ; on promène l'eau sur les parties malades de son corps : le mal disparaît de partout, successivement et soudainement chassé par l'eau miraculeuse. La malade se lève, mange du meilleur appétit et recommence à vivre, comme les personnes qui jouissent de la meilleure santé.

Mlle Marie Moreau, de Tartas (Landes) était depuis dix mois, atteinte d'un mal d'yeux, et le traitement le plus habile, pas

Digitized by Google

plus que les bains de mer n'en arrêtaient le progrès. La jeune fille allait inévitablement et bientôt se trouver aveugle. Sa famille, apprenant la prodigieuse guérison de Mme Rizan, commence une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes.

Le premier soir, la jeune malade se couche avec des compresses d'eau de Lourdes sur les yeux. Le lendemain, à son réveil, sa vue lui était entièrement rendue.

Durant les quatre premières années, *cent quarante-quatre* miracles de premier ordre furent constatés et enregistrés, sans compter des centaines, des milliers d'autres, tout aussi réels, quoique moins saillants.

A la gloire de la Vierge Immaculée, pour la consolation de la foi et de la piété des fidèles, pour l'encouragement des pauvres malades, des infirmes, de tous ceux qui souffrent, pour la confusion des esprits-forts et des médecins impies ou lâches, nous rapporterons encore quelques-uns de ces beaux prodiges qui se sont opérés depuis lors (1).

(1) J'en emprunte tous les détails aux *Annales* de Notre-Dame de Lourdes. Rien de plus authentique que ces récits, dus pour la plupart aux personnes mêmes qui ont eu le bonheur d'être guéries par la Sainte-

Digitized by Google

Ils manifestent avec une évidence irrésistible la vérité de la foi catholique, et d'une manière toute spéciale la légitimité, la fécondité divine du culte de la Sainte-Vierge et de la dévotion au mystère de l'Immaculée-Conception.

Observons-le cependant : quelque nombreux, quelqu'incessants que soient les miracles de Lourdes, il ne faut pas oublier que là, comme dans tous les autres sanctuaires de MARIE, le miracle n'est et ne peut être que l'exception. Qui dit miracle dit intervention *extraordinaire* de la toute-puissance divine au milieu des choses humaines. Il serait donc ridicule de s'imaginer qu'il suffit de boire de l'eau de Lourdes, ou de faire une

Vierge, ou à des témoins oculaires, ou enfin aux vénérables missionnaires qui les tenaient des sources les plus autorisées.

Dans le beau livre de M. Henri Lasserre, le lecteur trouvera le récit, aussi palpitant que consciencieux, d'une quantité d'autres miracles, dont l'auteur, je le répète, a voulu constater par lui-même jusqu'aux moindres détails, consacrant des mois entiers à visiter les personnes guéries, et recueillant de leur propre bouche ce qu'il raconte avec tant de charme, avec tant de foi. Les larmes montent aux yeux, quand on lit ces merveilles.

Digitized by Google

neuvaine, ou même d'aller en pèlerinage à la grotte miraculeuse, pour être infailliblement délivré d'une infirmité, d'une maladie.

La confiance en l'*Immaculée-Conception* ne saurait certes être trop grande, trop entière; mais il faut que cette confiance soit toujours dominée par un profond amour de la volonté de DIEU et par la soumission la plus absolue aux voies secrètes par lesquelles nous conduit la Providence. *Toujours*, entendez bien ceci, *toujours* la Mère de miséricorde accueille et exauce nos prières; mais elle les exauce à sa façon, non à la nôtre; elle les exauce divinement, nous accordant ce qui est le mieux, le plus sanctifiant pour nous. La souffrance est si souvent la grâce des grâces et le plus réel de tous les biens! Si la Sainte-Vierge ne juge pas à propos de guérir les maux de notre corps, toujours, n'en doutez pas, elle obtient, elle accorde des grâces de résignation, de foi vive, plus utiles mille fois que toutes les guérisons.

Ailons donc à la Vierge Immaculée de Lourdes avec ces sentiments élevés, seuls dignes de cœurs chrétiens; et parce que nous n'aurons pas été, comme tant d'autres, l'objet

Digitized by Google

d'un miracle, ne soyons pas assez simples pour croire inutile, cette neuvaine, cet usage confiant de l'eau de la grotte, ce pèlerinage long et pénible, que n'a point couronné une guérison ardemment demandée, impatiemment attendue. Ce qui est hors de doute, c'est que jamais l'on n'implore en vain la Mère de DIEU, et qu'on ne saurait trop recourir à son cœur maternel.

XXVII.

Guérison subite d'un protestant libre-penseur.

Je tiens à rapporter tout d'abord un charmant petit miracle, empreint d'une certaine originalité, et qui m'a été raconté à moi-même par un des pieux missionnaires de Lourdes, lequel en a été le témoin oculaire. Il s'est opéré sur un libre-penseur, protestant, qui pensait si peu à le demander, qu'il en fut non-seulement stupéfait, mais vexé.

C'était un artiste, M. Max M..., assez connu dans un des principaux rendez-vous d'eaux

Digitized by Google

thermales des Pyrénées. Il y dirigeait avec un véritable talent, durant la belle saison, l'orchestre d'un grand casino-concert. Il était très-affecté depuis quelque temps, en voyant croître sur sa main droite une loupe dont la médecine et la chirurgie ne pouvaient arrêter les progrès. En 1866, cette loupe, vainement comprimée par une plaque de plomb, était presque grosse comme un œuf; déjà elle empêchait le pauvre artiste de fermer la main et de se servir librement de son archet.

Sa femme était catholique; jusqu'à quel point? je l'ignore; mais enfin, elle n'était ni protestante ni libre-penseuse. Une amie fort pieuse ayant décidé cette dame à l'accompagner à la grotte de Lourdes, M. Max M... consentit à être de la partie, qu'il regardait, cela va sans dire, comme une excursion curieuse et non point comme un pèlerinage.

Quand ils arrivèrent devant la grotte, il n'eut pas même le bon goût de se découvrir et de laisser là son cigare. Debout, la casquette sur la tête, fumant au milieu de tout un peuple de pèlerins pieusement agenouillés, il regardait froidement et dédaigneusement les détails de la grotte.

Digitized by Google

L'amie de sa femme s'approcha de lui : « Monsieur Max, lui dit-elle, il faut que la Sainte-Vierge vous guérisse. Venez avec moi et buvez de l'eau miraculeuse. » D'abord l'artiste résista et leva les épaules; mais la pieuse dame insistait. « Qu'est-ce que cela vous fait? lui disait-elle. Faites-le pour moi. Buvez de cette eau; elle est très-fraîche et excellente. »

« Au fond, pensa le libre-penseur, si cela ne me fait pas de bien, cela ne me fera pas de mal; » et il s'approcha de la source, un peu en ricanant. La dame lui présenta un verre, qu'il avala d'un trait... La loupe avait disparu. « Ah, mon DIEU! » s'écria-t-il en pâlissant et en se rapprochant vivement de sa femme, qui priait à genoux. « Ma chère, lui dit-il tout ému, je suis guéri. — Laisse-moi donc! lui répartit-elle avec un peu d'humeur. Ce n'est pas bien de te moquer toujours ainsi de mes convictions. — Mais je ne me moque pas. Tiens; regarde : ma loupe n'y est plus. »

La pauvre femme ne pouvait en croire ses yeux. La plaque de plomb flottait sur la main, dont la peau, les articulations, les chairs étaient subitement revenues à leur état normal. Avec son amie, elle se jeta à genoux en fondant en larmes.

Digitized by Google

Quant à lui, pâle comme un mort, il ne savait quelle contenance prendre. Il s'était découvert instinctivement; il avait jeté le cigare, et ne pouvait s'empêcher de dire, de répéter tout haut : « Je suis guéri, guéri tout de bon. La Vierge m'a guéri. » Le Père missionnaire, qui était là, lui demanda de laisser en *ex-voto*, pour être suspendue à la grotte, la petite plaque de plomb, avec les attaches qui comprimaient la loupe disparue. Il y consentit; et aujourd'hui encore, ce modeste *ex-voto* se voit à la grotte.

M. Max M... s'en alla guéri, mais non converti. Espérons qu'il tirera quelque jour les conséquences logiques de sa guérison si évidemment miraculeuse, et que l'Immaculée Vierge de Lourdes le débarrassera tôt ou tard de l'énorme loupe de l'hérésie qui jusqu'ici l'a empêché d'ouvrir les yeux à la céleste lumière de l'Évangile et de l'Église.

Les miracles ne convertissent pas toujours : témoins ceux que Notre-Seigneur accumulait devant les scribes et les pharisiens; mais quand ils ne convertissent pas, ils condamnent sans rémission. On peut dire des miracles ce qui est dit de l'Eucharistie : « *Vita bonis, mors malis.* Pour les bons, c'est la vie

Digitized by Google

pour les méchants, c'est la mort. » Pour croire, même après un miracle, il faut être sincère et humble.

XXVIII.

Les yeux du petit Pierre Estournet.

Madame Estournet, de Tarbes, avait, en 1864, un petit garçon, nommé Pierre, qu'elle nourrissait et qui commençait un mal d'yeux. Pensant que ce n'était qu'un de ces *bobos* accidentels auxquels sont sujets les tout jeunes enfants, elle ne s'en préoccupait pas. Un jour qu'elle portait l'enfant sur son bras, un médecin, ami de la famille, l'arrête pour voir le petit Pierre. « Il a un peu mal aux yeux, dit-elle. — Oh ! vous avez-là un superbe enfant ! Mais ce mal aux yeux? qu'est-ce donc? dit d'un air préoccupé le docteur en retournant les paupières du petit. Malheureuse ! cet enfant va devenir aveugle ! »

La pauvre mère fut effrayée. « Ce n'est point sérieusement que vous me dites cela? Est-ce bien vrai? » Pour toute réponse, le médecin lui montra les yeux de Pierre. L'inté-

Digitized by Google

rieur en était hideux : une boule de chair d'un rouge vif, trempée d'une sorte de pus. Mme Estournet s'en alla désolée. Bientôt une forte pensée de foi vint la ranimer : elle songea à l'eau de la grotte.

Elle montra cependant son fils à un autre médecin. « Le mal est grave, bien grave, lui dit celui-ci; vous avez fort à craindre que l'enfant ne devienne aveugle; il est trop tard peut-être. Pourquoi donc avez-vous attendu jusqu'à cette heure? — Oh ! mon DIEU! je ne soupçonnais pas ceci! » s'écrie en pleurant la pauvre mère. Une ordonnance est écrite. Il fallait tous les jours verser sur le mal une goutte de liquide très-énergique qui devait rapidement consumer ces chairs.

Mme Estournet était douée d'une rare décision de caractère et d'une foi très-vive. Son parti fut pris sur-le-champ. Elle se tourne vers la Sainte-Vierge et lui dit : « Pas de remède ! C'est vous, ô MARIE, qui guérirez mon enfant par l'eau de la grotte. » Et elle jeta au feu l'ordonnance du médecin.

Elle examine de nouveau les yeux de son pauvre enfant; ils lui parurent plus profondément atteints qu'elle n'avait su le voir encore. Hors d'elle-même, elle tombe à ge-

Digitized by Google

noux devant une statue de la Vierge, et longtemps dit à haute voix? « Guérissez-le moi ! oh ? guérissez-le moi ! »

Puis toute tremblante, elle fait couler sur les yeux du petit Pierre quelques gouttes de l'eau miraculeuse. La paupière remue à peine. Une sorte de désespoir s'empare de la mère. « Oh ! ce n'est pas possible, se disait-elle; non, non, il ne guérira pas : je ne mérite pas un miracle. »

Un peu plus tard, ne pouvant contenir son impatience, elle ôte l'enfant du berceau, lave encore ses yeux avec l'eau de la grotte; puis, le prend entre ses bras pour voir s'il regardera. Son beau-père et une femme de la maison étaient là. Elle appelle Pierre et le caresse pour le provoquer à regarder. L'enfant ouvre faiblement les paupières et, les yeux à peine dessillés, tourne lentement la tête du côté où on l'appelle. » « Oh ? il sera aveugle, dit la mère d'un accent désolé. — Mais non; voyez, madame, dit la voisine, il vous regarde ! » La mère troublée ne savait pas l'apercevoir. Mais sa confiance en Marie domina ses frayeurs; elle se remit à espérer.

Trois jours se passèrent dans l'angoisse

Digitized by Google

et la prière. « O Notre-Dame de Lourdes ! ô Vierge de la grotte, guérissez mon enfant ! » C'étaient là à tout instant les paroles de son cœur et de ses lèvres; elle les répéta des milliers de fois.

Elle versait chaque jour sur les yeux malades des gouttes de l'eau de la grotte, sans employer aucun remède. Le troisième jour, elle venait d'essuyer les paupières du petit; elle les regardait, inquiète. Mais voici que l'enfant ouvre les yeux, les fixe doucement sur sa mère, sourit, regarde encore; les yeux étaient clairs et brillants. « Je devins folle de joie ! disait-elle au missionnaire à qui elle a raconté le fait. Je tombai à genoux devant la Vierge. Puis, que fis-je? je n'en sais trop rien. Ce que je sais, c'est que je sautai au cou de la Vierge, et que je la couvris de baisers. Ah ! elle me rendait mon enfant ! »

Le médecin arriva. M^me^ Estournet lui présenta son petit Pierre en disant : « Je suis contente; je le crois guéri. Mais examinez-le bien, que vous en semble? — Il est guéri, dit le docteur après un moment d'observation attentive; le remède a été heureusement rencontré, n'est-ce pas? — Mais dites, est-il bien guéri? m'en répondez-vous? — Oui. —

Digitized by Google

Eh bien, docteur, ce n'est point votre ordonnance qui l'a guéri. Il faut que je vous l'avoue, je l'ai mise au feu. — Malheureuse! — Quand vous l'écriviez, déjà je pensais : Je n'en ferai rien; j'ai un meilleur remède. Savez vous, docteur, ce qui a guéri mon petit Pierre? c'est l'eau de la grotte, et elle seule. »

On n'a pas rapporté la réponse du médecin.

Aujourd'hui, en 1871, le petit Pierre Estournet a sept ou huit ans, beaucoup de vivacité et des yeux magnifiques.

XXIX.

Une jeune mourante, instantanément ressuscitée.

En 1858, M^lle^ Broca, demeurant à Bordères, près Tarbes, était malade depuis vingt mois, à la suite de grands chagrins de famille. On n'espérait guère plus de la médecine. Son confesseur lui conseilla une neuvaine à la Vierge de la grotte. M^lle^ Broca se récria : « Que me demandez-vous là, mon père? Est-ce que vous y croyez, vous? » Elle se souvient encore de ces paroles. Certes, ce n'était pas

Digitized by Google

l'impiété qui les lui dictait; toute sa vie, elle avait été très-pieuse et elle aimait tendrement la Sainte-Vierge. Mais les apparitions de Lourdes étaient fort contestées alors, et autour d'elle on n'y croyait guère.

Il fallut un commandement pour la décider. Sa servante alla donc chercher de l'eau à la source de Massabieille. La malade en but pendant neuf jours. Au terme de la neuvaine, on lui porta le Saint-Viatique; et pendant la messe offerte à son intention, elle se trouva soudainement soulagée; le soir, elle sentit que le mal était arrêté; le lendemain, elle quittait son lit. Sa foi en Notre-Dame de Lourdes devint profonde et aimante. Ce n'était cependant là qu'un petit échantillon des grâces qu'elle devait recevoir plus tard. La convalescence dura trois mois, et il resta à la jeune fille une fatigue habituelle. Au fond, elle n'était pas guérie.

Elle avait promis à la Vierge de l'aller remercier à Lourdes. Depuis ce temps, parmi les préoccupations douloureuses qui affligeaient son existence, le souvenir de son engagement et le désir de voir la grotte devinrent sa pensée dominante. Mais sa faiblesse constante et d'autres raisons encore entravè-

Digitized by Google

rent son projet. En octobre 1862, une grave maladie vint en rendre l'exécution absolument impossible.

Le 1er janvier 1863, Mlle Broca était clouée dans son lit. Le médecin parla de phthisie. La poitrine et les reins de la malade étaient rongés par une douleur sourde qui souvent devenait aiguë. La fièvre la minait en même temps, et pendant toute une année la jeta dans de très-fréquents délires. Sa faiblesse était extrême. La pauvre malade n'avait pris ni viande, ni bouillon depuis 1858. Il lui était presque impossible de manger, et elle s'en allait lentement. Les sens se perdaient un à un; et ce qui exaspérait ses souffrances, presque jamais elle ne trouvait un instant de sommeil. On lui administra l'Extrême-Onction, au mois d'août.

Elle ne mourut pas; elle ne vivait pas non plus, est-il écrit dans le rapport fait à Mgr l'Évêque de Tarbes. Il lui était permis de se tenir levée environ une heure par jour; mais on peut dire que la mort était commencée dans tous ses organes. Elle entendait à peine; elle voyait très-peu; son gosier n'avait plus de son; quelques pas très-lents l'essoufflaient; son corps voûté semblait se tordre;

Digitized by Google

sa nourriture était, à peu près exclusivement pour deux jours entiers, un verre de lait. La tête s'affaiblissait aussi, et la mémoire s'engourdit si bien, que M^lle^ Broca perdit entièrement le souvenir de ses prières vocales. De toutes les ruines qui s'étaient faites en elle, celle-ci fut la plus désolante pour son âme profondément chrétienne. La piété était l'unique douceur de sa vie, ou pour mieux dire, sa vie même.

Dans cette multitude de douleurs physiques et morales, un souvenir se présentait souvent à son esprit, et la peinait vivement. C'était le remords de n'avoir point accompli, quand il était possible encore, le pèlerinage de Lourdes, et la crainte que sa maladie ne fût un châtiment du ciel. Elle souffrit beaucoup de cette pensée, et peu à peu le dessein d'exécuter à tout prix sa promesse remplit son âme et devint comme un besoin. Mais aller à Lourdes était une chose impossible; le vouloir, une folie.

Elle tremblait d'en faire la demande; sa conscience le lui fit oser au mois de novembre 1864. Son confesseur renvoya le pèlerinage au printemps. Mais le moment venu, en 1865, comme l'état de la malade se trou-

Digitized by Google

vait aussi grave, il n'osa prendre sur lui la responsabilité d'une telle décision, et il demanda le conseil d'un vicaire-général du diocèse. La foi de M^lle^ Broca et sa confiance héroïque en Notre-Dame de Lourdes l'emportèrent sur la prudence. Il fut répondu : « La confiance de la malade suppléera aux forces qu'elle n'a plus. »

Le jour est fixé; une neuvaine commence et se continue au milieu de la fièvre, des douleurs de poitrine et de tête, au milieu de la plus alarmante faiblesse. Depuis dix-sept jours, la malheureuse jeune fille n'avait avalé qu'une petite quantité d'eau, et encore avec bien de la peine. On craignait de ne pas la voir revenir vivante de son pèlerinage; elle-même était persuadée qu'elle allait à Lourdes pour y mourir.

Avant le jour du départ, elle fit ses dispositions suprêmes. Elle dicta son testament, désigna le lieu de sa sépulture, se confessa comme pour la dernière fois, recommanda à la charité de son directeur une vieille et fidèle servante, et attendit le lendemain en disant : « Je mourrai; mais ce sera en accomplissant ma promesse à la Sainte-Vierge; je mourrai heureuse. »

Digitized by Google

Le 22 avril, une voiture entrait dans la cour de la maison. Deux personnes qui devaient accompagner M^lle^ Broca la soutiennent pour descendre. Au bas des escaliers, elle entre en défaillance : on la fait asseoir, et enfin on la pose comme une mourante sur des coussins, dans l'intérieur de la voiture. Le conducteur effrayé se repentait d'être venu ; il pensait devoir ramener un cadavre. La servante et l'amie de la malade furent pendant la route dans des transes continuelles : la pauvre infirme resta tout le temps comme en agonie. Elles lui faisaient respirer de l'éther; elles s'ingéniaient pour lui épargner les cahots. La voiture marchait avec une extrême lenteur; le conducteur dut arrêter trois fois : la malheureuse, fatiguée par l'ébranlement, s'évanouissait.

On arrive enfin. Les chevaux avancent aussi près que possible du rocher. A cette époque, le large quai par où l'on aborde aujourd'hui la grotte n'existait pas encore, et il n'y avait, du point où la voie tourne et suit le gave, qu'un sentier, étroit et difficile.

La malade, enlevée de la voiture, est posée sur une chaise. Un ouvrier s'offre à la porter sur ses bras ; mais, dans sa modestie, elle avait

Digitized by Google

demandé à ne pas être touchée par des hommes, quoi qu'il pût arriver. Ses deux compagnes la soulèvent donc avec sa chaise et, l'une d'elles marchant à reculons, elles avancent avec peine et tremblantes vers la grotte. Aux premiers mouvements, M^lle^ Broca avait perdu connaissance.

La chaise est placée devant la grotte : la pâmoison durait encore. La servante courut à la voiture chercher les coussins, tandis que sa maîtresse moribonde retrouvait lentement ses sens. L'amie restée avec elle puisait de l'eau en priant.

M^lle^ Broca, engourdie encore, avait à peine repris le sentiment de son existence, que son amie lui dit : « Buvez. » Elle avala une gorgée sans s'en rendre compte ; puis une seconde. A la troisième, soudainement, une douleur inimaginable, un ébranlement surnaturel, semble broyer tous ses membres. Ce fut rapide et terrible, comme si la foudre traversait son corps.

Elle lève les yeux, aperçoit la blanche statue. Toute douleur était passée ; un bonheur immense pénètre son âme et son corps. La première parole de son cœur éperdu fut : « O MARIE !... je ne le mérite pas !... Guérie !

Digitized by Google

guérie!... Oui, je suis guérie! » criait-elle en son cœur, tandis que l'émotion remuait les profondeurs de son âme. « Oh ! MARIE ! pourquoi?... pourquoi ?... » Elle se perdait dans le sentiment profond de son indignité et dans une douceur inconnue. En même temps une éblouissante clarté illuminait son âme, et peut-être ses yeux (elle ne sait pas le dire). Moment du ciel ! il dura quelques secondes à peine; mais sa vie n'en a pas connu de pareil. Cependant, elle n'avait point encore parlé.

Tout à coup, encore assise, d'une voix sonore et frémissante, les yeux sur la Madone, elle dit : « *Regina cœli, lætare* »..... Sa mémoire retrouvait soudainement cette prière. Quand elle l'a achevée, elle se lève. Son amie ne respirait pas. Elle voyait une résurrection. M^lle^ Broca tombe sur ses genoux : depuis un an, elle n'avait pu les ployer.

Elle demeura longtemps immobile. Tout son être nageait dans un calme doux et profond; son âme était sereine, sans bruit, et possédait la pleine paix. Bientôt les larmes coulèrent; son amie, silencieuse et ravie, pleurait à côté d'elle. Elles récitent ensemble le chapelet des sept douleurs. M^lle^ Broca qui,

Digitized by Google

depuis un an, n'avait pu arrêter ses yeux sur un livre, lit les mystères.

Elle se lève : son amie voit se dresser de toute sa hauteur ce corps si longtemps et tout à l'heure encore ployé sur lui-même. La chère ressuscitée marche sans nulle difficulté, avec l'entière liberté de ses mouvements. Toutes trois vont s'asseoir. M^lle^ Broca mange un œuf dur et du pain. C'était une multiplication de prodiges.

En ce moment, M. le curé de Lourdes arrivait à la grotte. On lui raconte l'événement, et il tire de sa poche un journal, pour éprouver les yeux de M^lle^ Broca. Elle lit rapidement et sans la moindre hésitation.

Cependant, le moment de partir était arrivé. On imagine la ferveur des trois voyageuses prosternées pour demander une nouvelle bénédiction, et l'attendrissement du dernier regard de M^lle^ Broca sur l'image de Celle qui venait de lui rendre la vie.

Elle passe d'un pas ferme et sans soutien d'aucune sorte dans ce sentier, où une heure auparavant on la portait à demi-morte. Le voiturier ne la reconnaît pas, et n'en veut pas croire ses yeux. Elle monte seule en voiture. Les coussins étaient devenus inu-

Digitized by Google

tiles, et le conducteur donna l'allure qu'il voulut à ses chevaux. Pas la moindre incommodité, pendant tout le voyage. Arrivée chez elle, à Bordères, Mlle Broca traversa la cour, et monta très-aisément les escaliers. Là, elle rencontre une amie : « Bonjour ! » lui dit-elle. A cette voix, l'amie regarde, stupéfaite. « Quoi ! s'écrie-t-elle !... c'est toi ? — Mais oui, c'est bien moi ! » Et les deux amies s'embrassent avec transport. Quand la jeune personne s'est bien assurée que Mlle Broca est guérie, elle s'écrie : « Je ne voulais pas croire... je crois ! je crois ! »

Le lendemain, dimanche de Quasimodo, Mlle Broca faisait, devant la moitié de la paroisse, la sainte communion à la première messe. Le bruit de la guérison avait commencé à se répandre, la veille au soir. A partir de ce moment, ce fut la conversation du bourg entier, et la malade qui hier succombait de douleurs et de faiblesse, eut à se donner tout le jour en spectacle. Sa chambre ne désemplissait pas. Elle parla sans cesse, jusqu'au soir, pour raconter ce que la Vierge Immaculée venait de faire à la grotte. De sa terrible maladie, il ne lui restait que de la pâleur.

Digitized by Google

Dès le lendemain, elle reprit ses occupations interrompues depuis trois ans; ses couleurs revinrent bientôt, et quelques jours plus tard, elle put faire à pied de longs trajets.

Au bout de deux semaines cependant, le bon DIEU voulut éprouver sa fidélité, en lui retirant subitement la faculté de lire. Mais sa guérison demeura entière, et sa santé s'est maintenue habituellement bonne.

L'étonnement fut grand dans le pays. La foi en Notre-Dame de Lourdes gagna les indifférents et conquit des esprits hostiles; la confiance s'accrut, et la prière se tourna avec plus d'espérance que jamais vers la grotte miraculeuse. Un homme du monde fut touché jusqu'à la conversion entière. Il ne fréquentait pas les sacrements; la guérison de M^lle^ Broca le rendit catholique fidèle, et le prépara à la plus édifiante mort.

Plusieurs médecins avaient vu la malade durant ses longues souffrances. Leur pensée à tous était qu'elle ne pouvait guérir. Celui de Bordères, découragé, avait depuis longtemps cessé de la visiter, donnant pour raison que son art n'avait rien à faire sur une personne impuissante à prendre un remède quelcon-

Digitized by Google

que. Après le prodige de la grotte, l'un deux, homme grave et distingué, dit : « Rien n'est impossible à DIEU; il peut sauver quand la science humaine est à bout. » Un autre s'écria avec dépit : « Cette dévote a dû se mettre d'accord avec les prêtres. »

Depuis sa guérison, M^lle^ Broca vient, toutes les années, à la grotte, le 22 avril, célébrer pieusement son bel anniversaire. Elle y vient avec l'amie qui partagea en 1865 les angoisses et les joies du premier pèlerinage.

Par un sentiment facile à comprendre, elle se refusa d'abord à livrer à la publicité les précieux détails qu'on vient de lire; elle ne s'y décida qu'en vue de la plus grande gloire de la très-sainte et tout immaculée Vierge MARIE, qui avait daigné faire en elle et pour elle de si grandes choses.

XXX.

Guérison subite d'un ancien gendarme.

Jean-Marie Fosses, originaire de Trébons (Hautes-Pyrénées), gendarme en retraite et aujourd'hui aubergiste à Arzacq (Basses-

Digitized by Google

Pyrénées), a été guéri soudainement d'un mal incurable, le 11 novembre 1867, à la grotte de Lourdes.

Le premier jour du mois d'août 1867, Fosses, convalescent d'une longue maladie, était assis devant la porte de sa maison, et respirait l'air frais du soir. Tout à coup il sentit une vive chaleur lui monter au visage; puis, une sueur froide; et son cou se roidit. Bientôt une atroce douleur se mit à fouiller sa tête avec une sorte de rage. A partir de ce moment, le pauvre homme ne connut plus de repos. Les nuits surtout étaient désolantes; pendant plusieurs heures, toujours les mêmes, le supplice devenait intolérable, étrange. Il lui semblait qu'à l'intérieur sa tête était traversée dans toutes les directions, tandis qu'elle était rongée et comme hersée à la surface.

Le médecin essaya de combattre ce mal affreux; mais sans aucun succès. Pour comble d'ennui, le pauvre malade se repaissait d'imaginations sombres et fatigantes; l'inquiétude, l'impatience le gagnèrent; il entra dans une exaspération permanente. Sympathique autrefois, bon, aimant, maître de son humeur, Fosses gémissait de se trouver, malgré lui,

Digitized by Google

presque constamment irrité et brutal. L'impuissance de se dominer le rendait encore plus malheureux.

Il acceptait toute sorte de remèdes. Mais les médicaments se multipliaient; les semaines s'écoulaient; et jamais, jamais un apaisement.

Au mois d'octobre, il ne mangeait presque plus. Dévoré par son incessante douleur, privé de sommeil, il dépérissait à vue d'œil, et se trouvait dans un délabrement affreux.

Pensant bientôt mourir, il fit revenir, pour les embrasser une dernière fois, son fils et sa fille alors absents. Quelques jours après, celle-ci ayant dû retourner chez sa grand' mère : « Adieu, ma pauvre enfant, lui dit en pleurant le malade; adieu; je ne te reverrai plus. »

Découragé, irrité, Fosses ne voulut plus essayer d'aucun remède. Le médecin insista inutilement. « Vous êtes, vous, bon et dévoué, lui dit énergiquement le pauvre malade; mais, de tous vos remèdes, pas un ne m'a soulagé; ils me tuent; inutile que vous en ordonniez encore. »

Sur ces entrefaites, un colporteur s'arrêta à l'auberge. Fosses était au coin du feu, silen-

Digitized by Google

cieux et abattu. Il lui raconte sa triste histoire et son découragement. « Eh bien ! dit le voyageur, j'ai été comme vous; comme vous, bien malade; comme vous, désespéré. J'ai consulté les médecins, fait des remèdes trois années entières : tout en vain. Et je suis guéri. Mais ce ne sont pas les hommes qui m'ont guéri, je ne dois rien aux hommes. J'avais au cou une vieille plaie affreuse d'où coulait une suppuration abondante. Je souffrais cruellement. Mon état et mon peu de ressources me forçaient à voyager, DIEU sait avec quelles peines. J'ai été aux eaux de Cauterets, de Bagnères-de-Bigorre, de Bagnères-de-Luchon; j'ai dépensé beaucoup d'argent. Argent et courses inutiles.

« On m'avait parlé de Notre-Dame de Buglose et de ses miracles. N'attendant plus rien des hommes ni des eaux minérales, je voulais me tourner du côté de la Sainte-Vierge. Je tentais à Barèges un dernier essai des eaux, lorsqu'on me fit connaître le pèlerinage de Lourdes. Ce que j'entendis me donna une très-grande confiance, et me décida à rester deux jours dans cette ville. Quand je vis les foules qui allaient à la grotte, ma confiance redoubla. Les eaux de Barèges

Digitized by Google

avaient laissé ma plaie tout aussi hideuse. J'allai à la grotte, je priai, je bus, je me lavai. A l'instant je pus ôter l'appareil qui couvrait mon mal; les chairs étaient rapprochées; la suppuration, tarie; la douleur, disparue. Je recommençai le lendemain; c'est à peine s'il resta un peu de plaie. J'étais guéri. Imaginez mon bonheur. J'allai néanmoins à Buglose. Là, ma plaie sécha entièrement.

« Et voyez, ajouta-t-il en découvrant son cou tout à fait sain, y a-t-il là quelque mal? Eh bien, là, là, était ma vieille et horrible plaie... Ayez confiance en Notre-Dame de Lourdes; je peux vous le dire, moi. Allez à la grotte, allez-y. »

Ce fut le message du ciel. Fosses était un fidèle chrétien; et toute sa vie, il avait aimé et invoqué la Sainte-Vierge. Quand le voyageur eut parlé, quand il eut fait palper le miracle, le malade crut à sa guérison par Notre-Dame de Lourdes, avec une confiance immense qui le pénétra de joie.

Un pèlerinage à la grotte fut résolu. Mais quand partir? et comment arriver? Il se sentait si faible! Les souffrances étaient si cruelles! Sa tête pourrait-elle supporter le

Digitized by Google

cahotage des voitures? Ces craintes affaiblissaient sa joie et faisaient un peu fléchir son espoir.

La Sainte-Vierge lui envoya un autre message.

Un maître de pension d'Arzacq, M. Dussau, lui raconte *par hasard* un pèlerinage qu'il avait fait à Lourdes. « Je sais, moi aussi, dit-il, ce que peut et ce que fait la Sainte-Vierge à la grotte de Lourdes. J'étais dans la ville pour y prendre quelques jours de repos chez des parents. Voyant les étrangers affluer vers la grotte, j'y allai aussi. Ces jours-là, je traînais une indisposition, sans gravité il est vrai, mais qui me fatiguait beaucoup. Devant la foi des pèlerins qui buvaient et se lavaient à la fontaine, le cœur me dit de les imiter; j'avoue que je demandais mon soulagement sans grande ferveur. Mais je bus et je me lavai. A l'instant même, mon malaise disparut. Ce fut soudain, comme si je me dépouillais d'un vêtement et le jetais là. Mon cher Fosses, je suis votre ami, croyez-moi. Les médecins ne vous guérissent pas : adressez-vous à la Sainte-Vierge, allez à Lourdes. »

Cette fois, le pèlerinage fut décidé, et

Digitized by Google

malgré un redoublement de souffrances et d'accablement, le pauvre Fosses se mit en route avec sa femme, le 10 novembre 1867.

Le voyage fut affreux. Sans énergie et sans ressort, le malade, courbé dans le fond de la voiture, laissait tomber sur sa poitrine sa pauvre tête, qu'il était impuissant à soutenir et qui branlait à tous les mouvements de la course. Son corps et son âme étaient dans le plus profond accablement; il n'avait pas la force d'articuler une syllabe.

Arrivé à Lourdes, il se reposa quelques instants, et, soutenu par sa femme, il s'achemina péniblement vers la grotte. En le voyant partir si pâle, si délabré, on se disait : « Ce malheureux n'arrivera pas à la grotte; ou du moins, il n'en reviendra pas. »

Fosses avançait avec une sorte de respect. « Si près! si près du lieu où la Sainte-Vierge s'est montrée! » se disait-il tout ému.

La grotte s'ouvre devant son regard; il aperçoit la statue de la Vierge. Il voit, il entend la source miraculeuse. Il s'arrête; il regarde, immobile. Quelque chose de solennel se passait en son âme.

Longtemps après, quand il racontait son histoire, les souvenirs de ce moment le fai-

Digitized by Google

saient palpiter encore. « Je fus pris, disait-il, d'une émotion indicible. J'étais là, saisi; j'étais joyeux; j'étais tremblant. Je sentais un grand respect, plus que dans un palais et plus que dans une église. En même temps, j'avais une crainte, mais très-douce. J'étais comme ébloui. Mais, ajoutait-il, d'une voix qui s'altérait, je ne sais pas le faire comprendre; si c'était quelque chose de naturel, je pourrais l'expliquer; j'aurais des mots; ceci, je ne peux pas le dire. »

Il ploya ses genoux devant la Vierge. Mais il ne pouvait prier; dans son émotion, il ne trouvait pas de paroles. Tout priait en lui, sans qu'il le sentît.

La fatigue l'obligea bientôt à se relever, et il lava à la fontaine sa tête et son cou, si malades. Aussitôt il éprouva un allégement sensible. Il essaya encore de prier. Le souvenir de l'apparition remplissait son cœur. « La Sainte-Vierge ici! pensait-il; oh! bienheureuse l'enfant qui l'a vue! Je guérirai! je le sens. Mais pourtant, je suis si malade! et puis, je suis si indigne! » Et il s'humiliait; et il priait de tout son cœur.

Pour se rendre un peu moins indigne des faveurs de MARIE, il alla se confesser. « Il

Digitized by Google

me semble que j'ai plus de force, disait-il à sa femme en revenant à Lourdes. Oh! je crois bien que la Sainte-Vierge me guérira. — Bah! répondait sa femme, c'est que tu as cette idée. » Elle espérait peu.

Le lendemain matin, à cinq heures et demie, Fosses entendait la messe dans la crypte et faisait la sainte communion. Puis, descendant à la grotte, il se prosterna sur les dalles et pria un bon moment, non autant que son cœur l'eût voulu, mais à la mesure de sa faiblesse. Il but à la fontaine avec une entière confiance en la bonté de MARIE. « On m'aurait crié qu'il y avait du poison, disait-il depuis, j'aurais bu sans crainte, tant je me confiais à la Sainte-Vierge. »

Il entre dans l'un des cabinets de bain, et se dispose à se plonger dans le bassin. Sa femme était là, tremblante. C'était le 11 novembre; le soleil se montrait à peine au sommet des collines; une gelée profonde avait durci les bords du gave; la bise soufflait dans les alentours de la grotte un froid mordant.

L'ancien gendarme descend résolûment dans le bain : le froid lui coupe la respiration; il s'enfonce néanmoins; l'eau couvre sa

Digitized by Google

poitrine; elle étreint son cou comme un cercle de fer aiguisé; il était glacé; il cherche à respirer, à calmer le tremblement de ses membres. Haletant, ne pouvant articuler un mot, il disait intérieurement à la Sainte-Vierge : « Oh! vous me guérirez! »

« Femme, dit-il, d'une voix étouffée, prie; aide-moi à prier. » Devant ce courage, celle-ci se sent, elle aussi, pénétrée de confiance. « Il sera guéri » ! pensa-t-elle. Et cependant, comme le pauvre homme changeait de couleur : « Oh ! lève-toi, » lui dit-elle. Mais Fosses resta dans l'eau glacée pour prier encore. Il grelottait. Prenant un linge pour s'essuyer, il regarda encore le bassin. « Il faut, pensa le brave gendarme, il faut que je témoigne encore une fois ma confiance à la Sainte-Vierge; » et le voilà qui, malgré sa femme, se replonge jusqu'au cou dans le terrible bain, en priant toujours.

Un instant après il sort; il s'essuie; mais en dépit de toute son énergie de soldat et de chrétien, il ne pouvait comprimer le frémissement de ses membres, ni le claquement de ses dents. « Je souffrais affreusement, disait-il encore, oui, affreusement

Digitized by Google

et cependant, jamais je n'ai eu pareil moment de bonheur. A peine essuyé, je sentis passer dans mon corps, je ne sais quoi de doux et de fort, qui inondait mes membres; je ne puis dire ce que c'était, quelque chose comme une *liqueur de vie*. Oui, la vie passait en moi. Je guérissais; j'étais guéri. « Mon visage tremblait; il me vint un sourire involontaire, naturel, doux; tout me paraissait beau, je regardais le rocher, avec extase; — je souriais à ma pauvre femme; je lui disais : » Mais,.... je suis guéri!.... je suis guéri!....

« Je palpais ma tête si sensible, qu'un instant avant je ne pouvais toucher, et je disais : » Mais, ma chère, je ne sens plus de douleur! » A la base de la nuque, j'avais, depuis quelques jours, un gros bouton, fort douloureux, très-alarmant; il avait à peu près disparu. « Tiens, dis-je à ma femme; il n'y a presque plus rien; et nulle souffrance. » Ma femme, émue, frémissante, me regardait, m'aidait à m'habiller, ne savait que dire. Moi, je sentais, je savais que j'étais guéri; je bénissais la Sainte-Vierge; je me hâtais pour l'aller remercier à la grotte. »

Digitized by Google

Il sort, en effet; il s'agenouille, il prie, il prie longtemps. Sa femme le presse; il se relève, il va boire à la fontaine, il prie encore; son âme était inondée de joie. « Je ne pouvais pas m'en aller, disait-il en racontant sa guérison; je partais; je revenais encore. Une voix me parlait au-dedans : « *Reste ici, reste ici*, » et j'aurais voulu rester, rester toujours, être le gardien de la grotte. Ma femme m'entraîna enfin; je me retournai encore; je regardai si longtemps que je le pus. »

L'heureux Fosses marchait, alerte et vigoureux. Depuis plusieurs mois, ses pieds ne pouvaient se ployer; pour se mouvoir, il était obligé de les lever brusquement et à plat, et de les poser de même. Le moindre heurt du talon lui donnait le supplice d'aiguilles embrasées, traversant la moëlle épinière et la tête. Maintenant la souplesse des pieds était parfaite; et il marchait avec l'aisance de ses jeunes années. Pour vérifier l'intégrité de sa guérison, il frappait fortement du talon sur le sol congelé : pas un élancement, pas un contre-coup douloureux.

Sa poitrine dégagée puisait à pleins poumons l'air glacial du matin. Il faisait à dessein des aspirations profondes, pour essayer

Digitized by Google

le jeu nouveau de ses organes restaurés. Il tremblait de ressentir les douleurs aiguës qui, hier encore, le torturaient quand il avait besoin d'absorber une plus grande quantité d'air : c'était comme une scie qui traversait son corps; et souvent il s'était tenu de longues heures courbé sur lui-même, haletant, avec le souffle pressé de l'agonie. Maintenant, il respirait à pleins poumons, et se rassasiait d'air avec volupté.

En retournant vers la ville, il répétait à sa femme : « Je suis guéri !.. oh ! mais entièrement guéri.. J'ai une force toute nouvelle. — Ne te vante pas trop, et sois sage, répondait-elle. » Ils étaient arrivés à une petite montée, tout près de Lourdes. « Eh bien ! dit le gendarme, pour te montrer que je suis guéri, veux-tu voir comme je cours? » Et ce malade tout à l'heure chancelant, effrayant encore de lividité et de maigreur, ce malade se précipite et court agilement. Sa femme, de plus en plus étonnée, lui crie : « Oh ! vraiment tu es guéri ! Mais pas de folies ; arrête. » Il n'en courut que plus fort, une trentaine de pas.

Avec un appétit inconnu depuis neuf mois, il fit un abondant déjeuner. Les gens de

Digitized by Google

l'auberge émerveillés n'en pouvaient croire leurs yeux. Il partit pour Arzacq, ivre de joie.

L'allégresse rentra avec lui dans sa demeure. Il tendit les bras à son fils. Le jeune homme voyant marcher, plein de force, ce pauvre père que la veille il avait laissé défaillant et dans des souffrances désespérées, fut pris d'une joie d'enfant et se mit à bondir par la chambre, en répétant: « Oh ! père ! père ! vous êtes guéri ! vous êtes guéri !... »

La merveilleuse guérison de Fosses fut bientôt connue dans tout le bourg. Les amis, les curieux remplissaient sa maison. Il racontait à tous ce qui était arrivé. « Tenez, dit-il à un certain moment, je me trouve si bien guéri, que je me crois capable d'exécuter encore les tours d'agilité de ma jeunesse. Je veux essayer, comme vous me l'avez vu faire autrefois, de franchir un bâton, en tenant de ma main l'extrémité de mon pied. » Et il sauta, en effet, avec une étonnante légèreté.

Sa santé générale est redevenue florissante. Point de convalescence; et depuis lors, pas une pointe de névralgie; l'appétit, le sommeil. le bien-être se sont soutenus. Plus

Digitized by Google

d'humeur noire. « J'étais devenu inabordable, disait-il; j'étais sans cesse chez moi à leur faire des *carillons*. J'avais des cauchemars affreux : je ne suis plus cet homme; tout m'est bon, et je me retrouve aimant et joyeux comme auparavant. Pendant plus de trois mois, j'ai souffert horriblement. Le médecin m'avait déclaré que j'en avais au moins pour trois ans avant de recouvrer ma santé. Les remèdes m'ont dévoré : j'avais laissé les remèdes. A Lourdes, par un bain de quelques minutes, j'ai été guéri *instantanément, radicalement,* et depuis neuf mois ma guérison est *persévérante.* »

Au mois de juin 1868, Jean-Marie Fosses est revenu à Lourdes : on ne le reconnaissait pas. « C'est moi, disait-il en riant, c'est moi, qui ai été guéri en novembre, l'an dernier, au bassin de la grotte. » Un médecin étranger, après avoir interrogé Fosses, disait hautement à la grotte même, qu'une telle guérison, instantanée, sans convalescence, radicale, ne s'explique pas en dehors du miracle.

Depuis son miracle, Jean-Marie Fosses est tout plein de DIEU et de sa sainte Mère. Le souvenir du bienfait habite en son âme, vivant, attendri. A tout instant, il remercie la

Digitized by Google

Sainte-Vierge. « Auparavant j'avais des vivacités, disait-il au Père missionnaire de Lourdes qui a relaté tous les détails de cette histoire; je n'y faisais seulement pas attention. Maintenant, une grande idée m'arrête : La Sainte-Vierge ne serait pas contente!... Ça me retient; et s'il m'arrive un *coup de promptitude,* je lui demande pardon. »

Le bon Fosses ne fait plus qu'un rêve en ce monde : c'est de posséder un jour une petite aisance qui lui permette de s'établir à Lourdes pour pouvoir tous les jours bénir et prier sa Mère bien-aimée, en cette grotte où elle l'a guéri, et qu'il habite, en attendant, par ses pensées et par son cœur.

XXXI.

Guérison instantanée d'une jeune ouvrière à l'agonie.

Dans cette même année 1867, Notre-Dame de Lourdes avait manifesté sa miséricordieuse puissance au petit village de Maquens, situé aux portes de Carcassonne. Une jeune ouvrière nommée Françoise Pailhès, âgée de vingt et

Digitized by Google

un ans, fut l'objet de cette faveur de l'*Immaculée-Conception*. C'était une bonne fille, douce, laborieuse, d'une piété solide. A quatorze ou quinze ans, sa santé avait été altérée par le travail malsain d'une fabrique de draps. Elle traîna pendant seize mois, et à partir de Noël 1866, elle dut garder le lit, en proie à d'atroces souffrances. Le siége de son mal était le cœur. Des crises très-douloureuses, des convulsions la réduisirent bientôt au plus pitoyable état. Pendant quatre mois, elle ne put prendre qu'un peu de bouillon.

Au mois d'avril, son état devint tout à fait alarmant. Tout le monde regardait sa mort comme prochaine. Seule, Françoise espérait : elle puisait cette confiance dans sa dévotion à la Sainte-Vierge; sa prière constante, la seule que lui permît sa faiblesse, était la célèbre invocation : « *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous!* » Elle était convaincue que la Vierge Immaculée la tirerait de là. Au commencement du mois de MARIE, elle se fit arranger par un de ses frères une sorte de petit autel de la Sainte-Vierge, devant son lit, avec une pauvre statuette de plâtre et quelques fleurs. Françoise regardait souvent la sainte image; elle se

Digitized by Google

sentait alors plus de courage et d'espérance.

Elle était si faible qu'elle ne pouvait se retourner dans son lit. Dans ses convulsions, qui devenaient de plus en plus effrayantes, elle était comme folle : une fois, son frère dut employer, pendant trois heures, toute la force de ses bras, pour la maintenir au lit. La mort approchait à grands pas.

Le 6 mai, une Sœur de charité vint la voir, et lui raconta, pour la consoler, les apparitions de Lourdes, et les miracles qu'opérait l'eau de la grotte. « Certes, disait depuis la bonne Sœur, je croyais à Notre-Dame de Lourdes ; mais alors je n'avais pas même la pensée d'une guérison, tant la mort de cette pauvre fille me paraissait irrévocable et prochaine ! — O ma Sœur ! dit Françoise de sa voix presque éteinte, envoyez-moi vite de cette eau ; elle me guérira. » La Sœur se retira, pensant lui dire un dernier adieu, et demandant pour elle une sainte mort.

« Oh ! si j'avais de cette eau ! » ce fut dès lors la pensée fixe de la pauvre mourante. Le lendemain, les crises prirent un tel caractère, que l'excellent curé du village s'empressa de donner à Françoise les derniers sacrements. Une lente et douloureuse agonie commença.

Digitized by Google

A plusieurs reprises, la pauvre Françoise perdit connaissance, et on la crut morte. La nuit entière et la journée suivante se passèrent dans ces horribles alternatives de morts momentanées et de résurrections toujours plus fragiles. Le village entier, que le bon curé avait amené à la piété par la dévotion à la Sainte-Vierge et la communion fréquente, était en prière pour l'infortunée jeune fille. Celle-ci dans les rares intervalles que lui laissaient ses crises, faisait effort pour dire, pour répéter : « La Sœur n'envoie donc pas l'eau?.... Elle me guérirait. »

Depuis le commencement de son agonie, la pauvre malade ne pouvait plus prendre la plus légère boisson. Le médecin, cédant à de pressantes instances, vint le jeudi, 9 mai, par pure complaisance, déclarant que sa visite serait entièrement perdue. Il essaya de faire avaler quelques gouttes de liquide à la malade, en ouvrant le gosier avec une cuiller. La souffrance fut si cruelle pendant cette tentative, que le médecin détourna la tête, n'en pouvant supporter la vue. Tout fut inutile; et le docteur se retira en disant : « Je le savais bien; elle est condamnée sans espoir. »

Deux amies de Françoise, allant à Carcas-

Digitized by Google

sonne, passèrent chez elle dans la journée.

« Oh! dites à la Sœur, murmura la mourante, dites à la Sœur qu'elle ne m'a pas envoyé l'eau de la grotte.... Ne revenez pas sans me l'apporter... Oh! comme je vais l'attendre! »

Le soir, quand on lui présenta la petite bouteille de l'eau miraculeuse, elle rassembla ses forces broyées par l'agonie, et saisit convulsivement la fiole. Elle l'ouvre, elle se recommande à MARIE; quelques gouttes de l'eau merveilleuse coulent, fraîches, dans sa bouche; elle fait un long et fatigant effort pour avaler; elle attend, s'efforce encore.:.. La gorge se refuse. « Je ne puis pas.... » murmura tristement l'agonisante. Les assistants se regardèrent en se disant tout bas : « Il fallait un miracle; il n'y aura pas de miracle. »

Françoise, cependant, s'obstinait à garder la fiole dans sa main. Le soir, pendant que l'on faisait le mois de MARIE, on vint dire à M. le curé : « Hâtez-vous; Françoise va trépasser; peut-être n'aurez-vous pas même le temps de lui faire les dernières prières. » Il courut; la crise qui semblait avoir amené la mort cessa bientôt, aggravant la détresse de la moribonde. Ses frères, rentrant de l'usine,

Digitized by Google

la trouvèrent si faible qu'ils crurent être arrivés à peine pour le dernier adieu. Étouffant de larmes, ils ne purent souper.

La pauvre jeune fille était dévorée par une inflammation insupportable. Elle s'acharnait à l'espérance. La nuit entière et tout le jour suivant, elle tint la fiole dans sa main. De temps en temps, elle la déposait pour la faire refroidir; et sentant bien qu'elle ne pourrait réussir à boire, elle l'introduisait fermée dans sa bouche brûlante, pour se donner un rafraîchissement passager. Ses lèvres, presque sans ressort, balbutiaient lentement les syllabes aimées : O MARIE, *conçue sans péché !....*

S'apercevant une fois, au milieu de son affreuse agonie, que ses pauvres parents pleuraient, elle put leur dire : « Ne pleurez pas... La Sainte-Vierge me guérira avec cette eau. »

Son père, homme plein de foi, brisé par le mal de sa fille, mais soumis à la volonté de DIEU, n'alla point au travail, le vendredi, afin de recueillir le dernier soupir et un dernier regard de cette chère enfant. Le jour se passa pour lui, à courir du chevet de la mourante à l'église. Désolé par les douleurs insupportables de Françoise, il priait ardemment, pour obtenir un soulagement ou la délivrance par

Digitized by Google

une mort prompte qui devait pourtant fendre son cœur. Tout le village attendait à chaque instant le son du glas; on s'étonnait de la longueur de cette agonie; on plaignait la chère enfant.

Vers deux heures après midi, une défaillance profonde fit croire à l'approche des derniers moments. Françoise balbutia :

« Je n'en puis plus !..... Je vais mourir !... Je veux voir mon frère. » Le jeune homme arrive bientôt. Sans articuler une parole, il serre en pleurant la main de sa sœur et s'enfuit avec sa douleur vers l'usine.

Les Enfants de Marie préparaient leurs robes blanches pour l'enterrement. Françoise elle-même, quelques jours auparavant, malgré ses espérances opiniâtres, avait demandé à une de ses tantes d'aller chercher sa robe de congréganiste, pour qu'on pût l'en revêtir dès qu'elle serait morte. Et la robe était venue, et Françoise l'avait vue; elle avait indiqué la place de l'armoire où sa tante devait la mettre pour la dérober aux regards de sa mère.

Vers quatre heures du soir, M. le curé lui faisait sa troisième visite de la journée. Françoise, d'une voix haletante, l'œil ardent

Digitized by Google

de fièvre, lui dit : « Oh ! M. le curé, je brûle ! je brûle !... Ah ! si je pouvais boire un peu d'eau !.... M. le curé, vous devriez me guérir !... — Pauvre enfant, je ne le puis pas, moi ; il n'y a que DIEU ! Ayez confiance en MARIE ; offrez-lui vos douleurs ; priez. Je vais à l'église prier aussi pour vous. »

Françoise voulut prier. Mais ceux qui l'assistaient la voyaient s'enfoncer de plus en plus dans la mort.

La sœur du curé, qui depuis longtemps était assidue au chevet de la malade, se retira un moment. Elle s'était arrêtée à la porte d'une voisine, parlant de Françoise, quand tout à coup, une voix émue et vibrante l'appelle. C'était la mère de Françoise. Elle comprend que le moment suprême est venu, et se hâte pour arriver au dernier soupir.

Au seuil, la mère toute frémissante lui dit d'un accent vif et pénétrant : « Françoise a bu ; montez. » Elle arrivait à peine au bout de l'escalier, quand un cri joyeux part du lit où elle avait laissé l'agonisante : « Guérie, Marguerite ! je suis guérie ! » En effet, elle voit Françoise assise sur son lit, rayonnante, heureuse, l'œil brillant d'allégresse, qui répète d'une voix sonore : « Oui, guérie !

Digitized by Google

bien guérie ! Voyez, Marguerite; voyez, c'est cette eau ; c'est la Sainte-Vierge ! Courez donc dire à M. le curé qu'il vienne. »

Lorsque, l'instant d'avant, la sœur du curé avait disparu, Francoise, exaltée par la douleur, avait ramassé le reste de son énergie pour dire à sa mère : « Oh ! je n'en puis plus !.. Je brûle ! Je brûle !.. Mère, de l'eau fraîche ! il faut que je boive ! » Sa mère la pressait d'essayer avec quelques gouttes de tisane. « Non, je veux de cette eau de la grotte. Il faut qu'elle me sauve ou m'achève ;... oh ! la Sainte-Vierge me guérira. »

La mère emplit de la fiole une cuiller à café, et soulève la moribonde. Françoise se rafraîchit la bouche de cette goutte d'eau; elle lève la tête pour l'aider à pénétrer dans la gorge..... Sa tête retombe un instant sur sa poitrine. Soudain, sous la touche de la Vierge Immaculée, ce corps mourant se ranime comme par un coup électrique, la tête se redresse, le visage s'ouvre, l'œil s'allume, la contenance affaissée se raffermit, la voix presque râlante tout à l'heure, éclate joyeuse et vibrante : « Je suis guérie ! ma mère ; je suis guérie ! de l'eau encore, je veux la boire toute ! » Et elle vida elle-même la fiole dans

Digitized by Google

sa bouche. « Oui guérie, bien guérie, répéta-t-elle encore, je pourrais me lever. » Dès les premières gouttes, elle avait senti une inondation de force et de bien-être couler dans tous ses membres.

Il était cinq heures et quelques minutes; c'était le vendredi, 10 mai 1867.

Françoise bénissait DIEU, et répandait son âme en actions de grâces envers la Sainte-Vierge qui venait de la sauver.

Le père arrive, regarde son enfant, tombe à genoux, et quand il peût dominer son cœur : « C'est un miracle ! un grand miracle ! crie-t-il, remercions la Sainte-Vierge. » Et il pria jusqu'à ce que le besoin d'embrasser sa fille ressuscitée le relevât.

Le bon curé vint mêler son admiration et ses prières à cette scène de joie. « J'ai espéré, lui dit Françoise; j'ai cru; j'ai prié; j'ai bu quelques gouttes d'eau; je suis guérie. Et si je disais que le moindre boût du doigt me fait encore mal, je mentirais. »

Cependant les deux frères ne savaient encore rien. Le père courut à l'usine. En le voyant arriver, les pauvres jeunes gens se sentirent défaillir; évidemment leur sœur était morte. Ils ne purent croire qu'après

Digitized by Google

avoir vu. Et alors, quelles joies ! quelles larmes ! quels cris de bonheur !

Les voisins accouraient; bientôt il y eut comme une procession à la maison bénie. Françoise disait à tous : « C'est la Sainte-Vierge qui m'a guérie; et voilà la fiole qui contenait l'eau de la grotte de Lourdes. »

Quand le groupe des visiteurs était nombreux, elle disait d'une voix dont la force excitait l'étonnement général : « Ce n'est pas pour moi seule que ce miracle s'est opéré ; c'est aussi pour vous. Moi, je ne pourrai jamais l'aimer assez, la Sainte-Vierge ! Mais vous, il faut que vous l'aimiez aussi. Tous, tous, nous devons l'aimer. »

Sans la résistance de ses parents, Françoise se serait levée ; elle en sentait la force. Elle prit sans la moindre difficulté une grande tasse de bouillon. Pendant la nuit, elle causait, elle riait avec ses compagnes; après un très-doux sommeil, elle mangea des oranges et quelque pâtisserie; puis, le lendemain, du pain et de la viande, elle qui, depuis trois mois, n'avait rien pu avaler de solide.

Son frère, revenant avant midi, la trouva levée, embellissant un peu ce Mois-de-Marie qui l'avait tant aidée à prier et à souffrir.

Digitized by Google

Tout le samedi, tout le dimanche, on vint et on revint voir l'enfant du miracle. Elle était joyeuse, alerte, pleine de vigueur.

La guérison fut annoncée au médecin. Il n'y voulait pas croire. Quand le doute ne lui fut plus possible, il dit à une personne qui lui en racontait les détails : « Mais qu'est-ce donc que cette eau? En vérité, elle fait des miracles. Mais bah! une crise viendra sans tarder, et la fille et le miracle s'en iront ensemble. — Donc, si la guérison persiste, lui répondit sa mère, tu croiras? — Eh bien! oui. »

La guérison persista, évidente, splendide; il vit Françoise qui, à deux ou trois jours de là, vint elle-même, à pied, le remercier à Carcassonne. Il vit, il examina, il palpa ce corps déclaré par lui irrévocablement perdu. « Vraiment, dit-il, vous n'avez plus le moindre mal; vous êtes parfaitement guérie. »

Il vit, il dit tout cela; et, à l'exemple de tant d'autres *savants*, il se déclara renversé (c'est leur style), mais il n'osa point avouer le miracle. Ils en sont tous là : devant le surnaturel, leur prétendue science recule tout effarée; et alors, pour échapper à l'évidence qui les empoigne, qui les écrase, ils se réfugient bravement dans l'absurde; alors, deux

Digitized by Google

et deux ne font plus quatre; le blanc est noir, le certain est impudemment nié. Oui, disons-le bien haut, sur dix médecins placés en face d'un miracle qui crève les yeux, il y en a neuf qu'une insigne mauvaise foi ou la peur empêche de rendre gloire à DIEU.

J'en ai connu un, chrétien pratiquant, qui, devant un fait évidemment surnaturel, me disait ceci : « Comme chrétien, je dis que c'est un miracle; comme médecin, je dis que c'est inouï, inexplicable. — Et comme médecin-chrétien, lui demandai-je, que dites-vous? » Il ne répondit rien; il avait peur de la Faculté.

Deux mois après la miraculeuse guérison de Françoise Pailhès, le digne curé de Maquens terminait ainsi son rapport officiel : « Depuis le jour de son admirable guérison, Françoise travaille tous les jours, et elle jouit d'une très-bonne santé. De sorte que nous pouvons certifier, et toute la paroisse certifierait avec nous, que la guérison de cette jeune fille a été *subite*, *radicale* et *persévérante*. »

A force d'économies sur ses journées de travail, la bonne Françoise put enfin faire, en actions de grâces, le pèlerinage de Lourdes. Le 29 avril 1868, à la tombée du jour, elle se

Digitized by Google

prosternait devant la grotte sacrée, ivre de bonheur, pleurant d'amour.

XXXII.

Merveilleuse guérison d'un jeune garçon de quinze ans, muet et paralytique.

Le samedi, 18 juillet 1868, vers six heures du soir, un spectacle touchant excitait à Lourdes la pitié publique. Deux étrangers portaient par les rues une chaise, chacun d'une main. Sur la chaise, un enfant de quinze ans, était assis, appuyant ses bras au cou des porteurs. L'un de ces hommes était son père. L'enfant se tenait avec peine, sa tête était branlante, ses jambes pendaient sans ressort, balancées au mouvement de la marche. Où allaient-ils? Tout le monde à Lourdes le devinait : « Ils vont à la grotte, disait-on : Pauvre enfant! pauvre père! »

Ils y allaient, à cette grotte où courent les misères désespérées; où la Sainte-Vierge attire, parce qu'elle aime à y exercer la puissance de sa bonté.

Cet enfant, Jean Pucheou, était originaire

Digitized by Google

de Gouze, canton de Lagor, arrondissement d'Orthez (Basses-Pyrénées). Il avait toujours été d'un naturel tranquille, doux, aimant, droit. Depuis près de deux ans, sa santé dépérissait. Il éprouvait d'étranges et invincibles répugnances pour la nourriture ordinaire. Il maigrissait à vue d'œil, et sa faiblesse devint très-grande.

Le jour de Pâques, 12 avril 1868, avant vêpres, Jean, debout en ce moment, s'affaissa tout d'un coup sur lui-même et tomba. Il ne put pas se relever. Sa mère le prit entre ses bras et le posa sur un lit. Depuis lors, le pauvre enfant ne fut guère qu'un cadavre. Ses jambes fléchissantes se refusaient à le porter; sa tête roulait sur ses épaules sans pouvoir ordinairement se soutenir; les avant-bras avaient seuls gardé leur mouvement; selon l'expression de son père, tous ses membres étaient « dénoués ». Il fallut le porter comme lorsqu'il était au berceau. Dans ce triste état, il devint un fardeau, aimé sans doute, mais bien lourd pour ses parents, dont le travail est la seule ressource. Son père ou sa mère durent se constituer prisonniers auprès de lui. Il ne pouvait rester au lit pendant le jour, et on le plaçait sur un petit fauteuil de paille. Mais là,

Digitized by Google

il lui était impossible de se soutenir sur son épine dorsale. Il se courbait sur lui-même, et l'on devait s'asseoir à côté de lui pour lui donner un appui.

Un jour, le visage du malade bien-aimé prit une expression étrange. Sa bouche s'ouvrait; il semblait faire effort pour parler ; il ne sortait de son gosier qu'un bruit saccadé d'haleine, poussée fortement. Sa langue s'était subitement pelotonnée au fond de la bouche. Pauvre enfant ! déjà paralytique, il devenait muet !

Ses parents furent navrés. C'était leur fils aîné; il avait eu toujours pour eux une rare tendresse. Ces braves gens n'ont ni terres, ni maison, ni métier; le père est simplement ouvrier des champs; sa femme n'a jamais appris que les travaux de ménagère. Le jeune garçon, en âge de se suffire et d'aider sa famille, devait être bientôt placé comme domestique. L'avenir devenait bien sombre.

L'intelligence, cependant, n'avait pas été atteinte. Jean put se mettre en communication avec ses parents par des signes et par les expirations violentes qu'il faisait pour attirer sur lui l'attention. Mais son mutisme, en affligeant leur cœur, rendait les soins plus

Digitized by Google

difficiles et alourdissait une charge déjà si pesante.

Le jeune malade était souvent tourmenté de douleurs aiguës dans le ventre. Quand elles devenaient bien fortes, il les sentait monter dans son corps et arriver jusqu'à la tête. La souffrance de la tête lui faisait oublier tout. C'était alors pitié de le voir. Son souffle bruyant et harassé, la seule plainte possible pour lui, désolait le cœur de ses parents. Ne sachant que faire pour obtenir un apaisement à son mal, il frappait son front de ses poings restés libres. Si la crise durait longtemps, à un certain moment, il portait avec des marques de détresse sa main sur la poitrine, et faisait signe vers son lit. On le prenait promptement et on l'étendait. Il restait immobile, les yeux fermés, râlant, la bouche entr'ouverte, pendant dix ou douze minutes; puis, revenu à lui-même, il indiquait son fauteuil de paille où on l'établissait de nouveau. Ceci se présentait une ou deux fois par jour.

A l'attitude du médecin qui le visita, les parents s'étaient persuadé qu'il ne comprenait rien à ce mal singulier et si grave, et qu'il n'avait pas le moindre espoir de sauver l'enfant. La mère avait préparé le linge pour

Digitized by Google

l'ensevelissement que tous croyaient prochain. Cette espèce d'agonie dura plus de deux mois.

Vers la fin de juin, l'enfant appelait souvent par le bruit de son souffle, et se mettait à faire une gesticulation très-animée, qui dérouta l'intelligence de ses parents. Il faisait signe d'un lointain qu'on ne pouvait deviner; puis, il manœuvrait ses deux bras comme s'il se fût aspergé d'eau, figurait l'action de boire, joignait ses mains comme pour une prière en se recueillant, et, avec une vivacité extraordinaire, indiquait ses jambes, imitait la marche par ses gestes, puis agitait ses lèvres pour simuler la parole. Pendant toute cette pantomime, il témoignait une joie inexplicable. Ses parents, qui interprétaient ses besoins et ses pensées de tous les jours, étaient désorientés devant les manifestations impuissantes d'idées closes pour eux. Quand après avoir suivi d'un œil attentif, ils lui disaient : « Je ne comprends pas, » l'enfant se chagrinait et montrait un profond découragement. Le père et la mère se demandaient souvent quel pouvait être le désir du cher petit malade.

Un jour, après le renouvellement de cette

Digitized by Google

scène pénible, l'un d'eux eut tout à coup la pensée de lui dire : « Peut-être que tu veux aller à Notre-Dame de Lourdes? » Une joie immense éclata dans l'être tout entier de l'enfant. Il était enfin deviné, il triomphait. Il agita longtemps sa tête, il sourit, il exhala son bonheur en haleinées bruyantes. « Que veux-tu aller faire à Lourdes? » Il répondit par ses signes : « Me laver, boire, prier. — Pourquoi? » Son geste dit : « Je pourrai marcher; je pourrai parler... Si je n'y vais point, je ne guérirai pas. » Il faut dire que le nom de Notre-Dame de Lourdes est populaire dans ces religieuses contrées, et qu'avant sa maladie l'enfant avait ouï parler des guérisons qu'opère l'eau de la grotte.

Depuis qu'il avait été compris, le pauvre Jean réitéra tous les jours et plusieurs fois dans la journée sa demande de pèlerinage. On eut la pensée de lui poser cette question : « Qui t'a dit d'aller à Lourdes pour guérir? » L'enfant, sans hésitation, leva son doigt vers le ciel. « Est-ce la Sainte-Vierge qui te l'a dit? » Il fit un signe d'assentiment. Depuis son infirmité, personne ne lui avait parlé de Notre-Dame de Lourdes. C'était une inspiration entièrement surnaturelle, d'au-

Digitized by Google

tant plus remarquable que cet enfant avait l'intelligence peu ouverte.

On lui promettait de le porter à Lourdes, sans que l'intention en fût bien arrêtée. La foi n'était pas encore venue dans l'âme des parents. Mais l'insistance de l'enfant augmentait chaque jour; la prière devenait plus attendrissante dans son regard, et quelquefois ses gestes étaient pressants et vifs jusqu'à l'impatience. Son père réfléchit alors à une espérance qu'il traitait d'enfantillage. Il se dit : « L'enfant a toujours été sage; il s'est gardé innocent : la Sainte-Vierge l'exaucera. » Et le voyage de Lourdes fut résolu dans son cœur. Il fixa le jour à son fils. Ce fut une allégresse; l'enfant donna des démonstrations animées de confiance en sa guérison, et depuis lors, à chaque instant, il faisait signe pour dire : « Nous irons !... et je serai guéri !... »

Mais le jour convenu arrivé, le père dit qu'il était impossible de partir. Le pauvre garçon, vivement contrarié, roula de son fauteuil à terre. On recula ainsi plus d'une fois, et cet accident se renouvela toujours.

Enfin le voyage fut arrêté pour le samedi, 18 juillet, et on loua une carriole. Jean ne se

Digitized by Google

posséda pas de joie en apprenant que son pèlerinage était bien certain. Il n'en put dormir de toute la nuit du vendredi. A plusieurs reprises, il réveilla son père du brûit violent de son haleine, et ce ne fut pas sans peine qu'on le maintint au lit jusqu'au matin. Quand il fut installé dans son petit fauteuil dans la voiture, sa jubilation fut au comble.

La carriole approchait de Lourdes, lorsque, non pas une voix, mais une haleine articulée dit : « Papa ! Papa !... » Le père regarda Jean. « Papa, répéta l'enfant, je vais guérir?.. » Et il allongea sa langue hors des lèvres. Le père tressaillit et se sentit rempli d'espérance. Il remercia le bon DIEU de cette première bénédiction. L'enfant n'avait pas plus de mouvement que la veille, sa gorge ne donnait aucun son ; mais il articulait son souffle, il remuait sa langue, et il paraissait ravi. Depuis ce moment, il pria en prononçant les mots, en joignant les mains avec ferveur. De temps en temps il s'interrompait pour dire, toujours de la même manière : « Papa, je vais guérir... la Sainte-Vierge va me guérir... je marcherai, je parlerai. » Chacune de ces paroles accroissait la confiance du père.

Digitized by Google

On arrive enfin à Lourdes. Le pauvre petit estropié est porté sur son fauteuil par les mains de son père et du voiturier. Beaucoup de personnes rencontrèrent ce cortége de douleur. Devant la grotte, une fois le fauteuil posé à terre, les deux porteurs s'agenouillèrent et ils prièrent tous trois avec ferveur. L'enfant murmurait *Notre père* et *Je vous salue,* MARIE. Les entrailles du pauvre père criaient vers la Vierge miséricordieuse. L'infirme est transporté sur son siége dans l'un des cabinets qui renferment la piscine de l'eau miraculeuse. Les deux hommes le déshabillent, et son père le prend entre ses bras, plus inerte qu'un enfant qui vient de naître, disloqué, se ployant en tout sens. Il le plonge dans l'eau, et le maintient sur son séant. L'enfant prie, son père prie, plein d'anxiété et d'espérance. Pendant sa prière, il jette de l'eau sur la tête de Jean. Peu de minutes après, un mot éclate, sonore, clair. « Papa !... » A cette voix, qu'il n'avait pas entendue depuis deux mois, le pauvre père est étourdi de bonheur. Il ne peut d'abord que pousser un cri étouffé : « Oh ! mon DIEU ? — Papa, dit la voix, tu peux m'ôter : je suis guéri. »

Digitized by Google

L'enfant avait senti la vie renaître dans ses jambes; elles se roidissaient; elles faisaient ressort sur le fond du bassin; en même temps le reste du corps se raffermissait; il parla sans y penser, d'instinct. Il se soulève, porté par l'eau; il se dresse sur ses jambes. Deux grandes larmes tombent des yeux du père dans cette eau qui lui rendait son enfant tout entier. Jean s'assied sur le bord du bassin.

« J'avais le cœur *verrouillé,* disait son père; les larmes m'empêchaient de voir mon fils. » Il le prend par la main; et l'enfant, pour la première fois depuis trois mois, est là, debout devant lui, se tenant seul, parlant et souriant. L'enfant s'habille et se chausse lui-même. Le voiturier, sorti quelque temps, rentre en ce moment : « Mon Dieu! s'écrie-t-il; oh! ceci est un miracle!! »

Ils vont tous s'agenouiller devant la sainte grotte; et bientôt l'enfant, sans être soutenu, gravit le rocher, et arrive à la maison des missionnaires.

Quand le missionnaire qui a recueilli ces touchants détails, dit au père : « Vous êtes bien heureux? » celui-ci ne put répondre que par un son inarticulé; sa parole et son regard restèrent un moment perdus dans les

Digitized by Google

larmes. L'émotion étouffait à chaque instant sa voix pendant qu'il racontait la maladie et la guérison de son fils. Ce qu'il ne pouvait exprimer, c'était sa reconnaissance envers Celle qui le sauvait du deuil et de la misère.

L'enfant semblait être à la première surprise du réveil après un sommeil fatigué. Il rentra en ville à pied, sans le secours d'aucun bras. Le mouvement de ses jambes extrêmement grêles était lent et peu assuré. Le lendemain, il fit encore à cinq heures et demie le trajet de la ville à la grotte. Il se confessa et communia. Il était heureux et tout souriant.

En voyant un ouvrier apporter au missionnaire une belle aumône pour la construction de la chapelle, le père de Jean regardait avec une sainte jalousie les pièces d'or qui brillaient sur la table : « Ah ! dit-il, ils sont heureux, ceux qui peuvent donner ! Je voudrais donner, moi aussi, pour la bonne Sainte-Vierge... mais, pauvre journalier, je n'ai rien ! »

Comme la veille, Jean revint à Lourdes, sans aucun soutien. Les pèlerins remontèrent en voiture, et à onze heures du soir, ils arrivaient devant la porte de leur maison. Tandis qu'au bruit de la carriole, la mère qui atten-

Digitized by Google

dait impatienté, allumait un flambeau et venait recevoir les voyageurs, Jean descendait à peine aidé. La mère arrivant le trouve devant elle. En face de son enfant debout, elle s'arrête. « Maman, je suis guéri ! » dit Jean. La pauvre femme se sentit défaillir et crut tomber. Cette périlleuse émotion passée, elle regardait silencieuse; elle n'en pouvait croire ses yeux. C'était pourtant lui, mais sortant des bras de son autre mère, la Sainte-Vierge.

Au bruit de la carriole, à la voix de la mère, dont les premières paroles furent des cris de bonheur, plusieurs voisins se levèrent et vinrent prendre leur part de cette joie. Eux non plus ne pouvaient se figurer que l'enfant qui marchait, parlait, riait sous leur regard, fût l'enfant parti la veille paralysé et muet, voué à une mort prochaine. En quelques jours, toute cette contrée savait la guérison de l'enfant de Gouze, et bénissait Notre-Dame de Lourdes.

Environ deux mois après, le petit Jean revint à la grotte. Déjà il avait fait de longues courses; déjà il commençait de petits travaux. Sa gaieté, sa bonne santé, son bonheur charmaient son père.

Digitized by Google

Jean aime bien la Sainte-Vierge et se plaît à la prier. Il quitte quelquefois son repas et disparaît. Son père le cherche, et le trouve avec admiration dans un coin, agenouillé et priant. La main puissante et douce qui a guéri le corps a laissé son empreinte dans cette âme innocente.

Que l'on ne s'étonne pas de voir ces faveurs miraculeuses, accordées presqu'exclusivement aux petits de ce monde, aux enfants, aux pauvres : c'est l'ordre très-équitable de la douce Providence. Les riches ont les médecins et les apothicaires ; ils peuvent se promener à Cauterets, à Barèges, à Luchon, aux Eaux-Bonnes, à tous les bains de mer : les pauvres et les petits n'ont que le bon DIEU, la Sainte-Vierge et les miracles. Quant aux mères et aux jeunes vierges, on conçoit pourquoi la Vierge-Mère aime à les traiter en privilégiées, même lorsqu'elles sont riches.

XXXIII.

Guérison d'une mère de famille, atteinte d'un cancer à la langue.

Le 3 novembre 1869, il y avait devant la grotte de l'apparition, un groupe de pèlerins

Digitized by Google

qui demandaient avec instance à la Vierge Immaculée la guérison d'une jeune mère de famille, dont la position était presque désespérée, et dont la perte eût été la mort de toute une famille. Deux prêtres avaient voulu se joindre à ce pieux pèlerinage, et priaient avec ferveur, agenouillés au milieu de leurs amis.

L'existence de Marie Lassabe, de Montfaucon (Hautes-Pyrénées), était, en effet, menacée par un mal cancéreux très-alarmant. Elle était jeune encore, fille unique, très-aimée de tous les siens, et mère d'un beau petit enfant.

Tout d'abord, M^me^ Lassabe avait éprouvé au fond de la gorge la bizarre sensation de l'enveloppe d'un grain de blé, dont la vive arête se serait engagée dans la chair. Elle souffrait beaucoup par moments, et ne pouvait plus manger régulièrement. Sa langue se gonfla, devint douloureuse, dure, surtout d'un côté, et prit cette couleur inquiétante qui révèle le cancer. Elle ne la remuait qu'avec la plus grande peine; elle ne pouvait guère parler, et éprouvait une extrême difficulté pour manger : au 3 novembre, elle avait passé dix-sept jours sans avoir pu rien avaler de solide; sa vie était soutenue avec du potage, de la bouillie et autres aliments de ce genre.

Digitized by Google

Rien ne fut négligé pour combattre le mal. Des médecins la virent et ordonnèrent les remèdes conseillés en ce cas. Mais, en dépit des médicaments, l'état s'aggravait.

La langue était si grossie, et si pressante était la nécessité d'en atteindre toutes les parties avec les liniments, qu'il fut question d'arracher les dents pour la dégager.

Accompagnée de son médecin, M^me^ Lassabe alla consulter les médecins de Tarbes. Les uns parlèrent de cautériser la langue, si elle venait à s'ouvrir; d'autres indiquèrent d'autres moyens. Mais tous furent unanimes à reconnaître la gravité du mal. Ils ne purent suffisamment dissimuler leur impression, et la pauvre malade s'aperçut très-bien qu'ils craignaient pour sa vie.

Au sortir de ces visites, M^me^ Lassabe passa chez une de ses amies, et parla de son mal avec toute l'émotion que lui avaient communiquée les préoccupations trop transparentes des médecins. « Eh bien, dit cette dame, en prenant un flacon dans une commode, puisque vous en êtes là, ayez confiance en Notre-Dame de Lourdes et buvez de cette eau; elle vient de la grotte. » Il était expressément recommandé à la malade de ne rien avaler de froid. Elle prit l'eau courageuse-

Digitized by Google

ment, et bientôt après, se trouva quelque peu soulagée. Mais ce n'était là qu'un petit encouragement donné par la Sainte-Vierge; car, deux jours après, une recrudescence du mal raviva toutes les inquiétudes.

On commença à reconnaître que les moyens humains seraient tous impuissants; l'idée d'aller chercher à la grotte de Lourdes une guérison à peu près désespérée, avait déjà occupé vaguement l'âme de Marie Lassabe et celle de M. le curé de Montfaucon. Devant l'aggravation, elle devint un projet arrêté, et le pèlerinage fut fixé au 3 novembre. La veille, le bon curé demandait à l'un des médecins : « Cette maladie peut-elle guérir subitement? — Non, répondit-il. — Et si la malade guérit demain tout d'un coup, que direz-vous? — Ah! je dirai que la guérison ne vient pas de nos remèdes. »

Ce jour-là, 2 novembre, la malade se trouva plus mal que jamais. Sa souffrance s'était aiguisée; elle put à peine prendre quelques liquides. Elle eut envie d'un grain de raisin; il lui fut impossible de l'avaler.

Le mercredi, au moment du départ, rien n'était changé : mêmes douleurs, même faiblesse extrêmement pénible. Tout le long de la route, Mme Lassabe dut garder le silence;

Digitized by Google

on évitait de la faire parler, pour lui épargner la douleur que lui causait chaque parole. Quand elle disait un mot, sa voix très-diminuée se faisait à peine entendre.

Les deux prêtres qui venaient l'aider de leurs prières, célébrèrent la messe vers dix heures et demie, dans la crypte. Pendant le Saint-Sacrifice, Marie souffrait horriblement, plus que jamais. Il lui semblait qu'on lui arrachait la langue. Pleine de foi et d'énergie, elle reçut cependant la Sainte-Communion; mais son embarras fut extrême. Tous les efforts de sa volonté ne réussirent pas à remuer sa pauvre langue, et elle ne peut dire quand elle a avalé la sainte Hostie.

Depuis le commencement de son mal, ses jambes étaient habituellement endolories; à ce moment, elles pouvaient à peine la porter, et ce fut bien péniblement qu'elle descendit à la grotte.

Là, elle pria longtemps avec une confiance sans réserve. Elle avait dit auparavant : « Je guérirai; j'y crois. » Malgré la recrudescence de ses douleurs, malgré le caractère fatal de sa maladie, elle gardait cette même fermeté d'espoir.

Après sa prière, elle se leva pour boire un verre de l'eau miraculeuse. Il lui fallut bien du

Digitized by Google

temps; elle ne pouvait avaler à la fois qu'une très-petite gorgée, et encore, en souffrant un vrai supplice. Elle s'agenouille; ses compagnes priaient tout haut à deux chœurs. La pauvre malade priait silencieuse. On commence les Litanies de la Vierge; ne pouvant faire plus, elle s'y unit de cœur. Vers le milieu, un frisson rapide parcourt tous ses membres. Elle sent que sa langue se délie et s'allège; elle sent qu'elle va pouvoir parler. Elle s'essaie... Tout doucement entre ses lèvres, elle répond aux Litanies : « Priez pour nous! Priez pour nous!.. » Sa langue jouait. Émue, incertaine, elle n'ose proférer un son. Mais les invocations achevées, une voix claire et ferme articule librement ces mots : « Donnez-moi un autre verre d'eau; je veux boire encore. » C'était la voix de Marie Lassabe! Ses compagnes regardent, étonnées; elles lui présentent un verre, qu'elle avale d'un trait, sans la moindre difficulté.

La première surprise devient une immense joie. Toute douleur avait disparu; à la langue, à la tête, aux jambes, plus de souffrance nulle part!

Tout le monde était à jeun; il était tard. Mme Lassabe éprouvait un besoin inaccoutumé

Digitized by Google

de nourriture. On étale donc les provisions sur l'herbe, et on présente à la chère malade les aliments liquides préparés pour elle. Elle n'en veut pas ; elle prend du pain et le mange. Elle prend de la viande, elle la mâche, elle l'avale sans la moindre souffrance, et elle affecte de mâcher du côté le plus attaqué de sa langue. On se rappelle que, depuis dix-sept jours, son estomac n'avait pas reçu un seul aliment solide, et que la veille il lui avait été impossible d'avaler un grain de raisin.

Sur ces entrefaites, les deux prêtres revinrent à la grotte. Le père marche à eux. « Eh bien ! dit M. le curé... — Elle est guérie ! répond le père. — Est-ce possible ? Vous vous moquez ; vous ne devriez pas plaisanter ici. — M. le curé, ma fille est guérie ; elle a mangé ; venez la voir. » Le bon curé avance, n'osant pas croire encore. La jeune femme le reçoit, allègre et souriante ; elle parle ; elle raconte avec émotion le moment de sa guérison, et, en riant, son vaillant déjeuner. « Elle est guérie ! » s'écrie le curé, des larmes de bonheur dans les yeux ; « elle est guérie ! »

Mme Lassabe va s'agenouiller devant la grotte, pour remercier la très-sainte Vierge. Un moment après, tous entendaient sa voix sonore et vibrante. Chose inexplicable ! elle

Digitized by Google

parlait ainsi, quoique sa langue fût restée épaisse; elle paraissait dure encore et comme cicatrisée. On ne comprenait pas comment, avec la lourdeur de cet organe, son articulation était si rapide et si nette.

Les prières à haute voix recommencèrent; elles furent longues devant la grotte, longues encore à la crypte : Marie Lassabe les présida toutes, et ce fut à sa voix, entendue seule, que les autres voix répondirent. Animés par ce qui venait de se passer, les heureux pèlerins ne se lassaient pas de bénir la Vierge, et, une prière finie, ils en demandaient une autre. La chapelle les retenait comme malgré eux. Enfin la caravane partit. M^me^ Lassabe, en s'en allant, laissa ses boucles d'oreilles en *ex-voto*.

Les pèlerins sont revenus à la grotte, en novembre d'abord, puis en décembre. Il n'y a pas eu le moindre retour de l'horrible mal, ni une hésitation dans la santé de M^me^ Lassabe : plus de souffrances, plus de pesanteur ni de gonflement à la langue, plus de traces de décomposition. En outre, depuis les Litanies récitées à la grotte, elle est totalement délivrée d'un violent mal de tête, qui, pendant la maladie, ne lui avait pas laissé un instant de répit. Les couleurs de son visage et toutes

Digitized by Google

ses allures témoignent d'une santé florissante, d'un tempérament pur et vigoureux.

XXXIV.

Guérison subite d'une petite pensionnaire, menacée de perdre la vue.

Le dimanche, 28 novembre 1869, les Religieuses de Saint-Joseph, établies rue de l'Étoile à Toulouse, ont été les heureux témoins de la guérison subite d'une de leurs élèves, à la suite d'une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes.

Depuis près d'un an, la jeune J. E. était menacée de perdre la vue; et vers le milieu du mois de janvier, elle fut obligée d'interrompre le cours de ses études. Traitée successivement par deux habiles oculistes de Toulouse, elle n'avait obtenu aucune amélioration; les deux hommes de l'art avaient déclaré qu'il n'y avait pas de guérison à attendre. Le premier avait assuré qu'elle serait aveugle; le second affirmait que les ulcères ayant produit comme une sorte de brûlure qui avait dévoré une partie essentielle de l'œil, il n'était pas possible de réparer ce mal déjà fait. Tout au plus pouvait-on songer à en arrêter les progrès.

Digitized by Google

Au mois d'octobre, à la rentrée des classes, la pauvre enfant avait sollicité et obtenu de ses parents la satisfaction de reprendre sa place, avec sa sœur aînée, sur les bancs de la pension; mais tout son travail consistait à écouter les leçons et à écrire à tâtons quelques devoirs qu'il eût été impossible de lire. Découragée par l'insuccès des remèdes, elle avait, depuis plus de deux mois, abandonné toute sorte de traitement médical, et le mal empirait chaque jour.

Le samedi, 20 novembre, elle arriva avec sa sœur, toute triste, à la pension : elle avait avoué à ses parents qu'elle n'y voyait plus, et la désolation de la famille était à son comble. Les deux sœurs pleuraient; et leurs compagnes, aussi bien que leur maîtresses, en furent vivement émues : une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes fut résolue et commencée le jour même, et, à chaque exercice, la ferveur du petit troupeau paraissait redoubler en priant Celle qu'on n'a jamais invoquée en vain.

C'était le dimanche, 28, que la neuvaine se terminait. La petite infirme, sa sœur, plusieurs élèves et toutes les Religieuses de la maison, firent la sainte communion, dans le dessein de faire au ciel une sainte violence.

Digitized by Google

Après le Saint-Sacrifice, une des Religieuses se rendit auprès de la pauvre enfant, pour lui baigner les yeux dans l'eau de Lourdes. Elle la trouve appuyée sur une table, pleurant et tremblant de tous ses membres. « J'y vois, s'écria la petite fille; après la communion, j'ai vu qu'il faisait grand jour, et j'ai eu peur; depuis, ce jour continue. » Son émotion se traduisait par des larmes et par un tremblement général.

Ce ne fut qu'un cri de joie dans toute la maison : sa sœur, ses maîtresses, ses compagnes pleuraient en l'embrassant et en la félicitant. Le vénéré pasteur de la paroisse, qui avait si bien partagé la douleur de sa petite paroissienne, accourut pour prendre part à la joie générale, et put constater par lui-même la vérité du fait, car la petite infirme de la veille put lire en sa présence dans des livres choisis exprès d'un caractère très-fin.

Depuis ce jour, l'heureuse enfant suit ses classes au milieu de ses compagnes émerveillées : elle étudie ses leçons en tenant le livre à la portée ordinaire de la vue et sans se fatiguer. Une neuvaine d'action de grâces a été commencée pour remercier l'Immaculée Vierge-Marie, Salut des infirmes.

Digitized by Google

XXXV.

Guérison d'un garde-barrière, racontée par lui-même.

Guillaume Jaffard, garde-barrière de la station de Lespouey-Laslades, sur le chemin de fer du Midi, dans les Hautes-Pyrénées, a eu le bonheur d'être miraculeusement guéri par la Vierge de Lourdes, le 23 avril 1869. Voici comment il a raconté lui-même au missionnaire de Lourdes ce qui lui est arrivé. Nous ne changeons rien au style :

« J'ai été toujours robuste; mais des travaux prolongés au mauvais temps me donnèrent, il y a plus de sept mois, des douleurs qui m'empêchèrent bientôt d'agir. Le médecin dit que c'était un rhumatisme chronique. Je restai au lit, incapable de bouger, trois mois entiers. Quand je voulais remuer une jambe, j'appelais ma femme ou un de mes petits enfants, qui montait sur le lit. Mes souffrances étaient atroces. Je pus enfin me lever et marcher à l'aide de béquilles, mais c'était avec grand'peine; je me traînais en faisant glisser mes pieds par terre.

« La position était cruelle. Rien que notre

Digitized by Google

travail pour vivre, et point de journées. Ma femme gagne 10 francs par mois à la barrière; nous avions trois enfants tout petits. Un jour, ils demandaient du pain; il n'y en eut pas... Je me suis vu là! J'ai fait plus de mauvais sang pour eux que pour mes douleurs. La charité m'a aidé. M. l'abbé me donnait du bouillon et de temps en temps quelques pièces de quarante sous qui venaient à propos toujours; le château m'a fourni de bois l'hiver, et le chef de station, de pain depuis longtemps; sans cela, que serions-nous devenus! Ah! j'ai souffert !....

« Je sortais donc un peu depuis trois mois. Un chef cantonnier, qui lit les *Annales*, me parlait de Notre-Dame de Lourdes, d'un gendarme guéri en se baignant dans l'eau de la grotte; mon barbier me raconta que sa sœur, institutrice, avait laissé son mal d'yeux à la fontaine. Mes collègues de la ligne me disaient : « Jaffard, il y a un Être suprême; « vous êtes malheureux : il faut prier et aller « à Lourdes. Si vous n'avez pas confiance, « n'y allez pas; mais DIEU peut tout; ayez « confiance, et allez avec ça. »

« Autrefois, je ne pensais pas à DIEU ; je ne priais pas. Mais quand le malheur vous tombe dessus, on s'en souvient. Tout cela me faisait

réfléchir; j'avais de l'espoir, et je me mis à prier DIEU, et nous fîmes prier les petits-enfants. Quelquefois je me décourageais. « Ce « n'est pas possible, pensais-je; tu ne guériras « jamais, tu es condamné au malheur. » Mais la bonne idée reprenait le dessus et je me disais : « Nous savons qu'il y a un Être « suprême; ayons confiance. » Je résolus de partir; quelque chose me disait : Tu seras guéri.

« Deux ou trois jours avant, je ne faisais que réciter des *Je vous salue*. Enfin je pars; je faisais pitié à tout le monde, à la gare de Lourdes. On m'avait donné un peu d'argent : une voiture me porta à la grotte.

« Je priais. Je pensais : « Cette petite fille « qui vit la Sainte-Vierge est bien heureuse; « ça ne me serait pas arrivé, à moi; je ne « vaux pas assez! » Je voulus mettre mes pauvres pieds dans l'eau de la grotte. Un homme m'aida; j'étais incapable de me déchausser. Il me soutint pour me plonger dans le bassin. Oh! que je priai donc! je croyais laisser là mes béquilles. J'éprouvai peut-être un peu de soulagement, presque rien. Cela ne me découragea pas. Je dis : « Eh bien! je reviendrai. » En me voyant revenir avec mes béquilles encore, ma femme fut triste.

Digitized by Google

« J'avais emporté une bouteille d'eau de Lourdes. Avant d'aller nous coucher, nous en mîmes dans un vase, et ma femme m'en baigna les pieds. Je priais, vous pouvez le croire. Quand ce fut fini, j'essaie de me lever. Je me tiens debout. Alors je me lance à marcher; je marche facilement. Je crie : « Femme, je suis guéri ! » Ma pauvre femme était là étonnée; elle regardait. Enfin elle dit : « Ah! pauvre Sainte-Vierge ! il y en a qui ne veulent pas y croire. Oh! Elle est bonne ! » Elle se mit à pleurer de contentement.

« Alors, tant j'étais heureux, je lui dis : « Il faut que j'aille chez le voisin. — Mais tu « tomberas? — Non, je marcherai aussi bien « que toi. » Je pris ma lanterne de service, et nous voilà partis. Ma femme me dit : « Et tu « veux que nous laissions les enfants? — La « Sainte-Vierge les gardera ! » Nous arrivons chez le voisin, à 200 mètres de chez moi, par un mauvais chemin. Ils se levèrent; jugez s'ils furent surpris ! il fallait voir ! ! Ce sont des gens très-bons et religieux ; je leur fis boire à tous un peu de l'eau que j'avais emportée. Le lendemain, j'arrivais sans bâton à la station de Lespouey ; j'avais fait deux kilomètres. En me voyant, la dame du chef

Digitized by Google

cria : « Est-ce possible? voilà Jaffard; il mar-« che! Oh! c'est un grand miracle! » Tout le monde s'étonna. J'allai aux environs sur la ligne. Mes camarades me regardaient, ils ne pouvaient pas croire que ce fût moi. Ils me disaient: « Vous avez bien fait d'aller à Lour-« des, Jaffard; on peut dire ce qu'on voudra; « il y a un Être suprême. La confiance est tout. « Vous en avez eu à la Sainte-Vierge. Voilà « un miracle! »

« J'avais promis de venir rapporter les bé-quilles; j'arrive aujourd'hui.

« Les collègues m'ont félicité sur toute la ligne. A Lourdes, quand ils m'ont vu avec les béquilles dans ma main, ils ont dit : « Voilà Jaffard qui porte ses béquilles à la grotte. » Pas un n'a eu un mot de travers. La première fois, on m'avait dit que je ferais mieux de partir pour l'hôpital de Valence-d'Agen, dans mon pays. Je ne l'écoutai seulement pas. J'ai marché depuis la ville, en portant mes cannes à la main.

« Je souffre encore un peu; je ne suis pas bien leste, mais j'espère. Mes pieds étaient énormes : les voilà désenflés. Je ne pouvais pas du tout courber le dos; j'étais raide comme un pieu : tout à l'heure je me suis jeté dans le bassin, et depuis, je me plie jus-

Digitized by Google

qu'à terre. Voyez plutôt! Oh! la Sainte-Vierge me mettra en état de gagner ma vie et de nourrir ces pauvres enfants. Maintenant je prierai toujours; et il ne faudra pas nous dire à ma femme et à moi, je vous en réponds, de faire nos devoirs de bons chrétiens. Oh! je guérirai entièrement, et tous les ans je reviendrai ici. »

XXXVI.

Guérison instantanée d'une jeune paysanne poitrinaire.

Quelques jours après avoir guéri le brave garde-barrière que nous venons d'entendre, la Sainte-Vierge rendait la vie à une jeune paysanne de Julos (Hautes-Pyrénées), nommée Madeleine Latapie. Cette bonne et pieuse jeune fille semblait avoir tout ce qu'il fallait pour charmer les regards de l'Immaculée Vierge et obtenir un miracle.

Vers la fin de l'année 1866, Madeleine Latapie, alors âgée d'environ quinze ans, était déjà dans un tel état de langueur et de souffrance, qu'on la croyait perdue. Elle était poitrinaire. Courbée sous le poids de ses dou-

Digitized by Google

leurs, pâle et languissante, elle put encore, pendant quelques mois, se traîner péniblement jusqu'à l'église. De sa maison, on y arrive en deux minutes : elle mettait une demi-heure pour faire ce trajet. On fut bientôt obligé de la porter à l'église. A la fin, ses forces trahissant son zèle pour le bon DIEU et son amour pour la Sainte-Vierge, elle dut garder le lit d'où, au dire des parents, des amis, des médecins, elle ne devait plus sortir. C'était vers la fin de juin 1867.

« Durant cette maladie, qui se prolongea jusqu'en septembre, écrivait son confesseur, je lui portai, tous les dimanches, la très-sainte communion. Alors plus que jamais, elle édifiait tous ceux qui, accompagnant le Saint-Sacrement, venaient prier au pied de son lit. « Je voudrais mourir, me disait-elle quelquefois, parce que je suis à charge à tout le monde. »

« Sans nourriture, car son pauvre estomac ne supportait rien, elle est restée quatre mois entre la vie et la mort. Un médecin étranger fut prié, par le père de Madeleine, de venir visiter la pauvre malade. Il vint, et d'accord avec le médecin de l'endroit, sur l'étendue de son mal : « Cette fille n'a pas quatre jours à vivre, » dit-il en sortant. Le lendemain,

Digitized by Google

Madeleine reçut les derniers sacrements. « Pauvre enfant! disait le père de la mourante; pauvre enfant! mourir si jeune! » Mais DIEU, qui se joue de la science des hommes, avait d'autres vues sur cette enfant.

Madeleine elle-même croyait qu'elle allait paraître devant le bon DIEU. Sa confession lui donna une paix profonde. La grâce remplit son âme du seul désir d'aimer JÉSUS-CHRIST toujours. Elle avait seize ans; la pensée du monde l'effrayait. Craignant de pécher en revenant à la vie, elle demanda de mourir, et promit à la Sainte-Vierge de se faire Religieuse, si elle en réchappait.

Au mois de mai 1868, elle se fit porter à la grotte de Lourdes; mais il ne lui fut pas même accordé de soulagement, et la pauvre jeune fille continua de traîner sa « mourante vie » dans les souffrances, soutenue par les seules consolations de la piété.

Vers le commencement de l'année 1869, un songe mystérieux vint réjouir son âme et lui donner du ressort contre sa langueur. Une personne très-connue lui disait : « Va à la grotte : tu seras guérie. » Le son de cette voix pénétra tout son être, et un sentiment de joie profonde lui faisait redire, dormant encore : « Je serai guérie. »

Digitized by Google

Elle se réveilla, et toutes ses douleurs avec elle : la fatigue de la poitrine, l'oppression du souffle, la faiblesse des membres. Mais l'impression de la promesse restait, très-sensible et très-douce. Le souvenir du rêve et la parole : « Va à la grotte, tu seras guérie » lui revenaient sans cesse à la mémoire, et laissaient en son cœur une singulière espérance. Ce n'était pourtant qu'un songe. Mais les songes ne viennent-ils pas quelquefois de DIEU?

Quelques jours après, la malade demanda timidement à ses parents de lui permettre un pèlerinage à Lourdes. On lui en fit une vague promesse pour le jour où une occasion favorable viendrait s'offrir. En l'attendant, son désir grandissait et devenait un de ces besoins impatients, si ordinaires aux malheureux que la phthisie dévore.

Madeleine avait une amie chère et dévouée, l'institutrice du village, son ancienne maîtresse, à qui elle devait ses habitudes de piété. Ce fut elle qui voulut être sa compagne de pèlerinage. Après avoir renvoyé de jeudi en jeudi, leur décision se fixa définitivement pour le 29 avril.

La pauvre poitrinaire fut placée sur une ânesse, pendant que l'institutrice suivait à

Digitized by Google

pied avec une autre amie, nommée Pauline. Madeleine était joyeuse ; la voix du songe dont l'écho résonnait encore dans son cœur, ne la laissait presque pas douter de sa guérison. Mais bientôt l'allure tranquille de sa monture l'eut fatiguée. Le voyage dura une heure et demie au plus. Arrivée à Lourdes, ses forces étaient à bout, et il fallut traverser les rues avec une grande lenteur. Elle descendit devant la porte de la ville, et entreprit à pied le chemin jusqu'au rocher. Appuyée au bras de son amie, haletante et la poitrine endolorie, elle mit peut-être une heure à franchir une distance de dix minutes. Sa fatigue extrême ne put empêcher dans son âme une impression de bonheur et d'espérance, à la vue des murs de la chapelle.

La première visite fut pour la crypte. Dans un repos d'une heure, tout occupé par la prière, Madeleine sentit vivement l'ennui du monde avec le désir de le quitter, renouvela son vœu de vie religieuse et demanda sa guérison, mais à la condition qu'elle dût favoriser le salut de son âme.

Une circonstance fit qu'elle eut à descendre seule les sentiers de la grotte. Malgré la lenteur de ses pas, elle arriva harassée et s'agenouilla. Dès les premiers regards vers l'image de la

Digitized by Google

Vierge, un attendrissement très-doux remua son cœur et lui arracha des larmes. Elle pria longtemps et s'offrit de nouveau pour le voile à MARIE Immaculée. Le besoin de manger arracha les trois compagnes de la grotte; et sans avoir encore bu à la fontaine, elles allèrent faire leur repas sur un banc de pierre, au milieu de l'herbe.

Il était environ midi, quand elles revinrent devant le rocher. Madeleine pria encore, mais pas longtemps cette fois, et se dirigea vers la source. Pendant ces quelques pas douloureux, qu'elle faisait toute courbée par la faiblesse et le malaise de sa poitrine, elle se disait presque sans y penser : « C'est maintenant! »

Elle but deux verres de l'eau miraculeuse avec je ne sais quelle impression tranquille. Il n'y eut dans son être ni secousse, ni vive émotion. Seulement elle se sentit aussitôt délassée. Ce bien-être soudain l'étonna. Elle ne dit pourtant rien et s'agenouilla encore pour continuer la prière avec ses compagnes.

Vers deux heures, la pluie les chasse de la grotte. L'institutrice dit à Madeleine : « Partez la première; je vous joindrai en quelques pas. » La poitrinaire obéit. Un instant après, elle se retourne. « Mais.....

Digitized by Google

je suis guérie!... je marche!..... Vous ne m'atteindrez pas. » L'institutrice, empêchée par le bruit de la pluie et du vent, n'entendit pas ces mots; mais elle vit Madeleine sourire, se retourner vivement et repartir d'une allure légère. Préoccupée, elle se demandait vaguement : « Verrais-je un miracle? »

Madeleine montait, montait rapidement. Elle était comme étourdie, et ne pouvait fixer sa pensée; elle ne se reconnaissait pas. Nulle douleur, nulle fatigue, la poitrine dilatée, la respiration facile, un bien-être entier et profond, le cœur débordant d'une joie inconnue! Et elle montait. Enfin, il se fait comme une grande secousse en son âme; elle fond en larmes. « O ma Mère, vous m'avez guérie! » s'écrie-t-elle; et, précipitant sa marche, elle va, remerciant la Sainte-Vierge.

Ses deux compagnes s'étaient attardées. Arrivant à la crypte, elles trouvent leur poitrinaire agenouillée et la laissent pour prier. Madeleine pleurait. L'émotion d'un bonheur soudain, immense, et l'amour de la Vierge MARIE fondaient son cœur. Elle ne pouvait articuler une syllabe; mais son âme bénissait Notre-Dame de Lourdes, et se redon-

Digitized by Google

nait à sa céleste Mère par le vœu de religion, qu'elle savait maintenant bien agréé. L'heureuse Madeleine pleura longtemps.

L'institutrice se lève enfin et va dire à son amie : « J'envoie Pauline chercher l'ânesse. — Oh! non, répondit vivement Madeleine, je n'en ai plus besoin. Pauline montera dessus. » L'institutrice fit un geste qui voulait dire : « Allons donc, folle enfant! » Elles sortent bientôt. L'institutrice prend le bras de la jeune fille; elles descendent les sentiers, à côté de la maison des missionnaires, et s'assoient sur la muraille qui borde le grand chemin. Après un moment, Madeleine dit avec émotion : « Mademoiselle, il faut que je vous le déclare : je suis guérie, bien guérie. Je n'ai plus de mal; je marcherai jusqu'au village. La Sainte-Vierge me rend la vie! » Et elle se jette dans les bras de son amie.

Après des baisers, des larmes et des rires de bonheur, elles s'acheminèrent rapidement vers Lourdes. L'institutrice était bouleversée; la ci-devant poitrinaire faisait des choses impossibles quelques heures auparavant; elle la savait guérie, et elle doutait encore. Madeleine fut forcée par ses compagnes de monter sur l'ânesse pour traverser

Digitized by Google

la ville; mais vis-à-vis la gare, elle sauta à terre et se mit à marcher d'un pas agile. L'institutrice, persuadée comme tout le village, que la mort de la jeune phthisique était proche, et familière avec cette pensée, luttait depuis le départ de la chapelle contre l'évidence de la guérison. Elle la voyait de ses yeux, la touchait de ses mains et ne pouvait en croire ni son amie, ni elle-même. Mais à ce spectacle, elle n'y tint plus. « Oh! Madeleine! s'écria-t-elle, Madeleine! vraiment, la Sainte-Vierge vous a guérie! »

Madeleine arriva à pied jusqu'à Julos. Le lendemain, elle allait aux champs, et, pour la première fois de sa vie, se courbait sur la terre pour travailler avec ses parents. Il y eut dans le village une admiration et une joie unanimes.

Depuis lors, pas la moindre oppression et pas une ombre de douleur dans la poitrine de Madeleine.

Peu de semaines après sa guérison, elle faisait encore à pied, avec l'institutrice, un pèlerinage d'action de grâces, où, toute joyeuse, elle descendit une pente en courant. « Madeleine a dix-huit ans, dit un missionnaire qui la vit alors. Sa taille est élevée, et semble avoir atteint tout son développe-

Digitized by Google

ment. La couleur très-naturelle de son visage atteste une santé ferme. Elle court, sans s'essouffler plus qu'une autre. Enfant, elle n'avait guère pu travailler; aujourd'hui elle fait, sans avoir à se ménager, tous les travaux d'intérieur d'une nombreuse famille de paysans. Son amie l'a accompagnée dans sept ou huit voyages au rocher de Massabieille, faits à pied sans lassitude. Elle croit ne pouvoir jamais remercier, autant qu'elle le devrait, Notre-Dame de Lourdes. Et pourtant, que sa prière paraît recueillie et ardente à la grotte, et comme la pure et heureuse enfant semble aimer là cette Madone qui lui a redonné la vie! »

Voici la déclaration du médecin qui a suivi toutes les phases de sa maladie :

« Je soussigné, déclare que Madeleine Latapie, de la commune de Julos, âgée de 18 ans, atteinte d'une extrême anémie et de phthisie au deuxième degré, depuis quatre ans, se trouvait dans un état tel de prostration, que les ressources de l'art étaient impuissantes à enrayer le mal, ainsi que l'ont déclaré plusieurs médecins d'accord avec moi.

« Sans savoir par quelle cause, je la revois subitement guérie; j'affirme que cette

Digitized by Google

guérison excite mon étonnement au plus haut degré, ainsi que celui de toute la commune.

« Adé, le 19 mai 1869.

« C. LARRÉ. »

Franchement, il y avait là de quoi *s'étonner*.

XXXVII.

Touchantes guérisons d'enfants, opérées tout récemment par l'eau miraculeuse de Lourdes.

Nous le disions tout à l'heure : la douce et maternelle Vierge de la grotte semble avoir un faible pour les enfants; c'est par une enfant, la pauvre petite Bernadette, qu'elle a voulu se révéler aux roches de Massabieille; et c'est encore sur les enfants, vivantes images de son Enfant-Jésus, qu'elle répand de préférence ses miraculeuses faveurs. Aussi bien fait-elle alors d'une pierre deux coups, guérissant le cœur d'une mère, par la même puissance qui guérit le corps d'un enfant.

Voici, groupés ensemble, comme un petit bouquet de boutons de roses, cinq beaux miracles, bien évidents, bien lumineux, que nous déposons avec amour dans la sainte

Digitized by Google

grotte, aux pieds de Celle qui a daigné les opérer. Ces petites roses sont toutes fraîches, les grâces que nous allons raconter ayant à peine deux ans de date.

Le premier de ces miracles eut lieu au mois de juin 1869, à Clermont-Lodève, dans le diocèse de Montpellier, sur un petit garçon de six ans, nommé Henri Michel.

Ce pauvre enfant avait été pris d'une terrible fièvre pernicieuse, qui, dès les premiers moments, mit sa vie en danger. Les deux premiers accès étaient passés, et les médecins attendaient le troisième avec anxiété. Il se présente, désespérant. Le petit Henri entra dans un abattement qui semblait déjà l'immobilité de la mort. La figure était cadavéreuse. Le grand'père d'Henri était mort d'une semblable fièvre, dans la prostration qui suivit le troisième accès.

Le médecin avait déjà dit à la sœur aînée : « Il est perdu ; » et à la Religieuse qui soignait le petit moribond, il venait de dire confidentiellement : « Allez trouver Madame ; préparez-la ; et, comme vous pourrez, annoncez-lui que tout à l'heure l'enfant ne vivra plus. »

La pauvre mère éperdue s'était retirée dans sa chambre où elle était en prière depuis trois heures, attendant que la Sœur vînt

Digitized by Google

lui porter la nouvelle redoutée: Tout d'un coup elle se sent inspirée de faire un vœu à Notre-Dame de Lourdes; et elle promet un pèlerinage avec l'enfant, si la Vierge Immaculée daigne le sauver. Elle se lève ensuite en disant à sa fille : « Maintenant, la volonté de DIEU soit faite ! je vais donner à Henri de l'eau de Lourdes. C'est la première chose qu'il ait bue en naissant; ce sera la dernière avant sa mort ». Le jour même, tout danger avait disparu.

Trois mois après, accomplissant son vœu, cette pieuse dame racontait devant la grotte ce que la Sainte-Vierge avait fait pour son cher enfant; et lui-même, le bon petit Henri, était là, frais, vigoureux, tout souriant d'entendre son histoire. « Maman, dit-il, j'ai récité trois fois ma prière à la Sainte-Vierge. Que dois-je faire maintenant? » Sa mère l'entraîna dans la grotte, où la famille récita le chapelet, avec une ferveur facile à concevoir.

C'est à Toulouse que la bonne Vierge à voulu cueillir la seconde rose de notre petit bouquet; et voici comment un pieux enfant de Saint-François, le Père Marie-Antoine, rapporta le fait au directeur des *Annales de Lourdes*.

Digitized by Google

« Pendant que je prêchais le Jubilé dans une des grandes paroisses de Toulouse, une jeune mère de famille s'est présentée à moi, me parlant avec une vive émotion de Notre-Dame de Lourdes et me disant qu'elle voulait se confesser pour faire une communion en son honneur et s'acquitter d'une dette de reconnaissance. Elle m'a raconté la délicieuse histoire que voici. Il sera très-utile de la publier pour le bien des âmes, parce qu'on y verra combien Notre-Dame de Lourdes tient à la pureté de la conscience et qu'une confession et une communion bien faites sont les moyens par excellence pour obtenir ses faveurs.

« Voici les faits à la lettre :

« Les époux Montcassin, habitant Toulouse, ont un jeune enfant, appelé Louis, né le 25 juillet 1867, et infirme depuis sa naissance. Cette infirmité qui, d'après les médecins, provenait d'une grande faiblesse des reins, l'avait tellement épuisé qu'il allait toujours dépérissant. Bien qu'âgé d'environ trois ans, non-seulement il ne pouvait se soutenir sur ses jambes, mais il ne pouvait même les appuyer à terre sans pousser des cris de douleur.

Digitized by Google

« Après beaucoup de soins, les médecins

avaient renoncé à le guérir; cependant, sur le conseil de l'un d'eux, sa mère le porta aux eaux de Bigorre. Là, au lieu de s'améliorer, sa maladie ne fit que s'accroître, et le médecin-inspecteur des eaux donna encore moins d'espoir pour sa guérison que les médecins de Toulouse.

« La mère désolée tourne alors toutes ses pensées et toutes ses espérances vers Notre-Dame de Lourdes; mais, en mère véritablement chrétienne, elle ne veut pas demander à la Sainte-Vierge une faveur, sans la mériter autant que possible en purifiant son âme de tout péché pour faire une communion fervente en l'honneur de MARIE. Mais son confesseur étant absent, elle se vit obligée de remettre sa communion au retour.

« Elle part pour Lourdes, avec sa sœur et l'enfant; elle y entend la messe avec la plus grande dévotion, fait brûler un cierge à la grotte pendant la messe, et en laisse un autre pour brûler ensuite; elle plonge l'enfant deux fois dans le bassin, une fois avant la messe, et une seconde fois après. Pas de guérison; mais ce qui la frappa vivement et ce qui étonna avec elle tous les pèlerins qui en ce moment étaient en grand nombre autour du bassin, c'est que le petit infirme, plongé

cependant à plusieurs reprises dans l'eau jusqu'à la tête, n'en était pas même mouillé, et n'en éprouvait aucune sensation, quoique l'eau fût très-froide et son corps très-délicat.

« Étonnée, mais ne cherchant pas à expliquer ce mystère, la mère fait sa provision d'eau de la grotte et s'en revient à Bigorre.

« Le lendemain, dès le matin, elle fait boire de l'eau à l'enfant, lui en frotte les reins et va se confesser. Elle reçoit l'absolution et, malgré son impatience de voir le miracle qu'elle espérait après la communion qu'elle avait promise, elle crut mieux faire d'attendre au lendemain. Le soir, le lendemain matin, elle fait encore boire de l'eau à l'enfant et lui en frotte les reins; puis, remplie de confiance en la Sainte-Vierge, elle va faire sa communion avec toute la ferveur possible. C'était le dimanche 26 septembre. Elle est inondée de consolation dans cette communion, et elle revient vers son cher enfant avec la certitude qu'il sera guéri.

« A peine est-elle sur la porte de sa maison, qu'elle entend son enfant crier après elle et venir en marchant tout seul, d'un pas ferme et rapide, au-devant d'elle, en ouvrant ses petits bras et en lui criant avec joie : « Venez, maman; venez!! » En voyant le mira-

Digitized by Google

cle, la femme qui gardait le petit pendant l'absence de sa mère et des bras de laquelle il s'était échappé, tomba à genoux et se mit à crier, à pleurer. La mère pleurait encore plus, et, elle aussi à genoux, elle levait les yeux et les mains vers MARIE. « O Notre-Dame de Lourdes! ô Notre-Dame de Lourdes! que vous êtes grande! que vous êtes bonne! » et l'enfant sautait de joie et répétait : « Maman, moi, baiser à la Sainte-Vierge. » Et depuis lors il ne cesse de répéter ces paroles quand sa mère lui parle de la Sainte-Vierge, ou qu'il voit n'importe quelles statues. Toutes pour lui sont la Sainte-Vierge, et il veut toujours les baiser.

« Son infirmité a complétement disparu; la guérison a été instantanée, radicale; il se porte à merveille et il marche mieux que tout autre. Je l'ai vu moi-même marcher, et j'ai admiré son agilité et sa grâce.

« L'heureuse mère écrivit immédiatement la bonne nouvelle à son mari; elle porta l'enfant guéri à l'autel de la Vierge des Carmes, et l'enfant lui échappa des mains pour aller vers MARIE qu'il voulait embrasser; la mère mit à son cou, au pied de l'autel, la médaille de Notre-Dame de Lourdes, que l'enfant ne cesse de baiser avec amour. Elle

fit la promesse de le porter aussitôt que possible à Lourdes, en action de grâces, et d'y faire une communion fervente qu'elle sait maintenant par expérience être si agréable à Marie Immaculée.

« Voilà les faits écrits sous la dictée de la mère et dont je garantis l'authenticité. »

Notre troisième rose est la plus épanouie des cinq. C'est la rose du milieu de notre petit bouquet de miracles. Elle y représente une bonne et aimable enfant de quatorze ou quinze ans, sœur d'un jeune élève du collège des Pères Jésuites, à Amiens, lequel raconte lui-même, ainsi qu'il suit, comment Notre-Dame de Lourdes a visité sa petite sœur, le 15 de juillet de l'année 1870.

« Ma sœur se nomme Marie. Étant tombée du haut d'un meuble à l'âge de quatre ans, elle se fit un léger mal à la jambe. Mais bientôt, le mal ayant empiré, malgré tous les traitements, malgré les tortures qu'on lui fit souffrir sans discontinuer, elle fut condamnée par la docte Faculté à boîter toute sa vie !

« Onze ans se sont écoulés depuis. Il y a trois semaines, comme elle était au pensionnat de Lambersart (près Lille), elle

Digitized by Google

commença à ressentir des douleurs de plus en plus vives : aussitôt mes parents vinrent la chercher. Plusieurs médecins furent de nouveau consultés ; mais au bout de huit jours de traitement, un abcès commença à se former. Rien ne pouvait être plus fâcheux, paraît-il, et déjà l'on commençait à désespérer. Ma mère ayant entendu parler de l'efficacité de l'eau de Lourdes, fit venir une bouteille de l'eau miraculeuse qui a jailli sous les pieds de la bonne Vierge.

« Ici je copie textuellement la lettre que m'a envoyée mon excellente mère :

« Nous commençâmes hier vendredi (15 « juillet) notre neuvaine, qui consistait en « trois chapelets, litanies et invocations à « Notre-Dame de Lourdes. Le matin, pre- « mier chapelet et friction sur la jambe. A « deux heures, second chapelet ; je recom- « mence la friction... Oh ! miracle ; je sens la « jambe de ta sœur s'allonger ; la douleur « disparaît ; Marie fait des mouvements. Elle « remue sa jambe en tous sens, elle veut des- « cendre de son lit. Voyant son instance, je « la laisse aller. Elle marche sans douleur ; « sa jambe est souple. Elle va, vient, court « autour de sa chambre. Nous pleurons tous, « et tu peux comprendre avec quels senti-

Digitized by Google

« ments nous remercions DIEU et la Sainte-
« Vierge, si bonne pour nous. Je n'en pou-
« vais croire mes yeux, car, qui mieux que
« moi connaît la grandeur du miracle que
« DIEU opère en notre faveur ? »

« Quelques personnes demanderont peut-être des témoignages, ajoute le jeune frère. Je les prie de croire qu'ils ne manquent pas : plus de dix médecins, dont plusieurs ont acquis une renommée très-étendue, et deux pensionnats, dont l'un a eu ma sœur pendant quatre ans. N'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour attester que ma pauvre petite sœur était boîteuse et incurable ?

« Et maintenant que puis-je faire autre chose que de vous remercier de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, ô Vierge Immaculée, qui obtenez tout de votre divin Fils, et dont la bonté égale le pouvoir ! Oui, je vous le jure, ô bonne Vierge, tant que je vivrai, je serai fier de me dire votre enfant et votre serviteur totalement dévoué. »

La guérison de la jeune boîteuse a été, comme tant d'autres, subite, sans transition, et n'a laissé aucune trace d'une infirmité, qui, au su et vu de tout le monde, durait depuis onze ans.

Digitized by Google

La Sainte-Vierge a trouvé moyen de cueillir notre quatrième fleur dans un jardin protestant. Le lundi, 4 juillet de cette même année 1870, elle a guéri surnaturellement, sans convalescence, à Mornac, paroisse mixte du diocèse de la Rochelle, un pauvre petit enfant de deux mois, qui était atteint du *millet*.

La bouche, les lèvres, la gorge du pauvre enfant étaient couvertes d'innombrables petits boutons purulents, qui tournaient rapidement à la gangrène. Ce n'était plus qu'une horrible plaie qui exhalait une odeur fétide.

Sans plus tarder, on transporte l'enfant chez un médecin. Celui-ci ne se trouve point chez lui; sa femme déclare que le mal lui semble très-grave, et que malgré des soins empressés, malgré l'application des meilleurs remèdes, deux ou trois enfants d'une commune voisine venaient de succomber à ce même mal.

Quelle douleur pour les pauvres parents ! De retour chez eux, ils ne savent que faire pour soulager au moins celui qu'ils n'ont pour ainsi dire plus d'espoir de sauver.

Dans sa désolation, la tante du petit moribond le prend, le porte dans quelques maisons pour demander du secours. Elle entre

Digitized by Google

chez une dame catholique, et là, cinq ou six personnes sont témoins du triste état du pauvre petit.

« Aussitôt, écrivait cette bonne dame, je pense à Notre-Dame de Lourdes; mais comment en parler à une protestante? « Voulez-« vous, lui dis-je, que nous fassions prendre « à l'enfant une eau que j'ai ici et qui le ra-« fraîchira ? — Oh ! oui, s'écrie-t-elle, je le « veux bien, et de suite, s'il vous plaît ! » Je lui en donne une petite cuillerée qu'il savoure; puis une autre, et déjà il ouvre les yeux; un changement visible s'opère en lui.

« La tante s'en va chez elle, emportant de cette eau dont elle lui humecte de temps en temps les lèvres. Prodige admirable ! le mal disparaît à vue d'œil; l'enfant commence à reprendre la nourriture ordinaire qu'il avait refusée depuis quelques jours. Le lendemain il était guéri, si bien guéri que sa petite bouche, entièrement saine et vermeille, ne présentait plus la moindre trace de l'affreuse plaie de la veille.

« Ravie d'étonnement et de joie, la protestante promène partout le petit ressuscité, le montrant à qui veut le voir, et disant à qui veut l'entendre que c'est l'eau seule que je lui ai donnée qui l'a guéri, puisqu'elle ne

Digitized by Google

s'est servie de rien autre chose et que le médecin n'est pas même venu le visiter.

« Espérons, ajoute la bienfaitrice catholique, que la Sainte-Vierge achèvera son œuvre, et que tôt ou tard elle amènera à la vraie foi ce pauvre petit, en guérissant son âme comme elle a guéri son corps ! »

Cinquième bouton de rose, également de 1870, année aussi féconde en prodiges de grâces et de miséricorde qu'en manifestations terribles de la justice divine sur les rois et sur les peuples.

C'est encore une tante, mais cette fois une tante bien catholique, bien pieuse qui va nous donner le récit d'un double miracle, opéré sur son neveu par l'eau mille fois bénie de la grotte de Lourdes.

« Ce cher enfant, écrivait-elle au Supérieur des missionnaires du pèlerinage, est âgé de dix ans. Atteint tout à la fois d'un épanchement séreux au cerveau et d'une albuminerie aiguë, il en était réduit à une telle extrémité, que le samedi, 11 juin, les deux médecins qui le traitaient avaient formellement déclaré que tout était fini pour lui et qu'à moins d'un miracle, la guérison n'était plus possible.

Digitized by Google

« Le dimanche matin, 12 juin, après qu'il eut fait en Viatique sa première communion et reçu les derniers sacrements, tandis que son père, sa mère et moi nous attendions son dernier soupir, je me sentis intérieurement inspirée d'invoquer Notre-Dame de Lourdes ; je lui adressai donc dans mon cœur cette courte et simple prière : « O MARIE, « conçue sans péché, Notre-Dame de Lour- « des, puisqu'il faut un miracle, ne pouvez- « vous pas le faire! Guérissez cet enfant, je vous « en prie. » Puis, prenant un flacon de l'eau miraculeuse qu'une de mes parentes m'avait donné, j'en fis avaler quelques gouttes à notre cher petit mourant ; j'en frictionnai, à trois reprises différentes, son visage affreusement tuméfié; à chaque fois, l'enflure diminuait visiblement et disparut bientôt tout à fait. Dès lors, un mieux extraordinaire se déclara ; la nuit fut très-calme. Le lundi matin, au grand étonnement des médecins, qui ne pouvaient en croire leurs yeux ni leurs oreilles, l'enfant demandait à manger, et mangeait en effet sans en éprouver la moindre indisposition.

« Pourtant la guérison n'était pas complète; dans le cours de sa maladie, l'enfant avait perdu la vue, au point de ne plus distinguer le jour de la nuit. Encouragée par les mira-

Digitized by Google

cles que nous avions déjà obtenus, et bien convaincue que Notre-Dame de Lourdes ne voudrait pas laisser son œuvre incomplète, je continuai à frictionner avec de l'eau miraculeuse les yeux du pauvre petit aveugle, et le mardi matin, en s'éveillant, le cher enfant s'écriait tout joyeux. « Je vois comme je voyais avant d'être malade. »

« Aujourd'hui il est complétement rétabli. »

Si, après cela, les mères et les enfants n'aiment pas l'*Immaculée-Conception*, la bonne Vierge de Lourdes, je ne sais pas, en vérité, ce qu'elle devrait faire de plus pour leur gagner le cœur.

XXXVIII.

Un ouvrier de soixante ans subitement guéri d'ulcères et de varices déclarés incurables.

M. l'abbé Coux, vicaire de St-Alain, à Lavaur (diocèse d'Albi), adressait au Père Supérieur des missionnaires de Lourdes la relation suivante qui se recommande tout spécialement aux libres-penseurs.

Digitized by Google

« Lavaur, 20 septembre 1871.

« Mon Révérend Père,

« Le surnaturel déborde de tous côtés dans notre siècle aveugle; le voici constaté par la science médicale.

« François Macary, menuisier à Lavaur, est âgé de soixante ans. Depuis la moitié de sa vie, trente ans environ, il était affecté aux jambes d'énormes et cruelles varices. Le mal se compliquait fréquemment de larges et profonds ulcères. Les jambes pressées par de nombreuses bandelettes, étaient enfermées dans des guêtres de peau de chien. François, obligé souvent à un repos absolu, a reçu, nous dit-il lui-même, à raison de ses fréquents et longs chômages, plus de mille francs de la société de Saint-Louis, dont il est membre.

« Il a consulté tous les médecins de Lavaur, quelques-uns de Toulouse, entr'autres le docteur Laviguerie; tous lui ont répondu : « *Votre mal est incurable.* »

« Son âme n'était pas moins malade. Le pauvre Macary avait abandonné toute pratique religieuse; il n'assistait à d'autres messes qu'à celles prescrites par la société de secours mutuel ; et durant les longues nuits

Digitized by Google

d'insomnie causées par d'atroces douleurs, tandis que sa pieuse femme pleurait et priait, Macary furieux blasphémait.

« En juillet dernier, cloué sur son fauteuil, il s'ennuyait à mourir. Il avait ouï parler de Nôtre-Dame de Lourdes et du livre de M. Henri Lasserre. La pensée lui vient de lire ce livre pour se distraire.

« Il le lut en deux jours, ému souvent jusqu'aux larmes.

« Sa femme eut d'heureux pressentiments; lui-même sentit son cœur ulcéré s'ouvrir à l'espérance.

« Le soir du 16 juillet, une agitation extraordinaire le saisit; il ne peut plus rester sur son fauteuil : « Femme, il nous faut sortir. — « Mais, c'est imprudent. — N'importe, sortons; je ne puis plus y tenir. »

« Il sort appuyé sur le bras de sa femme, sans savoir où il va. Au lieu d'aller vers les promenades, à quelques pas de sa demeure, il se traîne en ville et entre dans la maison d'une de ses sœurs, près de l'église de St-Alain.

« Vicaire de cette paroisse, j'entre moi-même dans la même maison. « Demain, dis-je « aux personnes qui se trouvaient là, je vais « à Notre-Dame de Lourdes, et je me char-

Digitized by Google

« gerai avec plaisir de vos commissions. »

« Vous allez à Lourdes? s'écria Macary. « Eh! bien, je vous en supplie, dites à la « Vierge de là-bas qu'il y a à Lavaur un « pauvre diable d'ouvrier qui a ses jambes « malades, *pourries;* que je ne puis résis- « ter à la souffrance. Qu'elle me guérisse ou « me tue! »

« — Avouez que vous me donnez là une « commission singulière : demander à la « Sainte-Vierge de vous tuer! Elle n'aurait « garde de m'écouter. »

« Alors Macary, d'un ton sérieux, me demanda de vouloir bien prier pour lui, et de lui porter un peu d'eau de la Grotte. Je le lui promis; et trois jours après, le 19 juillet, je lui faisais remettre un petit flacon d'eau de la fontaine miraculeuse.

« Écoutons maintenant François Macary.

« Quand j'eus entre les mains cette eau bé- « nie, je me hâtai de me traîner à ma cham- « bre. Là je me mets à genoux et je fais à la « Vierge une prière courte, mais fervente. « J'ôte mes guêtres, mes bandages; versant « l'eau dans le creux de la main, j'en lave « mes pauvres jambes; je bois l'eau qui « reste dans le flacon; je me mets au lit, et « je m'endors.

Digitized by Google

« Vers minuit, je me réveille; je ne sens « plus aux jambes aucune douleur; je les « touche de mes deux mains; les varices « avaient disparu.

« Ma femme était dans une pièce voisine « communiquant par une porte. — Femme, « lui criai-je, je suis guéri. — Tu deviens « fou; allons, dors...

« Un sommeil, comme je n'en avais pas « goûté depuis longtemps, s'empara de « moi. Le lendemain, à mon réveil, je m'em- « presse de regarder mes jambes : varices, « ulcères, tout avait disparu. La peau était « plus lisse que celle de mes deux mains, « comme vous les voyez tout à l'heure. »

« Deux jours après, Macary me disait : « Maintenant, je vous appartiens; la Vierge « a guéri mes jambes; à vous de guérir « mon âme. »

« Le 18 septembre, jour de la procession de Castres, vous avez vu, mon Révérend Père, François Macary à la Grotte, portant en *ex-voto* ses guêtres, maintenant suspendues à la Grotte. Il vous a montré ses jambes parfaitement saines. Vous l'avez vu pleurer à la Grotte et à la Sainte-Table, où il venait s'asseoir pour la quatrième fois depuis sa guérison. La paroisse l'a vu accompagnant le

Digitized by Google

Saint-Sacrement, heureux et fier de porter le dais.

« Voici maintenant trois médecins honorables qui vont rendre témoignage au miracle. Vous remarquerez surtout l'irrésistible démonstration du savant docteur Bernet. Pour nous, avec le bon François Macary, avec toute la population de Lavaur et des environs, nous rendons grâces à *l'Immaculée-Conception* de Lourdes, qui a daigné donner au monde cette nouvelle preuve de sa puissance et de sa bonté. Puisse-t-elle ouvrir les yeux des aveugles et toucher les cœurs endurcis!

J. COUX, prêtre,
Vicaire de St-Alain, à Lavaur (Tarn).

« Je soussigné, déclare que depuis environ trente ans « le sieur Macary (François), menuisier, était affecté de « varices aux jambes. Ces varices, qui étaient de la grosseur du doigt et entremêlées de cordons noueux et « fluxueux très-développés, ont nécessité jusqu'à ce jour « une compression méthodique, exercée soit à l'aide « d'un bandage roulé, soit à l'aide d'une guêtre en « peau de chien. Malgré ces précautions, des ulcérations se déclaraient fréquemment aux deux jambes, « et nécessitaient chaque fois un repos absolu et un « traitement assez long. Je l'ai visité aujourd'hui, et quoique ses membres inférieurs fussent libres de tout appareil, je n'ai pu apercevoir que quelques traces de « ses énormes varices.

Digitized by Google

« Ce cas de guérison spontanée me paraît d'autant « plus surprenant que les annales de la science ne men- « tionnent aucun fait de cette nature.

« Lavaur, le 16 août 1871.

« SÉGUR, doct^r-méd.

« de la Société de Secours mutuel de St-Louis.

« Vu pour légalisation de la signature de M. le doc- « teur Ségur,

« Lavaur, le 3 septembre 1871.

« *Le Maire*, ET. DE VOISIN.

« Vu pour légalisation de la signature de M. Etienne « De Voisin-Lavernière, maire de Lavaur, apposée « d'autre part,

« A Lavaur, le 5 septembre 1871.

« *Le Sous-Préfet*,

« CELLIÈRES. »

« Je soussigné, certifie que depuis trente ans environ, « le sieur Macari, menuisier à Lavaur, était atteint de « varices aux jambes avec nodosités énormes, se compli- « quant fréquemment de larges ulcères, malgré la com- « pression constante exercée par des guêtres ou banda- « ges appropriés; que ces accidents ont disparu tout à « coup, et qu'aujourd'hui il ne reste qu'une nodosité « sensiblement diminuée à la partie interne et supé- « rieure de la jambe droite.

« Lavaur, le 25 août 1871.

« ROSSIGNOL, doct^r-méd. P.

« Vu pour légalisation de la signature ci-dessus :

« Lavaur, le 3 septembre 1871.

« *Le Maire*, ET. DE VOISIN.

Digitized by Google

« Vu pour légalisation de la signature de M. Etienne « De Voisin-Lavernière, maire de Lavaur, apposé « d'autre part,

« A Lavaur, le 5 septembre 1871.

Le Sous-Préfet,

« CELLIÈRES. »

« Macary François, âgé de 60 ans, menuisier à La- « vaur, membre de la société de St-Louis, nous con- « sulta il y a environ vingt ans, pour des varices qui « occupaient le creux poplitié et la partie interne du « genou et de la jambe gauche. — On observait alors « vers le tiers inférieur de ce membre un ulcère va- « riqueux à bords calleux, avec engorgement considé- « rable et douloureux des tissus. — Il existait en outre, « en dehors et en dedans de la partie supérieure du « mollet, deux larges et anciennes cicatrices qui n'a- « vaient rien de commun avec l'affection qui nous « occupe, et qui étaient le résultat d'un coup de feu « reçu par le malade, vingt ans auparavant. Les veines « dilatées l'étaient en si grand nombre et à un si haut « degré, que, pour nous, les moyens chirurgicaux que « l'on oppose à cette maladie étaient formellement « contre-indiqués.

« Macary nous parut donc voué à une infirmité per- « pétuelle, et nous ne conseillâmes que les moyens pal- « liatifs, que, du reste, avaient déjà conseillés plusieurs « de nos confrères.

« Dix-huit ans plus tard, il y a deux ans, Macary « se représenta à notre consultation. — Le mauvais état « de sa jambe avait beaucoup empiré. — Nous lui « confirmâmes notre premier pronostic, et lui décla- « râmes qu'il était urgent, pour amener l'ulcère à

Digitized by Google

« cicatrisation, de se soumettre, comme unique moyen, « au repos absolu et prolongé au lit, et à l'application « de pansements méthodiques.

« Aujourd'hui 15 août 1871, Macary se présente pour « la troisième fois. — L'ulcère est parfaitement ci- « catrisé. Aucun appareil ne comprime la jambe, et « pourtant il n'existe pas l'ombre d'un engorgement. — « Ce qui nous frappe surtout, c'est que les paquets vari- « queux ont entièrement disparu ; qu'à leur place, la « palpation fait percevoir des cordons petits, durs, vides « de sang et roulant sous les doigts. La veine saphine « interne a sa direction et son volume normal. — L'exa- « men le plus attentif ne fait découvrir aucune trace « d'opération chirurgicale.

« D'après le récit de Macary, cette cure radicale se « serait produite dans l'espace d'une nuit, et sous la « seule influence de l'application de compresses imbi- « bées d'eau puisée à la source de la Grotte de Lour- « des.

« Nous concluons, qu'abstraction faite du récit de « Macary, la science est impuissante à expliquer ce « fait ; car les auteurs ne citent aucune observation « semblable ou analogue. — Ils sont tous d'accord sur ces « points que les varices abandonnées à elles-mêmes sont « incurables ; qu'elles ne guérissent pas par les moyens « palliatifs et encore moins spontanément ; qu'elles vont « sans cesse en s'aggravant ; et qu'enfin on ne peut es- « pérer la cure radicale, en faisant courir de graves dan- « gers au malade, que par l'application de procédés chirur- « gicaux. — Ainsi, le fait affirmé par Macary ne serait pas « prouvé par des témoignages authentiques pris en dehors « de lui, qu'il n'en resterait pas moins pour nous un fait « des plus extraordinaires, et, tranchons le mot, un « fait surnaturel.

Digitized by Google

« En foi de quoi nous signons le contenu du présent « rapport.

« A Lavaur, ce 15 août 1871.

« D. BERNET, docteur-médecin de la « Faculté de Paris.

« Vu pour légalisation de la signature ci-dessus :

« Lavaur, le 3 septembre 1871.

« *Le Maire*, Et. De VOISIN.

« Vu pour légalisation de la signature de M. Etienne « de Voisin-Lavernière, Maire de Lavaur, apposée ci- « contre.

« A Lavaur, le 4 septembre 1871.

« *Le Sous-Préfet*,

« CELLIÈRES. »

XXXIX.

Le séminariste de Liége.

Le Mercredi-Saint, 13 avril 1870, un jeune et pieux séminariste du diocèse de Liége, en Belgique, était guéri instantanément, au premier usage de l'eau de Lourdes, d'une maladie d'épuisement qui le conduisait rapidement au tombeau. Il était sous-diacre, et se nommait Henri Joseph Grenier. Voici comment il raconte lui-même, au Supérieur des missionnaires de la sainte grotte, et sa maladie et sa miraculeuse guérison...

Digitized by Google

« Après une maladie d'épuisement d'environ trois mois, j'ai été guéri *subitement au premier usage* de l'eau de Lourdes, le Mercredi-Saint, 13 avril, à huit heures et demie du soir.

« Dès le commencement de janvier, je souffris d'une toux que je négligeai pendant tout un mois. J'étais pris souvent de faim canine, de vertige stomachal; la respiration devenait pénible. Au commencement de février, je compris la nécessité où j'étais de me soigner. Le médecin ne voyant d'abord qu'un catarrhe, fut étonné de me trouver si faible. Il combattit les dérangements d'estomac; mais ma toux dégénéra en une inflammation de poitrine; je fis une fièvre catarrhale, qu'il fallut chasser par une abstinence complète assez longue. La fièvre passée, je pus manger; comme je ne souffrais plus, je me crus guéri, et dès lors j'essayai immédiatement de reprendre mes études; mais j'étais épuisé, et je n'y pus tenir : faim canine, vertiges, faiblesses, maux de tête, digestions douloureuses, tout avait reparu : les oppressions étaient presque continuelles.

« Je traînai au Séminaire, jusqu'au 13 mars, une vie de plus en plus pénible. Je rentrai alors dans ma famille, au village d'Hermalle, à deux lieues de Liége, pour m'y

Digitized by Google

refaire par le repos et un régime fortifiant. Durant à peu près trois semaines, l'appétit se soutint sans que les forces me revinssent le moins du monde. Après plus de quinze jours de régime tonique, le médecin me jugea plus faible encore qu'à mon retour.

« Dès le 3 avril, cet appétit factice disparut : je sentis bientôt que la vie s'en allait avec mes forces. Le 10 avril, j'abandonnai les drogues du docteur, qui m'inspiraient une extrême répugnance, et cédant aux instances de mes parents désespérés, je consentis à recourir à l'eau de Lourdes.

« Nous résolûmes de commencer une neuvaine le Mercredi-Saint, 13 avril, au soir. J'avoue que je me décidai avec peine à recourir à ce moyen; jamais je n'avais demandé ma guérison au bon DIEU, et mon avis, à moi, était de le laisser faire à sa manière. Ce mercredi, 13 avril, j'étais, sous tous rapports, plus faible et plus misérable que jamais. Je m'étais fait violence pour me confesser, et j'avais l'intention de communier en Viatique, le lendemain. M. le curé disait, entre sept et huit heures du soir, que j'étais « un oiseau pour le chat » ; la persuasion commune était, qu'après avoir langui encore quelque temps, je passerais doucement à

Digitized by Google

l'éternité. A huit heures et quart, la famille était réunie pour commencer la neuvaine. « O Vierge Immaculée, dis-je intérieurement, je crois que si vous le voulez, vous pouvez me guérir : si vous me guérissez, j'irai en pèlerinage à Montaigu (à 14 lieues de notre village).

« Les prières terminées, je pris quelques gouttes d'eau de Lourdes dans une cuiller à café. Aussitôt, sans crise ni douleur, je sens en moi un bien-être parfait ; au lieu de la lassitude mortelle de tout à l'heure, c'est une fraîcheur, c'est une agilité nouvelle que je me sens aussitôt le besoin d'éprouver ; je ne pouvais pas croire encore : je laisse mes parents en prières, et je descends lentement l'escalier de ma chambre ; mais je sens que je suis tout changé, que j'ai descendu facilement. Je remonte, je vole comme un trait, et je tombe dans les bras de ma famille foudroyée et comme anéantie. Et je saisis le livre de M. Lasserre, et respirant à pleins poumons, j'y fais tout haut une longue lecture, et je récite le chapelet d'une voix pleine et sonore, moi qui la veille avais essayé vainement de réciter un demi *Ave Maria!* Puis, je cours apprendre la bonne nouvelle à M. le curé, et je reviens manger, écrire, prier, etc. Vers onze heures

Digitized by Google

et demie, je m'endormais d'un sommeil paisible, profond et parfait; et l'on vint m'éveiller à dix heures du matin. Depuis plusieurs années, je n'avais pu reposer ainsi.

« C'était le Jeudi-Saint. J'allai faire mes Pâques, chanter à jeun à la grand'messe et, sans la moindre fatigue, j'observai l'abstinence de ces trois derniers jours de carême. Mes seuls moments de loisir furent pour la récitation de mon bréviaire, que j'avais dû laisser depuis si longtemps. Toutes les misères, toutes les faiblesses avaient subitement disparu, dès le premier jour de la neuvaine, à la première goutte d'eau.

« La guérison se maintient on ne peut mieux. Depuis le 13 avril, j'ai fait une série de journées qui, en temps de pleine santé, m'auraient rendu malade : le 19 avril, j'entrepris à pied le pèlerinage de Montaigu, et, au retour, après avoir fait vingt-huit lieues, j'étais frais et dispos comme au départ.

« Gloire à DIEU ! mais gloire aussi à l'Immaculée-Conception qui ne remue ainsi le monde que pour le changer, que pour le convertir. »

Digitized by Google

XL.

Guérison instantanée et radicale d'une jeune villageoise qui se mourait de convulsions.

A la suite d'un accident insignifiant en apparence, une bonne fille de Trébons (Hautes-Pyrénées), nommée Marie Rousse, fut prise d'une maladie cérébrale qui mit bientôt ses jours en danger. Marie avait environ vingt ans. Elle était douce et pieuse; toute sa famille était profondément chrétienne; le père surtout avait une foi à transporter les montagnes.

Dès qu'elle était couchée, la pauvre Marie était prise de convulsions terribles, qui duraient jusqu'à l'entier épuisement de ses forces. Quelques semaines s'écoulèrent ainsi; la famille n'était pas encore trop inquiète: on croyait à une de ces maladies de nerfs très-douloureuses, mais sans péril pour la vie, qui s'en vont comme elles viennent, et qui ne laissent point de traces dans l'organisme. Cette sécurité s'évanouit bientôt. Le mal acquit un caractère organique très-grave. Marie ne prenait presque plus de nourriture; sa fai-

Digitized by Google

blesse devenait excessive, et son cerveau était le siége d'une douleur permanente et aiguë.

Deux médecins la voyaient, parfaitement d'accord sur la nature du mal et sur le traitement. Mais leurs remèdes n'obtenaient que des soulagements momentanés et insignifiants. La vie s'en allait, et l'on craignit que la pauvre fille ne fût soudainement emportée par une de ces crises qui lui tordaient les membres. La pauvre enfant montrait une grande résignation.

Les prêtres de la paroisse l'avaient déjà plusieurs fois visitée. Le danger étant imminent, on lui donna le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction. Tout le village s'intéressait à cette jeune fille; son excellent caractère et l'édification de toute sa vie l'avaient fait aimer; ses vingt ans accroissaient les regrets. On attendait le son de l'agonie, et de tous ceux qui l'avaient vue, pas un ne conservait d'espoir.

Son père était dans une affliction profonde; chaque fois qu'il revenait du chevet de sa fille, ses larmes coulaïent plus amères. Presque sans espérance, il alla un matin consulter encore à Bagnères l'un des deux médecins qui avaient traité la malade, et il emporta un remède nouveau. « Qu'en ferai-

Digitized by Google

je? se disait-il en chemin. Quand tous les médicaments n'ont rien produit, que pourra celui-ci, maintenant que cette enfant vit à peine? » Et il pleurait.

Tout à coup, une forte pensée de foi s'empare de son cœur : « J'irai à Lourdes. Le remède est là. Seulement que DIEU me donne le temps d'y arriver! »

Dès ce moment, sa journée ne fut qu'une prière. Il revient à la maison et dit à sa fille : « Je porte un autre remède. Mais, écoute, Marie; désirerais-tu de l'eau de la grotte? Je veux t'en aller chercher. — Oh! oui, » murmura la pauvre mourante d'une voix bien faible, mais où s'entendait l'accent de la confiance et de l'espoir.

Le père venait de faire, à pied, huit kilomètres; il repartit, sans s'être assis, pour en parcourir deux fois seize ou dix-sept; et sa marche était rapide. Dans les côtes qu'il eut à gravir, il ne prenait pas garde qu'il montait. Il n'avait qu'une pensée : revenir à temps! Continuellement son cœur et ses lèvres imploraient la Sainte-Vierge. « Ce que fut sa prière, quand il ploya les genoux devant la grotte, il faut pour le comprendre, avoir vu ses yeux se mouiller, entendu sa voix trembler quand il en parle encore, » dit le mis-

Digitized by Google

sionnaire de Lourdes à qui ce brave homme s'est adressé.

Après ses supplications à la Mère de Dieu, pour qui sa confiance était sans bornes, il remplit une bouteille de l'eau miraculeuse et reprit son chemin. Son cœur était plus léger dès les premiers pas. La prière l'avait consolé, et il se sentait comme porté par l'espérance. Sans s'arrêter, sans réparer ses forces, ni s'apercevoir de la longueur de la course, il revint au village.

Sa chère mourante se trouvait dans une prostration profonde. Elle n'était guère capable d'émotion. Ce fut, pour le pauvre père, un moment plein d'angoisses. Il attendait un miracle : dans sa pensée, aucun remède humain ne pouvait lui rendre sa fille. Mais le remède divin était là. « Eh bien ! dit-il doucement; voici l'eau, Marie ; aie confiance en la Vierge de la grotte; je l'ai bien priée ! »

Marie fit effort pour prier un peu. Son père lui fait boire une petite cuillerée de l'eau miraculeuse, et lui en applique une compresse sur le front... A l'instant même, l'apaisement se fait dans tous ses membres ; son œil se ranime; elle sourit... Sans secousse, les douleurs étaient tombées; elle avait retrouvé toute sa vie ! Elle se met sur

Digitized by Google

son séant. « Je suis guérie ! s'écrie-t-elle. — Mais, dit le père, rien ne te fait mal ? ta tête? tes nerfs?... — Rien ! plus rien ! » On voit d'ici le bonheur de l'excellent père, le bonheur de toute la famille.

Bientôt après, Marie mangea. C'était le soir. Le lendemain elle se leva. Il restait un peu de faiblesse ; mais de ses douleurs, pas la moindre impression ; et pas un frémissement ne se fit sentir à ses membres. La maladie avait été enlevée comme avec la main.

Ceci se passa dans les premiers jours d'octobre. Six mois après, aucun symptôme de ce mal si violent et qui allait être mortel n'a reparu ; la jeune villageoise a joui du bien-être le plus constant, et a vaillamment et vigoureusement travaillé. Elle ne se souvient d'avoir été aux portes du tombeau, que par le bonheur de savoir que Notre-Dame de Lourdes l'en a ramenée.

La Sainte-Vierge a ainsi magnifiquement récompensé la foi du père. Aussi le vénérable curé de la paroisse a-t-il dit, plus d'une fois depuis, à la bonne Marie Rousse : « La Vierge de Lourdes t'a sauvée, ma fille ; mais ce n'est pas à cause de toi ; tu n'y es pour rien, je crois ; car tu ne pouvais pas faire

Digitized by Google

grand'chose dans ton état. Marie, c'est à ton père que tu le dois, à sa grande foi, à ses prières, à ses larmes. »

XLI.

Guérison miraculeuse de Pierre Hanquet, maître-maçon à Liége.

Malgré mon désir de ne pas fatiguer le lecteur par des répétitions, je ne puis m'empêcher de rapporter ici un dernier miracle de la Vierge Immaculée de Lourdes, opéré tout récemment en Belgique, et dont le retentissement a été immense dans ces catholiques provinces.

Voici comment M. Pierre Hanquet, maître-maçon à Liége, raconte lui-même sa merveilleuse guérison.

« La main levée vers le ciel, je jure de ne dire ici que la vérité.

« Ma maladie date de plus de dix ans; mais ce n'est qu'en mai 1862, que je m'aperçus de l'abandon presque total de mes forces. J'étais alors âgé d'un peu plus de quarante et un ans. Il me fallut renoncer à toute fatigue et surtout au mouvement des bras. Plusieurs fois j'es-

Digitized by Google

sayai de reprendre mon train de vie ; mais la chose n'était pas possible. C'est donc clopin-clopant que j'atteignis la fin de cette année 1862. J'avais consulté deux médecins; mais je dois avouer que c'était avec le parti-pris de ne me soumettre à aucun traitement régulier. J'espérais en effet que l'hiver me remettrait sur pied, comme cela avait eu lieu précédemment.

« Au printemps de l'année 1863, ne voyant aucune amélioration dans mon état, je résolus de prendre l'avis de M. Michotte, médecin renommé. Il constata un ramollissement de la moëlle épinière, et m'ordonna des frictions trois fois par jour.

A la fin de décembre de cette même année, mon mal redoubla, et je reçus, pour la première fois, la Sainte-Communion dans ma chambre. J'avais entièrement perdu l'appétit. On délayait, une fois par jour, un peu de farine dans du lait, et ce fut là ma nourriture pendant quelques semaines.

« A partir du mois de février 1864 jusqu'en juillet, sauf un peu de thé ou de café, je ne pris rien ou presque rien. Jusqu'alors, je pouvais encore quitter le lit et me tenir quelque temps assis ; mais après le 6 juillet, ce fut impossible. Je passai donc sur mon lit de douleur les trois années suivantes, sans pou-

Digitized by Google

voir me tourner ni à droite, ni à gauche. Seulement, lorsque l'air était très-pur, je parvenais à me mouvoir quelque peu ; mais c'était bien rare. Il faut bien qu'on me permette de dire ce qui aggravait extrêmement ce triste état : c'était la cessation complète, pendant quinze, vingt, voire même trente-six jours, d'une certaine fonction tout à fait nécessaire à la vie.

« Cependant à l'aide des nouvelles prescriptions de M. le docteur Gilkinet, j'obtins quelque soulagement et je pus me nourrir un peu mieux. Je finis même par prendre un léger repas chaque jour. Cela me sustentait suffisamment, sans toutefois me donner la force de bouger du lit. La vie alors me devint supportable.

« C'est dans cet intervalle que M. le docteur Termonia vint aussi me donner ses soins, avec un dévouement dont je suis encore touché. Il me fit, entre autres, deux longues visites, à la suite desquelles il ne put s'empêcher de m'avouer que j'étais atteint d'une foule de maladies. « J'en constate de toutes les espèces, » me dit-il amicalement. Et avant de partir, il dit à mes parents, avec tous les ménagements possibles, que sa présence serait désormais inutile.

Digitized by Google

« Au bout des trois premières années que je passai dans mon lit, d'anciennes tumeurs hémorroïdales dégénérèrent en horribles abcès. Pendant cinq à six mois, ces abcès se succédèrent sans relâche, et me forcèrent à me tenir sur le côté. J'y trouvai du moins le petit soulagement de ne plus être nuit et jour couché sur le dos.

« Les abcès firent place, en 1867, à un érésipèle qui s'aggrava de jour en jour, et me causa de continuels tourments, surtout la nuit. Cette nouvelle maladie, jointe à la phthisie, fit de mon corps un foyer brûlant. Même en hiver, ma poitrine ne pouvait rester couverte que d'un drap de lit. Quant à mes jambes amaigries et privées de sang, elles ont dû être, pendant six ans, même au cœur de l'été, constamment réchauffées au contact de boules d'eau chaudes.

« Pendant les deux dernières années, mon dos était courbé comme un cercle de tonneau. On ne pouvait me descendre du lit pour plus de cinq ou six minutes, et seulement tous les dix, quinze ou vingt jours; c'est-à-dire lorsqu'il le fallait nécessairement pour le remuer un peu et changer les draps.

A partir du mois de février de cette année

Digitized by Google

1869, le mal empirait de jour en jour et gagnait du terrain ; mon pauvre corps succombait à la pourriture. Plus un instant de repos, ni le jour, ni la nuit ! Je compris enfin qu'il me fallait rendre mon âme à DIEU, et ce fut là désormais le terme de mes vœux. Calculant ce qui me restait encore de forces, je me persuadai que le mois de décembre viendrait opérer ma délivrance. Mes parents, à mon insu, étaient dans la même persuasion. Le ciel en avait décidé autrement.

« Le 15 octobre dernier, un de mes frères m'apporta, pour me distraire, l'ouvrage récemment paru de M. Lasserre : *Notre-Dame de Lourdes.* Ce jour-là, je terminais une neuvaine dont le succès me semblait plus éloigné que jamais. J'en étais donc à désespérer presque d'être exaucé, quand mon frère, qui ne savait rien de ma neuvaine, vint m'apporter ce livre admirable.

« Je me mis aussitôt à le lire, et j'en fus remué jusque dans les dernières fibres de mon être. Chaque fois que j'en parcourais quelques pages, mes yeux se remplissaient de larmes. Je me couvrais alors le visage pour les cacher. Mais il m'était impossible de dissimuler mon émotion. Lorsque j'en vins aux guérisons racontées dans ce volume,

Digitized by Google

j'entendis par trois fois une voix intérieure qui me disait : « *Toi aussi, tu seras guéri !* »

« Quelques jours après, mon frère me demanda s'il y avait moyen de se procurer de cette eau de Lourdes. — Sans doute, lui répondis-je. — En ce cas, dit-il, nous en aurons; » et il se mit à écrire à M. l'abbé Peyramale, curé de Lourdes.

« A peine la lettre fut-elle partie, que je tombai dans un grand doute : « Crois-tu, « me disais-je, qu'une gorgée d'eau et qu'une « simple lotion puissent guérir tes mala- « dies invétérées? Comptes-tu que la Sainte- « Vierge va faire un miracle pour toi? Mais « à quoi bon! Serait-ce pour ta famille? « Mais ne peut-on pas facilement se passer « de toi! » Cependant toutes ces pensées disparurent à la vue de la bouteille d'eau de Lourdes, laquelle nous arriva le 27 novembre. Lorsqu'on la déposa sur mon lit, je me mis à la baiser « Il me semble, disais-je, qu'elle me parle. »

« Vers six heures du soir, mon frère vint me demander si l'on ferait les lotions ce jour-là. « Oui, lui dis-je, mais plus tard, « lorsque tous se seront retirés, sauf mon « père, vous et moi. » Ma confiance était de nouveau ébranlée, et j'avais peur des mo-

Digitized by Google

queries. Ce n'est qu'à dix heures et demie du soir que nous fûmes seuls et tranquilles. Mon frère alluma alors un cierge bénit et dit à haute voix les Litanies de la Vierge Immaculée.

« Peu auparavant, j'avais fait, dans le secret de mon cœur, un acte d'entière résignation à la volonté de DIEU. « Vierge sainte, « avais-je dit, je ne puis guère prier; mais « daignez demander pour moi à votre divin « Fils la grâce qui me convient le mieux : « ou mourir, ou souffrir, ou guérir, pourvu « que ce soit à la plus grande gloire de DIEU, « d'où dépend mon plus grand bien. Vienne « maintenant l'opération. ».

« Mon frère débouche la bouteille et m'en verse un verre que je bois d'un trait. Il prend un linge qu'il imbibe de cette eau miraculeuse. « Commencez, lui dis-je, par la nuque, « et lotionnez l'épine dorsale et tous les os « jusqu'aux pieds. » Quand il arriva aux régions du cœur, je perdis la parole et me mis à pousser des gémissements douloureux. Je râlais comme un homme à l'agonie. Mon bon frère se pressait et répétait, à chaque membre qu'il touchait : « Notre-Dame de « Lourdes, priez pour nous. » Mais au fond de son âme, il pensait que ma dernière heure

Digitized by Google

était venue, et qu'il n'allait plus avoir entre les mains qu'un cadavre.

« Il se hâta donc de rajuster mes linges et voulut me couvrir. Je repoussai le drap de lit; car mes douleurs étaient trop aiguës. Je mis en ce moment le bout du pied par terre; puis, toujours en gémissant, j'y mis le second pied. Ensuite, me cramponnant de mes mains au lit, je me soulevai en criant de plus en plus fort, jusqu'à ce que je me fusse entièrement redressé. En ce moment solennel, mon frère m'abandonne un instant pour saisir une bouteille d'eau de Cologne; mais je lui fis signe de la tête que je n'en voulais pas. C'est alors que mes cris cessèrent.

« Mon vieux père qui, au commencement de l'opération, s'était placé dans un coin de la chambre pour réciter son chapelet, était là devant moi, avec mon frère, dans une stupéfaction toujours croissante.

Tout à coup : « Ne voyez-vous pas, m'é-« criai-je, que la vie me remonte? — Mais « oui, répondit mon frère; il y a bien des « années que je ne vous ai vu aussi droit.

« Quelques secondes après, je m'élançai dans la chambre; je revins vers mon lit; j'endossai un paletot et je repris ma course.

« Ma chambre me parut trop petite, j'allai

faire le tour de la chambre voisine. Oh! je me souviendrai toujours des cris de bonheur qui s'échappaient alors de ma poitrine : « Vous voyez, disais-je, que la Sainte-Vierge « est toute-puissante; vous voyez qu'il faut « l'aimer et l'honorer; vous voyez que les « impies sont des imposteurs; » et autres paroles semblables. J'étais fou de joie.

« En présence d'un pareil miracle, dit mon « frère, nous ne pouvons rester seuls ici; » et il partit pour chercher toute la famille.

« J'oubliais d'indiquer le temps : il fallut environ cinq minutes pour faire les lotions. Quant à ma guérison, qui suivit immédiatement, j'estime qu'elle s'est opérée dans l'espace d'une minute et demie.

« Mon frère rentra vers onze heures, avec mes deux autres frères Henri et Auguste, avec mon neveu Henri. Ma chambre fut bientôt remplie de parents et d'amis.

« L'un de mes frères, apercevant un fusil de garde civique : « Pierre, me dit-il, puis- « qu'il en est ainsi, il faut que vous fassiez « vous-même l'exercice; » et voilà qu'à trois reprises on me fait manier l'arme; ce que j'exécute avec facilité et même, dit-on, avec dextérité.

« Nous restâmes sur pied jusqu'à trois

Digitized by Google

heures du matin. Deux fois nous nous étions prosternés pour rendre grâces à DIEU et à la Vierge Immaculée. J'avais bu un petit verre de liqueur et un verre de vin; j'avais de plus fumé une délicieuse pipe.

« Je dormis fort peu. A sept heures et demie, j'étais debout. L'idée me vint alors d'aller faire le revenant chez ma belle-sœur et ses enfants. Il fallait pour cela monter un escalier de dix-sept marches, ce que je fis lestement. Je descendis pour aller, par un autre escalier, réveiller mon excellent vieux père, âgé de près de 80 ans. Lui seul, à ce que j'ai appris depuis lors d'une parente, avait eu la conviction que je guérirais miraculeusement, et, depuis longtemps, il priait tous les jours pour m'obtenir cette grâce. Mais au moment où je l'éveillai en frappant à sa porte, il crut probablement qu'il avait été le jouet d'un songe; car il se garda bien d'ouvrir, même après m'avoir demandé mon nom. Il ne reconnaissait pas ma voix. La vie m'était vraiment rendue.

« Déjà le monde affluait pour me voir. Le vieux paletot que j'avais endossé la veille était depuis longtemps l'unique pièce de mon trousseau; tout le reste avait été donné aux pauvres. Il fallut donc que mes frères

Digitized by Google

et mon neveu se missent en devoir de me prêter des pantalons, des souliers, etc.

« Je restai sur pied, cette première journée, jusqu'à sept heures et demie du soir. Alors, d'après les conseils de mes amis, j'allai me coucher. Je dormis encore fort peu. A deux heures du matin, je quittai le lit, parce que la faim me gagnait. Heureusement il y avait là tout près de quoi manger. J'attendis donc que le jour vînt, en mangeant, en lisant, et surtout en priant la Sainte-Vierge.

« Le matin, je fis un bon déjeuner à la fourchette, ce qui ne m'empêcha pas de faire encore trois repas semblables avant le soir. Le monde affluait de plus en plus. Je reçus entre autres MM. les docteurs Termonia et Davreux. Je me retirai à huit heures et je dormis parfaitement.

« *Tous mes maux se sont évanouis en un instant, comme un songe. Courbure, phthisie, érésipèle, gonflements et autres tortures du corps et de l'âme, tout a disparu.* C'est à peine si je me reconnais moi-même.

« Le mardi, je reçus encore plus de monde que les deux jours précédents. Nous convînmes en famille d'aller tous communier le lendemain en action de grâces. Le mer-

Digitized by Google

credi, nous étions donc réunis, mes parents, quelques amis et moi, dans l'église de Saint-Denis, où j'avais le bonheur de recevoir mon DIEU et d'assister, pour la première fois depuis si longtemps, à la célébration du Saint-Sacrifice. Une heure après, nous rentrions au logis; je me jetais dans les bras de mes chers parents et nous nous mettions à table, pleins de gaieté.

« Pendant les onze premiers jours, j'ai reçu, dit-on, plus de cinq cents personnes, à qui il fallait tout raconter et expliquer jusque dans les moindres détails.

« Voilà quinze jours que je suis guéri. Je dors sept à huit heures d'un seul somme; mon appétit est excellent; je devrais remonter de vingt ans le cours de ma vie, pour trouver un bien-être semblable à celui dont je jouis.

« Plus que jamais j'honorerai et j'aimerai MARIE, la Reine du ciel et de la terre. C'est pour lui être agréable et pour lui payer un léger tribut de reconnaissance que j'ai fait cette relation. Que son nom soit à jamais béni!

« Liége (Belgique), (rue Cheravoie 17), le 12 décembre 1869.

P. J. HANQUET. »

Digitized by Google

Suivent deux certificats, très-explicites, des docteurs Termonia et Davreux, constatant, d'une part, l'état effrayant, incurable de M. Hanquet, et de l'autre, le caractère instantané, inouï, absolument inexplicable au point de vue de l'art, de sa guérison complète et radicale.

Répétons-le, en terminant ces récits : les miracles se multiplient sans nombre à la grotte sacrée de l'Immaculée-Conception ; et l'eau miraculeuse de Lourdes, envoyée chaque jour aux quatre coins de la France et plus loin encore, est fréquemment la messagère bénie de guérisons, de faveurs surnaturelles, dues à la très-sainte, très-puissante, très-miséricordieuse et très-immaculée Vierge MARIE.

XLII.

Que conclure de toutes ces merveilles, au point de vue de la foi ?

Devant cet ensemble resplendissant de *miracles,* accumulés pour ainsi dire les uns sur les autres, et dont l'évidence s'impose à la

Digitized by Google

bonne foi la plus vulgaire, réjouissons-nous d'être les enfants de la sainte Église catholique, que DIEU ne cesse de visiter, et à laquelle il continue de donner le témoignage divin par excellence, le témoignage des miracles. A l'origine, le miracle était la grande preuve de la vérité de la foi ; quoiqu'il ne soit plus nécessaire aujourd'hui, le miracle n'en est pas moins utile à notre intelligence, et l'expérience montre avec quelle puissance il ranime, il console notre foi.

Mais si la foi est divine et absolument certaine, soyons conséquents avec nous-mêmes : pratiquons-la fidèlement, pratiquons-la énergiquement, coûte que coûte, sans marchander. Nous sommes dans la vérité, nous possédons la vraie lumière et la vraie vie : soyons chrétiens, soyons fervents.

En second lieu, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, concluons de toutes ces merveilles, non-seulement la légitimité, mais en outre l'excellence du culte de la très-sainte Vierge. Nous vivons dans un temps de demi-rationalisme où beaucoup de chrétiens eux-mêmes sont remplis de préjugés à l'égard de la piété : ne nous laissons pas entamer par ce demi-protestantisme, et, en vrais enfants de l'Église catholique, servons, aimons,

Digitized by Google

honorons de toutes nos forces la très-sainte Vierge, Mère de DIEU et Reine des élus. Pourvu que nous ne l'*adorions* pas (car l'adoration, chacun le sait, est due à DIEU seul), pourvu que nous ne l'adorions pas, nous sommes toujours au-dessous de ce que nous lui *devons :* quel est, dites-moi, le chrétien qui aimera, qui honorera la Bienheureuse Vierge, autant que l'a aimée, que l'a honorée son divin Fils, Notre-Seigneur?

En troisième lieu, tirons de la contemplation des merveilles de Lourdes un renouvellement d'esprit de foi et de dévotion ardente au mystère de l'Immaculée-Conception. Ce mystère est la perle précieuse de notre siècle, et le bouclier de l'Église dans les luttes des derniers temps qui approchent.

Qu'est-ce, en effet, que la grâce du mystère de l'Immaculée-Conception, sinon la grâce du triomphe total de la Sainte-Vierge sur Satan? Elle lui brise la tête, et, à cause de cela, il ne peut rien contre elle. De MARIE, cette grâce d'innocence et de victoire découle sur l'Église, afin que l'Église, elle aussi, puisse triompher totalement du vieux Serpent qui, depuis six mille ans, séduit le monde. Armée de la grâce de l'Immaculée-Conception, assistée de sa Reine, la Vierge MARIE conçue

Digitized by Google

sans péché, l'Église écrasera la tête du serpent et triomphera de l'Antechrist. Nous tous, catholiques fidèles, enfants de MARIE, membres vivants de JÉSUS, armons-nous de cette même grâce, marchons à cette lumière, et, suivant les traces bien-aimées de l'Immaculée, de la Vierge sans tache, menons une vie innocente et pure, forts dans la foi, fidèles à l'Eucharistie, fervents dans la prière.

Le grand miracle de Lourdes, unique en son genre, est comme le couronnement céleste de la définition dogmatique du 8 décembre 1854; il semble en être l'écho, le reflet divin. La Vierge Immaculée et Pie IX, le mystère de l'Immaculée-Conception et celui de l'infaillibilité pontificale, ne doivent être séparés ni dans notre esprit, ni dans notre amour.

La consolante évidence de la foi catholique, l'excellence du culte et de l'amour de la Sainte-Vierge, la fidélité à la grâce souveraine du mystère de l'Immaculée-Conception : telles sont donc, au point de vue de la foi, les trois premières conclusions qui jaillissent, comme trois rayons de lumière, des merveilles que la miséricorde de DIEU a fait éclater dans ces dernières années, à la grotte de Lourdes.

Digitized by Google

XLIII.

Ce qu'enseigne à notre piété la céleste Apparition de la grotte.

Au point de vue de la piété, nous pouvons et nous devons tirer, de la contemplation de Notre-Dame de Lourdes, des conséquences pratiques de la plus haute importance.

Toutes les fois qu'elle est apparue à la petite Bernadette, la Vierge Immaculée s'est montrée sous la même forme, avec les mêmes vêtements, dans la même lumière; en un mot, avec le même ensemble de mystérieux détails qui sont pour nous autant d'enseignements muets.

D'abord, elle n'apparaissait jamais qu'enveloppée de lumière; et cette lumière était si pure, si splendide, si suave, que la terre n'en connaît point de semblable. — C'est le symbole de la divine lumière de la foi, dans laquelle nous plonge pour ainsi dire notre baptême, qu'alimente la sainte Eucharistie, et dont un vrai chrétien doit toujours être pénétré et enveloppé. La foi, c'est la vraie lumière, « la lumière de vie » dont nous de-

Digitized by Google

vons briller devant le monde. Oui, nous devons rayonner la foi, par la sainteté de notre vie; et cela, je le répète, en tout et partout. La foi, c'est l'atmosphère céleste du chrétien. N'en sortons jamais. La lumière de l'Apparition était tranquille et profonde : telle est aussi la foi catholique, en qui nous trouvons le repos de nos âmes.

Dans ses miraculeuses apparitions, la Vierge de Lourdes était belle, si belle que l'œil de Bernadette ne put jamais rien trouver qui lui pût être comparé. — La Sainte-Vierge, notre Mère, nous enseigne par là que nous devons travailler à acquérir la beauté véritable, afin que le ciel puisse nous contempler avec complaisance. La vraie beauté, ce n'est point celle qui frappe les yeux des hommes, comme la vraie richesse n'est pas celle que renferment les coffres-forts : la vraie beauté, c'est la beauté de l'âme; c'est la beauté que DIEU voit, qui charme JÉSUS-CHRIST, qui attire les regards de sa Mère et de ses Anges. Il ne dépend pas de nous d'être beaux aux yeux des hommes; mais il dépend de nous, en nous unissant très-intimement à JÉSUS, par la grâce, de participer à ce qu'il est. Or, JÉSUS est la Beauté infinie; et la beauté de la Sainte-Vierge, des Anges et des Bienheureux n'est que le reflet

Digitized by Google

de sa divine splendeur. Plus nous ressemblerons à JÉSUS-CHRIST, plus nous nous revêtirons de lui par la sainteté, et plus nous serons beaux de sa beauté, la seule qui ne passe pas. La belle Vierge de Lourdes est, devant nos yeux, le modèle parfait de cette beauté céleste dont elle veut voir resplendir l'intérieur de tous ses enfants.

La robe de l'Apparition était blanche, mais d'un blanc si pur, si délicat, si splendide, que jamais étoffe précieuse n'a su approcher de cet éclat. — La Vierge très-pure montrait par là à Bernadette, et à nous tous en sa personne, de quelle pureté parfaite et délicate notre âme baptisée doit être revêtue devant DIEU. Le péché souille notre belle robe blanche; le moindre péché véniel, la moindre imperfection volontaire en ternit l'éclat. Donc, évitons le péché, et gardons-nous purs, immaculés, pour ressembler à notre Mère du ciel. Surtout, gardons avec un soin jaloux, avec une scrupuleuse vigilance, la pureté proprement dite, la très-belle et très-sainte chasteté. Chaste en son corps, chaste en son cœur, chaste en ses regards, en ses paroles, en ses pensées, en tout son être: tel doit être le vrai serviteur de JÉSUS et de MARIE.

Un long voile blanc, aussi pur, aussi écla-

Digitized by Google

tant que la robe, enveloppait l'Apparition tout entière; de la tête, il tombait sur les épaules, jusqu'aux pieds. N'était-ce point l'image de ce qui enveloppe et conserve l'innocence : la pudeur ! La pudeur est cet ensemble de précautions, de vigilances, de mortifications, qui enveloppent pour ainsi dire et qui conservent la pureté. Si nous voulons rester chastes, soyons modestes; et que « la modestie du Christ, » comme dit saint Paul, soit le modèle et la règle de nos moindres actions.

La blanche robe de l'Apparition de la grotte était comme nouée à la taille par une ceinture d'un bleu céleste. Bernadette disâit que l'azur du ciel lui-même n'était ni aussi bleu ni aussi céleste. — Image de ce que doit être le cœur d'un fidèle, qui veut se garder pur au service de son DIEU. Or, c'est l'oraison, c'est le recueillement intérieur et l'union avec JÉSUS qui, dès ce monde, nous rendent ainsi tout célestes. « Si tu le veux, tu seras un ciel pour JÉSUS-CHRIST, » disait jadis saint Ambroise. Et saint Paul avait dit au nom de tous les fidèles : « Notre vie est dans les cieux. » Vivons d'avance, par les aspirations de notre âme, là où nous sommes appelés à vivre éternellement.

Digitized by Google

De plus, la ceinture qui retient le vêtement et le relève pour la liberté de la marche, est le symbole de ce que nous devons être par rapport au salut éternel : toujours prêts à partir, détachés de la terre, mortifiés, tempérants, libres et agiles dans la voie des commandements de DIEU.

La Sainte-Vierge apparaissait les pieds nus, et sur chacun de ses pieds brillait une rose lumineuse. — Les pieds nus de MARIE nous prêchent la pauvreté évangélique, cette belle et sublime vertu à laquelle le Sauveur a promis le royaume des cieux. « Bienheureux les « pauvres en esprit, parce que le royaume « du ciel est à eux. » Et qu'est-ce que l'esprit de pauvreté, sinon le détachement sincère de toutes les choses de la terre, l'humilité de l'esprit et du cœur, la simplicité qui s'attache à DIEU seul et qui lui sacrifie sans hésiter tout ce qui ne s'accorde pas pleinement avec son saint amour?

Rien de plus édifiant que cette humilité, que cette simplicité et pauvreté d'esprit : comme les roses de l'apparition, elles répandent partout la bonne odeur de JÉSUS-CHRIST, le parfum divin de l'Évangile.

Enfin l'immaculée Vierge avait toujours les mains jointes pour la prière, et tenait,

Digitized by Google

soit dans ses mains sacrées, soit suspendu à son bras, le beau rosaire, blanc et or, que nous avons décrit plus haut, d'après Bernadette. — Par là, Notre-Dame de Lourdes a voulu nous rappeler « qu'il faut toujours prier et ne jamais se lasser; » que la prière doit être à notre âme ce que la respiration est à notre corps, et que la pureté, la ferveur, la sainteté se résument en ce seul mot : la prière.

L'Apparition ne récitait point le rosaire ; mais elle nous le présentait, d'abord comme une excellente manière de prier utilement, de bien prier; puis, parce que le rosaire ou le chapelet est la prière des simples, des petits et des pauvres. La bonne Vierge nous recommandait ainsi elle-même la fidélité au chapelet. Avons-nous tous un chapelet? Le portons-nous habituellement sur nous? Le disons-nous chaque jour? Le disons-nous avec dévotion et recueillement ?

Tels sont les muets enseignements que nous donne l'*Immaculée-Conception* de la grotte de Lourdes. Ne les oublions pas.

MARIE tenait ordinairement ses yeux admirables attachés sur la petite Bernadette : ce regard de la Reine du ciel est fixé sur chacun de nous; oui, MARIE nous regarde, comme JÉSUS nous regarde... Il ne faut jamais rien

Digitized by Google

faire qui puisse contrister ce maternel regard.

O douce Vierge, gardez-nous au milieu des dangers du temps présent! Gardez le Pape, gardez l'Église, gardez tous vos enfants! Et donnez-nous de vous imiter si fidèlement sur la terre, que nous ayons le bonheur de vivre et de mourir en l'amour de votre Fils, notre Sauveur et Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Gloire au ciel et sur la terre, gloire à l'IMMACULÉE-CONCEPTION!

FIN.

Digitized by Google

TABLE

Ex-voto..... 8

I. Un mot sur les pèlerinages et les sanctuaires..... 11

II. La grotte prédestinée de Lourdes..... 15

III. La petite Bernadette..... 17

IV. Le jeudi, 11 février 1858..... 20

V. La première apparition..... 22

VI. La seconde apparition..... 27

VII. La troisième apparition, et les premières paroles de la très-sainte Vierge..... 30

VIII. Les trois premiers jours de la quinzaine miraculeuse..... 35

IX. Contradictions et persécutions suscitées à la pauvre petite Bernadette..... 39

X. Le cinquième jour de la quinzaine..... 46

XI. Bernadette aux pieds de la Sainte-Vierge..... 49

XII. Les célestes beautés de la Vision..... 57

XIII. Apparition du mardi, 23 février.
Premier secret, et demande d'un sanctuaire..... 61

XIV. Apparition du mercredi, 24 février.
Deuxième secret, et exhortation à la pénitence... 65

XV. Apparition du jeudi, 25 février.
Le troisième secret, et la source miraculeuse..... 72

XVI. Le vendredi, 26 février.
La première guérison miraculeuse..... 76

XVII. Apparitions des derniers jours de la quinzaine... 81

XVIII. Merveilleuse clôture de la quinzaine..... 87

XIX. Ridicules efforts de la police préfectorale pour « étouffer le fanatisme et la superstition »..... 96

XX. L'apparition du 25 mars :
« *Je suis l'Immaculée-Conception.* »..... 105

Digitized by Google

XXI. L'apparition du lundi de Pâques, 5 avril. Le miracle du cierge ardent..... 115
XXII. Guérison miraculeuse du jeune Henri Busquet ... 118
XXIII. Dix-huitième et dernière apparition de la Sainte-Vierge à Bernadette..... 122
XXIV. Bernadette, depuis les apparitions..... 125
XXV. Le jugement épiscopal, et l'institution canonique du pèlerinage..... 132
XXVI. Les miracles de Notre-Dame de Lourdes..... 140
XXVII. Guérison subite d'un protestant libre-penseur..... 146
XXVIII. Les yeux du petit Pierre Estournet..... 150
XXIX. Une jeune mourante instantanément ressuscitée... 154
XXX. Guérison subite d'un ancien gendarme..... 165
XXXI. Guérison instantanée d'une jeune ouvrière à l'agonie. 180
XXXII. Merveilleuse guérison d'un jeune garçon de quinze ans, muet et paralytique..... 193
XXXIII. Guérison d'une mère de famille, atteinte d'un cancer à la langue..... 250
XXXIV. Guérison subite d'une petite pensionnaire, menacée de perdre la vue..... 212
XXXV. Guérison d'un garde-barrière, racontée par lui-même. 215
XXXVI. Guérison instantanée d'une jeune paysanne poitrinaire. 220
XXXVII. Touchantes guérisons d'enfants, opérées tout récemment par l'eau miraculeuse de Lourdes..... 231
XXXVIII. Un ouvrier de soixante ans subitement guéri d'ulcères et de varices déclarés incurables..... 245
XXXIX. Le séminariste de Liège..... 254
XL. Guérison instantanée et radicale d'une jeune fille, qui se mourait de convulsions..... 259
XLI. Guérison miraculeuse de Pierre Hanquet, maître-maçon à Liège..... 264
XLII. Que conclure de toutes ces merveilles, au point de vue de la foi?..... 276
XLIII. Ce qu'enseigne à notre piété la céleste Apparition de la grotte..... 280

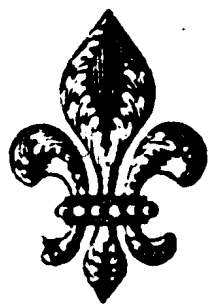
Digitized by Google

VIVE LE ROI

PAR

Mgr DE SÉGUR

DOUZIÈME ÉDITION. — PRIX : 25 C.



POITIERS
HENRI OUDIN, LIBRAIRE-EDITEUR
4, RUE DE L'ÉPERON, 4

PARIS

V. PALMÉ, LIBRAIRE
r. Grenelle-S.-Germ. 25

HATON, LIBRAIRE
r. Bonaparte, 33

1871

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRE DE M. LE COMTE DE CHAMBORD

A MONSEIGNEUR DE SÉGUR.

« C'est en revenant de Chambord que j'ai trouvé à Bruges, Monseigneur, votre admirable lettre et l'hommage qui l'accompagne. J'ai reçu l'un et l'autre avec un véritable bonheur.

« Ce petit livre, auquel votre modestie donne le nom d'opuscule, est le traité le plus complet et le plus lumineux qu'on puisse lire sur ce grand sujet de la souveraineté royale. On a écrit bien des volumes pour établir très-imparfaitement ce que vous démontrez en quelques pages avec une merveilleuse clarté.

« Je ne m'arrête point aux jugements trop bienveillants portés sur ma personne. Mais ce qui me frappe et ce qui saisit toutes les âmes de bonne foi, c'est l'enchaînement et la puissance de votre argumentation, la sûreté de votre doctrine, l'évidence de vos démonstrations.

« Je voudrais, dans l'intérêt de la vérité et de notre chère et malheureuse France, que ce livre fût dans toutes les mains, et j'engage mes amis à le faire pénétrer partout, dans l'atelier, dans les salons, dans la chaumière. On ne se livrera jamais à une propagande plus utile et plus féconde.

« Je ne saurais assez vous dire la reconnaissance dont je me suis senti pénétré en recevant la chaleureuse expression de votre dévouement et de vos vœux. Il vous était réservé de prolonger ainsi les douces émotions que je rapportais de France, et rien ne pouvait me toucher plus profondément.

« Je me recommande tout spécialement à vos saintes prières. Dieu exauce de préférence celles que lui adressent les humbles de cœur et les âmes ferventes. C'est à ce titre que je compte sur les vôtres. Je vous renouvelle l'expression de tous mes sentiments de reconnaissance et de constante affection.

« HENRI. »

« Le 12 juillet 1871. »

Digitized by Google

BREF DE SA SAINTETÉ PIE IX

A MONSEIGNEUR DE SÉGUR.

« PIE IX PAPE.

« Bien-aimé fils, salut et bénédiction apostolique

« Nous avons reçu avec plaisir votre nouvel opuscule, et nous lu souhaitons de tout notre cœur de dissiper chez les autres les erreurs que vous-même, éclairé par les malheurs de votre patrie, vous avez eu le bonheur de rejeter.

« En effet, ce ne sont pas seulement les sectes impies qui conspirent contre l'Église et contre la société, ce sont encore tous ces hommes qui, lors même qu'on leur supposerait la plus entière bonne foi et les intentions les plus droites, caressent les doctrines *libérales* que le Saint-Siége a souvent désapprouvées : « *Doctrinis liberalibus blanditus sæpe ab hac Sancta Sede improbatis* ». Ces doctrimes, qui favorisent les principes d'où naissent toutes les révolutions, sont d'autant plus pernicieuses peut-être que, de prime abord, elles paraissent plus généreuses. Les principes évidemment impies ne peuvent atteindre, en effet, que les esprits déjà corrompus ; mais des principes qui s'enveloppent du voile du patriotisme et du zèle de la religion, des principes qui mettent en avant les aspirations des honnêtes gens, séduisent aisément les gens de bien et les détournent à leur insu, des vraies doctrines pour les incliner vers des erreurs qui, prenant bientôt de plus larges développements et traduisant en actes leurs dernières conséquences, bouleversent tout l'ordre social et perdent les peuples.

« A coup sûr, bien-aimé fils, si, par votre opuscule, vous avez le bonheur d'amener à résipiscence bon nombre de ceux qui, jusqu'à ce jour, ont été dans l'erreur, votre récompense sera bien belle.

« C'est de tout cœur que Nous vous souhaitons cette grâce, et, en attendant, comme gage de la bénédiction de Dieu, comme témoignage de notre paternelle bienveillance, nous vous accordons avec amour la bénédiction apostolique.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 31 juillet 1871, en la vingt-sixième année de notre pontificat.

« PIE IX PAPE. »

Digitized by Google

VIVE LE ROI

Trois mots sur la *politique*.

La politique est la direction du mouvement social, dans l'ordre temporel ; c'est la direction des idées, des aspirations, des forces vives d'une nation.

La politique d'un gouvernement est bonne et sage, lorsque ce gouvernement dirige, selon la vérité et la justice, les idées, les aspirations, les forces vives de la nation. Au contraire, sa politique est fausse et mauvaise, lorsque la direction imprimée au pays n'est pas selon la vérité et la justice, ou, plus simplement encore, selon la volonté de DIEU, qui est le souverain Maître du monde et qui veut que tout dans le monde tourne au vrai bien et au salut de ses enfants.

Touchant à chaque instant aux intérêts de la Religion, la politique, *à ce point de vue*, intéresse directement l'Église ; et le Pape, les Évêques, les prêtres, lorsqu'ils s'occupent des questions politiques à ce grand point de vue religieux, exercent un droit sacré et remplissent le premier de leurs devoirs.

En effet, quoi de plus dangereux pour le salut des

Digitized by Google

âmes qu'une direction antichrétienne donnée par un pouvoir quelconque aux idées d'une nation, à ses institutions publiques, à son éducation, à ses lois, à ses mœurs ? Par une politique, par une direction publique contraire à la loi divine dont l'Église, et l'Église seule, est la gardienne ici-bas, le mal s'opère en grand et dans des proportions effrayantes. Au contraire, rien de plus favorable au salut des âmes, qu'une direction chrétienne et vraie, donnée par le pouvoir à toute une société.

C'est uniquement à ce point de vue que l'Église s'occupe des questions sociales et politiques. C'est aussi à ce point de vue que j'écris ces quelques pages, dictées, ce me semble, par la foi et le bon sens, où la passion demeure étrangère, et où je m'adresse à la bonne foi du lecteur.

Élevé, comme tant d'autres, dans un siècle de révolutions et dans un milieu libéral, je n'ai pas toujours eu le bonheur de connaître aussi clairement qu'aujourd'hui les importantes vérités que j'expose ici, et dont le simple énoncé me paraît être la démonstration la plus convaincante. A la lueur des événements si graves qui, depuis quelques années, ébranlent la société, beaucoup d'esprits sincères ont vu distinctement ce que jusqu'alors ils n'avaient fait qu'entrevoir, ou même ce qu'ils avaient ignoré. Je suis de ce nombre ; et c'est pour faire profiter les autres de ce que j'ai reçu, que je prends la plume pour exposer simplement, telles que je les comprends,

Digitized by Google

ces vérités de salut public et de réorganisation de notre chère France.

Quoique les questions que je touche ici soient grosses comme le monde et sujettes à des développements, à des discussions sans nombre, le peu que j'en dis me semble suffisant pour satisfaire les esprits honnêtes, chez qui la foi et la bonne foi ont conservé le sens du vrai.

Je leur offre ce petit travail, en priant DIEU de les bénir et de les convaincre.

I

Pourquoi, après cinq ou six essais, plus misérables les uns que les autres, la France tourne enfin ses regards vers le principe monarchique, représenté par Henri V.

Parce qu'elle ne voit plus de salut que là.

Parce que l'expérience lui fait comprendre enfin qu'on ne peut point bâtir sur le sable mouvant de principes qu'on a forgés soi-même, et qu'en politique comme en religion, il y a des vérités auxquelles il faut revenir bon gré mal gré, si l'on ne veut être sans fin le jouet ou plutôt la victime des révolutions.

Profondément bonne, mais profondément égarée, la pauvre France revient à la monarchie légitime, comme le pauvre enfant prodigue, lui aussi égaré par de folles passions, est revenu à la maison paternelle. L'excès de sa misère l'a fait rentrer en lui-

Digitized by Google

même ; il s'est aperçu que lui, le noble enfant, n'était couvert que de haillons, qu'il ne gardait que de vils animaux, et qu'il ne pouvait y tenir plus longtemps. Confus, repentant, il se dit : « Je me lèverai, et j'irai trouver mon père ; j'avouerai ma faute, et il me pardonnera ! » Et, généreux dans le bien comme il avait été ardent dans le mal, il se leva sans plus tarder, et prit le chemin de cette maison qu'il n'eût jamais dû quitter.

Telle est aujourd'hui notre pauvre chère France. Séduite par Voltaire et par Rousseau, par les idéologues du dernier siècle, elle a rejeté l'autorité de ses Souverains légitimes ; elle a renié tout son glorieux et religieux passé, pour s'abandonner aux premiers-venus, et même à des scélérats, à des infâmes tels que Robespierre et Marat. Elle s'est jetée dans toutes sortes d'aventures, républicaines, dictatoriales, constitutionnelles, parlementaires, bourgeoises, démocratiques, césariennes, socialistes : partout, à chaque nouveau gouvernement, elle a cru trouver la paix ; elle n'a trouvé que la ruine.

Punie par où elle avait péché, la France, après avoir abandonné sa monarchie traditionelle, en est arrivée à ces abîmes sans nom, où l'on voit tombées les malheureuses qui se laissent séduire par un étranger et qui, de fautes en fautes, en arrivent à la ruine totale et au déshonneur.

Du fond de l'abîme où nous ont entraînés les erreurs révolutionnaires, despotiques et anarchiques, nous ouvrons enfin les yeux, nous reconnaissons

Digitized by Google

humblement que nous nous sommes trompés, et nous voulons réparer nos fautes.

Voilà pourquoi nous revenons au principe monarchique et à celui qui seul le représente, à savoir Henri V, chef de la maison royale de France.

« Je ne doute pas, écrivait ce Prince en 1864, je ne doute pas que tous les bons esprits et tous les nobles cœurs, éclairés par les événements et l'expérience, ne reconnaissent bientôt que la violation du grand principe de l'hérédité royale a été pour la France et l'Europe un immense malheur, et que le retour à cette loi fondamentale est l'unique port de salut où elles peuvent enfin trouver le repos.

« En effet, comment ne pas voir aujourd'hui, après tant de mécomptes et d'essais infructueux, que la monarchie traditionnelle, appuyée sur le droit héréditaire et consacrée par le temps, peut seule rendre au pays, avec un gouvernement régulier et stable, cette sécurité de tous les droits, cette garantie de tous les intérêts, cet accord nécessaire d'une autorité forte et d'une sage liberté, qui sont les plus solides bases de l'ordre public et les plus sûrs gages du bonheur des peuples [1].

« Oui, bientôt, j'en ai la ferme confiance, tous les bons esprits et tous les nobles cœurs reconnaîtront que, pour notre chère patrie, l'unique port de salut est dans la monarchie héréditaire et traditionnelle,

1. Correspondance de M. le comte de Chambord. Genève 1871, p. 206.

Digitized by Google

la seule véritable, la seule qui, en renouant l'antique alliance de la royauté et de la liberté, peut ouvrir encore à la France une nouvelle ère de prospérité, de bonheur et de gloire [1].

« Aujourd'hui, comme il y a dix-sept ans, écrivait-il encore en 1869, je suis convaincu et j'affirme que la monarchie héréditaire est l'unique port de salut, où, après tant d'orages, la France pourra retrouver enfin le repos et le bonheur.

« Poursuivre, en dehors de cette monarchie, la réalisation des réformes légitimes que demandent avec raison tant d'esprits éclairés, chercher la stabilité dans les combinaisons de l'arbitraire et du hasard, bannir le droit chrétien de la société, baser sur des expédients l'alliance féconde de l'autorité et de la liberté, c'est courir au-devant de déceptions certaines » [2].

II.

Comment et en quel sens Henri V est, de droit, le légitime Souverain de la France.

Depuis cent cinquante ans, on a fait tout ce qu'on a pu pour enlever à la France et la foi religieuse et la foi politique. On a mis tout en œuvre pour lui faire perdre ce qu'on pourrait appeler « *le sens de l'autorité* », c'est-à-dire les vraies notions et l'amour de l'obéissance. Les incrédules et les francs-

1. Correspondance, p. 197.
2. Correspondance, p. 268.

Digitized by Google

maçons du dernier siècle sont parvenus à lui faire-oublier ce qu'elle devait et à son DIEU et à son Roi. Ses vieilles et nobles traditions de fidélité à l'Eglise et de fidélité à la monarchie ont été tournées en dérision, et on lui a persuadé qu'elle pouvait à son gré être fidèle ou infidèle, être chrétienne ou athée, monarchique ou révolutionnaire. Elle en a essayé ; elle a goûté de l'indépendance ; et elle s'est si bien habituée à n'avoir pour loi que ses caprices, à ne plus rien respecter, à faire et à défaire ses Souverains, qu'elle ne peut pour ainsi dire plus concevoir un Roi qui se présente à elle avec des droits qu'il ne tient pas d'elle, qu'elle n'a point par conséquent le droit de discuter, encore moins de nier et de renverser.

Tel est, devant la France, Henri V, chef de la maison royale de Bourbon, héritier légitime, et seul légitime, de la couronne de saint Louis, d'Henri IV et de Louis XIV.

Il ne s'impose pas à la France ; il se propose. Mais il se propose comme le seul Souverain légitime, tenant ses droits de sa naissance même et d'une antique constitution nationale, que nulle violence n'avait le droit de renverser.

Il ne s'impose pas, parce que, pour être stable, toute autorité morale doit être librement reconnue et acceptée ; mais, une fois donnée cette reconnaissance solennelle de son droit, Henri V se présente à la France au nom de Celui de qui procède tout droit et toute souveraineté légitime.

Digitized by Google

Que la France eût été heureuse, si, au lieu de se laisser séduire par de chimériques promesses et par de grands mots, elle était restée fidèle à son Roi !

Henri V est Roi de France, non en vertu de la capricieuse volonté du peuple, mais en vertu de l'ordre établi de DIEU ; il est Roi de France de *droit divin*.

III.

Ce que c'est que le *droit divin* dont on se moque avec tant de légèreté.

Il n'y a que l'ignorance qui s'en moque. « Le droit divin », quand on sait ce que c'est, est la chose du monde la plus simple et la plus vénérable.

Ainsi que le mot l'indique, le « droit *divin* » c'est le droit de DIEU. Que DIEU, souverain Maître de toutes choses, ait *le droit* de diriger les sociétés et les peuples, cela est plus clair que le jour. DIEU n'est-il pas le Roi suprême de tous les rois et de tous les peuples, le Seigneur souverain et absolu de toutes les sociétés ? Son droit est au-dessus de tous les droits ; et tous les droits légitimes viennent de lui, comme toutes les gouttes d'eau d'un ruisseau viennent de la source. Tout droit véritable est donc un droit *divin*, une communication du droit de DIEU.

En matière de souveraineté, cette communication, pour être réelle, n'a nullement besoin d'être surnaturelle ni miraculeuse : il n'est pas nécessaire que le bon

Digitized by Google

DIEU apparaisse en personne ou envoie un Ange pour dire à un peuple : « Voici le Souverain que je te donne ; voici la race royale qui te gouvernera. » Non, ce n'est pas ainsi que DIEU mène les sociétés et choisit les dépositaires de ses droits. Pour communiquer ses droits souverains sur tel ou tel peuple, le bon DIEU se sert de faits humains, parfaitement suffisants pour établir le droit divin : la naissance, par exemple, et le droit de succession ; ou bien encore une élection régulière. Le droit à la couronne est, en effet, un véritable droit de propriété, qui s'acquiert comme toute les propriétés : par naissance, par héritage, par conquête, par donation, enfin par prescription. La prescription a toujours la vertu de légitimer le titre primordial lorsqu'il est vicieux, de le confirmer lorsqu'il est légitime.

Oui, la couronne—je ne dis pas le royaume, mais la couronne, c'est-à-dire le droit de commander et de régner—est une propriété ; une propriété que nul n'a le droit de ravir à celui qui la possède en vertu d'un titre légitime, c'est-à-dire conforme à la loi de DIEU et aux traditions du pays. Violer cette propriété royale, c'est voler ; et le vol est interdit par les lois divines et humaines.

En fait de souveraineté comme en fait de propriété, le *droit* humain est sanctionné par le *droit* divin, s'appuie sur lui, devient une seule et même chose avec lui : de telle sorte qu'il est à la fois humain et divin.

Remarquons-le d'ailleurs : le droit divin du Roi

Digitized by Google

légitime n'est pas, comme on se l'imagine, un fait isolé dans la société. La société repose sur une foule de faits humains donnant lieu au droit divin. C'est de droit divin que je possède ma maison, mon champ, et tous les fruits de mon travail ; c'est de droit divin que je possède ce dont je suis devenu le propriétaire légitime, à la suite et par l'effet de faits humains, de conventions purement humaines.

Il n'en est pas autrement du droit du Souverain légitime à sa couronne. Bien que ce droit résulte de faits humains, comme nous le disions tout à l'heure, il n'en est pas moins divin ; et dès lors on peut et on doit dire que c'est de droit divin qu'il possède sa couronne.

Or, il n'y a pas de droit contre le droit. Contre le droit à la fois humain et divin de la souveraineté légitime, il n'y a pas plus de *droit* qu'il n'y en a contre le droit à la fois humain et divin, en vertu duquel tout propriétaire légitime possède ce qu'il possède — De grâce, méditons bien ces choses. Elles sont, je le sais, un peu abstraites; elles choquent les idées courantes, vulgarisées par la Révolution ; mais elles sont vraies ; et aujourd'hui plus que jamais, il est indispensable de le bien comprendre.

En résumé, pour un Souverain quelconque, régner de « droit divin », c'est tout simplement régner légitimement, en vertu de droits légitimes ; c'est être le représentant légitime de DIEU pour le gouvernement d'une société, d'un peuple. De là cette formule

Digitized by Google

célèbre, qui fait tant crier les impies et les ignorants : *régner par la grâce de* DIEU.

Donc, quand nous disons qu'Henri V est de « droit divin » le Roi de la France, nous voulons dire que, d'après la loi de DIEU, et d'après les plus vénérables traditions de la France, le droit de ce Prince à la couronne repose sur des titres légitimes, inattaquables, et sur une prescription huit fois séculaire, qu'il est le dépositaire de l'autorité souveraine de DIEU, lequel est le Maître suprême du peuple français comme de tous les peuples ; qu'il est ainsi le Roi légitime à qui la France doit obéir, si elle veut faire la volonté de DIEU, si elle ne veut point se révolter contre le droit de DIEU.

Voilà ce que c'est que le « droit divin ».

Est-ce là, dites-moi, chose si étrange ? Est-ce là surtout quelque chose d'absurde, de ridicule, d'intolérable, comme l'affirment depuis cent ans nos petits bavards démocrates de la libre pensée et du journalisme ?

Du moment que l'on croit en DIEU et qu'on respecte le droit, le « droit divin » n'est-il pas au contraire une doctrine parfaitement raisonnable, la conséquence évidente des principes les plus certains ?

IV.

Comment on peut reconnaître avec certitude sur qui repose le droit divin.

D'abord, au moyen des événements et des circonstances, qui manifestent les vues de la Providence sur

Digitized by Google

tel ou tel Prince; puis, par l'examen approfondi des principes qui sont ou qui seront la base du gouvernement de ce Prince; puis enfin, par les fruits de salut et de véritable bonheur qui résultent ou qui résulteront des principes de son gouvernement.

Lorsque ces *trois* conditions se trouvent réunies sur la tête d'un Souverain, on peut affirmer, sans crainte de se tromper, que ce Souverain est le dépositaire des droits de DIEU pour le bien du pays qu'il gouverne ou qu'il gouvernera. Et si, par-dessus le marché, la sainte Eglise prend en main ses droits, le protégeant de ses sympathies et de sa divine autorité, la certitude, du moins pour les chrétiens, devient telle que le doute ne semble plus permis.

Je dis d'abord que la légitimité d'un Prince et la volonté de DIEU qui l'a établi ou qui veut l'établir à la tête d'une nation se manifestent par les événements. La Providence mène, en effet, d'une manière souveraine les choses de ce monde, et fait souvent servir à ses desseins les événements les plus imprévus, quelquefois même les crimes et les injustices des hommes. Elle punit les péchés d'un peuple, en lui retirant tel ou tel bon Prince dont il n'est plus digne; elle punit les péchés de telle et telle famille royale, en lai-sant déchoir du trône ses descendants et ses héritiers. Dans sa colère ou dans sa miséricorde, elle chasse ou elle ramène les dynasties, elle suscite une dynastie nouvelle; et alors c'est surtout par les événements qu'elle exprime ses volontés.

Digitized by Google

Rien de plus certain que ce principe, dont la fameuse théorie moderne des « faits accomplis » n'est que la caricature. Ordinairement, ce n'est qu'avec le temps et de loin que l'on peut juger avec certitude le véritable caractère de ces événements, touchant la légitimité du pouvoir qui en est issu. Jusque-là, on n'a que des présomptions. — Comme on le voit, ces événements providentiels ne *donnent* pas le droit; ils ne font que le manifester.

Je dis en second lieu que la légitimité, le droit divin d'un Souverain se reconnaît à la nature des principes sur lesquels repose son pouvoir. Rien de ce qui est contraire à la loi divine, à la foi et à la morale catholiques, à l'enseignement du Saint-Siége au respect des droits souverains de JÉSUS-CHRIST sur le monde; rien de ce qui est contraire à la justice, à l'honnêteté, au droit des gens; rien de ce qui est révolutionnaire ne saurait venir de DIEU. Voilà une pierre de touche très-simple, très-pratique, pour éprouver la légitimité des droits d'un prétendant à la couronne. Dans les principes sur lesquels s'appuie la revendication de ses droits, il faut que tout soit conforme, ou du moins ne soit point contraire à ce que la loi et la raison nous montrent comme la volonté de DIEU. — Notons-le bien, je parle ici des principes et non des actes: les principes doivent être absolument vrais, absolument conformes à la volonté de DIEU; les actes, au contraire, sont toujours plus ou moins imparfaits, à cause de la faiblesse humaine. Si, pour être légtime.

Digitized by Google

un gouvernement devait être parfait, il faudrait renoncer à en trouver un ; et la société civile, livrée à l'anarchie ou au despotisme, s'effondrerait bientôt dans le gouffre des révolutions.

Enfin la légitimité et l'origine sacrée du droit d'un Prince au gouvernement d'une nation peut et même doit se reconnaître aux fruits de salut qui résultent ou devront nécessairement résulter de son avénement au pouvoir. « Aux fruits jugez de l'arbre », nous dit Notre-Seigneur dans l'Évangile. Lorsqu'il est *évident* que le vrai bien d'une nation, son salut, sa paix, son bonheur résultent ou résulteront du gouvernement d'un Prince, on peut affirmer également, sans crainte d'erreur, que ce Prince est élu de DIEU pour gouverner cette nation, et que par conséquent il en est le Souverain légitime. DIEU veut, en effet, le bien, le bonheur des sociétés comme des individus ; il ne confie l'autorité que pour procurer ce bien et ce bonheur ;et dès lors que l'expérience montre qu'un Souverain procure, par la sagesse et la force de son gouvernement, le bien véritable d'un pays, tout doit faire conclure à la légitimité, au droit divin de ce Souverain. — Je ne saurais trop le répéter : pas plus que les deux premières, cette troisième condition ne suffirait, à elle seule, pour manifester le droit divin ; d'autant plus qu'en pareille matière, on peut facilement s'abuser, prendre l'apparence pour la réalité et regarder comme solide et durable un bien-être purement passager.

J'ai ajouté, et il n'est pas besoin de le prouver lon-

Digitized by Google

guement, que si l'autorité des sympathies de l'Église vient se joindre à ces trois signes très-probables, moralement certains, de la volonté de DIEU sur un Prince et sur un peuple, le doute n'est plus guère permis à la conscience d'un catholique.

Appliquons ces principes aux pouvoirs qui se disputent en ce moment le droit de gouverner la France. N'est-il pas évident qu'Henri V remplit seul les conditions du programme ?

V.

Comment et pourquoi, depuis le commencement de notre siècle, il a été souvent très-difficile de déterminer de quel côté se trouvait le droit divin.

En pratique, la légitimité n'est pas toujours facile à déterminer ; du moins, pas aussi facile que, par la grâce de DIEU, elle l'est aujourd'hui. Et c'est là ce qui explique les hésitations, pour ne pas dire les divisions de beaucoup de gens de bien, dans les temps de révolutions et d'ébranlements politiques.

Il y a des temps où le droit divin, la légitimité du véritable Souverain, est un fait évident. Ainsi, en France, avant 1789, la loi fondamentale du royaume était tellement claire relativement aux droits de succession au trône ; les principes sur lesquels s'appuyait la monarchie étaient tellement conformes à la foi catholique et au droit des gens ; la prospérité et la force qui en découlaient pour la France étaient

Digitized by Google

si évidentes, que, pendant de longs siècles, pas une difficulté, pas un doute sérieux n'ont pu s'élever à cet égard.

En outre, la France étant essentiellement catholique, l'autorité suprême de l'Église et du Saint-Siége était toujours là pour décider au besoin et d'une manière souveraine les grands cas de conscience sociaux et politiques qui auraient pu diviser la nation. C'est ce qui eut lieu deux fois en douze ou treize siècles, à l'avénement de la dynastie Carlovingienne et à celui de la dynastie Capétienne. Un instant le calvinisme d'Henri IV suscita un doute ; mais il fut bientôt résolu, et l'abjuration du Roi y mit fin de la manière la plus heureuse pour le pays.

En dehors de ces cas exceptionnels, nécessairement très-rares, la loi constitutionnelle de la France, telle que l'avaient réglée et la Providence et l'Église et les instincts de la nation, suivait son cours comme un beau fleuve, paisible, profond, majestueux. Mais, depuis un siècle, tous les principes religieux, politiques et sociaux, ont été, sinon renversés, du moins profondément ébranlés dans notre pauvre France ; à ancienne lumière ont succédé de tels brouillards, qu'on n'y voyait pour ainsi dire plus à dix pas devant soi, et que la foi politique, si ferme jadis et si simple, ne se trouvait plus que dans un petit nombre d'esprits très-fermes et de cœurs très-élevés.

Ce qu'il avait été si facile de déterminer dans des temps meilleurs était devenu sinon très-difficile,

Digitized by Google

du moins beaucoup plus difficile dans ces temps-ci. C'est ainsi qu'en 1801 Pie VII, voyant les affreuses ruines religieuses de la France et se rappelant peut-être les fautes (nous ne cherchons point à le nier) que les Bourbons avaient commises ou laissé commettre contre la sainte Église, put croire un instant que Napoléon était suscité de DIEU pour commencer une dynastie nouvelle; et il crut pouvoir le sacrer. Les faits montrèrent bientôt que, si DIEU avait daigné se servir de cet homme extraordinaire pour relever en France les ruines de son Église, il ne régnait point par lui ni en lui. Le doute qui avait pu s'élever un instant à cet égard, Napoléon se chargea de le dissiper lui-même : foulant aux pieds tous les droits, mettant son ambition au dessus des lois divines et humaines, il porta une main sacrilége sur le Vicaire de JÉSUS-CHRIST, se découronna de ses propres mains et fut rejeté de DIEU et de la France, comme chacun sait.

En 1830, le droit divin était trop évidemment du côté de la branche aînée des Bourbons : la Révolution trouva plus commode de le supprimer dédaigneusement, et d'asseoir tant bien que mal la royauté de Louis-Philippe sur un prétendu droit exclusivement populaire.

En 1852, beaucoup de gens de bien, effrayés des menaces de l'anarchie et croyant trouver, dans un nouveau régime impérial, des éléments très-sérieux de salut et de bonheur pour la France, espérèrent en Napoléon, et oublièrent ce qui devait

Digitized by Google

inspirer des craintes. La cause d'Henri V, si claire en théorie, leur semblait alors une vérité dont la pratique était devenue impossible ; et beaucoup se disaient que ce noble et vertueux Prince était sans doute, comme Louis XVI et Louis XVII, une victime expiatoire des fautes de ses aïeux. L'impossibilité de son retour paraissait « un fait accompli » ; et puis, la France régicide avait-elle suffisamment expié son crime de 93 ?

Mais la Providence, qui a ses moments marqués, semble nous dire aujourd'hui : « Vous vous êtes trompés ! Je vous ai réservé, dans ma miséricorde, un Souverain selon mon cœur ; un Souverain qui, régnant d'après mes lois et se glorifiant d'être avant tout mon serviteur, vous tirera de l'abîme des révolutions, et ferarefleurir, sur la terre de France, la paix véritable et le véritable bonheur. »

C'est à force de souffrances que nous en sommes venus à entendre, à comprendre cette grande voix. DIEU parle au monde par les événements, disions-nous tout à l'heure. Ceux de ces dernières années sont tellement éloquents, les châtiments ont été si terribles, l'unique espoir du salut est si évidemment dans le retour à la monarchie légitime et héréditaire de la race de saint Louis, à une souveraineté qui repose sur des principes chrétiens et anti-révolutionnaires, qu'aujourd'hui le doute ne semble plus permis.

Oui, le fils de saint Louis, le chef de la maison de Bourbon, est notre Roi légitime, le Roi que DIEU

Digitized by Google

nous prépare, que DIEU a daigné nous réserver. Acclamons-le sans crainte. Bien que, en matière politique, la certitude pratique du droit divin ne puisse pas être aussi absolue que lorsqu'il s'agit du Pape, chef de l'Eglise, ou du père, chef de la famille, néanmoins, lorsqu'il y a certitude morale, on peut, on doit même se prononcer et ne pas hésiter.

C'est ce qui a lieu relativement au droit d'Henri V à la couronne de France; et c'est ce qui fait que nous n'hésitons pas à le reconnaître comme notre seul Roi légitime.

VI.

Pourquoi la France ne parvient pas à se constituer en République.

Eh! mon DIEU! pour une raison fort simple : une femme blonde a beau se teindre les cheveux en noir ou même en rouge, elle n'en demeure pas moins, en réalité, une femme blonde. Pour un temps, elle semble brune; pour un temps, elle semble rousse; mais, bon gré mal gré, les cheveux repoussent toujours blonds.

La France est monarchique dans sa constitution même; elle a le sang monarchique, comme elle a le sang catholique et militaire. C'est un fait dont l'évidence est attestée par l'histoire et, au besoin, par les efforts impuissants que cette pauvre France fait, depuis un siècle, pour changer son tempérament.

Et pourquoi notre belle et bonne France est-elle essentiellement catholique, essentiellement monarchique, essentiellement militaire ? Ah ! c'est que DIEU, qui l'a élue entre toutes les autres nations de la terre pour être le bras droit de son Vicaire ici-bas, l'a façonnée à l'image et ressemblance de son Église. L'Église est catholique, monarchique et militante : la France, « qui a été faite par les Evêques comme une ruche est faite par les abeilles », selon l'expression d'un célèbre historien protestant, la France est née catholique ; elle ne peut cesser de l'être, sans cesser d'être la France ; elle est née monarchique, et a été baptisée comme telle par saint Rémy, en la personne de Clovis, son vrai premier Roi ; on aura beau faire, elle est et elle sera toujours monarchique ; enfin la France est née militaire et guerrière : Clovis était soldat ; Charlemagne, Philippe-Auguste, saint Louis, Henri IV, Louis XIV, tous nos grands Souverains ont été des soldats.

Telle est la constitution intime de la France ; tel est l'ordre providentiel qui régit les destinées de notre patrie, et auquel elle ne saurait déroger impunément. D'autres nations, autrement organisées, peuvent et même doivent peut-être vivre en république, parce que tel est leur tempérament social et politique ; mais, pour nous, il n'en est pas ainsi : pour la France, cesser d'être une monarchie, c'est descendre du trône où DIEU et l'Église l'ont miséricordieusement placée ; c'est déroger ; c'est quitter

Digitized by Google

un état meilleur pour un état moins parfait et moins noble. Saint Thomas établit, en effet, que la forme monarchique est, dans la société chrétienne, la forme gouvernementale la plus parfaite : c'est pour cela sans doute que le Seigneur l'a choisie et pour l'Église et pour la famille, c'est-à-dire pour les deux sociétés qu'il a instituées lui-même, non-seulement quant au fond, mais encore quant à la forme.

Quoi qu'il en soit de la perfection relative de la forme monarchique, le fait est, quant à la France, qu'elle ne peut vivre ni prospérer en dehors du terrain de la monarchie. DIEU sait, et le démon aussi, combien de tentatives infructueuses ont été faites depuis cent ans, pour transporter la pauvre France dans des terrains autres que celui où DIEU l'a plantée!

Les faits sont là. Toutes les fois qu'elle a pu voter librement, l'immense majorité de la nation a repoussé la république et proclamé la monarchie. Or, comme en dehors du droit divin, il n'y a que la souveraineté nationale, c'est là une décision sans appel, une preuve sans réplique.

On est si monarchique en France que dès qu'on est tombé en république, on cherche immédiatement un dictateur : témoins, le général Bonaparte, à la fin du dernier siècle ; le général Cavaignac, en 1848 ; et Thiers, en 1871.

Non, la France n'est pas, ne sera pas républicaine ; elle ne peut pas, elle ne veut pas l'être. Instruite par l'expérience, elle veut vivre ; elle veut revivre aujourd'hui, et comme jadis, plus que

Digitized by Google

jadis, donner au monde ses belles fleurs et ses excellents fruits.

Donc, revenons enfin à cette maison paternelle d'où nous sommes follement sortis, en dehors de laquelle nous n'avons trouvé que des déceptions ; rentrons-y : nous y retrouverons la paix, le bonheur et le repos.

VII.

Ce que c'est que la Révolution, adversaire du droit divin et par conséquent de la cause d'Henri V.

Il ne faut pas confondre ce qu'on appelle en général « la Révolution » avec la révolution française de 1789. La Révolution proprement dite est plus qu'un fait : c'est une doctrine, un ensemble de principes et de théories sociales et politiques, que l'Assemblée nationale de 1789 n'a fait qu'appliquer à la France ; et cette doctrine, qu'on a appelée justement *la Révolution*, c'est-à-dire la grande révolte, est un immense blasphème et une théorie abominable. C'est la négation impudente du droit de DIEU sur les sociétés, et du droit qu'il a donné à son Église d'enseigner et de diriger les rois et les peuples dans la voie du salut.

C'est une doctrine nouvelle, née des révoltes protestantes, de l'incrédulité voltairienne et des conspirations de la franc-maçonnerie. Elle déclare que l'Église de DIEU n'a aucun droit d'enseigner ni de

Digitized by Google

diriger les sociétés, d'inspirer les lois, de s'interposer entre les Souverains et les peuples pour empêcher l'injustice et maintenir les droits de la vérité. D'après la doctrine révolutionnaire, les Souverains et leurs gouvernements relèvent, non plus de DIEU, mais du peuple ; DIEU n'est plus le Maître suprême de la nation : c'est le peuple qui seul est son propre maître : de là les noms de « peuple souverain », et de « souveraineté du peuple ». De là encore la fameuse et absurde théorie du suffrage universel, où le peuple-roi, trompé, conduit par le bout du nez par le premier-venu, vote sans savoir ce qu'il veut, sans comprendre ce qu'il fait, sans connaître les *élus* pour qui on le fait voter.

Dans ce beau système, le Souverain n'est plus le délégué, le représentant de DIEU, chargé par lui de procurer le vrai bonheur du peuple : le Souverain, dans le système révolutionnaire, est le commis, le représentant du Peuple-Souverain, lequel peut, à son gré, le mettre à la porte, et se choisir un autre commis.

D'après l'Église, le Roi ne règne et ne gouverne qu'au nom de DIEU et comme exerçant les droits de DIEU ; et l'Eglise est toujours là pour lui rappeler ses devoirs et l'empêcher d'abuser de sa puissance. D'après la doctrine révolutionnaire, le Roi ne règne et ne gouverne qu'au nom du peuple ; la volonté nationale, c'est-à-dire, en bon français, les caprices de la multitude aveugle et du suffrage universel sont sa règle unique, sa lumière et sa morale ; son

Digitized by Google

seul frein, c'est la crainte de déplaire au peuple et de perdre sa place.

C'est cette doctrine sociale et politique de la Révolution qui a présidé, plus ou moins directement, à tous les gouvernements *de fait* que nous avons eus depuis la *grande*, c'est-à-dire la terrible révolution française; tous ont plus ou moins régné et gouverné au nom des fameux principes de 89, qui ne sont autre chose que les principes sociaux et politiques de la Révolution. On les appelle ordinairement *immortels*; c'est *mortels* qu'il faut dire.

En effet, tous les pauvres gouvernements qui se sont appuyés sur ces principes, en sont morts. Le droit de la force les avait amenés : le droit de la force les a fait partir. Toutes nos révolutions viennent des principes révolutionnaires; et tant que la cause subsistera, les effets subsisteront aussi. Qu'on applique ces principes de bonne ou de mauvaise foi, il importe peu; qu'on les applique avec plus ou moins d'habileté, il importe peu encore : du moment qu'on les applique, on est perdu tôt ou tard ; de même qu'on meurt tôt ou tard, quand on avale un poison mortel. Impossible de faire de l'ordre avec du désordre.

« Le mal, écrivait Henri V, vient des atteintes portées, depuis plus d'un demi-siècle, aux grands principes sur lesquels repose tout l'ordre social et politique; et le remède, c'est le retour à ces principes sacrés. Tout ce qui pourrait encore être essayé hors de là n'aboutirait qu'à des révolutions nouvel-

Digitized by Google

velles et au triomphe plus ou moins prochain, mais infaillible, des fatales doctrines dont le but est le bouleversement et l'entière destruction de la société [1]. »

Il n'est pas nécessaire d'être bien fin pour voir que le droit divin est en opposition directe avec la théorie révolutionnaire et la prétendue souveraineté du peuple; et c'est parce que l'esprit révolutionnaire s'est infiltré dans presque toutes les têtes depuis un siècle, qu'il est devenu si difficile de faire comprendre aux gens la vérité en matière sociale et politique.

Sachons-le bien : c'est principalement parce qu'elle est l'ennemie jurée de DIEU et de son Eglise, que la Révolution est l'ennemie de la royauté légitime, de la monarchie très-chrétienne, aujourd'hui représentée par Henri V.

Tout ce qui, à un degré quelconque, est révolutionnaire en France est contraire à la cause d'Henri V : c'est la preuve la plus splendide de la légitimité, de la sainteté de cette cause.

VIII.

Que l'antique monarchie chrétienne qu'il s'agit de restaurer en France diffère essentiellement de tous les pouvoirs qui nous ont gouvernés depuis 89.

Ce qui fait qu'un pouvoir est légitime, ce ne sont ni les intentions ni les qualités de celui qui l'exerce:

1. Correspondance, p. 99.

Digitized by Google

ce sont les principes sur lesquels il s'appuie. De même, ce qui fait qu'un pouvoir est révolutionnaire, ce ne sont ni les intentions ni la perversité de ceux qui l'exercent, mais bien les principes révolutionnaires qui lui servent de base. Cette distinction est fondamentale.

Depuis 1789, tous les gouvernements de fait qui se sont succédé et qui ont dirigé la France, se sont tous, comme nous l'avons dit, appuyés plus ou moins sur les principes mensongers de la souveraineté du peuple et de l'indifférence politique en matière de religion. Pour ce motif, tous ont été plus ou moins révolutionnaires.

La Restauration elle-même, tout en maintenant le vrai principe monarchique, avait fait à l'esprit du temps des concessions qui l'ont perdue en l'affaiblissant. Elle avait conservé trois éléments de mort : l'Université napoléonienne, qui était et qui est toujours l'école, la pépinière de la Révolution ; la liberté, ou plutôt, la licence de la presse, qui est la grande arme de la Révolution ; enfin la franc-maçonnerie, qui est l'armée organisée de la Révolution. La Révolution a perdu Charles X, comme elle avait perdu Louis XVI.

« Je suis la Révolution, » disait un jour, de lui-même, Napoléon Ier. Louis-Philippe eût pu en dire autant, quoiqu'à un autre point de vue. Nos deux républiques, plus encore s'il se peut ; et chacun sait comment le second Empire, malgré la modération habituelle, pour ne pas dire l'hypocrisie, de

Digitized by Google

ses procédés avait inscrit, en tête de sa constitution « les immortels principes de 89, la souveraineté nationale et le suffrage universel ».

Le premier Empire était la Révolution militaire ; le gouvernement de Juillet, la Révolution parlementaire bourgeoise ; les trois Républiques, la Révolution démocratique ; le second Empire, la Révolution diplomatique et soi-disant pacifique.

Tous ces pouvoirs, bâtis sur le sable, ne pouvaient durer : le souffle de la colère de DIEU les a renversés les uns après les autres, les uns comme les autres, les uns sur les autres. Aucun gouvernement issu de la Révolution n'est viable.

La monarchie légitime, la monarchie vraiment catholique qu'il s'agit de relever, diffère par son essence de tous ces gouvernements. Le Roi Henri V, qui, par la grâce de DIEU, la comprend et la représente, s'appuie sur un droit qu'il tient de DIEU et que confirme l'enseignement catholique le plus traditionnel, le plus autorisé. S'il revendique la couronne, c'est qu'elle lui appartient par sa naissance ; c'est qu'elle est à lui, d'après l'antique et vénérable constitution française, que les passions et l'incrédulité ont seules fait oublier à notre pauvre France ; et s'il ne fait que se proposer à la libre acceptation de son peuple, le droit, le droit divin au nom duquel il nous dit à tous : « Je suis votre Roi », s'impose à notre esprit, comme toute vérité.

Donc, indépendamment de toute considération personnelle, la royauté d'Henri V repose sur des

Digitized by Google

principes vrais, certains, immuables, catholiques; tandis que les autres gouvernements que nous avons eus depuis près d'un siècle reposaient sur la base essentiellement fragile de principes erronés, révolutionnaires, condamnés par la foi et, on peut bien l'ajouter, par la saine raison et l'expérience.

La légitimité est essentiellement une question de principes; il ne faut jamais en faire, comme on le fait presque toujours, une question de personnes.

IX.

Si, en remontant sur le trône de France, le Roi y fera monter avec lui « le despotisme et la tyrannie ».

Les aveugles adversaires de la monarchie légitime ont trois vieilles *rengaînes*, qui alimentent, depuis cent ans, toute la presse révolutionnaire, celle qui porte l'habit noir comme celle qui porte la blouse. La première de ces rengaînes, qui ne mérite pas même qu'on s'y arrête, c'est l'accusation de « théocratie ». On confond, parce qu'on le veut bien, et parce qu'on ne sait pas ce dont on parle, la théocratie, qui est le gouvernement *direct* et immédiat de DIEU, avec la soumission archi-légitime d'un Souverain et de son gouvernement à la volonté de DIEU. Le gouvernement de Moïse était un gouvernement théocratique; le gouvernement que nous demandons est tout simplement un gouvernement chrétien et soumis à la loi de DIEU.

Digitized by Google

La seconde rengaîne révolutionnaire, ce sont les grands mots de *despotisme* et de *tyrannie*. Tout roi est un *despote* ; tout prince est un *tyran*. Ici encore, ils ne savent ce qu'ils disent ; ou plutôt ils ne le savent que trop : ils mentent, pour séduire le pauvre peuple.

Un *despote* est un homme qui gouverne, commande, défend, en suivant ses caprices, sans tenir compte de la justice ni du droit. Un *tyran* est un despote cruel, un despote qui non-seulement gouverne arbitrairement, mais qui, de plus, opprime, écrase le pauvre peuple. Quel rapport, dites-moi, y a-t-il entre ces deux idées et celle d'un Roi légitime, chrétien, ami de l'ordre et du bonheur publics, éclairé et conduit par la loi de DIEU, dirigé par les lumières de la foi dans le droit sentier de la justice ? Autant est abominable le type du tyran et du despote, autant celui du Roi chrétien est noble, attrayant et digne de respect.

La monarchie française, telle que l'avaient constituée et l'Eglise et les siècles, était garantie contre ses propres faiblesses, autant que peut l'être ici-bas une institution humaine. D'après cette constitution incomparable, le Roi avait d'abord pour premier conseiller et, pour ainsi dire, pour lumière et conscience, l'Eglise, la foi, la loi divine, représentée par les Evêques et, au besoin, par le Pape. Quelle plus puissante garantie contre les écarts de l'orgueil et du despotisme ?

Ensuite, le Roi était entouré des sommités de la

Digitized by Google

France, des plus puissants et des plus riches seigneurs du pays, qui, après l'Ordre du clergé, formaient le second Ordre de la nation. Les seigneurs, par leur puissance même, tempéraient ce que l'autorité royale pouvait avoir de trop puissant, garantissaient ainsi le peuple contre les abus de pouvoir, toujours possibles par cela seul qu'un Roi est un homme ; et en même temps ils couvraient le Roi contre les révoltes également possibles de ses sujets.

Enfin, le peuple proprement dit, fortement organisé au moyen de nombreuses institutions municipales et ouvrières, jouissait de libertés très-étendues et très-réelles, protégées par l'Eglise et aussi vieilles que la France elle-même.

Lorsque le besoin s'en faisait sentir, les représentants du clergé, des seigneurs et des communes, librement élus par leurs pairs, se rassemblaient autour du Roi et portaient à sa connaissance toutes les plaintes, tous les désirs de la France. C'était ce qu'on appelait les *Assemblées des notables* ou les *États généraux* du royaume. Malheureusement pour la France et pour la monarchie elle-même, ces grandes assises nationales furent supprimées de fait, à partir de Richelieu.

Tant que les Etats généraux purent se réunir, la monarchie chrétienne et française fut le premier et le plus magnifique pouvoir de l'Europe ; et, sauf des perfectionnements et des changements de forme nécessités par le changement des temps, c'est à ce type excellent que nous voudrions revenir. Ce n'est point là rétro-

Digitized by Google

grader : c'est remonter à une hauteur d'où nous ont fait descendre le protestantisme d'abord, puis l'absolutisme de Richelieu et de Louis XIV, puis enfin les honteuses doctrines de l'incrédulité voltairienne et de l'impiété révolutionnaire.

Rien n'est plus opposé au despotisme et à la tyrannie que la vraie monarchie chrétienne et traditionnelle de la France. Cette monarchie est le pouvoir le plus juste, le plus fort, et tout à la fois le plus réglé qu'il soit possible de concevoir. En le redemandant à DIEU et aux hommes, nous demandons, non l'esclavage, mais la délivrance de notre patrie. Nous voulons l'autorité, non le despotisme; nous voulons la liberté, non la licence; nous voulons le règne de DIEU sur la France, parce que ce règne, oublié depuis trop longtemps, n'est que le règne de la vérité, de la paix, de l'ordre et de la vraie liberté.

Quant au despotisme et à la tyrannie, nous laissons cela aux révolutionnaires et à ces pouvoirs de toute couleur, nés de la Révolution, qui ne parlent si haut de la liberté que parce qu'elle fait défaut à la pauvre France et que ne pouvant lui donner la chose, ils cherchent à la satisfaire avec le mot.

Le Roi de France nous apportera, DIEU aidant, la vraie liberté, en même temps que la vraie autorité. Voilà pourquoi nous soupirons après son retour.

Voici ce que, du fond de son exil, dit et répète ce tyran d'un nouveau genre : « La France réclame à bon droit les garanties du gouvernement représen-

Digitized by Google

tatif, honnêtement, loyalement pratiqué avec toutes les libertés et tout le contrôle nécessaires. Elle désire une sage décentralisation administrative, et une protection efficace contre les abus d'autorité. Un gouvernement qui fait de l'honnêteté et de la probité politique la règle invariable de sa conduite, loin de redouter ces garanties et cette protection, doit, au contraire, les rechercher sans cesse [1]. »

« Non assurément, ni l'Eglise catholique, ni la monarchie traditionnelle ne sont hostiles aux doctrines de tolérance et de liberté ; et, loin d'être les ennemis de tout progrès bien entendu, elles en ont souvent pris la sage iniative et toujours favorisé le salutaire développement.

« Il est utile, ajoute le Prince, de rappeler cette vérité à ceux qui l'oublient [2]. »

X.

Que la monarchie chrétienne, représentée par Henri V, n'a rien de commun avec « les abus de l'*ancien régime* ».

La troisième rengaîne, qui revient à tout propos sous la plume et sur la langue des ennemis de la monarchie, c'est ce qu'on est convenu d'appeler « les abus de l'ancien régime ».

Ici, il faut distinguer entre « l'ancien régime ».

1. Correspondance, p. 269.
2. Correspondance, p. 210.

Digitized by Google

et « le régime très-ancien », ou, pour parler plus clairement, le régime très-chrétien.

En effet, à l'époque de la révolution française, une modification fatale s'était opérée insensiblement dans le régime intérieur de la France. Le Cardinal de Richelieu, craignant sans doute d'être gêné par les États généraux dans les plans de sa politique, parvint à les empêcher de se réunir pendant le règne de Louis XIII, ou, pour mieux dire, pendant tout son règne à lui-même. En même temps, il comprima, il abaissa tant qu'il put la puissance des seigneurs et la liberté des Évêques, contre-poids si utile, si indispensable de l'autorité royale. Louis XIV suivit son exemple. Il put bientôt dire cette parole devenue célèbre : « L'État, c'est moi » : axiome gros de dangers, contraire aux droits de DIEU, aux traditions catholiques de la France, et à sa vieille constitution si sage et si forte.

Sous Louis XIV, la France s'absorba de plus en plus dans l'autorité personnelle du Roi. Sous la Régence du duc d'Orléans, tout était soumis aux influences et même aux intrigues de la Cour ; et cet état de choses continua sous le règne de Louis XV.

De là naquirent une quantité d'abus, qu'on appelle aujourd'hui les abus de « l'ancien régime ». Une lettre de cachet suffisait pour envoyer un homme en prison, sans aucun jugement ; c'était un acte essentiellement arbitraire, qui ne devait amener aucune justification, aucune défense ; un acte dont les conséquences étaient indéfinies,

Digitized by Google

que rien ne contrôlait, qui ouvrait la porte à toutes les injustices et qui était justement odieux. Les charges les plus importantes de l'État et même de l'Église s'obtenaient trop souvent par des favoris; on vendait et on achetait les charges de la magistrature, etc. La Révolution, il est vrai, en a fait cent fois, cent mille fois plus. Qu'est-ce, en effet, que ces abus, en comparaison de cette abominable tyrannie, de ces scènes hideuses, de ces meurtres, de ces échafauds sanglants, de ces ruines de tout genre, et, par-dessus tout, de cet épouvantable régicide, de ces forfaits sans nom qui seront à jamais le stigmate du règne de la Révolution?

Mais enfin les abus de l'absolutisme étaient réels, étaient criants, et la nécessité d'une réforme sérieuse était sentie de tous, à commencer par le bon et honnête Louis XVI.

Si la terrible révolution qui fit expier à Louis XVI et à toute la famille royale les fautes de ses devanciers, n'éclata point plus tôt, ce fut à cause de la puissante vitalité que la monarchie française avait puisée dans sa vieille et chrétienne constitution. La France vivait de son passé. Elle finit pourtant par succomber. Les voltairiens, les francs-maçons et les autres révolutionnaires attaquèrent la royauté par son côté vulnérable; ils parvinrent, en ajoutant le mensonge aux exagérations, à détacher le peuple de son Roi; ils lui firent oublier ses nobles traditions de foi et de fidélité; ils circonvinrent le Roi lui-même, paralysèrent ses efforts et finirent par le faire pas-

Digitized by Google

ser du trône à la prison du Temple, et du Temple à l'horrible échafaud du 21 janvier.

Quand nous parlons d'un retour à la monarchie très-chrétienne, nous n'entendons pas le moins du monde le retour à l'arbitraire, à l'omnipotence de la Cour, au règne du bon plaisir et du caprice royal. Nous entendons, et le Roi Henri V l'entend ainsi le premier, le retour à une autorité, légitime en son essence, forte mais toujours juste en son exercice; le retour à une autorité soumise à la suprême autorité de DIEU, éclairée et sauvegardée par l'enseignement de la sainte Église, tempérée et tout ensemble soutenue par de fortes institutions provinciales et par des libertés municipales, qui remplaceront les anciennes institutions emportées par le vent des révolutions.

Voyez si le programme royal qu'Henri V a tracé de sa propre main ressemble en quoi que ce soit à l'absolutisme de « l'ancien régime ». « Mes dispositions », écrivait-il dès 1856, dans un manifeste que toute la France a connu, mes dispositions sont toujours les mêmes et ne changeront jamais.

« Exclusion de tout arbitraire; — le règne et le respect des lois; — l'honnêteté et le droit partout; — le pays sincèrement représenté, votant l'impôt et concourant à la confection des lois; — les dépenses sincèrement contrôlées; — la propriété, la liberté individuelle et religieuse inviolables et sacrées; — l'administration communale et départementale sagement et progressivement décentralisés; — le libre accès pour

Digitized by Google

tous aux honneurs et aux avantages sociaux : telles sont à mes yeux les véritables garanties d'un bon gouvernement ; et tout mon désir est de pouvoir un jour me dévouer tout entier à l'établir en France, et assurer ainsi à ma patrie le repos et le bonheur [1].

Et, dix ans après, il disait plus explicitement encore : « Un pouvoir fondé sur l'hérédité monarchique, respecté dans son principe et dans son action, sans faiblesse comme sans arbitraire ; — le gouvernement représentatif dans sa puissante vitalité ; — les dépenses publiques sérieusement contrôlées ; — le règne des lois ; — le libre accès de chacun aux emplois et aux honneurs ; — la liberté religieuse et les libertés civiles consacrées et hors d'atteinte ; — l'administration intérieure dégagée des entraves d'une centralisation excessive ; — la propriété foncière rendue à la vie et à l'indépendance par la diminution des charges qui pèsent sur elle ; — l'agriculture, le commerce, l'industrie constamment encouragés ; — et, au-dessus de tout cela, une grande chose : l'honnêteté ! l'honnêteté qui n'est pas moins une obligation dans la vie publique que dans la vie privée ; l'honnêteté qui fait la valeur morale des États comme des particuliers [2] » ?

Voilà le très-ancien et très-chrétien régime dont nous saluons d'avance le retour.

1. Correspondance, p. 157.
2. Correspondance, p. 254.

Digitized by Google

XI.

S'il est vrai que le règne d'Henri V serait le règne d'une caste privilégiée, le règne de la noblesse et de la Cour.

C'est le Prince lui-même qui va répondre à ce préjugé par trop démocratique.

« Je me suis constamment efforcé, écrivait-il il y a plus de vingt ans, de prouver par mes paroles comme par ma conduite, que, si la Providence m'appelle à régner un jour, je ne serai pas le Roi d'une seule classe, mais le Roi ou plutôt le père de tous. Partout et toujours, je me suis montré accessible à tous les Français, sans distinction de classes et de conditions. Je les ai tous vus, tous écoutés, tous admis à se presser autour de moi.

« Comment après cela pourrait-on encore me soupçonner de ne vouloir être que le Roi d'une caste privilégiée, ou, pour employer les termes dont on se sert, le Roi de l'ancien régime, de l'ancienne noblesse, de l'ancienne Cour ? J'ai toujours cru, et je suis heureux de me voir ici d'accord avec les meilleurs esprits, que désormais la Cour ne peut plus être ce qu'elle était autrefois.

« J'ai toujours cru également qu'il faut que toutes les classes de la nation s'unissent pour travailler de concert au salut commun, y contribuant, les uns par leur expérience des affaires, les autres par l'utile influence qu'elles doivent à leur position sociale. Il faut que toutes soient engagées dans cette lutte du

Digitized by Google

bien contre le mal ; que toutes y apportent le concours de leur zèle et de leur active coopération ; que toutes y prennent leur part de responsabilité, afin d'aider loyalement et efficacement le pouvoir à fonder un gouvernement qui ait tous les moyens de remplir sa haute mission, et qui soit durable.

« Toujours aussi j'ai eu l'intime conviction qu'il n'y a que la monarchie restaurée sur la base du droit héréditaire et traditionnel qui, répondant à tous les besoins de la société, telle que l'ont faite les événements accomplis depuis plus d'un demi-siècle, puisse concilier tous les intérêts, sauvegarder tous les droits acquis, et mettre la France en pleine et irrévocable possession de toutes les sages libertés qui lui sont nécessaires.

« J'apprécie tous les services qui ont été rendus à la patrie ; je tiens compte de tout ce qui a été fait à différentes époques, pour la préserver des maux extrêmes dont elle était et dont elle est encore menacée.

« J'appelle tous les dévouements, tous les esprits éclairés, toutes les âmes généreuses, tous les cœurs droits, dans quelques rangs qu'ils se trouvent, et sous quelque drapeau qu'ils aient combattu jusqu'ici, à me prêter l'appui de leurs lumières, de leur bonne volonté, de leurs nobles et unanimes efforts pour sauver le pays, assurer son avenir, et lui préparer, après tant d'épreuves, de vicissitudes et de malheurs, de nouveaux jours de gloire et de prospérité.

Digitized by Google

« Telles ont été dans tous les temps, et telles sont encore mes dispositions et mes vues [1]. »

Plus tard, Henri V insistait sur le même sujet. « Loin de repousser personne, disait-il, je serai heureux, au contraire, d'accueillir tous les hommes utiles, dans quelque situation politique qu'ils se soient trouvés, à quelque nuance d'opinion qu'ils appartiennent, pourvu qu'ils apportent au service de l'État un zèle éclairé et un véritable dévouement. Car, si la Providence m'appelle à remonter un jour sur le trône de mes pères, je n'aurai pas trop du concours de tous les talents, de toutes les capacités, de tous les caractères honorables, de tous les cœurs qui aiment sincèrement leur patrie, pour m'aider à remplir les grands devoirs qui me seront imposés [2]. »

Après cela n'est-il pas *évident* que le règne d'Henri V serait le règne d'une caste privilégiée, le règne de la noblesse et de la Cour ? Qu'en dites-vous?

XII.

Quelle est la vraie liberté que la France attend de son Roi.

Sur ce point encore, nous avons sa parole : « Aujourd'hui, a-t-il dit, relever tout à la fois l'autorité royale et la liberté, en les fortifiant l'une par l'autre pour les préserver de ces cruels retours, de ces fatales alternatives d'anarchie et de despotisme, de

1. Correspondance, p. 106.
2. Correspondance, p. 126.

Digitized by Google

licence et de servitude, voilà le problème. J'ai la ferme confiance qu'il me sera donné de contribuer au moins à le résoudre [1].

« Fasse le ciel que bientôt, sortant de mon inaction forcée, je puisse me sacrifier tout entier au triomphe du droit sur l'iniquité, de la vérité sur le mensonge, de l'ordre et de la liberté sur la licence et l'oppression : en un mot, de la civilisation chrétienne sur la barbarie révolutionnaire. C'est mon désir ardent et ma ferme espérance [2]. »

La licence, la barbarie révolutionnaire, nous les voyons à l'œuvre depuis cent ans, à chacune de nos révolutions. Les orgies sanglantes de 93, les massacres et les proscriptions de la Terreur, les barricades de juillet, les assassinats des Princes et des Rois, les horreurs des journées de juin, et, pardessus tout, le règne sanglant et ignoble de la Commune en 1871, avec la guerre civile, le pillage organisé et l'incendie de Paris : voilà les fruits de cette licence qui a osé s'appeler la liberté.

Henri V nous apportera la liberté, la bonne liberté du bien et du vrai ; et c'est parce qu'il aimera la liberté, qu'il détestera, qu'il réprimera la licence.

Cependant, que les nigauds se rassurent : le Roi très-chrétien ne persécutera, ne brûlera personne ; seulement, il empêchera de son mieux le démon et ses bons amis de faire leurs mauvais coups, de perdre les âmes et d'empoisonner le pauvre peuple.

1. Correspondance, p. 193.
2. Correspondance, p. 199.

Digitized by Google

Le retour du Roi légitime, c'est donc au fond le retour de la liberté légitime, qui seule mérite le beau nom de liberté.

XIII.

Si Henri V va rétablir, comme on veut le faire croire, « la dîme et les droits féodaux ».

Voilà encore une de ces niaiseries, plus grosses qu'une montagne, et que l'on avale sans sourciller, sous les pieuses exhortations des francs-maçons et des démocrates, qui n'en croient pas un mot.

D'abord savez-vous ce que c'est que la dîme ? Sur cent qui s'en épouvantent, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui ne ne savent pas ce que c'est, et le centième ne le sait pas non plus. La dîme était une redevance annuelle que payaient autrefois à l'Eglise les braves gens qui vivaient sous sa protection dans les domaines ecclésiastiques. C'était une espèce d'impôt qui se payait en nature, et qui constatait le devoir imposé par Notre-Seigneur au peuple chrétien de subvenir aux besoins temporels de ceux qui se dévouent à ses besoins spirituels.

Dans les temps de foi, cette redevance paraissait toute naturelle. Quoi de plus simple, en effet, que la reconnaissance effective envers cette Église bienfaisante, dont les ministres abandonnent tout pour se dévouer au salut des âmes, à l'instruction et à l'éducation du peuple fidèle, à l'administration des sacrements, à la prière publique et au soin des pauvres ?

Digitized by Google

Dime veut dire *dixième* ; l'Église et la coutume avaient, en effet, fixé au dixième la part qui devait revenir au clergé sur les fruits et produits de la terre.

La Révolution s'indigne contre la dîme, par ce que la dîme avait un caractère essentiellement religieux, parce qu'elle était un acte de foi et de soumission à cette Église abhorrée dont la destruction est le but final de la grande conspiration révolutionnaire. Mais que la dîme soit chose bonne ou mauvaise, juste ou injuste, où a-t-on pris qu'Henri V pense à la rétablir? Ces sortes d'accusations sont tellement niaises, tellement ridicules que, pour toute réponse, il suffit de hausser les épaules.

Ce sont les sociétés secrètes et les mauvais journaux qui ont inventé ces stupidités et qui les font avaler au peuple « le plus spirituel du monde » (vieux style).

Il en est de même de ces fameux *droits féodaux*, qu'Henri V, disaient-ils, va rétablir. Encore une chimère ; encore une calomnie absurde !

« Les droits féodaux » n'étaient guères que des redevances, souvent très-peu onéreuses, ou encore certains hommages, insignifiants en eux-mêmes, qu'imposaient les seigneurs à leurs vassaux, en échange des terres dont ils leur abandonnaient les fruits ou même la propriété. Dans un temps où l'orgueil et l'envie n'avaient pas encore été surexcités parmi les ouvriers et les paysans, ces droits seigneuriaux n'avaient rien de choquant ; et il ne faut pas juger de ces anciens usages avec l'esprit

Digitized by Google

de folle indépendance qui relâche et bouleverse aujourd'hui tous les liens sociaux.

Maintenant le seigneur universel, insatiable et invisible, qui s'appelle l'Etat, a jeté son grappin redoutable sur la France ; il lui suffit d'une loi, d'un décret portant l'étiquette de « l'utilité publique », pour prendre tout ce qui lui plaît, pour violer sans appel la propriété individuelle ; par la conscription, il prend de force nos enfants, les arrache au foyer et au bonheur domestiques, les jette brutalement ou dans la corruption des casernes, ou sous les canons de l'ennemi ; du matin au soir, du commencement jusqu'à la fin de la vie, il foule aux pieds les droits les plus sacrés de la famille et de la conscience, sans compter ceux de DIEU et de l'Eglise.

Et les misérables qui ont jeté et qui maintiennent notre France dans cet esclavage osent accuser un passé qui avait contre lui des abus sans aucun doute, mais dont les institutions fondamentales étaient excellentes, protectrices de toutes les libertés vraies, essentiellement conformes à la loi de DIEU.

Presque tout ce qu'on a dit de ces horribles « droits féodaux » sont ou de pures inventions ou des exagérations grossières, uniquement dictées par la haine de l'autorité légitime et par l'impiété.

De grâce, gardons-nous une bonne fois de cette école de mensonge qui nous séduit, qui nous perd depuis plus d'un siècle, et demandons à DIEU de rendre au peuple français le sens du vrai que la Révolution semble lui avoir enlevé si profondément.

Digitized by Google

Henri V ne songe pas plus à rétablir la dime et les droits féodaux qu'à nous faire marcher la tête en bas, ou à remplacer le chassepot par les vieilles arbalètes du temps de saint Louis, et les canons rayés par les vénérables catapultes des Etrusques.

XIV.

Si Henri V forcera tout le monde d'aller à la Messe et à confesse.

Dans celles de nos provinces qui sont encore chrétiennes, les sociétés secrètes font peur aux pauvres gens en les menaçant de la dîme et des droits féodaux. Dans les provinces, trop nombreuses hélas ! où la Révolution a fait son œuvre et a déchristianisé les masses, on leur dit : « Le jour où Henri V arrivera au pouvoir, il vous forcera d'aller à la Messe et à confesse. Ce sera le règne des curés, des jésuites, des capucins. Nous n'aurons plus la liberté de penser. Nous serons sous l'éteignoir clérical. Donc, honnêtes moutons, ajoutent-ils, votez pour nous. Soyez des nôtres. »

Et il y a des gens, beaucoup de gens assez bêtes (qu'on me pardonne cette expression qui rend exactement ma pensée), oui, assez bêtes pour le croire.

Non, Henri V n'obligera personne à aller à la Messe ni à confesse. Non, il n'opprimera personne ; il ne lèsera aucun des droits de votre conscience. Ce qu'il fera, ce sera de protéger tout ce qui est bon contre tout ce qui est mauvais ; de protéger

Digitized by Google

les pauvres gens, beaucoup plus nombreux qu'on ne pense, qui sont actuellement privés de leur liberté religieuse, par les exigences odieuses et arbitraires d'une quantité de patrons ou de maîtres sans conscience.

Parce qu'il sera un Souverain sérieusement chrétien, sérieusement catholique, le Roi empêchera, autant qu'il le pourra, les scandales publics de l'impiété ; et par ses exemples d'abord, puis par l'influence d'une autorité prudente et ferme, il aidera l'Église à faire le bien, à combattre les vices, à élever chrétiennement les enfants des familles chrétiennes, à faire connaître et à faire servir le bon DIEU ; mais, comme l'Église elle-même, il n'obligera personne à être chrétien. Ceux qui voudront aller en enfer auront toujours la liberté d'y aller ; seulement les empoisonneurs publics n'auront plus toute liberté de séduire, de calomnier, de pervertir. Est-ce là un mal, je vous prie ?

Ayant pour base le droit et la justice, le règne d'Henri V sera le règne de l'honnêteté et du bien. Voilà pourquoi il est digne des sympathies, des respects de tous les honnêtes gens.

Savez-vous quel est le véritable éteignoir ? C'est l'autocratie aveugle de l'État révolutionnaire, qui opprime et qui supprime arbitrairement ce qui lui déplaît et, avant tout, la liberté catholique, mère et protectrice de toutes les autres libertés.

Digitized by Google

XV.

Pourquoi tous les hommes d'ordre doivent saluer avec bonheur le retour d'Henri V.

Henri V, s'il m'est permis de parler ainsi, n'est pas tant un homme qu'un principe. C'est le principe du droit, qui vient se substituer à l'absence de tout principe, ou ,ce qui est pis encore, aux principes erronés, chimériques, délétères, de la souveraineté du peuple et de l'athéisme politique.

Henri V, c'est l'ordre, l'ordre stable et vrai, succédant à cette apparence d'ordre fait avec du désordre, dont nous *jouissons* depuis 1789.

Nous l'avons dit, nous en sommes arrivés à un tel point, qu'il n'y a plus maintenant de milieu possible pour ces partis mitoyens, demi-vrais, demi-faux, qui croyaient pouvoir vivre avec des fragments de vérité sans être obligés de rompre avec les fameux principes de 89, marotte de notre siècle. Pas plus en politique qu'en religion, ces tiers-partis ne sont possibles aujourd'hui · si on veut le rétablissement de l'ordre, il faut le vouloir tout entier, non-seulement avec ses conséquences, mais aussi avec son principe, c'est-à-dire avec le retour d'une monarchie évidemment légitime, dont le droit est indiscutable et supérieur aux caprices et aux oscillations du peuple.

Il faut choisir : ou bien être *homme d'ordre* (grand mot dont on a bien abusé depuis cent ans), être homme d'ordre avec le Roi légitime ; ou bien être

Digitized by Google

franchement révolutionnaire. Les *métis*, qu'on appelle « les libéraux », sont des révolutionnaires qui s'ignorent, qui croient qu'on peut faire de l'ordre avec du désordre, de l'autorité avec les principes qui sapent l'autorité par sa base. Il faut qu'ils choisissent : ou le Roi, ou la Révolution ; ou le droit, ou le caprice ; ou le blanc ou le rouge. Il n'y a plus de place pour le tricolore, lequel est doublé de rouge, nous ne le voyons que trop depuis 89.

Le Roi Henri V a l'honneur insigne de représenter, et de représenter seul aujourd'hui, le grand principe de la légitimité. C'est pour cela qu'il tient en ses mains le salut de la France ; c'est pour cela que tous les véritables hommes d'ordre, tous les gens de bien doivent se ranger sous sa bannière.

XVI.

Comment, chez un très-grand nombre de gens de bien, appartenant aux anciens partis politiques, le retour de la monarchie légitime n'est que la réalisation de ce qu'ils ont vainement cherché jusqu'ici.

Parmi les anciens libéraux, à l'époque de la révolution française, et même parmi les républicains modérés, il y avait bon nombre d'hommes fort sincères, qui, choqués outre mesure des abus de l'absolutisme royal, ne virent, dans la révolution qui s'opérait en France et à laquelle ils travaillaient avec

Digitized by Google

enthousiasme, qu'un retour aux anciennes libertés nationales et la cessation du régime de l'arbitraire. Le fait est certain.

De même, quelques années plus tard, lorsque Napoléon Ier releva le trône brisé, et, mêlant le faux avec le vrai, constitua l'Empire, beaucoup de gens honorables se rallièrent au nouvel ordre de choses parce qu'ils n'y voyaient qu'un élément d'autorité et de force, capable de réparer les ruines de la Terreur.

Sous la Restauration, on salua les Bourbons comme représentant le principe monarchique héréditaire et les antiques traditions de la France ; mais on ne se préoccupait pas, ou du moins pas assez, du venin libéral et gallican, qui était répandu dans la charte de 1815 et dans l'ensemble de nos lois athées.

Malgré son origine si évidemment révolutionnaire, malgré ses tendances irréligieuses et libératrices, le régime de Juillet compta également parmi ses partisans bon nombre d'hommes honnêtes qui croyaient sincèrement à la liberté du libéralisme et qui voulaient de très-bonne foi le bien public.

Il en fut de même sous la république de 1848 ; sans être républicains, quantité d'hommes d'ordre crurent trouver dans la république une forme d'institutions plus large, plus simple, plus adaptée aux exigences du moment. Ils purent donc se rallier très-loyalement, très-sincèrement à cette pauvre république.

Digitized by Google

A son tour et malgré certains « points noirs » qui dès lors apparaissaient à l'horizon, le rétablissement du second Empire put être regardé par les hommes d'ordre comme un bonheur pour la France, d'autant plus facilement que les premières années du règne de Napoléon III parurent empreintes d'un caractère de modération ferme et de respect pour la Religion, qui faisait bien augurer de l'avenir. Esprits conservateurs, ils trouvaient dans le régime impérial un élément vigoureux d'autorité, nécessaire, semblait-il, pour réprimer l'anarchie.

Ces hommes étaient véritablement des hommes d'ordre, des gens de bien. Ce qu'ils ont cherché, ce qu'ils ont cru trouver dans ces différents régimes, c'était la sécurité, la paix publique, la prospérité du pays : toutes choses excellentes.

Mais ces biens si désirables ne se trouvent que là où la Providence les a mis comme en dépôt : dans la vraie et légitime autorité, dans la vraie et légitime liberté : dans la vraie autorité, qui seule peut sérieusement réprimer la licence ; et dans la vraie liberté, qui seule n'est pas un danger pour l'autorité.

Or, dans la monarchie très-chrétienne, que représente Henri V et qu'il s'agit de rendre à notre France, nous trouverons ce que nous avons vainement, quoiqu'honnêtement, cherché ailleurs.

En devenant *légitimistes*, c'est-à-dire partisans de la monarchie légitime, nous ne faisons que saisir l'idéal après lequel nous avons inutilement couru sur la terre étrangère. Nous faisons comme le voyageur

Digitized by Google

qui, après avoir pris, sans le savoir, et à plusieurs reprises, des chemins qui ne le menaient point à son but, reconnaît enfin son erreur, et rentre sans hésiter dans le vrai chemin, dès qu'il vient à le connaître.

Nous faisons comme ces pauvres âmes que le malheur de leur naissance et de leur éducation a fait grandir ou dans l'indifférence ou dans le schisme ou dans l'hérésie, et qui embrassent avec autant de droiture que de bonheur la foi catholique dès que leurs yeux s'ouvrent à sa lumière.

En politique comme en religion, comme en toutes choses, ne faut-il pas mettre avant tout l'amour de la vérité? Du moment que la vérité politique se montre à nous, comme elle le fait en ces temps-ci, claire et lumineuse, rallions-nous sans hésiter autour de son drapeau, et bénissons DIEU qui nous permet enfin de saluer la réalisation de nos plus chères, de nos plus légitimes espérances.

Rallions-nous à la monarchie héréditaire d'Henri V, afin d'être de vrais honnêtes gens, de vrais hommes d'ordre. Si l'on nous accuse d'être inconséquents avec notre passé, nous aurons la consolation bien supérieure d'être conséquents avec notre conscience et avec des instincts d'honnêteté qui, grâces à DIEU, ne nous ont jamais fait défaut, mais qui, jusqu'à ce jour, n'étaient point guidés par une lumière suffisante.

En politique comme en religion, passer du camp de l'erreur dans le camp de la vérité, ce n'est pas

Digitized by Google

apostasier, c'est se convertir, c'est remplir un véritable devoir de conscience.

XVII.

Pourquoi les ouvriers et les paysans sont tout spécialement intéressés au rétablissement de la monarchie légitime.

Parce que la monarchie légitime est seule capable de rétablir tout de bon l'ordre et la paix ; parce que les révolutions qui sont nées précisément de l'oubli des principes sur lesquels repose la vraie monarchie, enlèvent aux pauvres travailleurs le nécessaire, le pain de chaque jour.

Avec nos belles révolutions modernes, nous passons notre temps à renverser aujourd'hui ce que nous avons bâti hier. Il n'y a plus de sécurité dans les esprits, plus de stabilité dans les affaires, et par conséquent il n'y a pas d'affaires ; le travail est interrompu à tout propos : or le travail, qu'est-ce pour l'ouvrier et le pauvre peuple, sinon le pain quotidien, le strict nécessaire ? Pour le riche, les révolutions sont sans doute fort désastreuses aussi ; mais enfin elles ne le privent que du superflu. A l'ouvrier, au pauvre travailleur, elles enlèvent tout ; elles le réduisent à la misère, et le poussent trop souvent à des extrémités détestables, car la misère est mauvaise conseillère.

Autrefois, lorsque les bases de la société étaient affermies par le respect de notre antique et chré-

Digitized by Google

tienne monarchie, l'ordre n'était jamais troublé qu'à la surface. Un Roi succédait à un Roi ; le Roi ne mourait pas. Un changement de règne ne changeait rien à la France ; c'était simplement un grand deuil de famille, auquel s'unissait une grande joie de famille. Alors comme toujours, il y avait des misères, sans aucun doute : il y a, il y aura toujours des misères ici-bas, et les meilleurs régimes ne font que les diminuer ; mais la santé de la France n'était pas atteinte par ces maux accidentels ; la prospérité, la foi, l'honneur et le bonheur du peuple demeuraient intacts.

L'esprit démocratique et révolutionnaire, introduit en France par le calvinisme, ne cessa de battre en brèche, pendant plus de deux cents ans, cette belle et excellente monarchie française qui servait de fondement à la paix et à la prospérité du pays. En 1789, l'édifice s'écroula ; et depuis, nous avons vécu de ruines et au milieu de ruines.

A qui, dites-moi, ont profité les douze ou treize révolutions qui, depuis 89, se sont succédé sans interruption ? Est-ce aux pauvres gens ? Est-ce aux ouvriers de nos grandes villes ? De plus en plus exploités par l'industrie, beaucoup d'entre eux se trouvent réduits à une espèce d'esclavage qui ressemble fort à l'état lamentable des esclaves du paganisme. Pour ces pauvres gens, plus de liberté religieuse : sous peine de mourir de faim, ils sont forcés de travailler le dimanche, d'oublier DIEU, de vivre sans religion, loin de l'Eglise. Avec

Digitized by Google

la liberté du dimanche, ils ont perdu et l'esprit de famille, et le bonheur tranquille du foyer, et le repos nécessaire à la santé et à la vie ; les cabarets, la mauvaise presse, les sociétés secrètes, les associations politiques et révolutionnaires sont venues compléter l'œuvre, et les épouvantables excès qui déshonorent depuis quelque temps la plupart de nos grandes villes font toucher du doigt la profondeur du mal où la Révolution a jeté la classe ouvrière. Quant aux mœurs de tout ce monde-là, il n'en faut point parler : c'est quelque chose d'effrayant ; au dire de bien des missionnaires, c'est une dégradation inconnue chez les nègres et les sauvages.

Quoique les travailleurs de la campagne soient moins pervertis et dès lors moins malheureux, ils sont tombés bien bas aussi : ils ont perdu le sens chrétien, le respect du prêtre et des choses saintes ; ils ont perdu la simplicité, la bonne et joyeuse naïveté d'autrefois. Eux aussi s'occupent de politique ; le café et le cabaret ont remplacé les bienfaisantes réunions à l'église. Trop souvent l'instituteur semble n'avoir d'autre mission que de paralyser l'influence du curé, de pervertir la foi des enfants et de préparer ainsi des générations de plus en plus révolutionnaires.

Le retour à la monarchie chrétienne et légitime sera, tout le monde le sent fort bien, le retour à un état de choses tout différent. L'ordre, remis à la base même des institutions du pays, se fera bientôt sentir jusque dans les détails : il en sera de la France

Digitized by Google

comme d'un arbre à moitié desséché, auquel la vie est rendue peu à peu par l'eau bienfaisante qui vient baigner ses racines : il reverdit, il pousse de nouvelles branches; il retrouve bientôt son ancienne vigueur et sa fécondité première.

Cette métamorphose bienheureuse peut s'effectuer en beaucoup moins de temps qu'on ne pense : si la France rappelait aujourd'hui et acclamait son Roi, en peu d'années le crédit, le commerce, les grandes et les petites affaires reprendraient avec d'autant plus d'ardeur qu'on pourrait enfin compter sur l'avenir. Les méchants pourraient cette fois trembler tout de bon, les méchants qui sont les seuls véritables ennemis du pauvre peuple ; et les bons, c'est-à-dire les vrais amis, les seuls bienfaiteurs de la classe laborieuse, pourraient enfin se rassurer et mettre la main, sans hésiter, à la reconstruction du grand édifice social. Les sources du vice et de l'irréligion, qui sont les principales sources de la misère, seraient taries, autant du moins que le permettent et l'imperfection de toutes les choses de ce monde et la difficulté des circonstances.

Dans son long exil, Henri V a beaucoup étudié les grandes questions qui intéressent la classe ouvrière, soit dans les villes, soit dans les campagnes. Il a sur ce point les idées les plus généreuses, les plus arrêtées. Voici comment, dans un document public, spécialement consacré à cette grave question, il résumait ses pensées : « En présence des difficultés actuelles, ne semble-t-il pas que, fidèle à toutes les

Digitized by Google

traditions de son glorieux passé, la royauté vraiment chrétienne et vraiment française doive faire aujourd'hui ; pour l'émancipation et la prospérité morale et matérielle des classes ouvrières, ce qu'elle a fait en d'autres temps pour l'affranchissement des communes ? N'est-ce pas à cette royauté qu'il appartient d'appeler le peuple du travail à jouir de la liberté et de la paix, sous la garantie nécessaire de l'autorité, sous la tutelle spontanée du dévouement et sous les auspices de la charité chrétienne[1] ? »

Le retour d'Henri V au trône de France serait pour tous, mais surtout pour le peuple proprement dit, le commencement d'une ère nouvelle, d'une ère vraiment chrétienne, vraiment heureuse.

XVIII.

Si cela vaut la peine de rappeler Henri V, puisqu'il n'a pas d'enfants.

Il n'a pas d'enfants, mais il a des héritiers ; et ces héritiers, lui succéderaient légitimement, sans aucune secousse, d'après la loi fondamentale de la monarchie française.

Depuis bientôt neuf cents ans, ce cas s'est présenté six fois déjà ; et jamais cela n'a fait l'ombre d'une difficulté. Reprenons la même loi. Rentrons

1. Correspondance, p. 239.

Digitized by Google

dans les mêmes traditions ; et nous retrouverons la même paix, récompense des mêmes vertus sociales et politiques. Ne l'oublions pas : Henri V est, avant tout, un principe. Devant ce principe, toutes les questions personnelles disparaissent. Quant à ses héritiers légitimes, nous ne voyons plus en eux que des descendants de saint Louis et d'Henri IV, des princes de la race royale de France, que le droit de leur naissance, que le droit divin appelle au trône.

Et puis, lors même qu'Henri V n'aurait aucun héritier, ni direct ni indirect, il n'en resterait pas moins indispensable de reconnaître son droit et de rentrer dans les voies d'où la Révolution nous a fait sortir. Cette soumission serait devant DIEU et devant les hommes le témoignage de la vérité de notre repentir ; elle nous attirerait pour l'avenir les miséricordes divines. Après Henri V, on aviserait.

La grande affaire pour nous, c'est de rentrer dans les voies du droit, et de nous débarrasser une bonne fois de ces haillons ensanglantés qui nous déshonorent et qu'on appelle les principes révolutionnaires. Point de salut pour la France, tant qu'elle demeurera loin de son DIEU et de son Roi, hors de l'Eglise, pour courir d'aventures en aventures, et tomber de monarchies frelatées en républiques impossibles.

Dans le principe de la légitimité, nous retrouverons le double trésor que nous avons perdu : l'autorité véritable et la véritable liberté.

Digitized by Google

XIX.

Si la cause d'Henri V est bonne et vraie, pourquoi donc n'est-elle pas plus populaire.

D'abord, parceque les calomnies de la Révolution ont fini par produire leur effet ; puis, parceque quantité de gens de bien sont des *pleutres*.

Quantité de gens de bien croient et espèrent en la monarchie; mais ils n'osent pas le dire tout haut. —Oh ! que de petites lâchetés chez les gens de bien! Tout dernièrement un homme d'esprit les appelait « les *gens de bien* peu de cœur ». Pour la cause de la monarchie comme pour la cause de la religion, quatre-vingt-dix personnes sur cent rougissent de la vérité, et ont la déplorable faiblesse de ne pas affirmer hautement leurs convictions.

Jusqu'à quand les méchants seront-ils seuls à montrer de l'énergie, à s'entendre, à agir, à l'emporter presque partout, malgré leur infime minorité ? Quoi ? nous avons pour nous la vérité ; DIEU est avec nous : et nous avons peur ? Quelle anomalie !

Il y en a qui craignent qu'Henri V ne soit trop consciencieux, trop chrétien. Oui, il y en a, et beaucoup, même parmi les gens de bien, si réellement honnêtes, si bons et si nombreux. C'est insensé : un Souverain peut-il être trop chrétien, trop consciencieux, surtout dans un temps comme le nôtre, où il s'agit de relever les caractères énervés par la corruption, et de remonter le moral de la France ?

Digitized by Google

Ces pauvres disciples de M. Prud'homme ne se doutent pas du mal incalculable qu'ils font au pays : leur inintelligence et leur faiblesse ouvrent à deux battants les portes aux révolutionnaires et aux révolutions

Un peu d'énergie ! Et demain, si nous le voulons, la cause du Roi sera populaire, sera gagnée !

XX.

Comment Henri V vient de faire lui-même, à deux reprises, appel au bon sens et à la bonne foi de la France.

Au mois d'octobre dernier, pendant que l'invasion allemande ensanglantait, écrasait la France ; pendant que l'ennemi assiégeait et affamait Paris, Henri V a cru devoir faire un appel au bon sens et à la bonne foi du pays. Ses paroles si simples, si nobles, achèveront de convaincre les esprits qui pourraient douter encore.

« Français, écrivait le Prince le 9 octobre 1870, vous êtes de nouveau maîtres de vos destinées.

« Pour la quatrième fois depuis moins d'un demi-siècle, vos institutions politiques se sont écroulées et nous sommes livrés aux plus douloureuses épreuves.

« La France doit-elle voir le terme de ces agitations stériles, source de tant de malheurs ? C'est à vous de répondre.

« Durant les longues années d'un exil immérité,

Digitized by Google

je n'ai pas permis un seul jour que mon nom fût une cause de division et de trouble; mais aujourd'hui qu'il peut être un gage de conciliation et de sécurité, je n'hésite pas à dire à mon pays que je suis prêt à me dévouer tout entier à son bonheur.

« Oui, la France se relèvera si, éclairée par les leçons de l'expérience, lasse de tant d'essais infructueux, elle consent à rentrer dans les voies que la Providence lui a tracées.

« Chef de cette maison de Bourbon, qui, avec l'aide de DIEU et de vos pères, a constitué la France dans sa puissante unité, je devais ressentir plus profondément que tout autre l'étendue de nos désastres, et mieux qu'à tout autre il m'appartient de les réparer.

« Ne l'oubliez pas: c'est par le retour à ses traditions de foi et d'honneur, que la grande nation, un moment affaiblie, recouvrera sa puissance et sa gloire.

« Je vous le disais naguère : gouverner ne consiste pas à flatter les passions des peuples, mais à s'appuyer sur leurs vertus.

« Ne vous laissez plus entraîner par de fatales illusions. Les institutions républicaines, qui peuvent correspondre aux aspirations de sociétés nouvelles, ne prendront jamais racine sur notre vieux sol monarchique.

« Pénétré des besoins de mon temps, toute mon ambition est de fonder, avec vous, un gouvernement vraiment national, ayant le droit pour base, l'honnêteté pour moyen, la grandeur morale pour but.

Digitized by Google

« Effaçons jusqu'au souvenir de nos dissensions passées, si funestes au développement du véritable progrès et de la vraie liberté.

« Français, qu'un seul cri s'échappe de notre cœur :

Tout pour la France, par la France et avec la France !

« HENRI. »

Plus récemment encore, le descendant de saint Louis écrivait, pour qu'on les rendît publiques, les lignes suivantes, qui ont produit sur tous les esprits honnêtes un incroyable effet. Ce nouveau manifeste résume, en le revêtant d'une autorité vraiment royale, les considérations renfermées dans le présent travail.

« Comme vous, mon cher ami, j'assiste, l'âme navrée, aux cruelles péripéties de cette abominable guerre civile, qui a suivi de si près les désastres de l'invasion.

« Je n'ai pas besoin de vous dire combien je m'associe aux tristes réflexions qu'elle vous inspire, et combien je comprends vos angoisses.

« Lorsque la première bombe étrangère éclata sur Paris, je ne me suis plus souvenu que des grandeurs de la ville où je suis né : j'ai jeté au monde un cri de douleur qui a été entendu ; je ne pouvais rien de plus, et aujourd'hui comme alors, je suis réduit à gémir sur les horreurs de cette guerre fratricide.

« Mais ayez confiance, les difficultés de cette dou-

Digitized by Google

loureuse entreprise ne sont pas au-dessus de l'héroïsme de notre armée.

« Vous vivez, me dites-vous, au milieu d'hommes de tous les partis, préoccupés de savoir ce que je veux, ce que je désire, ce que j'espère.

« Faites-leur bien connaître mes pensées les plus intimes, et tous les sentiments dont je suis animé.

« Dites-leur que je ne les ai jamais trompés, que je ne les tromperai jamais, et que je leur demande, au nom de la civilisation, au nom du monde entier, témoin de nos malheurs, d'oublier nos dissensions, nos préjugés et nos rancunes.

« Prémunissez-les contre les calomnies répandues dans l'intention de faire croire que, découragé par l'excès de nos infortunes, et désespérant de l'avenir de mon pays, j'ai renoncé au bonheur de le sauver.

« Il sera sauvé, le jour où il cessera de confondre la licence avec la liberté ; il le sera surtout quand il n'attendra plus son salut de ces gouvernements d'aventure, qui, après quelques années de fausse sécurité, le jettent dans d'effroyables abîmes.

« Au-dessus des agitations de la politique, il y a une France qui souffre, une France qui ne veut pas périr, et qui ne périra pas ; car lorsque DIEU soumet une nation à de pareilles épreuves, c'est qu'il a encore sur elle de grands desseins.

« Sachons reconnaître aussi que l'abandon des principes est la vraie cause de nos désastres.

« Une nation chrétienne ne peut pas impunément déchirer les pages séculaires de son histoire, rompre

Digitized by Google

la chaîne de ses traditions, inscrire en tête de sa constitution la négation des droits de DIEU, bannir toute pensée religieuse de ses codes et de son enseignement public. Dans ces conditions, elle ne fera jamais qu'une halte dans le désordre ; elle oscillera perpétuellement entre le césarisme et l'anarchie, ces deux formes également honteuses des décadences païennes, et n'échappera pas au sort des peuples infidèles à leur mission.

« Le pays l'a bien compris, quand il a choisi pour mandataires des hommes éclairés comme vous sur les besoins de leur temps, mais non moins pénétrés des principes nécessaires à toute société qui veut vivre dans l'honneur et dans la liberté.

« C'est pourquoi, mon cher ami, malgré ce qui reste de préjugés, tout le bon sens de la France aspire à la monarchie. Les lueurs de l'incendie lui font apercevoir son chemin ; elle sent qu'il lui faut l'ordre, la justice, l'honnêteté ; et qu'en dehors de la monarchie traditionnelle, elle ne peut rien espérer de tout cela.

« Combattez avec énergie les erreurs et les préventions qui trouvent un accès trop facile jusque dans les âmes les plus généreuses.

« On dit que je prétends me faire décerner un pouvoir sans limite. Plût à DIEU qu'on n'eût pas accordé si légèrement ce pouvoir à ceux qui, dans les jours d'orage, se sont présentés sous le nom de sauveurs ! Nous n'aurions pas la douleur de gémir aujourd'hui sur les maux de la patrie.

Digitized by Google

« Ce que je demande, vous le savez, c'est de travailler à la régénération du pays ; c'est de donner l'essor à toutes ses aspirations légitimes ; c'est, à la tête de toute la Maison de France, de présider à ses destinées, en soumettant avec confiance les actes du gouvernement au sérieux contrôle de représentants librement élus.

« On dit que la monarchie traditionnelle est incompatible avec l'égalité de tous devant la loi.

« Répétez bien que je n'ignore pas à ce point les leçons de l'histoire et les conditions de la vie des peuples. Comment tolérerais-je des priviléges pour d'autres, moi qui ne demande que celui de consacrer tous les instants de ma vie à la sécurité et au bonheur de la France, et d'être toujours à la peine avant d'être avec elle à l'honneur ?

« On dit que l'indépendance de la Papauté m'est chère, et que je suis résolu à lui obtenir d'efficaces garanties. On dit vrai.

« La liberté de l'Eglise est la première condition de la paix des esprits et de l'ordre dans le monde. Protéger le Saint-Siége fut toujours l'honneur de notre patrie, et la cause la plus incontestable de sa grandeur parmi les nations. Ce n'est qu'aux époques de ses plus grands malheurs que la France a abandonné ce glorieux patronage.

« Croyez-le bien, je serai appelé non-seulement parce que je suis le droit, mais parce que je suis l'ordre, parce que je suis la réforme, parce que je suis le fondé de pouvoir nécessaire, pour remettre

Digitized by Google

en sa place ce qui n'y est pas, et gouverner avec la justice et les lois, dans le but de réparer les maux du passé et de préparer enfin un avenir.

« On se dira que j'ai la vieille épée de la France dans la main, et dans la poitrine ce cœur de Roi et de père qui n'a point de parti.

« Je ne suis point un parti, et je ne veux pas revenir pour régner par un parti. Je n'ai ni injure à venger, ni ennemis à écarter, ni fortune à refaire, sauf celle de la France, et je puis choisir partout les ouvriers qui voudront loyalement s'associer à ce grand ouvrage.

« Je ne ramène que la Religion, la concorde et la paix. Je ne veux exercer de dictature que celle de la clémence, parce que, dans mes mains seulement, la clémence est encore la justice.

« Voilà, mon cher ami, pourquoi je ne désespère pas de mon pays, et pourquoi je ne recule pas devant l'immensité de la tâche.

« La parole est à la France, et l'heure à DIEU.

« HENRI.

« 9 mai 1871. »

Je plains le cœur français, qui, devant de pareils accents, ne laisserait point échapper notre vieux cri national : « VIVE LE ROI » !

Digitized by Google

CONCLUSION.

« Et si, malgré tout cela, Henri V ne remontait point sur le trône ? Si, pour une raison ou pour une autre, les faits venaient à ne pas répondre à vos principes et à vos espérances ? »

— Eh bien ! répondrais-je, ces principes n'en seraient pas moins certains en eux-mêmes, et la question de la monarchie chrétienne et légitime n'en resterait pas moins en elle-même une grande, une sainte vérité, digne de tout respect.

Si ce malheur arrivait, de deux choses l'une : ou bien la Providence, dans les secrets impénétrables de sa toute-puissance, réserverait à la France des voies extraordinaires de salut que la sagesse humaine ne peut absolument pas prévoir ; — ou bien la pauvre France serait perdue sans retour, et irait s'effondrer totalement dans les abîmes sur le bord desquels nous la voyons penchée.

Espérons mieux, et de la bonté de DIEU, et de la protection de la très-sainte Vierge, à qui la France est consacrée. Espérons mieux du bons sens de notre France, qui, au fond, a de la foi et du cœur, et dont les bonnes œuvres crient miséricorde devant le trône du Seigneur.

Pour ma part, je m'estimerais heureux si la lecture de ces quelques pages pouvait affermir dans la vérité ceux qui ont eu le bonheur de la professer

Digitized by Google

toujours, et ramener quelques-uns de ceux qui ont eu, comme moi-même, le malheur de l'ignorer longtemps.

Que DIEU sauve la France ! Que DIEU et sa Mère lui rendent son Roi !

TABLE DES MATIÈRES

Trois mots sur la politique. 5

I. Pourquoi, après cinq ou six essais, plus misérables les uns que les autres, la France tourne enfin ses regards vers le principe monarchique représenté par Henri V. . . 7

II. Comment et en quel sens Henri V est, de droit, le légitime Souverain de la France. 10

III. Ce que c'est que le *droit divin*, dont on se moque avec tant de légèreté. 12

IV. Comment on peut reconnaître avec certitude sur qui repose le droit divin. 15

V. Comment et pourquoi, depuis le commencement de notre siècle, il a été souvent très-difficile de déterminer de quel côté se trouvait le droit divin. 19

VI. Pourquoi la France ne parvient pas à se constituer en république. 23

VII. Ce que c'est que la Révolution, adversaire du droit divin et par conséquent de la cause d'Henri V. 26

VIII. Que l'antique monarchie chrétienne, qu'il s'agit de restaurer en France, diffère essentiellement de tous les pouvoirs qui nous ont gouvernés depuis 89. 29

IX. Si, en remontant sur le trône de France, le Roi y fera monter avec lui « le despotisme et la tyrannie ». . . 32

X. Que la monarchie chrétienne, représentée par Henri V, n'a rien de commun avec « les abus de l'ancien régime ». 36

Digitized by Google

XI. S'il est vrai que le règne d'Henri V serait le règne d'une caste privilégiée, le règne de la noblesse et de la Cour.
XII. Quelle est la vraie liberté que la France attend de son Roi.
XIII. Si Henri V va rétablir, comme on veut le faire croire, « la dîme et les droits féodaux ». 43
XIV. Si Henri V forcera tout le monde d'aller à la Messe et à confesse. 48
XV. Pourquoi tous les hommes d'ordre doivent saluer avec bonheur le retour d'Henri V. 50
XVI. Comment, chez un très-grand nombre de gens de bien, appartenant aux anciens partis politiques, le retour de la monarchie légitime n'est que la réalisation de ce qu'ils ont vainement cherché jusqu'ici. . . . . .
XVII. Pourquoi les ouvriers et les paysans sont tout spécialement intéressés au rétablissement de la monarchie légitime. . . . . .
XVIII. Si cela vaut la peine de rappeler Henri V, puisqu'il n'a pas d'enfants. 59
XIX. Si la cause d'Henri V est bonne et vraie, pourquoi donc n'est-elle pas plus populaire 61
XX. Comment Henri V vient de faire lui-même, à deux reprises, appel au bon sens et à la bonne foi de la France. Conclusion. . . . . .

Digitized by Google



SUB TUUM PRÆSIDIUM IMMACULATA

Propriété.
Tous droits de traduction réservés.

POITIERS. — IMP. DE H. OUDIN, RUE DE L'ÉPERON, 4.

Digitized by Google

LE SÉRAPHIQUE

SAINT FRANÇOIS

Digitized by Google

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

Digitized by Google

5

LE SÉRAPHIQUE SAINT FRANÇOIS

MERVEILLES DE SA VIE

PAR

Mgr DE SÉGUR

SIXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
12, RUE DE RENNES, 112
1877
Tous droits réservés

Digitized by Google

Digitized by Google

LE MOIS DE SAINT-FRANÇOIS

La fête de saint François d'Assise tombant le quatrième jour du mois d'octobre, on a pensé qu'il serait utile à la gloire de ce séraphique Père d'appeler les innombrables fidèles qui l'aiment et le vénèrent, à lui consacrer, par une dévotion spéciale, le mois d'octobre tout entier. Agenouillé naguère devant ses reliques sacrées, dans la basilique souterraine d'Assise, j'ai fait vœu de travailler en ce sens, si Notre-Seigneur daignait m'en accorder la grâce.

J'ose donc proposer à tous nos Frères et Sœurs du Tiers-Ordre et à la multitude des membres de l'Archiconfrérie du Cordon de Saint-François, d'entrer dans cette pensée de piété filiale, en consacrant les trois premiers jours du mois d'octobre à un triduum préparatoire à la grande solennité du 4 ; et de sanctifier également chacun des jours du même mois par une petite lecture et par quelques pratiques de piété en l'honneur de saint François. La fête de la Toussaint, 1er novembre, sera comme le couronnement de cette longue fête franciscaine de trente et un jours. A la Toussaint, après avoir reçu l'incomparable grâce de l'Absolution générale, nous saluerons d'un dernier hommage saint François régnant, plein de gloire et de splendeur, dans ce beau Paradis où, par sa protection, nous espérons tous entrer un jour.

Tout en laissant, comme de juste, à chacun

Digitized by Google

l'initiative de sa piété, voici ce que nous proposerions pour fêter ce mois de saint François :

Assister chaque jour à la Messe, si la santé et les devoirs d'état le permettent ;

Choisir un moment de la journée pour faire, soit isolément, soit en commun, le petit exercice du *Mois de Saint-François*, que l'on pourrait commencer par la récitation des six *Pater*, *Ave* et *Gloria Patri* franciscains, auxquels sont attachées de si merveilleuses Indulgences, puis, on lirait un des chapitres du présent opuscule, où se trouvent recueillis les traits les plus saillants et les plus touchantes merveilles de la vie de saint François; enfin on pourrait consacrer quelques minutes à méditer ce qu'on vient de lire et à prendre une ou deux résolutions bien pratiques, bien sérieuses.

Tout cela est fort peu de chose sans doute ; mais cela serait, par là-même, à la portée de tous, et cela contribuerait sans aucun doute à répandre et à populariser de plus en plus le culte et l'amour du cher saint François.

On pourrait encore choisir, avec la bénédiction du père spirituel, un jour par semaine pour y communier tout spécialement en union avec saint François au Paradis.

Que le Sacré-Cœur de Jésus, source de toute grâce et de toute bonne inspiration, daigne féconder ce modeste travail, entrepris pour son amour !

Paris, le 2 Août 1877
En la fête de Notre-Dame des Anges.

Digitized by Google

LE SÉRAPHIQUE

SAINT FRANÇOIS

I

Portrait du séraphique Père saint François.

C'est chose fort intéressante que de connaître avec quelques détails les traits, le visage et les qualités naturelles des Saints que nous aimons et admirons. Certes, ce n'est pas cela que nous admirons principalement et aimons en eux : c'est leur sainteté, ce sont leurs divines vertus, c'est l'épanouissement de la vie de JÉSUS-CHRIST en eux. Néanmoins connaître leur extérieur et leur fidèle ressemblance, donne un intérêt singulier à la contemplation de leur sainte vie et à la méditation de leurs vertus.

Notre bienheureux et bien-aimé Père saint François était, disent les chroniques contemporaines, plutôt petit que grand, mais bien pris dans sa taille. Il avait le beau type, si fin et si distingué, des populations de l'Ombrie et des Apennins.

Digitized by Google

Dans son adolescence, il passait pour « la fleur de la jeunesse d'Assise ; » et ses gracieuses qualités physiques étaient relevées par l'innocence de ses mœurs et par la paix que Notre-Seigneur répand toujours sur le visage des jeunes gens bons et purs.

François avait la tête ronde et bien faite, le visage ovale et plutôt un peu long. Son front était beau et large ; son nez, bien proportionné ; sa bouche régulière était animée d'un charmant sourire. Il avait les dents blanches, petites et bien rangées ; la face joyeuse et douce, les oreilles petites.

Ses beaux yeux noirs étaient pleins de douceur et de modestie. Sa peau, belle et fine, était assez brune ; ses cheveux étaient châtains, et sa barbe, noire et peu fournie.

Il était naturellement assez maigre, et d'une complexion très-délicate. Sa parole était agréable, ferme, vive, animée ; sa voix était forte et claire, tout ensemble douce et sonore. L'ensemble de son visage et de sa personne était singulièrement sympathique, et lui gagnait d'avance tous les cœurs.

Ce bienheureux Père plaisait à tout le monde, disent encore les écrivains du temps. La joie, la sérénité, la bonté, la modestie, paraissaient toujours sur son visage. Il était naturellement doux et poli, compatissant, bienfaisant, généreux, prudent, discret, de

Digitized by Google

bon conseil, fidèle à sa parole, et plein d'énergie.

Il était d'un caractère souple et facile, se pliant à l'humeur des autres, se faisant tout à tous, saint avec les saints, et si humble avec les pauvres pécheurs, qu'il semblait être lui-même un pécheur. Dans la conversation, il s'énonçait avec grâce; il était fin et délié dans ses raisonnements, actif et accommodant dans les affaires; d'ailleurs très-simple dans ses actions et dans ses paroles.

Lorsqu'il prêchait, il dédaignait tous les apprêts du beau langage, les jugeant indignes d'un envoyé de JÉSUS-CHRIST. Néanmoins, il parlait avec une éloquence entraînante, avec beaucoup d'esprit, de jugement et de vivacité. Il avait une excellente mémoire; sa voix était vibrante, sonore et agréable; sa parole, facile, naturelle, persuasive. Il prêchait avec toute la véhémence et tout le feu que donnent une charité ardente, une foi profonde et toutes les tendresses d'une piété pleine d'amour. Une vertu divine assistait continuellement le saint homme, et pénétrait à la fois les esprits et les cœurs. Dès qu'il paraissait quelque part, les populations accouraient pour voir et entendre cet homme nouveau que DIEU leur envoyait. Il semait les miracles sur ses pas, guérissant les malades, chassant les

Digitized by Google

démons, ressuscitant les morts, prédisant l'avenir, commandant à la nature et s'en faisant obéir.

Saint François marchait toujours pieds nus, avec de simples sandales, se conformant à la lettre de l'Évangile. Sa pauvre tunique était habituellement de laine grossière, couleur de cendre : maintes fois cependant, il porta des vêtements d'une autre couleur; mais c'était toujours couleur de pauvreté. Il ne se couvrait la tête que d'un simple capuchon, qui tenait à sa tunique; et en guise de ceinture, il portait une corde grossière, nouée par devant et terminée par trois nœuds. Cette corde n'était pas double, comme celle que portent aujourd'hui les Frères-Mineurs, mais simple, ainsi que l'atteste un antique portrait conservé à Assise, peint presqu'immédiatement après la mort du Saint, et, mieux encore, une des cordes portées par saint François et que l'on vénère comme une précieuse relique, dans une chapelle de Notre-Dame des Anges, élevée à la place même de l'humble cellule où mourut le patriarche séraphique.

Tel était notre Père saint François, au témoignage de ses contemporains.

Digitized by Google

II

Des premières années de saint François et des humbles débuts de l'Ordre des Frères-Mineurs

Saint François naquit à Assise, charmante ville de l'Ombrie, aux pieds des Apennins, en l'année 1182. Son père était un riche marchand, nommé Bernardone; sa mère s'appelait Pica; il avait un frère, nommé Angelo. Il fut baptisé sous le nom de Jean ; mais à cause du singulier amour qu'il portait à la France et à la langue française, il fut de bonne heure surnommé et habituellement appelé *Francesco*, c'est-à-dire le Français, autrement dit François. Par l'effet d'une pieuse pensée de sa mère, il fut mis au monde dans une étable, et eut pour parrain un pauvre, en l'honneur de la pauvreté de l'Enfant-Jésus.

Sa jeunesse s'écoula dans l'innocence, Dieu ne permettant pas que ses mœurs fussent altérées par les mauvaises passions. Il fit ses études à Assise même. Son père le destinait au commerce ; mais le jeune François n'avait pas ce qu'il fallait pour y réussir ; il aimait à s'amuser; il était beau cavalier et recherché

Digitized by Google

de tous les jeunes gens d'Assise pour sa belle humeur, son esprit et le charme de sa conversation.

Notre-Seigneur, qui avait sur lui des vues admirables, prit soin de le détacher lui-même des mondanités et vanités, qui jusque-là tenaient une trop grande part dans sa vie : au sortir d'un joyeux repas, où l'on avait devisé pour lui comme pour les autres, de beaux projets de mariage, il fut tout à coup saisi par l'Esprit de DIEU, se trouva subitement transformé et déclara à ses amis qu'il avait désormais une fiancée plus belle qu'eux tous, la Pauvreté. Ce fut le commencement de sa merveilleuse vocation. Il avait alors vingt-cinq ans. C'était en l'année 1207.

Dès lors il parut tout changé. Il avait toujours beaucoup aimé les pauvres; mais cet amour prit des proportions extraordinaires. Il se dépouillait de tout pour les malheureux. Ayant rencontré près d'Assise un lépreux, couvert d'affreuses plaies et demandant l'aumône, il descendit de cheval, donna au pauvre tout ce qu'il avait, et, pour vaincre la nature, il le baisa au visage. Le lépreux disparut aussitôt : c'était Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST même qui, sous la forme de ce pauvre, avait voulu éprouver la foi et la charité de son serviteur.

Dans sa charité, le bon François se mit à

Digitized by Google

puiser, sans compter, dans la caisse de son père. Un jour qu'il était en oraison devant un grand crucifix dans la pauvre petite église de Saint-Damien, qui tombait en ruines, il entendit Notre-Seigneur lui dire, à trois reprises : « François, va, et répare ma maison, que tu vois tomber toute en ruines. » François crut qu'il s'agissait de réparer l'église de Saint-Damien, et il s'y mit de tout son cœur, travaillant de ses propres mains, comme un manœuvre. Ayant pris et vendu, pour activer ce travail, quelques pièces d'étoffe de la maison paternelle, il s'attira les colères de son père; et pour s'y soustraire, il se sauva et alla passer plusieurs semaines dans une grotte voisine d'Assise, où il passa ses jours et ses nuits à prier et à pleurer ses péchés.

Par humilité, il rentra à Assise, décidé à ne plus vivre que d'aumônes. En voyant son visage pâle et défait, tous l'insultaient, le regardant comme un fou ; les enfants lui jetaient de la boue et des pierres. Au désespoir de voir son fils mendiant et insulté de toute la ville, Bernardone lui fit toutes sortes de misères ; quand il le rencontrait, il se détournait avec colère et allait jusqu'à le maudire. Ces malédictions paternelles n'étaient certes point ratifiées au ciel ; mais elles n'en étaient pas moins très-sensibles au bon cœur de François, qui déclara depuis que, de toutes

Digitized by Google

les peines qu'il eut alors à endurer, celle-ci lui avait été sans comparaison la plus amère.

D'un autre côté, son frère Angelo ne perdait pas une occasion de le mortifier. Un jour,—c'était en hiver et le froid était fort piquant, — il aperçut dans une église le pauvre François qui grelottait sous son misérable habit. « Va le prier, dit-il, en se moquant, à l'un de ses amis ; va le prier de te vendre un peu de sa sueur. — Non, répondit gravement le jeune pénitent, je ne veux pas vendre ma sueur aux hommes, je la vendrai plus cher à mon DIEU. »

Pour en finir, son père le cita devant le tribunal de l'Évêque, afin de le faire renoncer à son héritage ; et, dans la grande chambre d'audience de l'évêché, laquelle existe encore, François se dépouilla, avec une ferveur extraordinaire, de tous ses vêtements, les jetant aux pieds de son père et s'écriant : « A présent, je puis dire hardiment : Notre Père qui êtes aux cieux. »

Touché et ravi d'admiration, l'Évêque couvrit François de son manteau, et le pressa sur son cœur, ordonnant qu'on lui apportât une grossière tunique de paysan. S'en étant revêtu, François traça avec de la chaux une croix sur ce premier vêtement de pauvreté, et s'en alla plein de joie, chantant en langue française des cantiques d'amour. « Je

Digitized by Google

suis, s'écriait-il, le héraut du grand Roi. »

Peu à peu les gens d'Assise comprirent qu'il y avait quelque chose de surnaturel dans la conduite de ce jeune homme. Aux dérisions succéda bientôt une sorte de vénération, surtout quand on vit un bourgeois riche et estimé, nommé Bernard de Quintávalle, et un prêtre, nommé Pierre de Catane, s'attacher à ses pas et embrasser son genre de vie. D'autres suivirent cet exemple, vivant avec lui et comme lui d'aumônes, de privations, de dures austérités, priant toujours et donnant partout l'exemple des vertus évangéliques les plus sublimes.

Le dernier fut un beau chevalier, nommé Ange de Tancrède, que François rencontra un jour sur son chemin. Il l'arrêta, et plein de l'Esprit de Dieu, il lui dit : « Ange, descends de cheval ; laisse-là la milice du siècle et suis-moi. Désormais, tu auras pour armure la poussière du chemin et pour chaussure la boue de la terre. » Et Ange de Tancrède obéit aussitôt, reçut l'humble habit de la pauvreté, et devint le douzième des premiers Frères-Mineurs.

Avec eux, François se dévouait de plus en plus au service des pauvres et des lépreux, et Notre-Seigneur voulut récompenser son admirable charité en lui conférant le don des miracles et des guérisons. Un jour qu'il re-

Digitized by Google

venait de Rome où il avait été à pied en mendiant son pain, afin d'invoquer sur lui et sur ses Frères la protection des saints Apôtres, il rencontra un pauvre homme du duché de Spolète, dont la bouche et les joues étaient toutes rongées par un horrible cancer. Ce malheureux voulut par respect baiser les pieds nus du serviteur de DIEU; mais l'humble François l'en empêcha, le releva, le baisa au visage, et le malade se trouva subitement guéri.

De retour à Assise, saint François groupa ses douze bienheureux compagnons auprès de l'humble petite église de la Portioncule, appelée aussi Notre-Dame des Anges, qu'il avait, comme celle de Saint-Damien, rebâtie de ses propres mains. Il y passait en oraison les jours et les nuits, fréquemment visité par une multitude d'Esprits célestes, et priant ardemment la Mère de DIEU de le prendre, lui et ses bien-aimés Frères, sous sa protection toute spéciale. Ce fut là, comme il se plaisait à le dire, qu'il fut comme enfanté par la Bienheureuse Vierge à la vie évangélique et apostolique.

Bientôt après, François et les douze allèrent à Rome nu-pieds, mendiant leur pain, menant une vie plus angélique qu'humaine, pleins de ferveur, de joie sainte, d'humilité, de charité mutuelle, ne faisant, comme les

Digitized by Google

premiers chrétiens, qu'un cœur et qu'une âme en JÉSUS-CHRIST.

Ces premiers compagnons de saint François n'avaient point encore de nom qui les distinguât des autres Religieux. « Si l'on vous demande qui vous êtes, leur avait dit le bienheureux Père, vous répondrez : « Nous sommes des pénitents venus d'Assise. » Ce fut le Pape lui-même qui leur donna leur nom, sans s'en douter, lorsqu'approuvant leur Règle, il dit, pour les désigner : *Istos Fratres-Minores*, c'est-à-dire « ces petits Frères, » d'où leur est resté le nom de *Frères-Mineurs*.

Tout jeune encore, François était déjà un grand Saint, consommé en mérites et en très-sublimes vertus. Déjà Notre-Seigneur l'avait comblé de faveurs miraculeuses, et lui avait entre autres révélé que tous ses péchés lui étaient pardonnés, et qu'il allait devenir le père d'un grand et saint Ordre, qui s'étendrait sur toute la terre et régénèrerait l'Église et le monde.

Arrivés à Rome, François et ses compagnons furent d'abord assez mal reçus du Pape Innocent III, qui ne voyait en eux que des pèlerins vulgaires et des mendiants; mais la nuit suivante, ayant vu dans un songe mystérieux le pauvre d'Assise qu'il avait éconduit la veille soutenir de ses épaules l'église de Saint-Jean de Latran sur le point de

Digitized by Google

s'écrouler, le Pape changea d'attitude à son égard, le manda sans retard auprès de lui ; et, après avoir pris connaissance de la Règle que François venait soumettre à son approbation, il le bénit, l'embrassa tendrement, ainsi que ses douze compagnons, leur promit à tous sa bienveillance et sa protection toutes spéciales, et approuva leur Règle de vive voix. Il leur enjoignit d'aller partout prêcher la pénitence, le règne de JÉSUS-CHRIST et la foi catholique.

Cette Règle était d'une simplicité incomparable. Elle pouvait se résumer en deux idées : saint François prenait le postulant qui se présentait à lui, lui enlevait tout, lui mettait sur le dos un pauvre sac de laine grossière, avec une grosse corde en guise de ceinture, et l'envoyait pieds nus et tête nue, mendier son pain à travers le monde, en lui disant : « Tu seras si mal sur la terre, que, bon gré, mal gré, tu ne pourras plus regarder que le ciel. » Telle était la première idée constitutive du Frère-Mineur.

La seconde n'était pas moins simple. Saint François présentait l'Évangile et la croix au nouveau Frère, et lui disait : « Voici ta Règle. Je ne t'en donne point d'autre. La vie de communauté que nous mènerons ensemble, n'en sera que le cadre. Et maintenant, viens, suis-moi, porte ta croix tous les jours, et sois

Digitized by Google

parfait. Avec moi, tu aimeras JÉSUS, tu feras pénitence, et tu prêcheras la pénitence. »

Pour donner plus d'autorité à leur mission et de fécondité à leur parole, le Pape leur donna à tous la sainte tonsure et les Ordres mineurs, et conféra à saint François les Ordres sacrés du sous-diaconat et du diaconat. Les nouveaux Religieux firent alors, en présence du Pape, vœu d'obéissance au bienheureux François, et celui-ci fit le même vœu à l'égard du Souverain-Pontife et entre ses mains. Aucun Ordre religieux, que nous sachions, n'a reçu de DIEU la grâce d'une consécration aussi immédiate et aussi expresse au Saint-Siége Apostolique; et c'est ce caractère apostolique-romain qui donne, avec la pauvreté et l'humilité évangéliques, une telle puissance et un tel charme à la famille franciscaine ici-bas.

Ravis de joie, saint François et ses douze compagnons s'en retournèrent à Assise, chantant les louanges de DIEU et brûlant du zèle de sa gloire.

C'était en 1210. François avait vingt-huit ans.

Digitized by Google

II

Saint François et ses premiers compagnons à Rivo-Torto et à Notre-Dame des Anges ; premières missions.

La pauvreté, l'humilité et la pénitence de saint François et des douze Bienheureux que Notre-Seigneur lui avait donnés pour Frères et pour fils, prenaient de plus en plus des proportions héroïques. Par inspiration divine, ils se fixèrent auprès des grottes de Rivo-Torto, non loin de Notre-Dame des Anges, et y élevèrent une misérable cabane, si petite qu'il leur était impossible de s'y étendre, et où François, pour fixer à chacun sa place, dut tracer sur les solives le nom d'un chacun. Là, autour d'une petite croix de bois, que saint François avait plantée au milieu de la cabane et qui leur servait de livre, ils priaient jour et nuit, jeûnaient et faisaient une austère pénitence. Ils vivaient exclusivement d'aumônes. Un jour qu'ils manquaient absolument de tout, François se mit en prière, et aussitôt un jeune inconnu parut devant eux, portant un pain très-blanc, qu'il leur

Digitized by Google

donna; et pendant qu'ils admiraient la bonté de DIEU, l'Ange disparut.

Ces rochers de Rivo-Torto, qui furent le premier couvent de l'Ordre des Frères-Mineurs, se voient encore aujourd'hui. Les portes, ou pour mieux dire les excavations qui servaient de portes, sont tellement basses, qu'il faut se baisser beaucoup pour y passer; et, en plusieurs endroits, un homme de taille ordinaire pouvait à peine se tenir debout. La cabane des Frères était placée devant ces rochers.

De nouveaux Frères se présentant en grand nombre, François dut songer à quitter le petit réduit de Rivo-Torto, pour aller chercher un asile plus vaste, ainsi qu'une église où ils pussent entendre la Messe et réciter ensemble l'Office divin. Ayant obtenu des Bénédictins la cession de la petite église de Notre-Dame des Anges, avec la faculté de bâtir aux environs un modeste couvent, il vint annoncer avec grande joie cette bonne nouvelle à ses Frères. La nuit suivante, étant en oraison dans ce petit sanctuaire, pour y recommander son humble famille à la Très-Sainte Vierge, il se trouva tout à coup enveloppé d'une lumière éclatante, inconnue à la terre; et, sur l'autel, il vit Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, sa Très-Sainte Mère, et une multitude d'Anges, qui le regardaient avec grande douceur. Il se

Digitized by Google

prosterna la face contre terre, adorant et bénissant Jésus. « O Très-Saint Seigneur, Roi du ciel, Rédempteur du monde, doux Amour! s'écria-t-il en se relevant ; et vous, Reine des Anges, par quel excès de bonté descendez-vous du haut des cieux dans cette chapelle si pauvre, si petite? » La vision céleste disparut, et François s'écria tout ravi : « Véritablement, c'est ici un lieu saint, qui devrait être habité par des Anges, plutôt que par des hommes ! » Et, dès l'aube du jour, ayant fait connaître à ses Frères la sainteté du lieu qu'ils allaient habiter désormais, il les établit dans une petite maison voisine, que voulut bien lui céder, à titre d'aumône, le chapelain qui jusque-là desservait le modeste sanctuaire. « Tant que je le pourrai, dit alors saint François, je ne sortirai point de ce saint lieu ; il sera, pour moi et pour les miens, un monument éternel de la bonté du Seigneur. »

La grâce de Dieu, la protection de la Sainte-Vierge et des Anges, les prières de François et les merveilleux exemples de la sainte vie des premiers Frères-Mineurs attirèrent bientôt de nombreuses abeilles à la petite ruche de Notre-Dame des Anges. Saint François résolut de commencer ses missions ; et pour éprouver les nouveaux apôtres de la pénitence, de l'humilité et de la pauvreté, il les réunit un jour autour de lui, et, au nom de

Digitized by Google

DIEU, il leur commanda de prêcher devant lui, les uns après les autres, sur divers sujets qu'il leur indiquait. Ils s'en tirèrent tous de telle manière, qu'il fut évident que Notre-Seigneur parlait par leurs bouches. Ils eurent la preuve miraculeuse de cette divine assistance; car ils avaient à peine achevé, que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST apparut lui-même visiblement au milieu d'eux, les bénissant l'un après l'autre avec amour. L'Esprit-Saint s'empara d'eux en même temps; ils furent tous à la fois ravis en une longue extase, au sortir de laquelle leur bienheureux Père leur donna la mission. « Mes Frères et mes très-chers enfants, dit-il, bénissez DIEU et son Fils unique Notre-Seigneur de daigner ainsi répandre les trésors célestes sur les hommes les plus simples. C'est lui qui rend éloquentes les langues des ignorants. Il nous a choisis, nous, vils et méprisables, pour annoncer au monde le salut, afin que nul ne puisse se glorifier devant lui. Il veut que nous allions de toutes parts lui rendre témoignage par nos exemples et nos paroles, rappelant à son amour ceux qui s'en sont éloignés. Allez donc, et portez son nom et sa foi devant les nations et jusque devant les rois de la terre. »

Et ils partirent, pleins de joie et de ferveur. Allant et revenant, comme des abeilles, ils répandaient au loin la bonne odeur de JÉSUS

Digitized by Google

Christ et la lumière de son Évangile ; et le bienheureux François était comme le cœur de ce mouvement incessant de salut et de sanctification.

François lui-même entra en mission et commença par Pérouse, où beaucoup d'âmes se convertirent. Vrai pêcheur d'hommes, il en prit un grand nombre dans les filets de Jésus-Christ. Un jeune seigneur de Pérouse se promenait un jour hors de la ville, tout occupé du désir de répondre à l'appel de saint François et de se consacrer à Dieu, lorsque Notre-Seigneur lui apparut. « Homme de désirs, lui dit-il, si tu veux jouir de ce que tu souhaites, et faire ton salut, fais-toi Religieux, et suis-moi. — Eh ! Seigneur, répondit le bon jeune homme, dans quel Ordre faut-il entrer ? — Dans le nouvel Ordre de François d'Assise.— Et quand j'y serai, que faudra-t-il faire pour vous plaire davantage? — Y mener la vie commune, répondit le Sauveur; ne point faire de liaisons particulières et naturelles avec aucun de tes Frères; ne point prendre garde aux défauts des autres, et ne point les juger désavantageusement. » Ravi de bonheur, le jeune homme alla trouver saint François, qui l'admit aussitôt au nombre de ses enfants, et l'appela Frère Humble.

Une autre belle conquête du saint missionnaire fut le Frère Guy, de Cortone. Chef d'une

Digitized by Google

riche famille, et encore jeune, Guy était l'exemple de la ville. Il invita un jour François à accepter chez lui l'aumône d'un repas; et en entrant, le Saint dit à ses compagnons : « Celui-ci sera bientôt des nôtres. » Après le dîner, Guy se jeta aux genoux de François, le suppliant de lui donner le saint habit de la pauvreté. Et saint François le lui donna bientôt après, dans la principale église de Cortone, en présence d'une grande assemblée.

Tels furent les prémices du zèle apostolique de saint François, dans sa première mission.

IV

Austérités prodigieuses et miracles du bienheureux François pendant sa mission en Toscane.

Pendant sa mission à Cortone, François y bâtit dans un lieu désert, peu éloigné de la ville, un petit couvent, qui bientôt se remplit de novices. Il y passa deux mois à les former à la sainteté évangélique. C'était en l'année

Digitized by Google

1211 ; le serviteur de DIEU n'avait que vingt-neuf ans.

Afin de s'unir davantage au bon DIEU, il résolut de passer tout le carême dans la solitude et dans un silence absolu. Le mercredi des Cendres, avant le jour, il quitta donc le couvent, sans rien dire à personne, emportant seulement deux pains pour tout son carême ; un batelier, homme de bien et son ami, le transporta dans une petite île déserte du lac Trasimène, non loin de Pérouse, en lui promettant de ne dire à personne où il était, et de ne venir le reprendre que le mercredi de la Semaine-Sainte.

Là, pour se garantir des injures du temps, François se forma au milieu des buissons une sorte de cabane, qui depuis fut révérée comme un sanctuaire, et où il s'opéra quantité de miracles. Le Bienheureux, seul avec DIEU seul, jeûna, avec JÉSUS-CHRIST et comme JÉSUS-CHRIST au désert, pendant quarante jours et quarante nuits. Il ne toucha presque point aux pains qu'il avait apportés ; si bien que le Mercredi-Saint, lorsque le fidèle batelier vint le reprendre, la moitié seulement d'un de ces pains avait suffi au grand pénitent d'Assise. Dans la traversée, une tempête s'étant élevée sur le lac, François la calma subitement, en faisant le signe de la croix sur les flots, à l'imitation et par la vertu

Digitized by Google

du Sauveur, qui vivait pleinement en lui.

Le batelier ne crut pas devoir garder le silence sur le jeûne miraculeux de l'humble François ; et bientôt l'île de Pérouse devint l'objet d'un véritable pèlerinage. Plus tard il s'y éleva une petite ville, avec un couvent de Frères-Mineurs et une église, dédiée à saint François. De beaux miracles eurent lieu, non-seulement sur l'emplacement de la petite cabane, mais encore à une fontaine dont François avait bu.

La puissance surnaturelle du serviteur de DIEU grandissait et éclatait de toutes parts. A Arezzo, où il passa en quittant Cortone, il chassa les démons qui, lui apparaissant sous une forme sensible, remplissaient la ville de troubles et de crimes. « Sortez d'ici, leur cria le Saint, et fuyez bien loin. Je vous le commande au nom du DIEU tout-puissant. » Ils disparurent sur-le-champ, et la paix se rétablit aussitôt dans la cité.

Sur la place publique, où il venait de prêcher la paix et la pénitence, une pauvre mère lui apporta son petit enfant tout contrefait : François, l'ayant pris dans ses bras, le rendit parfaitement redressé à sa mère.

Il est à remarquer que la plupart des miracles de saint François se firent en public, devant de nombreux témoins, souvent même

Digitized by Google

au milieu des multitudes accourues de tous côtés pour le voir et l'entendre, ce qui leur donne un caractère d'authenticité tout à fait incontestable.

En cela, comme en tant d'autres choses, saint François fut la copie fidèle du Saint des Saint, Notre-Seigneur.

Avec les prodiges de toutes sortes, avec les guérisons subites et les résurrections de morts, il semait sur son passage les fondations de couvents de Frères-Mineurs. A sa parole, les vocations naissaient en foule ; et, parmi les nouveaux pénitents, François compta dès lors des hommes de lettres, des savants, des magistrats, des artistes, de riches et nobles seigneurs.

Pendant les derniers mois de l'année 1211, le Saint parcourut les principales villes de la Toscane, où chacun le considérait comme un ange visible, comme un thaumaturge et comme un apôtre. Non-seulement il prédisait l'avenir, mais encore il voyait comme présentes mille choses qui se passaient au loin. Il pénétrait les secrets des consciences, et c'est en vain qu'on cherchait à lui céler quelque chose. « Prenez garde, disait-il ; ne mentez point, sous quelque prétexte que ce soit. Je sais, je sais... »

A cette même lumière prophétique, il voyait ceux qui devaient se convertir ou

Digitized by Google

tomber un jour; et l'événement justifia toujours ses prédictions.

L'efficacité de sa parole tenait du prodige. L'Esprit-Saint, dont il avait reçu l'onction et la mission, l'assistait continuellement; et JÉSUS-CHRIST, qui est la force et la sagesse du Père, lui donnait des paroles en abondance pour prêcher la saine doctrine. Dans tous ses discours on sentait l'inspiration; c'était plus que de l'éloquence. Sa parole était comme un grand feu qui pénétrait jusqu'au fond des cœurs, et les plus endurcis s'amollissaient et embrassaient la pénitence. Les hommes et les femmes, les jeunes gens et les vieillards, le peuple et la noblesse, tous accouraient pour voir et pour entendre cet homme extraordinaire que DIEU leur envoyait. Il leur semblait, en effet, un homme de l'autre monde, quand ils le voyaient comme ravi, hors de lui-même, les yeux et le cœur élevés au ciel pour les y attirer. Dès qu'il ouvrait la bouche, tout le monde se sentait ému et touché de componction. Personne n'avait même la pensée de murmurer contre la vigueur de son langage apostolique, lorsqu'il lui arrivait de stigmatiser publiquement les vices et les désordres des puissants de ce monde. On était si charmé de l'entendre, qu'un jour, ayant prêché à Cortone, et voulant aller au couvent de Celles, qu'il venait d'établir non

Digitized by Google

loin de là, il trouva des gardes à la porte de la ville qui l'en empêchèrent. Bon gré, mal gré, il fut obligé de prêcher par toute la ville pendant trois jours; et encore ne le laissa-t-on partir qu'à grand'peine.

Il ne faisait pas bon de chercher à l'empêcher de parler de DIEU et de sauver les âmes. Un jour, pendant qu'il prêchait, une fille effrontée s'avisa de faire du bruit avec une espèce de tambour. Saint François l'avertit à trois reprises de cesser; elle s'en moqua. Alors le Saint, inspiré de DIEU, s'écria avec véhémence : « Démon! prends ce qui est à toi ! » Au même instant, à la vue de toute l'assistance, la fille fut enlevée dans les airs, disparut, et l'on n'entendit plus jamais parler d'elle.

Qu'on ne croie pas cependant que l'humble et austère François ait jamais été dur aux autres. « Jamais, dit un auteur contemporain, jamais il ne parlait à ses Frères qu'avec douceur et ménagement. Il compatissait aux faibles ; il était plein de patience pour affermir les jeunes Religieux dans la pratique de la vertu ; il respectait grandement les vieillards, et quelques fautes que l'on eût commises, il n'en reprenait qu'en particulier, à moins qu'il ne fallût réparer ou prévenir un scandale. »

Il avait grande compassion pour les peines et pour les défaillances du prochain. Un

Digitized by Google

jour, le Frère Sylvestre, excellent Religieux, dont les mortifications prolongées avaient délabré l'estomac, eut envie de se soulager en mangeant un peu de raisin. Dès que le bon saint François en fut informé, il alla trouver le pauvre Frère et le conduisit dans la vigne d'un de ses amis, près du couvent, et là il le fit asseoir près d'un cep qu'il bénit, lui ordonna de manger, et mangea avec lui. Après avoir goûté de ce raisin béni, le Frère Sylvestre se trouva instantanément guéri. Depuis, il a souvent raconté le fait à ses Fréres, les larmes aux yeux, comme un témoignage de la condescendance et de la bonté du bienheureux Père.

V

De la vocation de sainte Claire d'Assise et comment le bienheureux Franço's fonda son second Ordre

Au commencement de l'année 1212, saint François, âgé de trente ans à peine et déjà tout resplendissant de l'auréole d'une sainteté extraordinaire, revint à Notre-Dame des

Digitized by Google

Anges, pour se purifier de la poussière du monde et se plonger tout entier dans les eaux sacrées de la vie religieuse. Il ne vivait plus que d'oraison et de pénitence, s'occupant uniquement de la sanctification de ses Frères, et surtout de ses nombreux novices.

L'Évêque d'Assise, qui, cinq ans auparavant, lui avait donné son premier vêtement de pauvre de JÉSUS-CHRIST, lui fit prêcher le carême dans sa cathédrale; et cette parole tout évangélique, soutenue de tant de merveilleux exemples, remua profondément toute la ville; les pécheurs accouraient en foule au tribunal de la pénitence, et quantité de jeunes filles embrassaient la virginité, ne voulant plus appartenir qu'à Notre-Seigneur.

Ce fut alors que sainte Claire et sa sœur, sainte Agnès, furent suscitées de DIEU pour donner occasion au bienheureux François de fonder son second Ordre, celui des *Pauvres-Dames* ou *Dames de la Pauvreté*, connu depuis sous le nom définitif de *Clarisses* ou *Sœurs de Sainte-Claire.*

Ce second Ordre de saint François était calqué sur le premier : même doctrine, même simplicité, même sainteté, même vêtement de grosse laine grise, même esprit de pauvreté et d'humilité; pas de dot, aucun avoir ici-bas, JÉSUS-CHRIST seul et, pour tout

Digitized by Google

trésor, sa crèche, sa croix et son Eucharistie.

C'est là ce qui séduisit le cœur de Claire et d'Agnès, ces deux nobles vierges d'Assise, riches, belles, et déjà tout à DIEU. Claire avait été prédestinée à la sainteté avant sa naissance. Peu de jours avant de la mettre au monde, un jour qu'elle priait devant un crucifix, sa pieuse mère entendit une voix qui lui dit : « Femme, ne crains point; tu enfanteras sans péril une grande lumière qui éclairera le monde. » De là le nom de *Claire*, qui lui fut donné au baptême. C'était en l'année 1194. Claire eut deux sœurs, Agnès et Béatrix.

La jeune Claire avait toujours été un ange de piété et d'innocence. Poussée par l'esprit de DIEU, elle se livrait dès l'adolescence à diverses pratiques de mortification, et, sans que personne ne le sût, elle portait un cilice sous ses riches vêtements. Elle était très-grande, d'une beauté accomplie, et que relevaient encore de magnifiques cheveux blonds. Il en était de même de sa sœur Agnès.

Claire avait environ dix-huit ans lorsqu'elle se mit sous la direction du grand Pénitent d'Assise, dont la renommée remplissait déjà tous les pays d'alentour. François vit du premier coup que Notre-Seigneur lui confiait là un trésor dont le monde n'était pas digne. Il lui fit bientôt faire le vœu de virginité perpé-

Digitized by Google

tuelle, et fixa le dimanche des Rameaux de cette même année 1212, pour lui faire prendre le voile et la revêtir de l'humble et glorieux vêtement des épouses de Jésus-Christ. Le matin, à la Messe, Claire, parée de ses plus beaux habits, par l'ordre de son père spirituel, recevait de la main de l'Évêque d'Assise la palme bénite ; et, la nuit suivante, elle sortait secrètement de la maison paternelle, accompagnée de deux ou trois saintes femmes qui étaient dans le secret, et se rendait à la petite église de Notre-Dame des Anges, où saint François et ses Frères psalmodiaient les Matines. On voit encore à Assise une partie des murs de la maison de sainte Claire et l'emplacement de la petite porte, bouchée avec des pierres et du bois, à travers laquelle la généreuse fille dut s'ouvrir un passage.

A son entrée dans l'humble église, saint François et tous ses Frères la reçurent solennellement, le cierge à la main. François lui coupa lui-même les cheveux au pied de l'autel, lui donna le voile, et ses compagnes l'aidèrent à se revêtir de la glorieuse pourpre de la pauvreté évangélique. Puis, après une longue et radieuse prière, François, suivi de plusieurs Frères, conduisit la nouvelle Religieuse avec ses compagnes dans un monastère de Bénédictines, situé dans le voisinage.

Le lendemain matin, le père de la jeune

Digitized by Google

vierge et plusieurs chevaliers de sa parenté, furieux de ce qui s'était passé, coururent au monastère, et tentèrent vainement d'ébranler la résolution de la nouvelle épouse de JÉSUS-CHRIST; elle leur montra ses cheveux coupés, se cramponna à l'autel, et, DIEU bénissant sa fière et sainte résistance, on finit par la laisser en paix.

Sa jeune sœur, Agnès, qu'elle aimait si tendrement, fut la première conquête de ses prières et de ses pénitences. Au bout de quinze jours, elle la vit arriver, demandant, elle aussi, l'habit religieux, et décidée à quitter le monde. Mais, cette fois, l'indignation de sa famille fut à son comble. Dès le lendemain, douze de ses principaux membres accoururent furieux au monastère et se saisirent de la pauvre Agnès, malgré ses supplications et ses larmes; l'un d'eux osa même la frapper rudement à coups de poing et à coups de pied, la tirant par les cheveux, pendant que les autres l'enlevaient sur leurs bras. « Ma chère sœur, à mon secours! s'écriait Agnès, ne souffrez pas qu'on m'enlève à JÉSUS-CHRIST. »

Claire se mit aussitôt en prière, et obtint pour sa sœur le même prodige qu'on lit dans les Actes du martyre de sainte Luce. Pendant que les douze ravisseurs traînaient la pauvre enfant le long du chemin, déchirant ses ha-

Digitized by Google

bits et lui arrachant les cheveux parce qu'elle ne cessait de leur résister, tout à coup, elle se trouva si pesante, qu'il leur devint impossible de la soulever ni d'aller plus loin, même avec l'aide de quelques hommes qui étaient accourus des champs et des vignes. Exaspéré de se voir vaincu, un de ses oncles, nommé Monaldi, leva le bras, et l'aurait tuée, si une violente douleur ne l'eût subitement arrêté. La pauvre Agnès gisait à terre, à demi morte, lorsque sainte Claire survint, et obtint à grand'peine qu'on la laissât soigner les blessures de sa sœur. Dès que les deux vierges furent seules, Agnès se releva sans aucun effort, et revint au monastère, où, peu de temps après, saint François vint la consoler, l'encourager, lui couper les cheveux et lui donner l'habit religieux, comme à sa sœur. Il leur conseilla ensuite, afin d'être plus recueillies et plus libres de servir JÉSUS-CHRIST dans la pauvreté parfaite, d'aller s'abriter à l'ombre de la petite église de Saint-Damien, la première des trois qu'il avait réparées de ses mains.

Bientôt la sainteté de Claire et d'Agnès leur attira de nombreuses compagnes de tous les rangs de la société; et ce lieu, jadis presque désert, se changea en un fervent et nombreux monastère.

D'abord, les *Pauvres Dames* de Saint-Damien ne furent pas astreintes par saint Fran-

Digitized by Google

çois à une clôture absolue; mais leur Ordre prenant de l'extension, sainte Claire, malgré les résistances de son humilité, fut nommée Abbesse, et la clôture fut décrétée.

Telles furent les origines du second Ordre de saint François, qui se répandit bientôt par toute l'Église. Sainte Claire vécut pendant quarante-deux ans dans le pauvre monastère de Saint-Damien, de 1212 à 1253. Elle y mourut consommée en sainteté, le 11 du mois d'août. Ses derniers moments furent honorés d'une splendide apparition de la Sainte-Vierge, qu'accompagnait une grande troupe de vierges, vêtues de blanc et portant des couronnes d'or. La sainte Mère de Dieu embrassa la bienheureuse mourante, qui eut la joie d'apercevoir, au moment où elle rendait l'âme, son Époux céleste, Jésus-Christ, notre Seigneur.

La réputation de sainteté de Claire était telle, que le Pape Innocent IV, alors de passage à Pérouse, se détourna de sa route, voulut voir lui-même et bénir une dernière fois la Sainte d'Assise, et, lorsqu'elle fut morte, il tint à présider personnellement ses obsèques. Il avait même ordonné qu'on y récitât, au lieu de l'Office des morts, celui des vierges, afin de canoniser pour ainsi dire et sans plus de retard l'admirable fille de saint François; mais le Cardinal-Évêque d'Ostie lui

Digitized by Google

ayant représenté que ce serait aller cóntre tous les usages de la tradition de l'Église romaine, le vénérable Pontife abandonna à regret sa première pensée. Il n'eut pas le temps de procéder lui-même aux cérémonies de la canonisation de sainte Claire : cette consolation était réservée à son successeur, Alexandre IV, qui, partageant sa vénération pour saint François et pour sainte Claire, canonisa celle-ci en l'année 1255, deux ans à peine après qu'elle eut quitté ce monde.

Les quinze premières compagnes de sainte Claire et de sainte Agnès brillèrent tellement du double éclat de la sainteté et des miracles, que le Siége-Apostolique les inscrivit toutes, les unes après les autres, au catalogue des Saints. Parmi les prémices du second Ordre de saint François, sainte Claire et sainte Agnès eurent la joie de compter leur mère Hortulana et leur plus jeune sœur Béatrix.

Au commencement du dix-huitième siècle, l'Ordre des Dames de la Pauvreté comptait plus de neuf cents maisons.

Digitized by Google

VI

Comment l'humble François ne put réaliser son espoir de verser son sang pour JÉSUS-CHRIST, au milieu des infidèles.

La sainteté de François croissait de jour en jour. Il était dès lors en telle vénération, que, lorsqu'il entrait dans Assise, on sonnait les cloches, le clergé et le peuple accouraient à sa rencontre, et venaient le recevoir avec des cantiques de joie et avec des rameaux. Les uns touchaient ses habits, les autres baisaient la trace de ses pas, on s'estimait heureux de pouvoir lui baiser les pieds et les mains. Une fois, son compagnon, étonné de le voir souffrir tous ces honneurs, ne put s'empêcher de lui en faire l'observation. « O mon Frère, lui répondit le saint homme, je renvoie à DIEU seul tous ces hommages, sans m'en rien attribuer, comme une image renvoie à l'original tout l'honneur qu'on lui rend. Tout ce peuple y gagne, en honorant le Seigneur dans la plus vile de ses créatures. »

Après que saint François eut réglé tout ce

Digitized by Google

qui concernait le nouvel Ordre des Pauvres Dames de Saint-Damien, DIEU permit qu'il entrât en grande perplexité sur sa vocation apostolique. Devait-il s'adonner tout entier à l'oraison ? ou bien devait-il continuer à vivre au milieu des hommes en leur prêchant l'Évangile du salut ? Il avait beau prier, il avait beau faire des pénitences, il ne savait à quoi se résoudre.

Ayant réuni ses Frères, il leur dit un jour avec une humilité pleine de candeur : « Mes Frères bien-aimés, que me conseillez-vous ? Lequel des deux jugez-vous meilleur : que je vaque à l'oraison, ou que j'aille prêcher ?

Il semble que l'oraison me convienne mieux ; car je suis un homme simple, et je ne sais pas bien parler ; et j'ai le don de la prière plus que celui de la parole. La prière est la source des grâces ; elle nous unit au seul vrai et souverain bien. Dans l'oraison, nous conversons avec DIEU et avec les Anges, comme si nous menions une vie angélique.

« La prédication, au contraire, rend poudreux les pieds de l'homme spirituel ; elle distrait et dissipe beaucoup, en relâchant de la discipline régulière.

« Néanmoins, il y a une chose qui pourrait l'emporter devant DIEU : c'est que le Fils unique, qui est dans le sein de son Père, est descendu du ciel pour sauver les âmes et pour

Digitized by Google

instruire les hommes par son exemple et par sa parole. Or, étant obligés par notre vocation de faire toutes choses selon le modèle qui nous est montré en sa personne, il paraît plus conforme à la volonté de DIEU que je sacrifie mon goût et mon repos pour aller travailler au dehors. »

Afin de trouver de plus amples lumières, l'humble François envoya deux de ses Religieux au Frère Sylvestre, qui était sur une des montagnes voisines d'Assise, seul avec DIEU, tout absorbé dans le travail de l'oraison. Il envoya consulter aussi sainte Claire, la priant de lui obtenir la connaissance bien formelle des volontés de DIEU sur lui.

La réponse du bienheureux Frère Sylvestre fut la même que celle de sainte Claire : « Il faut que le Frère François continue à prêcher JÉSUS-CHRIST. »

Quand les deux Religieux revinrent avec cette réponse, François les reçut avec beaucoup de respect et de tendresse, comme des ambassadeurs de DIEU ; il les embrassa, et les emmena dans le bois, où, se mettant à genoux devant eux, la tête nue et baissée, les mains croisées sur la poitrine, il leur dit : « Apprenez-moi ce que mon Seigneur JÉSUS-CHRIST me commande de faire. » A quoi les deux Frères répondirent tout émus : « Mon très-cher Frère et mon Père, Sylvestre et

Digitized by Google

Claire ont reçu de Notre-Seigneur Jésus-Christ précisément la même réponse, qui est que vous alliez prêcher son Évangile, parce que ce n'est pas seulement pour votre salut qu'il vous a appelé, c'est aussi pour le salut de beaucoup d'autres. Pour les instruire et pour les sauver, il mettra ses paroles sur vos lèvres. »

Aussitôt, saisi de l'esprit de Dieu, comme jadis le Prophète Élie, François se leva et s'écria : « Allons au nom du Seigneur ! » Et il partit sans plus de retard avec le bienheureux Massé, l'un des deux envoyés, et le bienheureux Frère Ange de Riéti. Il marchait devant eux avec tant d'agilité, d'allégresse et de ferveur, qu'on voyait bien que Dieu le portait, et que son divin souffle remplissait toutes ses puissances.

Les miracles que Notre-Seigneur fit éclater partout sur son passage, rendaient témoignage à sa prodigieuse sainteté. A Bevagna, non loin d'Assise, après un sermon tout enflammé sur l'amour de Dieu, il rendit la vue à un jeune aveugle, en présence de tous, en lui mettant à trois reprises de sa salive sur les yeux, au nom de la très-sainte Trinité. Ce grand prodige émut toute la ville; quantité de pécheurs se convertirent, et plusieurs furent tellement touchés de la grâce, qu'ils s'attachèrent au Saint et le suiviren

Digitized by Google

incontinent, ponr devenir Frères-Mineurs.

C'est alors que l'amour de JÉSUS-CHRIST, qui embrasait de plus en plus son cœur, lui fit concevoir le dessein d'aller en Orient, au milieu des infidèles, afin de les convertir à la foi, ou de remporter au milieu d'eux la palme du martyre. Croyant que cette inspiration lui venait du ciel, il alla à Rome et sollicita du saint Pape Innocent III la mission d'aller annoncer l'Évangile au soudan d'Égypte. Le Pape lui accorda cette faveur en lui donnant tendrement sa bénédiction.

Mais avant de quitter Rome, il y fonda un couvent de Frères-Mineurs, grâce à la charité d'une sainte veuve, nommée la dame Jaqueline.

Remuée jusqu'au fond de l'âme par un sermon de François, elle avait été le trouver, s'était mise sous sa conduite et s'était donnée tout à DIEU. Elle se constitua comme la mère, la protectrice et le refuge des Frères-Mineurs à Rome. Elle obtint des Bénédictins la cession d'un petit couvent, qui existe encore aujourd'hui sous le nom de San-Francesco a Ripa, et où l'on vénère la cellule de saint François, convertie en oratoire.

De retour à Notre-Dame des Anges, le serviteur de DIEU mit ordre à toutes choses avant de partir pour l'Égypte, où il espérait trouver le martyre; et accompagné d'un

Digitized by Google

Frère, il se dirigea vers la mer, en passant par Ascoli. Là on le reçut comme à Assise : à peine y fut-il entré, que tout le monde accourut; on le suivait en foule partout où il allait; chacun s'efforçait de l'approcher; on se pressait, on se bousculait pour parvenir à toucher son pauvre habit. Son seul passage à Ascoli lui valut trente nouveaux disciples, qu'il distribua en divers couvents.

Tout embrasé de l'amour de JÉSUS-CHRIST et de la soif du martyre, il s'empressa de s'embarquer sur un navire qui se rendait en Syrie. Mais les vents contraires l'obligèrent à descendre sur les côtes d'Esclavonie, où il attendit vainement un autre vaisseau pour continuer sa course. Il vit dans ce contretemps prolongé une indication de la volonté divine et se rembarqua pour Ancône, malgré le mauvais vouloir et les rebuts de l'équipage. Au moment où l'on allait mettre à la voile, un inconnu remit à un passager quelques provisions : « Je vous les confie, lui dit-il, pour deux pauvres Religieux qui sont cachés ici dans cette barque. Conservez-les, et donnez-leur en dans le besoin. » Et il disparut.

Mais le temps fut encore contraire; et, malgré tous les efforts des matelots, le navire ne pouvait ni avancer ni prendre terre. Bientôt tous les vivres furent épuisés, et il ne

Digitized by Google

resta que la petite provision destinée à François et à son compagnon. La bonne Providence, à laquelle s'abandonnait si totalement le serviteur de DIEU, multiplia si bien ces quelques vivres, qu'ils suffirent largement à tout le monde, pendant plusieurs jours qu'on fut encore retenu en mer. Ce miracle toucha singulièrement le cœur de tous les passagers.

Descendu à terre, François se vengea de sa déception en prêchant avec une nouvelle ferveur les mystères de JÉSUS crucifié. Infatigable et épuisé tout ensemble, il allait de toutes parts, semant la parole de vie. Dans la ville de San-Severino, un célèbre poëte, que l'empereur Frédéric II venait de couronner « roi des poëtes, » fut converti et gagné à l'Ordre de Saint-François par un beau prodige. Pendant que le bienheureux Père parlait des magnificences de la Croix, le poëte aperçut comme deux glaives de lumière et de feu qui traversaient, en forme de croix, François tout entier ; l'un de la tête aux pieds; l'autre, d'une main à l'autre, à travers la poitrine. Immédiatement après le sermon, il alla se jeter aux pieds de saint François, qui, le voyant passer si merveilleusement des agitations mondaines à la paix de JÉSUS-CHRIST, l'appela le Frère Pacifique. Ce Frère vécut et mourut si saintement que son

Digitized by Google

nom est inscrit au catalogue des Saints.

A la fin d'octobre de cette même année 1212, François, ployant sous le faix de ses travaux apostoliques et de ses austérités, resplendissant plus que jamais de l'éclat de ses incomparables prodiges, rentra à Notre-Dame des Anges, où le Seigneur JÉSUS le récompensa à sa façon en lui envoyant de nouvelles infirmités et, en particulier, des fièvres intermittentes très-douloureuses. On craignit si bien pour sa vie, que l'Évêque d'Assise, son protecteur et son ami, voulut le retenir sous son toit, pour qu'il fût soigné plus parfaitement.

VII

Nouvelle tentative du bienheureux Père saint François pour obtenir la couronne du martyre.

Saint François ayant repris un peu de force chez le bon Evêque d'Assise, qui lui avait ordonné d'adoucir les rigueurs de son abstinence, ne put supporter de se voir ainsi traité et révéré comme un Saint. « Il ne con-

Digitized by Google

vient pas, dit-il un beau jour, que tout ce peuple me croie austère, pendant que je suis bien traité en secret. » Et là-dessus, poussé par l'Esprit de DIEU, il se lève et, accompagné d'un grand nombre de ses Frères, il se rend sur la grande place d'Assise (la même qu'aujourd'hui), y assemble le peuple et entre à la cathédrale. Puis, il ordonna au Vicaire de son couvent de lui mettre une corde au cou, comme à un vil criminel, et de le conduire ainsi jusqu'au lieu des exécutions.. Là, tout tremblant de fièvre et de froid (car il s'était fait dépouiller de sa tunique), il s'écria avec une grande véhémence : « Je vous assure, mes frères, que je ne dois point être honoré comme un homme spirituel : je ne suis qu'un homme sensuel, un gourmand, qui ne mérite que votre mépris. » Mais il eut beau dire et beau faire, personne ne s'y laissa tromper ; et plus il s'abaissait, plus on le vénérait. — C'était à la fin de l'année 1212.

Après lui avoir laissé un peu de répit, les fièvres intermittentes le saisirent de nouveau, et minèrent rapidement son tempérament déjà si épuisé. Il entrait dans sa trente et unième année ; et, à partir de cette époque, sa vie ne fut plus qu'une série de souffrances et de maladies de tout genre. Mais, soutenu par la ferveur de l'esprit, cet homme tout séraphique continua ses missions et son labo-

Digitized by Google

rieux apostolat, ne s'arrêtant que devant l'impossible et ne tombant que pour se relever plus ardent, plus indomptable que jamais. Il souffrait tout avec paix, joie et douceur, disant que le feu de la fièvre qui le consumait, était préférable mille fois au feu des tentations de la chair.

Le zèle du martyre s'empara de son âme avec un tel élan que, dès qu'il put se mettre en chemin, il quitta de nouveau Assise, pour entreprendre à pied le voyage d'Afrique à travers le nord de l'Italie, la France et l'Espagne; son espoir était d'entrer dans l'empire musulman de Maroc, d'y prêcher l'Évangile, de le conquérir à JÉSUS-CHRIST et d'y mourir à la peine. Il partit avec le bienheureux Bernard de Quintavalle et quelques autres compagnons. Tout faible qu'il était, il devançait tous les autres. Son voyage, qui dura jusqu'à la fin de l'année 1213, ne fut qu'une suite de miracles, de travaux qui tenaient du prodige, et de fondations de couvents.

A Terni, dans l'État pontifical, il donna une nouvelle preuve de son admirable humilité. L'Évêque qui venait d'entendre prêcher saint François, monta en chaire après lui, et dit au peuple : « Mes frères, le Seigneur a souvent éclairé son Église par des savants; aujourd'hui il vous envoie ce Fran-

Digitized by Google

çois, homme pauvre, illettré, à l'air méprisable, afin de vous édifier par ses paroles et par ses exemples. Moins il est savant, plus la puissance de DIEU éclate en sa personne, la grâce choisissant ce qui est insensé selon le monde, pour confondre la sagesse mondaine. » En entendant cet étrange compliment, François alla se jeter aux genoux du Prélat, lui baisa la main, et lui dit : « Mon Seigneur, en vérité, personne ne m'a jamais honoré aussi réellement que vous venez de le faire. D'autres m'attribuent je ne sais quelle sainteté qui ne m'appartient pas, et qu'ils ne devraient rapporter qu'à DIEU seul, auteur et source de tout bien. Mais vous, mon Seigneur, vous avez distingué le précieux d'avec le vil, le digne d'avec l'indigne, le Saint d'avec le pécheur, ce qui est d'avec ce qui n'est pas. Vous avez donné, comme il convient, la gloire à DIEU, et non à moi, qui ne suis qu'un homme chétif et misérable. » Le bon Evêque, encore plus charmé de son humilité que de sa prédication, l'embrassa tendrement.

Dans cette même ville de Terni, il fit plusieurs miracles, celui-ci entre autres : un jeune garçon venait d'être affreusement écrasé par la chute d'une muraille. L'ayant appris, François se fit apporter le corps tout broyé et tout sanglant; il se mit en prières,

Digitized by Google

s'étendit sur le cadavre comme autrefois le Prophète Elisée, et le ressuscita, en présence de toùt le peuple.

Non loin de là, dans le comté de Narni, il reçut l'hospitalité d'un homme de bien, qui était plongé dans une grande douleur : son frère s'était noyé, et malgré toutes les recherches, on n'avait pu retrouver le pauvre corps. François se retira quelque temps pour prier; puis, il revint et indiquant un endroit de la rivière : « Là, dit-il; le corps est arrêté par ses habits au fond de l'eau. » On plongea, on ramena le cadavre, et, devant toute la famille transportée d'admiration et de bonheur, le Bienheureux lui rendit la vie.

Quelques jours après, un violent accès de fièvre, accompagné de crampes d'estomac, l'ayant fait tomber en défaillance, il demanda un peu de vin pour se refaire. Mais il n'y en avait point là. Il se fit apporter un verre d'eau, le bénit, avec le signe de la croix, et, comme jadis à Cana, l'eau se trouva miraculeusement changée en vin. François en but un peu; et la vertu de ce vin surnaturel fut si puissante, qu'elle le remit instantanément.

A la prière de l'Évêque de Narni, il fit un simple signe de croix sur un pauvre vieillard, perclus de tous ses membres depuis cinq mois, et aussitôt le paralytique se mit à

Digitized by Google

marcher. Un autre signe de croix rendit aussitôt la vue à une femme aveugle.

A Orti, il redressa, en le bénissant, un pauvre petit enfant, tellement contrefait, que sa tête touchait à ses pieds.

Que l'on juge de l'efficacité de prédications que venaient confirmer de tels prodiges! Les vocations naissaient comme d'elles-mêmes partout où paraissait le saint thaumaturge; et de nouveaux couvents de Frères-Mineurs s'élevaient de toutes parts, comme par enchantement; entre autres celui du Mont Alverne, devenu si célèbre depuis par l'incomparable miracle de l'impression des Stigmates.

Une fois, près de Trévise, la nuit surprit saint François et le bienheureux Frère Léon dans un passage très-dangereux : d'un côté, il y avait les rives escarpées du Pô, et, de l'autre, de profonds marécages; et les ténèbres étaient épaisses. « Mon Père, s'écria Frère Léon effrayé, priez Dieu qu'il nous délivre du danger où nous sommes. » Plein de foi, saint François lui répondit paisiblement: « Dieu peut, si cela plaît à sa bonté, nous donner de la lumière pour dissiper les ténèbres. » Il n'avait pas fini de parler, qu'ils se virent environnés d'une grande lumière, qui leur faisait voir leur chemin et éclairait les objets tout autour d'eux, bien que partout ailleurs

Digitized by Google

l'obscurité demeurât fort épaisse. Ils se mirent à chanter les louanges de DIEU; et la lumière céleste les accompagna jusqu'au lieu où ils devaient loger et qui était assez éloigné. En reconnaissance de ce prodige, François établit en cet endroit un couvent de Frères-Mineurs et l'appela « Couvent du Saint-Feu. »

Passant ensuite par le Piémont, et le sud de la France, qu'il parsema également de couvents, il pénétra en Espagne par la Navarre, obtint sans peine les faveurs du roi de Castille (père de la reine Blanche, et grand-père de notre saint Louis), y continua ses miracles et ses prédications, et ne songea plus qu'à s'embarquer pour le Maroc. Mais le Seigneur qui avait sur lui d'autres desseins, ne le lui permit pas : il lui envoya une violente maladie, qui le retint en Espagne jusque vers la fin de l'année 1214, où il se décida à revenir sur ses pas et à rentrer en Italie. A Compostelle, un Ange lui apparut, qui le confirma dans ce dessein, lui affirmant que telle était la volonté de DIEU.

Mais dans cet intervalle, dominant énergiquement ses infirmités et surnaturellement fortifié par JÉSUS-CHRIST qui vivait en lui, saint François parcourut une grande partie de l'Espagne et du Portugal, fondant des couvents partout où il passait, attirant à lui

Digitized by Google

tous les cœurs, se sanctifiant de plus en plus lui-même par l'humilité, le détachement, la pénitence, la bonté et l'amour. La vénération de l'Espagne pour saint François et pour son Ordre s'est conservée fidèlement dans ces catholiques provinces où quantité de monuments attestent encore aujourd'hui le passage du grand serviteur de DIEU.

Au commencement de l'année 1215, François repassa les Pyrénées, traversa le Roussillon et le Languedoc, laissant partout derrière lui de glorieuses traces de sa sainteté et de son apostolat; puis, après s'être arrêté quelque temps à Montpellier, pour se remettre un peu de ses fatigues et de ses souffrances, il revint à son cher couvent de Sainte-Marie des Anges, à travers le Dauphiné, le Piémont, et tout le nord de l'Italie.

Saint François avait alors trente-trois ans. Son nom remplissait le monde entier, et il avait beau faire, partout où il passait, il était salué et honoré comme un Saint.

Digitized by Google

VIII

Comment saint François, de retour en Italie, prit possession du Mont-Alverne.

De retour à Assise, le bienheureux Père reçut la visite d'un grand nombre de ses Religieux et les éclaira de ses puissantes directions. Quelques-uns d'entre eux venaient du Mont-Alverne, où ils avaient été admirablement accueillis; et ils lui dépeignirent si vivement la paix et le silence de cette solitude, qu'il ne put résister à l'envie d'y aller se reposer dans la contemplation. Il partit avec ses trois Frères bien-aimés, Léon, Massé et Ange, fit vœu d'obéissance à l'un d'eux, suivant sa coutume dans ses voyages, et se dirigea vers l'Alverne, prêchant et faisant des miracles partout où il passait.

S'étant retiré une nuit dans une petite église abandonnée, pour y prier plus à son aise, il y eut à subir, comme jadis saint Antoine au désert, les plus furieux assauts de Satan, dont il ruinait partout l'empire. Des démons lui apparurent sous des formes vi-

Digitized by Google

sibles, le frappèrent à coups redoublés, le traînèrent sur le pavé; et, DIEU le permettant ainsi pour éprouver sa constance, ils ne le laissèrent que quand il fut à moitié mort. Au milieu de cette lutte, le Saint répétait le nom de JÉSUS. « Mon Seigneur JÉSUS-CHRIST, ajoutait-il, je vous rends grâces de tous vos bienfaits; et en particulier de celui-ci, qui n'est pas le moïndre. Mon cœur est prêt, ô mon DIEU! mon cœur est prêt à souffrir encore davantage, si c'est votre sainte volonté. » Ces sortes de combats surnaturels contre les démons exercèrent souvent sa patience, comme le rapporte saint Bonaventure, son contemporain et premier historien de sa vie.

Le lendemain matin, l'extrême faiblesse où l'avait réduit un combat si terrible, l'obligea de révéler à ses Frères le secret de cette redoutable nuit; et il dut consentir à se servir d'un âne pour continuer sa route. Le bon paysan qui le lui prêta, lui donna l'hospitalité afin qu'il pût un peu se remettre. A la vue des volailles qu'on élevait dans cette ferme, le bon François fut pris du désir d'en manger pour restaurer ses forces plus promptement. Mais aussitôt, indigné de ce qu'il considéra comme une grosse immortification, il courut à un tas de fumier où il avait aperçu une poule morte à demi pourrie, et la portant à son nez : « Tiens, gourmand! s'écria-

Digitized by Google

t-il; tiens! voilà de la chair de volaille, puisque tu en as désiré; contente-toi, et manges-en tant que tu voudras. » Pour toute nourriture, il ne prit que du pain, sur lequel il mit de la cendre, et ne but que de l'eau; en partant, il bénit son hôte et toute sa maison. On le remit sur son humble monture, et les quatre serviteurs de JÉSUS-CHRIST reprirent ensemble le chemin du Mont-Alverne

Cette montagne qui fait partie des Apennins, s'élève sur les confins de la Toscane, et se trouve comme isolée des montagnes voisines par deux fleuves, le Tibre d'un côté, et, de l'autre, l'Arno. Sur trois faces elle présente comme une haute muraille de rochers presqu'à pic; le quatrième côté par où l'on monte, est couvert de hêtres, qui cachent les précipices; et au sommet l'on trouve de belles et tranquilles prairies.

Tout en montant, le paysan qui conduisait l'âne s'avisa de faire la conversation avec saint François : « Mon Frère, lui dit-il entre autres, j'entends dire beaucoup de bien de vous, et je comprends que DIEU vous a fait de grandes grâces. Appliquez-vous donc à être tel qu'on dit que vous êtes, et à ne changer jamais; afin que ceux qui ont confiance en vous ne soient pas trompés; c'est un avis que je vous donne. » L'humble François, charmé de cette simplicité, se jette à

Digitized by Google

terre, baise les pieds du paysan, et le remercie, en bénissant à haute voix la bonté du Seigneur, qui avait daigné jeter les yeux sur la bassesse de son serviteur.

Quelques instants après, à l'endroit le plus raide de la montagne, le paysan, exténué de soif et de chaleur, se mit à crier : « Je n'en peux plus! je me meurs, si je ne trouve à boire. » Touché de compassion, François descend de sa monture, se jette à genoux, lève les mains au ciel, et prie jusqu'à ce qu'il se sente exaucé de DIEU. Il se relève alors, et montrant au pauvre homme une grosse pierre : « Allez là promptement, lui dit-il, et vous y trouverez de l'eau vive : c'est JÉSUS-CHRIST qui, par sa miséricorde, en fait sortir de ce rocher, pour vous désaltérer. » Le paysan crut à la parole du Saint, courut à l'endroit indiqué, et y trouva en effet une eau fraîche et délicieuse. Or jamais il n'y en avait eu en cet endroit, et jamais depuis on n'y en trouva.

Arrivé au sommet de l'Alverne, saint François fut ravi de la beauté et de la solitude du site, ainsi que de la pauvreté des petites cabanes que ses Frères avaient élevées là par manière de couvent. A sa prière, le propriétaire du Mont-Alverne, le comte Orlando, qui avait déjà en grande estime et affection les Frères-Mineurs, fit construire, adossée à un

Digitized by Google

hêtre fort élevé, une petite chapelle avec une cellule. Le modèle de cette chapelle fut donné au comte Orlando par saint François, qui confia à ses intimes que la Très-Sainte Vierge, saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste avaient daigné lui apparaître et lui avaient donné le plan de cette humble église.

Pendant qu'on la construisait, François visitait la montagne pour y découvrir les endroits les plus favorables à la retraite et à la contemplation. Il en vit un où il y avait de grandes ouvertures dans le roc, de grosses masses suspendues, des cavernes profondes, et une immense roche fendue de telle manière, que le dedans ressemblait à une chambre dont le sol était uni comme un plancher, et dont la voûte formait une espèce de plafond; l'air et la lumière y pénétraient par une petite ouverture. Soupçonnant là quelque mystère, François se mit en oraison et un Ange lui apparut qui lui dit : « Tout ceci est arrivé à la mort du Seigneur Jésus, lorsque la terre trembla et que les pierres se fendirent. » Aussi le Mont-Alverne devint-il la retraite de prédilection du serviteur de Jésus crucifié.

Mais un des sommets de l'Alverne était occupé par de dangereux voisins, dont le comte Orlando n'avait jamais pu se défaire. C'étaient une bande de scélérats, dont le chef, sur-

Digitized by Google

nommé « le Loup » à cause de ses brigandages, répandait au loin la terreur. Ce « Loup » vint un jour trouver l'Agneau de JÉSUS-CHRIST pour lui intimer de quitter l'Alverne, où sa présence le gênait. Saint François le reçut avec tant de douceur et de bonté, la vie angélique des pauvres Religieux qui étaient là auprès du Saint lui fit une telle impression, qu'il se sentit tout changé ; il demanda la permission de demeurer quelques jours en leur compagnie, après quoi, se jetant aux pieds du Bienheureux et fondant en larmes, il le supplia de le recevoir à la vie de la pénitence et de lui obtenir de DIEU le pardon de ses crimes. Le bon saint François, admirant la toute-puissance de la grâce, accueillit avec amour ce pénitent d'un nouveau genre ; sans tarder davantage, il le revêtit de l'humble habit de la pauvreté, et, avec cette naiveté charmante qui caractérisait sa sainteté, il donna au Loup ravisseur le doux nom de Frère « Agneau. » — Le Frère Agneau, merveilleusement converti, changea le repaire de ses brigandages en une retraite de prières et de mortification ; et le rocher, presque inaccessible où il vécut depuis lors et où il mourut très-saintement, se nomme encore vulgairement « la prison du Frère Loup. »

François quitta l'Alverne avec un compa-

Digitized by Google

gnon et prit le chemin de Rome. Selon sa coutume évangélique et apostolique, il prêchait Jésus-Christ crucifié tout le long de sa route; comme du Précurseur, on pouvait dire de lui qu'il était « un flambeau lumineux et ardent; » il éclairait tout autour de lui par sa parole resplendissante de foi et de vérité, et, par les ardeurs de son amour, par l'efficacité de ses miracles, il ébranlait, il touchait, il entraînait tous les cœurs.

S'étant égaré en sortant de Fabriano, il pria un laboureur de le remettre dans son chemin. Celui-ci hésitant à quitter sa charrue et son travail, François lui dit avec douceur: « N'ayez pas peur, mon ami; vous n'y perdrez rien, et votre travail n'en souffrira pas. » Lorsque, après avoir reçu la bénédiction du Saint, il revint à sa charrue, il fut tout stupéfait de trouver son champ entièrement labouré.

Dans une autre bourgade, appelée Trabé-Bonata, où l'on venait de donner à saint François une maison pour en faire un couvent, les ouvriers qui travaillaient à l'appropriation du bâtiment demandèrent un peu de vin pour réparer leurs forces. Il envoya deux Religieux en chercher auprès de quelques bienfaiteurs; mais le besoin de ces pauvres gens étant devenu très-vif, son bon cœur fut touché de compassion; et recourant au Bien-

Digitized by Google

faiteur par excellence, qui l'exaucait toujours, il se leva, s'approcha d'une fontaine qui coulait près de là, fit sur elle le signe de la croix, et aussitôt l'eau vive se trouva miraculeusement changée en vin, et ce vin céleste coula ainsi pendant une heure entière. Ceux qui eurent le bonheur d'en boire racontèrent partout ce charmant miracle de la charité du Père François.

A Osimo, près de Lorette, trente jeunes gens, après avoir entendu le bienheureux Père parler des vanités des choses du monde, se présentèrent à lui pour embrasser l'Ordre de la pénitence. Non loin de là, un pieux gentilhomme, plein de bonté et de politesse, fut gagné à la vie religieuse d'une manière bien inattendue. Saint François et son compagnon lui avaient demandé l'aumône de l'hospitalité. Lorsqu'ils se quittèrent, le gentilhomme dit à François : « Homme de Dieu, je vous offre et ma personne et mes biens; tout est à vous ; disposez-en. Je me mets entièrement à votre service. Dieu m'a donné du bien ; j'ai de quoi secourir les pauvres ; il est juste que je n'y manque pas. »

Saint François le remercia avec beaucoup d'affection et s'éloigna en admirant la foi et la charité de ce gentilhomme. « En vérité, mon Frère, dit-il, ce serait là un bon Frère-Mineur. Il reconnaît humblement qu'il tient tout de

Digitized by Google

Dieu; il aime sincèrement son prochain; il donne de bon cœur aux pauvres; il est plein de douceur, de politesse et d'honnêteté. Je l'admettrais avec plaisir dans notre Ordre. Prions le Seigneur d'accomplir notre désir, s'il est selon sa sainte volonté. »

Quelques jours après, ils revinrent chez le gentilhomme, lequel eut la curiosité pieuse d'épier saint François pendant la nuit. Il l'aperçut environné d'une lumière éclatante, ravi en extase et élevé de terre. En même temps, il sentit intérieurement je ne sais quel feu céleste, qui lui inspira un désir ardent d'embrasser son genre de vie. A l'aube du jour, il s'en ouvrit au Saint, qui le savait déjà par révélation, et qui en rendit grâces à l'auteur de tout bien. Le nouveau Frère donna aux pauvres tout ce qu'il possédait, vécut très-saintement et conserva toujours les habitudes de douceur et d'affabilité qui avaient si fort charmé son bienheureux Père, et qui sont un des caractères de l'esprit franciscain.

Saint François continuant sa route entra dans Rome au moment où allait s'y ouvrir le Concile œcuménique de Latran. C'était en l'année 1215. François avait environ trente-trois ans.

Digitized by Google

IX

Saint François et saint Dominique à Rome. François veut aller évangéliser la France

Saint François eut la joie d'entendre le Pape Innocent III déclarer en plein Concile qu'il avait approuvé et qu'il approuvait de nouveau l'Ordre des Frères-Mineurs. Saint Dominique, qui devint, bientôt après, l'intime ami de François, assista également à ce quatrième Concile de Latran ; mais son Ordre des Frères-Prêcheurs n'y fut pas encore approuvé. Quant à saint François, aussitôt après le Concile, c'est-à-dire à la fin de l'année 1215, il s'en retourna joyeusement à Notre-Dame des Anges et y convoqua, pour la Pentecôte de l'année suivante, un Chapitre général de tous les Frères-Mineurs.

Les Bénédictins, qui lui avaient déjà donné Notre-Dame des Anges, lui offrirent alors un petit couvent, situé à deux milles d'Assise, sur les hauteurs, et devenu celèbre depuis sous le nom de *Carceri*, c'est-à-dire les prisons. C'était là, en effet, que saint François aimait

Digitized by Google

à se renfermer, pour mieux se recueillir après ses grands travaux apostoliques. Depuis lors, les pèlerins vont y vénérer l'endroit où il priait, sa cellule, la pierre et le bois qui lui servaient de lit et d'oreiller, ainsi qu'une belle fontaine qu'il obtint de DIEU par sa puissante prière.

Au grand Chapitre, dit de la Pentecôte, un nombre considérable de Frères-Mineurs accoururent à l'appel de leur Bienheureux Père. Saint François y divisa son Ordre par provinces. Il se réserva pour lui-même Paris et le nord de la France, y compris les Pays-Bas. Comme on s'étonnait qu'il n'eût pas plutôt choisi le centre de l'Italie, à cause de Rome et de Notre-Dame des Anges : « Je me réserve Paris, répondit-il, parce que c'est l'endroit où le Saint-Sacrement est le plus vénéré et aimé. » Magnifique prérogative dont les catholiques de Paris doivent être bien fiers, et qui oblige ses prêtres et ses fidèles à redoubler de zèle pour l'honneur du Saint-Sacrement, pour les Œuvres eucharistiques, et tout spécialement pour la communion fréquente et très-fréquente, qui est l'âme de la vraie piété évangélique.

Au moment de partir pour leur destination respective, les nouveaux missionnaires se mirent tous à genoux autour de leur Père, qui les bénit avec une tendre affection et leur

Digitized by Google

dit : « Au nom du Seigneur, allez, marchant deux à deux, dans la modestie et dans l'humilité, gardant un silence très-exact depuis le matin jusqu'après Tierce (9 heures) et priant DIEU en votre cœur. En voyage, et au milieu du monde, quelque part que nous soyons, n'oublions pas que nous portons toujours notre cellule : notre frère le corps est notre cellule, et notre âme est le solitaire qui y demeure, uni à son DIEU, l'adorant et le priant sans cesse. Annoncez la paix à tous ; et pour cela, ayez-la plus encore dans le cœur que dans la bouche. Par votre douceur, portez tout le monde à l'union et à la concorde. »

Plein d'affection pour la France, dont il parlait très-bien la langue, saint François se mit en route avec Frère Massé vers le milieu de l'année 1216. Mais avant de se diriger sur Paris, il voulut aller encore une fois à Rome, pour y recommander aux saints Apôtres sa chère mission de France. Un jour qu'il s'était arrêté pour prendre sa modeste réfection sur le bord d'une fontaine, il s'assit avec son compagnon sur une pierre qui se trouvait là, et y déposa quelques vieilles croûtes de pain à moitié moisies, qu'il avait quêtées : « O Frère Massé ! s'écria-t-il avec une joie extraordinaire, Frère Massé, rendons grâces au Seigneur d'un si grand trésor. » Et comme il ré-

Digitized by Google

péta plusieurs fois la même chose en élevant la voix de plus en plus, Frère Massé ne put s'empêcher de lui dire : « Eh! mon Père, de quel trésor parlez-vous donc? Nous manquons de tout. — Le grand trésor, répondit saint François avec une ferveur séraphique, c'est que, manquant de tout, nous tenons de la bonté de Dieu et ce pain et cette source si pure, sans compter cette pierre, qui nous sert de siége et de table. » Et entrant, peu après, dans une église qui était proche de là, il pria Notre-Seigneur de lui donner, à lui et à ses enfants, l'amour de la sainte pauvreté; et cela avec tant d'amour et de ferveur, qu'il semblait que le feu lui sortît du visage. Dans cet état extatique, il s'avança vers Massé, les bras ouverts, l'appelant à haute voix; et comme le bienheureux Frère accourait pour se jeter dans ses bras, il se trouva tout à coup élevé de plusieurs coudées en l'air, par le seul souffle de saint François; et il éprouva en son âme de si grandes douceurs, que depuis il protesta maintes fois n'avoir jamais rien ressenti de semblable. Après ce ravissement, François lui dit sur la pauvreté des choses admirables.

Arrivés à Rome, ils entrèrent dans l'ancienne basilique de Saint-Pierre, malheureusement détruite depuis, et se mirent en oraison dans une des soixante-quinze chapelles

Digitized by Google

que possédait alors la basilique. Pendant que saint François priait avec larmes les Bienheureux Apôtres de l'instruire sur la sainte pauvreté et sur la véritable vie apostolique, ils lui apparurent tout éclatants de lumière, l'embrassèrent tendrement et lui dirent : « Frère François, Notre-Seigneur Jésus-Christ nous envoie pour te dire qu'il a exaucé tes prières et tes larmes au sujet de la sainte pauvreté, que lui-même a embrassée, aussi bien que sa très-sainte Mère ; et que nous, ses Apôtres, nous avons pratiquée à son exemple. Ce trésor t'est accordé, à toi et à tes enfants. Ceux qui le conserveront soigneusement, auront pour récompense le Royaume des Cieux. » Plein de joie, François se leva, alla raconter la chose au bienheureux Massé, et tous deux allèrent en rendre grâces à la Confession de Saint-Pierre, c'est-à-dire au lieu même où repose le corps du Prince des Apôtres.

Dans cette même église de Saint-Pierre commença d'une manière surnaturelle et toute céleste l'amitié qui unit désormais si étroitement saint François et saint Dominique. Celui-ci étant revenu à Rome pour l'approbation de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, fut ravi en esprit, durant une nuit qu'il passait en oraison dans la basilique. Il vit Notre-Seigneur brandissant, dans son indigna-

Digitized by Google

tion contre les pécheurs, trois dards enflammés, pour exterminer les orgueilleux, les avares et les impudiques. Sa très-sainte Mère, se jetant alors à ses pieds, demanda pardon pour le monde coupable. Et comme le Fils de DIEU insistait pour revendiquer les droits de sa sainteté si cruellement offensée, la Bienheureuse Vierge, Mère de miséricorde, lui dit, en lui montrant Dominique et François, agenouillés l'un près de l'autre : « Voici deux fidèles serviteurs qui vont remédier au mal, en faisant refleurir de tous côtés la foi, l'humilité, la charité, et toutes les vertus évangéliques. » Ce qui apaisa le courroux du souverain Juge.

De son côté, saint François avait eu la même vision. Et comme Dominique avait fort bien observé les traits et le vêtement de celui que la Sainte-Vierge avait montré avec lui à Notre-Seigneur, il reconnut le lendemain matin, dans l'église de Saint-Pierre, l'humble François qui venait d'y entrer pour y prier selon son usage. Saint François reconnut en même temps le mystérieux ami que le ciel lui avait montré. Et, tombant dans les bras l'un de l'autre, ils s'embrassèrent en véritables frères qu'ils étaient, ne faisant qu'un cœur et qu'une âme en JÉSUS-CHRIST, leur unique amour. « Vous êtes mon compagnon, dit saint Dominique à saint

Digitized by Google

François ; nous travaillerons de concert. Soyons bien unis, et personne ne nous pourra vaincre. » Ce fut par François que le secret de cette faveur fut révélé aux premiers enfants de Saint-Dominique.

Dans l'intervalle, le saint Pape Innocent III venait de mourir et avait eu pour successeur Honorius III, non moins vertueux et non moins docte, et, comme lui, grand ami de saint François et des Frères-Mineurs, ainsi que de saint Dominique et des Frères-Prêcheurs. Il approuva sans difficulté la Règle de ces derniers.

Saint François quitta Rome dans l'automne de l'année 1216 et prit le chemin de la France. Mais à Florence, où il s'était arrêté chez le vénérable Cardinal Ugolini, son ami et son protecteur, il fut dissuadé de son projet de mission lointaine par des motifs si puissants qu'il dut y céder. Le Cardinal jugeait que la présence du fondateur était indispensable, pour quelque temps encore, à la parfaite consolidation de son œuvre, surtout lorsque François lui eut révélé ce qu'il savait de DIEU au sujet de la prochaine extension de l'Ordre des Frères-Mineurs par toute la terre,

Notre-Seigneur lui fit bientôt toucher du doigt la sagesse de cette nouvelle résolution ; car il apprit peu de jours après qu'en Cour

Digitized by Google

de Rome certaines personnes influentes s'élevaient contre son Institut, et qu'il était urgent d'aller en prendre la défense. Cependant, pour ne pas frustrer sa chère France des bienfaits de la mission apostolique des Frères-Mineurs, il désigna pour le remplacer le bienheureux Frère Pacifique dont nous avons rapporté plus haut la touchante conversion ; et il lui adjoignit les Frères Ange et Albert de Pise.

X.

Grand amour de saint François pour l'Église Romaine. Il prêche devant le Pape. Il obtient un Cardinal-Protecteur.

Pendant que les nouvelles attaques dont son Ordre était l'objet préoccupaient ainsi François, Notre-Seigneur daigna le consoler en lui envoyant la vision suivante : François vit en songe une poule qui tâchait de rassembler sous ses ailes tous ses poussins, pour les protéger contre un oiseau de proie ; elle avait beau faire, elle ne réussissait pas à les

Digitized by Google

couvrir tous. Mais voilà qu'au-dessus d'elle vint se placer un autre grand oiseau, couvrant et protégeant de ses ailes la poule et ses poussins. A son réveil, le bon François pria naïvement Notre-Seigneur de lui expliquer ce que cela voulait dire ; et ayant su, dans l'oraison, que la pauvre poule le représentait lui-même, que les poussins étaient ses enfants, et que le grand oiseau figurait un Cardinal-Protecteur qu'il fallait demander au Pape, il appela ses Frères, leur dit ce qu'il avait vu, et ajouta ces mémorables paroles :

« L'Église Romaine est la Mère de toutes les Églises, et la Souveraine de tous les Ordres religieux. C'est à elle que je m'adresserai pour lui recommander mes Frères, afin qu'elle réprime par son autorité ceux qui leur veulent du mal. Quand ils seront sous sa protection, aucun ennemi ne pourra les inquiéter, ni les empêcher de s'avancer tranquillement dans la voie du salut éternel. La sainte Église Romaine aura du zèle pour la gloire de notre pauvreté ; elle ne souffrira pas que l'humilité, qui est si digne d'honneur, soit obscurcie par les nuages de l'orgueil. C'est elle qui rendra indissolubles parmi nous les liens de la charité et de la paix, punissant avec rigueur les auteurs des dissensions. Que les enfants de cette sainte Église soient

Digitized by Google

donc bien reconnaissants de ces douces faveurs qu'ils recevront de leur Mère et qu'à jamais ils lui soient inviolablement attachés. »

Saint François repartit pour Rome, toujours en mendiant son pain, toujours enfant de la Providence, à laquelle il s'abandonnait tout entier; et il communiqua au Cardinal Ugolini son dessein de le demander au Pape pour Cardinal-Protecteur. En accédant à sa prière, Honorius III dit au Cardinal d'avoir grand soin de François et de son Ordre. Le Cardinal Ugolini, premier protecteur des Frères-Mineurs, devait monter bientôt sur le Siége-Apostolique sous le nom de Grégoire IX ; et c'est à lui qu'étaient réservés l'honneur et le bonheur de canoniser ce François dont il devenait en ce jour le gardien et le protecteur.

Le Cardinal Ugolini voulut absolument que François prêchât devant le Saint-Père et devant le Sacré-Collége. Il savait combien merveilleuse était la parole de l'homme de Dieu. Il insista tellement que François ne put s'empêcher d'obéir. « Mais, ajouta le Cardinal, préparez-vous avec grand soin et composez un discours où il y ait de la science et tout ce qui convient à un si auguste auditoire. »

Saint François avait pour habitude de ne préparer ses sermons que par l'oraison ;

Digitized by Google

plein de JÉSUS-CHRIST, embrasé de l'Esprit de lumière et d'amour, il montait en chaire et disait ce que DIEU lui donnait pour les âmes. Obéissant cette fois aux directions du Cardinal, il fit le plus beau sermon qu'il pût et l'apprit par cœur. Mais, lorsqu'il fut devant le Pape et les Cardinaux, il oublia tout et ne put dire un mot de ce qu'il avait écrit. Après avoir humblement déclaré la chose et invoqué, selon son usage, l'assistance de l'Esprit de DIEU, il se mit à parler à l'apostolique, sans chercher ses phrases, et avec une ferveur si entraînante, que tout le vénérable auditoire en fut aussi touché que ravi. — C'est de là que s'est introduit au Palais Apostolique l'usage, existant encore aujourd'hui, de faire prêcher le Carême devant le Pape et le Sacré-Collége par un Frère-Mineur.

Le Cardinal Ugolini vénérait François autant qu'il l'aimait, le regardant comme un homme descendu du ciel. Sa seule présence lui causait une joie surnaturelle ; et dès qu'il le voyait et l'entendait, tout ce qu'il pouvait avoir d'embarras dans l'esprit et de chagrin dans le cœur, se dissipait aussitôt, son visage se rassérénait, et son âme se remplissait de ferveur.

Il aimait singulièrement les Frères-Mineurs; lorsqu'il se trouvait au milieu d'eux, il déposait les marques de sa dignité, et on

Digitized by Google

le voyait pieds nus, comme le dernier d'entre eux, couvert d'une pauvre tunique grise, confondu avec les Frères et menant en toutes choses leur vie de pénitence et de pauvreté.

Saint François le révérait comme le représentant du Pape, d'autant plus que Notre-Seigneur lui avait révélé que ce saint Cardinal serait un jour Souverain-Pontife. En tête des lettres qu'il lui écrivait, il avait coutume pe mettre : « A mon Révérend Père et Seigneur Ugolini, qui doit être un jour l'Évêque du monde entier, et le Père de toutes les nations.

Ce respect religieux allait si loin, qu'on le vit un jour se sauver dans l'épaisseur d'un bois, à la nouvelle que le Cardinal approchait et venait lui rendre visite. Celui-ci l'ayant trouvé lui demanda amicalement la raison de sa fuite. « O mon Seigneur et mon Père, répondit l'humble François, dès que j'ai su que Votre Seigneurie voulait m'honorer de sa présence, moi le plus pauvre et le dernier des hommes, j'ai été couvert de confusion et je me suis trouvé absolument indigne de recevoir un tel honneur. »

L'avenir de son Ordre étant ainsi assuré, le bon Père saint François reprit le chemin de sa chère retraite de Sainte-Marie des Anges; mais il s'arrêta le reste de cette année, 1217,

Digitized by Google

dans la vallée de Riéti, où il fit des merveilles de zèle apostolique, accompagnées de quantité de miracles.

A Greccia, il en fit un qui durait encore au siècle dernier. Une quantité de loups dévastaient le pays, dévorant les bestiaux, et quelquefois même les voyageurs. Un soir, le bienheureux Père, qui voulait passer la nuit dans une petite retraite voisine, afin d'échapper aux distractions de la ville, pria un bon paysan de le conduire à cette retraite, dont il ne connaissait pas le chemin. « Eh ! mon Père, s'écria le bonhomme tout effrayé, ne savez-vous donc pas qu'il y va de la vie ? La montagne est infestée de loups. — Ne crains rien, mon ami, répondit doucement le Saint ; je te promets que tu ne seras attaqué d'aucun loup ni en allant ni en revenant. » Le paysan en fit l'épreuve : comme il revenait en pleine nuit, deux grands loups, qui se trouvaient sur son chemin, le caressèrent comme s'ils eussent été les chiens les mieux apprivoisés, et le suivirent jusqu'à sa maison sans lui faire aucun mal. Tout émerveillé, il raconta la chose le lendemain. « Faut-il que cet homme soit chéri de Dieu, disait-il, pour exercer un pareil pouvoir sur des loups ! »

Aussi, tous les gens du pays vinrent-ils en masse supplier saint François de les délivrer de ces terribles loups, ainsi que des grêles

Digitized by Google

périodiques qui, tous les ans, dévastaient leurs récoltes. Montant en chaire, le Saint leur fit comprendre que ces fléaux étaient le juste châtiment de leurs péchés, et, en particulier, de la dissolution de leurs mœurs, laquelle était fort scandaleuse; et il ajouta: « A l'honneur et à la gloire de DIEU tout-puissant, je vous donne ma parole que, si vous voulez me croire et avoir enfin pitié de vos âmes; si vous faites une bonne confession et de dignes fruits de pénitence, le Seigneur vous regardera d'un œil favorable, vous délivrera de vos calamités, et rendra vos terres abondantes en toutes sortes de biens. Mais si vous avez le malheur de retourner à votre mauvaise vie, vous en serez punis et châtiés au double. »

L'expérience confirma la parole du saint homme: tant que les habitants de Greccia demeurèrent fidèles aux saintes recommandations de François, ils n'entendirent plus parler ni de loups ni de grêle; et même on remarquait que, lorsqu'il grêlait aux environs, la nuée fatale ou s'arrêtait, ou se détournait de leurs terres pour aller fondre ailleurs. Et les habitants de la vallée de Riéti constataient que les loups et les autres fléaux reparaissaient dès que le désordre des mœurs recommençait.

Dans cette même vallée de Riéti, on montre des vestiges de plusieurs autres miracles

Digitized by Google

opérés par saint François, entre autres les restes d'un petit couvent de Frères-Mineurs, dont la fondation est assez curieuse. A la prière d'un bon chevalier, converti par les prédications de François, et à qui l'âge et l'obésité rendaient difficile l'accès de la montagne où s'était fixé le Saint, celui-ci consentit à se rapprocher de la ville et à quitter sa chère solitude. « Je vous ferai bâtir un couvent en tel endroit que vous choisirez, lui avait dit le gros chevalier. — Je le veux bien, avait répondu en souriant le bienheureux Père, et je vous promets de ne pas m'écarter de la ville au delà de la distance à laquelle un enfant pourra jeter un tison enflammé. »

Enchanté d'une promesse qui était si conforme à son désir, le chevalier envoya prendre par le premier enfant qui parut aux portes de Greccia un tison allumé, et lui dit de le jeter aussi loin qu'il pourrait, pensant bien qu'il ne le jetterait pas très-loin. Mais, à la stupéfaction du pauvre chevalier, l'enfant, animé d'une force surnaturelle, lança le tison à plus d'un mille (plus de treize cents mètres !) sur une colline qui appartenait au chevalier; il mit le feu au bois qui la couvrait, et vint rouler jusqu'à un endroit où il n'y avait que des rochers. Le prodige fit comprendre que c'était à cet endroit-là que le couvent devait être bâti. On fut obligé de le tailler dans

Digitized by Google

le roc, et l'on vénère encore la chapelle, le dortoir et le réfectoire de ce petit couvent, témoin du miracle. Par ses dimensions misérables, il témoigne aussi de l'esprit de pauvreté qui animait toujours saint François : la chapelle, le dortoir et le réfectoire n'ont que trente pieds de longueur sur six de largeur.

Au commencement de l'année 1218, saint François s'en retourna à Sainte-Marie des Anges. Le Saint-Esprit le poussa à convoquer, pour la Pentecôte de l'année suivante, un nouveau Chapitre général de son Ordre, afin de l'étendre à tous les pays du monde et de sanctifier ainsi un plus grand nombre d'âmes. Mais, comme préparation spirituelle, Notre-Seigneur voulut l'humilier intérieurement avec une force extraordinaire. Il permit au démon de tenter son très-saint serviteur, comme jadis il l'avait fait pour Job; et, comme rien ne pouvait éclairer ni soulager le pauvre Saint, il daigna un jour lui faire entendre sa voix : « François, lui dit-il, si tu as de la foi comme un grain de senevé, et que tu dises à cette montagne: « Passe d'ici là, » elle y passera. — Quelle montagne, Seigneur? dit saint François tout étonné. — La montagne, c'est la tentation, » lui fut-il répondu. S'humiliant aussitôt, il s'écria en pleurant : « O Seigneur, que votre parole s'accomplisse en moi ! » Et immédiatement la

Digitized by Google

tentation disparut, et l'âme du Bienheureux retrouva la paix et la joie de JÉSUS-CHRIST.

XI

Origine du Cordon Franciscain. Saint François, au Chapitre général de la Pentecôte.

L'époque du Chapitre général approchait. Saint François se rendit à Pérouse, où était le Cardinal Ugolini, afin de préparer avec lui la tenue de ce grand Chapitre. Saint Dominique se trouvait également à Pérouse pour les affaires de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, dont le Cardinal Ugolini était aussi le protecteur. Le Frère Léon, qui accompagnait saint François, rapporte qu'il y fut un instant question de fondre en un seul les deux Ordres naissants; mais saint François ayant cru préférable de s'en tenir à l'étroite union qui animait déjà les deux fondateurs, saint Dominique lui demanda, en signe de cette union fraternelle, de lui donner au moins la pauvre corde qui ceignait son très-pauvre vê-

Digitized by Google

tement. « Je la porterai toujours sous ma robe blanche, » dit-il. François refusa longtemps par humilité; mais le Cardinal-Protecteur trancha la difficulté, en ordonnant à François de céder.

Ce fut là l'origine de cette dévotion si simple, qui se répandit aussitôt de toutes parts, et que l'on appelle aujourd'hui le Cordon franciscain, ou le Cordon séraphique, ou encore le Cordon de Saint-François. Quantité de fidèles imitèrent, en effet, saint Dominique, et se mirent à porter sous leurs vêtements, en signe d'union avec saint François et la grande famille des Frères-Mineurs, une corde à trois nœuds. Devenu Pape sous le nom de Grégoire IX, le Cardinal érigea en Confrérie franciscaine la dévotion du Cordon de Saint-François, répandue dès lors dans toute l'Église; et à la fin du quinzième siècle, le grand Pape Sixte-Quint, de l'Ordre des Frères-Mineurs, en fit une grande Archiconfrérie, qui existe encore aujourd'hui, et dont le Ministre-Général des Frères-Mineurs conventuels est le Directeur-né (1).

Après avoir terminé les affaires de l'Ordre et du Chapitre avec le Cardinal-Protecteur,

(1) *Note.* — Voir, pour tous les détails, un petit opuscule que j'ai composé tout exprès sous ce titre : *Le Cordon séraphique.*

Digitized by Google

saint François s'en revint à Notre-Dame des Anges avec le bienheureux Frère Léon. Tout ravi en DIEU, il lui dit en chemin : « O Frère Léon, je ne serais point un Frère-Mineur (hélas ! je ne le suis guère !) si, voyant venir à moi tous nos Frères pour l'ouverture du Chapitre, et les entendant me déclarer qu'ils ne veulent plus avoir à leur tête un ignorant et un pécheur comme moi, je n'écoutais et ne recevais tout cela avec une entière tranquillité de cœur et une parfaite sérénité de visage. Dans les humiliations, il n'y a qu'à gagner. Dans les postes supérieurs, il y a une responsabilité toujours redoutable; il y a de grands dangers de vanité et d'orgueil, et les louanges mènent aux bords du précipice. » L'humilité était comme le fond intime de cette sainte âme, toute perdue en DIEU et véritablement morte à elle-même.

Vers la fête de la Pentecôte, les Frères-Mineurs, au nombre de plus de cinq mille, ouvrirent donc leur Chapitre général à Notre-Dame des Anges, sous la présidence du Cardinal Ugolini. Saint Dominique y assistait avec sept de ses Frères. La multitude des enfants de saint François remplissait la plaine d'Assise. Ils logeaient sous de petites cabanes de feuillage et de nattes, comme des pauvres qu'ils étaient. Ils étaient là, autour de leur bienheureux Père, comme les premiers chré-

Digitized by Google

tiens autour de saint Pierre et des Apôtres, n'ayant tous qu'un cœur et qu'une âme, priant jour et nuit, pleins de DIEU, et s'excitant les uns les autres à l'héroïsme des vertus évangéliques par l'exemple plus encore que par la parole. François les avait partagés en groupes de cent ou de cent cinquante environ ; et le jour de l'ouverture, 26 mai, fête de la Pentecôte, le Cardinal-Protecteur, après avoir officié pontificalement, passa en revue toutes les humbles phalanges de cette armée d'un nouveau genre, que le très saint François avait eu l'honneur de donner à JÉSUS-CHRIST. Ravi d'admiration et de joie, il ne put s'empêcher de s'écrier, comme autrefois Jacob : « En vérité, c'est ici le camp de DIEU ! »

François, lui aussi, parcourait les groupes de ses enfants bien-aimés, les écoutant, leur répondant, les encourageant à la ferveur, les embrasant de l'amour de DIEU et du zèle des âmes, leur inspirant par-dessus toutes choses une entière obéissance à la sainte Église romaine, le mépris du monde, la pureté de cœur et de corps, l'amour de la sainte pauvreté, l'humilité, la charité, la concorde et la douceur.

Dès le premier jour, il les assembla tous et leur dit d'admirables choses. « Nous avons promis de grandes choses, leur dit-il ; on nous en a promis de plus grandes. Gardons les

Digitized by Google

unes, soupirons après les autres. Le plaisir est court et la peine est éternelle. Les souffrances sont légères, et la gloire est infinie. Beaucoup d'appelés, peu d'élus. Tous recevront ce qu'ils auront mérité. » Tel fut le résumé de sa brûlante exhortation.

Il ajouta : « Je vous défends expressément de vous occuper de votre nourriture. Reposez-vous en de vos besoins sur le Seigneur, et lui-même vous nourrira. » En l'entendant ainsi parler, saint Dominique témoigna quelque crainte. Mais il changea bientôt de sentiment, en voyant accourir d'Assise, de Pérouse, de Foligno, et de villes encore plus éloignées, des ecclésiastiques, des laïques, des seigneurs, des gens du peuple, de tout âge et de toute condition, apportant aux pauvres de JÉSUS-CHRIST tout ce qu'il fallait pour subvenir à leurs besoins, et poussant la foi et la charité jusqu'à vouloir les servir de leurs propres mains.

L'exemple de la sainteté vraiment évangélique de saint François et de ses Frères fut si entraînant, que plus de cinq cents personnes prirent l'habit de Frères-Mineurs pendant ce Chapitre. François leur recommanda instamment la prudence dans les mortifications corporelles, afin de conserver la vigueur nécessaire au bon et joyeux service de DIEU; puis, il insista de nouveau sur l'humilité et

Digitized by Google

sur la fuite de la vaine complaisance, qui se glisse parfois jusque sous le froc de la pauvreté.

Le Cardinal Protecteur éprouvait de plus en plus la puissance de la grâce qui surabondait en saint François. Il le proclama hautement un jour en présence de quelques Provinciaux de l'Ordre qui avaient cru pouvoir proposer, à l'occasion du Chapitre, des adoucissements à la Règle. « Mes Frères, leur dit-il, le Saint-Esprit parle lui-même par la bouche de cet homme apostolique. Prenez garde à vous; ne contristez pas l'Esprit de Dieu. Il est véritablement en ce pauvre, et vous découvre par lui les merveilles de sa puissance : en l'écoutant, c'est Jésus-Christ que l'on écoute; en le méprisant, on méprise Jésus-Christ même. Je reconnais par expérience que tout ce que les démons ou les hommes veulent entreprendre contre son Ordre, lui est révélé. »

Le Chapitre étant terminé, et François ayant consulté le Seigneur dans une longue et ardente prière, le saint patriarche des Frères-Mineurs partagea le monde entier entre ses enfants, pour renouveler partout l'esprit de Jésus-Christ et de son Évangile. Il déclara prendre pour lui-même et douze de ses Frères la Syrie et l'Egypte, à cause des souvenirs sacrés de la Terre-Sainte. Pour notre France, il fit choix des mêmes Frères

Digitized by Google

qui en avaient commencé l'évangélisation, et dont plusieurs brillèrent de l'éclat des miracles et moururent en odeur de sainteté. Seule l'Allemagne ne reçut point de missionnaires, les Frères-Mineurs qui y avaient été envoyés précédemment ayant été fort maltraités et pris pour des hérétiques. En racontant leurs mésaventures, ils disaient : « Personne ne doit aller en Allemagne, à moins qu'il ne désire être martyrisé. » Et plus d'un, dans ses prières, suppliait Dieu d'être préservé de la férocité des Allemands.

D'accord avec le Cardinal Ugolini, saint François fit divers règlements très-saints pour les couvents de l'Ordre de Sainte-Claire, qui se multipliaient grandement, et il envoya six de ses compagnons dans le Maroc pour y prêcher l'Évangile aux infidèles. Ils s'embarquèrent tous en pleurant de joie. François ne devait plus les revoir qu'au ciel, car, peu après leur arrivée dans l'empire du Maroc, ils eurent le bonheur d'y cueillir la palme du martyre.

François se dirigea vers Ancône, afin de s'embarquer pour le Levant, avec les six Religieux qui lui restaient. Tous ne respiraient que l'amour de Jésus-Christ, l'honneur de son saint nom, et la gloire de travailler, de souffrir et de mourir pour lui.

Arrivé à Ancône, le bienheureux Père se

Digitized by Google

trouva environné d'un grand nombre de ses Frères qui avaient voulu le suivre jusqu'à son embarquement. Le capitaine d'un navire qui allait faire voile pour Damiette accorda volontiers à François le passage gratuit pour lui et quelques-uns de ses compagnons. Mais lorsque vint le moment de s'embarquer, tous voulaient suivre leur chef et Père bien-aimé. Celui-ci touché de leur zèle non moins que de leur attachement, se tourna vers eux et leur dit : « Mes très-chers enfants, je voudrais que vous pussiez m'accompagner tous ; mais cela est impossible. Afin qu'aucun d'entre vous ne puisse se plaindre de n'avoir pas été préféré, je ne veux pas choisir moi-même : il faut que ce soit DIEU qui fasse le choix. » Et, appelant un petit enfant qui se trouvait parmi les gens de l'équipage : « Interrogeons, dit-il, ce petit innocent, et ajoutons foi à ce qu'il dira ; DIEU parlera par sa bouche. » Puis, se tournant vers l'enfant : « La volonté de DIEU, lui demanda-t-il, est-elle que tous ces Religieux s'embarquent avec moi ? — Non, répondit l'enfant, sans hésiter. — Lesquels faut-il prendre de tous ceux qui sont là ? » ajouta François. Et l'enfant surnaturellement éclairé de DIEU, en désigna onze, les montrant au doigt, et s'approchant d'eux à mesure qu'il les nommait par leur nom. Remplis d'admiration de ce

Digitized by Google

prodige inattendu, les Frères furent tous contents, ceux qui devaient rester aussi bien que les autres qui avaient été nommés pour partir. Ils se mirent à genoux; saint François les bénit, et on leva l'ancre

C'était en décembre 1218.

XII

Saint François et le Soudan d'Egypte.

Le vaisseau qui portait saint François et ses onze compagnons mouilla d'abord sur les côtes de Chypre; puis s'arrêta à Saint-Jean d'Acre, où François commença ses prédications apostoliques, ranimant la foi et le courage des pauvres chrétiens que les musulmans opprimaient fort. Après avoir envoyé ses compagnons deux à deux, comme Notre-Seigneur avait fait pour ses Apôtres, il se rembarqua, suivi du seul Frère Illuminé, très-saint Religieux, et débarqua en Égypte, près de Damiette, au mois de juillet 1219.

Les chrétiens venaient de commencer la cinquième croisade, et assiégeaient la ville de Damiette. Le Saint eut révélation de Dieu

Digitized by Google

que, malgré une première et éclatante victoire, les croisés allaient subir une défaite sanglante, en punition de leurs divisions intestines et de l'orgueil de leurs rivalités militaires. « Mon Frère, dit-il à son compagnon en arrivant au camp, mon Frère, le Seigneur m'a fait connaître que si l'on en vient aux mains, les chrétiens auront du désavantage. Si je le dis, je passerai pour un fou. Si je ne le dis pas, ma conscience en sera chargée. Qu'en penses-tu ? — O mon Père, répondit le Frère Illuminé, ne vous arrêtez pas aux jugements des hommes. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on vous regarde comme un insensé. Déchargez votre conscience, et craignez DIEU plus que le monde. »

François suivit le conseil, alla trouver les chefs de l'armée des croisés, les avertit, les supplia, les menaça de la part de DIEU : tout fut inutile : la jalousie avait tellement échauffé les têtes que, malgré tout, on livra bataille. Les paroles du Saint, qu'on avait prises pour des rêveries, ne se vérifièrent que trop. Six mille chrétiens restèrent sur le champ de bataille, sans compter les prisonniers, et le reste de l'armée ne put rentrer dans le camp que grâce à des prodiges de valeur.

François, « homme simple et sans lettres, mais très-aimable, chéri de DIEU et des

Digitized by Google

hommes, et révéré de tout le monde » comme dit un témoin oculaire, se mit en oraison et Notre-Seigneur lui inspira d'aller droit au Soudan, et de lui prêcher sans crainte les mystères de la foi, à lui et à ses soldats. Les deux armées étaient en présence, et l'on ne pouvait sans grand péril passer au camp des infidèles, le Soudan ayant promis un besant d'or (cinquante francs) à quiconque lui apporterait la tête d'un chrétien.

En sortant du camp des croisés, François et son compagnon rencontrèrent deux brebis : « Ayons confiance au Seigneur, dit-il tout joyeux en les voyant; la parole de l'Évangile s'accomplit en nous : *Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups.* » Et quelques instants après, des Sarrasins se jetèrent sur eux, comme des loups sur des brebis, les chargeant d'injures et de coups. « Je suis chrétien, leur dit paisiblement François; menez-moi à votre maître. » Ce qu'ils firent aussitôt.

« Qui vous envoie? et pourquoi venez-vous ici? demanda brusquement le Soudan Meledin, en les apercevant. — C'est le DIEU très-haut qui nous envoie, lui répondit hardiment saint François, pour vous montrer, à vous et à votre peuple, les voies du salut. » Et aussitôt il lui prêcha avec une ferveur toute céleste, un seul DIEU en trois personnes, et JÉSUS-

Digitized by Google

CHRIST, vrai DIEU vivant, Sauveur du monde.

Admirant ce courage, Meledin l'écouta volontiers pendant quelques jours, au grand étonnement de tous, et l'invita même à demeurer auprès de lui. L'homme de DIEU lui dit alors : « Si vous et votre peuple vous voulez vous convertir, je demeurerai de grand cœur avec vous pour l'amour de JÉSUS-CHRIST, mon Seigneur ; que si vous balancez entre sa divine loi et celle de Mahomet, faites allumer un grand feu, et j'y entrerai avec vos prêtres, afin que vous voyez par là quelle est la foi qu'il faut suivre. — Je ne crois pas, répondit le Soudan, qu'aucun de nos Imans veuille entrer dans le feu ni souffrir quelque tourment pour sa religion. » Il s'était aperçu, en effet, qu'à la proposition de l'épreuve par le feu, un des plus anciens Imans et des plus considérables s'était prudemment esquivé.

Saint François alla plus loin. « Si vous me promettez, vous et votre peuple, dit-il au Soudan, d'embrasser la religion chrétienne dans le cas où je sortirai du feu sain et sauf, j'y entrerai seul. S'il me dévore, qu'on l'impute à mes péchés, et non à ma foi ; mais si DIEU me conserve au milieu des flammes, vous reconnaîtrez JÉSUS-CHRIST pour le seul vrai DIEU et pour le Sauveur de tous les hommes. »

Meledin lui avoua qu'il n'osait accepter, de

Digitized by Google

peur d'une sédition. Il lui offrit, à la place, de riches présents, que le grand serviteur de DIEU repoussa avec mépris. Voyant qu'il n'y avait rien à faire avec ces infidèles aveuglés et endurcis, François prit le parti de les abandonner au démon, leur père; et le Soudan, après lui avoir dit en secret : « Priez pour moi, afin que DIEU me fasse connaître la vraie religion et que je puisse l'embrasser, » le fit reconduire avec honneur, ainsi que son compagnon, au camp des chrétiens.

Plusieurs historiens contemporains assurent que les prières de saint François pour le Soudan Meledin furent exaucées vingt ans après, vers 1228. Meledin étant près de mourir, saint François, déjà mort et canonisé, apparut à deux de ses Frères qui évangélisaient la Syrie, et leur ordonna d'aller l'instruire, le baptiser et l'assister jusqu'à son dernier soupir.

Ce qui est certain, c'est qu'à partir du jour où le Soudan Meledin eut connu saint François, il se montra constamment favorable et doux envers les chrétiens, et que les Frères-Mineurs commencèrent dès lors à prêcher l'Évangile en Terre-Sainte et en Syrie.

François séjourna quelques semaines parmi les croisés, les édifia par la sainteté et l'austérité de sa vie, et en gagna quelques-uns à son Ordre par l'attrait irrésistible de sa dou-

Digitized by Google

cœur. Il alla visiter les Lieux-Saints et se renouveler dans l'amour de Jésus-Christ. Puis il se rendit à Antioche, où il lui arriva une chose bien extraordinaire : il y avait dans les environs un beau et célèbre monastère de Bénédictins, dont l'Abbé, mort depuis peu, avait prédit à ses Frères qu'il viendrait bientôt un saint homme pauvrement vêtu et de chétive apparence, mais très-vénérable et patriarche d'un grand Ordre. Aussi, dès que les moines apprirent l'arrivée de saint François, ils allèrent processionnellement au devant de lui et le reçurent avec toutes sortes d'honneurs. Il demeura quelques jours au milieu d'eux, et sa sainteté pleine de charmes les ravit tellement, qu'ils embrassèrent tous l'Ordre des Frères-Mineurs, reçurent de sa main l'habit de la pauvreté et abandonnèrent tous leurs biens à l'Évêque d'Antioche. Plusieurs autres monastères ayant suivi leur exemple, il se forma bientôt en Syrie une Province franciscaine très-florissante.

Pendant ce temps-là, le Frère Élie, que François avait nommé, en partant, Vicaire général de l'Ordre, y avait introduit peu à peu un relâchement et tout ensemble des rigueurs qui menaçaient de tout compromettre. Le bienheureux Père, secrètement prévenu de la chose, se mit en oraison, et, ayant appris de Notre-Seigneur qu'il devait retourner

Digitized by Google

promptement à la garde de son troupeau, il s'embarqua pour l'Italie au commencement de l'année 1220, et arriva promptement à Venise. Son premier soin fut de convoquer pour la Saint-Michel, 29 septembre, un Chapitre général, destiné à remédier aux malencontreuses innovations du Frère Élie.

Puis, malgré ses fatigues et ses infirmités, il se dirigea vers Bologne, en évangélisant sur son passage et en remplissant de ses miracles les villes de Padoue, de Bergame, de Brescia, de Crémone, de Mantoue, où, suivant son usage, il laissait après lui des fondations de couvents.

En chemin, il se rencontra de nouveau avec son cher frère et ami saint Dominique, à Bergame; et celui-ci l'accompagna quelque temps. Au monastère de la vallée d'Astino, saint Dominique, qui était prêtre, chanta une grand'messe, où saint François, qui n'était que diacre, l'assista dans les fonctions de son Ordre. Quelle Messe ! et quels Saints!

Pendant qu'ils étaient à Crémone, discourant ensemble des choses de Dieu, les Religieux du couvent vinrent les prier tous deux de bénir un puits dont l'eau était trouble et insalubre. A la sollicitation de l'humble François, Dominique bénit un vase plein de cette eau bourbeuse et la fit reverser dans le puits. A partir de ce moment, l'eau du puits ne

Digitized by Google

cessa d'être parfaitement claire et de qualité excellente.

A Bologne, l'entrée de saint François fut un triomphe indescriptible. Les rues étaient littéralement encombrées par le concours des étudiants de la superbe Université de cette ville et d'une infinité d'autres personnes de tout rang et de toute condition, qui voulaient, coûte que coûte, le voir, l'entendre et recevoir sa bénédiction. Ce ne fut qu'à grand'peine qu'il parvint à l'immense place du Petit-Palais, où presque toute la ville était assemblée. Il y prêcha d'une manière si sublime, que l'on croyait entendre, non pas un homme, mais un ange. Sa prédication, dit un témoin oculaire, commença par ces mots : « Les anges, les hommes, les démons. » Comme toujours, il était vêtu fort pauvrement, son visage était tout défait; aucune apparence en toute sa personne qui n'était qu'humilité, pauvreté, douceur et recueillement. Rien qu'à le voir, on se sentait tout ému; et sa parole était si efficace, qu'elle opérait des conversions de tout genre.

L'affection et la vénération dont le bon Père était l'objet allaient si loin, que les hommes, les femmes, les enfants couraient à lui en foule, s'estimant heureux de pouvoir seulement toucher le bord de sa pauvre tunique.

Digitized by Google

Selon sa coutume, il fit là plusieurs miracles ; il rendit la vue à un enfant en faisant sur lui un grand signe de croix ; il délivra instantanément un autre de l'épilepsie en lui faisant porter un papier sur lequel il avait écrit une prière. Tous deux prirent l'habit des Frères-Mineurs, dès qu'ils furent en âge.

Après avoir passé quelques jours avec saint Dominique chez les Frères-Prêcheurs, il quitta Bologne, où tout le monde aurait voulu le retenir. Le Cardinal Ugolini l'emmena au couvent des Bénédictins de Camaldoli pour y faire ensemble une retraite et donner un peu de repos à son corps épuisé. Ils y demeurèrent tous deux un mois entier dans une continuelle oraison ; et l'on vénère encore aujourd'hui à Camaldoli la petite cellule du saint Cardinal, voisine de celle qu'habitait le séraphique saint François, et qu'avait sanctifiée déjà saint Romuald, fondateur de ce monastère.

De là, ils allèrent passer quelques jours au Mont-Alverne, où ils se quittèrent. Le Cardinal s'en retourna à Bologne, et le bienheureux François, tout plein de JÉSUS-CHRIST, prit le chemin de Notre-Dame des Anges, d'où il était parti il y avait près de deux ans

Digitized by Google

XIII

Saint François et le Chapitre de la Saint-Michel

Les infirmités croissantes du bienheureux François l'obligèrent de monter sur un âne pour pouvoir atteindre le couvent de Notre-Dame des Anges. Son compagnon, le Frère Léonard d'Assise, lui aussi très-fatigué, suivait à pied derrière l'âne. Il faisait chaud, et le pauvre Frère était tout morfondu. Se laissant aller à des sentiments humains, il se disait en lui-même, en regardant François : « Ses parents n'allaient pas de pair avec les miens ; cependant le voilà sur une monture, et c'est moi qui le conduis à pied. » Comme il ruminait cette pensée, François, à qui Dieu la fit connaître, met aussitôt pied à terre : « Non, mon Frère, dit-il, il ne convient pas que j'aie une monture et que toi, tu ailles à pied. Tu es de meilleure famille que moi, et dans le monde tu avais le pas sur moi. » Tout attrapé, le bon Léonard se jeta aux pieds de son Père, avoua sa faute et en demanda pardon les larmes aux yeux.

Digitized by Google

touchait, était ainsi surnaturellement fécondé de Dieu. Il donna à ses deux premiers Tertiaires un habit d'étoffe modeste, couleur gris de cendre, comme le sien même, et, pour ceinture, un simple cordon à plusieurs nœuds, rappelant la corde des Frères-Mineurs.

Telle fut l'origine providentielle du Tiers-Ordre franciscain. C'était vers la fin de l'année 1221. Saint François avait alors trente-neuf ans.

Il ne rédigea définitivement la Règle du Tiers-Ordre que l'année suivante. Cette Règle peut se résumer ainsi :

Avant tout, l'orthodoxie catholique la plus parfaite, et la soumission la plus entière, la plus cordiale au Saint-Siége Apostolique, à tous ses enseignements, à toutes ses directions. — Donc, en ce qui concerne le temps présent, pas de catholiques-libéraux dans les rangs du Tiers-Ordre.

Bonne réputation sous tous les rapports. Probité et délicatesse à l'abri de tout soupçon.

Pour les femmes mariées, consentement explicite du mari. — Il n'en est pas de même du mari, qui, en sa qualité de chef de la famille, possède, en matière de piété, une liberté que ne saurait avoir la femme, ainsi que le remarque expressément saint Augustin.

Digitized by Google

La promesse formelle de garder religieusement les commandements de Dieu et de l'Église ; et l'engagement d'éviter le plus possible les plaisirs mondains, les danses, les spectacles, la lecture des romans, les chicanes et les procès.

Faire son testament dans les trois mois qui suivent l'admission définitive au Tiers-Ordre, afin d'avoir l'esprit plus libre en cas de mort.

Réciter tous les jours l'Office divin, ou, si on ne le peut, cinquante-quatre *Pater* et *Gloria Patri* ; ce que l'on appelle l'Office des *Pater*.

Dans le courant de chaque année, réciter cent *Pater* et *Requiem æternam* pour les âmes du Purgatoire, principalement pour celles de la famille franciscaine.

Assister tous les jours, autant que possible, à la sainte Messe.

Se confesser et communier au moins à toutes les grandes fêtes de l'année.

Faire maigre, si la santé et les devoirs d'état le permettent, tous les mercredis, vendredis et samedis de l'année.

Jeûner tous les vendredis. Jeûner et faire maigre tout l'Avent et tout le Carême depuis le dimanche-gras.

Porter sous ses vêtements une tunique ou un scapulaire de laine, couleur de cendre (ou

Digitized by Google

de terre), avec une petite corde pour ceinture; et porter ce vêtement jour et nuit. S'abstenir de porter des bijoux et des étoffes de luxe ; et éviter dans son extérieur tout ce qui sentirait les recherches de la vanité et de la mollesse.

En général, mener une vie véritablement chrétienne et évangélique ; servir DIEU tout de bon ; s'adonner aux bonnes œuvres ; aimer les pauvres ; respecter grandement les prêtres, et se montrer toujours dévoué aux intérêts de l'Église et du règne de JÉSUS-CHRIST.

Aucun de ces points n'oblige sous peine de péché, pas même de péché véniel ; mais si, pouvant les observer, on s'y refusait, il faudrait en faire pénitence, ou bien sortir de l'Ordre. Si, pour des raisons légitimes, on ne peut accomplir tel ou tel point de la Règle, ni en supporter les austérités, le Directeur franciscain devra user de miséricorde en dispensant de ces points ou en les commuant en d'autres œuvres sanctifiantes. La Règle est formelle sur ce point si important.

Tout fidèle qui voudra entrer dans le Tiers-Ordre devra faire une année de noviciat et s'exercer ainsi à la pratique de la Règle.

Telle est, en abrégé, la Règle de cet admirable Tiers-Ordre de Saint-François, qui a donné tant de Saints et de Bienheureux à l'Église, et qui, en peu d'années, a renouvelé la face de la terre, remplissant les villes et les

Digitized by Google

campagnes, ravivant la foi et la vraie piété dans des millions d'âmes.

Quant à l'esprit du Tiers-Ordre, qui est le principal dans l'institution de saint François, et dont rien ne peut dispenser ses enfants, c'est l'esprit même qui animait ce grand serviteur de DIEU et qui ressort si bien de ses actions et de ses paroles. C'est l'esprit de foi, le véritable esprit de l'Évangile; c'est l'amour de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, spécialement au Saint-Sacrement de l'autel; c'est l'amour de la sainte Église, personnifiée dans le Pape, son Chef suprême, son Docteur infaillible, et son bien-aimé Père et Pasteur. C'est l'amour de la Très-Sainte Vierge MARIE Immaculée; l'amour de l'humilité, de la pauvreté, et de la pénitence; c'est la douceur, la bonté, la joie en DIEU, la charité sous toutes les formes et tout particulièrement l'amour des pauvres et des petits.

Voilà, dans une vue d'ensemble, la troisième grande institution religieuse que Notre-Seigneur inspira à son doux serviteur saint François, pour accumuler sur sa tête une nouvelle couronne de mérites et de gloires incommensurables; pour sauver et sanctifier, jusqu'à la fin du monde, des multitudes d'élus; pour étendre à travers les siècles le règne de DIEU dans les âmes; pour lutter victorieusement contre les démons, les héréti-

Digitized by Google

ques, les mondains et tous les ennemis de l'Évangile et de l'Église; pour consoler son divin Cœur, si peu connu, si peu aimé.

Lorsque saint François institua le Tiers-Ordre, en 1221, une foule de bons fidèles appartenant à toutes les conditions sociales, l'embrassèrent avec ferveur. Des empereurs et des impératrices, des rois et des reines, des Cardinaux, des Évêques, des seigneurs de tout rang, des prêtres, des laïques de toute condition se firent honneur d'en revêtir l'humble habit; et depuis lors, jamais cette pieuse affluence n'a cessé. De nos jours, où la vie chrétienne s'est relevée si merveilleusement après les défaillances du dernier siècle et les premières années de celui-ci, le Tiers-Ordre refleurit de toutes parts : rien qu'en France, on en compte plus de cent mille; en Italie, il y a quelques années à peine, on en comptait quatre cent mille environ. Il y en a, Dieu merci! un bon nombre, en Espagne, au Canada et dans toute l'Amérique. Le Tiers-Ordre s'est répandu en Asie, grâce au zèle de nos missionnaires.

En l'année qui suivit l'institution du Tiers-Ordre, un certain procureur nommé Barthélemy qui avait été admis par saint François dans son troisième Ordre naissant, s'était tellement distingué par sa ferveur, que le bon Saint lui avait donné le pouvoir de recevoir,

Digitized by Google

pour toujours, comme un autre lui-même, les hommes et les femmes au Tiers-Ordre. Un jour, François descendit dans sa maison et s'y arrêta pendant trois jours. Or, tant qu'il fut là, un pauvre possédé, qui fatiguait tout le monde par une excessive intempérance de paroles, se trouva tout à coup arrêté, et ne dit plus mot. Le Père étant parti, le possédé se remit à parler plus dru que jamais. Barthélemy adjura le démon de lui en dire la raison, et DIEU obligea l'Esprit impur à proclamer lui-même la sainteté extraordinaire de François. « Cet homme de DIEU, répondit le démon, est tel et si grand, que je n'ai pu articuler une seule parole en sa présence. Ses vertus étonneraient le monde, si le monde les voyait. Quand nous avons vu ce Religieux s'élever à une telle sublimité de mépris du monde, à un tel abandon au bon plaisir de DIEU et à un tel renouvellement de la vie évangélique et apostolique, nous avons été saisis de terreur, et nous avons résolu de tout faire pour le ruiner, lui et ses trois Ordres. Nous en ferons tant, que nous aurons le dessus. » Cette glorification imprévue de saint François par le démon eut lieu deux années avant le grand prodige des Stigmates, dont nous parlerons bientôt.

Quant à vous, bon fidèle, qui lirez ceci, prenez donc la sainte et salutaire résolution d'entrer au Tiers-Ordre, afin de vous sanctifier

Digitized by Google

davantage et de mieux aimer, servir et faire servir Notre Seigneur. Outre d'immenses mérites pour le ciel, vous y amasserez chaque jour des trésors magnifiques d'indulgences et de faveurs spirituelles, dont je vous engage fort à prendre connaissance en lisant, soit le *Manuel du Tiers-Ordre*, soit un petit opuscule que j'ai publié tout exprès sous le titre de *Tiers-Ordre de Saint-François*.

Le Tiers-Ordre, c'est la clef du ciel; et l'atmosphère franciscaine, c'est l'atmosphère la plus pure de l'Évangile.

XV

Comment saint François reçut de Notre-Seigneur et de son Vicaire la grande Indulgence de la Portioncule

Vers le mois d'octobre de cette même année 1221, fut accordée miraculeusement au bienheureux Père François par Notre-Seigneur lui-même la grande Indulgence dite de la Portioncule.

Après avoir jeté les bases de son beau Tiers-Ordre, François était revenu à Notre-Dame des Anges, plus saint, plus perdu en Dieu que

Digitized by Google

jamais. Son amour pour les âmes et son zèle pour la conversion des pauvres pécheurs semblaient n'avoir plus de bornes. Jour et nuit, il priait, il pleurait pour leur conversion.

Une nuit qu'il était ainsi en oraison, dans l'enfoncement d'un petit rocher que l'on voit encore non loin de l'église de la Portioncule, un Ange tout lumineux lui apparut et lui dit : « François, lève-toi promptement, et vas à l'église ; Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST et sa glorieuse Mère t'y attendent entourés d'une multitude d'Esprits célestes. » A cet appel de son DIEU, saint François courut à l'humble sanctuaire, et il vit un merveilleux spectacle. Sur l'autel, à la place du Tabernacle, était le Verbe fait chair, le Roi éternel des siècles, JÉSUS-CHRIST, tout resplendissant de gloire et de beauté, majestueusement assis sur un trône de lumière. A sa droite se tenait sa Bienheureuse Mère, MARIE très-sainte ; et autour d'eux des multitudes d'Anges.

Ravi d'amour et de joie, François se prosterna la face contre terre ; et JÉSUS lui dit avec grande tendresse : « François, j'ai entendu tes ardentes prières. En récompense de la ferveur avec laquelle toi et tes Frères vous procurez le salut des âmes, demande-moi pour elles telle grâce que tu voudras, et je te l'accorderai ; car je t'ai donné aux peuples pour être

Digitized by Google

leur lumière, et à mon Église pour reparer ses ruines sur la terre. »

Enhardi par une telle bonté, le Saint répondit avec une humble confiance : « Mon doux Seigneur JÉSUS-CHRIST, bien que je ne sois moi-même qu'un misérable pécheur, je supplie votre divine majesté, avec toute la révérence dont je suis capable, de daigner accorder miséricordieusement cette grâce insigne à vos fidèles, que tous ceux qui, confessés et contrits, visiteront cette église, y obtiennent le pardon général et l'Indulgence plénière de tous leurs péchés. Et vous, très-glorieuse et très-sainte Vierge MARIE, notre Avocate toute-puissante, je vous conjure d'intercéder pour moi et pour tous les pécheurs auprès de votre adorable Fils, afin qu'il m'accorde la faveur que je lui demande. »

Notre-Dame, pleine de bonté, se tourna aussitôt vers le Sauveur : « O mon très-haut Seigneur, lui dit-elle, vous, le Fruit béni de mes entrailles, je vous prie d'octroyer cette grâce à votre fidèle serviteur. Voyez le grand zèle avec lequel il vous demande le salut des âmes. N'est-ce point là ce que vous désirez vous-même par-dessus toutes choses? Accordez-lui donc cette grâce, en ce lieu qui m'est dédié, pour l'honneur de votre saint Nom, et pour l'édification de votre Église. »

Notre-Seigneur dit alors au bienheureux

Digitized by Google

Père, toujours prosterné à ses pieds : « Frère François, ce que tu me demandes est grand ; mais tu mérites davantage encore, et tu l'auras. J'exauce donc ta prière et je t'accorde ta demande. Néanmoins, va trouver mon Vicaire, qui est à Pérouse, et demande-lui, en mon nom, de ratifier cette Indulgence.

De leurs cellules qui avoisinaient l'église, plusieurs Frères aperçurent la lumière et les Anges qui remplissaient le sanctuaire, et ils entendirent toutes ces paroles ; mais une religieuse frayeur les empêcha d'approcher.

Dès le matin, le bienheureux François appela Frère Massé et partit aussitôt avec lui pour Pérouse. Il se présenta devant le Pape Honorius III et lui dit : « Très-Saint Père, il y a quelques années, j'ai réparé de mes mains, pour l'amour de la très-sainte Reine des Anges, une petite église qui lui est dédiée. Je viens demander à Votre Sainteté de l'enrichir d'une précieuse Indulgence. — Et quelle Indulgence demandez-vous, Frère François? lui dit le bon Pape. Une Indulgence d'un an ? — O Très-Saint Père ! répondit le Saint, qu'est-ce que c'est que cela, un an ? — Une Indulgence de trois ans? — Qu'est-ce que cela, trois ans? — Une Indulgence de six ans? de sept ans ? » Et voyant que François n'était pas encore satisfait : « Mais que voulez-vous donc? demanda-t-il tout surpris. — Très-Saint Père,

Digitized by Google

dit alors François, ce que je demande à Votre Sainteté, ce ne sont point des années, mais des âmes. — Comment des âmes ? — Je voudrais, si Votre Sainteté l'agrée, que tous ceux qui, repentants, confessés et absous, entreront dans ce sanctuaire si cher à DIEU et à MARIE, reçussent l'entière rémission des peines dues à tous les péchés qu'ils ont eu le malheur de commettre, depuis le baptême jusqu'à la visite du dit sanctuaire. — François, répliqua le Pape, ce que vous me demandez-là est bien grand ; et l'Église Romaine n'a point coutume d'accorder une Indulgence pareille. — Aussi, très-saint Seigneur, dit humblement François, ce n'est pas de moi-même que je vous la demande : je vous la demande de la part de Celui qui m'a envoyé, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. »

Alors le Souverain-Pontife dit avec une solennité inaccoutumée : « Et moi, j'accorde la grâce que vous me demandez. Oui, je vous l'accorde ; je vous l'accorde ; je vous l'accorde. »

Les Cardinaux présents lui ayant fait observer qu'une concession aussi étendue nuirait sans doute aux pèlerinages de la Terre-Sainte et des basiliques romaines, Honorius III répondit : « Ce que Nous avons donné à ce saint homme et ce que Nous lui avons concédé est concédé et donné sans retour. Ce que Nous

Digitized by Google

pouvons faire, c'est d'en déterminer la durée à un jour naturel, depuis les premières vêpres jusqu'aux vêpres du jour suivant. Et cela, ajouta-t-il en s'adressant à saint François, Nous l'accordons à perpétuité. »

Ravi de joie, François s'inclina et prit congé de Sa Sainteté. Mais le Saint-Père le rappela : « Mais, lui dit-il en souriant, comment vous en allez-vous ainsi, pauvre innocent, sans la moindre authentique de votre Indulgence ? — Saint-Père, répondit-il, votre parole me suffit. Que JÉSUS-CHRIST, sa sainte Mère et ses Anges soient ici notaire, parchemin et témoins. Je n'ai pas besoin d'autre authentique. »

Mais le jour de cette incomparable Indulgence n'était point encore fixé ni par Notre-Seigneur ni par son Vicaire. François attendait et priait, plein de confiance. Au mois de janvier de l'année 1223, une nuit qu'il était en oraison dans sa petite cellule située derrière l'église de Sainte-Marie des Anges, Satan vint à lui, sous la forme d'un Ange. « Pauvre François, lui dit-il d'un air de bonté, pourquoi cherches-tu à te faire mourir ainsi avant le temps? Pourquoi consumer ta frêle constitution par de si longues veilles? Ne sais-tu pas que la nuit est faite pour dormir, et que le sommeil est le grand réparateur du corps? Crois-moi, conserve ta vie, pour pouvoir servir ton DIEU

Digitized by Google

plus longtemps, profiter à la sainte Église et asseoir ton Ordre plus solidement. »

François, flairant la malice du démon, se précipite hors de sa cellule, ôte sa tunique et se jette dans un buisson plein de ronces et d'épines, se tournant et se retournant, au point de se mettre tout en sang. Au même instant il se trouva enveloppé d'une lumière resplendissante, et il aperçut, au milieu des épines ensanglantées, quantités de belles roses blanches et vermeilles, qui brillaient dans la neige; car l'hiver était fort rigoureux cette année-là. Sur le chemin qui conduisait à l'église, il y avait une multitude d'Anges, dont l'un appela François. « Viens, lui dit-il; hâte-toi d'aller adorer ton Sauveur. Il t'attend dans l'église, avec sa Bienheureuse Mère. » Et François se trouvant miraculeusement revêtu d'une robe toute blanche, cueillit douze roses blanches et douze roses vermeilles, et se rendit à l'église de la Portioncule ; le chemin lui parut couvert de riches étoffes de soie et d'or.

Après une profonde adoration, il offrit ses roses à Notre-Seigneur. Jésus était, comme la première fois, tout éclatant de gloire sur l'autel. La Sainte-Vierge était à sa droite, et les Anges rayonnaient autour d'eux. « François, lui dit le Sauveur, pourquoi ne donnes-tu pas à ma Mère les présents qu'elle attend

Digitized by Google

de toi ? « Comprenant qu'il s'agissait des âmes que devait sanctifier et sauver la grande Indulgence, le Bienheureux lui répondit avec amour : « O mon très-doux Seigneur, souverain Maître du ciel et de la terre, daignez, dans votre miséricorde, déterminer le jour où l'on pourra gagner l'Indulgence plénière dont vous avez enrichi ce béni sanctuaire. Faites-le pour l'amour de votre glorieuse Mère, l'Avocate de tous les pécheurs. » Et Jésus répondit : « Ce sera depuis les premières vêpres du jour où je délivrai par mon Ange mon bien-aimé Apôtre Pierre de ses liens, jusqu'au soir du lendemain. — Eh, mon bon Seigneur, demanda François, comment les hommes le sauront-ils ? et quand ils le sauront, y ajouteront-ils foi ? — Ce sera l'affaire de ma grâce, répliqua Notre-Seigneur. Pour toi, va de nouveau vers mon Vicaire ; et lui se chargera de publier l'Indulgence. — Mais il n'en croira peut-être pas un pauvre pécheur comme moi ? — Emmène avec toi quelques-uns des Frères qui ont vu et entendu tout ceci ; et prends quelques-unes des roses blanches et vermeilles que je viens de faire éclore au milieu de l'hiver et que tu as cueillies sur les buissons empourprés de ton sang. Il te croira, il confirmera ma parole et fera publier l'Indulgence. » Puis il le bénit, et la céleste vision disparut pendant que

Digitized by Google

les Anges chantaient joyeusement le *Te Deum*.

XVI

Promulgation solennelle de l'Indulgence de la Portioncule. Confirmation divine de la Règle.

Dès le matin de cette nuit mémorable, saint François partit donc pour Rome, accompagné de trois des Frères qui avaient été témoins du prodige : le bienheureux Pierre de Catane, le bienheureux Bernard de Quintavalle et le bienheureux Ange de Riéti. Il portait avec lui six roses, trois blanches et trois vermeilles.

Arrivé devant le Pape, au palais de Latran, François raconta naïvement tout ce qui s'était passé et lui présenta les roses miraculeuses, comme preuve de la vérité de ses paroles et du témoignage de ses compagnons. « Oh ! Seigneur, s'écria le Pape, en apercevant les roses si fraîches, si éclatantes, si parfumées. Seigneur ! de telles roses en janvier ! Frère François, je n'en demande pas davantage pour croire ce

Digitized by Google

que vous me dites. Mais pour décider l'affaire, il faut consulter préalablement les Cardinaux. »

Le lendemain matin, devant tous les Cardinaux assemblés en Consistoire, le Pape obligea François de raconter en détail ce qu'il lui avait dit à lui-même. Puis, lorsque le Saint eut clairement posé ses conclusions, Honorius III fit la déclaration suivante :

« Attendu que Nous sommes certain du vouloir de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, à la prière de la Bienheureuse Marie toujours Vierge, sa Mère, vous a octroyé la faveur que vous lui demandiez, Nous qui, sur la terre, tenons, bien qu'indigne, la place de ce seul vrai souverain *Pontife*, Nous octroyons de sa part, à perpétuité, l'Indulgence plénière à l'église de la Portioncule et à vous-même, à partir des premières vêpres de la fête de Saint-Pierre-aux-Liens, jusqu'au soir du jour suivant, deuxième d'août. »

Pour donner plus d'éclat à cette Indulgence extraordinaire, le Pape écrivit aux Évêques d'Assise, de Pérouse, de Foligno, de Gubbio, de Todi, de Spolète et de Nocera, leur mandant de se trouver à Sainte-Marie des Anges, le premier août 1223 pour y promulguer avec le plus de solennité possible la céleste Indulgence. Saint François et ses Bienheureux compagnons voulurent porter

Digitized by Google

eux-mêmes aux susdits Evêques les Lettres Apostoliques, joignant très-humblement leur prière aux instances du Vicaire de Jésus-Christ.

Au jour indiqué, tout étant préparé par les soins du Saint, les sept Evêques montèrent avec lui sur une estrade dressée devant l'église et qu'entourait une multitude de peuple accouru de tous les pays environnants. Il était neuf heures du matin.

A la prière des Évêques, saint François exposa l'origine surnaturelle et l'excellence de cette grande Indulgence, avec tant de ferveur, de sainteté et de joie, que l'on croyait voir et entendre un Séraphin. A la fin de son exhortation, ouvrant un papier qu'il tenait à la main, il lut ce qui suit : « Je veux vous faire aller tous en Paradis. Je vous annonce une Indulgence plénière que j'ai obtenue de la bonté du Père céleste, et de la propre bouche du Souverain-Pontife. Vous tous qui êtes venus ici avec un cœur bien contrit, bien confessés et bien absous par un prêtre, vous aurez la rémission de toutes les peines dues à vos péchés : et il en sera de même tous les ans, à perpétuité, pour tous ceux qui y viendront avec les mêmes bonnes dispositions. Je souhaitais que cela durât huit jours ; mais je n'ai pu l'obtenir. »

En entendant ces mots, « tous les ans, à

Digitized by Google

perpétuité, » les Évêques s'émurent ; et tout scandalisés : « Frère François, lui dirent-ils, quoique le Pape nous mande de faire ici ce que vous souhaitez, nous ne pouvons vous suivre jusque-là. Il faut annoncer l'Indulgence pour dix ans seulement. » Et l'Évêque d'Assise s'étant levé le premier, voulut faire la restriction convenue ; mais il ne put s'empêcher de dire, comme François : « tous les ans, à perpétuité. » Les six autres Évêques essayèrent l'un après l'autre de mettre la restriction : Dieu permit que, sans le vouloir, tous répétassent : « tous les ans, à perpétuité. »

Ainsi fut promulguée, grâce à une intervention évidemment surnaturelle de l'Esprit de Dieu, la célèbre Indulgence perpétuelle de la Portioncule, que les Souverains-Pontifes ont étendue depuis à toutes les églises des trois Ordres de saint François.

Quand la cérémonie fut achevée, les sept Évêques descendirent de l'estrade et procédèrent à la consécration solennnelle de l'humble église qui allait devenir l'un des sanctuaires les plus renommés du monde catholique ; et, à la prière de saint François et de sainte Claire, ils consacrèrent également la petite église de Saint-Damien ; et ils quittèrent la plaine d'Assise, profondément édifiés de tout ce qu'ils y avaient vu.

Digitized by Google

Saint François, que rien ne pouvait ni arrêter ni abattre lorsqu'il était question de sa chère famille religieuse, voulut, à l'occasion des bontés que le Pape Honorius III venait de lui témoigner, faire ratifier par ce Pontife la Règle des Frères-Mineurs, où plusieurs points demeuraient encore trop peu définis. Mais comme il savait que, sans la grâce divine, et par conséquent sans la prière et la pénitence, on ne peut rien faire de fructueux, il résolut d'aller faire une longue retraite dans un lieu fort solitaire, nommé Mont-Colombe, près de Riéti. Il prit avec lui deux de ses Frères les plus saints, le bienheureux Frère Léon et le Frère Bonzie. Ensemble ils entrèrent dans le creux d'un grand rocher et se mirent à prier sans interruption, jeûnant au pain et à l'eau, pendant quarante jours. Et, semblable à Moïse sur la montagne, il dicta, plein de l'Esprit de DIEU, la Règle abrégée qu'il allait proposer à la sanction définitive du Siége-Apostolique.

Revenu à Sainte-Marie des Anges, il la communiqua au Frère Elie, Vicaire général, afin qu'il la méditât et la fît observer. L'ayant trouvée trop austère, Elie feignit de l'avoir perdue, espérant ainsi la supprimer. Ce Frère avait de grandes qualités et des talents; il avait rendu à François et à l'Ordre de véritables services; mais il se laissait trop

Digitized by Google

souvent dominer par l'orgueil et la vanité.

Sans rien dire, l'humble et doux François retourna à son rocher et dicta une seconde fois sa sainte Règle. Il y était encore, plongé dans la prière, lorsque Notre-Seigneur lui fit connaître qu'Elie, avec plusieurs Ministres-Provinciaux de l'Ordre, s'avançaient vers la montagne, animés de mauvais sentiments. En effet, revenant aux idées fausses, aux vues trop humaines qui lui avaient attiré déjà de si sévères remontrances, le Frère Elie avait secrètement averti ceux des Ministres Provinciaux qu'il savait les moins fervents, et ils venaient tous, non sans quelque crainte, réclamer auprès du saint fondateur des adoucissements qu'ils prétendaient indispensables.

Quand ils approchèrent du rocher, saint François alla au-devant d'eux, et d'une voix indignée il dit au Frère Elie : « Que venez-vous faire, vous et ces Pères Provinciaux qui vous suivent ? — Ils ont appris, répondit Elie en baissant les yeux et en rougissant ; ils ont appris que vous vouliez leur donner une Règle au-dessus des forces humaines, et ils m'ont engagé à venir vous prier de la modérer, parce qu'ils ne veulent pas la recevoir, si elle est trop rigoureuse. »

En entendant ces paroles, saint François frémit en lui-même, et leva les yeux au ciel. « Seigneur Jésus ! s'écria-t-il, ne vous avais-je

Digitized by Google

pas dit qu'on ne me croirait pas? Pour moi, pour tous les vrais amis de votre pauvreté, nous garderons cette Règle jusqu'à la mort. Ceux qui n'en voudront pas, je ne prétends pas les y obliger. » Il parlait encore, lorsque Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST lui-même apparut au-dessus de lui, porté sur une nuée et tout éclatant de lumière, et dit d'une voix sévère que tous entendirent : « Petit homme, de quoi te troubles-tu, comme si c'était ici ton ouvrage ? C'est moi qui ai dicté la Règle ; et il n'y a rien de toi en elle. Je veux qu'elle soit observée à la lettre, à la lettre, à la lettre ; et le Seigneur ajouta : « sans glose, sans glose, sans glose.

« Je sais ce que peut porter la faiblesse humaine, et dans quelle mesure je puis et veux la soutenir.

« Que ceux qui ne voudront pas garder exactement la Règle sortent de l'Ordre ! J'en susciterai d'autres à leur place, et, au besoin, j'en ferai naître de ces pierres mêmes. »

Et la vision disparut.

Elie et les autres étaient tremblants et terrifiés. François, qui s'était mis à genoux et dont le visage était enflammé et tout brillant, leur dit d'une voix véhémente : « Comprenez vous maintenant que votre complot n'a été qu'une opposition à la volonté de DIEU, et que vous n'avez agi que par pru-

Digitized by Google

dence humaine ? Avez-vous entendu la voix qui est sortie de la nuée? « Confus, hors d'eux-mêmes, Elie et ses malencontreux compagnons se retirèrent sans rien répliquer, mais hélas! sans se repentir et sans demander pardon.

Saint François, tout radieux, descendit de la montagne avec ses deux fidèles compagnons qui, comme lui, avaient vu et entendu le Seigneur. Il présenta à tous ses Frères la Règle, réduite à douze articles (l'original en est conservé comme une relique insigne dans le trésor de la basilique de Saint-François, à Assise, à côté du portrait du Saint), et en la leur recommandant, il disait avec de saints transports : « Je n'y ai rien mis de moi-même ; j'ai fait tout écrire comme DIEU me l'a révélé. Mes Frères et mes chers enfants, le Seigneur nous a fait une insigne faveur en nous donnant cette sainte Règle. C'est le livre de vie, l'espérance du salut, le gage de la gloire, la moelle de l'Évangile, le chemin de la croix, la voie de la perfection, la clef du Paradis, le nœud d'une alliance éternelle. »

Cette appréciation si sublime fut confirmée au quatorzième siècle par une révélation surnaturelle, que sainte Brigitte a consignée dans ses admirables écrits. « La Règle de François, lui dit Notre-Seigneur lui-même, n'a point été composée par l'esprit de l'homme : c'est

Digitized by Google

moi qui en suis l'auteur. Elle ne contient pas un seul mot qui ne lui ait été inspiré par mon Esprit ; et il l'a ainsi donnée aux autres. »

Et le Pape Nicolas III, de sainte mémoire, déclare officiellement « qu'elle porte en elle-même le témoignage de la Trinité : elle est descendue du Père des lumières ; elle a été enseignée aux Apôtres par les exemples et par la doctrine du Fils ; le Saint-Esprit l'a inspirée au bienheureux François. »

I

De plusieurs choses merveilleuses que fit le Père saint François, en l'année 1224.

Saint François partit pour Rome, afin de demander au Pape Honorius III la confirmation canonique et définitive de sa Règle ; et après avoir obtenu une Bulle très-explicite à cet égard, il résolut d'aller célébrer solennellement les fêtes de Noël à Grœccia, dont nons avons déjà parlé.

Un de ses amis et protecteurs, Jean Velita,

Digitized by Google

avait tout préparé pour le mieux, suivant les instructions du bienheureux Père. Dans le bois voisin, d'où François avait naguères fait disparaître les loups, on avait organisé une crèche avec de la paille, et au dessus s'élevait un autel, pour la célébration solennelle de la Messe de minuit. Beaucoup de Frères-Mineurs et une multitude de pieux fidèles étaient accourus de tous les pays d'alentours, portant des flambeaux allumés et chantant de beaux cantiques. Vers minuit, on amena près de la crèche un bœuf et un âne; et la Grand' Messe commença. François y remplissait les fonctions de diacre. Ce fut lui qui prêcha les gloires et les miséricordes de « l'Enfant de Bethléem, » comme il l'appelait; et le bon Jean Velita déclara sous la foi du serment que, pendant cette nuit mémorable, il avait vu le Saint se pencher sur la crèche à diverses reprises, couvrir de baisers, comme pour l'éveiller, un Enfant d'une beauté resplendissante qui était étendu sur la paille. Et la vérité de ce prodige fut constatée par plusieurs guérisons miraculeuses qui eurent lieu bientôt après, par le simple attouchement de cette paille. En outre, tous ceux qui venaient visiter cet endroit, quelque mal disposés qu'ils fussent, se sentaient tout émus et singulièrement excités à la pénitence et à l'amour de Notre-Seigneur. — Après la mort de saint

Digitized by Google

François, on érigea en ce lieu une chapelle, dont l'autel fut placé sur la crèche même.

Une des nuits suivantes, où le bon Vélita avait contraint le Père François, alors tourmenté de violents maux de tête, d'accepter un oreiller de plumes, le Saint se sentit, au milieu de la nuit, saisi d'un étrange tremblement et d'un malaise indéfinissable. Il appela un de ses Frères : « Tenez, lui dit-il, emportez ce traversin ; je crois que le démon est dedans. » Le compagnon obéit ; mais à peine eut-il franchi la porte de la cellule, que le démon s'empara de lui, le rendant immobile et muet. Se doutant de quelque chose, François commanda au pauvre Frère, au nom de la sainte obéissance, de revenir immédiatement auprès de lui. Le démon s'enfuit aussitôt, et le Frère raconta ce qui venait de lui arriver. Et François, délivré de toute douleur, prit sur un dur morceau de bois le repos que n'avait pu lui procurer l'oreiller de plumes.

De Græccia, François se rendit à Bologne, où saint Dominique et les premiers Frères-Prêcheurs répandaient de toutes parts la bonne odeur de Jésus-Christ. Il y prêcha plusieurs fois sur la grande place avec beaucoup de véhémence, malgré les défaillances de son corps épuisé. « O Bologne ! Bologne ! s'écria-t-il à diverses reprises, combien de fléaux seraient tombés sur toi, si tu n'avais

Digitized by Google

devant DIEU un aussi puissant protecteur que mon bien-aimé Frère Dominique, qui ne cesse point d'intercéder en ta faveur ! »

Quelque temps après, le 2 mars de l'année 1224, le bienheureux Pierre de Catane vint à mourir, au couvent de Notre-Dame des Anges. C'était un homme tout séraphique, et très-particulièrement chéri de DIEU et de saint François. De nombreux et éclatants miracles signalèrent aussitôt sa sainteté. On venait en foule prier sur sa tombe, et l'on y déposait souvent de riches offrandes.

En ayant été averti, saint François vit là un écueil pour l'esprit de pauvreté, de recueillement et de paix profonde qui devait régner parmi ses Frères. Il alla donc à l'endroit où reposaient les restes vénérés de Pierre de Catane ; et là, plein de l'Esprit de DIEU, il s'écria d'une voix forte : « Frère Pierre, vous m'obéissiez toujours ponctuellement pendant votre vie ; j'exige maintenant que vous m'obéissiez de même. Ceux qui viennent ici à votre tombeau nous incommodent fort ; ils sont cause que notre pauvreté est blessée, que notre silence se rompt, que notre discipline se relâche. Je vous commande donc, au nom de l'obéissance, de cesser de faire des miracles. » Et depuis lors, il ne se fit plus de miracles au tombeau du bienheureux Pierre. Lorsque, quelque temps après, saint François

Digitized by Google

dût faire ouvrir son sépulcre pour reconnaître ses reliques, on trouva son corps à genoux et profondément incliné, dans la posture d'un homme qui reçoit un commandement avec un très-grand respect.

A cette même époque brillait en Allemagne sainte Élisabeth de Hongrie, la jeune et angélique épouse de Louis VI, Landgrave de Thuringe. Elle était comme la mère de tous les indigents, et elle protégeait, avec une vénération et un amour extraordinaires, les Frères-Mineurs, ces chers pauvres de JÉSUS-CHRIST. Un jour que le Cardinal Ugolini s'entretenait familièrement avec saint François de l'humilité, de la douceur, de la miséricorde et de la pauvreté de cette jeune Princesse, il lui dit tout à coup qu'il fallait récompenser de si charmantes vertus en envoyant à Élisabeth le manteau de François. Celui-ci s'en défendit d'abord par un sentiment d'humilité facile à comprendre; mais le Cardinal insista, lui ôta lui-même le manteau de dessus les épaules, et lui commanda, en vertu de la sainte obéissance, de l'envoyer à la sainte Duchesse de Thuringe. Celle-ci le reçut avec un religieux respect, comme une très-précieuse relique; et lorsque, trois ans après, elle fut devenue veuve, à l'âge de vingt ans, elle entra dans le Tiers-Ordre de saint François, revêtit l'humble habit gris cendré des

Digitized by Google

Tertiaires de la Pénitence, et, dans les grandes solennités, elle portait sur ses pauvres habits le très-pauvre manteau du séraphique Patriarche des Frères-Mineurs.

Sur son lit de mort, elle le donna à une de ses femmes, très-pieuse personne, qui lui demandait un souvenir: « Je vous laisse ce manteau, lui dit-elle; ne prenez pas garde à la pauvreté de l'étoffe, mais considérez bien le prix de la sainte pauvreté. Je vous déclare en conscience, que Jésus-Christ, mon Bien-aimé, s'est rendu favorable à mes désirs et m'a comblé de douceurs, toutes les fois que, portant ce vénérable manteau, j'ai cherché à voir sa face adorable. » — On ne sait ce qu'est devenue cette belle relique de saint François et de sainte Élisabeth. Elle demeura en Allemagne et fut sans doute détruite, comme tant d'autres, par la brutale impiété des iconoclastes modernes, les protestants de toutes sectes et de toutes couleurs, qui dévastèrent les églises aux seizième et dix-septième siècles.

En cette même année 1224, saint François se manifesta d'une manière miraculeuse au Chapitre de ses Frères, assemblés dans la ville d'Arles, en Provence. Saint Antoine de Padoue, qui avait été reçu dans l'Ordre, il y avait trois ou quatre ans à peine, et qui déjà y brillait du triple éclat d'une sainteté extraor-

Digitized by Google

dinaire, d'une doctrine toute séraphique et de nombreux prodiges, prêchait avec une merveilleuse ferveur sur le titre de la Croix : JÉSUS DE NAZARETH, ROI DES JUIFS. Pendant qu'il parlait, le Père saint François apparut, comme pour confirmer ce que disait son saint disciple, et il bénit les prédicateurs et tous les Frères avec un grand amour. En ce moment même, tous se sentirent transportés de ferveur, et renouvelés dans l'esprit de leur vocation, qui se résume tout entière dans l'esprit de JÉSUS crucifié. Le Père saint François avoua lui-même, dans l'intimité, que le Seigneur lui avait réellement fait cette grâce, en considération de l'union très-étroite qui l'attachait à ses Frères.

Il avait alors quarante-deux ans, et semblait tellement usé par les ardeurs de l'amour et par les rigueurs de la pénitence, qu'il ne pouvait plus souffrir davantage. Notre-Seigneur le réservait cependant à de nouveaux combats, plus grands mille fois et plus sublimes.

Semblable aux Anges de l'échelle de Jacob, lesquels descendaient incessamment du ciel sur la terre, et incessamment remontaient de la terre aux cieux, le séraphique François passait de l'action à la prière, et de la prière à l'action. Sans en perdre un instant, il employait le temps que DIEU lui donnait pour le servir,

Digitized by Google

à descendre au prochain par les ministères laborieux du zèle et de la charité, et ensuite à s'élever à DIEU par le tranquille exercice de la contemplation. Quand il devait vaquer ainsi exclusivement à la prière, il aimait les retraites profondes, et recherchait, pour mieux s'unir à son DIEU, les solitudes les plus inaccessibles aux bruits du monde.

Demandons-lui de nous obtenir cet excellent don de prière, qui est comme l'âme, comme la respiration de la véritable vie chrétienne.

XVIII

Du don très-excellent d'oraison que François avait reçu de Notre-Seigneur

On peut dire que, depuis sa conversion, François pria toujours. Toujours, quoi qu'il fît, son amour et sa pensée étaient au ciel, dans une paix profonde, dans une union que rien ne troublait avec le DIEU vivant, JÉSUS-CHRIST, son Seigneur et son Rédempteur, son Amour crucifié et glorifié.

Digitized by Google

Dès qu'il était embarrassé par une difficulté quelconque, il allait, avec la confiance naïve d'un petit enfant, se mettre en oraison, s'agenouiller humblement devant son Seigneur et son unique Maître, et il s'exposait à la Lumière véritable pour en recevoir les rayons et y découvrir ce qu'il cherchait; et là, aux pieds de DIEU, aux pieds de JÉSUS, il apprenait à connaître les secrets de la volonté de DIEU, de sa sainteté et de son amour.

Simple comme un enfant, il était en même temps fort et invincible dans sa constance, comme le plus intrépide des braves, ne lâchant jamais pied et persévérant dans sa prière jusqu'à ce que son divin Maître l'eût exaucé. Cette force dans l'oraison l'éleva rapidement à une union d'amour si parfaite, que les extases lui devinrent familières, comme nous l'avons vu et comme nous le verrons encore.

Quoique tout lieu lui convînt pour s'adonner à l'oraison, il trouvait néanmoins que les lieux solitaires étaient beaucoup plus favorables au recueillement; il les recherchait, comme nous l'avons vu, et il s'y retirait souvent. Il tâchait de placer dans ces solitudes privilégiées les couvents de son Ordre, qui, au fond, n'étaient que des ermitages. Pour lui, en effet, une maison de Frères-Mineurs, c'était, avant tout, une maison de prières, et

Digitized by Google

un véritable Frère-Mineur, un homme d'oraison, vivant tout en JÉSUS-CHRIST.

Il était extraordinairement attentif aux visites et aux touches intérieures du Saint-Esprit. Lorsque dans ses voyages il en ressentait quelqu'une, il s'arrêtait tout court, ne faisait plus attention qu'à son DIEU et laissait ses compagnons aller de l'avant, afin de ne rien perdre de la grâce qui lui était faite.

Quand il priait avec ses Frères, il évitait tout ce qui pouvait appeler sur lui l'attention, et on le voyait immobile, si intimement uni à Notre-Seigneur, qu'il semblait être une statue. Il cachait tant qu'il pouvait les dons extraordinaires dont il était si souvent comblé, surtout lorsqu'il demeurait longtemps en oraison.

Mais dans les solitudes et lorsqu'il se croyait seul avec DIEU, il laissait aux élans de son cœur une pleine liberté : on l'entendait prier à haute voix, gémir, sangloter, chanter de beaux et saints cantiques; on trouvait la terre inondée de ses larmes, et l'on entendait d'assez loin les coups dont il frappait sa poitrine lorsqu'il confessait devant DIEU ses péchés et sa misère.

Il demandait miséricorde pour les pécheurs en jetant de grands cris, et se lamentait à haute voix sur les souffrances et la Passion de JÉSUS-CHRIST, comme s'il les voyait de ses

Digitized by Google

yeux. Quelques-uns de ses Frères le guettaient parfois, sans qu'il s'en aperçût, pour s'édifier et s'exciter à la ferveur.

En union avec JÉSUS-CHRIST crucifié, et suivant les plus antiques traditions de l'Église, il aimait à prier les bras en croix ; et cette sainte pratique est demeurée fort en honneur parmi ses enfants. Souvent, lorsqu'il était en cette posture suppliante, l'Esprit de DIEU s'emparait de lui, et ceux des Frères qui avaient le bonheur d'être là voyaient alors leur Bienheureux Père tout ravi en extase, le visage resplendissant et transfiguré, les yeux fixés au ciel; souvent même il était enlevé de terre et environné d'une nuée lumineuse. « Notre-Seigneur, dit saint Bonaventure, lui révélait de grands secrets pendant ces longs ravissements; mais jamais le saint homme n'en parlait, à moins que la gloire de DIEU ou le bien du prochain ne l'exigeassent. »

Un de ses Frères l'ayant un soir vainement cherché dans sa cellule, eut l'idée d'aller voir s'il ne le trouverait pas en prière dans un petit bois voisin du couvent. S'y étant un peu avancé, il l'entendit qui jetait de grands cris au ciel pour le salut des hommes. Il s'adressait tout particulièrement à la Sainte-Vierge, la suppliant avec de tendres soupirs de lui montrer son adorable Fils.

Alors le Religieux aperçut, dans une admi-

Digitized by Google

rable splendeur, la douce Mère de DIEU, descendant du ciel vers François et lui mettant entre les bras le saint Enfant-JÉSUS, avec une bonté ravissante. Comme saint Siméon dans le Temple de Jérusalem, l'heureux François reçut le divin Enfant avec un respect plein d'amour ; il lui fit de douces caresses, en le priant d'une manière très-touchante de convertir les pauvres pécheurs, de leur pardonner et de les sauver.

A cette vue, le pauvre Frère tomba par terre à demi mort. Saint François l'y trouva en rentrant au couvent pour les Matines, et le fit revenir de son évanouissement. Puis il lui défendit de parler de ce qu'il avait vu et entendu ; mais celui-ci, croyant que la gloire de DIEU exigeait qu'il parlât, s'empressa de raconter à tous les Frères les merveilles dont il venait d'être le témoin.

Une autre fois, un novice que le Saint venait de recevoir et qu'il conduisait au couvent du noviciat, voulut savoir ce que François faisait pendant la nuit. Attardés dans leur route, ils avaient été obligés de se coucher à terre, en pleine campagne, pour y passer la nuit. Voyant le Père endormi, le novice eut la singulière idée d'attacher le bout de sa corde à la corde de saint François. « De la sorte, se disait-il, il ne pourra remuer que je ne m'en aperçoive. » Et il

Digitized by Google

s'endormit à son tour bien tranquillement.

Peu d'heures après, saint François, se réveillant, s'aperçut de la chose, dénoua doucement le nœud, et alla se mettre en oraison sous des arbres qui se trouvaient près de là.

A son réveil, le novice, tout surpris de ne pas voir son bienheureux Père auprès de lui, se mit à le chercher sous les arbres. Bientôt il aperçoit une clarté extraordinaire; il approche; il s'arrête, et que voit-il? Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST environné d'Anges et tout éclatant de beauté, sa très-sainte Mère, saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste qui s'entretenaient avec saint François. Tout pâmé d'admiration et hors de lui-même, le jeune homme perdit connaissance jusqu'à ce que le bon saint François, prévenu par Notre-Seigneur lui-même, vînt le relever et le rappeler à la vie. La céleste vision avait disparu, et, comme toujours, François commanda au novice de garder le silence sur ce qu'il avait vu. Plus obéissant que l'autre Frère, le novice attendit la mort du Saint pour révéler son secret.

Notre-Seigneur ne voulait point qu'on troublât légèrement la contemplation de son cher et doux serviteur. Un jour que l'Évêque d'Assise était venu au couvent de Notre-Dame des Anges rendre visite à saint Fran-

Digitized by Google

çois, il voulut entrer dans la cellule, où le Saint était en une très-profonde oraison. Trouvant la porte fermée et n'entendant aucun bruit, il pensa que François pourrait bien être ravi en extase. Curieux de le voir en cet état, il entr'ouvrit la porte de manière à pouvoir y passer la tête. Au moment où il l'avançait pour regarder, il fut pris d'un tel tremblement et d'une frayeur telle, qu'il ne pouvait plus respirer. Une force surnaturelle le repoussa assez loin de la petite cellule; tout son corps se roidit, et il devint muet. Tout stupéfait, il revint comme il put vers les Frères; DIEU lui rendit alors la parole, et il s'en servit pour avouer humblement son indiscrétion à l'égard de l'homme de DIEU.

« Un Religieux, disait François à ses Frères, doit désirer avant tout d'avoir l'esprit d'oraison. Je crois que, sans cela, on ne saurait obtenir de DIEU des grâces particulières, ni faire des progrès sérieux dans son service. Lorsqu'on se sent triste et troublé, il faut aussitôt recourir à l'oraison et se tenir là devant le Père céleste, jusqu'à ce qu'il rende la joie du salut et l'allégresse intérieure. »

Un jour, il aperçut un Frère qui avait le visage triste et mélancolique. « Petit Frère, lui dit-il, pourquoi es-tu triste? As-tu donc commis quelque péché? Le péché seul doit nous attrister. Va prier; ce n'est qu'aux pieds

Digitized by Google

de DIEU que l'on doit se contrister en demandant pardon. Devant moi et devant tes Frères, aie toujours une figure joyeuse; car il ne convient pas à un enfant de DIEU de montrer une face mélancolique et renfrognée. » Et il l'envoya prier, après l'avoir béni.

O bienheureux Père! obtenez-nous cette grâce des grâces; et, par les exemples de votre admirable vie, apprenez-nous à aimer l'oraison; apprenez-nous à prier et à bien prier.

XIX

Du souverain amour de saint François pour Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST et pour son grand Sacrement

L'amour de JÉSUS-CHRIST : tel était le résumé de toute la vie, de toutes les pensées, de toutes les actions, de toutes les entreprises du bienheureux François. Cet amour était comme l'âme de sa continuelle prière, par laquelle et dans laquelle il aspirait sans cesse au DIEU de son cœur, dont il n'était d'ailleurs séparé que par la muraille de son corps.

Digitized by Google

« Enivré d'amour et passion pour le Christ, dit un de ses premiers compagnons, le bienheureux François, plongé dans la paix et dans la joie de son Seigneur, s'échappait souvent en paroles enflammées et s'épanchait en doux cantiques, ordinairement formulés dans le langage de France. D'autres fois, comme David en ses inspirations, il marchait, faisant des mouvements en cadence pour mieux chanter Messire Jésus-Christ. Ses chants étaient bientôt suivis de larmes d'amour et de compassion au Sauveur; et les transports de son allégresse étaient si véhéments, que, perdant le sentiment des choses de la terre, il était attiré et ravi au ciel. »

Être uni à son Dieu, le contempler, l'adorer, demeurer en son amour, c'était toute sa joie, tout son bonheur. A entendre seulement nommer l'amour de Dieu, il était tout ému et comme hors de lui-même; et l'Esprit de Dieu, qui est l'Esprit d'amour, faisait ainsi résonner à tout propos sa très-sainte âme, comme les cordes d'une lyre d'or sous les touches d'un habile musicien.

Toutes les créatures devenaient pour François comme autant d'échelons par lesquels il remontait et s'élevait incessamment vers le Seigneur Jésus, principe de toutes choses et objet unique de son amour. C'est dans ce sentiment qu'il avait coutume de les appeler

Digitized by Google

ses « frères » ou ses « sœurs, » ne les voyant qu'en DIEU, notre Créateur et Père à tous.

Ne trouvant jamais qu'il aimait assez JÉSUS-CHRIST, il répétait souvent cette prière : « O Seigneur, faites que la douce violence de votre brûlant amour me sépare de tout ce qui est sous le ciel et m'absorbe tout entier, afin que je meure pour l'amour de votre amour, puisque c'est pour l'amour de mon amour que vous avez daigné mourir ! »

Et cette autre, qu'il disait tous les jours : « Mon DIEU et mon tout ! qui êtes-vous, très-doux Seigneur, et qui suis-je, moi, votre serviteur, pauvre vermisseau ? Je voudrais vous aimer, Seigneur très-saint, je voudrais vous aimer. O JÉSUS, je vous ai conservé mon cœur et mon corps : si je pouvais savoir le moyen de faire davantage pour vous, je le ferais, et je le souhaite ardemment. »

Par un holocauste continuel, il offrait et son âme et son corps, dans le feu d'un amour que saint Bonaventure déclare ineffable et incompréhensible : son corps, par ses jeûnes et ses souffrances de toute nature ; son âme, par l'étendue sans bornes de ses saints désirs.

Dans une de ses extases, il entendit Notre-Seigneur lui dire : « Mais, François, ton amour va jusqu'à la folie ; tu attends de moi l'impossible, et personne ne me demande ce que tu me demandes. — O JÉSUS, mon Sei-

Digitized by Google

gneur et mon doux Amour! est-ce bien à vous, répondit vivement saint François, est-ce bien à vous à parler de folie, vous qui, pour l'amour de moi, vous êtes fait homme, vous êtes fait pauvre petit enfant ? à vous qui nous avez aimés jusqu'à la folie de la croix! »

Il voulait que ses Frères fissent tout par amour, jusqu'aux plus petites choses, afin d'être plus dignes du Dieu d'amour, Jésus-Christ.

On s'étonnait un jour qu'il pût supporter les rigueurs d'un dur hiver, avec un habit aussi pauvre que le sien. « Ah! dit-il plein de ferveur, si nous étions enflammés au dedans de l'amour de Jésus-Christ et du désir de la céleste patrie, nous supporterions aisément le froid du dehors. »

Le bienheureux Frère Léon rapporte que, revenant un jour avec lui de Pérouse à Assise, François interrompit sa prière, et lui dit avec une ardeur et une joie toutes séraphiques : « Frère Léon, je suppose que nous arrivions au couvent de Sainte-Marie des Anges, bien mouillés tous deux, bien crottés, transis de froid, mourant de faim ; et que le portier, au lieu de nous ouvrir, nous laisse à la porte dans ce pitoyable état, disant tout en colère : « Vous êtes deux fainéants, deux vagabonds « qui courez le monde, et enlevez les aumônes « aux véritables pauvres. » Si nous souffrons

Digitized by Google

ce traitement avec patience, sans trouble et sans murmure, pour l'amour de Jésus-Christ; ô Frère Léon, petite brebis de Dieu, sache que c'est là le véritable amour et la joie parfaite.»

Après quelques instants de recueillement et de silence, François ajouta : « Frère Léon, je suppose que, frappant de nouveau à la porte, nous voyions le portier se jeter sur nous, nous frapper au visage en disant : « Retirez-vous, misérables ! allez à l'hôpital; « il n'y a rien ici à manger pour vous. » Si nous souffrons tout cela patiemment, en union avec Jésus-Christ, et si nous pardonnons de tout notre cœur, Frère Léon, petite brebis de Dieu, sache et écris que c'est là le véritable amour et le sujet d'une joie parfaite ! »

Enfin le bienheureux Père, à moitié en extase, reprit une troisième fois : « O mon Frère Léon, supposons que, dans cette extrémité, le froid, la faim et la nuit nous contraignent d'insister avec larmes, et que néanmoins le portier, irrité, en vienne jusqu'à nous rouer de coups de bâton et à nous laisser à demi morts dans la neige; si nous endurons ces humiliations et ces blessures avec joie, afin de participer aux opprobres, injures et souffrances de notre béni Seigneur Jésus-Christ; ô Frère Léon, mon cher fils, petite brebis de Dieu, sache et n'oublie jamais que

Digitized by Google

c'est là, pour un Frère-Mineur, le véritable amour, la joie véritable et parfaite ! »

C'est ainsi que ce grand Saint ne séparait jamais l'amour de Jésus de l'amour de la croix, et qu'il pratiquait et faisait pratiquer aux autres sa maxime favorite : « Mon Amour est crucifié ! Mon Amour est crucifié ! »

Il ne séparait jamais non plus l'amour de Jésus crucifié de l'amour de Jésus-Hostie au très-saint sacrement de l'autel. N'étant pas prêtre et ne pouvant par conséquent célébrer la Messe, il l'entendait du moins tous les jours, et aurait voulu que tous les chrétiens en fissent autant. Il imposa cette sainte pratique à ses chers enfants du Tiers-Ordre, quelqu'occupés qu'ils puissent être à leurs travaux dans le monde.

Il communiait fréquemment, et avec tant de dévotion qu'il en inspirait aux autres. Après la sainte Communion, on le voyait presque toujours comme dans une ivresse spirituelle et ravi en extase. Dans ses entretiens, dans ses instructions et ses lettres, il revenait sans cesse sur ce sujet fondamental, recommandant à tous d'entourer la sainte Eucharistie d'une vénération profonde, d'assister très-saintement à la Messe, de se tenir dans les églises avec une grande religion, d'en bien soigner la propreté et la décence, de ne jamais communier qu'avec tout le res-

Digitized by Google

pect et tout le recueillement dus à un si saint mystère, et enfin de le faire souvent afin de se préserver du péché et de croître dans l'amour de JÉSUS-CHRIST.

Il préludait ainsi, d'accord avec saint Dominique, qui donnait de son côté la même impulsion aux Frères-Prêcheurs, au renouvellement de la foi et de la piété, dont leur mission à tous deux a été le signal dans toute l'Église. A cette époque, en effet, la pratique si indispensable des sacrements était malheureusement tombée en désuétude, et il ne manquait point de chrétiens qui demeuraient des années entières sans se confesser et sans communier; et trop souvent le clergé lui-même avait besoin d'être grandement réformé à cet égard.

Saint François ne pouvait souffrir la mauvaise tenue des églises où reposait la très-sainte Eucharistie. Il prenait soin de les nettoyer lui-même, comme un pauvre petit serviteur très-empressé au service de son bon Maître. De peur que les pains d'autel ne fussent mal faits, ou même qu'ils ne vinssent à manquer, il avait coutume d'emporter avec lui, pour les paroisses pauvres, des fers artistement gravés. Quelques-uns de ces moules ont été conservés comme des reliques; et avant la Révolution, on en voyait encore dans le couvent de la petite ville de Grœc-

Digitized by Google

cia, dont nous avons parlé plusieurs fois.

Sa foi vive et sa religion envers le saint-sacrement de l'autel lui donnèrent une singulière vénération pour les prêtres. Il ne les abordait jamais qu'en faisant la génuflexion et en leur baisant la main; et cette coutume si religieuse n'a jamais cessé parmi les Frères-Mineurs, y compris les Supérieurs, Provinciaux et jusqu'aux Généraux de l'Ordre.

XX

De la merveilleuse humilité du séraphique saint François.

L'amour que saint François portait à Notre-Seigneur le remplissait totalement; et il l'unissait si intimement à ce très-doux Sauveur, qu'il semblait tout transformé, tout passé en JÉSUS-CHRIST, comme le charbon plongé dans le feu et devenu tout feu. Et comme le premier caractère de la sainteté de JÉSUS, est l'humilité, chez François son serviteur très-fidèle, l'humilité dominait tout : l'humilité d'adoration, d'amour et de louange, qui l'anéantissait, pour ainsi dire, devant le tout de DIEU

Digitized by Google

et la majesté éternelle de son Fils unique, notre Rédempteur; l'humilité de confusion, de contrition, de pénitence, qui le maintenait sans cesse dans un profond mépris de lui-même, à cause de ses péchés, et qui l'excitait à mortifier en toutes choses ses sens et les tendances corrompues de la nature; enfin l'humilité de soumission qui le tenait dans une dépendance absolue, parfaite, de la souveraineté de DIEU, comme un petit serviteur toujours prêt à obéir. A l'imitation du Sauveur, son unique modèle, il pouvait dire : « Ce qui plait à mon DIEU, je le fais toujours; » et avec cet humble amour, il révérait la souveraineté divine dans tous ses Supérieurs, quels qu'ils fussent; c'était à DIEU même qu'il obéissait en leur personne.

Les honneurs continuels qu'on lui rendait comme à un Saint, fatiguaient extrêmement son humilité. Il les fuyait le plus qu'il pouvait; mais quand il ne pouvait s'y soustraire, il les recevait avec une humble tranquillité, tout recueilli en lui-même, occupé de DIEU seul, intérieurement uni à l'unique objet de son adoration, de sa louange et de son amour.

Un jour qu'on lui en rendait de très-grands, le Frère qui l'accompagnait s'aperçut qu'il n'en témoignait extérieurement aucune répugnance. Étonné, et même un peu scandalisé,

Digitized by Google

il lui dit confidentiellement : « Mon Père, est-ce que vous ne voyez pas ce qu'on vous fait ? Loin de rejeter ces applaudissements et ces louanges, comme le demande l'humilité chrétienne, il semble que vous les receviez avec complaisance. — Mon cher Frère, répondit le saint homme, je renvoie à mon DIEU tout l'honneur qu'on me fait ; je me tiens dans la poussière de ma bassesse, et je m'abîme dans mon néant. Je suis comme ces figures de marbre ou de bois que les hommes admirent : elles n'en ressentent rien, elles n'en retiennent rien ; toute cette admiration revient à ce qu'elles représentent et à celui qui les a faites. »

Aussi « l'humble François, » comme on l'appelle si souvent, aimait-il singulièrement, quand il pouvait se retirer dans le silence de la solitude, à méditer le néant de la créature et le tout de DIEU ; il s'abîmait profondément dans la contemplation de cette double vérité, et y puisait des forces nouvelles pour demeurer fidèle à l'humilité et pour rendre au Seigneur tout l'honneur et toute la gloire du bien qu'il avait reçu de sa miséricorde.

Ce fut cette humilité d'adoration et d'amour qui lui valut son premier disciple, comme nous l'avons indiqué plus haut. Bernard de Quintavalle, qui croyait remarquer en ce jeune homme, généralement traité comme

Digitized by Google

un fou, quelque chose d'extraordinaire et de divin, se résolut de l'éprouver par lui-même. Il l'invita un jour à dîner chez lui, et lui offrit en outre l'aumône de l'hospitalité. Afin de pouvoir l'observer de plus près, il lui avait fait préparer un petit lit dans sa propre chambre. Le soir étant venu, ils firent ensemble leur prière et se mirent au lit. Bernard feignit de s'endormir. Le bon Francois fut pris à cet innocent piége : lui aussi avait fermé les yeux, comme s'il dormait, afin de laisser le sommeil s'emparer de Bernard ; et quand il crut que celui-ci ne le voyait plus et ne l'entendait plus, il se leva doucement et lentement, se mit à genoux, et, levant les bras et les yeux vers le ciel, il dit et répéta pendant toute la nuit cette parole d'adoration et d'humilité : « *Deus meus et omnia!* Mon Dieu et mon tout! »

Immobile et plongé dans l'admiration, Bernard ne bougea point, et laissa François s'anéantir ainsi de toute son âme devant la majesté de son Dieu. Seulement son jugement était fait ; et il savait, à n'en plus douter, qu'il avait devant lui, non pas un insensé, mais un Saint, un vrai Saint.

Saint François s'humiliait sans cesse des vanités de sa jeunesse ; bien qu'il ait eu le bonheur de ne jamais commettre un seul péché mortel proprement dit, il pleurait ces lé-

Digitized by Google

gèretés comme eût pu faire un grand coupable. Tout pénétré de la sainteté et de la justice de DIEU, il se regardait toujours comme digne de tous les châtiments. Un jour, se trouvant avec le Frère Léon dans une solitude où il n'y avait point de livre d'heures pour réciter *Matines* : « Mon très-cher Frère, dit-il à son compagnon, il ne faut pas laisser passer ce temps qui est consacré au Seigneur, sans exalter son saint Nom, et sans confesser à ses pieds notre misère. Voici comment nous ferons. Je dirai : « O Frère François, tu as com-« mis tant de péchés en ta vie, que tu as mé-« rité d'être précipité dans l'enfer. » Et toi, Frère Léon, tu me répondras : « Il est vrai « que tu mérites d'être au fond de l'enfer. »

Malgré sa répugnance, Léon promit d'obéir. Mais, quand il fallut répondre, il dit le contraire de ce qu'il avait promis. « Frère François, dit-il, DIEU fera par toi tant de bien, que tu iras en Paradis. »

« Mais, Frère Léon, lui dit François étonné, tu ne réponds pas comme il faut. Je vais dire un autre verset ; réponds bien, cette fois. Je dirai : « Frère François, tu as offensé DIEU « par tant de mauvaises œuvres, que tu mé-« rites toutes ses malédictions. » Et toi, tu répondras : « Oui, tu mérites d'être du nombre « des maudits. » Léon le promit encore et sincèrement ; mais après que le bon Saint eut dit

Digitized by Google

son verset en pleurant et en se frappant la poitrine, il ne put s'empêcher de répondre : « Frère François, DIEU te rendra tel, qu'entre tous ceux qu'il bénira, tu seras béni d'une manière toute particulière.

« Pourquoi ne réponds-tu pas comme je te le dis, et comme tu me le promets ? reprit vivement François de plus en plus surpris. Au nom de la sainte obéissance, je te commande de répéter les paroles que je vais te prescrire. Après que j'aurai dit : « O Frère François, « misérable homme ! toi qui as commis tant « de péchés contre le Père des miséricordes, « penses-tu qu'il ait pitié de toi ? En vérité, « tu ne mérites pas qu'il te pardonne, » Frère Léon, tu répondras aussitôt : « Non, tu ne « mérites aucune miséricorde. » Et néanmoins, le Frère Léon répondit cette fois encore : « DIEU, notre Père, dont la miséricorde surpasse infiniment tes péchés, te les pardonnera tous, et te comblera de grâces. »

Pour le coup, saint François entra dans une sainte indignation. « Pourquoi, lui dit-il, as-tu osé transgresser ainsi le précepte de l'obéissance, et répondre, par trois fois, autrement que je ne te l'avais ordonné ? — Mon très-cher Père, lui dit doucement Léon, DIEU m'est témoin que je me suis toujours proposé de répéter les paroles que vous m'aviez prescrites, mais il m'a mis sur les lèvres celles

Digitized by Google

que j'ai prononcées, et c'est lui qui m'a fait parler comme il l'a voulu, malgré ma résolution. »

Le serviteur de DIEU, tout en admirant la chose, voulut faire une dernière tentative. « Tu répéteras au moins une fois, lui dit-il, ces paroles-ci : « O Frère François, petit « homme misérable, penses-tu que DIEU te « fasse miséricorde après tous les péchés que « tu as commis? » Et le Frère Léon essayant de répéter, ne put dire autre chose que: « Oui, mon Père, DIEU, votre Sauveur, vous fera miséricorde, et il vous accordera de grandes grâces. Il vous exaltera éternellement, et il vous admettra dans sa gloire, parce que *quiconque s'humilie sera exalté*. Pardonnez-moi de ne point dire ce que vous souhaitez : ce n'est pas moi qui parle, c'est DIEU qui parle en moi. »

Et les deux Saints, pleins de reconnaissance, s'entretinrent jusqu'au jour des miséricordes de DIEU envers les pauvres pécheurs.

Tel était ce véritable Frère-Mineur, ce Frère si grand devant DIEU et devant les hommes, et si petit, si vil à ses propres yeux. Dans une de ses extases, il laissa échapper un jour du fond de son cœur ce cri d'humilité, qui le résume tout entier : « O Seigneur, mon DIEU, mon Créateur et mon Sauveur, très-doux

Digitized by Google

Amour! qu'êtes-vous et que suis-je? Vous êtes l'abîme de tout bien, et moi, je suis un misérable néant et le dernier des pécheurs! »

XXI

De la pauvreté, de la simplicité et bonté de saint François.

De même que la grâce de Dieu revêtit, en saint François la forme de l'humilité, de même cette sainte humilité se manifestait principalement en lui par l'esprit de pauvreté, c'est-à-dire par le détachement le plus entier, le plus absolu, le plus sanctifiant de toutes les choses de ce monde. Aussi, dans sa liturgie, la sainte Église le proclame-t-elle « pauvre et humble, *Franciscus pauper et humilis*, » comme si ces deux paroles résumaient toute sa sainteté.

Ce fut par l'amour de la pauvreté de Jésus enfant et de Jésus crucifié, que la grâce de Dieu s'empara de lui, lorsqu'à l'âge de vingt-cinq ans il se convertit à la vie parfaite. Pour lui, la pauvreté évangélique fut la perle pré-

Digitized by Google

cieuse dont parle Notre-Seigneur ; et, comme il est dit dans la parabole, il quitta tout pour l'acquérir. Jamais avare n'aima l'or, jamais ambitieux n'aima la gloire, jamais voluptueux n'aima le plaisir, comme saint François aima la sainte pauvreté.

Dès que la grâce de JÉSUS-CHRIST eut pris possession de son cœur, il dit un adieu total à toutes les vanités, à tout le bien-être de ce monde; il se revêtit de l'habit des pauvres, s'en alla nu-pieds et tête nue, comme le dernier des pauvres. Jusqu'à la mort il ne porta qu'une vile tunique, et se refusa impitoyablement ce qu'il ne jugeait pas absolument indispensable. Parce qu'il s'estimait le dernier de tous, et parce qu'il voulait ressembler parfaitement à son bien-aimé Seigneur JÉSUS, il recherchait avidement toutes les privations capables de le détacher de la terre et de soi-même.

Pour sa nourriture, il préférait toujours ce qu'il avait mendié de porte en porte pour l'amour de DIEU. Il prenait toujours la plus humble, la plus misérable des cellules, et il avait une véritable horreur de tout ce qui sentait le luxe et le confortable, surtout dans les couvents de son Ordre. Il ne voulait pas même qu'on appelât la cellule qu'il occupait « sa cellule. » Un jour un Frère vint lui dire : « Mon Père, je viens de vous chercher à votre

Digitized by Google

cellule. — Je ne l'occuperai plus, dit-il, puisque tu l'appelles *ma* cellule. »

Ses premiers compagnons les plus intimes lui entendaient dire souvent : « Je ne veux avoir à moi ni demeure ni quoi que ce soit, car notre Maître a dit : « Les renards ont des « tanières, et les oiseaux des nids, mais le « Fils de l'homme n'a point où reposer sa « tête. »

La pauvreté évangélique était comme sa compagne bien-aimée et inséparable. C'est ce que le Seigneur voulut lui faire connaître par une belle vision. Un jour que François se rendait à Sienne, trois pauvresses parfaitement semblables et par la taille et par le visage, et par l'âge, apparurent devant lui, le saluèrent avec ces paroles : « Que la Dame-Pauvreté soit la bienvenue ! » et disparurent aussitôt. Les Frères qui accompagnaient François furent comme lui, témoins de la vision céleste, et, comme lui, ils comprirent que Dieu lui donnait et leur donnait la pauvreté comme principale vertu religieuse. Ces trois femmes leur représentaient les trois vœux de religion : la pauvreté, la chasteté, l'obéissance ; leur humble et pauvre apparence leur faisait connaître que tout, dans la Règle et dans la sanctification de François et de ses Frères, devait être dominé par la pauvreté ; et enfin que c'était la pauvreté chaste et obéissante

Digitized by Google

qui devait un jour les porter au ciel.

Un de ses soins était que ses Frères n'eussent rien à eux en propre, et que leurs couvents fussent toujours pauvres, petits et plus ou moins misérables. « Faites en sorte, leur disait-il, que la sainte pauvreté reluise parmi vous en toutes choses, principalement dans vos maisons ; et n'y demeurez pas comme étant chez vous, mais comme des étrangers et des voyageurs.

« La pauvreté, leur disait-il, est une vertu céleste qui agit en nous, et qui nous fait mépriser tout ce qu'il y a de périssable. Elle détruit tous les obstacles qui empêchent l'âme de s'unir parfaitement à son Dieu. Par l'humilité et par l'amour, elle rend libres, comme de purs esprits, tous ceux qui la chérissent, et elle les détache si bien de tout, qu'ils peuvent aisément prendre leur essor vers le ciel. C'est un parfum si divin, que des vases vils et abjects, tels que nous sommes, ne méritent pas de le contenir. »

Et il ajoutait : « Sachez que la pauvreté est le trésor caché dans le champ de l'Évangile, le fondement et la base de notre Ordre, la voie spéciale du salut, le soutien de l'humilité, la mère du renoncement à soi-même, le principe de l'obéissance, la mort de l'amour-propre, la destruction de la vanité et de la cupidité, la gardienne de

Digitized by Google

la chasteté, la racine de la perfection. »

Malgré sa bonté et sa douceur inaltérables, saint François reprenait avec une fermeté extraordinaire tous ceux de ses Frères qu'il voyait manquer à la pauvreté. Un bon novice qui s'était mis en tête qu'il serait préférable d'avoir un psautier à lui et de ne pas se servir de celui qui servait aux autres, vint à plusieurs reprises exprimer son désir à saint François. Le bon Saint, voyant là une dangereuse tendance à l'esprit de propriété, voulut donner une leçon à ce bon petit Frère. Il alla chercher une poignée de cendres, lui en frotta fortement la tête et le renvoya sans psautier.

L'innocence et la simplicité de saint François étaient encore un des caractères dominants et bien charmants de la grâce dont DIEU l'avait rempli. Sous ce rapport comme sous tous les autres, il était comme un homme à part, tout angélique. Sa vie l'attestait pour ainsi dire chaque jour.

Une fois, près de Sienne, il rencontra un jeune homme qui allait vendre des tourterelles vivantes. « Donne-moi, lui dit-il, ces innocents oiseaux, au lieu de les vendre à des gens qui les tueraient. » Le jeune homme les lui ayant données, François les mit dans son sein, et leur parlant comme si elles l'entendaient : « Reposez en paix, dit-il, mes sœurs

Digitized by Google

les tourterelles. Il se fera bientôt un grand miracle pour vous préparer des nids où vous pourrez croître et multiplier selon la volonté de votre Créateur. »

Il les porta ainsi jusqu'à son couvent de Ravacciano, près des murs de Sienne. Là, il enfonça son bâton en terre devant la porte, et le lendemain matin, à la vue des Frères et de tous les habitants du pays, le bâton était devenu un gros et grand chêne vert. Saint François y lâcha les tourterelles, en leur commandant, au nom de DIEU, d'y faire leur nid et d'y demeurer tranquillement ; et ces innocentes petites bêtes étaient si privées avec les Religieux, qu'elles venaient manger dans leurs mains. Dans les premières années du dix-huitième siècle, le chêne vert de saint François subsistait encore.

Quant au jeune homme, DIEU le récompensa grandement : François lui avait déclaré qu'il se ferait bientôt Frère-Mineur, et que, dans l'Ordre de la pauvreté évangélique, il trouverait le trésor de la gloire éternelle. Ce qui arriva, ce Religieux étant mort très-saintement après avoir très-saintement vécu.

L'amour divin qui épurait ainsi le cœur de saint François lui donnait une tendresse mystérieuse pour toutes les créatures de DIEU, et, en particulier, pour les plus humbles et les plus inoffensives. C'est ainsi qu'il

Digitized by Google

aimait singulièrement les petits oiseaux : « Leur chant, si simple et si joyeux, semble, disait-il, nous rappeler qu'il faut, sans nous lasser, chanter les louanges et la gloire du Créateur. »

Il se plaisait à faire remarquer dans les alouettes la couleur grise et cendrée de leur humble plumage. En les voyant s'élever vers le ciel dès qu'elles avaient pris leur nourriture : « Voyez, disait-il avec attendrissement, comment elles nous apprennent à rendre grâces au Père céleste qui nous donne de quoi vivre ; à nous contenter de peu de chose, à ne manger que pour sa gloire, à mépriser la terre, et à nous élever au ciel. » Et il prenait soin de ces petits oiseaux, autant qu'il pouvait.

Cette tendresse de cœur pour toutes les créatures était bien plus vive encore vis-à-vis des hommes, qui sont non-seulement des créatures, mais des enfants de DIEU. L'austérité extraordinaire de sa vie, l'indomptable fermeté qui le maintenait toujours dans les voies étroites de la mortification, de l'obéissance religieuse et de l'accomplissement des volontés de DIEU, loin de rétrécir son cœur, ne faisaient que le dilater. Une bonté parfaite dominait tout en lui, et un charme indéfinissable, qui provenait d'une douceur, d'une charité à toute épreuve, attirait à lui

Digitized by Google

tous les cœurs. C'était la vivante image du très-saint et très-doux Sauveur

XXII

Comment saint François commandait aux animaux, et en était obéi.

Le bienheureux François avait comme reconquis l'innocence primitive et la puissance royale du premier homme sur la nature. Les animaux eux-mêmes entendaient sa voix et semblaient comprendre ses ordres. Voyant un jour près de la petite ville de Bevagna, un grand nombre de petits oiseaux de différentes espèces, il alla vers eux et leur dit : « Petits oiseaux, mes frères, écoutez la parole de Dieu. Vous avez grand sujet de louer votre Créateur. Il vous a couverts de plumes, vous a donné des ailes pour voler, vous a placés dans les régions de l'air qui sont si pures, et pourvoit à tous vos besoins sans que vous vous en mettiez en peine. »

Et pendant que l'homme de Dieu leur parlait ainsi ; les oiseaux demeuraient immo-

Digitized by Google

biles, en silence, tournés vers lui; et ceux qui se trouvaient sur des branches plus élevées baissaient la tête comme pour mieux l'entendre. C'était une chose merveilleuse que de voir la joie qu'ils semblaient témoigner par leurs mouvements : ils allongeaient leurs petits cous, battaient des ailes, ouvraient leurs becs, et regardaient fixement leur saint prédicateur, lequel allait et venait au milieu d'eux, les frôlant parfois de sa tunique, sans qu'aucun songeât à remuer ou à s'effrayer. Enfin il fit sur eux le signe de la croix pour les bénir, et leur permit de s'envoler; ce qu'ils firent tous joyeusement. — Saint Bonaventure qui rapporte ce charmant miracle, en tenait tous les détails de plusieurs compagnons de saint François qui en avaient été les témoins oculaires. « Je suis un négligent, leur avait dit le Saint après avoir renvoyé les oiseaux. Depuis longtemps j'aurais dû prêcher aux oiseaux, puisqu'ils se montrent plus avides de la parole de DIEU que les hommes. »

Au sortir de Bevagna, le bon Saint entra dans le bourg d'Alviano pour y prêcher. Selon l'usage du pays, il parlait en plein air, monté sur un banc ou sur une estrade. Il y avait tout autour beaucoup de nids d'hirondelles. Ne pouvant se faire entendre à cause des cris et du bruit de ces oiseaux : « Hiron-

Digitized by Google

delles, mes sœurs, leur dit-il, il y a assez longtemps que vous vous faites entendre; à moi maintenant de parler. Ecoutez donc la parole de Dieu, et gardez le silence pendant que je prêcherai. »

Aussitôt, comme si elles eussent compris, les hirondelles cessèrent de faire du bruit, et demeurèrent respectueusement en place jusqu'à la fin de la prédication. — Saint Bonaventure, qui rapporte également ce fait, ajoute que lorsqu'il professait, à l'Université de Paris, vers l'année 1250, la philosophie et la théologie, un étudiant qu'il connaissait, se trouvant un jour incommodé dans son étude par le gazouillement d'une hirondelle, dit en souriant à ses compagnons : « En voici une de celles qui interrompit le bienheureux François dans son sermon et qu'il fit taire. » Puis, élevant la voix, il apostropha l'hirondelle en ces termes : « Au nom du grand serviteur de Dieu saint François, je te commande de te taire et de venir à moi. » Et se taisant aussitôt, l'hirondelle vint se poser dans la main du jeune homme. Stupéfait et comme ahuri, il n'eut pas même la pensée de la retenir; elle s'envola, et depuis lors le jeune étudiant n'en fut plus jamais importuné.

Ce pouvoir surhumain de saint François sur les animaux l'accompagna toute sa vie; et chacun connaît l'histoire aussi prodigieuse

Digitized by Google

qu'authentique du fameux loup de Gubio, en Ombrie, lequel, après avoir jeté la terreur dans la ville et tout à l'alentour, fut amené un beau jour par saint François au milieu de la place publique, au grand ébahissement de toute la ville. François le tenait doucement par sa pauvre corde, qu'il lui avait passée au cou, sans que le féroce animal eût opposé la moindre résistance. En présence de tous les habitants, il fit avec le loup une convention, que l'animal parut comprendre et accepter, s'agenouillant et inclinant la tête par trois fois. « Frère loup, lui avait dit le Saint, les habitants de cette ville te nourriront; et toi, en échange tu ne feras plus de mal à personne. » Et pendant deux ans qu'il vécut encore, le loup de Gubio vint, chaque jour, manger tranquillement dans la ville, sans inquiéter aucunement ni les habitants ni leurs troupeaux. — La mémoire de ce prodige, véritablement inouï, s'est perpétuée jusqu'à nos jours à Gubio et dans toute l'Ombrie; et, j'ai vu moi-même, en 1842, à Gubio, la place publique où il a eu lieu. Une fresque très-ancienne le représente dans toute sa naïveté.

A Assise, on donna un jour à François une petite brebis, qu'il accepta volontiers à cause de l'innocence et de la simplicité dont cette humble créature de DIEU est le symbole. En

Digitized by Google

la confiant à ses Frères de Notre-Dame des Anges, il lui dit : « Petite brebis, ma sœur, il faut que tu assistes, toi aussi, aux louanges de DIEU, mais sans incommoder les Frères. Avec eux, tu te rendras à l'Office, et tu prendras garde de les troubler dans leurs prières. »

La brebis obéit; et lorsque les Religieux allaient au chœur réciter l'Office, elle allait d'elle-même à l'église, se mettait au pied de l'autel de Notre-Dame des Anges, pliait ses petites pattes de devant, et faisait des bêlements pleins de douceur, comme pour rendre ses hommages à la Très-Sainte Vierge. Elle en faisait autant pendant la Messe, au moment de l'Elévation. Et la fidèle petite brebis continua, sa vie durant, en présence de tous, le bel office que lui avait confié le grand serviteur de DIEU.

Quatre ans avant sa mort, saint François étant à Rome, avait toujours avec lui un beau petit agneau, en mémoire de l'Agneau de DIEU qui a voulu être immolé pour nous. Lorsqu'il dut quitter Rome, il confia son agneau à la sainte Dame nommée Jacqueline, qui s'était toujours montrée si charitable pour lui et pour ses Frères. Le petit animal semblait avoir été formé à la piété par le saint homme : il suivait dame Jacqueline à l'église, y demeurait et en revenait avec elle, sans jamais la quitter. Si quelque matin,

Digitized by Google

elle était moins diligente à se lever, il allait à son lit, bêlait, frappait de la tête, et avait l'air de l'avertir, par d'autres petits mouvements, d'aller promptement servir DIEU. La Dame admirait et chérissait l'agneau de saint François ; elle le regardait comme une sorte de petite relique vivante de son bienheureux Père, « et, dit saint Bonaventure, comme un de ses disciples, devenu pour elle un maître et un modèle. »

XXIII

Quelques autres beaux exemples de ce pouvoir surnaturel de saint François

Les plus petites choses élevaient à DIEU le cœur de saint François, et il s'en servait pour faire la même impression sur celui de ses disciples. Un jour, une petite cigale vint à chanter sur un figuier, tout près de sa cellule. Il l'appela ; elle vint aussitôt, et il la fit chanter sur sa main ; et toutes les fois qu'il le voulait, elle recommençait. Au bout de huit jours, il dit à ses compagnons : « Donnons-lui

Digitized by Google

congé ; il y a assez longtemps qu'elle nous excite à louer DIEU. » Au même moment, la petite cigale s'envola, et ne reparut plus.

Une autre fois, c'était en voyage, comme il allait prendre sa pauvre réfection avec Frère Léon, son compagnon de prédilection, il se sentit intérieurement rempli de célestes consolations au chant d'un rossignol. « Frère Léon, dit-il, chante donc les louanges du Seigneur alternativement avec ce petit oiseau. » Et comme le bon Frère Léon s'en excusa sur sa mauvaise voix, François, tout transporté d'amour de DIEU, se mit à répondre au rossignol, et continua ainsi jusqu'au soir, où il fut obligé de cesser, avouant avec une sainte envie que le petit oiseau l'avait vaincu. Il le fit venir sur sa main, le loua d'avoir si bien chanté, lui donna à manger, et ce ne fut que sur son ordre et après avoir reçu sa bénédiction, que le rossignol s'envola.

Non-seulement les animaux obéissaient surnaturellement à saint François, mais encore ils lui témoignaient à leur manière de l'affection et de la joie.

Allant à Sienne, le serviteur de DIEU passa un jour près d'un troupeau de brebis qui paissaient dans un champ. Selon sa charmante coutume, il les salua, pour l'amour de DIEU, avec un air de bonté. Aussitôt les brebis, les béliers, les agneaux laissant là leur

Digitized by Google

pâturage, vinrent à lui, levèrent la tête, et lui firent fête comme ils purent, à la grande admiration des bergers, ainsi que des compagnons du bon Saint.

Les animaux privés et domestiques n'étaient pas seuls à subir cette miraculeuse influence de saint François. Des chasseurs lui offraient parfois des levrauts et des lapins qu'on avait pris en vie; on les mettait à terre, et, loin de fuir, ils allaient se jeter entre ses bras. Il avait beau les remettre en liberté, ils demeuraient toujours avec lui; et, pour s'en débarrasser, il était obligé de les faire porter au loin, dans la campagne, par quelqu'un de ses Frères.

Sur le bord du lac de Riéti, un pêcheur lui donna un oiseau de rivière vivant. François l'accepta avec sa bonté ordinaire, le tint quelque temps dans ses mains, et voulut ensuite l'exciter à s'envoler. Ce fut en vain. Alors saisi d'un transport de reconnaissance et d'amour de DIEU, il leva les yeux au ciel, et demeura plus d'une heure dans une oraison extatique. Étant revenu à lui, il commanda doucement à l'oiseau sauvage de s'en aller louer le Seigneur, et lui donna sa bénédiction. Aussitôt le petit animal parut tout joyeux, battit des ailes et prit l'essor.

Sur ce même lac, un batelier lui présenta un jour un grand poisson qu'il venait de

Digitized by Google

prendre, François le garda quelques temps entre ses mains. puis il le remit à l'eau. Au lieu de se sauver, le poisson demeura au même endroit, jouant dans l'eau en sa présence, comme si par affection il ne pouvait le quitter. Il ne plongea tout à fait qu'avec la permission et la bénédiction du saint homme.

Un autre jour que François était malade à Sienne, un bon gentilhomme lui envoya, à titre d'aumône, un faisan que l'on venait de prendre tout vivant. Dès que le faisan vit le Saint et entendit sa voix, il s'affectionna tellement à lui, qu'il ne pouvait plus souffrir d'en être séparé. Plusieurs fois on le porta dans les vignes pour lui rendre la liberté, mais toujours, d'un vol rapide, il revenait au bienheureux Père. On le confia aux soins d'un ami qui venait souvent voir le saint malade : tant qu'il y fut, il refusa toute nourriture. On le rapporta, et dès qu'il vit François, il donna toutes sortes de marques de joie, et se mit à manger avec avidité.

Et ces merveilles accompagnèrent, comme nous l'avons dit, saint François d'Assise pendant toute sa vie, Dieu voulant rendre ainsi un témoignage continuel et public de la très-sainte et toute céleste innocence de vie de son bien-aimé serviteur. Lorsque, pour la première fois, il se rendit sur le Mont-Alverne, en Toscane, pour s'y mettre en retraite, les

Digitized by Google

Frères qui l'accompagnaient virent une quantité de petits oiseaux arriver à lui, l'environner de tous côtés, se poser sur sa tête, sur ses épaules, sur sa poitrine et dans ses mains, témoignant en quelque sorte, de leurs petits becs et de leurs ailes, la joie que leur causait son arrivée; et, par ce gracieux miracle, le Seigneur, qui devait opérer en lui de si grandes choses, invitait François et ses compagnons à se fixer sur cette montagne prédestinée.

Plus tard, deux ans avant sa mort, lorsqu'il y revint et y reçut les Stigmates, comme nous le raconterons tout à l'heure, les oiseaux de la montagne lui firent la même fête; et un faucon, par un instinct surnaturel, s'attacha singulièrement à sa personne. Il se fit comme le petit veilleur de nuit du Bienheureux : quand approchait l'heure à laquelle François se levait pour prier la nuit, l'oiseau fidèle ne manquait point de venir chanter et faire du bruit à sa porte; et lorsque les infirmités du Saint étaient plus grandes qu'à l'ordinaire, le faucon ne venait l'éveiller que vers le lever du soleil, et encore ne chantait-il qu'à demi-voix.

En rapportant ces ravissants miracles, dont l'authenticité absolue a été certifiée par les plus vénérables témoins oculaires, le grand Docteur séraphique saint Bonaventure rap-

Digitized by Google

pelle d'abord que, dans l'Écriture et dans les Actes des martyrs et des Saints, on trouve divers exemples de ce souverain domaine des serviteurs de DIEU sur les animaux ; puis, il en donne la raison, qui est très-belle. « Toutes les créatures étaient soumises à saint François, dit-il, parce que saint François avait entièrement soumis sa chair à son esprit, et son esprit au Seigneur. » Or, c'est dans cette double soumission parfaite que se retrouve l'ordre primitif de l'état d'innocence, où toutes les créatures étaient soumises au premier homme. La grâce de Notre-Seigneur abondait et surabondait tellement en saint François, qu'elle l'avait rétabli, en partie du moins, dans l'état d'innocence, réalisant en lui l'oracle du Fils de DIEU : « En vérité, en vérité, je vous le dis, les miracles que je fais, quiconque croit en moi les fera aussi, et il en fera de plus grands encore. »

Saint François tout transformé en JÉSUS-CHRIST par une foi, une espérance et une charité parfaites, par une mortification totale et une prière continuelle, par une humilité consommée et par la douceur même du Sauveur, n'opposait pour ainsi dire aucun obstacle aux opérations divines de JÉSUS en lui ; et JÉSUS, Seigneur tout-puissant et tout bon, opérait par lui ces touchants miracles.

O Seigneur, quand vivrez-vous ainsi pleine-

Digitized by Google

ment en nous, vos pauvres serviteurs, indignes enfants de saint François, votre vrai disciple ? Augmentez notre foi, ô doux Sauveur, et unissez-nous à vous de plus en plus par les liens de votre divin amour, par l'humilité, la pauvreté et l'innocence.

XXIV

Le bienheureux Père saint François sur le Mont-Alverne

Saint François s'achemina donc vers sa solitude privilégiée du Mont-Alverne, pour s'y retremper dans la sainteté du divin amour. Son âme soutenait son corps, exténué, comme nous l'avons dit, par les jeûnes, les veilles, la prière continuelle, et d'incessantes maladies. L'amour de Jésus crucifié dévorait son âme et jusqu'à sa chair.

C'était quelques jours avant la Nativité de la Vierge Marie, en l'année 1224. François voulait faire sur l'Alverne son grand jeûne habituel en l'honneur de l'Archange saint Michel. Il y fut accompagné par quelques-uns

Digitized by Google

de ses Religieux, entre lesquels son cher secrétaire, Frère Léon, à qui il se confessait habituellement. On vénère encore aujourd'hui, au Mont-Alverne, devenu un célèbre pèlerinage, les lieux qui furent témoins de ce que nous allons dire.

François choisit sur la montagne, en guise de cellule, une excavation de rocher très-solitaire, où l'on montre aux pèlerins le lit de pierre sur lequel il s'étendait pour prendre un peu de repos. Il s'y enferma et demanda tout d'abord à son DIEU de lui faire connaître ce qu'il attendait de lui pendant ces jours de retraite et de mortification, et de quel côté il devait tourner les efforts de son amour, ne voulant jamais faire sa propre volonté, mais uniquement celle de son bon Maître. Et il passa ainsi toute la nuit en oraison.

A l'aube du jour, le Saint sortant de sa contemplation, vit venir à lui, comme nous le disions plus haut, une multitude de petits oiseaux, qui l'entourèrent, se mirent à chanter joyeusement les uns après les autres, et qui, après avoir ainsi fait à leur façon leur prière du matin, s'envolèrent, le laissant tout ravi de joie en son DIEU. Et il entendit une voix céleste qui lui dit : « François, ce que tu viens de voir et d'entendre, est le présage d'une très-grande faveur que DIEU veut te faire en ce lieu. » Et aussitôt il sentit son

Digitized by Google

cœur se dilater d'une manière extraordinaire sous l'action divine, et tout son intérieur fut comme rempli de dons spirituels.

Notre-Seigneur opérait en lui d'une manière incessante et très-intime. Il l'embrasait de désirs de plus en plus ardents pour la croix et pour le ciel. Ces opérations divines qui ravissaient son âme, ravissaient également son corps, et l'élevaient souvent en l'air en proportion de leur véhémence.

Le bienheureux Frère Léon atteste l'avoir vu plusieurs fois s'élever ainsi miraculeusement à cinq ou six pieds, demeurant longtemps suspendu entre le ciel et la terre ; Frère Léon s'approchait alors, lui baisait les pieds, les arrosait de ses larmes, avec une ferveur facile à comprendre. « Mon Dieu, s'écriait-il, par les mérites de ce saint homme, soyez propice à un pauvre pécheur comme moi, et daignez me communiquer quelque peu de votre grâce. »

D'autres fois, François se trouvait enlevé jusqu'à la hauteur des plus grands arbres de la montagne; et même, à de telles hauteurs, qu'on ne pouvait plus le voir. Quand Frère Léon, qui le suivait du regard, le perdait de vue, il se prosternait la face contre terre, et priait à l'endroit où il l'avait vu s'élever.

Notre-Seigneur voulait ainsi manifester aux disciples de saint François, et, par eux, à

Digitized by Google

toute l'Église, la vie angélique que menait son grand serviteur, et préparer par ces prodiges répétés le prodige inouï des sacrés Stigmates qu'il allait accomplir en lui.

Depuis, saint François confessa, dans l'intimité, à ses compagnons que, pendant ces longues extases, tout perdu en l'amour de son Jésus crucifié, il lui demandait instamment d'être tout transformé en lui, et de passer tout entier en ses douleurs. Par révélation, il avait appris qu'en récompense de sa fidélité à suivre et à imiter parfaitement la vie et les actions de son Sauveur, il lui serait donné de lui devenir semblable en son crucifiement et en ses douleurs. Mais le bienheureux Père ne comprenait pas alors de quoi il s'agissait. Croyant que Dieu lui promettait la grâce du martyre après laquelle il avait tant soupiré, il s'anima d'une ferveur nouvelle et se perdit tout entier, pour ainsi dire, dans le saint amour de Jésus-Christ.

Une des nuits suivantes, Frère Léon étant venu, selon sa coutume, à minuit porter à saint François l'*Invitatoire* des Nocturnes, il s'approcha de la caverne que le Saint s'était choisie pour sa cellule, et dit à haute voix : « *Domine, labia mea aperies;* Seigneur, ouvrez mes lèvres, et ma bouche chantera vos louanges. » N'entendant pas la réponse, Léon eut la curiosité de s'avancer et de regarder

Digitized by Google

entre les planches qui servaient de porte : la caverne était tout éclatante de lumière; une flamme très-pure et très-ardente rayonnait du haut du ciel sur la tête de saint François; et Léon entendit, sans en comprendre le sens, des voix qui semblaient faire des demandes et des réponses. Humblement prosterné, François répétait avec amour ces paroles : « O mon Dieu et mon très-doux Seigneur, qu'êtes-vous? Et moi, que suis-je, sinon un pauvre ver de terre et votre indigne serviteur? » Il le vit ensuite se relever et mettre, à trois reprises, la main dans sa poitrine, et l'étendre chaque fois vers la flamme mystérieuse.

La lumière vint à disparaître; les voix se turent; et le bon Frère Léon, ne voyant et n'entendant plus rien, voulut se retirer doucement et sans bruit. Mais le Père saint François l'avait entendu; il l'appela : « Frère Léon, lui dit-il, pourquoi as-tu cherché à savoir ce qui devait rester secret? » Frère Léon s'excusa comme il put; et ayant obtenu son pardon : « De grâce, Père François, ajouta-t-il, pour la plus grande gloire de Dieu, expliquez-moi ce que vous avez vu. Qu'est-ce que c'était que cette brillante flamme, cette lumière, ces voix? »

Le bon Saint y consentit avec sa simplicité habituelle. « Frère Léon, lui dit-il, cette

Digitized by Google

flamme que tu as vue, c'était l'Esprit-Saint. Dans sa bonté infinie, DIEU m'a révélé beaucoup de mystères, et a daigné me communiquer une très-haute connaissance de lui-même. Ravi d'admiration, je n'ai pu retenir le cri que tu as entendu. « Qu'êtes-vous, « Seigneur? et moi, que suis-je? » Car rien ne m'a fait si bien comprendre l'abîme de mon néant et de ma misère, que de contempler, bien que de loin et sous des voiles, les merveilles des perfections de DIEU.

« Comme j'étais dans cette contemplation du tout de DIEU et du néant de la créature, il a plu à mon Seigneur de me commander de lui offrir quelque chose, en échange de tous les biens que j'avais reçus de lui. « Hé! Seigneur, lui ai-je dit, ma pauvreté est si grande, que, sauf cette misérable robe qui me couvre, je n'ai rien au monde, vous ayant fait depuis longtemps le sacrifice et de mon âme et de mon corps. » Le Seigneur m'a dit alors : « Mets la main dans ton sein, et donne moi ce que tu y trouveras. » Ce qu'ayant fait, je fus très-surpris d'y trouver une belle et grande pièce d'or; et je la lui donnai aussitôt. Une seconde fois, puis une troisième, le Seigneur me fit la même demande, et je trouvai successivement deux autres magnifiques pièces d'or à lui offrir. Voilà ce que j'ai fait,

Digitized by Google

Frère Léon, lorsque tu m'as vu étendre le bras dans la flamme divine.

« Stupéfait, et rendant grâces à mon doux Sauveur de ce qu'il me donnait ainsi le moyen de lui offrir quelque chose, je lui ai demandé ce que signifiaient ces trois pièces d'or, que j'avais ainsi miraculeusement trouvées dans la poitrine. « Ce sont, me dit-il, les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, fidèlement gardés par les vrais Religieux; et puis, ce sont les trois Ordres que tu as institués pour mon amour et sous l'inspiration de mon Esprit. »

« Et le Seigneur ajouta : « En échange de ce que tu m'as donné, je te promets trois choses: la première c'est que j'aimerai et assisterai très-spécialement tous ceux qui deviendront tes enfants; la deuxième, c'est que je bénirai et favoriserai tous ceux qu'ils aimeront; la troisième, c'est que les trois Ordres dont je t'ai fait le père, subsisteront jusqu'à la fin du monde. »

Après ce récit, saint François congédia Frère Léon, lui défendant de chercher désormais à voir ce qui se passait entre Dieu et lui.

Digitized by Google

XXV

L'impression des Stigmates.

Le 13 septembre, veille de l'Exaltation de la sainte Croix, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST voulut parachever par un dernier trait la parfaite sainteté des dispositions de son serviteur, avant de lui donner cette grâce inouïe de la stigmatisation qui devait faire de saint François une merveille unique et absolument incomparable.

Pendant que le Saint était en oraison, toujours sur le Mont-Alverne, un Ange lui apparut tout resplendissant de lumière et lui dit: « François, veux-tu accepter tout ce que DIEU se prépare à opérer en toi ? — Je suis prêt à tout, répondit le bienheureux Père ; je suis prêt à accomplir en tout sa sainte volonté, pourvu qu'il daigne m'assister de sa grâce. Bien que je ne sois qu'un serviteur inutile, indigne que mon DIEU pense à moi, cependant je suis tout à ses ordres, et le prie de faire en moi et de moi tout ce qu'il voudra. » Il croyait alors, comme nous l'avons dit,

Digitized by Google

qu'il s'agissait pour lui de la grâce du martyre.

Le lendemain, 14 septembre, à l'aube du jour, saint François étant en prière, tout embrasé d'amour dans une haute contemplation des miséricordes de son Sauveur crucifié, et tout transformé intérieurement en lui par la conformité de son cœur avec le Cœur sacré de Jésus, il vit descendre vers lui, d'un vol rapide, un Ange du ciel, semblable au Séraphin à six ailes du Prophète Isaïe. Ces ailes étaient de feu et de flammes, tellement embrasées et éblouissantes, qu'elles rayonnaient de splendeurs.

L'apparition céleste s'approcha du Bienheureux, qui aperçut, au milieu des six grandes ailes de feu, l'image de son Jésus crucifié. Les deux bras du Sauveur étaient étendus et cloués, comme jadis sur la croix ; également ses deux pieds ; et au-dessus de sa tête s'élevaient, croisées par leurs extrémités, les deux ailes supérieures, tandis que les inférieures se croisaient par en bas, au dessous des pieds ; les deux autres s'agitaient à droite et à gauche, dépassant les mains comme pour voler et soutenir dans les airs la divine apparition.

A cette vue, l'âme de François fut ravie tout entière d'un amour et d'une compassion impossibles à décrire. La joie et la douleur la

Digitized by Google

remplissaient tour à tour : la joie des Anges et des Bienheureux, parce que c'était Jésus, l'Amour du ciel et de la terre, Jésus, la béatitude, la lumière et la joie de l'éternité ; la douleur, parce que c'était Jésus crucifié, Jésus, tel qu'il était au Calvaire, avec les terribles clous du crucifiement et avec le cœur percé par la lance. François s'étonnait de cette union de la gloire céleste et des opprobles du Calvaire, se demandant comment l'infirmité des souffrances apparaissait ainsi sous la figure d'un Séraphin immortel, impassible et glorieux.

Jésus lui fit connaître par sa parole intérieure que ce n'était point par le martyre et le crucifiement de la chair qu'il voulait opérer en lui la grâce qu'il lui avait annoncée, mais bien par un crucifiement spirituel, qui, de son esprit et du sien, ne ferait plus qu'un seul esprit, et qui l'établirait jusque dans sa chair mortelle, dans un véritable état de victime et de martyre.

La vision céleste dura quelque temps encore, et, en disparaissant, elle laissa dans l'âme de François une ardeur toute séraphique en même temps que ses rayons enflammés imprimaient miraculeusement dans sa chair la ressemblance des cinq plaies et des clous du céleste Crucifié.

En effet, par un acte de sa toute-puissance

Digitized by Google

créatrice, Jésus fit apparaître aux mains te aux pieds du Bienheureux quatre gros clous semblables à ceux que François venait de révérer dans l'apparition divine; et, à son côté droit, une large plaie béante, correspondant à celle du crucifix.

Ce n'étaient pas seulement des plaies, des ouvertures faites par des clous; c'étaient des clous formés de la chair même du Saint, et il n'y avait point de solution de continuité dans la peau dont ils étaient recouverts et qui était la même que celle des mains et des pieds.

Ces clous miraculeux étaient durs et couleur de fer; la tête en était large et arrondie; les pointes, qui dépassaient de beaucoup le dessus des mains et la plante des pieds, étaient recourbées et comme rabattues. Ils étaient mobiles; de sorte qu'en appuyant d'un côté, on les faisait ressortir de l'autre. Du côté des pointes, sur les mains et sous les pieds, il y avait, entre les clous et la chair, l'espace d'un doigt. Aussi, à partir de ce jour, le pauvre Saint ne pouvait-il plus pour ainsi dire se tenir sur ses pieds, sans éprouver une grande souffrance. Un sang pur distillait incessamment de ces cinq plaies miraculeuses, surtout de celle de son côté, qui était large, avec des bords relevés, et dont la chair était couleur de rose.

Digitized by Google

Pour cacher aux regards profanes cette merveille capable de lui attirer tant d'honneurs, François enveloppa désormais ses mains et ses pieds de pauvres langes, et s'ingénia de mille manières pour dérober, même à ses Frères, la vue de ses Stigmates. Il ne les montra qu'à un très-petit nombre d'intimes, entre autres à sa chère fille sainte Claire d'Assise, qui l'aidait à les cacher et à en tempérer la douleur.

On conserve encore aujourd'hui, à Assise, une feuille de parchemin qu'elle lui donna un jour pour empêcher la plaie de son côté de maculer sa tunique par une effusion de sang plus abondante que d'habitude ; une espèce de cataplasme qu'elle lui fit elle-même une autre fois, et qu'il lui rendit tout imprégné de son sang ; enfin, des sandales en étoupes, qu'elle confectionna également de ses propres mains, afin d'atténuer quelque peu, pour son cher père en Jésus-Christ, les douleurs de la marche. — Ce cataplasme de sainte Claire répand continuellement un parfum surnaturel, qui ne ressemble à aucun parfum terrestre, et qui, les jours de fête, augmente sensiblement d'intensité et de suavité. Il est conservé dans un beau reliquaire d'argent massif, donné jadis par saint Charles Borromée, lequel avait été nommé par le Saint-Siége Protecteur de l'Ordre des Frères-Mineurs.

Digitized by Google

Saint François donc, ayant fini son carême en l'honneur de saint Michel Archange, tout brûlant d'amour et portant dans son cœur les ardeurs mêmes du Cœur de Jésus, descendit comme tout transfiguré de sa solitude du Mont-Alverne, pour rejoindre ses fidèles compagnons. Voyant bien qu'il ne pourrait leur céler longtemps sa glorieuse et douloureuse stigmatisation, il les réunit et leur demanda, comme en parlant d'un autre, ce qu'il y avait à faire en pareil cas pour sauvegarder la sainte humilité. Mais les Frères ne furent pas dupes de ce pieux manége; et l'un d'eux, le Frère Illuminé, qui l'avait accompagné en Égypte, lui dit, en le voyant tout hors de lui-même et à moitié en extase : « Père bien-aimé, les faveurs extraordinaires que Dieu accorde parfois à ses grands serviteurs, sont pour le salut de tous, aussi bien que pour leur sanctification personnelle. Ne retenez donc point la lumière sous le boisseau. Ayant eu une grande révélation de Dieu, vous seriez ingrat au Seigneur de vouloir cacher ce qu'il a opéré en vous pour le salut du monde. »

Saint François reçut cette parole comme de la bouche même de Dieu, et il raconta fort humblement la vision qu'il avait eue, l'impression des Stigmates qui l'avait suivie, et plusieurs autres choses très-sublimes et divines; le tout, sous le sceau du secret, du

Digitized by Google

moins tant qu'il vivrait. Il ajouta : « Celui qui m'est apparu, m'a révélé des choses que, de ma vie, je ne découvrirai à personne. »

Le bienheureux Frère Léon, qui, en sa qualité plus intime de secrétaire et de confesseur, fut admis par saint François à panser et à soigner tous les jours ces Stigmates sacrées, les contempla tout à son aise, et en a rendu témoignage. Il changeait les linges, à mesure qu'ils s'imprégnaient de sang; et il mettait de la charpie entre les clous et la chair, ce qui donnait chaque fois au pauvre Saint l'occasion de souffrir d'incroyables douleurs, que dominait toujours sa merveilleuse et angélique patience. Néanmoins, François ne voulut point qu'on y touchât le vendredi, afin qu'en ce jour de Passion, il pût souffrir comme Jésus, sans soulagement aucun.

Frère Rufin, lui aussi l'un des premiers bienheureux compagnons de saint François, avait eu le bonheur de voir maintes fois les Stigmates des mains et des pieds; et il désirait ardemment voir aussi la plaie du côté. Plus d'une fois, il l'avait sentie et touchée de l'extrémité de ses doigts, pendant qu'il rendait au Saint quelques petits offices d'infirmier, lui faisant sur la poitrine des onctions prescrites par le médecin. Il mourait d'envie de la contempler, pour sa consolation. Sachant que le bon Père François ne pouvait

Digitized by Google

rien refuser de ce qu'on lui demandait pour l'amour de Notre-Seigneur, il lui dit un jour : « Père François, au nom et pour l'amour de JÉSUS-CHRIST, donnez-moi votre tunique en échange de la mienne. » Le Saint y consentit; et aussitôt, sans y penser autrement, il enleva sa pauvre tunique, donnant ainsi au bienheureux Rufin le loisir de contempler un instant la plaie sanglante, semblable à une large rose épanouie, que le divin amour avait faite à son flanc droit.

Nous aussi, enfants de saint François, vénérons et baisons en esprit, avec une religion profonde, les plaies de JÉSUS imprimées dans le corps de notre Père séraphique, et demandons au Sauveur de nous communiquer les sentiments de ces premiers Frères-Mineurs, si purs, si parfaits, si évangéliques, lorsqu'ils contemplaient les mains, les pieds, le côté percés du Serviteur de DIEU.

XXVI

Comment le Saint-Siége Apostolique a reconnu et proclamé la vérité des Stigmates de saint François.

Le Pape Alexandre IV, qui, dans sa jeunesse, avait eu le bonheur de vivre et de con-

Digitized by Google

verser avec saint François, avait également vu de ses yeux et touché de ses mains les Stigmates du Saint, ainsi que le rapporte en ces termes saint Bonaventure. « Le Souverain-Pontife Alexandre, prêchant un jour au peuple en présence d'un grand nombre de nos Frères et de moi-même, affirma que, pendant la vie de saint François, il avait vu de ses propres yeux ces vénérables Stigmates. »

Et le même Pontife voulut confirmer solennellement par une Bulle la vérité des Stigmates de notre bienheureux Père, disant entre autres, « qu'une main céleste imprima sur le corps du saint homme pendant qu'il vivait, les admirables marques de la Passion du Sauveur; des yeux très-attentifs ont vu, et des mains très-sûres ont senti que, dans ses mains et dans ses pieds, il y avait très-certainement des clous bien formés, soit de sa propre chair, soit d'une autre substance nouvellement produite. Le Saint s'efforçait de les cacher, pour éviter la gloire qui lui en serait revenue de la part des hommes. Après sa mort, chacun put voir à son côté une plaie qui n'était point faite de main d'homme, et qui était semblable à celle du Sauveur; cette plaie, que le Bienheureux porta assez longtemps pendant sa vie, était fraîche et vermeille; et le sang qui en coulait fit qu'elle ne pût rester cachée aux yeux de ses Frères

Digitized by Google

qui avaient plus de familiarité avec lui.

« Il y a longtemps que Nous avons une parfaite connaissance de la réalité des Stigmates de saint François, Dieu Nous ayant fait la grâce d'avoir eu une étroite liaison avec ce saint homme, lorsque Nous étions de la Maison du Pape Grégoire IX, Notre Prédécesseur. »

Et le Pape, en terminant sa Bulle, enjoint et commande à tous les Evêques et Prélats du monde d'apprendre à leurs peuples à révérer ce grand et merveilleux Saint, et, en particulier, le miracle des Stigmates qu'il a reçus pour la conversion et l'édification du peuple chrétien tout entier.

Pour l'Espagne, il fit plus encore. Ayant appris que quelques ecclésiastiques et Religieux, hostiles à la gloire de saint François, ne craignaient pas d'effacer, sur les portraits du Saint, la représentation des Stigmates, sous prétexte que le miracle n'était point avéré, Alexandre IV enjoignit aux Evêques de poursuivre sévèrement les coupables, déclarant que « tous ceux qui effaceront ou feront effacer les Stigmates des images de saint François, et qui publieront qu'il ne les a jamais eus, de quelque condition qu'ils soient, et quelque rang qu'ils tiennent, seront, par le fait même, liés d'excommunication, et ne pourront en être déliés qu'ils ne vien-

Digitized by Google

nent se présenter au Siége-Apostolique. »

Avant Alexandre IV, le vénérable Pontife, Grégoire IX, ce même Cardinal Ugolini, qui fut le premier Protecteur des Frères-Mineurs, avait pris la défense de son cher saint François et de ses Stigmates avec une vigueur non moins apostolique. Ayant su qu'en Allemagne un Frère-Prêcheur avait osé, on ne sait pourquoi, attaquer la réalité du miracle des Stigmates, le saint Pape ordonna immédiatement à son Provincial de « le suspendre de la prédication et de le Lui envoyer à Rome, pour y être puni comme il l'avait mérité. »

Et un certain Évêque d'Olmutz ayant dit, dans une Lettre pastorale, que, par respect pour Jésus-Christ crucifié, on ne devait point représenter saint François avec les Stigmates de la Passion, Grégoire IX lança publiquement contre lui un Monitoire, le tançant sévèrement de sa témérité. « Dieu, dit le Saint Pape, a voulu honorer de l'impression des Stigmates le Bienheureux François, qu'il chérissait. Ces Stigmates ont été véritablement imprimés dans sa chair. Donc, Nous vous ordonnons et mandons, en vertu de l'obéissance, de ne rien entreprendre désormais qui puisse irriter la majesté divine, et déplaire au Saint-Siége. N'ayez pas la hardiesse de répandre davantage des faussetés contre le privilége des Stigmates, accordé par la bonté de

Digitized by Google

Dieu pour la gloire de son Serviteur; mais au contraire, appliquez-vous soigneusement à le rendre célèbre en Allemagne, comme il l'est dans les autres pays, vous persuadant bien que le saint homme a été honoré de ces Stigmates pendant qu'il vivait; que plusieurs personnes les ont vus, quoiqu'il s'efforçât toujours de les cacher par le mépris qu'il faisait des louanges humaines, et par son attention à contempler les choses célestes ; et qu'enfin lorsqu'il quitta cette vie pour aller au ciel, ils furent exposés aux regards de tout le monde. « — La Lettre Apostolique porte la date du 31 mars 1237, onze ans après la mort de saint François.

Depuis lors, nul n'osa plus s'inscrire en faux contre l'incomparable miracle de l'impression des Stigmates; et l'humble et pauvre saint François put jouir pleinement, dans toute l'Église, du trésor dont Notre-Seigneur l'avait doté, seul entre tous les Saints, sur le Mont-Alverne.

A sa gloire, nous rapporterons cependant ici un dernier acte du Siége-Apostolique qui résume tous les autres. C'est une Bulle adressée à tous les fidèles d'Allemagne par le même Pape Grégoire IX. A cette époque, en effet, le bon Père saint François ne trouvait guère de contradicteurs que dans ce malencontreux pays.

Digitized by Google

« Nous croyons inutile, dit le Souverain-Pontife, de vous exposer dans ces Lettres les grands mérites qui ont conduit à la céleste patrie le glorieux Confesseur saint François, puisqu'il n'y a guères de fidèles qui n'en soient informés. Mais Nous avons jugé qu'il convenait de vous instruire tous plus particulièrement de la merveilleuse et singulière faveur dont il a été honoré par Notre-Seigneur Jésus-Christ, gloire et splendeur des Saints. C'est qu'il a reçu par une vertu divine, pendant sa vie, les Stigmates aux mains, aux pieds et au côté, lesquels y sont demeurés après sa mort. La connaissance certaine que Nous et Nos Frères les Cardinaux en avons eue, aussi bien que de ses autres miracles certifiés authentiquement par des témoins très-dignes de foi, a été le principal motif qui Nous ait porté à le mettre au catalogue des Saints, de l'avis de Nos susdits Frères les Cardinaux, et de tous les Prélats qui étaient alors auprès de Nous.

« Comme donc Nous souhaitons fort que ce prodige soit cru de tous les fidèles, Nous vous prions et exhortons, en Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous l'enjoignant pour la rémission de vos péchés, de fermer les oreilles à tout ce qu'on pourrait vous dire de contraire, et d'avoir pour ce saint Confesseur une vénération et une dévotion qui vous le ren-

Digitized by Google

dent favorable auprès de DIEU ; afin que, par par ses mérites et par ses prières, le Seigneur vous fasse la grâce de prospérer en ce monde, et d'être éternellement heureux en l'autre.

« Donné à Viterbe, le deuxième jour d'avril de l'an 1237, onzième de Notre Pontificat.

« GRÉGOIRE IX, Pape. »

Plusieurs autres Souverains-Pontifes ont rendu le même témoignage au prodige des Stigmates. Ainsi Nicolas III décrétait, en 1229, que « personne ne devait attaquer l'Ordre des Frères-Mineurs, puisque JÉSUS-CHRIST l'a autorisé lui-même par les marques de sa Passion, ayant voulu que celui qui en était l'Instituteur les portât imprimées sur son corps d'une manière si sensible et si glorieuse. »

Ainsi encore, le Pape Nicolas IV disait dans une Lettre Apostolique datée de 1291, que « la sainte Église Romaine, attentive à ce qui touche saint François et ses Stigmates, a su, par des témoignages authentiques, qu'ils ont été imprimés en sa chair, non pas seulement au dehors, mais encore au dedans, à travers la chair, les nerfs et les os, dans ses mains, dans ses pieds, et à son côté, avec une profondeur proportionnée ; en sorte que cela ne s'est pu faire que par un don miraculeux, et nullement par une vertu naturelle. La même sainte Église a déclaré par un décret, qu'il

Digitized by Google

n'est pas permis de contredire cette vérité, et qu'on doit tenir ce miracle pour certain. D'où il est évident que celui-là s'expose à tomber dans le sacrilége qui a l'audace de nier ou de désapprouver ce qu'elle a confirmé par un mouvement du Saint-Esprit, après avoir pris humainement toutes les mesures de prudence requises pour s'assurer de la vérité du fait. »

Et voilà comment la suprême autorité du Siége-Apostolique a proclamé et confirmé d'une manière absolue la vérité des Stigmates de saint François, pour l'honneur de Jésus-Christ, la consolation des Frères-Mineurs et la sanctification de tous les fidèles.

Sixte IV d'abord, puis Sixte V, puis Paul V, puis enfin Urbain VIII en établirent solennellement la fête, avec un Office propre fixé au 17 septembre.

Donc, avec l'Église notre Mère, proclamons, nous aussi, le glorieux privilége de notre bien-aimé et séraphique Père saint François; chantons joyeusement ses louanges, et entourons-le de tous nos respects et de tout notre amour.

Digitized by Google

XXVII

Saint François, descendu de l'Alverne, resplendit plus que jamais de l'éclat de la sainteté, au milieu de ses souffrances.

Quand son grand jeûne fut terminé, saint François descendit du Mont-Alverne, avec les quelques compagnons qu'il y avait amenés. Il ne pouvait pour ainsi dire plus marcher, et allait et venait porté sur un âne, heureux de ce nouveau trait de ressemblance avec l'humble et doux Sauveur.

Quelque chose d'extraordinaire s'était passé autour de l'Alverne ; car, sans que personne eût divulgué le secret des Stigmates, saint François trouva, au pied de la sainte montagne, quantité de gens qui en avaient connaissance, et qui, le jour où le prodige avait eu lieu, avaient vu l'Alverne éclairé d'une lumière très-brillante ; et apprenant, on ne sait comment, la stigmatisation miraculeuse de saint François, ils étaient accourus pour vénérer ses plaies sacrées, pour les voir et les

Digitized by Google

baiser. Mais l'humble François avait, comme nous l'avons dit, enveloppé de linges ses pieds et ses mains, et il ne leur présenta que l'extrémité de ses doigts.

Dans un petit village, près d'Arrezo, le simple attouchement d'une de ses mains guérit subitement un pauvre enfant de huit ans, hydropique depuis quatre années.

Non loin de là, à Montaïgu, il reçut l'hospitalité chez un comte Alberti, qui lui était fort dévoué, ainsi qu'à tous les Frères-Mineurs. Celui-ci lui ayant demandé de lui laisser comme souvenir la pauvre robe qu'il avait portée sur le Mont-Alverne, et qui, la première, avait été teinte du sang des Stigmates, François y consentit naïvement, à la condition qu'on lui en donnerait une autre, à titre d'aumône. Cette très-précieuse relique, enveloppée de soie et d'or, fut longtemps conservée, de père en fils, par les seigneurs de Montaigu, et passa plus tard en la possession des Grands-Ducs de Toscane, qui la conservaient à Florence avec une vénération facile à comprendre.

Sur son humble monture, François, presque toujours environné de multitudes pieuses, avides de le voir, de l'entendre et de le toucher, ne vivait pour ainsi dire plus sur la terre; il demeurait plongé dans une sorte d'état extatique, ne s'occupant que de Jésus-

Digitized by Google

Christ, n'entendant, ne voyant plus rien ici-bas. Ses compagnons ont témoigné qu'ils le voyaient souvent ainsi absorbé dans la contemplation, si élevé au-dessus des sens, qu'il était comme un corps mort, insensible à ce qui se passait autour de lui.

A Mont-Casal, on vint lui dire qu'un de ses Frères était affreusement tourmenté d'un mal que les uns prenaient pour de l'épilepsie, et d'autres pour une véritable possession. Ému de compassion, le bon Père prit une bouchée de pain dont il mangeait, et l'envoya à ce pauvre Frère, qui, en ayant goûté, se trouva immédiatement et radicalement guéri.

Dans un autre bourg, sur son passage, à Castello, on lui présenta un enfant que dévorait un ulcère. Le Bienheureux fit le signe de la Croix sur la bande qui couvrait l'ulcère; et quand les parents enlevèrent le linge, ils virent avec admiration l'horrible plaie, changée en une belle chair semblable à une rose vermeille, qui demeura toujours comme un témoignage irréfragable du miracle du Père François. Il demeura un grand mois dans ce bourg de Castello et revint ensuite à son cher asile de Sainte-Marie des Anges.

Le bienheureux Frère Léon, qui ne le quittait point, rapporte que, durant tout le chemin, une grande croix lumineuse, brillante comme de l'or, précédait le saint homme,

Digitized by Google

s'arrêtant quand il s'arrêtait, avançant quand il se remettait en marche. C'était le symbole frappant des sentiments intimes de son cœur. « Crucifié d'esprit et de corps avec JÉSUS-CHRIST, François, dit en effet saint Bonaventure, brûlait pour son DIEU d'un amour de Séraphin, et ressentait la même soif du salut des âmes qui dévorait Notre-Seigneur sur sa croix. Ne pouvant plus parcourir, comme auparavant, les villes et les campagnes, à cause des souffrances que lui causaient les gros clous qui transperçaient ses pieds, il s'y faisait conduire, tout languissant et demi-mort qu'il était, pour animer tous les chrétiens à porter dignement la croix de leur Sauveur. Et il disait à ses Frères : « Commençons enfin à servir le Seigneur notre DIEU ; car jusqu'ici nous avons fait bien peu pour lui. »

« Ses membres abattus de travaux et de douleurs, ajoute saint Bonaventure, laissaient à son esprit toute sa force et sa vigueur, si bien qu'il formait les résolutions les plus généreuses, et qu'il s'élançait toujours en avant, sans consulter ses forces.

« Comme DIEU voulait l'élever à une très-haute sainteté et lui donner ce comble de mérite, qui ne vient que de la patience, il le fit passer par un redoublement de souffrances; il lui envoya des maladies et des infirmités

Digitized by Google

telles, qu'à peine y avait-il une partie de son corps où il ne ressentît de violentes douleurs. Il fut bientôt réduit à n'avoir plus que la peau collée sur les os, toute la chair étant dévorée par les ardeurs de la fièvre. Pour lui, heureux de souffrir ainsi, il appelait toutes ces souffrances « ses sœurs, » pour montrer combien elles lui étaient chères. »

La seule chose qui lui faisait de la peine dans ces maladies, c'est qu'elles mettaient obstacle aux grands desseins qu'il avait dans le cœur pour étendre le règne de JÉSUS-CHRIST et pour travailler au salut des âmes. A ce point de vue, il s'affligeait quelque peu de l'accroissement que prenait son mal d'yeux, et qui menaçait de lui faire perdre entièrement la vue. Néanmoins, quand il le pouvait, il allait de côté et d'autre, monté sur son pauvre âne, et on l'entendait répéter avec des accents qui pénétraient tous les cœurs : JÉSUS-CHRIST, mon amour, a été crucifié! » Et, plus agile dans son infirmité que les gens les mieux portants, il parcourait ainsi quelquefois, en un seul jour, cinq ou six bourgs de la vallée de Spolète.

Mais, à ce régime, ses pauvres yeux s'enflammaient et s'affaiblissaient de plus en plus ; il y ressentait de si cuisantes douleurs, qu'il lui fallut, bon gré, mal gré, interrompre ses courses et ses prédications. Malgré

Digitized by Google

les supplications de ses Frères, il ne voulait cependant user d'aucun remède pour adoucir le feu qui brûlait ses yeux. Il fallut que le Frère Élie, Vicaire général de l'Ordre, et le Cardinal Ugolini, à qui François avait voué obéissance, employassent la voix d'autorité pour fléchir sa résolution à cet égard.

Il se laissa donc transporter dans une cellule très-pauvre, voisine du monastère de Saint-Damien, où sainte Claire et ses filles s'étaient offertes à lui préparer toutes sortes de remèdes. Il y demeura quarante jours avec quatre de ses Frères les plus chers, Léon, Massé, Rufin et Ange de Riéti, qui s'employèrent jour et nuit auprès de sa personne. Quel bouquet de Saints en cet humble réduit! D'un côté, saint François d'Assise, avec quatre Bienheureux Frères-Mineurs; et de l'autre, sainte Claire, avec douze ou quinze Saintes ou Bienheureuses de son Ordre naissant!

Mais tous les remèdes vinrent échouer devant la violence du mal, et les douleurs étaient si cuisantes, qu'il ne pouvait reposer ni jour ni nuit. Dans l'excès de son accablement, le pauvre Saint cria un jour vers son Dieu, lui disant avec larmes : « Seigneur Jésus, jetez les yeux sur moi, venez à mon secours, et donnez-moi la grâce de supporter patiemment tant de souffrances! » Il entendit aussitôt une voix céleste lui répondre : « Fran-

Digitized by Google

çois, à quel prix peut-on acheter un royaume qui n'a point de prix? Sache que les douleurs que tu ressens sont préférables à tous les trésors du monde. Il ne faudrait point t'en défaire pour le monde entier, lors même que toutes ses montagnes se changeraient en or pur, toutes ses pierres en pierreries, et toutes les eaux de la mer en parfums délicieux. — Oh, oui! Seigneur, s'écria François tout transporté d'amour; c'est bien ainsi que j'apprécie les souffrances que vous m'envoyez. Je sais que vous me les donnez pour me purifier de mes péchés en ce monde, afin de me faire éternellement miséricorde en l'autre. — Réjouis-toi donc, ô mon fidèle serviteur, reprit Notre-Seigneur, car c'est par la voie où tu es que l'on va au ciel. »

A ces mots, François se leva plein de ferveur; et, comme ravi hors de lui-même, il fit appeler sainte Claire, qui, elle aussi, était accablée d'infirmités et de souffrances, afin de la réconforter par ce que DIEU venait de lui lui faire entendre; et, semblables à deux Anges, ils s'entretinrent longtemps ensemble de l'amour de JÉSUS-CHRIST, du prix inestimable des souffrances, et des admirables desseins de DIEU sur ses créatures.

Digitized by Google

XXVIII

Surnaturellement assuré de son salut, François se réjouit de plus en plus de souffrir avec JÉSUS-CHRIST.

Après l'entretien tout séraphique dont nous venons de parler, on apporta à saint François sa modeste réfection. Étant à table et commençant à manger, il s'arrêta tout d'un coup, les yeux fixés au ciel, et s'écria d'une voix vibrante : « DIEU soit béni, glorifié et exalté au dessus de tout ! » Et se levant avec un mouvement extraordinaire, il se jeta à terre, comme écrasé sous le poids de l'action de DIEU, et demeura, pendant une heure, ravi en extase, immobile, tout perdu en JÉSUS-CHRIST.

Quand il fut revenu à lui, un bon Frère qui avait tout vu et entendu, eut la singulière idée de lui dire : « Père François, ce que vous venez de faire n'est guère convenable. — Ah! mon cher Frère, répondit le bon Saint, j'ai eu grand sujet de faire ce que j'ai fait. Je te le confierai, à la condition que tu n'en parleras à personne tant que je vivrai. Si un grand roi promettait à un de ses sujets de lui don-

Digitized by Google

ner son royaume, celui-ci n'aurait-il pas grande raison de se réjouir? Or, le Seigneur m'a tout à l'heure assuré de son royaume; et j'en ai eu tant de joie, que je n'ai pu retenir le cri de mon cœur. Si j'ai fait quelque chose qui t'a semblé malséant, ne l'attribue qu'à cet excès de bonheur. Mais ce que j'ai fait, ne suffit pas; je veux louer mon DIEU mieux encore : sans cesse je bénirai son saint Nom, et l'exalterai par mes louanges tout le reste de mes jours! »

Ensuite il s'assit, et, après quelques moments de recueillement, il dicta à l'un de ses compagnons un cantique ravissant, plein de naïveté et d'amour, qui commence ainsi :

« O DIEU très-haut, Seigneur tout-puissant, mon doux Sauveur, c'est à vous qu'appartient la louange, l'honneur, la gloire et toute bénédiction! On ne doit les rapporter qu'à vous seul, et nul homme n'est digne de prononcer votre saint Nom. Soyez donc loué, Seigneur, mon DIEU, par toutes vos créatures. »

Par l'ordre de saint François, ce cantique quasi inspiré fut mis en beaux vers par le bienheureux Frère Pacifique, ce grand poëte dont nous avons rapporté plus haut la conversion miraculeuse; et François voulut que tous ses Frères l'apprissent par cœur pour le réciter chaque jour. Il est connu sous le nom de *Cantique du soleil,* parce que, dans l'énu-

Digitized by Google

mération de toutes les créatures, c'est au soleil, comme à la plus magnifique, que s'adresse tout d'abord saint François.

Peu de jours après l'avoir composé, le bienheureux Père eut occasion d'en faire constater la singulière efficacité. Une contestation très-vive s'étant élevée à Assise, entre la Cour épiscopale et les magistrats, François, très-peiné de voir l'affaire s'envenimer au lieu de s'apaiser, se mit en oraison et appela ses Frères. Il leur commanda d'aller à Assise, de déclarer de sa part aux magistrats qu'il les priait de se rendre auprès de l'Évêque, et que leur différend s'arrangerait. Et il leur remit son cantique, auquel il venait d'ajouter le verset suivant :

« Béni soit mon doux Seigneur, à cause de ceux qui, pour son amour, pardonnent les offenses et supportent patiemment la tribulation et la maladie ! Bienheureux ceux qui souffrent en paix, parce que vous, Seigneur, qui êtes le Très-Haut, vous les couronnerez dans les cieux ! »

« Allez, dit François à ses Frères, allez de ma part avec confiance. Quand les magistrats seront en présence de l'Évêque, n'ayez point de honte : chantez à deux chœurs ce cantique, avec le dernier couplet, comme étant les chantres de DIEU. »

Par vénération pour le désir de leur Saint,

Digitized by Google

l'Evêque et les magistrats consentirent à se voir, et les bons Frères s'étant mis à chanter le cantique, Notre-Seigneur toucha si bien les cœurs, que les deux partis s'embrassèrent et se demandèrent mutuellement pardon.

Cependant les souffrances du pauvre saint François allaient plutôt en augmentant, et le Vicaire général de l'Ordre, Frère Elie, qui, malgré ses défauts, aimait tendrement son bienheureux Père, essaya de le soulager en le faisant changer d'air. On le transporta donc à Foligno, à cinq lieues d'Assise. Là, le Frère Elie eut un songe : il vit un personnage mystérieux, à l'aspect misérable, revêtu des ornements pontificaux, qui lui dit : « Le Frère François doit souffrir encore avec patience pendant près de deux ans ; après quoi la mort le délivrera et le fera passer au parfait repos, exempt de toute douleur. » Il en fit part à saint François, qui lui répondit avec joie : « La même chose m'a été révélée. » Et, saluant d'avance le jour de sa délivrance bienheureuse, François compléta son cantique par cette dernière et belle strophe :

« Béni soit mon doux Seigneur, pour notre sœur la mort corporelle ! Nul homme vivant ne peut l'éviter. Malheur à ceux qui meurent en état de péché mortel ! Heureux ceux qui, à l'heure de la mort, se trouvent conformes à votre sainte volonté, Seigneur ! La se-

Digitized by Google

conde mort, la mort éternelle, ne pourra les atteindre ! Que toute créature loue et bénisse mon DIEU ! qu'elle lui obéisse et le serve avec une grande humilité ! »

On profita d'un peu de mieux pour le rapporter à Notre-Dame des Anges, où Notre-Seigneur allait lui donner l'occasion de pratiquer le premier et dans tout son héroïsme cette humilité qui couronnait ses chants. Voulant s'entretenir de choses spirituelles avec son Frère bien-aimé Bernard de Quintavalle, le premier de ses premiers compagnons, il pria un Frère de le mener dans le bois voisin, où il savait que Bernard était en contemplation, suivant sa coutume. « Frère Bernard, lui cria-t-il jusqu'à trois fois avec beaucoup de tendresse, Frère Bernard, viens parler à ce pauvre aveugle. » Mais Bernard, qui était tout absorbé en DIEU, ne répondit point. Etonné et peiné, François se mit en prière pour apprendre de DIEU ce qui pouvait porter Bernard à le négliger ainsi. « Petit homme, lui dit alors une voix du ciel, de quoi te troubles-tu ? Faut-il donc laisser le Créateur pour la créature ? Le Frère Bernard s'entretenait avec moi lorsque tu l'as appelé. C'est moi qui l'ai retenu, et pour sa propre consolation, et pour t'apprendre que DIEU ne laisse pas toujours les hommes spirituels maîtres d'eux-mêmes et en état d'obéir aux

Digitized by Google

autres hommes. Il y a bien des choses qu'on ne doit point condamner en eux, et il ne faut pas mesurer leurs actions aux règles ordinaires. »

Tout tremblant, l'humble François rappela son guide, qui s'était éloigné par révérence, et, le tenant par la main, il alla chercher Bernard. Quand il l'eut trouvé, il se prosterna à ses pieds, s'humilia profondément de sa faute, et, se mettant sur le dos : « Je vous commande, lui dit-il, de me fouler aux pieds trois fois et de me mettre le pied sur la bouche. » Les larmes aux yeux, le bon Bernard fit toutes les résistances possibles ; mais, n'osant désobéir à un tel maître, il fit ce qui lui était ordonné.

L'année 1225 se passa, pour notre cher Saint, à souffrir et à pleurer. Vers l'automne, à la prière du Cardinal Ugolini et du Vicaire général de l'Ordre, il se laissa porter à Rieti, où il y avait, lui disait-on, des médecins fort habiles, qui pourraient peut-être guérir ses yeux. François ne le désirait que pour pouvoir reprendre ses missions et sauver les âmes. Mais, apprenant que les habitants de Rieti s'apprêtaient à lui faire un accueil triomphal, il se fit mener à Saint-Fabien, petit village des environs, et demanda au Curé l'aumône de l'hospitalité.

Le Pape était alors à Rieti avec toute sa

Digitized by Google

Cour ; et plusieurs grands personnages, voire même des Cardinaux, vinrent à Saint-Fabien pour visiter le saint homme. Pendant qu'ils s'entretenaient avec lui, les gens de leur suite, qui étaient fort nombreux, allèrent dans la vigne du Curé et lui mangèrent tous ses raisins. Tout désolé, le pauvre Curé s'en plaignit à François. « Tous les ans, lui dit-il d'un air piteux, je recueille dans ma vigne quatorze mesures de vin, qui suffisent à ma maison : que vais-je devenir cette année ? — Je suis fâché, répondit le bon Saint, que mon arrivée vous ait causé du dommage : il faut espérer que Dieu y remédiera, et j'ai la confiance que, du peu de raisins qui vous restent, il saura faire sortir vos quatorze mesures, et d'autres encore par-dessus le marché. » Et le Curé fit cette année-là vingt bonnes mesures de vin. En souvenir de cette multiplication miraculeuse, les magistrats élevèrent depuis, sur l'emplacement de la vigne, un couvent de Frères-Mineurs, dont le Cardinal Ugolini, devenu Pape sous le nom de Grégoire IX, voulut lui-même consacrer la modeste église.

Fatigué de la foule, François alla chercher un peu de repos dans son couvent de Mont-Colombe. Les médecins qui l'y suivirent, et dont la science n'égalait sans doute pas la bonne volonté, furent d'avis que, pour sou-

Digitized by Google

lager ses maux d'yeux, il fallait lui appliquer aux tempes un fer rouge. François s'abandonna a ses bourreaux, dans l'espoir d'abord de recouvrer assez de vue pour recommencer ses courses évangéliques, puis dans la pensée de souffrir pour l'amour de Jésus crucifié.

En voyant le fer rougi au feu, il ne put cependant retenir un premier mouvement naturel de crainte. Pour le surmonter, il se mit à parler au feu comme à un ami. « Mon frère le feu, lui dit-il, le Très-Haut t'a donné une excellente beauté et t'a rendu fort utile : traite-moi favorablement en cette occasion. Je prie le grand Dieu qui t'a créé de tempérer ta chaleur, afin que je la puisse soutenir. » Faisant ensuite le signe de la croix sur le terrible instrument, il se laissa faire. Ses compagnons, n'ayant pas le courage de regarder, sortirent de la chambre. Le fer chaud laboura les tempes depuis l'oreille jusqu'au sourcil. Le patient n'avait pas bougé. Lorsque les Religieux entrèrent, après l'affreuse opération : « Mes Frères, leur dit-il, louez le Très-Haut ; je n'ai senti ni l'ardeur du feu, ni aucune douleur. Hommes de peu de foi, pourquoi avez-vous fui ? » Et le médecin ne put s'empêcher de dire aux Religieux : « En vérité, je suis aujourd'hui témoin d'une grande merveille. »

Digitized by Google

XXIX

Dernières missions de saint François. Ses derniers miracles et ses dernières prophéties

François avait reçu le don des larmes dans une mesure tout à fait extraordinaire. En maladie comme en santé, il pleurait pour ainsi dire toujours. C'était la marque extérieure des opérations surnaturelles et des touches d'amour dont son cœur très-fidèle était incessamment l'objet de la part du DIEU d'amour. Il tâchait de faire croire à tout le monde que ces larmes n'étaient que la trop juste expiation de ses péchés et l'effet du repentir qui remplissait son âme.

Ses larmes étaient en grande partie la cause des maux d'yeux dont il souffrait de plus en plus. Le médecin lui dit qu'il fallait les retenir, s'il ne voulait perdre entièrement la vue. « Mon frère le médecin, répondit gravement le serviteur de DIEU, pour l'amour de cette vue corporelle qui nous est commune avec les mouches, il ne faut pas risquer de tarir un seul instant les effusions de la lumière divine. »

Pour lui témoigner quelque peu de recon-

Digitized by Google

naissance, il l'invita un jour à partager le dîner des Frères. Ceux-ci lui ayant représenté qu'ils n'avaient pas grand'chose à offrir à un homme aussi fameux et aussi riche : « Hommes de peu de foi, leur répondit le Saint, pourquoi douter de la bonne Providence? Allez, et conduisez au réfectoire notre frère le médecin. » Au moment où ils se mirent à table, quelqu'un sonna à la porte : c'était l'envoyé d'une dame qui habitait à deux lieues de là, et qui adressait au Père François des mets excellents. François les fit servir au médecin, qui ne put s'empêcher de dire aux Religieux : « Mes Frères, nous ne comprenons pas assez la sainteté de cet homme-là, et vous-mêmes, qui vivez avec lui, vous n'avez pas assez de foi en la vertu divine dont il est plein. » Ce bon médecin s'attacha de plus en plus à François et à ses Frères; il les soignait de son mieux, poussant la charité jusqu'à leur apporter les médicaments.

Contre toute apparence, les maux d'yeux du pauvre Saint s'apaisèrent un peu, et la vue lui revint assez pour qu'il pût reprendre, tout exténué qu'il était, ses chères missions si longtemps interrompues. C'était à la fin de l'année 1225.

Il partit donc de Notre-Dame des Anges avec quelques-uns de ses Frères, et chose in-

Digitized by Google

croyable ! il parcourut successivement l'Ombrie, les Marches et les provinces voisines, jusque dans le royaume de Naples. Partout il prêchait avec un fruit admirable l'amour de Jésus crucifié ; et, comme toujours, le don des miracles accompagnait sa sainte prédication

A Fabriano, il ravit tellement tous les cœurs, que les magistrats de la ville déclarèrent qu'ils ne le laisseraient point partir s'il ne fondait chez eux un couvent de Frères-Mineurs. Il y consentit volontiers, et l'acte fut dressé. Après avoir signé et apposé, suivant l'usage, le sceau de la municipalité, les magistrats firent signer saint François. « Et maintenant, ajoutèrent-ils, veuillez, Frère François, apposer votre cachet, en pendant du nôtre. — Mon cachet ? répondit François en souriant ; je n'ai point de cachet. — Mais cependant, répliquèrent les magistrats, il faut apposer quelque chose pour authentiquer la signature. — Eh bien, mettez la cire, » dit François ; et prenant sa pauvre corde, il en appliqua l'extrémité sur la cire fondue. Lorsqu'il la retira, l'empreinte très-nette d'un Séraphin à six ailes, semblable à celui du Mont-Alverne, apparut aux yeux émerveillés des assistants, qui en conçurent encore plus de vénération pour l'homme de Dieu. — Cette corde, instrument du miracle, se con-

Digitized by Google

serve précieusement à Notre-Dame des Anges, et les pèlerins la vénèrent dans la petite cellule où est mort saint François et que l'on a transformée en chapelle.

A Calano, dans les Abruzzes, un soldat supplia si instamment le Père François d'accepter chez lui l'aumône d'un repas, que celui-ci ne put s'en défendre. Par une inspiration divine, il y emmena un de ses Frères qui était prêtre et à peine furent-ils entrés, qu'il se mit en oraison, les yeux au ciel, sans bouger. Avant de se mettre à table, il prit le soldat en particulier : « Mon Frère et mon hôte, lui dit-il, je me suis rendu à votre prière en venant manger chez vous; maintenant écoutez la mienne, et hâtez-vous. Confessez-vous et de tout votre cœur; car ce n'est pas ici que vous mangerez, mais ailleurs. Aujourd'hui même, le Seigneur va vous récompenser de l'avoir si bien accueilli chez vous, en la personne de ses pauvres. » Le bon soldat crut à la parole de saint François, se confessa aussitôt au compagnon du Saint, et se prépara pieusement à la mort. Puis, s'étant mis à table avec les autres, il mourut subitement un moment après.

C'est dans l'une de ces courses apostoliques que saint François guérit miraculeusement un jeune enfant, d'une noble et religieuse famille de Toscane, que les médecins avaient

Digitized by Google

déclaré perdu sans ressources. Il s'appelait Jean, et était d'une beauté remarquable. Sa pieuse mère supplia avec larmes le serviteur de DIEU de le bénir et de prier pour lui, faisant vœu, si son enfant lui était rendu, de le donner à l'Ordre des Frères-Mineurs. François l'ayant béni, il fut guéri instantanément, à la grande stupéfaction des médecins, et à la joie plus grande encore de sa mère et de toute sa famille. « *O buona ventura!* ô quel bonheur ! s'écria François. Cet enfant deviendra un grand homme dans l'Église de DIEU; et, par lui, notre Ordre recevra de grands accroissements de sainteté. » De la joyeuse exclamation est venu à l'enfant du miracle le nom de *Bonaventure,* sous lequel il est connu du monde entier, qu'il a porté comme Frère-Mineur, comme Cardinal-Evêque d'Albano et sous lequel il a été canonisé par Sixte IV, en 1482.

La sainteté de François se manifesta à l'occasion d'un autre enfant, qui lui fut présenté lors de son passage à Rome. Il était encore à la mamelle, et appartenait à l'illustre famille des Orsini. Le Saint le bénit avec amour; puis, le prenant dans ses mains stigmatisées et le regardant avec une sorte de respect, il lui dit, comme s'il était déjà en état de le comprendre : « Petit enfant, DIEU a de grandes vues sur vous. Un jour, vous serez son

Digitized by Google

Vicaire ici-bas et le Chef de son Eglise. D'avance je vous recommande mon Ordre et mes Frères; vous leur serez bienveillant, et je vous demande pour eux la protection du Siége-Apostolique. » Cette prière prophétique se réalisa en 1277, où le petit enfant monta sur le Siége de saint Pierre sous le nom de Nicolas III.

Les fatigues de la vie de missionnaire, jointes aux austérités, aux veilles et à une prière continuelle, augmentèrent les maux et les infirmités du Père François avec tant d'intensité, que vers la fin de l'hiver, ses jambes enflèrent, son ophtalmie revint plus violente que jamais, et ses compagnons commencèrent à craindre pour sa vie. François avait été obligé de s'arrêter près de Nocera. Dès qu'on l'apprit à Assise, les magistrats envoyèrent une escorte pour le prendre, bon gré, mal gré, et le rapporter chez eux. Le bon Évêque qui aimait tendrement saint François, voulut le loger dans son palais, pour lui prodiguer les soins d'un vrai père. Mais rien n'y fit; le mal d'yeux empirait de de jour en jour; et d'accord avec l'Évêque, les Frères et les médecins, le Frère Élie supplia François de se laisser transporter à Sienne, où le climat, pensait-on, serait plus favorable et où il y avait des médecins renommés. Le bon Saint toujours doux et com-

Digitized by Google

plaisant, y consentit; et, au commencement d'avril de l'année 1226, il arriva à Sienne.

Mais ses maux ne faisant que s'accroître, les médecins lui appliquèrent de nouveau le feu aux deux tempes; ce qui ne servit à rien sinon à renouveler le miracle du Mont-Colombe, l'application du fer chaud n'ayant produit aucune douleur sur la chair délicate du saint malade. Un terrible vomissement de sang fit craindre une fin prochaine et l'on avertit en toute hâte le Frère Élie, Vicaire général de l'Ordre.

François était si faible qu'il pouvait à peine parler. Les Frères désolés pleuraient autour de sa couche, lui demandant une dernière bénédiction, avec quelques paroles pour les affermir dans l'esprit de leur vocation. Il fit approcher son Frère infirmier, et, rappelant ses forces, il lui dit: « Prêtre de Dieu, écrivez la bénédiction que je donne à tous mes Frères, tant à ceux qui sont présents dans l'Ordre, qu'aux autres qui y entreront jusqu'à la fin du monde. Voici, en trois paroles, mes intentions et mes dernières volontés :

« *Que tous les Frères s'aiment toujours les uns les autres, comme je les ai aimés, et comme je les aime.*

« *Qu'ils chérissent toujours et gardent exactement la pauvreté, ma Dame et Maîtresse.*

« *Qu'ils ne cessent jamais d'être humblement*

Digitized by Google

soumis aux Prélats et à tout le clergé. — Que le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit les bénisse et les protége! Ainsi soit-il. »

Saint François fut fort aise de revoir le Frère Élie, qui, profitant d'un mieux momentané, fit transporter et accompagna son bienheureux Père à Assise, d'où il ne devait plus sortir que pour aller au Paradis.

XXX

La bienheureuse mort du séraphique Père saint François.

Depuis près de deux ans, le bienheureux François avait reçu de DIEU l'annonce de sa mort. Sa chair innocente, décorée des terribles et très-saints Stigmates de Jésus crucifié, ne laissait plus un seul moment de répit à ses souffrances. Depuis l'âge de trente et un ans, sa santé était, comme nous l'avons vu, continuellement minée par des fièvres intermittentes; et sa maladie de foie, le délabrement de son estomac et de ses poumons, ses fréquents maux de tête, ainsi que sa cécité pres-

Digitized by Google

que complète, avaient fini par l'user totalement. Il n'avait cependant encore que quarante-quatre ans. Ramené de Sienne à Assise, il fut porté dans le palais épiscopal, afin qu'après sa mort qui semblait imminente, la précieuse relique de son corps demeurât en sûreté. Ses souffrances étaient extrêmes. Elles étaient telles qu'il eût été plus tolérable, disait-il, de souffrir, avec toute espèce de tourments, un douloureux supplice des mains d'un bourreau, que de pâtir ce qu'il endurait.

Un jour que ses douleurs paraissaient intolérables, un bon petit Frère infirmier, ému de compassion, lui dit : « Mon Père, priez donc le Seigneur de vous traiter plus doucement; il semble que sa main s'appesantisse trop durement sur vous. — Si je ne connaissais ta simplicité et la droiture de ton intention, s'écria François avec une sainte indignation, j'aurais horreur de demeurer avec toi, qui trouves à redire aux jugements de Dieu sur moi. » Et aussitôt, malgré l'épuisement de ses forces, il se jeta à terre si rudement, que ses pauvres os en furent tout froissés. Il baisa la terre, en disant : « Seigneur, je vous rends grâces de toutes mes souffrances! Ajoutez-en cent fois davantage, si c'est votre bon plaisir. Mon unique bonheur est de faire votre très-sainte volonté. »

Digitized by Google

Dans cette sorte d'agonie, il ne trouvait de soulagement qu'à louer DIEU, et qu'à le faire louer et bénir tout haut par les Frères et les personnes pieuses qui l'entouraient. Au milieu de ses plus vives douleurs, il était si plein d'allégresse et si fervent d'esprit, que le Frère Élie lui en témoigna son étonnement. « Dans un tel moment, lui dit-il, ne serait-il pas mieux d'exprimer le repentir de vos fautes passées et d'implorer la miséricorde de DIEU?

Mon Frère, mon ami, répondit le Saint avec une grande ferveur, laissez-moi, laissez-moi me réjouir en mon DIEU et en ses louanges. Par la grâce du Saint-Esprit, mon cœur est tellement uni à sa divine majesté et si assuré en son amour, que je ne puis que me réjouir. Depuis deux ans, je me suis toujours préparé à ce grand jour, pleurant mes péchés, et m'efforçant de satisfaire à la justice de DIEU. Mais puisque par sa grâce immense, il m'a fait digne de sa gloire, ainsi qu'il me l'a révélé, je ne puis m'empêcher depuis lors de me réjouir, aujourd'hui surtout que mon heure approche. » Puis, voulant mourir à son cher sanctuaire de Notre-Dame des Anges, proche de cette petite église de la Portioncule où son Ordre avait pris naissance, il pria ceux qui l'assistaient de vouloir bien l'y porter. On voit encore le chemin par où passa le pieux cortége, que suivait une

Digitized by Google

partie notable de la ville. C'était le premier jour du mois d'octobre de l'année 1226.

Arrivé à un endroit dont la tradition a conservé le souvenir, le Saint fit poser à terre le brancard sur lequel on le transportait ; et se tournant vers la ville d'Assise, il lui donna une bénédiction solennelle. Sa bien-aimée fille et sœur sainte Claire l'ayant prié, par un messager, de se détourner un instant de son chemin pour entrer au petit monastère de Saint-Damien et lui donner, ainsi qu'à sa Communauté, une dernière bénédiction, saint François fut grandement ému de compassion paternelle de ne pouvoir contenter cette âme si chère et si parfaite ; mais il se fit apporter de quoi écrire, et lui envoya par un Frère sa suprême bénédiction, tracée de sa propre main défaillante.

Lorsqu'on fut entré au couvent de Notre-Dame des Anges, saint François vit arriver de Rome sa plus ancienne et plus dévouée bienfaitrice, dame Jacqueline, qui, surnaturellement avisée de la mort imminente de son vénéré Père, lui apportait en toute hâte un morceau de laine grise pour couvrir son corps, de la cire pour ses funérailles, et un certain mets qu'elle savait être de son goût pour le lui avoir servi maintes fois. Le bienheureux mourant reçut avec sa bonté ordinaire ces aumônes qui lui témoignaient si

Digitized by Google

vivement de la charité de sa chère fille spirituelle ; et, malgré sa faiblesse, il voulut en manger quelque peu et en faire goûter au Frère Bernard de Quintavalle, qui avait jadis avec lui reçu l'hospitalité de la bonne dame et mangé de ce mets lors de leur premier voyage à Rome.

Le bienheureux Père fit assembler ensuite autour de lui tous les Religieux qui se trouvaient alors dans le couvent; il leur donna, avec de grands sentiments d'amour, une dernière bénédiction, étendant sur la tête de chacun d'eux ses mains stigmatisées, exprimant sa peine de ne pouvoir bénir ainsi en particulier tous ses chers enfants spirituels répandus par toute la terre. Il leur recommanda le saint lieu où ils étaient. « Ne l'abandonnez jamais, leur dit-il; si l'on vous chasse par une porte, rentrez-y par une autre. Car ce lieu est saint, et la vraie demeure de DIEU, de la glorieuse Vierge MARIE, des Anges et des Saints du DIEU vivant. Tout ce que l'on demandera en ce lieu à la divine Majesté, d'un cœur pur et contrit, j'ai la confiance qu'on l'obtiendra toujours. »

Enfin arriva le jour fixé par la divine bonté pour terminer et récompenser les travaux du grand serviteur de DIEU. C'était un samedi, quatrième jour du mois d'octobre. Le séraphique François entendit la voix de son DIEU

Digitized by Google

et de son Sauveur, qui l'appelait à lui. Pour témoigner une dernière fois qu'il était réellement le pauvre de JÉSUS-CHRIST et qu'il ne possédait rien en ce monde, il réunit ce qui lui restait de forces, se dépouilla lui-même de sa pauvre robe, avec autant de ferveur et d'énergie que s'il eût été en santé; puis, se jetant sur la terre nue, et couvrant de sa main gauche la plaie entr'ouverte de son côté droit, il fit ses adieux à son corps, « au pauvre frère âne, » comme il l'appelait.

Enfin, regardant d'un air tout radieux ce beau ciel où il allait entrer, il se mit à louer et à bénir son doux Seigneur JÉSUS-CHRIST de ce que son heure était venue. Il se fit apporter les derniers sacrements, qu'il reçut, étendu à terre, avec la ferveur d'un Séraphin. Il commanda à ses Frères, qui pleuraient et priaient autour de lui, de le laisser mourir ainsi, nu sur la terre nue, pour l'amour de la sainte pauvreté, et, quand il aurait rendu l'esprit, de le laisser longtemps en cet état d'humiliation et de dépouillement suprêmes, à l'imitation de son Sauveur; JÉSUS n'avait-il pas voulu, en effet, non-seulement mourir sur la croix, mais y demeurer ainsi exposé pendant plusieurs heures, avant que d'être enseveli ? « Aimez toujours très-parfaitement le Seigneur votre DIEU, dit-il à ses Religieux. Aimez-vous les uns les autres.

Digitized by Google

Par dessus tout, obéissez à la sainte Église Romaine. Gardez la pauvreté; et, en toutes choses, conformez-vous au saint Évangile, et à ses divins conseils. Pour moi, je vais à DIEU, et vous recommande tous à sa grâce. Bienheureux ceux qui persévèreront jusqu'à la fin. »

La mort était imminente. Le Saint se fit lire la Passion de Notre-Seigneur dans l'évangile de saint Jean. Après cette lecture, il récita lui-même, de sa voix mourante, le beau psaume cent quarante et unième : *Voce mea ad Dominum clamavi...* J'élève ma voix vers le Seigneur et je l'appelle à mon secours. Je répands mes supplications en sa présence; et je lui dis mon angoisse, alors que mon âme est prête à défaillir... J'ai crié vers vous, ô Seigneur, j'ai dit: vous êtes mon espérance, mon partage dans la terre des vivants. Ecoutez le cri de ma prière; car ma détresse est extrême. Délivrez mon âme de sa prison, pour que j'aille vous bénir. » Et quand il eut dit le dernier verset : « Les Saints m'attendent, afin que vous me donniez ma récompense, » il rendit doucement le dernier soupir, et sa bienheureuse âme entra pour toujours dans la joie de son Seigneur, en la compagnie des élus et des Anges. Il était quatre heures et demie du soir.

DIEU voulut manifester immédiatement à

Digitized by Google

plusieurs saints personnages la gloire de son bien-aimé serviteur.

François apparut, en effet, tout radieux à l'Évêque d'Assise, alors en pèlerinage dans le royaume de Naples, le saluant, lui disant adieu et lui donnant rendez-vous au ciel. Il apparut également, à l'heure même où il rendit l'âme, à trois de ses Frères, entre autres au bienheureux Frère Ange, l'un de ses douze premiers compagnons, alors Provincial de Naples et qui depuis deux jours était en agonie. Sortant subitement de sa léthargie : « Attendez, Père, attendez-moi, s'écria-t-il d'une voix claire et joyeuse : je m'en vais aussi, avec vous, en la gloire du Paradis. » Et ayant dit cela, il expira.

Aussitôt après la mort de saint François, son très-saint corps, gisant à terre, fut comme transfiguré sous les yeux émerveillés des Frères-Mineurs et d'une foule innombrable qui accourut bientôt de toutes parts. Sa chair, naturellement brune et basanée, ainsi que nous l'avons déjà dit, devint merveilleusement blanche et comme lumineuse ; et cet éclat faisait ressortir les Stigmates du crucifiement, que Notre-Seigneur avait daigné lui communiquer deux ans auparavant, pendant la grande extase du Mont-Alverne. Chacun put les contempler et les vénérer à loisir; on les touchait, on les baisait avec des larmes

Digitized by Google

d'admiration et d'amour. Ses membres innocents étaient flexibles et souples, comme ceux d'un petit enfant.

Après qu'on eût lavé la glorieuse dépouille de saint François et qu'on l'eût revêtue de la pauvre robe grise, apportée de Rome par Dame Jacqueline, les Religieux et le peuple se mirent en prières, tout transportés de ferveur. Il semblait qu'on fût à une fête d'Esprits célestes, plutôt qu'aux funérailles d'un homme.

Le lendemain matin, dimanche, jour de la résurrection et de la gloire, le corps du Saint fut porté processionnellement à Assise, au chant des hymnes et des cantiques, sur les épaules des principaux de la ville et des premiers d'entre les Frères-Mineurs; les autres Religieux, les prêtres, les gentilshommes portaient des cierges ou des torches ardentes, et tout le peuple accompagnait, des branches d'arbres à la main. C'était un véritable triomphe.

On s'arrêta à la petite église de Saint-Damien, pour donner à sainte Claire et à ses compagnes la consolation de voir une dernière fois le corps de leur bienheureux Père et de vénérer ses Stigmates. Sainte Claire s'efforça de tirer le clou d'une des mains, pour le garder comme une précieuse relique; mais ce fut en vain. Elle dut se conten-

Digitized by Google

ter de tremper un linge dans le sang qui en sortit.

Arrivé à Assise, le corps de saint François fut inhumé en grande pompe dans l'église de Saint-Georges, où il avait été baptisé et où, pour la première fois, il avait prêché la pénitence et l'amour de JÉSUS-CHRIST.

O bon et cher Saint, véritablement incomparable en votre mort comme en votre vie, priez pour nous dans les splendeurs séraphiques de votre gloire, afin que, recevant par vous les miséricordes du Seigneur notre DIEU, nous puissions vous contempler un jour avec lui, et vous bénir, vous aimer, jouir de lui avec vous, pendant toute l'éternité!

XXXI

La canonisation de saint François.

Notre-Seigneur ne voulut point tarder à faire éclater la sainteté et la gloire de son grand serviteur. Le jour même de l'inhumation triomphale de saint François, les miracles commencèrent, et quels miracles! Une

Digitized by Google

jeune fille d'Assise qui, au vu et au su de toute la ville, avait la tête monstrueusement retournée et adhérente à l'épaule, s'approcha du tombeau du Bienheureux, y posa la tête, et aussitôt sa difformité disparut : la tête se trouva remise dans son état normal, à la grande stupéfaction et joie d'une infinité de spectateurs.

Un autre habitant d'Assise, aveugle depuis cinq ans et qui avait beaucoup aimé saint François, une femme nommée Sibilia et un homme de Spello, tous deux également aveugles depuis plusieurs années, recouvrèrent subitement la vue, de la même manière.

Un enfant tombé de très-haut et tout brisé était depuis trois jours sans mouvement et sans vie. Sa mère, ayant fait vœu, s'il en revenait, de le porter au tombeau du glorieux François et d'y faire une offrande, le pauvre petit se trouva soudainement vivant et guéri.

Un autre enfant ne prenait plus rien depuis huit jours; il avait les yeux fermés et la chair toute noire, si bien qu'on le jugeait mort; sa mère, tout en larmes, n'en cessait pas moins d'invoquer le Saint : tout d'un coup, l'enfant ouvre les yeux; sa chair redevient blanche et vive... Saint François l'avait rendu à la vie. Et comme on lui demandait

Digitized by Google

qui l'avait guéri, il répondit : « C'est le Frère François, en me donnant sa bénédiction.

Un malade, nommé Mancino, qui était à toute extrémité et abandonné des médecins, murmura le nom de François, et aussitôt il se trouva en parfaite santé.

Un jeune garçon muet et presque sans langue avait été recueilli, pour l'amour de DIEU, chez un homme fort pieux, nommé Marc. Un jour, celui-ci dit à sa femme : « Oh que si le bon saint François voulait, il pourrait bien remédier au mal de ce pauvre infirme! Tous les jours j'entends dire qu'il fait des miracles : celui de donner à un muet l'usage de la parole, ne serait pas un des moindres. Si cela arrive, je fais vœu de le mener au tombeau du Saint, de l'adopter pour mon fils et de lui fournir, tant que je vivrai, les choses dont il aura besoin. » Il n'avait pas achevé que le muet s'écria d'une voix pleine : « Vive saint François! » et regardant fixement : « Le voilà, dit-il, qui retourne au ciel. Il est venu me faire parler! »

Ces prodiges, qui se multipliaient chaque jour et dont les principaux furent consignés en très-grand nombre dans le procès de la canonisation, poussèrent les Frères-Mineurs et les populations tout entières à demander au Pape, contrairement à l'usage, la canonisation de cet incomparable serviteur de DIEU,

Digitized by Google

dès l'année 1227, un an à peine après sa mort. Le Pape Grégoire IX, qui venait de succéder à Honorius III, accueillit favorablement leur prière ; et Dieu permit que des troubles excités dans la ville de Rome par les émissaires de l'empereur d'Allemagne Frédéric II, obligeassent le saint Pontife à chercher un refuge à Spolète. De là, il se rendit à Assise, où, ayant tenu conseil avec les Cardinaux qui l'accompagnaient, il ordonna de commencer les procédures d'usage et s'en fut à Pérouse, à cinq lieues d'Assise, pour les affaires qu'il avait avec l'empereur.

Les vertus du bienheureux François étaient si éclatantes, si publiques ; les miracles qui s'étaient opérés et qui s'opéraient chaque jour encore à son tombeau, étaient si nombreux, si beaux, si avérés, que les informations ne furent ni difficiles ni longues. Le Pape en confia l'examen juridique aux Cardinaux et Prélats qu'il savait les moins favorables à une canonisation aussi prompte ; et lorsque tout fut fini et mûrement discuté en plein Consistoire, la canonisation fut résolue à l'unanimité.

Le Pape Grégoire IX vint donc avec toute sa Cour à Assise, où la grande nouvelle avait attiré une multitude d'Évêques, de Seigneurs et de pèlerins de diverses provinces.

La cérémonie de la canonisation se fit avec

Digitized by Google

une solennité extraordinaire. Le dimanche matin, 16 juillet de l'année 1228, le Pape se rendit en grande pompe dans l'église de Saint-Georges, où reposait le corps du Bienheureux Père ; et là, du haut de son trône, il voulut publier lui-même les louanges du grand Pauvre d'Assise, dont il avait été, pendant son Cardinalat, le protecteur et l'ami.

Ensuite, un Cardinal-Diacre lut publiquement, ce qui n'était point d'usage, la relation des miracles juridiquement constatés. Cette lecture donna lieu aux scènes les plus émouvantes ; car la plupart des personnes sur qui s'étaient opérés ces beaux miracles, étaient présentes, et les attestaient tout haut, en criant : « C'est à moi que cela est arrivé ! » Et elles en montraient les traces. Cet admirable spectacle dura longtemps et remplit d'un pieux enthousiasme l'immense assemblée.

Un autre Cardinal-Diacre résuma toute la cause dans un discours plusieurs fois interrompu par des élans d'amour et de joie. Enfin, le Souverain-Pontife se leva, et, au milieu de l'émotion générale, il dit d'une voix vibrante, les yeux et les mains élevés vers le ciel : « A la gloire du DIEU tout-puissant, Père, et Fils, et Saint-Esprit ; à la gloire de la Bienheureuse Vierge MARIE, et des saints Apôtres Pierre et Paul, et à l'honneur de l'Église Romaine, Nous avons résolu, de l'avis

Digitized by Google

de nos Frères les Cardinaux et des autres Prélats, d'inscrire au catalogue des Saints le bienheureux Père François, que DIEU a glorifié dans le ciel, et que nous révérons sur la terre. Sa fête sera célébrée le jour anniversaire de sa mort. »

Aussitôt les Cardinaux entonnèrent le *Te Deum*, et le peuple répondit par de grandes acclamations. Le Pape, descendant de son trône, se rendit au caveau qui renfermait le corps du Saint, se prosterna devant la précieuse relique, baisa la châsse, et fit de riches offrandes. En présence des Cardinaux, il fit ouvrir la châsse, dit une chronique temporaine, afin d'avoir la consolation de voir de ses yeux, et de vénérer, avec les Prélats et les Princes présents à la fête, les Stigmates de JÉSUS crucifié sur ce merveilleux corps qui se conservait sain, frais, et comme vivant.

Et ainsi le plus humble et le plus pauvre des Saints fut canonisé avec des circonstances insolites, tout spécialement glorieuses : le Souverain-Pontife le canonisa de sa propre bouche, et en présence de tous les fidèles ; il vint faire ce grand acte au lieu même où reposait le serviteur de DIEU ; il le canonisa sans passer par les degrés ordinaires de la procédure, c'est-à-dire sans le proclamer préalablement Vénérable ni Bienheureux ; enfin il canonisa saint François moins

Digitized by Google

de deux ans après sa bienheureuse mort.

Quantité de miracles de premier ordre suivirent la canonisation de saint François, et cela par toute la terre. Saint Bonaventure, presque contemporain (puisqu'il avait déjà sept ans lors de cette canonisation) en rapporte un grand nombre, avec les détails les plus minutieux et les plus authentiques.

Pour témoigner plus hautement encore de sa vénération et de son amour pour saint François, Grégoire IX ordonna d'élever à Assise même une magnifique église où le corps du Saint serait transporté et qui serait la première à porter son nom. Il fit choisir l'emplacement de cette basilique, et en voulut poser lui-même la première pierre, avant de quitter l'Ombrie. L'endroit qui parut le plus propice était situé à l'une des extrémités d'Assise, au-dessus d'un précipice très-profond, et qu'on appelait « *collo d'inferno,* colline d'enfer, » parce que c'était là qu'on exécutait et qu'on enterrait les condamnés à mort, comme nous l'avons déjà dit. Par l'ordre du Pape, ce nom sinistre fut échangé contre le nom céleste et joyeux de « colline de Paradis, *collo di Paradiso.* »

Cette église de saint François est une des merveilles de l'Italie et du monde entier. La crypte inférieure, où l'on vénère encore aujourd'hui les reliques sacrées du Patriarche

Digitized by Google

Séraphique, fut achevée et entièrement voûtée, en moins de deux ans. Sans plus tarder, on fit, le 25 mai 1230, veille de la Pentecôte, au milieu de fêtes splendides et d'un concours immense de fidèles de tout pays, la translation des reliques de saint François; et le Souverain-Pontife, pour se consoler de n'y pouvoir assister en personne, s'y fit représenter magnifiquement et envoya de riches présents pour l'achèvement et l'ornementation de la nouvelle basilique.

Cinq ans plus tard, en 1235, cette belle église étant complétement terminée, le saint Pape Grégoire IX, malgré ses quatre-vingt-quatorze ans, revint à Assise pour la consacrer de ses propres mains, le 25 avril, dimanche de *Quasimodo*. Ce fut une grande solennité. Ce monument gigantesque et charmant tout à la fois, se compose de trois églises superposées : l'une, qui est la crypte inférieure, où repose le corps de saint François, est peu étendue; la seconde et la troisième, qui servaient au culte public, et qui ont été profanées en 1871, par la révolution italienne, avaient été décorées par les plus illustres peintres du moyen âge.

Le vénérable Grégoire IX mourut en odeur de sainteté, six ans après la consécration de la basilique d'Assise; il était dans sa centième année. Il eut l'honneur et le bonheur de con-

Digitized by Google

naître intimement et de canoniser, outre saint François d'Assise, saint Dominique, sainte Claire, saint Antoine de Padoue, et la douce et charmante sainte Elisabeth de Hongrie, dont il avait été le tuteur.

Gloire, amour et bénédiction sur la terre et dans les cieux au Séraphin d'Assise, à l'humble et doux saint François.

Digitized by Google

APPENDICE.

Des principaux souvenirs et des reliques du Père saint François

La ville et les environs d'Assise sont pleins des souvenirs de saint François; et, de nos jours encore, après plus de six siècles et demi, on montre à chaque pas les lieux qui furent témoins de ses miracles et de ses principales actions.

On voit entre autres dans la ville d'Assise quelques murailles de la maison paternelle de saint François, où il passa les vingt-cinq premières années de sa vie; et, tout près de là, la porte même de l'étable où il naquit.

Dans l'église de Saint-Georges, où il devait être enterré et canonisé un jour, on voit les mêmes fonts baptismaux qui furent témoins de son baptême; et, non loin de là, la cathédrale où il fut confirmé.

Digitized by Google

Le palais épiscopal actuel est celui-là même où il entra tant de fois, et où il fut reçu avec une charité si paternelle par l'Évêque d'Assise, depuis le jour où il se dépouilla de tout pour entrer dans les voies de la pauvreté évangélique jusqu'aux jours de sa dernière maladie. C'est la même grande salle d'audience qui existait du temps de saint François.

Dans une petite ruelle, au centre de la ville, on montre la porte de la maison du Bienheureux Bernard de Quintavalle; et nous avons vu comment saint François y entra et y passa la merveilleuse nuit d'oraison et d'extase qui lui valut ce premier compagnon.

Dans la vallée que couronne Assise, on vénère encore la petite église de la Portioncule, appelée aussi Notre-Dame des Anges, que saint François a rebâtie de ses propres mains, où il a reçu maintes fois la visite miraculeuse de Notre-Seigneur, de la Sainte-Vierge et des Anges, et où l'Ordre des Frères-Mineurs a pris naissance. Non loin de là, on voit l'humble cellule d'où il est parti pour le ciel, et où l'on conserve religieusement la sainte relique de son cœur, sa corde, et l'empreinte de son visage prise sur nature après sa mort.

Cinquante ou soixante pas plus loin, on voit les restes du champ d'épines dans lequel il se roula, une nuit, par pénitence, et dont les épines furen subitement et miraculeusement changées en roses; et, plus loin dans la plaine, les petites cavernes de *Rivo-Torto*, où il campa avec ses douze premiers disciples, aux débuts de son Ordre.

Entre la Portioncule et Assise, en passant par

Digitized by Google

les chemins qu'il a lui-même foulés tant de fois, on arrive à la petite église de Saint-Damien, également rebâtie des mains mêmes de saint François, et à laquelle est adossé l'humble couvent où saint François fonda, avec sainte Claire, l'Ordre des Dames de la pauvreté. Tout y est encore à la même place que du temps de saint François et de sainte Claire. C'est la même cloche, les mêmes boiseries à l'ancien chœur des Religieuses; ce sont les mêmes tables et les mêmes bancs grossiers de l'ancien réfectoire ; par le même escalier, qui servit jadis à sainte Claire, à sainte Agnès et aux autres Saintes du commencement de l'Ordre des Clarisses, on monte dans la chambre même où sainte Claire vécut, pria, souffrit pendant vingt-huit années consécutives et où elle mourut enfin, pleine de mérites, le 12 août de l'année 1253; et l'on y vénère encore le tabernacle d'albâtre et le ciboire d'ivoire où, avec la permission du Pape elle conservait, dans une petite pièce attenante à sa cellule, le Saint-Sacrement, qu'elle adorait jour et nuit. C'est ce même ciboire qu'elle posa devant la porte d'entrée du monastère, lorsqu'une troupe de pirates sarrasins se préparaient à l'envahir, après en avoir escaladé déjà les murailles. Par la puissance de la prière de la Sainte, prosternée devant le Saint-Sacrement, les Sarrasins saisis d'une terreur panique, s'enfuirent en désordre.

Dans l'église souterraine de la basilique de saint François à Assise, on vénère le corps sacré du Saint, dont on aperçoit la châsse en pierre, à travers une puissante grille de fer, au-dessus d'un

Digitized by Google

autel où l'on peut célébrer la Messe. Des lampes sans nombre brûlaient jadis devant la sainte relique; mais, depuis l'invasion piémontaise, qui a dépouillé la basilique et le grand couvent des Frères-Mineurs, il n'en reste plus qu'une, triste et solitaire. Les ossements sacrés du corps de saint François, reconnus et vérifiés en 1821, par une commission spéciale sur l'ordre du Pape Pie VII, reposent tout entiers dans cette châsse. Les reliques du Saint que l'on donne aux fidèles, sont des parcelles de la vénérable poussière qui fut jadis sa chair, ses vêtements, les clous de ses Stigmates et les suaires dans lesquels le Saint fut enseveli.

Dans le Trésor, on voit le plus ancien portrait connu de saint François, dont il est question plus haut, ainsi que l'original de la Règle des Frères-Mineurs, et celui de la bénédiction donnée à Frère Léon, tracés tous deux de la main même du Saint.

Là on vénère encore deux tuniques portées par saint François, dont l'une, chose remarquable, est en laine blanche et a été tissée par sainte Claire et sa sœur sainte Agnès, de la laine du pauvre petit agneau que le Père François leur avait donné; il mettait, paraît-il, cette blanche tunique les jours de grande fête. Là se conservent également des reliques qui rappellent ses Stigmates; entre autres la feuille de parchemin, teinte de son sang et destinée à couvrir la plaie de son côté; et la paire de sandales en étoupe, que la bonne sainte Claire, touchée des souffrances de son admirable Père, lui confectionna tout exprès pour atténuer les poignantes douleurs des Stigmates sanglants de ses pieds.

Digitized by Google

Telles sont, sans compter beaucoup d'autres, les reliques actuellement existantes de saint François. A Paris, au couvent des Capucins, nous possédons un de ses manteaux, de laine grise. A Florence, on conserve précieusement la pauvre robe qu'il portait lorsqu'il reçut les Stignates sur le Mont-Alverne, et lorsqu'il était ravi en extase et enlevé à perte de vue, jusque dans les cieux. A Rome, on montre deux cellules où il a demeuré.

Digitized by Google



Digitized by Google

TABLE

Page

PRÉFACE. Le Mois de Saint-François . . . .

I. Portrait du séraphique Père saint François.. 9

II. Des premières années de saint François, et des humbles débuts de l'Ordre des Frères-Mineurs. 13

III. Saint François et ses premiers compagnons à Rivo-Torto et à Notre-Dame des Anges. Premières missions. 22

IV. Austérités prodigieuses et miracles du bienheureux François pendant sa mission en Toscane. 27

V. De la vocation de sainte Claire, et comment le Bienheureux saint François fonda son second Ordre. . . . 33

VI. Comment l'humble François ne put réaliser son désir de verser son sang pour JÉSUS-CHRIST, au milieu des infidèles. 41

Digitized by Google

VII. Nouvelle tentative du bienheureux Père saint François pour obtenir la couronne du martyre, et son bel apostolat en Espagne. 48
VIII. Comment saint François, de retour en Italie, prit possession du Mont-Alverne. 56
IX. Saint François et saint Dominique à Rome. François veut aller évangéliser la France. 65
X. Grand amour de saint François pour l'Église romaine. Il prêche devant le Pape. Il obtient un Cardinal-protecteur. 72
XI. Origine du *Cordon franciscain*. Saint François au Chapitre général de la Pentecôte. 81
XII. Saint François et le soudan d'Égypte. 89
XIII. Saint François et le Chapitre de la Saint-Michel. 98
XIV. Comment saint François institua le Tiers-Ordre de la Pénitence. . . . 105
XV. Comment saint François reçut de Notre-Seigneur et de son Vicaire la grande Indulgence de la Portioncule. 113
XVI. Promulgation solennelle de l'Indulgence de la Portioncule. Confirmation divine de la Règle. 121

Digitized by Google

XVII. De plusieurs choses merveilleuses que fit le Père saint François, en l'année 1224. 129
XVIII. Du don très-excellent d'oraison que François avait reçu de Notre-Seigneur. 136
XIX. Du souverain amour de saint François pour Notre-Seigneur Jésus-Christ et pour son grand Sacrement. 146
XX. De la merveilleuse humilité du séraphique saint François. 150
XXI. De la pauvreté, de la simplicité et bonté de saint François. 157
XXII. Comment saint François commandait aux animaux et en était obéi. 164
XXIII. Quelques autres beaux exemples de ce pouvoir surnaturel de saint François. 169
XXIV. Le bienheureux Père saint François sur le Mont-Alverne. 175
XXV. L'impression des Stigmates. 182
XXVI. Comment le Saint-Siége Apostolique a reconnu et proclamé la vérité des Stigmates de saint François. . . 189
XXVII. Saint François, descendu de l'Alverne, resplendit plus que jamais de l'éclat de la sainteté, au milieu de ses souffrances. 197
XXVIII. Surnaturellement assuré de son salut, François se réjouit de plus en

Digitized by Google

plus de souffrir avec Jésus-Christ. 204
XXIX. Dernières missions de saint François. Ses derniers miracles et ses dernières prophéties. 212
XXX. La bienheureuse mort du séraphique Père saint François. 219
XXXI. La canonisation de saint François. 228

Appendice. . . . . .
Des principaux souvenirs et des reliques du Père saint-François. . . 237

FIN

F. Aucoin. — Imprimerie de Lagny.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google